LE SLAVE COMMUN

Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves. — II.

A. MEILLET

Professeur au Collège de France et à l'École des Hautes-Études,
Membre de l'Institut.

LE SLAVE COMMUN

SECONDE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

Nouveau Tirage

AVEC LE CONCOURS DE

A. VAILLANT

Professeur honoraire au Collège de France
Directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes

PARIS

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

7, QUAI MALAQUAIS

1965

© Editions CHAMPION Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S. et les pays scandinaves.

AVANT-PROPOS

DE LA 1re ÉDITION (1924)

Quand le regretté Fortunatov a renoncé à écrire le volume sur le *Slave commun* dans l'*Enciklopedija russkoj filologii* publiée par la section de langue et littérature russe de l'Académie de Saint-Pétersbourg, V. Jagić, qui dirigeait l'entreprise, m'a fait l'honneur de me prier de me charger de cette lourde tâche. J'ai eu la présomption d'accepter. C'est ainsi qu'est né ce livre que je ne songeais pas à écrire, mais auquel mon enseignement de l'École des Hautes Études m'avait préparé.

En 1915, le manuscrit était achevé. Mais alors il était risqué d'expédier le manuscrit à Saint-Pétersbourg. Puis la révolution, qui est intervenue en Russie, a suspendu la publication de l'*Encyclopédie*, et je ne sache pas qu'il soit question de la reprendre à bref délai. Dès lors, il ne restait qu'à publier l'ouvrage ici. L'*Institut d'études slaves* l'a pris dans sa *Collection de manuels* que vient d'inaugurer brillamment le livre de M. Niederle.

C'est donc un livre vieux de huit ans que je soumets au jugement du public. Dans la mesure du possible, il a été tenu compte du travail fait depuis. Mais une notable partie de ce qui a paru en Russie depuis la guerre ne m'est pas parvenu, et le lecteur devra excuser les ignorances qui tiennent, en partie du moins, à des difficultés matérielles.

Les langues slaves sont celles qui continuent un idiome à peu près un qui a été parlé en une région mal déterminée de l'Europe orientale, en un temps aussi mal déterminé, sensiblement après le Ier siècle de l'ère chrétienne et sensi-

blement avant le IX^e^. Cet idiome est l'une des formes prises par l'indo-européen commun. Il n'est attesté par aucun témoignage. Mais, en comparant les diverses langues slaves des premiers textes jusqu'à l'époque actuelle, et en s'aidant en particulier du « vieux slave » des premiers traducteurs, on arrive à s'en former une idée précise.

Le slave commun ainsi restitué ne s'explique que par la comparaison avec les autres langues indo-européennes : le présent ouvrage comporte donc une large part de grammaire comparée du slave par rapport à l'indo-européen.

Mais cette restitution n'a, pour les langues slaves, un intérêt que dans la mesure où elle explique le développement de ces langues. Les formes variées prises par le slave commun résultent, en grande partie, à la fois de l'état initial et des tendances qui dominaient dans la langue au moment où les dialectes se sont mis à diverger.

Le présent exposé se trouve donc tourné, d'une part, vers l'indo-européen, pour expliquer le slave, et, d'autre part, vers les divers dialectes slaves, pour rendre compte de leurs développements, parallèles à tant d'égards et cependant divers.

Pour bien exécuter un programme aussi ample, il ne suffit pas d'être, comme l'auteur de ce livre, un spécialiste de la grammaire comparée des langues indo-européennes ; il faudrait être, de plus, un spécialiste de la comparaison des langues slaves entre elles, ce que je ne suis pas. Je me suis efforcé de marquer nettement les grandes lignes du développement des langues slaves, d'en montrer le parallélisme, de signaler les amorces des innovations qui remontent, par leur principe au moins, à la période de communauté slave. Je prie le lecteur d'excuser les erreurs que j'ai commises, les incohérences de détail que je n'ai pas su éviter (ainsi dans la notation des formes slovènes), bref tout ce qui provient d'une connaissance trop peu approfondie des faits slaves modernes. Je veux espérer que ces fautes ne vicient pas l'ouvrage.

Ce livre est plus long qu'on ne l'aurait souhaité, et pourtant la rédaction en est parfois serrée jusqu'à l'obscurité.

Tantôt les spécialistes de l'indo-européen et tantôt ceux du slave trouveront plus d'une fois, ou que je me suis trop étendu sur des faits qui pour eux sont élémentaires, ou que je ne me suis pas assez expliqué sur des théories qui ne sont pas de leur compétence propre. La difficulté tient au sujet, et, pour y échapper, il aurait fallu beaucoup d'habileté. Je ne me flatte pas d'en avoir triomphé. Je me suis efforcé avant tout de faire apparaître les directions générales des développements.

L'ouvrage est fait pour des personnes qui savent au moins une langue slave, et quiconque n'est pas slaviste en quelque mesure n'en saurait tirer parti. Mais il suppose aussi quelques connaissances élémentaires en matière de linguistique et de grammaire comparée des langues indo-européennes.

M. A. Mazon et M. Vaillant ont bien voulu lire une épreuve de tout l'ouvrage. Ils m'ont évité nombre de fautes, et je les remercie vivement.

L'index est dû à ma femme qui m'a signalé aussi nombre d'obscurités et d'erreurs.

AVANT-PROPOS

DE LA 2e ÉDITION

Le livre se trouvant épuisé, il était devenu nécessaire d'en faire une nouvelle édition. Mais d'autres travaux m'avaient empêché de suivre de près les publications relatives à la linguistique slave ; et, depuis l'automne de 1932, l'altération de ma vue m'a rendu impossible de faire ce travail.

Heureusement, M. Vaillant a bien voulu reprendre d'un bout à l'autre l'examen du livre, et, outre la correction de nombreuses erreurs de détail, typographiques et autres, faire une revision complète de l'ouvrage, que nous avons ensuite discutée en commun. Il a repris notamment le chapitre de l'accentuation, et la forme toute nouvelle de ce chapitre est son œuvre. Si le livre est mis à jour et, pour une partie essentielle, renouvelé, c'est à lui que ces améliorations sont dues, et j'espère que le public lui en aura la même reconnaissance que moi.

Je garde d'ailleurs la responsabilité de ces corrections, dont j'ai provoqué quelques-unes, et que j'ai toutes approuvées.

Mes remerciements vont aussi à M. A. Mazon qui a tenu à suivre l'impression du volume, et à M. Unbegaun qui en a lu la dernière épreuve. M. Tesnière, pour le slovène, et M. Forst-Battaglia, pour le polonais, m'ont également présenté des observations précieuses.

BIBLIOGRAPHIE

Une bibliographie, même sommaire, de la linguistique historique du slave demanderait tout un volume. Il suffira de citer ici quelques ouvrages qui permettront de retrouver l'essentiel des données bibliographiques nécessaires. En principe, on ne mentionne que les plus récents qui renvoient, en général, aux publications antérieures. Pour tout ce qui est ancien, il suffit de renvoyer, une fois pour toutes, à la grande *Istorija slavjanskoj filologii* de Jagić qui forme le premier volume (paru en 1910) de la vaste *Enciklopedija slavjanskoj filologii* publiée par l'Académie de Saint-Pétersbourg. La guerre a malheureusement arrêté la publication de cette collection monumentale. En revanche, il a été entrepris ailleurs des collections dont certains volumes seront indiqués à leur place ; la plus systématique est le *Grundriss der slavischen Philologie und Kulturgeschichte* de R. Trautmann et M. Vasmer, à Berlin (dix volumes parus depuis 1925).

La grande *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen* de Miklosich ne représente plus l'état des connaissances. Toutefois le second volume, sur la formation des mots (daté de 1875), et surtout le quatrième, sur la syntaxe (2e tirage de 1883), sont encore utiles. Du même auteur, l'*Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen* (Vienne, 1886) est vieilli, mais non entièrement remplacé.

Pour la préhistoire des Slaves, on recourra à :

L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*. Tome I : *L'histoire*, Paris, 1923 ; tome II : *La civilisation*, Paris,

1926 (*Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves*, I). Ce manuel est un résumé, mis à jour, du grand ouvrage de M. Niederle : *Slovanské starožitnosti*, Prague, 1901-1925.

Pour la comparaison du slave avec l'indo-européen, on renverra seulement à :

Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 2e édition, 1897-1916 ; il y a une *Kurze vergleichende Grammatik*, 1902-1904, dont une traduction : *Abrégé de grammaire comparée*, a paru à Paris en 1905.

A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 6e édition, Paris, 1924 (une 7e édition, fortement modifiée, est en préparation) ; on y trouvera l'indication des ouvrages utiles pour l'étude de la grammaire comparée.

Pour la comparaison avec les langues baltiques qui a une importance particulière, on dispose de :

R. Trautmann, *Die altpreussischen Sprachdenkmäler*, Goettingue, 1909-1910.

J. Endzelin, *Lettische Grammatik*, Riga, 1922, et Heidelberg, 1923 (ouvrage monumental qui tient en quelque mesure lieu de la grammaire comparée des langues baltiques non encore faite).

Leskien, *Litauisches Lesebuch*, Heidelberg, 1919 (très court essai, peu comparatif ; on y trouve des textes et l'essentiel de la bibliographie). — Sur les dialectes (dont l'importance est capitale), voir : *Litauische Mundarten gesammelt von* Baranowski, bearbeitet von Fr. Specht, 2 vol., Leipzig, 1920-1922 ; G. Gerullis, *Litauische Dialektstudien*, Leipzig, 1930.

On a entrepris la publication de deux dictionnaires des langues baltiques : le grand dictionnaire letton de Mühlenbach-Endzelin (Riga, 1923-1932) est achevé, le dictionnaire lituanien de Niedermann-Senn-Brender (Heidelberg) n'atteint encore que le mot *márginti*.

Les seuls ouvrages complets sur la grammaire comparée des langues slaves sont :

VONDRÁK, *Vergleichende slavische Grammatik*, 2e édition, Goettingue, 1924-1928 (2 vol. ; le second volume, posthume, a été rédigé et en partie refait par O. GRÜNENTHAL). — Au courant, et précieux pour la comparaison des langues slaves entre elles et leur évolution, mais œuvre d'un savant qui est plus philologue que linguiste.

G. IL'INSKIJ, *Praslavjanskaja Grammatika*, Nèžin, 1916 (simple et clair ; avec de bonnes bibliographies).

La *Urslavische Grammatik* de J. MIKKOLA n'a pas jusqu'ici dépassé le premier fascicule (Heidelberg, 1913) ; et PORZEZIŃSKI n'a de même publié que le premier fascicule de sa *Sravnitel'naja grammatika slavjanskix jazykov* (Moscou, 1914).

Il faut signaler, à la fois pour sa partie comparative et comme esquisse de l'évolution d'une langue slave, le bref mais substantiel *Úvod do dějin jazyka českého* de O. HUJER (2e édition, Prague, 1924).

Quant à l'étymologie, il n'y a qu'un dictionnaire complet, correct et précis, mais malheureusement très bref, et fait uniquement au point de vue indo-européen :

R. TRAUTMANN, *Baltisch-slavisches Wörterbuch*, Goettingue, 1923.

On aurait un dictionnaire à la fois étymologique et comparatif des langues slaves si s'achevait un jour l'ouvrage suivant qui, depuis 1914, est arrêté au milieu de la lettre *M* :

E. BERNEKER, *Slavisches etymologisches Wörterbuch*, 1er volume complet (760 pp.), 1 livraison du second volume, Heidelberg, 1908-1914. Jusque-là, on est obligé de recourir au dictionnaire étymologique de Miklosich (voir ci-dessus), mais heureusement on dispose de dictionnaires étymologiques de langues slaves spéciales :

PREOBRAŽENSKIJ, *Etimologičeskij slovar' russkago jazyka*, Moscou, 1910-1916 (d'ailleurs inachevé aussi : il ne va que jusqu'au mot *suleja*).

A. BRÜCKNER, *Słownik etymologiczny języka polskiego*, Cracovie, 1927 (complet).

Sur la phonétique descriptive des langues slaves, on consultera :

O. Broch, *Slavische Phonetik,* Heidelberg, 1911 (il a paru, du même ouvrage, une édition russe dans l'*Enciklopedija* de l'Académie de Saint-Pétersbourg).

Une bibliographie complète des travaux relatifs à la slavistique et à l'étude des langues baltiques est donnée dans l'*Indogermanisches Jahrbuch* (Berlin-Leipzig), sous la direction de M. Debrunner, avec la collaboration de O. Hujer pour le slave et de E. Fraenkel pour le baltique. Cette bibliographie a le mérite de donner tout l'ensemble des travaux, et elle est rigoureusement tenue à jour.

La bibliographie proprement slave, depuis 1907, se trouve, avec des résumés commodes, et en un ordre excellent, dans :

Rocznik slawistyczny (*Revue slavistique*), Cracovie, 1908 et suiv. (ce recueil contient aussi des mémoires originaux et des comptes rendus critiques). Par malheur, la publication de cette utile revue a été arrêtée au tome IX, 1 (1921), et la dernière bibliographie parue se rapporte à 1917-1918. Une nouvelle série vient de commencer (t. X, 1931), mais la bibliographie ne porte plus que sur les travaux parus en Pologne et dans les pays non slaves, en vertu de l'accord conclu à Prague au 1er Congrès des Philologues slaves, en 1929. La bibliographie des travaux tchécolovaques fait l'objet d'une publication spéciale de l'Académie tchèque des Sciences et des Arts, et celle des travaux yougoslaves est publiée dans le *Južnoslovenski filolog* de Belgrade.

Les principaux périodiques où l'on trouvera des articles — et, dans la plupart, des comptes rendus critiques des publications récentes — sont :

Archiv für slavische Philologie (*Archiv* de Jagić, maintenant dirigé par E. Berneker), Berlin, 42 volumes parus, depuis 1876.

Zeitschrift für slavische Philologie (sous la direction de M. Vasmer), Leipzig, depuis 1925.

Izvěstija de langue et littérature russes de l'Académie de Saint-Pétersbourg, depuis 1896 (continués depuis 1928 par les *Izvestija po russkomu jazyku i slovesnosti,* Leningrad).

Južnoslovenski filolog (sous la direction de A. Belić), Belgrade, depuis 1913.

Slavia (sous la direction de O. Hujer et M. Murko), Prague, depuis 1922.

Prace filologiczne, Varsovie, revue fondée en 1885 et inspirée par Baudouin de Courtenay, mais qui ne paraît régulièrement que depuis 1926.

Revue des études slaves (secrétaire A. Mazon), Paris, depuis 1921 (avec une chronique où sont indiquées les nouvelles publications dès leur apparition).

Les ouvrages sur le vieux slave sont nombreux. Ceux qui sont essentiels sont :

Leskien, *Handbuch der altbulgarischen Sprache* (le 6e tirage, Heidelberg, 1922, reproduit, sans changement, la 5e édition, encore donnée par l'auteur lui-même).

Leskien, *Grammatik der altbulgarischen Sprache,* 2e-3e édition, Heidelberg, 1919.

Vondrák, *Altkirchenslavische Grammatik,* 2e édition, Berlin, 1912.

St. Kul'bakin, *Le vieux slave,* Paris, 1929, remaniement mis à jour, avec de fortes modifications, de l'ouvrage russe du même auteur : *Drevne-cerkovno-slovjanskij jazyk,* 3e édition, Charkov, 1917, et dont il est paru également une édition tchèque (Prague, 1928) et une édition serbo-croate (Belgrade, 1930).

N. van Wijk, *Geschichte der altkirchenslavischen Sprache,* I (Phonétique et morphologie), Berlin-Leipzig, 1931.

P. Diels, *Altkirchenslavische Grammatik mit einer Auswahl von Texten und einem Wörterbuch,* I, Grammatik, Heidelberg, 1932.

Les *Lekcii po fonetikě staroslavjanskago jazyka* de Fortunatov n'ont paru qu'après la mort de l'auteur (Petrograd, 1919).

On ne possède jusqu'ici qu'un dictionnaire du vieux slave et du slavon :

Miklosich, *Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum,* Vienne, 1862-1865. Les données de cet ouvrage vieilli, mais

non remplacé, et qui depuis longtemps ne répond plus à l'état de la philologie slave, soit insuffisamment complétées et précisées par :

Sreznevskij, *Materialy dlja slovarja drevne-russkago jazyka* (3 vol., Saint-Pétersbourg, 1893-1912), et par des lexiques de textes isolés, notamment ceux du Marianus (éd. Jagić, 1883) et du Psalterium sinaïticum (éd. Severjanov, 1922).

Pour le bulgare, on ne dispose d'aucune étude d'ensemble satisfaisante, depuis le manuel de Ščepkin, *Učebnik bolgarskago jazyka* (Moscou, 1909) : Conev avait entrepris une *Istorija na bălgarskij ezik* dont il n'est paru que le premier volume, consacré aux généralités (Sofia, 1919) ; et dans la *Geschichte der bulgarischen Sprache* de St. Mladenov (Berlin-Leipzig, 1929), l'auteur a donné trop de place à des faits vieux-slaves et slavons connus.

Pour le serbo-croate, le *Serbskij jazyk* de St. Kul'bakin (Charkov, 1915) est bref. La *Gramatika i stilistika hrvatskoga ili srpskoga književnog jezika* de T. Maretić (2e éd., Zagreb, 1931) n'est qu'une description détaillée de la langue littéraire moderne. La *Grammatik der serbokroatischen Sprache* de Leskien (Heidelberg, 1914) est historique, mais elle n'est pas achevée, et elle n'a jamais été tout à fait au courant. M. Belić promet un livre sur l'*Histoire et la dialectologie du serbe*.

Pour le slovène, il n'est encore paru qu'un volume de la grammaire historique de Fr. Ramovš : *Historična gramatika slovenskega jezika* (vol. II, Consonantisme, Ljubljana, 1924).

Pour le russe, les ouvrages les plus importants sont les *Lekcii po istorii russkago jazyka* de Sobolevskij (4e édition, Moscou, 1907), et l'*Očerk istorii russkogo jazyka* de N. Durnovo (Moscou-Leningrad, 1924). On peut renvoyer aussi à l'exposé sans originalité, mais commode, de Karl H. Meyer : *Historische Grammatik der russischen Sprache*, 1er volume (Phonétique et morphologie), Bonn, 1923.

Pour le petit-russe (ukrainien), la *Grammatik der ruthenischen (ukrainischen) Sprache* de S. Smal-Stockyj et

F. Gartner (Vienne, 1913) est riche de faits; mais la doctrine en est viciée par une erreur de fond. — Le *Ukrainskij jazyk* de St. Kul'bakin, Charkov, 1919, est net, mais bref.

Pour le polonais, on a la *Gramatyka polska* de Łoś (3 vol., Lwów-Varsovie-Cracovie, 1922-1927); et d'autre part le volume *Język polski i jego historya* de l'*Encyklopedya polska* (Cracovie, 1915), dont la partie grammaticale, par T. Benni, Łoś, K. Nitsch, J. Rozwadowski, H. Ułaszyn, a paru, en seconde édition corrigée et réduite, sous le titre *Gramatyka języka polskiego*, Cracovie, 1923. Il faut signaler aussi la *Gramatyka języka polskiego* de St. Szober (3e édition, Varsovie, 1931).

Pour le poméranien (kachoube et slovince), on a les grammaires de Fr. Lorenz : *Slovinzische Grammatik*, Saint-Pétersbourg, 1903, et *Geschichte der pomoranischen (kaschubischen) Sprache*, Berlin, 1925; — pour le polabe disparu, la *Gramatyka połabska* de T. Lehr-Spławiński (Lwów, 1929) et les *Polabische Studien* de N. Trubetzkoy (Vienne et Leipzig, 1929); — pour le sorabe, l'*Historische und vergleichende Laut- und Formenlehre der niedersorbischen Sprache* de Mucke (Leipzig, 1891).

Pour le tchèque, il y a la monumentale *Historická mluvnice jazyka českého* de Gebauer (4 vol., Prague, 1894-1929; le dernier volume, posthume, a été publié par les soins de Fr. Trávníček).

ADDITIONS A LA BIBLIOGRAPHIE
(1965)

Baltique et balto-slave. — Chr. S. STANG, *Das slavische und baltische Verbum*, Oslo, 1942.

Ernst FRAENKEL, *Litauisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg-Gottingen, depuis 1955, 18 fascicules parus (complet sauf les index).

Slave commun. — J. J. MIKKOLA, *Urslavische Grammatik*, Heidelberg, (I, 1913), II, 1942, III, 1950.

R. NAHTIGAL, *Slovanski jeziki*, Ljubljana, 1938.

A. VAILLANT, *Grammaire comparée des langues slaves*, Lyon-Paris, I, 1950, II, 1958.

Chr. S. STANG, *Slavonic Accentuation*, Oslo, 1957.

P. S. KUZNECOV, *Očerki po morfologii praslavjanskogo jazyka*, Moscou, 1961.

George Y. SHEVELOV, *A Prehistory of Slavic. The Historical Phonology of Common Slavic*, Heidelberg, 1964.

Dictionnaires étymologiques. — Max VASMER, *Russisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, I, 1953, II, 1955, III, 1958.

V. MACHEK, *Etymologicky slovnik jazyka českého a slovenského*, Prague, 1957.

Fr. SLAWSKY, *Slownik etymologiczny jezyka polskiego*, Cracovie, depuis 1952 (8 fascicules parus).

Vieux slave. — *Slovnik jazyka staroslověnského, Lexicon linguæ palæoslovenicæ*, Prague, depuis 1958 (9 fascicules parus).

L. SADNIK - R. AITZETMÜLLER, *Handwörterbuch zu den altkirchen-slavischen Texten*, La Haye-Heidelberg, 1955.

A. VAILLANT, — *Manuel du vieux slave*, Paris, 1948 (2e édition, 1964).

Russe. — B. O. UNBEGAUN, *La langue russe au XVIe siècle*, Paris, 1935.

V. I. BORKOVSKIJ - P. S. KUZNECOV, *Istoričeskaja grammatika russkogo jazyca*, Moscou, 1963.

Blanc russe. — T. P. LOMTEV, *Grammatika belorusskogo jazyka*, Moscou, 1956.

Sorabe. — F. JAKUBAS, *Hornjoserbsko-nemski slownik*, Budysin, 1954.

Tchèque. — F. TRÁVNÍČEK, *Historická mluvnice československého jazyka*, Prague, 1935.

Slovène. — Fr. RAMOVŠ, *Morfologija slovenskega jesika*. Ljubljana, 1952.

Macédonien. — A. MAZON - A. VAILLANT, *L'évangéliaire de Kulakia, un parler slave du Bas-Vardar*, Paris, 1938.

INTRODUCTION

1. — Les langues dites slaves forment un groupe net. En partant de l'Est, on trouve d'abord le russe (grand russe, blanc russe et petit russe ou ukrainien), puis au Nord-Ouest le polonais (avec les dialectes assez semblables, mais distincts : kachoube et slovince), le polabe (maintenant mort), le sorabe (en deux dialectes), le tchèque (avec le slovaque), et au Sud les parlers bulgares, serbo-croates et slovènes. Les domaines actuellement occupés par ces langues ont été indiqués par M. Niederle (*Obozrěnie sovremennago slavjanstva*, second fascicule de l'*Enciklopedija* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1909 ; il existe un abrégé en français : *La race slave*, 2e édition, Paris, 1916).

Ils ont subi de grandes modifications au cours de l'époque historique, bien que l'histoire proprement dite commence tard pour les peuples de langue slave. Tous les territoires occupés par les langues slaves méridionales n'ont été couverts par ces langues qu'à la suite de la période des grandes invasions. Le grand russe n'occupe guère que depuis le XIe siècle et les siècles suivants ses territoires actuels, et son extension, rapide, se poursuit encore aujourd'hui vers l'Est. A l'Ouest, au contraire, l'allemand a dans une large mesure refoulé les langues slaves. On a dans le haut moyen âge parlé slave dans toute la plaine à l'Est de l'Elbe ; l'allemand s'y est substitué au slave, dont seuls des noms propres ont gardé le souvenir ; le polabe, sur le cours inférieur de l'Elbe, a cessé de se parler au XVIIIe siècle ; le sorabe de Lusace n'est plus qu'une petite enclave au milieu de l'allemand, et il n'est plus parlé que par une centaine de milliers d'individus. D'autre part, le maintien et l'extension

d'une langue néo-latine, le roumain, et l'invasion hongroise ont séparé les parlers slaves du Sud de ceux du Nord et du Nord-Ouest et disloqué ainsi le domaine slave.

2. — L'unité linguistique du slave est évidente. Aujourd'hui encore elle apparaît partout au premier coup d'œil ; et, si l'on examine les formes anciennes des langues slaves, les ressemblances sont si grandes qu'elles approchent souvent de l'identité. Pareille unité ne comporte qu'une explication : l'existence à une certaine date d'une langue une, parlée par un peuple ayant conscience de son unité ; c'est cette langue — non attestée — qu'on désignera ici par le nom de *slave commun*. Le « slave commun » est l'une des langues du groupe indo-européen, c'est-à-dire qu'il est l'une des formes prises par une langue préhistorique, connue au moyen de comparaisons entre diverses langues, l' « indo-européen commun ». On se propose ici de déterminer le système phonétique et morphologique du slave commun, et d'expliquer comment il se comporte à la fois vis-à-vis de l'indo-européen et vis-à-vis des langues slaves historiquement attestées.

L'unité des langues slaves ne se traduit pas seulement par le fait que, sous la forme la plus ancienne qui en soit connue, elles sont très pareilles les unes aux autres. Il y a un autre fait plus caractéristique encore : les mêmes changements tendent à se produire dans toutes ou du moins dans la plupart d'entre elles, sinon exactement de la même manière, du moins dans une même direction. Partout certains jers s'amuissent et d'autres deviennent des voyelles à quantité normale (voir § 122 et suiv.) ; partout les aoristes radicaux s'éliminent et le prétérit composé à forme nominale en *-lŭ* prend de l'importance, ou même fournit la seule forme de prétérit (voir § 263 et suiv.) ; etc. La similitude actuelle des langues slaves tient en grande partie à ce qu'elles se sont développées d'une manière parallèle, à ce qu'elles ont subi des changements pareils.

La division du slave en langues distinctes et séparées doit être de peu antérieure au début de l'époque historique, début tardif : VII^e^ ou VIII^e^ siècle après J.-C. Le nom de Char-

lemagne (742-814), *Karl*, a encore été emprunté par le slave dans des conditions telles qu'il se comporte partout comme un mot slave commun, et l'on a r. *koról'*, gén. *koroljá*, bulg. *kral'*, s. *krâlj*, gén. *králja*, slov. *králj*, tch. *král*, pol. *król*, gén. *króla*. Sans doute l'unité slave ne subsistait plus au VIII[e] siècle : mais le sentiment de cette unité était encore tel qu'un mot emprunté par certains groupes slaves est passé à tous les autres en subissant les altérations phonétiques et morphologiques qui l'adaptaient à chaque parler d'une manière de tous points conforme au modèle ancien. Les dialectes germaniques divergeaient beaucoup plus les uns des autres à la date où ils commencent d'être attestés ; et pourtant les premières inscriptions runiques et la Bible gotique d'Ulfila sont antérieures de plusieurs siècles aux plus anciens textes slaves.

3. — Le classement des langues slaves en dialectes ressortira de l'exposé qui va suivre. Il y a trois groupes. Le groupe occidental : tchèque, sorabe, polabe et polonais, est net et se reconnaît à toute une série de particularités communes. Le grand et le petit russe forment une unité plus nette encore et font l'effet de deux formes d'un seul et même dialecte. Les parlers méridionaux dits bulgares, serbo-croates et slovènes ont en commun peu d'innovations identiques tout à fait caractéristiques, mais se laissent aussi grouper ensemble sans violence.

4. — Si près qu'il soit de la période historique, le slave commun n'est pas attesté. On n'en sait que ce qu'enseigne la comparaison entre les langues slaves connues à date historique : ce n'est donc qu'un ensemble défini de rapports entre les langues slaves. Mais une heureuse circonstance donne au linguiste qui étudie le slave commun une situation plus favorable que n'est celle du germaniste ou du celtiste par exemple. Il a été fait au IX[e] siècle un certain nombre de traductions de textes destinés à l'exercice du culte chrétien : évangile, psautier, livres de prières, homélies. Ces traductions sont écrites dans une langue particulière, distincte du slave commun, et qui appartient au type slave méridional, plus spécialement à un type macédonien

tout proche du type des parlers bulgares. Mais le parler sur lequel repose cette langue écrite présentait beaucoup de traits archaïques, conformes à l'usage du slave commun, et, sauf un petit nombre de particularités dialectales, aisément reconnaissables, la langue de ces textes équivaut, dans une large mesure, à ce que serait le slave commun s'il était attesté. On la désignera ici sous le nom de *vieux slave*.

Ce caractère archaïque du vieux slave, assez marqué pour évoquer aisément la notion du slave commun, s'atteste essentiellement dans la phonétique et la morphologie : le vocabulaire est celui d'un parler slave particulier et il présente des traits fortement dialectaux.

5. — La constitution de cette langue écrite qui fournit aux linguistes presque l'équivalent du slave commun a eu d'autre part un grave inconvénient pour les linguistes : les peuples de langue slave qui appartiennent à l'Église d'Orient l'ont adoptée comme langue religieuse et développée en une langue artificielle comparable au grec byzantin ou au latin médiéval, qu'on désigne sous le nom de *slavon* ; et par suite il n'existe de texte ancien noté d'une manière parfaitement sincère ni pour le bulgare, ni pour le serbe, ni pour le russe. Des particularités du vieux bulgare, du vieux serbe, du vieux russe transparaissent au travers du slavon ecclésiastique de Bulgarie, de Serbie et de Russie ; mais il n'y a pas proprement, ou presque pas, de textes vieux-bulgares, vieux-serbes ou vieux-russes ; les textes profanes, notamment les chartes, sont plus près du parler que les textes religieux, mais ne sont pas indemnes d'influences de la langue écrite. Il y a d'anciens textes autonomes pour le slovène — uniquement les Feuilles de Freising —, pour le tchèque et pour le polonais. Tous ces textes offrent un état du développement de la langue beaucoup plus avancé que le vieux slave des premiers traducteurs, et l'archaïsme d'aucun d'entre eux n'approche de celui qui caractérise la traduction de l'Évangile en « vieux slave ».

6. — Le « vieux slave » est connu par un petit nombre de manuscrits, tous non datés, et dont aucun n'est exactement fidèle aux textes originaux. Chaque manuscrit est en

principe une adaptation, et nous ne connaissons, ou peu s'en faut, que des adaptations méridionales. On ignore en quelle mesure le vieux slave des premiers traducteurs a été influencé par les parlers moraves, et en quelle mesure les formes des manuscrits conservés sont originelles ou appropriées à des usages slaves méridionaux. Les traits qui caractérisent ces manuscrits sont la conservation des jers et des voyelles nasales, jointe à l'absence de particularités dialectales serbes, russes ou occidentales. Mais aucun des manuscrits n'est exempt de dialectismes ; le texte original a toujours été adapté par les copistes qui l'ont transmis. Tel manuscrit qui, comme le Zographensis, est relativement fidèle au texte original en ce qui concerne les jers et les voyelles nasales, présente en revanche dans la morphologie quantité d'innovations dues aux copistes ou aux reviseurs. Il a été beaucoup fait dans les derniers temps pour déterminer l'histoire propre de chaque manuscrit, pour fixer la région où chacun a été écrit, et, par suite, pour délimiter les innovations propres des copistes. Seul, un examen critique attentif des données de ces manuscrits relatives à chaque fait particulier permet de déterminer quelle était la forme employée par les premiers traducteurs. Par elles-mêmes, les formes des manuscrits n'ont d'autre intérêt que celui qu'offrent des formes dialectales de date ancienne, dès qu'on n'a pas la preuve qu'il s'agit du texte des premiers traducteurs. On n'entendra ici par « vieux slave » que la langue des premiers traducteurs, dans la mesure où la comparaison et la critique des manuscrits permettent de la restituer. Ce travail critique est loin d'être fait autant qu'il serait nécessaire et possible (voir d'utiles indications chez St. Kul'bakin, *Revue des Études slaves*, II [1922], pp. 175 et suiv.).

Le texte dont on peut se former l'idée la plus complète est celui de l'Évangile, parce qu'on en a plusieurs manuscrits indépendants : en écriture glagolitique, deux manuscrits complets, sauf quelques lacunes, de l'Évangile, le Zographensis et le Marianus, et un lectionnaire, l'Assemanianus ; en écriture cyrillique, un lectionnaire, l'Évangile de Sava,

qui fournit un texte aberrant et remanié par un Bulgare, et un autre, qui a été copié en Russie et qui offre des traits particuliers, l'Évangile d'Ostromir, et en outre plusieurs petits fragments et des manuscrits postérieurs, qui ont subi des influences dialectales, mais qui conservent des restes de la tradition ancienne. Il n'a pas été fait d'édition critique complète.

On a aussi une idée assez précise de la traduction des psaumes, grâce au *Psalterium sinaïticum,* que la comparaison avec quelques psaumes conservés dans l'*Euchologium* et avec plusieurs manuscrits plus altérés permet d'apprécier.

La traduction des livres du Nouveau Testament autres que l'Évangile n'est pas conservée dans des manuscrits proprement vieux-slaves, et l'on n'en a qu'une idée imparfaite.

Les Feuilles de Kiev et l'Euchologium fournissent des recueils de prières. Le Clozianus, qu'on peut en partie comparer avec le Suprasliensis ou avec des manuscrits de caractère dialectal plus marqué, offre des traductions d'homélies.

Tous ces textes remontent à la période des premiers traducteurs, et, abstraction faite d'altérations — nombreuses — dues aux copistes et aux reviseurs, et d'influences occidentales reconnaissables surtout dans les Feuilles de Kiev mais dont l'importance est secondaire, ils présentent une langue une.

On en rapproche d'ordinaire le *Suprasliensis*, grand recueil d'homélies et de vies de saints en écriture cyrillique ; avec les textes provenant des premiers traducteurs, ce manuscrit a en commun un emploi assez correct des jers et des voyelles nasales ; il n'est ni serbe, ni russe ; mais les morceaux qui le composent ont été pour la plupart traduits après la période des premiers traducteurs, dans d'autres régions et par d'autres hommes ; la langue ne concorde pas dans le détail avec celle des premiers traducteurs. Les textes du Suprasliensis, et ceux de plusieurs manuscrits dont il reste seulement de petits fragments, appartiennent sûrement à la littérature de traduction déve-

loppée au x[e] siècle dans l'Empire bulgare de Siméon et de ses successeurs, et qui nous est pour la plus grande part conservée dans des manuscrits postérieurs, surtout russes. Malgré la médiocrité de la plupart des traductions de cette période, il y a là des données linguistiques précieuses, mais qui n'appartiennent pas au groupe proprement vieux-slave. Il importe de bien faire le départ ; car la langue des premiers traducteurs est la seule dont on n'ait aucune raison de croire qu'elle ait été écrite en subissant l'influence d'un modèle antérieur ; c'est donc la seule qui ait chance d'être exempte d'archaïsmes dus à la conservation d'un usage écrit déjà fixé ; le Suprasliensis n'a pas ces caractères.

Dans l'exposé qui va suivre, les formes du vieux slave ainsi rigoureusement défini pourront presque partout être substituées avec avantage aux restitutions du « slave commun » que l'on obtiendrait par la comparaison des formes de langues slaves attestées, ou, pour mieux dire, elles se confondent avec ces restitutions dans la plupart des cas, et elles offrent une précision et une certitude qu'on n'obtiendrait pas autrement.

7. — Les notations sincères des dialectes slaves qui ont été faites avec l'alphabet latin ne sont, pour le tchèque, postérieures au vieux slave que de deux à trois siècles, et même, pour quelques pages de vieux slovène (Feuilles de Freising), que d'un siècle, mais elles représentent un développement beaucoup plus avancé ; les jers y ont partout leur traitement moderne : amuissement ou passage à la valeur des voyelles normales. Comme, d'autre part, les langues slaves n'ont changé qu'avec lenteur et sont aujourd'hui plus proches de l'état médiéval que le français ou l'allemand par exemple, on a coutume de citer les formes des divers dialectes sous leur aspect moderne, qui est connu avec plus de précision que l'état du moyen âge. On ne citera ici les formes anciennes des langues slaves autres que le « vieux slave » que là où ces formes fournissent des indications dont les langues modernes ne donnent pas l'équivalent.

8. — La constitution de la grammaire comparée du slave est facilitée par une circonstance particulière : à côté du groupe slave, il existe un autre groupe de dialectes indo-européens qui présente avec le slave un grand nombre de ressemblances importantes, le groupe baltique, qui comprend le lette, le lituanien et le vieux prussien.

Les langues baltiques sont issues du même groupe dialectal indo-européen que les langues slaves ; elles ont été parlées dans une région qui est contiguë au domaine slave, et les communications ont été fréquentes entre les deux groupes. Les ressemblances entre les deux groupes sont frappantes. De là à poser une « unité balto-slave » il y a loin. Pour donner à cette unité hypothétique un sens précis, il faudrait admettre une langue commune balto-slave qui se serait constituée après la séparation de toutes les langues indo-européennes, qui serait partie d'un centre unique et aurait été généralisée, comme le latin par exemple est parti de Rome pour occuper tout l'occident de l'empire romain. En ce sens il n'est pas légitime de poser une unité balto-slave, ou du moins cette unité doit être rejetée loin dans le passé, et elle a toujours été imparfaite.

Sans doute le baltique et le slave présentent beaucoup d'innovations ou identiques ou semblables, si bien que les faits offerts par l'un des deux groupes éclairent les faits offerts par l'autre. Mais, comme dans tous les cas analogues, il faut tenir compte des influences et des emprunts. Ceux qui sont d'époque récente sont évidents et en grande partie aisés à reconnaître ; mais il a pu y en avoir aussi à date ancienne ; et toutes les ressemblances qu'on observe entre le slave et le baltique ne tiennent pas à l'unité du point de départ ou au parallélisme de développements indépendants.

Le grandes innovations phonétiques qui caractérisent le slave : la répartition des voyelles en une série prépalatale et une série postpalatale et les actions des voyelles sur les consonnes et de *j* sur les voyelles suivantes qui en sont résultées, la tendance à abréger les voyelles, la diminution du rôle de l'arrondissement des lèvres, ne se retrouvent pas

en baltique. L'évolution phonétique du slave est très éloignée de celle du baltique, on le verra. Quant à la morphologie, le système verbal diffère du tout au tout dans les deux groupes ; et, si la déclinaison des noms offre des concordances nombreuses, c'est par suite d'une conservation étendue du type indo-européen oriental. Il y a peu d'innovations communes, et de peu caractéristiques. Enfin, bien que le vocabulaire slave offre de nombreuses concordances avec le vocabulaire baltique, les formes particulières des mots diffèrent souvent d'une langue à l'autre : le slave a *žĭrǫ* et le lituanien *geriù*, le slave a **g^{u}rdlo* (slavon *grŭlo*, pol. *gardło*) et le lituanien *gurklỹs*, *gurklė* ; etc. Fait pour illustrer l'unité du vocabulaire balto-slave, le *Baltisch-slavisches Wörterbuch* de R. Trautmann (Goettingue, 1923) aboutit à en montrer la diversité dans le détail.

Chacun des faits devra être étudié en son lieu ; il est impossible d'examiner ici le problème d'une unité balto-slave sans empiéter sur l'exposé de presque tous les faits qui seront étudiés par la suite. — La question du balto-slave a été souvent discutée dans les dernières années : voir A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*, pp. 40-48 ; J. Endzelin, *Slavjano-baltijskie etjudy* (Char'kov, 1911) ; et voir Porzeziński, dans *Rocznik slawistyczny*, IV, pp. 1-26 ; N. Jokl, *Archiv*, XXXV, pp. 307-317 ; J. Rozwadowski, dans *Rocznik slaw.*, V, pp. 1-36, et A. Meillet, *ib.*, pp. 153-163 ; N. van Wijk, *Die baltischen und slavischen Akzent- und Intonationssysteme* (Amsterdam, 1923, dans les *Verhandelingen* de l'Académie, Afd. Letterkunde, N. R., D. XXIII, 2).

9. — Du reste, le baltique n'est pas le seul dialecte indo-européen à considérer à côté du slave. Le slave fait partie d'un ensemble dialectal indo-européen défini. Au point de vue des gutturales, il offre des traitements du même type que le baltique, mais aussi que l'indo-iranien, l'arménien et l'albanais : l'une des séries de gutturales, qui est représentée dans l'indo-européen occidental par des gutturales pures telles que *k*, *g*, l'est par les représentants de gutturales fortement mouillées : *k'*, *g'* ; d'autre part, aux labio-vélaires occidentales *k^{w}*, *g^{w}*, le slave et les autres dia-

lectes cités répondent par des gutturales pures, *k*, *g*. Comme le traitement oriental a, dans les deux cas, le caractère d'une innovation, il y a là la trace d'un fait dialectal de date indo-européenne. Ceci autorise à tirer parti de plusieurs autres concordances que présente le slave avec les dialectes du groupe oriental ou avec certains d'entre eux, et l'on a ainsi le moyen de dater et d'interpréter en quelque mesure les faits. Le passage de *s* à *š* que l'on observe en indo-iranien et en baltique et, à l'état de traces, en arménien, permet d'expliquer la représentation de i.-e. *s* par sl. *x*, *š*. En revanche le slave ignore l'augment, comme le baltique, le germanique et l'italo-celtique. Les désinences nominales du type adverbial y sont caractérisées par *-m-*, comme en germanique, non par *-bh-*, comme en indo-iranien, en arménien, en grec et en italo-celtique ; mais elles ont une valeur casuelle définie, d'instrumental ou de datif suivant les cas, comme en indo-iranien et en arménien, non une valeur générale, comme en grec, en germanique et en italo-celtique. Entre le slave et l'iranien notamment on observe quelques concordances curieuses, et qui ne tiennent pas à des emprunts faits après la séparation des dialectes (voir *Revue des Études slaves*, VI, pp. 165-174). Le slave se présente donc dans des conditions favorables à l'étude ; les faits qu'il offre sont moins isolés que ceux qu'on rencontre en grec ou en germanique par exemple.

10. — Dans l'exposé qui va suivre, on traitera le slave commun comme la langue sensiblement une d'une nation ayant conscience de son unité. On s'efforcera, d'une part, d'expliquer cette langue par des comparaisons avec les autres dialectes indo-européens, en tenant compte des concordances spéciales avec le baltique et avec les autres dialectes orientaux, et, d'autre part, de montrer comment le slave commun s'est brisé à son tour en dialectes qui ont conservé longtemps les mêmes tendances.

Il sera souvent impossible de discerner ce qui dans les développements résulte d'une identité réalisée dès l'époque de communauté des dialectes considérés et ce qui provient de changements parallèles, mais indépendants.

La notion du slave commun avec laquelle on opérera ici est vague et ne se laisse ramener à aucun état historique déterminable dans le temps et dans l'espace. Elle comprend l'ensemble des traits propres au slave par rapport à l'indo-européen et communs à tout le slave : tel des procès considérés peut être antérieur, et de beaucoup, à la date où il y a eu une unité nationale slave ; tel autre est postérieur à la date où cette unité s'était brisée en nations diverses. On essaierait en vain de localiser le « slave commun ».

La connaissance des conditions historiques où s'est produit le développement linguistique facilite souvent la tâche du linguiste. Mais on connaît mal l'histoire des Slaves avant le moment où commence le développement particulier de chacun des dialectes slaves (voir maintenant un excellent exposé des connaissances actuelles : L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, tome I : *L'histoire*, Paris, 1923). Ceci oblige à être réservé et à ne pas trop affirmer en ce qui concerne la situation du slave par rapport à d'autres langues ou les rapports des dialectes slaves entre eux.

11. — Les innovations qui caractérisent le slave se laissent ramener à quelques principes, et ce sont ces principes qu'on s'efforcera de mettre en évidence ici. Toutefois il ne faut pas s'imaginer que, en formulant un principe, on exprime une réalité historique concrète. Les formules résument l'ensemble d'un développement et traduisent des tendances générales de la langue ; en ce sens, ces principes sont réels. Mais les tendances du développement linguistique ne se manifestent le plus souvent que par des séries successives de changements particuliers, et le résultat final que traduit une formule générale provient de procès distincts, souvent séparés par des intervalles de temps. Quand on ne dispose pas de données de fait indiquant le détail de ces développements et que, comme en slave, on a seulement le résultat dernier, on ne saurait restituer les particularités non attestées. Il ne faut donc pas être dupe de la généralité des formules, ni surtout croire qu'une formule simple exprime un développement historique simple.

12. — Parmi les innovations de chaque langue d'une

famille donnée, on doit essayer de déterminer celles qui sont spécifiques. N'ayant guère de chances de résulter du développement naturel du type ancien, ces innovations peuvent trahir l'influence de populations qui ont adopté une langue nouvelle, ou des modes provenant d'une langue dominante. Le slave commun se prête peu à ce genre d'études, à la différence des langues slaves modernes, où des actions de l'allemand, de l'italien, du gréco-roman balkanique sont reconnaissables (le polabe, connu essentiellement au XVIII^e^ siècle, présente un cas extrême, celui d'une langue slave parlée par des individus qui avaient l'allemand comme langue habituelle). Il offre des traits originaux, notamment la répartition rigoureuse des voyelles en une série prépalatale et une série postpalatale, la série prépalatale étant précédée de « yodisation » et « amollissant » fortement les consonnes précédentes. Mais cette opposition est chose naturelle : les langues du groupe oriental de l'indo-européen en ont toutes plus ou moins de traces, et le fait déborde les langues indo-européennes (voir R. Jakobson, *Travaux du Cercle linguistique de Prague,* IV, pp. 236-238). Les faits phonétiques les plus singuliers qu'on observe en slave sont : la tendance à l'élimination de l'arrondissement des lèvres avec les voyelles postpalatales, qui a été de grande conséquence pour le développement ultérieur du vocalisme, la tendance à l'abrègement des voyelles qui a eu aussi de grands effets, et enfin la tendance à amuir l'élément de fermeture de chaque syllabe.

Les formes grammaticales ont été beaucoup simplifiées ; mais des traits qui caractérisent des langues de peuples continuant un type de civilisation archaïque se sont maintenus. Le nombre duel est conservé jusque dans la période historique ; il subsiste encore dans certains parlers protégés par leur isolement, notamment en slovène (voir L. Tesnière, *Les formes du duel en slovène*, Paris, 1925), et il en subsiste partout dans la flexion des noms des vestiges importants. Le système verbal est dominé par la notion, relativement concrète, de l' « aspect » plutôt que par le « temps ». Il y a de nombreuses formes casuelles, et des cas à valeur

concrète : l'instrumental, le locatif ont persisté jusqu'à présent dans la plupart des langues ; toutefois, le locatif ne suffit plus à indiquer le lieu, et n'existe qu'avec préposition.

Dans l'ensemble, le slave a beaucoup innové, beaucoup régularisé, beaucoup simplifié. Mais tout en présentant peu de formes qui soient exactement identifiables à des formes indo-européennes, il continue sans rupture l'indo-européen ; on n'y aperçoit pas de ces crises brusques qui ont donné au grec, à l'italique (et surtout au latin), au celtique, au germanique leur aspect caractéristique. Le slave est une langue indo-européenne façonnée par un long usage, profondément altérée par beaucoup d'influences, mais qui a conservé un aspect général archaïque. Ceci tient sans doute à ce que les Slaves sont restés longtemps à l'écart du monde méditerranéen ; ils ont vécu sur le vieux fonds indo-européen en l'usant et en l'adaptant, sans y introduire de bouleversement brusque, sans présenter aucune poussée de civilisation propre sous l'influence de quelque civilisation plus avancée.

D'autre part, à la date où il apparaît et sous les premières formes qui en sont conservées, le slave n'offre aucune trace de tradition savante, orale ou écrite. Il a un caractère tout « populaire ».

PHONÉTIQUE

Le système phonique.

13. — Le consonantisme est dominé par les occlusives, qui sont en petit nombre. Il y a seulement des sourdes et des sonores, toutes du type roman. Les occlusives sourdes ne comportent donc pas d'accumulation d'air derrière l'organe qui réalise l'occlusion, et par suite elles ne comportent pas non plus une période d'expulsion du souffle, d' « aspiration », entre l'explosion et le commencement de la voyelle suivante : ce sont des sourdes fortes non aspirées. Les occlusives sonores comportent la vibration de la glotte depuis le moment où est réalisée l'occlusion : ce sont des douces entièrement sonores.

Les occlusives slaves sont de trois types articulatoires : labiales, dentales ou gutturales. Les dentales sont du type alvéolaire. Les gutturales sont postpalatales. On a ainsi :

p	*t*	*k*
b	*d*	*g*.

Il y a de plus des mi-occlusives *č* et *c*, qui sont aussi des sourdes fortes, et *dz* (sonore de *c*), qui est une douce sonore.

Il n'y a pas de système de spirantes, mais seulement une spirante gutturale sourde, postpalatale, *x*. Quant au *v*, c'était encore le *w* indo-européen (*u* consonne) à l'époque slave commune. Le slave n'avait pas de sonore correspondant à *x* : une spirante gutturale sonore ne s'est développée que dialectalement — d'ailleurs sur un large domaine — en partant du *g* slave commun. Si la sourde *f* s'est introduite

dans la plupart des parlers slaves, c'est parce que **w* était devenu la labiodentale *v*, fait de date dialectale, et il y a encore des parlers paysans de Russie et de Serbie qui n'ont pas acquis la prononciation de *f*; du reste *f* figure surtout dans des mots empruntés à des langues étrangères.

Les sifflantes forment au contraire un système complet :

	SOURDES	SONORES
sifflantes	*s*	*z*
chuintantes	*š*	*ž*.

Le consonantisme comprend en outre les nasales dentale *n* et labiale *m* ; les liquides *r* et *l*; *j* (*i* consonne) et *v*, qui, en slave commun, est encore *u* consonne, on vient de le voir.

14. — Les voyelles se classent en deux séries parallèles, l'une postpalatale, l'autre prépalatale :

postpalatales	*a*	*o*	*ŭ*	*y*	*u*	*ǫ*
prépalatales	*ě*	*e*	*ĭ*	*i*		*ę*.

Ces voyelles forment des paires, *ě* s'opposant à *a*, *e* à *o*, *ĭ* à *ŭ*, *i* à la fois à *y* et à *u*, *ę* à *ǫ*. Cette opposition domine le phonétisme de la langue, et par suite traverse les différents types morphologiques.

En slave commun, chacune de ces voyelles avait une quantité définie ; certaines étaient longues : *a*, *u*, *y*, *ǫ*, *ě*, *i*, *ę* ; d'autres brèves : *o* et *e* ; d'autres ultra-brèves : *ŭ* et *ĭ*. Les voyelles ultra-brèves, éléments instables de par leur brévité, ont été sujettes à subir l'influence de phonèmes voisins et à prendre ainsi à la fois une quantité nouvelle et un timbre nouveau (voir § 125).

Les voyelles *ǫ* et *ę* sont respectivement *o* et *e* nasalisés. La seule grande langue slave qui conserve normalement des voyelles nasales est le polonais. Sans doute, comme les autres voyelles polonaises, *ą* et *ę* sont des brèves, tandis que *ǫ* et *ę* du slave commun, représentant d'anciennes diphtongues, faisaient partie des longues. Mais, à ceci près, la prononciation polonaise de *ą* et *ę*, comparable à celle de

on et *en* dans la bouche des Français méridionaux, donne une idée de ce qu'a dû être la prononciation des voyelles nasales en slave commun, c'est-à-dire *o* et *e* nasaux avec abaissement du voile du palais continuant encore un peu après la fin de l'articulation buccale de la voyelle, soit o^{n}, e^{n}. Dans la mesure où des parlers macédoniens conservent la nasalité des anciennes voyelle nasales, la consonne nasale y est autonome (*ăn, en*); et il en est de même dans certains parlers polonais et slovènes.

Les voyelles brèves *e* et *o* ne comportant pas d'opposition entre *e, o* ouverts et *e, o* fermés, on peut les considérer comme ayant été de timbre moyen.

La voyelle longue *ě* semble au contraire avoir été un *e* très ouvert, et précédé d'une yodisation (cf. § 52); et en effet, tandis que *o* s'oppose à *e*, c'est un *a*, la plus ouverte des voyelles, qui s'oppose à *ě*.

La voyelle *y*, que conservent le russe et le polonais, comporte relèvement de la langue vis-à-vis de la partie médiane du palais ; les lèvres ne sont pas arrondies ; mais il n'y a aucune « yodisation » ; on a parfois, surtout après les labiales, l'impression d'entendre une diphtongue telle que *ui*. La graphie du vieux slave par la juxtaposition de *ŭ* et *i*, la transcription ancienne par *oi, ui* confirment ce fait. Après *k, g* qui ne comportent pas de formes molles à date ancienne, le russe et le polonais ont remplacé *y* par *i*.

Les voyelles *ĭ* et *ŭ*, dites « jers », ne sont exactement conservées dans aucune langue slave actuelle, et l'on ne possède aucune description de l'ancienne prononciation. C'étaient sûrement des voyelles très brèves, de timbre peu net ; l'*ĭ* est prépalatal, et comporte une « yodisation » ; l'*ŭ* est médiopalatal ; il ne comporte ni « yodisation » ni arrondissement des lèvres ; il appartient sans doute au type général de l'*u* de l'anglais *but*.

15. — Les consonnes se prononçaient de deux manières distinctes suivant qu'elles introduisaient une voyelle postpalatale ou une voyelle prépalatale : on avait un *t* « dur » dans *to* et un *t* « mou » dans *te* (*t'e*), tels qu'on peut les observer aujourd'hui en russe; mais ces deux *t* consti-

tuent une unité en ce sens que l'emploi de l'un ou de l'autre des deux types est conditionné par l'élément phonétique suivant (voir § 102). En outre, là où intervient le *j*, il en résulte, par combinaison de la consonne et du *j*, des phonèmes particuliers dit « mouillés ». Les faits sont clairs dans le cas de *l*: il y avait trois sortes de *l*: *l* devant les voyelles postpalatales, *l'* devant les voyelles prépalatales, et *l'* (*l* mouillée) en combinaison avec *j* (voir § 104); il y avait de même trois sortes de *n*. Quant aux combinaisons de *j* avec les sifflantes et avec les occlusives, elles ont abouti à des phonèmes ou groupes de phonèmes qui seront étudiés aux §§ 105 et suiv.

16. — L'accent peut occuper dans le mot une place quelconque ; par suite sa place est, dans chaque mot et dans chaque forme, un élément significatif au même titre que la présence de tel ou tel phonème.

Cet accent consistait essentiellement en une élévation de la voix ; dans les diphtongues et les voyelles longues, cette élévation se marquait de façons distinctes suivant les cas : il y avait des différences d' « intonation » (voir § 178).

D'autre part, il y avait des oppositions de voyelles longues et de voyelles brèves, indépendantes de la place de l'accent.

A une date qu'on ne saurait préciser, des renforcements de la voix se sont associés à l'élévation qui caractérisait les syllabes toniques. Toutefois cet élément d'intensité de l'accent n'empêchait pas les différences quantitatives de subsister indépendamment de l'accent. Le fait, pour une voyelle, d'être atone n'entraînait pas diminution de sa netteté ou de sa durée, pas plus que le fait d'être tonique n'entraînait un allongement. Le ton du slave commun n'intervenait en rien dans le vocalisme de la langue; il se comportait donc comme le ton grec ou védique, et non comme l'accent lituanien qui a agi sur la durée et le timbre des voyelles. La langue qui donne le mieux aujourd'hui quelque idée du « ton » du slave commun est le serbo-croate, avec son accent mobile et ses voyelles longues et brèves, les unes toniques et les autres atones. L'accent russe, intense et exerçant une forte action sur le timbre et

la durée des voyelles, a gardé du « ton » slave commun la mobilité, qui convient mal à un accent où domine l'intensité.

17. — Les syllabes étaient généralement ouvertes, c'est-à-dire terminées par une voyelle ; aucun mot autonome ne se termine par une consonne. Les seuls groupes de consonnes admis consistent en une sifflante suivie d'occlusive : *st*, *zg*, etc., et consonne plus sonante consonne comme *gv*, *dr*, *gn*, *pl*, *sm*, etc., ou la combinaison des deux types : *str*, *zgl*, etc. Mais il n'y a aucun groupe du type occlusive plus occlusive, ou occlusive plus *s*. Il n'y avait donc pas de consonnes géminées.

18. — Le rythme de l'indo-européen résultait de la succession des syllabes longues et brèves. L'élimination des occlusives devant occlusive ou sifflante, la simplification des consonnes géminées, le fait que l'occlusion de groupes tels que *tr*, *tl* se simplifiait et se liait étroitement à la liquide suivante supprimaient beaucoup de syllabes longues. D'autre part, les voyelles ont toutes tendu à s'abréger en slave (voir § 120). Le slave continuait d'opposer les longues *a* et *ě* aux brèves *o* et *e*, *i* et *y* à *ĭ* et *ŭ* ; mais ces oppositions quantitatives ne se rencontrent à l'époque historique que radicalement modifiées, et compliquées d'innovations ; même la comparaison entre les langues slaves ne permet pas seule de restituer un état rythmique semblable à celui de l'indo-européen. On est donc amené à supposer que le rythme de l'indo-européen était altéré déjà en slave commun ; il n'y a pas trace, par exemple, que le slave ait tendu à éliminer les suites de trois brèves comme le védique, le grec et le latin. Après l'époque slave commune, l'ancien ton ou un accent nouvellement développé est devenu le sommet rythmique.

19. — L'aspect phonétique du slave commun diffère donc beaucoup et de celui de l'indo-européen, et de celui de n'importe quelle langue slave moderne.

I

LES CONSONNES

A. — Les occlusives et mi-occlusives.

20. — Le système des occlusives slaves repose sur un système indo-européen plus riche.

21. — L'indo-européen possédait deux séries de sonores: les sonores simples et les sonores aspirées, dont la distinction est établie par les correspondances suivantes (considérées en position initiale de mot devant voyelle):

I.-E. ORIENTAL	SKR.	GR.	LAT.	ARM.	GERM.
**b*	*b*	β	*b*	*p*	*p*
**bh*	*bh*	φ	*f*	*b*	*b*
**d*	*d*	δ	*d*	*t*	*t*
**dh*	*dh*	θ	*f*	*d*	*d*
**g*	*g* (*j*)	β, δ (γ)	*u* (*g*)	*k*	k^w (*k*)
**gh*	*gh* (*h*)	φ, θ (χ)	*f* (*h*)	*g*	*w* (?) (et *g*).

Aux deux sonores de chaque type le slave répond par une sonore unique : sl. *b* répond à **b* et **bh*, sl. *d* à **d* et **dh*, sl. *g* à **g* et **gh*. On observe le même fait en baltique, en iranien, en albanais et en celtique. Seul, le sanskrit a gardé deux espèces de sonores ; l'arménien et le germanique ont assourdi les sonores simples ; le grec et l'italique ont assourdi les anciennes sonores aspirées. Ainsi là où, ailleurs qu'en sanskrit, la distinction des sonores simples et des sonores aspirées a subsisté, ce n'a été qu'au prix d'une altération de l'une des deux séries.

Exemples (sur les gutturales, cf. § 105) :

boľ'ii « plus grand », cf. skr. *bálīyān*, gr. βέλτερος, lat. [*dē-*]*bilis*.

berǫ « je prends », cf. skr. *bhárāmi*, gr. φέρω, lat. *ferō*, got. *baira*, arm. *berem*.

nebo « ciel », cf. skr. *nábhaḥ*, gr. νέφος et v. h. a. *nebul* ; lit. *debesìs* « nuée », lette *debess* « ciel » ont un *d* initial obscur.

domŭ « maison », cf. skr. *dámaḥ*, gr. δόμος, lat. *domus*, arm. *tun*.

ědętŭ (*jadętŭ*) « ils mangent », cf. lit. *ėdmi*, skr. *ádmi*, gr. ἔδω, lat. *edō*, got. *ita*, arm. *utem*.

dĕti « poser », *dĕlo* « œuvre », cf. lit. *dėti*, skr. *ádhām*, gr. ἔθηκα, lat. *faciō*, *fēci*, v. angl. *dōn* « faire », got. *ga-dēps* « action », arm. *ed* « il a posé ».

medŭ « miel, hydromel », cf. lit. *medùs*, skr. *mádhu*, gr. μέθυ, v. isl. *mjǫðr*.

govędo « gros bétail, bœuf », cf. skr. *gaúḥ*, gr. βοῦς, arm. *kov*, v. sax. *kō*.

živŭ « vivant », cf. lit. *gývas*, skr. *jīváḥ*, lat. *uīuos*, got. *qius*, et gr. βίος « vie », arm. *keam* « je vis » ; la forme *g* de la gutturale dans s. *gôj* (gén. *gòja*) « jouissance, paix », v. tch. *hoj* « abondance », cf. skr. *gáyaḥ* « biens de la maison ».

aoriste *-bĕgŭ* (ancien imparfait), cf. lit. *bėgu*, gr. φέβομαι « je fuis, je crains », φόβος.

gorĕti « brûler », *žeravŭ* « brûlant » et *po-žarŭ* « incendie », cf. skr. *ghṛṇóti* « il flambe », *gharmáḥ* « chaleur » et *háraḥ* « flamme », lat. *formus*, gr. θερμός, arm. *jerm* « chaud » (et got. *warms*).

gŭnati (*ženǫ*), itér. *goniti* « pousser, chasser », cf. lit. *ganýti* « mener (des bêtes aux champs) », skr. *hánti* « il frappe » (3e plur. *ghnánti*), gr. θείνω, φόνος, arm. *gan* « coup ».

dzělo « violemment, fortement », cf. lit. *gailùs* « colère, piquant (odeur), amer (goût), etc. », v. h. a. *geil* « exubérant, intensément gai ».

lŭgati (*lŭžǫ*) « mentir », cf. got. *liugan*.

22. — Le système des occlusives sourdes *p, t, k* (le *k* alternant avec les mi-occlusives *č, c*, voir § 105 et suiv.) repose sur les sourdes simples indo-européennes *p, t, k* :

plavŭ « blond » (sl. comm. **polvŭ*, cf. r. *polóvyj*, pol. *płowy*), cf. lit. *palvas*, v. h. a. *falo* et, avec d'autres formations, gr. πολιός, skr. *palitáḥ*, lat. *pullus*, etc.

topiti « chauffer » (et *teplŭ* « chaud »), cf. skr. *tápati* « il chauffe », lat. *tepeō, tepidus*, tokh. B *tsatsāpau* « chauffé ».

protivŭ « contre », cf. skr. *práti*, hom. προτι.

pekǫ (2e pers. *pečeši*, impér. *pči*) « je cuis », cf. skr. *pácāmi* « je cuis » et *pakváḥ* « mûr », gr. πέσσω, πέπων, lat. *coquō*, alb. *pjek* « je cuis », tokh. B *pepakṣu* « cuit ».

kolo « roue », cf. v. pr. *kelan* « roue », v. isl. *huel*, gr. πόλος, et la forme à redoublement skr. *cakrám*, gr. κύκλος, lit. *kāklas* « cou », etc.

Pour l'alternance de *k, č, c*, on notera par exemple *vlĭkŭ* « loup » (gén. sing. *vlĭka*, instr. *vlĭkomĭ* ; voc. *vlĭče* ; loc. *vlĭčě*, nom. pl. *vlĭci*) en face de lit. *vilkas*, skr. *vṛ́kaḥ*.

23. — A côté de *p, t, k*, l'indo-iranien possède une autre série représentée en sanskrit par des sourdes aspirées, en iranien par des spirantes, à savoir skr. *ph* = iran. *f*, skr. *th* = iran. θ, skr. *kh* = iran. *x*. Seuls en dehors de l'indo-iranien, le grec et l'arménien distinguent des sourdes simples ces anciennes sourdes aspirées. Le baltique et le slave confondent **p* et **ph*, **t* et **th*. Comme l'emploi des sourdes aspirées était peu fréquent, il est malaisé de trouver des cas clairs à citer.

Pour *ph*, voici les deux meilleurs exemples : *pěna* « écume », cf. skr. *phénaḥ* (on a des correspondants dans plusieurs autres langues ; mais le **ph* n'est attesté que par le sanskrit) ; **puxati*, **puxnǫti* (s. *púhati, púhnuti*, slov. *púhati, púhniti*, pol. *puchać, puchnąć*, r. *púxnut'*) « souffler, se gonfler », cf. gr. φῦσα, φῡσάω et ποιφύσσω ; arm. *phukh* « souffle » ; skr. *pupphuṣaḥ* « poumon », *phutkaroti* « il souffle » ; mais ce second exemple a le caractère d'une onomatopée, et l'on a *p* dans pers. *pūk* « souffle, soufflet », skr. *puppuṭaḥ* « enflure ».

Pour *th*, l'indo-iranien presque seul fournit des indications. Le slave a par exemple *sta* « il s'est mis debout » en face de skr. *ásthāt*, gr. ἔστη « il s'est tenu debout » ; *pǫtĭ* « chemin », en face de skr. *pánthāḥ* « chemin » (gén. *patháḥ*) et du génitif zd *paθō* ; *mętǫ* « je brouille », en face de skr. *mathnâti, mánthati* « il brouille, il agite » (gr. μόθος n'a rien à faire ici).

24. — Les sourdes aspirées *ph* et *th* sont représentées en slave par *p* et *t* ; du reste il n'existe en slave ni une labiale ni une dentale différentes de *p* et *t* qui pourraient représenter *ph* et *th*.

Il n'en est pas de même pour les gutturales : à côté de *k* sourd et de *g* sonore, le slave possède une sourde aspirée *x*. Dans la plupart des cas nets où il ne s'agit pas d'emprunts, ce *x* repose sur *s* en certaines positions (voir § 31). Mais il y a quelques mots où *x* semble répondre à un *kh* du sanskrit, à un *x* de l'iranien ou de l'arménien, à un χ du grec. Ainsi le *x* du mot expressif *xoxotati* (r. *xoxotát'*, slov. *hohotáti*; tch. *chochtati*) « rire aux éclats » répond manifestement au *kh* de skr. *kakhati* (de **khakhati*), gr. καχάζω, arm. *xaxankh*. D'autre part, en slave, le suffixe *-x-/-ś-* a un caractère populaire. Il sert dans toutes les langues slaves à former des hypocoristiques et des diminutifs d'adjectifs : tch. *brach*, de *bratr* « frère », pol. *Bolech*, de *Bolesław*, s.-cr. *Mìloš*, de *Milòs(l)av* ou *Mìlorad*, etc. ; r. *xoróšij* « bon », de v. r. *xorobrŭ*, etc. Ces formations, très diverses, sont généralement plus ou moins récentes, mais tout indique que le type est ancien ; et le suffixe *-x-/-š-* doit répondre au suffixe grec -χος dans Σίμιχος, νηπίαχος, etc. L'arménien a de même un suffixe *-x-*, et l'iranien a *-xa-* dans une des formes du nom de la « sauterelle », *maꜱaxa-*.

D'une manière générale, une partie au moins des mots où figurent des sourdes aspirées en indo-européen ont un caractère populaire. Or les mots slaves où un *x* répond à un ancien *kh* sont par exemple un terme technique comme *soxa* « branche (fourchue), pièce de bois recourbée servant d'araire », cf. lit. *šakà* « branche », skr. *çákhā*, pers. *šāx*,

arm. *çax* ; et un adjectif désignant une infirmité comme **plĭxŭ* (tch. *plchý*, etc.) « chauve », cf. lit. *plìkas* (du reste, un *x* qui à l'initiale ne peut reposer sur un ancien *s* est fréquent dans des adjectifs désignant des infirmités : *xromŭ* « boiteux », *xvorŭ* « maladif », etc.). Ainsi *x* représenterait un ancien *kh* qui serait une forme populaire expressive de *k* ; le *k* de **kǫsati* (r. *kusát'*, pol. *kąsać*, tch. *kousati*, etc.) « mordre » représente un ancien *k* ; la forme expressive apparaît au contraire dans skr. *khádati* « il mord », et le grec a à la fois κνάω et χναύω.

La question a été très discutée. Voir J. Endzelin, *Slavjano-baltijskie etjudy*, pp. 114 et suiv. ; H. Petersson, *Archiv für slav. Phil.*, XXXV, pp. 355 et suiv. ; G. Il'inskij, *Izvěstija* de la section de langue et littérature russes, XX (1915), 3, pp. 53-118, 4, pp. 135-186 ; et en dernier lieu V. Machek, *Práce* de la Faculté des lettres de Prague, XXVIII (1930), et A. Meillet, *Symbolae grammaticae* en l'honneur de J. Rozwadowski, I, pp. 105 et suiv.

25. — La plupart des dialectes indo-européens ont deux traitements des gutturales. Dans un groupe occidental on a k^w et *k*, ainsi lat. *qu* et *k* (le plus souvent noté *c*). Dans un groupe oriental, on a des gutturales pures telles que *k* (souvent altérées devant voyelle prépalatale) et des prépalatales telles que *ḱ*. En slave préhistorique comme dans tous les dialectes orientaux de l'indo-européen, les prépalatales sont passées au type semi-occlusif, en l'espèce à **c*, **dz* ; puis, les anciens **c*, **dz* sont devenus sl. *s*, *z* de l'époque historique (voir § 27). Quant au type *k* des dialectes « orientaux », il répond non seulement à un *qu* du latin, mais aussi assez souvent à lat. *c*, *k*.

Voici quelques exemples du type « oriental » *k* répondant à « occidental » *k* :

kopati « creuser », cf. lit. *kapóti*, pers. *kāfad* « il creuse », gr. σκάπτω, ἐσκάφην, σκάφος (à côté de σκαπάνη, (σ)κάπετος) ; cette racine paraît offrir une alternance de *ph* et de *p* à la finale.

kovǫ, *kovati* « forger », cf. lit. *káuju*, *káuti* ; v. h. a. *houwan* ; lat. *cūdō*.

žeravĭ « grue », cf. lit. *gérvė*, gr. γέρανος, gall. *garan* (gaul. *-garanos*).

po-stiže « il a atteint », cf. lit. *steĩgti-s* « se hâter », skr. *stighnute*, got. *steiga*, gr. στείχω, v. irl. *tíagu*.

Certains passages des prépalatales aux gutturales proprement dites, ou inversement, notamment dans lit. *akmuõ* « pierre », v. sl. *kamenĭ* en face de skr. *áçmā*, v. perse *asmānam* (acc.) « ciel » et de gr. ἄκμων, sont antérieurs à l'époque slave.

Quoi qu'il en soit, le slave n'a qu'un type de gutturales, à savoir *k* (alternant avec *č* et *c*), *g* (alternant avec *ž* et *dz*).

26. — Sauf *kh*, qui a passé à *x*, et sauf les anciennes prépalatales qui ont passé à *s* et *z*, toutes les occlusives indo-européennes sont représentées par le système simplifié des occlusives slaves :

I.-E. ORIENTAL	SL.
p et *ph*	*p*
b *bh*	*b*
t *th*	*t*
d *dh*	*d*
k	*k* (*č*, *c*)
g *gh*	*g* (*ž*, *dz*).

Ce système s'est maintenu jusqu'à maintenant. Les sourdes fortes et les douces sonores qui le constituent s'opposent d'une manière nette les unes aux autres.

Une seule altération générale a atteint par la suite les occlusives slaves dans une grande partie du domaine : beaucoup de sonores sont devenues finales en conséquence de la chute des jers finaux ; ainsi *slabŭ* « faible », *medŭ* « miel », etc., sont devenus *slab*, *med* ; en pareil cas les vibrations glottales de l'occlusive finale tendent à cesser avant l'explosion de la consonne ; la finale des consonnes de ce genre a souvent un début sonore et une fin sourde ; mais la partie sourde tend à empiéter sur la partie sonore. La plupart des langues slaves, tchèque, polonais, russe (mais non le petit russe), bulgare (mais non le serbo-croate), ont fini

par assourdir entièrement ces consonnes. Le système général des occlusives n'est pas modifié par là.

B. — Les sifflantes.

27. — Les sifflantes slaves sont d'origines multiples.

Les sifflantes *s* et *z* représentent soit d'anciennes prépalatales arrivées au terme extrême de leur développement (cf. § 25), soit d'anciennes sifflantes. De plus, *s* représente dialectalement un ancien *x* en certaines conditions (voir § 24 et § 115) ; pour une origine particulière de *s* dans *st*, voir § 141. Et, dans le développement des dialectes slaves, *dz*, issu de *g* en certaines conditions (voir § 105), s'est réduit à *z* (voir § 109).

Les chuintantes *š* et *ž* représentent souvent les formes mouillées de *s* et *z*, soit *s* et *z* + *j* (voir § 116) ; *š* est la forme prise sans doute dialectalement dès l'indo-européen par *s* en certaines conditions, où il y a alternance de *x* et *š* (voir § 31) ; *ž* est la forme prise par i.-e. oriental *g* devant les voyelles prépalatales et en combinaison avec *j* (voir § 105). Les chuintantes sont des innovations dans tous les cas.

a. — *Anciennes prépalatales.*

28. — L'indo-européen possédait une série d'occlusives prépalatales représentées en Occident par des occlusives gutturales telles que gr. γ, en Orient par d'anciennes mi-occlusives telles que skr. *j*, ou des sifflantes issues de là.

A la date où les langues du groupe oriental sont attestées historiquement, ces prépalatales sont déjà parvenues au stade de mi-occlusives, telles que *dz* ou *dž* pour la sonore, et le plus souvent au stade de sifflantes, telles que *z* ou *ž*.

Le tableau des correspondances des dialectes orientaux

est le suivant (à l'initiale devant voyelle et entre voyelles) :

I.-E. ORIENTAL	SKR.	AV.	V. P.	ARM.	ALB.	LIT.	LETTE	SL.
*ḱ	ç	s	θ	s	s, θ	š	s	s
*ǵ	j	z	d	c	z, ð, d	ž	z	z
*ǵh	h	z	d	j (z entre voyelles)	z, ð, d	ž	z	z

Le slave commun était arrivé au terme extrême du développement, à savoir *s* pour la sourde, *z* pour la sonore et la sonore aspirée. Ces deux phonèmes se sont ainsi confondus avec les anciens *s* et *z* hérités de l'indo-européen. Exemples :

srŭdĭce « cœur » (et *sr̀eda* [r. *seredá*] « milieu »), cf. lit. *širdìs*, lette *sirds*, v. pr. *seyr* (Voc.) et *sīras* (Ench.), arm. *sirt*, et gr. καρδία, κῆρ, lat. *cor* (gén. *cordis*), v. irl. *cride*, got. *hairto*.

desętĭ « dizaine » (nom. pl. *desęte*), cf. lit. *dẽšimt*, lette *desmit*, v. pr. *dessimpts*, skr. *daçát* « dizaine » et *dáça* « dix », zd *dasa*, persan *dah* (de *daθa), arm. *tasn*, et gr. δεκάς et δέκα, lat. *decem*, v. irl. *deich(n)*, got. *taihun*.

zǫbŭ « dent », cf. lit. *žam̃bas* « angle saillant, arête », lette *zuobs* « dent », skr. *jámbhaḥ* « dent », alb. guègue *ƺamp* « dent », et gr. γόμφος « cheville », v. isl. *kambr* et v. h. a. *kamb* « peigne ».

brěza (r. *berëza*) « bouleau », cf. lit. *béržas*, lette *berzs*, skr. *bhūrjaḥ*, et v. h. a. *biricha*.

zima « hiver », cf. lit. *žiemà*, lette *ziema*, skr. *hemantáḥ* et *himáḥ*, zd *zyå* (gén. *zimō*), arm. *jmeṙn* (et *jiwn* « neige »), alb. *dimen*, et gr. χειμών (et χιών), lat. *hiems* et *hībernus*, v. gall. *gaem*.

vezǫ « je conduis en voiture », cf. lit. *vežù*, skr. *váhati* « il conduit en voiture », zd *vazaiti*, alb. *vjeθ* (aor. *voðа*) « je dérobe », et lat. *uehō*, sans doute gr. pamphylien Ϝεχετο (impératif).

29. — Dans les mots qui renferment une sifflante, il y a eu dissimilation ; la mouillure des anciennes prépalatales initiales de mots n'a pas abouti à la prononciation *s*, *z* ; revenant au type occlusif, ces prépalatales sont représentées

par *k, g*. Les exemples sont peu nombreux, mais ils sont nets, et il n'y a pas d'exemples contraires :

gǫsĭ « oie », cf. lit. *žąsìs*, lette *zuoss*, v. pr. *sansy*, skr. *haṃsáḥ* (et *haṃsī*), gr. χήν (gén. χηνός), lat. *anser*, irl. *gēis*, v. h. a. *gans* (il est peu croyable que le mot slave soit emprunté au germanique, alors que ce mot est conservé dans presque toutes les langues indo-européennes, et notamment en baltique).

**gvězda* (v. sl. *dzvězda*, mais occidental : tch. *hvězda*, pol. *gwiazda*, b. sor. *gwězda*, polabe *gjózda*, cf. § 150) « étoile », cf. lit. *žvaigždė*, lette *zvàigzne*, v. pr. *swāigstan* (acc.).

**gvizdati* (v. sl. *zvizdati*, mais occidental : tch. *hvízdati*, pol. *gwizdać*) « siffler », cf. lit. *žvìgti* et *žviẽgti*.

kosa « faux », cf. skr. *çáśti* « il coupe », *çastrám* « couteau », lat. *castrāre*, gr. κείω, κεάζω ; aucune autre étymologie valable n'est connue.

A l'intérieur du mot, la même dissimilation n'est attestée que dans un cas particulier où *r* suit l'ancienne prépalatale :

svekry « mère du mari », cf. skr. *çvaçrúḥ*, persan *xusrū*, lat. *socrus*, et v. h. a. *swigar*, got. *swaihro*.

L'exemple suivant semble indiquer que, ailleurs, la prépalatale intérieure a eu son sort habituel :

sŭsǫ « je suce, je tette », cf. lat. *sūcus, sūgō*, got. *sugan*, v. h. a. *sūgan* ; mais, par son caractère, le mot n'est pas de ceux qui peuvent servir à poser des correspondances phonétiques.

La dissimilation admise ici est contestée ; elle serait choquante si l'on admettait que les prépalatales ont eu dès une date très ancienne la prononciation sifflante ; mais la comparaison des dialectes orientaux de l'indo-européen montre que le passage des prépalatales molles à la prononciation sifflante s'est réalisé indépendamment dans chacun d'eux.

b. — *Anciennes sifflantes.*

30. — La seule sifflante qui ait eu en indo-européen une

existence autonome est la sourde *s* ; il n'existait de *z* que devant une occlusive sonore suivante, dans des groupes tels que *zd, zb* à l'intérieur du mot.

A l'initiale du mot, i.-e. *s* subsiste sauf devant *j* qui entraîne changement en *š* (voir § 116) :

samŭ « le même, lui-même », cf. zd *hāmō*, skr. *samáḥ*, got. *sama*, v. irl. *som*, gr. ὁμός.

sějǫ « je sème », cf. lit. *sėju*, got. *saia* ; lat. *sēuī, satus, sēmen* ; irl. *sīl* « semence ».

synŭ « fils », cf. lit. *sūnùs*, skr. *sūnúḥ*, et got. *sunus*, gr. υἱός, tokh. B *soyä* (A *se*).

sičitŭ « il urine », cf. skr. *siñcáti* « il verse », zd *hinčaiti*, v. h. a. *sīhan* « tamiser », *sīgan* « tomber goutte à goutte », *seih* « urine » ; lit. *seikiù* « je mesure (avec un boisseau) ».

svoi (c'est-à-dire *svojĭ*) « son propre » (possessif réfléchi), cf. v. pr. *swais*, skr. *sváḥ, s(u)váḥ*, gr. ϝός, lat. *suos*, etc.

sněgŭ « neige », cf. lit. *sniẽgas*, lette *sniegs*, v. pr. *snaygis*, got. *snaiws*, et zd *snaēžaiti* « il neige ».

smějǫ sę « je ris », cf. lette *smeju*, skr. *smáyate* « il sourit », angl. *smile*.

Pour le groupe initial *sl-*, un exemple au moins semble satisfaisant :

sliny (plur.) « salive, crachat », cf. lette *sliẽnas* et *sliẽkas* (plur.), m. h. a. *slīm*.

sr- donne *str-* (voir § 143).

Un *s* initial n'est pas sonorisé devant une sonante initiale ; si l'on a *zvĭněti* « retentir », *zvonŭ* « son » en face de skr. *svánati, svanáḥ* « son », lat. *sonere* (arch.), *sonus* et de v. h. a. *swan* « cygne », cela ne peut être dû qu'à une étymologie populaire (influence d'un mot tel que *zŭvati* « appeler » ?).

skora « peau », cf. lat. *scortum* « peau (de bête) », lit. *skiriù* « je sépare », *skarà* « lambeau arraché », v. h. a. *scerǫn* « couper », v. irl. *scaraim* « je me sépare ».

stati « se mettre debout », cf. lit. *stóti* et véd. *sthắt* « il s'est mis debout », hom. στῆ, lat. *stāre*, etc.

spějǫ « je me hâte, je me dirige vers », cf. lit. *spė́ju* « je

vais assez vite pour », skr. *sphāyate* « il croît », v. h. a. *spuot* « hâte ».

Les groupes *zg, zd, zb* n'existent pas à l'initiale.

A l'intérieur du mot, les groupes tels que *sk, st, sp* subsistent, quelle que soit la voyelle précédente :

iskǫ, iskati « chercher », cf. lit. *ieškau, ieškóti* (avec *š* représentant *s*), v. h. a. *eiscōn*, skr. *icchāti* (avec *cch* représentant *sk* devant voyelle prépalatale).

gostĭ « hôte », cf. got. *gasts*, lat. *hostis*.

Il n'y a pas de bon exemple d'un ancien *sp* intérieur.

Si une sonore suit la sifflante, celle-ci est de la forme *z* :

mĭzda (*mŭzda*) « salaire », cf. got. *mizdo*, zd *mĭždəm* (skr. *mīḍhám*), gr. μισθός.

mozgŭ « moelle », cf. zd *mazgəm* (acc. sing.) « moelle », v. sax. *marg* (et skr. *majján-* de **mozg^{w}(h)en-*).

31. — Devant les voyelles et les sonantes, i.-e. **s* est représenté par une sourde ; mais le caractère de la sifflante dépend de la voyelle précédente ; si celle-ci est du type de *a, o, e, ě* (issu de **ē*), on a *s* ; si la voyelle est une voyelle fermée du type *i* ou *u*, on a *x* ou *š* selon la voyelle qui suit ; on a de même *s* après les anciennes occlusives dentales et labiales, et après d'anciens *n, m, l* ; après une ancienne gutturale ou après *r*, on a *š* ou *x* suivant que la voyelle suivante est prépalatale ou postpalatale (voir § 114, § 137).

Exemples de *s* après sl. *a, e, o, ě* (issu de **ē*), *n, m, l*, devant voyelle quelconque et devant *v, l, n, m* :

rosa « rosée », cf. lit. *rasà*, skr. *rasá* « humidité », et lat. *rōs, rōris*.

nosŭ « nez », cf. v. h. a. *nasa*, skr. *nasóḥ* (gén. duel), et lit. *nósis*, véd. *nā́sā*, v. perse *nāham* (acc. sing.), lat. *nārēs*.

po-jasŭ « ceinture », cf. lit. *júosiu, júosti* « ceindre », av. *yāstō* « ceint », *aiw(i)-yå̄ńhanəm* « ceinture », gr. ζῶστρον, ζωστός.

nebese « du ciel » (gén. sing. de *nebo*), cf. skr. *nábhasaḥ*, gr. νέφεος (νέφους).

měsęcĭ « mois, lune », cf. skr. *mā́ḥ* (gén. sing. *mā́saḥ*), v. perse *māhyā* (loc. sing.).

męso « chair », cf. skr. *māṃsám*, arm. *mis*, got. *mims*, et v. pr. *mensā*, létte *mìesa*.

-sŭ à l'aoriste après *n*, *m* : *imǫ* « je prendrai », *jęsŭ* « j'ai pris » ; *-pĭnǫ*, *-pęsŭ* ; *načĭnǫ*, *načęsŭ* ; *klĭnǫ*, *klęsŭ* (voir § 268).

glasŭ « voix » (r. *gólos*, pol. *głos*), de la racine *gol-* qu'on a dans *glagolati* « parler », et d'un élément de formation **-so-*, cf. lit. *-sa-* dans *garsa-s* « bruit », *balsa-s* « voix ».

vesna « printemps », cf. lit. *vasarà*, skr. *vasantáḥ*, pers. *bahār*, gr. Fέαρ.

jes- garde son *s* dans *jesmĭ* « je suis », *jesmŭ* « nous sommes », *jesvě* « nous (deux) sommes », cf. skr. *ásmi*, *smáḥ*, *sváḥ* ; etc. Il est clair que l'*s* de *jestŭ* « il est » ne pouvait suffire à maintenir l'*s* de *jesmĭ*, etc.

Exemples après des voyelles ou groupes slaves représentant des voyelles *i*, *u* ou des diphtongues terminées avant l'époque slave par *i*, *u*, *r* :

blŭxa « puce », cf. lit. *blusà*.

mŭxŭ « mousse », cf. lit. *mùsos*, v. h. a. *mos*, et lat. *muscus*.

**pĭxnǫti*, et *pĭxati* avec *x* restauré (voir § 108, § 115) « fouler », **pĭšeno* « grain écossé », *pĭšenica* « blé », tch. *pěchovati* « bourrer », cf. lit. *paisýti* « faire sortir de la gousse en battant », skr. *piṣṭáḥ* « moulu », lat. *pinsō*, *pistus*.

myšĭ « souris », cf. skr. *múḥ* (gén. *mūṣáḥ*), gr. μῦς, lat. *mūs* (*mūris*), v. h. a. *mūs*.

uxo « oreille » (gén. sing. *ušese*, nom.-acc. duel *uši*), cf. lit. *ausìs*, got. *auso*, lat. *auris* (et *aus-cultāre*), zd *uši*.

lěxa « planche (de terrain cultivé) », cf. lit. *lýsė*, v. pr. *lyso* (même sens), got. *laists* « trace (de voie) », et m. h. a. *leis* « trace de voie, ornière », lat. *līra*.

měxŭ « peau (gonflée) », cf. lit. *máišas* (avec *š* issu de *s* après *i*) « grand sac (à foin) », v. pr. *moasis* « soufflet », v. isl. *meiss* « corbeille », et skr. *meṣáḥ*, zd *maēšō* « bélier ».

gén. pl. *těxŭ* « de ceux-là », cf. skr. *téṣām*, v. pr. *steison*.

vrŭxŭ « sommet », adv. *vrŭxu* « en haut », cf. lit. *viršùs* « sommet », skr. *várṣiṣṭhaḥ* « le plus haut », lat. *uerrūca*.

s.-cr. *brăšno* « farine », r. *bórošno* « farine d'orge », cf. lat. *farrea* (de **farsea*), ombr. *farsio*, v. isl. *barr* (*rr* de *rs*).

Exemple après une gutturale (dans ce cas la gutturale disparaît, voir § 137) :

lixŭ « superflu, impair » (sens primitif « en excédent »), de **leik-so-*, cf. v. sl. *otŭ-lěkŭ* « reste », lette *lieks* « en excédent », lit. *liekas* « en plus de dix » (« onzième », etc.), et pour le suffixe gr. λείψανον, λειψό-θριξ.

Le passage de *s* à *š* n'a pas eu lieu en slave devant consonne : aor. *byxŭ* « je fus », 3e plur. *byšę*, mais 2e plur. *byste*, 2e duel *bysta*.

Il n'y a pas à faire état ici d'un mot tel que *vĭsĭ* « tout », en face de lit. *vìsas* (voir § 115).

32. — Le traitement *x*, *š* de i.-e. *s* se rencontre fréquemment dans des formes grammaticales. La répartition ancienne se voit encore dans les aoristes radicaux en *-s-* (cf. skr. *-s-*, gr. *-σ-*, lat. *-s-*) : en face de *s* après consonne, dans des cas tels que *věsŭ* « j'ai conduit » (de **věd-sŭ*), et après nasale, dans des cas tels que *jęsŭ*, *-pęsŭ*, etc. (cf. § 31 et § 268), on a toujours *x* après *i*, *u* et *r*, ainsi : *byxŭ* « j'ai été », *žixŭ* « j'ai vécu », *prosixŭ* « j'ai demandé », *u-mrěxŭ* « je suis mort » (de **-merxŭ*), etc., 3e pl. *byšę*, *žišę*, *prosišę*, *u-mrěšę*, etc. Toutefois l'état de choses ancien est troublé par le fait que, d'après l'analogie des cas tels que *byxŭ*, *byšę* en face de 2e-3e pers. sing. *by*, 2e pl. *byste*, on a étendu *x*, *š* à tous les cas où *-s-* de l'aoriste suit une voyelle quelconque ; on a donc *znaxŭ* « j'ai connu », *znašę*, en face de 2e-3e pers. sing. *zna*, 2e pl. *znaste*, et *mĭněxŭ* « j'ai pensé », *mĭněšę* (avec *ě* issu de **ē*, cf. lit. *mìnėti*, en regard de v. sl. *mĭněti* « penser »), en face de 2e-3e sing. *mĭně*, 2e pl. *mĭněste*.

Pareille extension analogique de *x*, *š* s'est produite dans toutes les formes grammaticales où *-s-* suit une voyelle. L'ancien **-su* (cf. v. lit. *-su*, skr. *-su*) du locatif pluriel est représenté par *-xŭ*, phonétiquement dans des cas tels que (*vŭ*) *trĭxŭ* « (en) trois » = skr. *triṣú*, *synŭxŭ* « (chez) les

fils » = skr. *sūnúṣu, vlĭcĕxŭ* « (chez) les loups » = skr. *vṛ́keṣu,* zd *vəhrkaēšu,* mais par analogie de cas tels que les précédents dans *ženaxŭ* « (chez) les femmes », cf. skr. *gnâsu* ; *s* n'a laissé une trace, en dehors de la flexion des pronoms personnels (voir § 517), que dans des noms de lieu vieux-tchèques appartenant à la flexion des thèmes consonantiques en *-an-* (voir § 484), donc primitivement après *n*, comme dans le cas des aoristes du type *-pęsŭ* : *Doljas* (tch. mod. *Doljanech*), locatif pluriel archaïque de *Doljane*. Dans le verbe, la 2e pers. *bereši* « tu prends », cf. skr. *bhárasi,* ne peut s'expliquer que par l'influence analogique du type de *vidiši* « tu vois » ; *s* a subsisté dans les débris du type athématique où le thème se terminait par une consonne : *jesi, dasi, jasi* (thèmes *jes-, dad-, ĕd-*).

Cette généralisation de *x, š* dans les formes grammaticales montre que le sens de l'alternance de *x, š* avec *s* s'est perdu en slave avant la période historique. Au moment où se sont réglées les actions analogiques, la prononciation *s* n'était pas admise après *i, u, ĭ, ŭ, y, r* ; les consonnes *x, š* toujours possibles ont été généralisées ; à l'époque historique, *s* est admis après *i, u, r,* etc.

33. — Les éléments *i, u* ou *r* n'ont pas déterminé le passage de *s* à *x, š* à l'initiale des verbes après des préverbes. Par exemple, on a *pri-sĕděti* et *prĕ-sĕděti* (de **per-sĕděti*), *u-sĕknọti,* etc. Une seule racine a généralisé l'initiale *x, š,* à savoir la racine **sed-* « aller » de gr. ὁδός, skr. *ā-sad-, ut-sad-,* etc. ; le slave a, en face de *iti,* des participes *šidŭ* et *šilŭ,* l'itératif *xoditi,* le substantif *xodŭ* ; le *x, š* s'explique aisément dans des cas tels que *pri-šidŭ, pri-xoditi, pri-xodŭ* ; *prĕ-šidŭ* (de **per-šidŭ*), *prĕ-xoditi, prĕ-xodŭ* ; *u-šidŭ, u-xoditi, u-xodŭ,* etc. Le slave a différencié ainsi **sed-* « aller » de **sed-* « s'asseoir » (v. sl. *sĕděti,* etc.). Si, en général, les verbes ont échappé à l'action de pareils préverbes, c'est que, sans doute, au moment où ces actions analogiques se sont produites, les préverbes n'étaient pas encore liés aux verbes d'une manière ferme comme ils le sont à l'époque historique (voir § 318) ; quand la liaison s'est établie, *s* était admis après *i, u, r.*

34. — Le passage de *s* à *x*, *š* en certaines conditions repose sur un fait dialectal de date indo-européenne. Le slave offre *x*, *š* dans des conditions pareilles à celles où l'on a *š* en indo-iranien, en lituanien (sans règles connues, cf. *viršùs*, mais *blusà*, § 31), et, à l'état de traces, en arménien ; mais, à la différence de l'indo-iranien, le slave garde toujours *s* devant consonne ; il oppose ainsi 2e plur. *byste* « vous avez été » à *byxŭ* « j'ai été », *byšę* « ils ont été », et *prŭstĭ* « poussière » (de **pṛsti-*) à *praxŭ* (r. *pórox*), de **porso-* ; de même, pour les sonores, on a en slave *mĭzda* « salaire » en face de zd *mĭždəm* et de skr. *mīḍhám* (issu de **mižd'ham*).

Dans le traitement slave *x*, *š*, une chose est surprenante. La position de la langue requise pour *i*, *u*, *r*, *k* explique le changement de *s* en *š*. Mais il n'est pas normal qu'une sifflante comme *š* devienne une spirante comme *x*, c'est-à-dire une consonne plus fermée, plus proche du type des occlusives. Si le slave, héritant d'un *š* oriental, a fait passer *š* à *x*, dans les cas où la voyelle suivante était postpalatale, c'est sans doute avant tout parce que le plan général de la langue comportait une alternance : *k*/*č*, *g*/*dž*. Ainsi le *š* de *byšę* serait ancien, et c'est *byxŭ* qui serait une transformation de **byšŭ*, d'après le modèle général de l'alternance *k*/*č* ; il ne s'agit pas ici d'analogie morphologique, mais de la généralisation d'un type d'alternances phonétiques. La langue possédait un *x* issu de *kh* (voir § 24).

35. — Dans l'exposé précédent, on a dû faire abstraction de cas comme celui de *maxati* « branler, brandir », en face de *(po-)manǫti* « faire signe », imperf. v. sl. *(po-)mavati*, Supr. *(na-)majati*, et de lit. *móju*, *móti* « faire signe » ; de *jaxati* (prés. *jadǫ*) « aller en véhicule », en face de tch. *jeti*, v. pol. *jać* et de lit. *jóti*, *jóju*, skr. *yâti* ; de *spěxŭ* « hâte » en face de *spěti* « progresser, se hâter », avec *ě* représentant **ē*, cf. lit. *spėti*. Les faits peuvent s'expliquer de deux manières, soit par un ancien **kh* expressif, soit par l'extension analogique d'un type en *-x-*, variante phonétique de *-s-* après *i* et *u*. Après nasale, *s* est conservé dans *tręsǫ* « je secoue », *tręsǫ sę* « je tremble », en regard de

p. r. *tremtĭty* « trembler », lit. *trimù* « je tremble (de froid) », gr. τρέμω ; et de même après occlusive dentale : **kǫsati* « mordre », cf. lit. *kándu*.

C. — Les anciennes sonantes consonnes.

36. — L'indo-européen avait une série de phonèmes qui, suivant leur position, servaient de consonnes, de voyelles ou de seconds éléments de diphtongues, soit :

y	*w*	*r*	*l*	*n*	*m*
i	*u*	*ṛ*	*ḷ*	*ṇ*	*ṃ*
eit	*eut*	*ert*	*elt*	*ent*	*emt*[1].

Le jeu des sonantes, net en indo-européen, est obscurci en slave, et, au point de vue phonétique, les anciens *y*, *i* voyelle et *i* second élément de diphtongues par exemple se sont séparés les uns des autres au point de n'avoir plus rien de commun. On examinera donc ici séparément les trois cas.

a. — Nasales *n* et *m*.

37. — Les nasales i.-e. *n* et *m* demeurent dans tout le slave *n* et *m* à l'initiale et à l'intervocalique :

mĭrǫ, mrěti (de **merti*) « mourir », cf. véd. *márati* « il meurt », lat. *morior*, lit. *miřti*, etc.

domŭ « maison », cf. skr. *dámaḥ*, gr. δόμος, lat. *domus*.

nagŭ « nu », cf. lit. *núogas* et skr. *nagnáḥ*, got. *naqaþs* lat. *nūdus*, v. irl. *nocht*.

ženǫ « je chasse », cf. lit. *genù* et skr. *hánti* « il frappe », gr. φόνος, θενεῖν, etc.

On n'observe un traitement insolite de *n* que dans un mot : *devętŭ* « neuvième », *devętĭ* « groupe de neuf » en face de v. pr. *newīnts* « neuvième », skr. *náva, navatíḥ*, lat. *nouem*, got. *niunda*, etc. On retrouve le même *d* en

1. En prenant pour exemple de diphtongues les diphtongues à premier élément *e* suivies de *t*.

letto-lituanien : lit. *devynì* et *deviñtas*, lette *deviņi* et *devîtais*. Il a été envisagé deux explications : dissimilation de *n* initial par la nasale intérieure, et influence analogique du nom de nombre suivant : v. sl. *desętŭ* « dixième », *desętĭ* « groupe de dix », et lit. *dẽšimt*, *dešiñtas*, v. pr. *dessimpts*. L'une des hypothèses n'exclut pas l'autre ; la tendance à dissimiler *n* en *d* n'aurait peut-être pas abouti sans l'influence du nom de nombre « dix », ni l'influence du nom de nombre « dix » sans l'action dissimilatrice.

b. — Liquides *r* et *l*.

38. — Les liquides i.-e. *r* et *l* sont conservées dans tout le slave. Les seules altérations graves qu'elles ont subies tiennent aux différences de traitement qu'a introduites la distinction des consonnes dures et molles (voir § 117 et § 119) ; c'est ainsi que *re*, prononcé *ŕe*, devenu *ře* (à peu près *rže*) en tchèque, est passé à *že* en polonais, et que *lo*, prononcé *ło*, est devenu *wo* dans certains parlers polonais et ailleurs (en slovène dialectal, cf. § 145). En fin de syllabe, *l*, passé à *ł*, a donné *w* en petit russe, *o* en serbe.

Exemples :

**rŭdrŭ* (secondairement *rĭdrŭ*, voir § 126) « rouge », cf. gr. ἐρυθρός, lat. *ruber* (de **rudhros*) et skr. *rudhiráḥ* ; **rudŭ* (r. *rudój*, s. *rûd*, tch. *rudý*), cf. lit. *raũdas*, got. *raups*, v. h. a. *rōt*, v. irl. *rúad*, lat. (dial.) *rōbus*.

berǫ « je prends », cf. skr. *bhárāmi*, arm. *berem*, gr. φέρω, lat. *ferō*, v. irl. *-biur*, got. *baira*.

ležǫ, *ležati* « être couché », cf. got. *ligan*, gr. λέχος, lat. *lectus*.

veljǫ, *velěti* « ordonner », cf. lit. *pa-velti* « permettre » et lat. *uolō*, got. *wiljan*.

Des alternances qu'on observe en certains cas entre *r* et *l* sont de date indo-européenne. Ainsi, on est devant deux mots distincts au point de vue slave dans : **sernŭ* (r. *séren*, v. pol. *śrzon*, tch. *střín*) « givre », cf. lit. *šarmà* « givre », arm. *sarn* « glace », v. isl. *hiarn* « neige solidifiée » ; et **solna* (v. sl. *slana*, et dans tous les dialectes méridionaux :

slovène, serbe, bulgare) « gelée blanche », cf. lit. *šáltas* « froid », v. isl. *héla* (de **kekl-*, forme à redoublement). On peut se demander si, dans certains cas, l'alternance ne s'est pas créée dans des formes à redoublement intensif où il a pu se produire des dissimilations. Un cas de ce genre serait celui de lat. *gurguliō* et de v. h. a. *querechela* « gosier » ; or, on a d'un côté v. sl. (*po-*)*žirǫ* « j'avalerai », sl. comm. **gʷrdlo* « gosier », cf. lat. *uorō*, et de l'autre v. sl. *-glŭtiti* « avaler », cf. lat. *glūtiō*, etc. Mais toutes les alternances de *r* et de *l* ne s'expliquent pas par là ; par exemple, il est difficile de séparer sl. *steljǫ* et **storna* de lat. *sternō*, gr. στορέννυμι ; or il n'y a pas trace ici de forme intensive propre à rendre compte d'une dissimilation (voir les *Mélanges Mikkola*, pp. 157-159).

c. — Sonantes *y* et *w*.

39. — Les *y* et les *w* indo-européens sont les formes consonantiques alternant avec les voyelles *i* et *u*; en slave comme dans beaucoup d'autres langues, ils se sont développés en des sens différents : **w* a tendu a devenir une spirante, tandis que **y* prenait un caractère spécial.

1. — i.-e. **w*, sl. *v*.

Le **w* (*u* consonne) a passé dans les dialectes slaves à la spirante labio-dentale *v* ; cette transformation, qu'on observe aussi en baltique, dans les langues romanes, en allemand, en arménien, n'est pas slave commune ; car le groupe *w* + jer a abouti, après la chute du jer, régulièrement à *u*- en serbe dans des cas tels que *vŭnukŭ* donnant *ùnuk*; et *w* s'observe encore, dans des parlers slovènes notamment ; en bulgare oriental, *w* devant consonne s'est maintenu ou même est passé à *u*; en macédonien, un *w* intervocalique s'est amui dans certains cas ; etc. Mais le passage de *w* à *v* s'est réalisé de bonne heure, dans une partie des dialectes au moins : en vieux slave, les traducteurs transcrivent régulièrement le β grec par *v*, mais des emprunts au grec, sans

doute plus anciens : v. sl. *korablji* de κάραβιον, macéd. *Ber* de Βέρροια, et faits par voie orale, rendent encore le β (*v*) par *b*, de même que *f* est rendu d'abord par *p* (voir § 49). Tandis que *w* est un phonème instable, la labiodentale *v*, une fois installée, s'est maintenue sans changement partout. Exemples :

vezǫ « je mène en voiture », cf. lit. *vežù*, skr. *váhati*, lat. *uehō*, etc.

novŭ « nouveau », cf. skr. *návaḥ*, gr. νέ(*F*)ος, lat. *nouos*, etc.

Tout *v* slave d'un mot non emprunté repose sur un ancien *w*, sauf à l'initiale où un *w* a été développé devant certaines voyelles postpalatales (voir § 93 et suiv.). Ce développement, qui n'est pas ancien et qui atteint les mots empruntés au germanique et au latin, montre le caractère récent du passage de *w* à *v*. A un moment, il y a eu un flottement ; le *w* qui tendait à se développer devant *o*, mais qui là n'a pas abouti (voir § 98), a été rapproché de l'ancien *w*, et il en est résulté des actions entre mots voisins ; ainsi dans *osa* et dans *vęzati*.

2. — i.-e. **y*, sl. *j*.

40. — Au lieu de devenir une spirante, l'i.-e. **y* a tendu à devenir un accessoire d'un phonème voisin : la mouillure d'une consonne précédente (voir § 102 et suiv.) ou l'attaque d'une voyelle prépalatale suivante. La tendance de **y* à perdre son autonomie est l'un des traits les plus originaux du slave. On verra, § 51 et suiv., que les voyelles slaves se divisent en deux groupes, les postpalatales, qui en slave commun n'admettaient pas d'être précédées de *j*, et les prépalatales qui étaient toujours précédées d'une « yodisation » : un *e* slave est en réalité *je*, c'est-à-dire un *e* dont le début a le caractère d'un *j* bref, seulement indiqué. Un ancien **y* tend à se confondre avec cette « yodisation » ; et, quant aux voyelles postpalatales, il tend à les tranformer en prépalatales (voir § 127 et suiv.). Ainsi après *j* et après les consonnes mouillées qui comprennent un *j*, c'est-à-dire

après *š*, *ž*, *č*, le slave tend à n'avoir que des voyelles prépalatales. A l'initiale du mot, à l'intérieur de la phrase, la « yodisation » des voyelles prépalatales se renforce en un véritable yod : **jestĭ* « il est » tend vers **jestĭ* (voir § 97). Ce développement est antérieur au début de la période historique des langues slaves.

Mais, un peu avant cette période historique, apparaît une autre tendance, inverse de la précédente : une voyelle prépalatale précédée d'une « yodisation » tend à être différenciée par cette « yodisation », et alors *ě* tend vers *a*, *e* vers *o*, *ĭ* vers *ŭ*. Cette tendance (voir § 131 et suiv.) n'était qu'à ses débuts au moment où ont été écrits les premiers textes slaves conservés.

De l'absence d'autonomie et de la débilité du *j* slave résultent quelques conséquences :

1° *j* n'a jamais abouti à une prononciation vraiment spirante, comme en roman ou en persan, où il a donné *ǰ*. Il est resté *i* consonne jusqu'à présent.

2° Entre voyelles, le *j* a tendu à s'amuir (voir § 45) ; *aje* passe à *aa* d'où *a* en vieux slave, à *ā* dans la plupart des dialectes.

3° Le *j* a repris une autonomie dans la mesure où la « yodisation » des voyelles prépalatales s'éliminait ; l'opposition, à ce point de vue, entre les langues slaves modernes est illustrée par le fait que Vuk Karadžić a été amené à introduire dans l'alphabet cyrillique serbe un caractère pour *j* usuel dans les alphabets latins des langues slaves, mais que l'alphabet cyrillique russe ne possède pas.

Ces grands faits une fois posés, l'histoire de l'i-e. **y* en slave se laisse comprendre.

41. — Le *y* indo-européen, initial ou intervocalique, subsiste :

junŭ « jeune », cf. lit. *jáunas*, et skr. *yúvā*, gén. *yúnaḥ*, compar. *yávīyān*, zd *y(u)va* (gén. *yūnō*), lat. *iuuenis*, *iūnior* et *iuuencus*, gall. *ieuuanc* et v. irl. *ōac*, got. *juggs*.

v. sl. *lajǫ* « j'aboie », cf. lit. *lóju* et skr. *rāyāmi*.

42. — La notation par *j*, qui a été admise ici et qui est usuelle chez les linguistes, ne répond pas à la notation du

vieux slave. Les alphabets glagolitique et cyrillique n'avaient pas de caractère pour *j*. Ceci ne tient pas seulement à ce que l'alphabet grec ne fournissait pas de modèle pour un *j* ; car, pour d'autres consonnes telles que *c* ou *č*, *š* ou *ž*, l'absence de modèle grec n'a pas empêché d'attribuer des signes particuliers à chaque consonne. Si les créateurs de l'alphabet glagolitique avaient senti le *j* comme une consonne autonome, ils lui auraient affecté un caractère, et cela d'autant plus que l'alphabet sémitique, bien connu d'eux, avait un yod.

Le *e* de l'alphabet glagolitique signifie à la fois *e* et *je* ; ceci veut dire, d'une part, que *e* des premiers traducteurs se prononçait normalement avec une « yodisation », soit *ʲe*, et, de l'autre, que le *j* d'un ancien *je* ne se distinguait pas essentiellement de la « yodisation » d'un ancien *e*. Le *ě* glagolitique note la voyelle *ě* et le groupe *ja*, c'est-à-dire que *ě* était *ʲě* (avec un *ě* assez ouvert pour être proche de *a*) et que le *j* de *ja* était faible : ce second fait ressort aussi de ce que, à l'intérieur de la phrase, *a-* initial du slave commun a donné *ja-*. Les *i* glagolitiques notent *i* et *ji* ; si le signe de *i* note presque exclusivement la voyelle *i*, c'est que *j* + *ĭ* se prononçait en général *j* + *i* (avec un *i* très bref) et que, par suite, on recourait au signe *i* (*ji*) pour noter ce qui était étymologiquement *j* + *ĭ* (voir § 125). Quant à *ę*, le Psalterium sinaïticum et les Feuilles de Kiev et d'Ochrida se servent d'un signe complexe où l'on reconnaît *e* + *n*, de même que *ǫ* est noté par un signe où l'on reconnaît *o* + *n* ; ce signe note à la fois *ę* et *ję*, c'est-à-dire, dans les deux cas, *ję* (*je* + *n*) ; par la suite, on a amputé de sa partie gauche (donc de son *e*) le signe en question, pour désigner *ę*, et le signe ancien a été affecté seulement à *ję* ; c'est l'état de choses du Zographensis, du Marianus, de l'Assemanianus, de l'Euchologium, du Clozianus ; mais c'est évidemment un fait secondaire entraîné par le parallélisme de *ǫ* et *jǫ*.

Il y a deux cas, et deux seulement, où le créateur de l'alphabet glagolitique n'a pu noter *j* par le procédé qui vient d'être décrit, à savoir *ju* et *jǫ* ; en effet les voyelles *u* et *ǫ*,

représentant d'anciennes diphtongues, ont subsisté après *j*, et il n'y avait pas de voyelle « yodisée » correspondant à *ju* et à *jǫ*. Le créateur de l'alphabet a donc inventé, pour noter *ju* et *jǫ*, non pas un signe de *j*, mais deux lettres : *jǫ* est obtenu par une modification de *ǫ*, et *ju* a un signe propre, distinct de la notation complexe de *u*. C'est sur ce modèle qu'on a été conduit plus tard à distinguer *ę* de *ję*. La distinction qui a été ainsi faite après coup montre que la confusion de *ę* et de *ję* était purement graphique ; de même la confusion de *ě* et de *ja* n'était aussi que graphique. Un *e* « yodisé » était assez proche de *j* + *e* pour que la même notation ait pu servir dans les deux cas ; mais il n'y avait pas identité.

La distinction entre une voyelle prépalatale munie de sa « yodisation » et une voyelle précédée d'un vrai *j* apparaît après certaines consonnes : *ne, le,* c'est-à-dire *n*ʲ*e, l*ʲ*e,* sont distincts de *nje, lje* ; le serbe a, dans ce second cas, ses *n* et *l* mouillés, et le vieux slave avait ses *ń* et *ĺ*, qui sont expressément notés dans beaucoup de cas, tandis qu'en vieux slave et en serbe *ne, le* sont notés simplement par *n*, *l* + *e*.

43. — La graphie cyrillique traduit un dialecte et un temps où la « yodisation » des voyelles prépalatales n'avait plus l'importance qu'elle avait pour le créateur de l'alphabet glagolitique. Ceci a amené à généraliser le procédé employé pour *ju* et *jǫ*. Pour *ę* et *ję*, il y a des signes distincts l'un de l'autre : on a fait *i* + *ę* pour noter *ję* ; *ja* est noté par *i* + *a*, *ju* par *i* + *u*, *jǫ* par *i* + *ǫ*. Il est frappant que l'on ait fait de même *i* + *e* pour noter *je* ; mais ce signe manque dans certains manuscrits cyrilliques, et il est encore très rare dans l'Évangile de Sava où *e* a la double valeur de *ʲe* et de *je*, comme dans l'alphabet glagolitique. L'alphabet cyrillique n'a donc introduit cette notation compliquée de *je* que progressivement, et dans la suite le slavon russe l'a éliminée ; même la distinction établie entre *ě* et *ja*, *ę* et *ję* n'est pas observée rigoureusement. Et, jusqu'à la réforme de l'alphabet serbe au XIX^e^ siècle, il n'y a pas eu de signe particulier pour *j*.

44. — A l'initiale des mots, le *j* s'est maintenu dans les dialectes slaves. Toutefois il a fini par disparaître en certains cas particuliers. Le plus net est celui de *jŭ-*, qui, devenu *jĭ-*, puis *ji-* (avec un *i* très bref), a passé à *i-* simplement dans la plus grande partie du domaine. En regard de skr. *yugám*, lat. *iugum*, got. *juk*, gr. ζυγόν, on a ainsi **jĭgo* (**jigo*) conservé dans les dialectes occidentaux, soit tch. *jho*, polabe *jeiǵü*, mais *igo* partout ailleurs : v. sl. *igo*, r. *ígo*, bulg. *ígo*, slov. *igọ̑*.

Le groupe *ju-* est bien attesté à l'initiale ; outre l'exemple *junŭ*, cité ci-dessus, et ses dérivés, on a encore *ju* en face de lit. *jaũ*, got. *ju*. Mais on a v. sl. (*ne*) *u* (usuel), *uže*, r. *užé*, bulg. *už*, slov. *vžè* (*žè*), tch. *už* en face de v. sl. (*ne*) *ju* (rare), *juže*, s. *jȕr*, tch. *juž* (*již*), pol. *już*, etc. ; à côté de *jugŭ*, qui est la forme courante de la plupart des dialectes, on a les dérivés *užinŭ*, *užina* en russe, en bulgare, en serbe ; le russe répond par *uxá* à *juxa* « soupe » de tous les autres dialectes, et le *j-* est ici sûrement ancien, cf. lit. *júšė*, v. pr. *juse*, skr. *yṻḥ*, lat. *iūs*, etc. Le vieux russe offre *unŭ* en face de la forme courante *junŭ*, et *jutro* apparaît sur les divers domaines du slave à côté de *utro*. Ces faits supposent un amuissement de *j* devant *u* par voie phonétique en certaines positions syntactiques, non déterminables aujourd'hui. Ils résultent de ce qu'un *j* devant voyelle postpalatale avait de gênant dans le système phonétique du slave.

45. — A l'intérieur du mot, entre voyelles, le *j* se maintient : et l'on a ainsi *trĭje* « trois », en regard de skr. *tráyaḥ*, ou le collectif *troji*, s. *trȍji*, tch. *trojí*, en regard de skr. *trayáḥ* et de lit. *trejì*. Mais un *j* placé entre voyelles, ayant une prononciation débile (voir § 40), a tendu à s'amuir. Le fait est normal dans la plupart des langues slaves dans le cas d'anciens groupes *aja*, *oje*, *oju*, etc., et il a amené une quantité de contractions vocaliques ; seul, le russe a bien résisté à cette tendance. Ainsi *pojasŭ* « ceinture » est devenu pol. *pas*, tch. *pás*, slov. *pâs*, s.-cr. dial. *pâs* ; les formes de la flexion du possessif *moje*, *mojọ*, etc. ont donné tch. *mé*, *mou*, pol. *me*, *mą*, etc. ; au

génitif duel *dŭvoju* répond tch. *dvou* (v. tch. *dvú*), pol. *dwó-ch*, à *lajati* « aboyer » tch. *láti*, etc. Le fait apparaît déjà dans le vieux slovène des Feuilles de Freising (fin du x^e^ siècle), qui a *me, mo* à côté de *moje*, etc. ; du serbo-croate *bân*, bas latin *banus* « ban », la forme primitive n'est conservée que par le grec byzantin du x^e^ siècle βα(ε)άνος : c'est un emprunt au mongol et turco-tatar *bajan*.

Toutefois, l'amuissement de *j* intervocalique n'a pas été général, et il ne s'est pas produit en particulier dans le cas où une des voyelles qui accompagnent *j* est un *i* (sauf le groupe *iji*, qui donne *ī*, dès le vieux slave : *priti*, etc.). Aussi le *j* intervocalique a-t-il été restauré dans de nombreux cas : s.-cr. *mòja*, etc., pour moyen s.-cr. *ma*, etc., d'après *môj, mòji*, etc. ; bulg. *igrá(j)e*, d'après *bí(j)e*, etc. Le *j* intervocalique des langues modernes se révèle à nouveau débile dans les dialectes des Balkans : macéd. *néa* (gén. fém. sing. de l'anaphorique), de *neja*, v. sl. *ňeję*.

En vieux slave, la tendance à l'amuissement de *j* ne s'accuse encore que dans le cas spécial de *j* placé après une voyelle représentant une ancienne longue et devant un *e* : il tend alors à s'amuir par fusion dans l'*e* suivant, et il résulte de là une contraction. Une forme verbale du type de *dělajetŭ*, encore usuelle dans une partie des manuscrits des textes vieux-slaves et conservée en russe (régulièrement en grand russe littéraire, mais non dans tous les parlers) tend ainsi en vieux slave vers *dělaatŭ, dělatŭ*, qui figure aussi dans les manuscrits de textes vieux-slaves ; les dialectes slaves autres que le russe ont actuellement des représentants de la forme contracte, ainsi pol. *działa* ; de même *cělějetŭ* passe dans les manuscrits du vieux slave à *cělěatŭ, cělětŭ*, et *věrujetŭ* à *věruutŭ*. De même encore, dans les adjectifs déterminés, les textes vieux-slaves offrent à la fois de vieilles formes comme *dobrajego, dobrujemu*, et (usuellement) des formes nouvelles comme *dobraago, dobruumu*, d'où *dobrago, dobrumu*. Les graphies qu'on rencontre dans les manuscrits vieux-slaves manifestent donc le commencement d'un procès qui a pris dans les langues slaves une large extension.

D. — Observations sur les spirantes.

46. — En gros, le slave est resté fidèle à l'état indo-européen qui ne comportait pas de consonnes spirantes, telles que *f*, *þ*, *x* ou les sonores correspondantes. Néanmoins, il s'est donné une spirante gutturale sourde (voir § 24, § 31 et suiv.), le *x*, et, plus tard (voir § 39), une spirante labio-dentale sonore, le *v*. Ces deux phonèmes ne forment pas un système en slave ; *x* est la seule spirante gutturale et la seule spirante sourde, *v* la seule spirante labiale et la seule sonore.

47. — Le *x* slave est moins fort que le *ch* allemand par exemple. C'est ce qui fait qu'il se réduit aisément à *h*, et qu'il a même fini par s'amuir dans la majorité des parlers serbes et macédoniens et dans certains parlers bulgares. La faiblesse du *x* slave doit tenir en partie à son origine : ce n'est pas un *k* qui a perdu de sa fermeture, mais, le plus souvent, un *š* qui a pris la valeur de spirante.

48. — Il n'y a aucune spirante dentale, ni sourde, ni sonore. Le θ grec manquait dans les plus anciens textes notés avec l'alphabet glagolitique : Μαθθαῖος est noté ***Matĭtĕi***, ***Mat'tĕi***, ***Mattĕi***, ou, avec simplification, ***Matĕi***; une graphie ***Maθei*** résulte d'un essai d'amélioration secondaire qui n'a du reste pas eu de conséquences pour la prononciation : le ѳ russe se prononce *f*.

49. — Les textes vieux-slaves laissent de même deviner un temps où il n'y avait pas de *f* dans la langue : le gr. φοῖνιξ est rendu par *pinikŭsŭ* Ps. sin., XCI, 13 (les autres manuscrits du Psautier ont *finiksŭ*) ; tch. *biskup*, s.-cr. *bȉskup* « évêque » répond à v. h. a. *biskof*, s.-cr. *Stjȅpān* à gr. Στέφανος, etc. De bonne heure, il est vrai, on a introduit *f* dans les alphabets slaves, et il figure dans les premiers alphabets connus. Mais ce n'a été d'abord qu'un procédé graphique ; *f* était prononcé *p* ; c'était une sorte de *p*, usuelle dans des mots grecs, et que certains copistes font figurer un peu au hasard dans les mots transcrits du grec :

au titre de J. XVIII, le copiste de Marianus écrit *ta fati'* c'est-à-dire τὰ πάθη. Mais, par le fait qu'ils possédaient la sonore correspondante *v*, les Slaves étaient bien près de pouvoir prononcer *f*, et la plupart d'entre eux y sont parvenus (voir § 13). La consonne *f* s'est introduite dans la plupart des langues slaves modernes, en partie grâce aux finales, où le *-v*, assourdi de par sa position, passait naturellement à *f*; le petit russe, où les finales sont demeurées sonores, est demeuré aussi privé de *f*. Le fait que le traducteur de l'Évangile transcrit le gr. βλασφημία au moyen de *vlasvimiě* (ainsi Zogr. Ass. Sav.), où *v* assourdi par *s* précédent était relativement voisin de *f*, montre à la fois comment *f* n'existait pas et comment la prononciation de *f* s'est introduite peu à peu grâce à l'assourdissement de *v* en certaines conditions.

Observation générale.

50. — Les consonnes indo-européennes ont subi en slave beaucoup de changements de détail. Mais ces changements ont laissé subsister l'armature, le squelette du mot, où chaque syllabe demeure intacte. Un mot grec comme att. νέφους ou νέον diffère profondément de skr. *nábhasaḥ* ou *návam*, tandis que sl. *nebese, novo* sont tout semblables aux mots sanskrits. Cette conservation du squelette consonantique des mots est ce qui contribue le plus à donner au slave un aspect archaïque. Si les groupes de consonnes ont subi de fortes altérations (voir § 135 et suiv.), la séparation des syllabes est demeurée nette.

II

LES VOYELLES

51. — Les voyelles slaves proviennent, pour partie, des voyelles indo-européennes — voyelles proprement dites, *ā, ē, ō,* ou sonantes voyelles, comme *ĭ* et *ŭ*, ou du phonème *ə* —, pour partie des diphtongues indo-européennes.

Les voyelles issues des voyelles simples se groupent en deux séries, l'une prépalatale, l'autre postpalatale, où elles se répondent deux à deux :

Prépalatales	*ě*	*e*	*i*	*ī*
Postpalatales	*a*	*o*	*y*	*ū*.

Il existe deux autres paires vocaliques, issues de diphtongues :

Prépalatales	*i̯*	*ę*
Postpalatales	*u̯*	*ǫ*.

La voyelle *i̯* figure dans les deux séries et forme paire à la fois avec *y* et avec *u̯*. La voyelle *ě* représente, dans une partie des cas, une ancienne diphtongue. Les anciennes diphtongues en *r* et *l* appelleront des remarques spéciales.

A. — Anciennes voyelles simples.

a. — *Voyelles prépalatales.*

52. — *ě* (en tant qu'il est issu de **ē*).

Un ancien *ē* aboutit à sl. *ě*, noté en vieux slave par le

signe spécial transcrit *ě*, représenté en serbe jékavien par *je* ou *ije* suivant les cas, en russe par *e* non susceptible de se prononcer *ë* sous l'accent, en petit russe par *i* (mouillant la consonne précédente), en slovène par *ẹ*, en tchèque par *ě* (susceptible de passer à *í* en cas de quantité longue), en polonais par *ie* ou *ia* suivant les cas, etc. Ces représentants des divers dialectes attestent que *ě* était fortement « yodisé ». Le *ě* était en slave commun un *e* long très ouvert ; il forme paire avec *a*.

Précédé de *j* ou d'une chuintante, *ě* issu de *ē* passe à *a* ; inversement, après une consonne mouillée, *a* est devenu *ě* dans *višěkŭ* (cf. macéd. *sékoj*), de *viś*+*akŭ*, *sěmo* (čak. *sìmo*, slov. *sẹ̀m*, tch. *sem*, etc.), de *ś*+*amo*. L'*ē* fermé du germanique et du roman est représenté par sl. *i*, non par *ě*, dans l'emprunt *misa* « plateau », cf. got. *mes*, v. h. a. *mias*, lat. *mē(n)sa* ; au contraire, un groupe *ia* du roman est rendu par *ě* dans *očělĭ* « acier », de **aciale* (voir P. Skok, *Slavia*, VIII, p. 788). La prononciation ouverte subsistait dans le parler des premiers traducteurs, ainsi qu'on le voit par plusieurs faits : notation par *ě* (c'est-à-dire *ʲě*) du groupe *ja* dans l'alphabet glagolitique ; tendance de *rě* vers *ra*, attestée par des graphies comme *vramję* du Psalterium sinaïticum d'après la transcription de Geitler, au lieu de *vrěmję*, cf. en vieux slave et dans les langues slaves le doublet *trěva* (bulg. *trěvá*, macéd. *tréva*), *trava* (r. *travá*, etc.) « herbe », et l'emprunt *rěpa* « rave » au latin *rāpa* ; des dissimilations vocaliques dans des mots empruntés : *skanĭdělŭ* de σκάνδαλον, *alavěstrŭ* de ἀλάβαστρον. La prononciation e^a ($^e a$) de l'ancien *ě* se retrouve encore en bulgare oriental et dans quelques parlers macédoniens ; et elle est attestée par les emprunts des langues voisines : roumain *veac*, de *věk*, gr. Πρῖλαπος, aroum. *Părleap*, de *Prilĕp*. En polonais, *ě* s'est brisé en *ia* dans les mêmes conditions où *e* s'est brisé en *io*, ainsi dans l'adjectif *biały*, cf. v. sl. *bělŭ*. Le *ě* a tendu à se fermer dans une partie du domaine slave : en russe, la prononciation de *ě* s'est confondue de bonne heure avec celle de *e* ; en petit russe, *ě* est représenté par *i* ; en slovène, le représentant de *ě* est

un *e* fermé, et l'on a aussi *i* dans un groupe de parlers serbo-croates. Cette tendance de *ě* vers une prononciation fermée tient à ce que la « yodisation », très prononcée devant *ě*, a entraîné de bonne heure l'ensemble de la voyelle vers la prononciation *e* fermé et *i*.

Exemple de *ě* représentant un ancien *ē* :

sějǫ, sěti « semer » et *sěmę* « semence », cf. lit. *sėju, sėti* ; lat. *sēuī, sēmen* ; got. *gaseþs*, v. h. a. *sāmo* ; v. irl. *sīl.*

La longue résulte d'une contraction dans v. sl. *něstŭ*, v. tch. *(ne-)nie*, etc., de *ne-estŭ* « il n'est pas », et d'un jeu d'alternances dans le cas des imperfectifs dérivés tels que *ugnětajǫ* en face de *ugnetǫ* (voir § 323).

53. — *e*.

I.-e. *ĕ* donne sl. *e*, noté par v. sl. *e*, et donnant s. *e*, russe *e* (susceptible d'être *ë* sous l'accent), p. russe *e*, slov. *e*, tch. *e*, pol. *ie* ou *io* suivant les cas, etc. :

v. sl. *berete*, cf. gr. φέρετε, skr. *bháratha*, got. *bairiþ.*

desętĭ, cf. skr. *daçát*, lit. *dẽšimt*, gr. δεκάς.

La voyelle brève *e* est sujette à subir l'action d'un *j* et d'un *v* suivants. Devant *j*, l'*e*, qui était *ʲe*, se trouvant pris entre une yodisation et un yod, a pris le timbre de *i*, d'où passage de *-ej-* à *-ĭj-* : v. sl. *trĭje* « trois » repose sur **treyes* (cf. skr. *tráyaḥ*, arm. *erekh*, gr. τρεῖς, lat. *trēs*) ; bien entendu, cette altération n'atteint pas *e* nouveau issu de *o* (voir § 127), cf. l'instrumental féminin *-ejǫ*, etc. — Devant l'ancien *w* suivi d'une voyelle postpalatale, *e* a passé à *o* : *novŭ, novo* répond à gr. νέ(ϝ)ος, νέ(ϝ)ον ; l'*o* de lat. *nouus* résulte du même développement. Mais, si *v* est suivi d'une voyelle prépalatale, *e* subsiste : *devętĭ* « neuf », cf. gr. ἐννέ(ϝ)α ; *drevĭnjĭ* « ancien » ; etc. L'*o* de *plovetŭ*, cf. gr. πλέ(ϝ)ω, résulte donc de l'action analogique de *plovǫ*, etc. (cf. § 221 pour ces actions analogiques).

La « yodisation » très sensible de *e* a entraîné altération quand la consonne suivante était du type *c, dz* ; soit par exemple un impératif de *pekǫ* « je cuis » tel que **peki*, qui devient **peci* par la seconde palatalisation (voir § 105) ; l'*e* pris entre le *ʲ* précédent et le *ć* suivant passe à *ĭ*, et l'on a

pĭci. Pour le verbe *žegǫ* « je brûle » où l'*e* se trouvait entre deux prépalatales dans des formes comme *žežetŭ* « il brûle », le passage de *e* à *ĭ* a été plus étendu, et les manuscrits vieux-slaves ont *žĭgǫ* à côté de *žegǫ* ; cette forme l'a emporté en général, et on a : r. *žgu*, pol. *żgę*, tch. *žhu*, etc.

Un *e* slave après *j* ou consonne mouillée représente souvent un ancien *o* (voir § 127).

Dans **čĭtyre* (en face de *četyre*), que supposent les langues slaves occidentales (pol. *cztery*, tch. *čtyři*), le *ĭ* pourrait reposer sur une ancienne voyelle réduite de l'indo-européen, cf. lat. *quattuor* et éol. πίσυρες ; mais il serait imprudent de rien affirmer à ce sujet.

54. — *i*.

I.-e. *ī* donne la voyelle longue *i*, qui s'est maintenue :

piti « boire », *pirŭ* « banquet », *pivo* « boisson », cf. skr. *pītáḥ*, *pītíḥ*, gr. πῖθι (impératif), πίνω.

griva « crinière », *grivĭna* « collier », cf. skr. *grīvá* « nuque », zd *grīvā-*, lette *grīva* « embouchure de fleuve ».

La voyelle *i* sert de longue à *ĭ* dans les alternances caractéristiques des imperfectifs dérivés (voir § 323) : v. sl. *prělištati* en regard de *prě-lĭstiti*.

55. — *ĭ*.

I.-e. *ĭ* bref est représenté par une voyelle qui est notée en vieux slave par un signe nouveau dit de jer mou, et dont le traitement, compliqué, varie d'une langue slave à l'autre (voir § 122 et suiv.) :

vĭsĭ « village », cf. skr. *viç-* « tribu », v. p. *viθ*, gr. *Fῐκ-* dans hom. τριχά-(*F*)ικες « divisés en trois tribus ».

dĭnĭ « jour », cf. lat. *(nūn-)dinum*, *diū*, skr. gén.-dat. *diváḥ* « du jour », gr. Δῐ(*F*)ός, etc.

Un *i* bref germanique est aussi représenté par *ĭ* dans les emprunts du slave commun, ainsi *lĭstĭ*, cf. got. *lists* « ruse ».

Sur le *ĭ* de *trĭje*, voir § 53.

56. — En somme, *ě* et *i* représentent des voyelles longues, et *e* et *ĭ* des voyelles brèves anciennes.

Ces quatre voyelles comportaient une « yodisation » et entraînaient la prononciation « molle » des consonnes précédentes (voir § 102) ; ce sont celles devant lesquelles d'anciens

k, *g*, *x* sont passés à *č*, *ž*, *š* dès la période slave commune (voir § 105). Par l'ensemble de leur rôle phonétique, les quatre voyelles prépalatales s'opposent aux quatre voyelles postpalatales.

b. — *Voyelles postpalatales.*

57. — Un des traits essentiels du phonétisme slave consiste en ce que, caractérisées par le recul de la langue et opposées aux voyelles prépalatales par la yodisation initiale de celles-ci, les voyelles postpalatales ont tendu à réduire le rôle de l'arrondissement des lèvres. Dès lors l'*o* bref et l'*o* long cessent de se distinguer de *ă* et de *ā* : *o* et *a* se confondent en un phonème qui n'est proprement ni un *o* ni un *a* (voir § 61) ; *ō* et *ā* se confondent en *a*. L'*u* long devient une voyelle postpalatale sans arrondissement, puis même une voyelle médio-palatale, le *y*. L'*u* bref devient *ŭ*, dont toute l'histoire ultérieure montre qu'il était une voyelle moyenne, non une postpalatale telle que *u*.

Là où il existe un *a* distinct de *o*, l'*a*, qui est la plus ouverte des voyelles, occupe une situation centrale entre les deux séries : prépalatales, de *e* à *i*, et postpalatales, de *o* à *u*. La confusion slave des timbres *o* et *a* a eu pour conséquence que le triangle qui représente dans la plupart des langues le système des voyelles (et dont le type le plus simple est précisément fourni par une langue slave moderne, le serbe, qui a supprimé la yodisation), soit :

i
e
a
o
u

est remplacé par des parallèles:

a	*o*	*y*	*ŭ*
ě	*e*	*i*	*ĭ*

58. — *a*.

Les deux voyelles longues *ā* et *ō* ont également abouti à

sl. *a*, et *a* s'est maintenu dans toutes les langues slaves (abstraction faite de développements secondaires). La confusion de *ō* et *ā* a eu lieu aussi en indo-iranien, en germanique, et, partiellement, en baltique. Toutefois le letto-lituanien a une voyelle *ů* (notée *uo* dans l'orthographe actuelle), qui ne repose jamais que sur **ō* et qui, par suite, témoigne d'un reste de distinction de *ō* et de *ā* en baltique. La différence des traitements de **-ōi* final, donnant *-u* dans les datifs du type *vlĭku*, et de **-āi* final, donnant *-ě* dans les datifs du type *ženě* (voir § 169), indique que la confusion de *ā* et de *ō* n'a également achevé de se réaliser qu'à l'intérieur du slave.

Exemples :

mati (gén. *matere*), cf. dor. μάτηρ, lat. *māter*, arm. *mayr*, lit. *mótė* (gén. *moterĩs*).

dati « donner », *darŭ* « don », cf. lit. *dúoti*, gr. δίδωμι, δῶρον, arm. *tur*, lat. *dōnum*.

L'*a* est la longue qui s'oppose à *o* dans les alternances : *-badati* en face de *-bosti*, prés. *-bodǫ*.

59. — *o*.

Les deux voyelles brèves i.-e. *o* et *a* donnent également sl. *o*, qui s'est maintenu dans le slave tout entier (aux développements secondaires près). Exemples :

domŭ, cf. gr. δόμος, lat. *domus*.

osĭ, cf. lit. *ašìs*, lat. *axis*, gr. ἄξων.

Sur *o* issu de *e* devant *v*, voir § 53.

Étant donné que *o* a donné *ŭ* en fin de mot dans des conditions qui du reste ne sont pas déterminées de façon sûre (voir § 164), on s'est demandé si la coexistence de *xotěti* et *xŭtěti*, mot d'origine obscure (voir § 360), et de *kogda*, *togda* et *kŭgda*, *tŭgda* ne résulterait pas d'une altération de *o* en *ŭ*. Mais les conditions de cette altération ne sont pas déterminables. Il n'est du reste pas évident que ces deux faits relèvent d'une même explication.

60. — Un autre phonème indo-européen, de type vocalique, désigné par **ə*, qui est représenté par *i* en indo-iranien et par *a* dans les autres langues, semble s'être confondu avec *ă* en slave comme presque partout ailleurs et, par

suite, avoir abouti à *o*. Mais il y en a peu d'exemples, et pas un dont on ait l'équivalent exact hors du slave. Le meilleur est :

stojǫ, stojati « se tenir debout », cf. l'adjectif en **-to-* skr. *sthitáḥ*, lat. *status*, gr. στατός, et l'abstrait skr. *sthítiḥ*, gr. στάσις, lat. *statim*, got. *staþs*, etc. Comme on le voit par des verbes tels que *drŭžati, mĭnĕti, bŭdĕti*, etc., le type verbal auquel appartient *stojati* avait le vocalisme radical zéro, et l'*o* de *stojati* ne peut représenter que i.-e. **ə*.

I.-e. **ə* s'est amui en syllabe intérieure du mot en slave comme en baltique, en germanique et en arménien : c'est v. sl. *dŭšti* (gén. *dŭštere*) qui répond à skr. *duhitā́*, gr. θυγάτηρ, tokh. A *ckācar* et B *tkācer* ; on a de même lit. *duktĕ* (gén. *dukteřs*), got. *dauhtar*, arm. *dustr*. La présence ancienne d'un *ə* se traduit après sonante par l'intonation : **tort* donne russe *tórot*, serbe *trât*, tandis que **torət* donne russe *torót*, serbe *trȁt* (voir § 80). La plupart des **ə* anciens ont ainsi disparu en slave.

61. — A la date qui précède immédiatement l'époque historique, le slave ne distinguait pas entre les timbres *o* et *a*. Dans les mots empruntés, un *o* répond à un *a* ou à un *o* bref des langues voisines, et un *a* à un *ā* des langues voisines (sans doute aussi à un *ō* ouvert s'il y avait lieu ; mais on n'a d'exemples probables que pour *ō* fermé, qui a dû donner *y*, voir § 62). L'iranien *tapara-* « hache » a donné *toporŭ* ; en face de got. *asilus* « âne », on a *osĭlŭ*. Au contraire un *ā* est représenté par *a* ; ainsi le suffixe des noms d'agent en *-arjĭ* est emprunté au suffixe qui est got. *-āreis*, lat. *-ārius*. L'iranien moyen **sabāka-* « chien » a donné russe *sobáka*, et lat. *Satanās* (gr. Σατανᾶς), v. sl. *Sotona*. Plus tard, la différence de timbres s'est fixée en tant que telle, et, dans les transcriptions du grec, les traducteurs des textes vieux-slaves rendent ο par sl. *o* et α par sl. *a*, ainsi *Sodoma* « Σόδομα ». C'est que, après un temps où les timbres *o* et *a* avaient été confondus, il s'était fait une différenciation suivant la quantité : la voyelle longue, plus ouverte, a abouti à *a*, et la voyelle brève, plus fermée, à *o*. Pareille répartition aurait été plus malaisée dans une langue où

l'arrondissement des lèvres aurait joué un rôle important.

A l'époque slave commune, il n'y avait pas entre *o* et *a* de distinction profonde de timbre ; il y avait surtout une distinction de quantité. Dans les plus anciens emprunts du slave au grec, l'α grec inaccentué est rendu par *o*, et l'α grec accentué par *a* :

καράβι(ο)ν, v. sl. *korablji*, r. *korábl'*.

κραββάτι(ο)ν, r. et petit r. *krovát'* (emprunt relativement récent, comme le montre le traitement du β grec, voir § 39).

Au grec Λάζαρος répondent deux formes, l'une nouvelle et livresque qui domine dans les manuscrits vieux-slaves : *Lazarŭ* (*Lazarĭ*) ; l'autre plus populaire : *Lazorŭ* (Zogr., Sav.), qui s'est conservée jusqu'en macédonien moderne.

Inversement l'*o* slave est rendu par gr. α dans des noms propres tels que *Pirogostĭ*, qui est Πειράγαστος chez les historiens byzantins ; *Slověne* donne Σκλαβηνοί. Il ne faut pas conclure de là que l'*o* slave ait été un *a* pur avant l'époque historique (voir M. Vasmer, *K. Z.*, XV, 157). Mais le slave ne distinguait pas à la manière grecque les timbres *o* et *a*. Dans les anciens emprunts des langues finnoises au russe, l'*o* russe est rendu par un *a* finnois ; le passage de *o* inaccentué à *a* dans une partie des dialectes russes se rattache sans doute de loin à l'indistinction ancienne des timbres *o* et *a*.

62. — *y*.

Un ancien **ū* est représenté par une voyelle qui a conservé son caractère propre jusqu'à présent en russe, où elle a son signe, et en polonais, où elle est notée *y*. Le *y* russe et polonais appelle devant lui la forme dure des consonnes et ne saurait exister après un *j* ; il ne comporte ni « yodisation », ni arrondissement des lèvres. La langue est très relevée, vis-à-vis du palais moyen. M. Tomson voit dans *y* une sorte de diphtongue : l'attaque de la voyelle est de caractère postpalatal et la fin se rapproche de *i* ; M. O. Broch ne reconnaît ce caractère de semi-diphtongue à *y* qu'après les consonnes labiales. La graphie de *y* en vieux slave indique le caractère de la voyelle ; elle consiste dans la

juxtaposition du signe du jer dur et d'un *i*. Dans ceux des dialectes slaves où la distinction des deux séries de voyelles, prépalatales et postpalatales, a tendu à disparaître, le *y* a tendu immédiatement à se confondre avec *i*. Il a été d'abord un *i* qui n'amollissait pas la consonne précédente : c'est la situation qu'on observe en tchèque. Là où toute distinction des consonnes dures et molles est abolie, la voyelle *y* se confond avec *i* : c'est l'état de choses serbe et slovène.

Exemples :

dymŭ « fumée », cf. lit. *dúmai*, skr. *dhūmáḥ*, lat. *fūmus*.

myšĭ « souris », cf. skr. *múḥ*, gr. μῦς, lat. *mūs*, v. h. a. *mūs*.

Un *ū* latin ou germanique est représenté par *y* dans les emprunts :

xyzŭ « maison », cf. v. h. a. *hūs*.

byvolŭ « buffle », cf. lat. *būbalus*.

Donc, encore au VII^e^-VIII^e^ siècle, la voyelle slave qui représentait un *ū* ancien avait assez le caractère d'un *u* pour rendre un *ū* étranger (ce à quoi ne se prêtait pas le représentant slave de la diphtongue **ou*). Elle devait de même rendre un *ō* étranger fermé (qui était loin de *a* ouvert du slave) : le nom de ville *Salōna* est devenu en serbo-croate *Sòlīn*, par l'intermédiaire d'une forme **Solynŭ* ; le slave a emprunté des féminins en *-ō* du germanique en en faisant des féminins en *-y* (voir § 92, § 381), mais il est vrai qu'on ne sait pas quelle forme avait la finale du germanique là où se sont faits les emprunts : le double traitement, *y* et *u*, de **ō* germanique dans le même mot *buky* « caractère, lettre » et « hêtre », de germ. **bōkō* (got. *boka*, v. h. a. *buohha*), décèle une adaptation de finale en dehors des correspondances phonétiques régulières. — Dans les transcriptions du grec faites depuis le IX^e^ siècle, le *y* slave ne sert jamais à rendre ni un *u* (gr. ου), ni un υ grec.

Dans les imperfectifs dérivés, *y* est la longue qui répond à un *ŭ* : *-dymajǫ* en face de *-dŭmǫ*.

63. — *ŭ*.

Un i.-e. *u* bref est représenté par une voyelle que le vieux slave note par un signe spécial et qui, dans la mesure où elle subsiste, est représentée de diverses manières suivant les

dialectes (voir § 122 et suiv.). Nulle part les représentants actuels du jer n'ont le caractère d'un *u*. En russe, *ŭ* intense a passé à *o* ; en polonais, *ŭ* a donné *e* (dur), tandis que *ĭ* donnait *ie*. Là où la distinction des prononciations dure et molle s'abolit, *ŭ* et *ĭ* se confondent. A *ŭ* et à *ĭ* le tchèque répond uniformément par *e* et le serbe par *a*. Les parlers bulgares ont des représentants variés, qui oscillent autour d'un type médio-palatal. L'arrondissement des lèvres caractéristique de *u* a disparu partout et, par suite, la position de la langue a été avancée.

Exemples :

v. r. *mŭxŭ* « mousse », r. *mox*, pol. *mech*, tch. *mech*, slov. *mâh* (*mèh*), s. *măh*, cf. lit. *mùsos* « moisissure », v. h. a. *mos*, et, avec un suffixe, lat. *muscus*.

v. sl. *sŭnŭ* « sommeil », r. *son*, pol. *sen*, tch. *sen*, slov. *sèn*, s. *săn*, cf. gr. ὕπνος, et, pour *sup-*, skr. *suptáḥ* « endormi ».

Dans les emprunts au latin ou au germanique, un *u* bref est aussi représenté par sl. *ŭ* :

kŭnędzĭ, cf. v. h. a. *kuning*.

De même, inversement, un *ŭ* slave est rendu par *u* dans des emprunts anciens du roumain et de l'albanais : roumain *sută* « cent », cf. sl. *sŭto*.

64. — En somme, les voyelles qui comportent un arrondissement des lèvres, *ŏ* et *ŭ*, ont été altérées. Elles s'opposent aux représentants des voyelles prépalatales, *ĕ* et *ĭ*, par la position, en général médio-palatale, de la langue et par l'absence de la « yodisation » qui caractérise la série postpalatale en slave. Là où la « yodisation » a disparu, les voyelles les plus fermées, *y* et *ŭ*, ont cessé de se distinguer des voyelles correspondantes de la série prépalatale, tandis que les voyelles plus ouvertes, *a* et *o*, sont demeurées bien distinctes de *é* et *e*.

B. — Anciennes diphtongues.

65. — Le slave a reçu de l'indo-européen une série complète de diphtongues constituées par le groupement des voyelles

proprement dites, *e*, *o* et *a*, avec les sonantes *i*, *u*, *n*, *m*, *r*, *l*. La plupart des langues indo-européennes ont, plus ou moins tôt, tendu à simplifier les anciennes diphtongues en *i* et en *u* ; aucune langue n'est allée aussi loin que le slave, qui a simplifié jusqu'aux diphtongues en *r* et *l*. Il y a donc là une tendance générale qui n'emporte pas, bien entendu, que la simplification des diverses diphtongues ait eu lieu vers le même temps. Et ce n'est pas un accident ; en effet le slave a, plus que toute autre langue, tendu à éliminer l'implosion finale des syllabes fermées : il a éliminé toutes les consonnes finales des mots (§ 154), les occlusives devant consonne proprement dite (§ 136 et suiv.), et même nombre d'occlusives devant les sonantes (§ 142 et suiv.) ; le slave commun est devenu ainsi un idiome à syllabes ouvertes en principe.

Par suite de la confusion à l'intérieur des mots des timbres vocaliques *o* et *a*, il n'y a à considérer que des diphtongues en *e* et des diphtongues en *o*. Comme tous les *e* slaves, l'*e* des diphtongues comportait une « yodisation », si bien qu'il y avait deux séries de diphtongues, les unes avec yodisation initiale, les autres sans yodisation.

Le premier élément des diphtongues indo-européennes était bref ou long. Sauf dans l'intonation (voir § 180), cette différence n'a laissé aucune trace en slave à l'intérieur des mots.

L'aboutissement des anciennes diphtongues est, après simplification, tantôt une voyelle identique à l'une de celles qui représentent d'anciennes voyelles simples, comme *i*, *ě*, tantôt une voyelle d'espèce particulière, comme *u*, *ę*, *ǫ*, qui ne reposent jamais sur d'anciennes voyelles simples.

Les voyelles qui résultent de la simplification d'anciennes diphtongues se comportent autrement que les anciennes voyelles simples : les voyelles postpalatales *u* et *ǫ* sont susceptibles de figurer après un *j*, ce qui montre que le second élément gardait quelque autonomie (voir § 130). Même les voyelles qui, étant issues de diphtongues, ont abouti à des voyelles identiques à d'anciennes voyelles simples ont d'autres traitements : on reconnaît le *ě* issu de diphtongue

et le *ĕ* issu de *ē* à ce que, après *j*, le premier alterne avec *i*, et le second avec *a* (voir § 129). Donc, pour générale qu'elle soit dans les dialectes slaves, la simplification des diphtongues n'y est pas très ancienne. Pour les diphtongues en *r* et *l*, le résultat varie même d'un dialecte à l'autre.

Les anciennes diphtongues forment trois groupes : diphtongues en *i* et *u*, en *n* et *m*, en *r* et *l*.

a. — *Diphtongues en* i *et* u.

66. — Les diphtongues en *i* et *u* se composent de deux éléments purement vocaliques, dont le second est plus fermé que le premier. La simplification est particulièrement facile quand les deux éléments de la diphtongue appartiennent à une même série, prépalatale ou postpalatale. C'est alors le second élément de la diphtongue qui impose son timbre : **ei* passe à *ī*, et **ou* à *ū*. Si cet *ū* nouveau ne s'est pas confondu avec l'ancien, c'est que l'ancien *ū* avait passé à *y* ; ce changement, si peu ancien qu'il soit, est cependant antérieur à la simplification de *ou*.

Les voyelles *i*, issue de **ei* (qui s'est confondue avec *i* issu de **ī*), et *u*, issue de **ou*, se sont maintenues partout (sauf certaines altérations postérieures, notamment en polabe).

Exemples :

**ei* donnant **ī* :

krivŭ « courbe », cf. lit. *kreĩvas*.

zima « hiver », cf. lit. *žiemà*, et, avec d'autres formations, gr. χεῖμα, χειμών, skr. *héman-*, lat. *hībernus*.

**au* et **ou* donnant **ū* :

turŭ « taureau sauvage, aurochs », cf. lit. *taũras* « buffle, aurochs », v. pr. *tauris* « wesant », et pour désigner un animal domestique gr. ταῦρος, lat. *taurus*, osq. ταυρομ.

buditŭ, *buditi* « éveiller », cf. lit. *pa-si-baudyti* et skr. *bodháyati* (ici **ou* est établi par la théorie générale du vocalisme).

67. — Dans **oi* et **eu*, le premier et le second élément

n'étaient pas du même type. L'élément final de la diphtongue a imposé son type ; **oi* a passé à **ei*, d'où *ě*, et **ʲeu* a passé à **ʲou*, d'où *jū*. Mais l'attaque de l'ancien **oi* devenu **ei* ne comportait originairement pas de « yodisation » ; c'est ce qui fait que le **ei* issu de **oi* n'a pas passé à *ī*, comme l'ancien **ei* ; et l'attaque de l'ancien **ʲeu* comportait une « yodisation », si bien que **eu* aboutit à *ju* et demeure distinct de l'ancien **ou* (cf. § 130). Le *ě* issu de **oi* s'est confondu avec *ě* issu de **ē* ; comme lui, il est représenté dans certaines conditions par une prononciation **a* (*'a*) en bulgare, par *ia* en polonais ; mais c'est un fait relativement récent : les gutturales ne sont pas traitées devant *ě* représentant **oi* comme elles le sont devant *ě* représentant **ē* ; elles subissent la seconde palatalisation (voir § 105).

Exemples :

**ai* et **oi* donnant sl. *ě* :

sl. comm. *děverĭ* « frère du mari », cf. arm. *taygr*, gr. δᾱήρ, lit. *dieverìs*, skr. *devár-*.

v. sl. *cěna* « prix », cf. lit. dial. (žem.) *kaina*, gr. ποινή, zd *kaēna*.

v. sl. *snĕgŭ* « neige », cf. lit. *sniẽgas*, v. pr. *snaygis*, got. *snaiws*.

v. sl. *berĕte* « prenez », cf. gr. φέρετε, skr. *bháreta*, got. *bairaiþ*.

Une diphtongue *ai* empruntée au latin ou au germanique est traitée de même :

cěsarjĭ « roi », cf. got. *kaisar* (lat. *caesar*).

**eu* donne *ju* :

v. sl. *bljudǫ* « j'observe », cf. hom. πεύθομαι, skr. *bódhāmi*, got. *-biuda*. (voir § 113).

v. sl. *ljubŭ* « cher », cf. got. *liufs*, v. h. a. *liob*.

v. sl. *šujĭ* « gauche », en regard de gāth. *haoya-*, skr. *savyá-* ; le développement est **seuyo-* > **sʲujo-* > **šuje-*.

Une diphtongue germanique *iu* a le même traitement dans un mot emprunté :

bljudo « plateau, table », cf. got. *biuþs*, v. h. a. *beot*, *piot*.

Une partie des exemples de l'ancien **eu* ont été éliminés

par suite d'actions analogiques, parce que les altérations entraînées par le *j* initial de *ju* séparaient trop les formes à *ju* de celles à *u*. En regard de *plovǫ* « je vogue », qui doit représenter **plew* – (voir § 221), cf. gr. πλέ(ϝ)ω, on attend un infinitif **pleuti* > **pljuti*; or, on a *pluti*, par analogie de *plovǫ*. Il y a trace des anciennes alternances au moins dans la racine **reu-* « rugir » (cf. skr. *ruváti* « il crie », lat. *rūmor*); on attend *rovǫ*, *reveši*, infin. *rjuti*, qu'on a en effet; mais *rovǫ* a entraîné *roveši*, infin. *ruti*, et *reveši*, inf. *rjuti* ont entraîné la 1re personne *revǫ* (r. *revú*); voir § 53.

b. — *Diphtongues en* n *et* m.

68. — La nasale finale des diphtongues en *n* et *m* a nasalisé la voyelle précédente. On a obtenu ainsi des voyelles nasales *ę* représentant **en* et **em*, et *ǫ* représentant **on* et **om*.

Les voyelles nasales *ę* et *ǫ* du vieux slave ont été notées, dans l'alphabet glagolitique, par des groupes de *e*, *o* suivis de *n*. Du signe glagolitique de *ę*, qui valait aussi *jęˌ*, on a abstrait ensuite un signe de *ę* différencié de celui de *jęˌ*.

Les voyelles nasales du slave commun n'étaient pas des voyelles nasales pures, comme celles du français du Nord; l'émission nasale se poursuivait après que l'émission orale avait cessé. En effet, les parlers macédoniens où il a subsisté des restes de voyelles nasales ont des formes où la nasale se poursuit après la voyelle orale, soit *čendo*, *zămbi*; et dans le seul dialecte slave (avec de rares parlers slovènes) qui ait encore aujourd'hui des voyelles nasales régulièrement, le polonais, *rękaˌ* *rączka* donnent l'impression de *rę*n*ka*, *rǫ*n*čka*.

Néanmoins, la nasale avait perdu son autonomie. De bonne heure, les voyelles nasales slaves ont tendu à perdre leur nasalité et se sont réduites dans la plupart des langues à des voyelles orales. En slovène, *ǫ* aboutit ainsi à *o* et *ę* à *e*; cette notation se trouve déjà sur les Feuilles de Freising, où la forme qui répond à v. sl. *sǫditŭ* « juger » (supin) est

notée *zodit*, et celle qui répond à *svętyjĭ*, *zueti* (cf. slov. mod. *sǫ́diti*, *svę́t* : les signes *ǫ*, *ę* notent ici *o*, *e* fermés). La voyelle orale comprise dans *ǫ* s'est fermée en serbe, en russe, en tchèque plus encore qu'en slovène, et le résultat est *u* ; il est *ă*, de type médiopalatal, en bulgare. La voyelle orale comprise dans *ę* n'a pas subi la même altération, parce qu'une yodisation initiale agissait sur la voyelle par différenciation (voir § 131 et suiv.), et l'on a bulg. et s.-cr. *e* (čak. *a* après *j* ou chuintante), r. *ja*, tch. *ia* ou *ie* suivant les cas.

En polonais, *ǫ* et *ę* se sont confondus, à la « yodisation » près ; *ǫ* donne pol. *ą* (prononcé *ǫⁿ*, *ǫ*) et *ę*, tandis que *ę* donne pol. *ją* et *ję*, le timbre du polonais étant déterminé par des différences anciennes de la quantité (voir § 120). Ainsi le polonais répond à v. sl. *rǫka* par *ręka* et à son diminutif en *-(ĭ)ka* par *rączka*.

Exemples :

ǫ, issu de i.-e. **on* et **an*, **om* et **am* :

zǫbŭ « dent », cf. gr. γόμφος, lit. *žaĩnbas*, v. h. a. *kamb*, skr. *jámbhaḥ*.

ǫzŭkŭ « étroit », cf. lat. *angustus*, arm. *anjuk*, got. *aggwus* et gr. ἄγχω.

ę, issu de i.-e. **en* et **em* :

tętiva « corde », cf. lit. *temptýva*, skr. *tántuḥ* « cordon ».

svętŭ « saint », cf. lit. *šveñtas*, zd *spəntō* (v. pr. *swints* a un autre vocalisme).

69. — Quand les diphtongues que représentent sl. *ǫ* et *ę* résultent de l'amuissement de **ə* placé après *n* (voir § 180), au lieu de s. *û*, *ê* qu'on a dans s. *zûb*, *svêt*, le serbe a sous l'accent *ù*, *è*, de même que, au lieu de *eñ*, *añ*, le lituanien a *én*, *án* :

**ǫty* « canard » (v. r. *utovĭ*, r. *útka*, s. *ùtva*), cf. lat. *anas*, *anitis*, v. h. a. *anut* et lit. *ántis*.

zętĭ « gendre », de **genət-* (s. *zèt*), cf. lit. *žéntas*, avec *ént* représentant **enət*.

Toutefois l'intonation attestée par s. *ù*, *è* ne suffit pas à prouver l'existence d'un ancien **ə* ; ainsi, en face de v. sl. *ǫzŭkŭ*, le serbe a *ùzak*.

Dans les emprunts au germanique, germ. *an* et *in* ont donné sl. *ǫ* et *ę* :

xǫdogŭ « habile », cf. got. *handugs*, v. h. a. *hantag*.

cęta « petite pièce de monnaie », cf. got. *kintus*.

Le même traitement se retrouve jusque dans le slave d'Illyrie : s.-cr. dial. *su(t)-* représentant lat. *sanc(t)us*, ital. *san(to)* dans des noms de lieux.

70. — La tendance à dénasaliser les voyelles nasales est ancienne en slave. La dénasalisation a sans doute suivi de près la nasalisation dans la plupart des parlers, si bien que, dans une grande partie du domaine, le stade des voyelles nasales a pu être presque sans durée. Là même où les voyelles nasales persistent en général, il a suffi de la présence d'une autre nasale dans le mot pour en hâter la dénasalisation. Tous les exemples (sauf un) de dénasalisation sporadique de *ǫ* en *u* que présente le Clozianus sont dans des mots qui renferment une autre nasale : *mǫka* et *mǫkǫ* sont remplacés par *muka*, *mǫku* ; *tęžjǫ* par *tęžju*, etc.

Il y a un flottement slave commun entre *ǫ* et *u* dans les mots suivants commençant par nasale, ou consonne plus nasale :

v. sl. *mǫditi* « tarder », *mǫdĭnŭ* ; — et v. sl. *muditi*, *mudĭnŭ*, slov. *mudíti*, *múdən*, pol. *mudzić*.

v. sl. *nǫditi* « forcer », *nǫžda*, pol. *nędza* ; — et v. sl. *nuditi*, *nužda*, *nudĭma* (Sav. et Supr.), pol. *nudzić*.

v. sl. *gnǫšati sę* « avoir du dégoût », *gnǫsĭnŭ* ; — et *gnušati sę*, *gnusĭnŭ*, pol. *gnuśny*, slov. *gnûs*, bulg. *gnus*, *gnúsen*.

A priori, on peut envisager deux hypothèses : ou qu'il y ait eu après nasale dénasalisation d'une voyelle nasale, ou nasalisation d'une voyelle orale. Aucun des cas n'ayant une étymologie claire, le problème est indéterminé. Toutefois, l'infinitif en *-nǫti* en regard du présent en *-ne-* et d'un participe passé passif en *-novenŭ* (voir §§ 237-238) semble inexplicable en partant d'une forme *-nǫ-*. On serait dès lors amené à supposer qu'un ancien **-nuti* aurait été remplacé par *-nǫti* par suite du maintien de l'abaissement du voile du palais de la nasale durant la voyelle (ancienne

diphtongue) suivie de dentale. Dès lors, ce seraient *nǫditi, gnǫsĭnŭ*, etc., qui seraient secondaires.

Il résulterait de là que les anciennes diphtongues *ǫ* et *u* étaient assez voisines en slave commun.

71. — L'indo-européen avait des sonantes nasales voyelles qui étaient l'équivalent de voyelles brèves et qui alternaient avec **en, *on* ou **em, *om* comme **i, *u* avec **ei, *oi* et **eu, *ou*. Ces voyelles nasales, qu'on note **ṇ, *ṃ*, sont définies par les correspondances :

INDO-IRAN.	GR.	GERM.	ARM.	LAT.
a	α	*un*	*an*	*en*
a	α	*um*	*am*	*em*

Elles sont représentées par lit. *in, im* en général, mais aussi par lit. *un, um*, sans qu'on connaisse le principe de la répartition. En slave, **ṇ* et **ṃ* ont passé le plus souvent à **ĭn, *ĭm*, comme on le voit par la fin de mot où l'aboutissement est *-ĭ* (voir § 160) ; elles sont alors représentées par *ę* (comme *in* du germanique dans les emprunts) ; le traitement se confond avec celui d'anciens **en, *em* :

v. sl. *desętŭ* « dixième », cf. lit. *dešimtas*, gr. δέκατος, got. *taihunda* ; v. sl. *desętĭ* « dizaine », cf. lit. *dẽšimt*, skr. *daçát.*

v. sl. (*pa-*)*mętĭ* « souvenir », cf. lit. (*at-*)*mintìs*, skr. *matíḥ*, got. (*ga-*)*munds*, lat. *mens.*

Quand un **ə* figurait après la nasale en indo-européen, et s'est amui (voir § 60), il y a des traitements particuliers ; le lituanien a *ìn, ìm*, et l'on attend en serbe *ě* ; mais on ne connaît pas d'exemple sûr.

Car le *ę* slave est ambigu par sa nature propre. Ainsi on ne sait si *ę* repose sur **enə* ou sur **ṇə* dans :

jętry « femme du frère du mari », pol. *jątrew*, s. *jêtrva* (avec *ê* secondaire), cf. lit. *jentė*, gr. ἑνατηρ (hom. εἰνάτερες), ou skr. *yấtar-*.

Le *ę* de *zętŭ* « gendre » (s. *zȅt*) se trouve en face de lit. *én* dans *žéntas* ; mais la formation diffère.

L'*in* germanique est rendu par *ę* (voir § 69, § 108), notamment dans *kŭnędzĭ* « prince », cf. v. sax. *kuning*, v. angl. *cyning* ; le serbe a ici *knêz*.

72. — De même que, à côté du traitement lit. *in, im* de i.-e. **ŋ̥, *m̥*, on a *ę* en slave, on attend un traitement slave parallèle à lit. *un, um*. Dans le cas de **ŋ̥, *m̥* non suivis de **ə*, le traitement n'est pas *ǫ*, c'est *ŭ* ; ce traitement, très contesté, ne saurait être nié dans *sŭto* « cent », cf. skr. *çatám*, gr. (ἑ-)κατόν, got. *hund*, lat. *centum*, lit. *šimtas* ; l'hypothèse que *sŭto* serait un emprunt à l'iranien est doublement arbitraire : le slave commun a peu d'emprunts à l'iranien ; et l'*a* du mot iranien **satam* (zd *satəm*, pers. *sad*) n'aurait pu donner que *o* en slave. On expliquera de même par *ŭ* issu de **ŋ̥* le *ŭ* de :

vŭtorŭ « second », cf. gr. ἄτερος, et, avec la voyelle prothétique initiale *a* : lit. *añtras*, got. *anþar*.

On rapprochera le fait que, en fin de mot, **ŭns* (issu de **-ons*) donne *-y*, sans nasalité, tandis qu'un ancien **-yons* a abouti à v. sl. *-ję* (voir § 166). Si le résultat de **ŋ̥, *m̥* est une voyelle brève telle que *ŭ*, ceci concorde bien avec indo-iran. *ă*, gr. α représentant **ŋ̥, *m̥*.

Le traitement de l'ancien **ŭmə* est *ǫ* dans *dǫti* « souffler » (s. *dŭti*, et non **dûti*) en regard de lit. *dùmti* ; cf. le présent v. sl. *dŭmǫ*.

73. — Lorsque **n* et **m* voyelles se trouvaient devant une voyelle dans un mot, il y avait, dès l'époque indo-européenne, une voyelle brève de timbre peu défini, qu'on peut convenir de désigner par ° suivi de *n* ou *m* suivant les cas ; ce sont les groupes représentés par gr. αν, αμ, lat. *an, am*, got. *un, um*, etc. Ainsi le baltique a *in, im* ou, moins souvent, *un, um* ; et le slave a *ĭn, ĭm*, ou, d'autres fois, *ŭn, ŭm*. Il n'est pas toujours possible de déterminer si le traitement slave est *ĭ* ou *ŭ*, parce que les jers ainsi placés étaient faibles et ont disparu le plus souvent dans les langues modernes, tandis qu'en vieux slave la distinction de *ĭ* et de *ŭ* est alors fuyante.

On a sûrement *mĭněti* « penser » en regard de lit. *mĩnėti*, got. *munan* ; car l'imperfectif dérivé est *-mĭnati* ; et l'on a de même *grĭměti* « tonner » (r. *gremét*), malgré lit. *gruménti* « tonner faiblement » (et aussi *grumĕti* « tonner »), v. pr. *grumins* « tonnerre » ; car l'itératif est *grĭmati*. Mais

la forme même de la gutturale montre qu'on est en présence de *ŭn* dans *gŭnati* « chasser », malgré lit. *giniaũ, giñti*; le présent correspondant est *ženǫ*, cf. lit. *genù*. Et l'imperfectif dérivé *-dymati* montre qu'on a eu *dŭmǫ* « je souffle », cf. lit. *dumiù*, avec une autre formation de présent. On ne sait si, dans *tĭma, tŭma* « ténèbres », la forme ancienne était *tĭm-* ou *tŭm-* (voir § 126); le baltique présente à la fois lit. *tìmsras* « alezan brûlé » et lette *tumst* « devenir sombre ».

Quand *n* est suivi de *j*, le traitement de la nasale voyelle est le même que devant voyelle, ainsi *mĭnjǫ* « je pense », comme *mĭněti* « penser », et *mĭnitŭ* « il pense ».

74. — La structure de l'indo-européen ne comportait des diphtongues telles que *in, im, un, um* que d'une manière exceptionnelle. Cependant ces diphtongues se sont parfois réalisées, notamment dans les présents à infixe nasal, qui ne sont du reste guère représentés en slave. Il faut aussi tenir compte d'emprunts anciens à des langues inconnues.

A lit. *un* intoné rude le slave répond par *y* (représentant un ancien **ū*); l'absence de nasalité concorde avec le traitement *ŭ* de **ŭn*, **ŭm* représentant i.-e. **ṇ*, **ṃ*. On a ainsi :

lyko (s. *lĭko*) « liber, tille », cf. lit. *lùnkas*, v. pr. *lunkan*.

vyknǫ « je m'instruis » (s. *nà-viknuti se* « s'accoutumer », adj. *vĭčan* « exercé », avec *i* bref), cf. lit. *jùnkstu*, et tout le groupe slave de *učiti*.

On ignore ce que pourrait être le traitement d'un groupe **u* + **n* qui répondrait à lit. *uñ*. Le cas de *gǫba* « éponge, champignon » (s. *gŭba* supposant *ǫ* intoné rude), cf. lit. *guñbas*, n'est pas clair.

L'exemple suivant donne lieu de croire que sl. *i* peut répondre à lit. *ìn* (intoné rude) :

gnida (s. *gnjĭda*) « lente », cf. lit. *glìnda* (dissimilé de **gnìnda*), lette *gnīda*.

Les 3es personnes du pluriel des présents en *-i-*, comme *mĭnętŭ* « ils pensent », *ležętŭ* « ils sont couchés », *budętŭ* « ils éveillent », etc., ont un *ę* qu'on ne peut expliquer que par un ancien *i* (long) + *n*; mais ces formes se sont introduites secondairement (voir § 241), et le traitement

nasal, qui est sûr ici, peut être dû en partie à l'influence analogique des types *berǫtŭ* « ils prennent », *dadętŭ* « ils donneront ».

En somme, le cas de $i+n$ et de $u+n$ n'est pas clair, faute d'exemples non ambigus.

c. — *Diphtongues en* r *et* l.

(Voir les faits dans T. Torbiörnsson, *Die gemeinslavische Liquidametathese*, I et II [*Uppsala Universitets Årsskrift*, 1902 et 1904] et *B. B.* XXX, pp. 62-99 [avec bibliographie] ; H. Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, pp. 308-319 ; Agrell, *Intonation und Auslaut im Slavischen* [1913], pp. 18-31 ; R. Ekblom, *Zur Entwicklung der Liquidaverbindungen im Slavischen*, I et II [*Skrifter utgivna av Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala*, XXIV, 9 et XXV, 4], 1927-1928.)

75. — La simplification des diphtongues en *r* et *l* n'était pas aussi facile à réaliser que celle des diphtongues en *i* et *u* ou en *n* et *m* ; elle s'est faite plus tard, et le résultat varie d'un dialecte à l'autre.

76. — Traitements à l'intérieur du mot :

	SL. MÉRID.	TCHÈQUE	POLONAIS	RUSSE
**or*	*ra*	*ra*	*ro*	*oro*
**ol*	*la*	*la*	*to*	*olo*
**er*	*rě*	*ře* (*řie*)	*rze* (*rzo*)	*ere*
**el*	*lě*	*le* (*lie*)	*le* (*lo*)	*olo*

Exemples :

lit. *gařdas* « enclos », cf. v. sl. *gradŭ* « ville, jardin », bulg. *grad*, s. *grâd*, slov. *grâd* — tch. *hrad* — pol. *gród* (gén. *grodu*) — r. *górod*.

zd *varəsa-* « cheveu », cf. v. sl. *vlasŭ*, s. *vlâs*, slov. (*v*)*lâs* — tch. *vlas* — pol. *włos* — r. *vólos*.

lit. *dervà* « bois (résineux) », cf. v. sl. *drěvo* « arbre », s. dial. *drêvo* (*drijevo*) « arbre, bois », slov. *drẹvǫ̑* — tch. *dřevo* (v. tch. *drzievo*) — pol. *drzewo* — r. *dérevo*.

got. *hairto* « cœur », cf. v. sl. *srĕda* « milieu », bulg. *srĕdá*, s. *sréda* (*srijèda*), slov. *srẹ́da* — tch. *středa* (v. tch. *strzieda*) — pol. *środa* (ancien *śrzoda*) — r. *seredá*.

Ce traitement s'applique aux mots anciennement empruntés au germanique et au roman :

germ. *Walh-* (nom de peuple), bulg. *Vlah*, s. *Vlàh* — tch. *Vlach* — pol. *Włoch* — r. *Volóx*.

Karl, nom propre de Charlemagne : sl. **korljĭ* « roi », slavon *kraljĭ*, s. *krâlj*, slov. *králj*, tch. *král*, pol. *król*, r. *koról'*. Cet exemple montre qu'une diphtongue entrée en slave à une date de peu antérieure aux premiers monuments de la langue a subi le traitement ordinaire. L'altération slave des diphtongues en *r* et *l* était donc récente à cette date.

germ. **bardō* « hache », v. sl. *brady*, s. *brȁdva*, slov. *brâdva*.

77. — Le traitement russe *oro, olo, ere* est instructif : la voyelle de l'ancienne diphtongue subsiste, et la diphtongue est éliminée par insertion d'une voyelle de même timbre après la sonante ; cette voyelle a été d'abord plus courte qu'une brève normale ; car, en petit russe, où à la suite de la chute du jer final *domŭ* passe à *duom, dim*, l'ancien *koroljĭ* aboutit à *koról'*, avec *o* représentant une ancienne brève. En slave méridional, la voyelle de la diphtongue a été éliminée, et il y a après la consonne une voyelle de timbre *a* ou *ě*, c'est-à-dire du type des voyelles qui reposent sur d'anciennes longues, de sorte que la quantité totale du groupe n'est pas changée.

78. — Les dialectes occidentaux offrent des traitements variés.

Le tchèque se comporte comme les dialectes méridionaux ; le polonais aussi, avec cette différence que la voyelle intercalaire ne reçoit pas d'allongement, et que l'on a *ro, ło, rze* (*rzo*), *le* (*lo*) simplement.

Le sorabe a un traitement pareil au traitement polonais ; mais le groupe consonne sourde + *r* + voyelle ancienne n'est pas traité comme le groupe consonne sourde + diphtongue en *r* ; en effet *r* suivant immédiatement une

ancienne sourde s'assourdit, et l'on a b. sor. *pśosyś* « demander » en regard de v. sl. *prositi*, r. *prosít'*, cf. lit. *prašýti* ; au contraire *r* qui suit la consonne sourde par élimination de la diphtongue subsiste, et l'on a *pr-* dans b. sor. *prose* « goret », de sl. comm. **porsę*, cf. s. *prâse*, tch. *prase*, r. dial. *porosjá*, et lit. *paršas* et lat. *porcus*. Le b. sor. *pśe-* en regard de v. sl. *prě-*, r. *pere-*, ancien **per-*, est instructif : il s'agit d'un mot accessoire, donc prononcé plus bref qu'un mot principal ; le reste bref de l'ancienne voyelle qui a empêché l'*r* de *prose* de s'assourdir n'a pas subsisté dans un mot accessoire, et *pśe-* est traité comme *pśosyś*.

A côté des formes qui offrent l'élimination de l'ancienne diphtongue par le procédé ordinaire, le polabe et le kachoube en présentent où la diphtongue est maintenue ou, comme on l'admet plutôt maintenant, restaurée ; le fait n'apparaît d'ailleurs qu'avec l'ancienne diphtongue *or*. Ainsi **gordŭ* est représenté en polabe par *gord*, en kachoube par *gard* ; — mais **volsŭ* est représenté par polabe *vlâs*, kachoube *vłos*, et **serda* par polabe *sréda*, kachoube *střoda*. Dans la diphtongue *or*, l'*o* s'abrégeant aurait tendu à s'amuir, et polabe *or*, kachoube *ar* représenterait une sorte d'*r* voyelle : en effet, le polabe offre *borz*(*ă*) en face de sl. comm. **bŭrzo* ; les diphtongues en *l* n'auraient pas connu cette réduction.

En somme une diphtongue telle que *or* a été altérée, dès le slave commun, par intercalation d'une voyelle de type postpalatal, peut-être très brève, après la sonante, et la voyelle ancienne de la diphtongue a été abrégée, et souvent éliminée. Mais les langues du groupe occidental montrent que le procès, commencé en slave commun, s'est poursuivi dans le développement propre de chaque dialecte. Des différences de quantité sont intervenues, et l'opposition des traitements *ra* et *ro* montre que les parlers du Nord-Ouest, sorabe, polabe et polonais, se caractérisent ici comme ailleurs par une tendance à l'abrègement précoce des voyelles.

79. — Dans les langues slaves du Sud et en tchèque, un groupe ancien tel que *or* ne se distingue plus d'un groupe ancien tel que *ra*, et le représentant de **gordŭ*, v. sl. *gradŭ*

« ville », s. *grâd*, tch. *hrad* = r. *górod*, pol. *gród* ne se distingue que par l'intonation de v. sl. *gradŭ* « grêle », s. *grȁd*, tch. *hrád* = r. *grad*, pol. *grad*, cf. lit. *grúodas*. Néanmoins il y a eu longtemps distinction. En effet, alors que d'anciens *sra-*, *zra-* sont devenus en slave commun *stra-*, *zdra-* (voir § 143), d'anciens *sor-*, *zor-* deviennent en slave méridional *sra-*, *zra-*, ainsi v. sl. *sramŭ* « honte », s. *srâm*, slov. *srâm* = p. r. *sórom*, pol. *srom* (cf. zd *fšarəmō* « honte »), et v. sl. *zrakŭ* « aspect », s. *zrâk*, slov. *zrâk* = r. dial. *zórok* (et *zorók*), pol. (*w-*)*zrok*. Du fait que, là où les anciens Slaves ont eu à rendre dans un mot grec le groupe *zra*, ils en ont fait *zdra* : *Izdrailĭ* de Ἰσραήλ, il résulte, semble-t-il, que le groupe v. sl. *zra-* issu de **zor-* comportait encore un élément vocalique, très bref, entre *z* et *r*.

80. — En principe, sous l'accent, s. *râ*, r. *óro* répond à lit. *aĩ* (intonation douce), et s. *rȁ*, r. *oró* à lit. *ár* (intonation rude) :

lit. *vaĩnas* « corbeau », cf. s. *vrân*, slov. *vrân*, tch. *vran*, r. *vóron*, et pol. *wron*.

lit. *várna* « corneille », cf. s. *vrȁna*, slov. *vrána*, tch. *vrána*, r. *voróna*, et pol. *wrona*, polabe *vornó*.

L'intonation rude apparaît notamment là où il est tombé un **ə* après la sonante :

v. h. a. *birihha* « bouleau », lit. *béržas* (et skr. *bhūrjaḥ*, avec un autre degré vocalique), cf. s. *brȅza*, slov. *brẹ́za*, tch. *bříza* (ancien *brzieza*), r. *berëza*, et pol. *brzoza*, polabe *bréza*.

gr. κάλαμος, lat. *culmus*, v. h. a. *halam* « chaume », cf. s. *slȁma* « paille », slov. *sláma*, tch. *sláma*, r. *solóma*, et pol. *słoma*, polabe *slâmă*.

Mais l'amuissement de **ə* ne suffit pas à tout expliquer. L'intonation rude s'explique en certains cas par le fait qu'il s'agit d'une ancienne diphtongue à premier élément long. Ainsi sl. **vórna*, qui est un dérivé de **vornŭ*, repose sans doute sur **wōrnā* ; il y aurait ici l'allongement de la syllabe initiale des dérivés qui est connu en sanskrit sous le nom de *vṛddhi*.

81. — Un *l* second élément de diphtongue tend souvent à devenir vélaire ; ce fait, qui s'observe par exemple en latin, en ancien crétois, en arménien, se manifeste en slave, où, comme on le verra (§ 117), *l* second élément de diphtongue (dans des diphtongues développées secondairement) est représenté par *o* en serbe (cf. aussi § 89). Dès le slave commun, *l* second élément de diphtongue a tendu ainsi vers *ł*. En tant qu'il s'agissait de *oł*, cette tendance ne modifiait pas le traitement, parce que la voyelle *o* s'harmonisait bien avec *ł*; mais pour *eł*, la contradiction entre la voyelle prépalatale *e* et la sonante postpalatale *ł* a entraîné un tiraillement ; tantôt *ł* a perdu son caractère vélaire : c'est ce que l'on observe d'ordinaire dans le groupe méridional; tantôt la voyelle *e* a été altérée et a tendu vers *o* : c'est ce que l'on observe en russe.

On a :

lit. *pelnas* « gain », cf. v. sl. *plěnŭ* « αἰχμαλωσία, butin », s. *plên* (*plȉjen*), slov. *plẹ̑n* — tch. *plen* — pol. *plon* — r. *polón* (accent secondaire de postverbal ; l'intonation douce est attestée par le verbe *poloníť*).

**melkó* : v. sl. *mlěko* « lait », s. *mléko* (*mlijèko*), slov. *mlẹ́kọ* — tch. *mléko* — pol. *mleko* — r. *molokó*.

**melti* (cf. lit. *málti*) « moudre » (en face du présent *meljọ*) : v. sl. *mlěti*, s. *mlèti* (*mljèti*), slov. *mlẹ́ti* — tch. *mlíti* — pol. *mleć* — r. *molót*.

lit. *velka* « il tire », cf. sl. **velkti* « tirer » : v. sl. *vlěšti*, slov. *vlẹ́či* — tch. *vléci* — pol. *wlec* — r. *volóč* (cf. le traitement de *ol* dans v. sl. *vlačiti*, slov. *vláčiti*, tch. *vláčiti*, pol. *włóczyć*, r. *voločít'*).

Après une chuintante, qui tend à différencier *e* en *o* (voir § 133), on rencontre quelquefois un passage de **eł* à **oł* dans les dialectes méridionaux et occidentaux (dial. mérid. et tchèque *la*, pol. *ło*), et le traitement *ele, elo* en russe :

**členŭ* « articulation, membre » : slavon *členŭ*, s.-cr. čak. *člên*, slov. *člẹ̑n*, tch. *člen* — mais avec le passage à **oł* : s. *člân* (et déjà *članĭ* en slavon serbe), pol. *członek*, tch. dial. *član*, tch. *článek* (mot dérivé) — et p. r. *čelén*, avec une forme *čelonŭ* attestée en slavon russe.

**želbŭ* « rigole, gouttière » : s. *žlêb* (*žlĭjeb*), slov. *žlẹ̑b*, tch. *žleb* — mais, avec le passage à **ot* : tch. *žlab*, pol. *żłób* — et r. *žëlob* (*žólob*).

got. (*fra-*)*gilda* « je rémunère », cf. sl. **želdǫ* « j'acquitte (une amende) » : v. sl. *žlédǫ*, et, avec passage à **ot* : *žladǫ* (dans le Suprasliensis).

**želza* « glande » : s. *žlézda* (*žlijèzda*), slov. *žlẹ́za*, tch. *žléza* (vieilli), r. *železá*, et, avec passage à **ot* : tch. *žláza* (usuel).

Le germ. *helm* « casque » a fourni **xelmŭ*, d'où **šelmŭ* en slave, représenté par v. sl. *šlěmŭ* (dans l'Euchologium) et par r. *šelóm*.

82. — Traitement à l'initiale.

A l'initiale, les diphtongues en *r* et *l* ont des traitements particuliers. Les exemples sûrs sont tous des diphtongues à voyelle *o*.

Le traitement russe *oro*, *olo* manque : le traitement initial comporte *r*, *l* initiaux en russe comme en slave méridional, en tchèque et en polonais ; privé de consonne sur quoi s'appuyer, l'élément vocalique abrégé qui précédait la sonante (voir § 77 et suiv.) s'est amui en russe comme dans les autres langues.

Les dialectes occidentaux et russes offrent deux traitements des diphtongues initiales suivant l'intonation. En regard de l'intonation rude du lituanien, soit *ár* (à quoi répond en serbe *rȁ* sous l'accent), on a dans les dialectes occidentaux et russes *ra*, et, en regard de l'intonation douce du lituanien, soit *ar̃* (à quoi répond en serbe sous l'accent *râ*), on a *ro* dans ces mêmes dialectes. Les dialectes méridionaux ont *ra*, *la* dans les deux cas. La différence des traitements tchèques s'explique : à lit. *ar̃*, s. *râ* sous l'accent, le tchèque répond par *ra*, avec *a* bref, tandis que à lit. *ár*, s. *rȁ* sous l'accent, il répond par *rá*, avec *á* long. Or, *a* représente une ancienne longue, et *o* une ancienne brève. La réduction de l'ancien *°ro* à une forme monosyllabique a eu lieu par élimination de *°* ; à l'initiale, là où *or* devait donner une voyelle brève, dans le cas de *or̃*, il y a eu aboutissement de **°ro-* à *ro-*, tandis que, dans le cas de

ór, où le tchèque devait avoir une longue, **°ro-* a donné *rā-*, avec la longue *a*. A l'intérieur du mot, le ° précédant *r*, *l* a duré assez pour déterminer partout le résultat *ra*, *la*. On voit par ce détail que la concordance entre le traitement tchèque et le traitement méridional à l'intérieur du mot ne résulte pas d'une ancienne communauté entre le tchèque et les dialectes méridionaux. A la différence du second *o* du type russe commun **koróljĭ*, **górodŭ*, l'*o* du type **rostŭ* représentant **orstŭ* est sujet à s'allonger en petit russe ; et **rostŭ* y passe à **ruost*, *rist*. Le groupe occidental et le russe concordent pour le traitement de l'initiale.

Exemples :

1° *or-* intoné rude :

lit. *árklas* « araire » (racine i.-e. **arə-*, cf. gr. ἄροτρον), cf. sl. **órdlo-* (avec un suffixe différent de celui qu'a le grec) : v. sl. *ralo*, s. *ràlo*, slov. *rálọ*, tch. *rádlo*, pol. *radło*, r. *rálo*.

sl. **órmo-* (de i.-e. **arəmo-*) « épaule » : v. sl. *ramo*, s. *ràme* (dial. *ràmo*), slov. *ráma* (fém.), *ráme* (dial. *rámọ*), tch. *rámě*, pol. *ramię*, r. *rámo*.

sl. **órka*, **órky* « sépulcre, châsse » (emprunté à lat. *arca*, got. *arka*) : v. sl. *raka*, s. *ràka*, slov. *ráka*, tch. *rakev*, r. *ráka*.

2° **or* intoné doux.

On n'a par hasard pas de formes lituaniennes exactement correspondantes mettant en évidence l'intonation douce, mais le serbe fournit la preuve de l'intonation douce :

**ŏrstŭ* : v. sl. *rastŭ* « croissance, taille », s. *râst*, slov. *râst* — tch. pol. *rost*, r. *rost*, p. r. *rist*.

**ŏrlĭja* : slavon *ralija* « champ », slov. *rât* — tch. *role*, pol. *rola*, r. *rólja*, p. r. *rilljá*.

**orvĭnŭ* « égal » : v. sl. *ravĭnŭ*, s. *rávan*, slov. *rávən* — tch. *rovný*, pol. *równy*, r. *róven*, p. r. *roven* (*rívny*).

**ors-*, **orz-* « séparément » : v. sl. *ras-*, *raz-*, s. *ras-*, *raz-* (*a* bref dans un mot accessoire) — pol. tch. *ros-*, *roz-*, r. *ros-*, *roz-* (ordinairement noté *ras-*, *raz-*, avec une graphie slavonne, en dehors de l'accent), p. r. *ros-*, *roz-*.

3° **ol* intoné rude :

lit. *álkti* « avoir faim », cf. sl. **ólkomŭ* « avide » : v. sl. *lakomŭ* (dans le Suprasliensis), s. *lãkom*, slov. *lákom*, tch. *lakomý*, pol. *łakomy*, r. *lákomyj*.

lit. *élnis* (et *álnis*) « cerf », cf., avec le vocalisme *o*, sl. comm. **ólnĭji* « biche » : slavon *lanĭji*, s. *lãne* (« faon »), v. tch. *laní*, v. pol. *łani*, r. *lań* (« daim »).

**ólbǫdĭ* « cygne » : s. *lãbūd*, slov. *labǫ́d*, tch. *labuť* (v. tch. *labuď*), pol. *łabędź*.

4° **ol* intoné doux :

lit. *alkúnė* « coude », cf. sl. **olkŭtĭ* : v. sl. *lakŭtĭ*, s. *lâkat*, slov. *lakât* — tch. *loket*, pol. *łokieć*, r. *lókoť*.

**olni* : slavon *lani* « l'an passé », s. *lâni* (et *láni*), slov. *láni* — tch. *loni*, pol. *łoni*, r. *lóni*.

lit. *aldijà*, *eldijà* (acc. *aldiją*, *eldiją*) « barque », cf. sl. **oldĭji* « bateau » : v. sl. *ladĭji*, s. *lâdja*, slov. *ládja* — tch. *lodí*, pol. *łodzia*, r. *loďjá*.

83. — Le représentant de la diphtongue **ol* offre dans les textes vieux-slaves la forme surprenante *al(ŭ)-*, à côté de *la-*. Aucun parler n'a conservé cette particularité par la suite. Soit par exemple le verbe qui est partout en slave de la forme *lakati* « avoir faim » : la forme ordinaire des textes vieux-slaves est *al(ŭ)kati*, ainsi Mt. XXV, 44 *alŭčǫšta* (*alʹčǫšta*, *alčǫšta*), Zogr. Mar. Ass. Sav. ; la quantité longue de *a* semble ressortir de la graphie *aa* du Marianus dans *vŭzaalka-* Mt. XII, 1 et 3 (*vŭzlaka-* Zogr.). En revanche *ladii* est partout la forme courante du mot, et *alʹdii* se lit dans l'Évangile seulement Mc I, 19 Zogr., à côté de *ladii*, ib. 20 (*ladii* Mc IV, 36 et 37 Zogr., etc.). En dehors des textes proprement vieux-slaves, on lit *al(ŭ)nĭji* à côté de *lanĭji*. Mais on ne connaît que *lakŭtĭ*, qui figure trois fois dans l'Évangile et aussi dans le Suprasliensis. Il est malaisé d'interpréter ce traitement aberrant et sporadique de *ol-* initial ; s'agit-il d'un fait dialectal ou d'un fait de phonétique syntactique ? on ne sait. On voit du moins par là que le traitement des diphtongues en *r* et *l* a comporté des hésitations, comme l'indiquaient déjà les dialectes occidentaux.

Un certain flottement apparaît dans un emprunt relati-

vement récent à lat. *altāre,* v. h. a. *altāri*: le mot a ordinairement la forme *ol(ŭ)tarĭ* en vieux slave et dans les dialectes slaves, mais on trouve aussi *al(ŭ)tarĭ* (Ps. sin., XLII, 4, Évangile d'Ostromir).

84. — Le traitement des diphtongues initiales **er, *el* est à peu près inconnu, faute d'exemples clairs. On peut penser, à en juger par **olbǫdĭ,* que l'initiale de r. *lébedʹ,* bulg. *lébed* « cygne » repose sur **el-*. Le cas de l'adjectif *rědŭkŭ* « rare » en face de lit. *eĩrdvas* « large » pose trop de problèmes en lituanien et en slave pour qu'on en puisse faire état ici.

85. — La forme en vieux slave du mot signifiant « homme » est ordinairement écrite en abrégé ; quand par hasard les manuscrits vieux-slaves l'écrivent en toutes lettres, on lit *člověkŭ,* par ex. Mt. XIII, 31 (Mar.). Les formes modernes sont normalement : r. *čelovék,* p. r. *čolovík,* bulg. *člověk,* slov. *človẹ̑k,* tch. *člověk,* pol. *człowiek,* polabe *clâvak,* s. *čòv(j)ek* (*čȍvjek*). Comme le mot n'a pas d'étymologie évidente, on s'abstiendra d'en faire l'histoire ; le problème est indéterminé.

86. — Il y avait en indo-européen des « liquides voyelles », qu'on désigne par **r̥* et **l̥*. Elles sont définies par des systèmes de correspondances qui, pour **r̥* par exemple, sont : skr. *r̥,* persan *ir* ou *ur,* gr. αρ ou ρα, lat. *or,* celt. *ri* ou *ar,* germ. *ur*. En baltique on a alors *ir, il* ou, moins souvent, *ur, ul*. Et le slave commun répondait par **ĭr, *ĭl,* ou **ŭr, *ŭl*.

Il s'est produit ainsi de nouvelles diphtongues en *r* et *l* dont la voyelle initiale était plus brève que celle des diphtongues en *e* et *o,* mais qui du reste étaient analogues. Les résultats ont été différents en raison de cette différence de quantité.

Ainsi *ĭr* et *ŭr* aboutissent en tchèque, en slovène et en serbe à un phonème que l'on note *r* et qui ne comporte près de *r* qu'un élément vocalique très bref. Toutefois, au point de vue de la quantité, *r̀* voyelle du serbe est traitée comme une ancienne diphtongue et est longue ou brève dans les mêmes conditions, en tant qu'elle est issue d'anciens **ĭr,*

*$^{\breve{u}}r$ (il en est autrement de *r* voyelle issue de $r+\check{\imath}$ ou $\check{u}$). Ailleurs, il y a une voyelle pleine, de timbre variable suivant la langue : *er* ou *or* en russe (v. russe *ĭrĭ* ou *ŭrŭ*), suivant qu'il s'agit de l'ancien *$^{\breve{\imath}}r$* ou de l'ancien *$^{\breve{u}}r$*. Le russe est du reste le seul dialecte slave où l'ancienne différence de *$^{\breve{\imath}}r$* et *$^{\breve{u}}r$* soit clairement représentée ; la distinction y est faite d'une manière constante et non ambiguë. Dans les manuscrits du vieux slave, *$^{\breve{\imath}}r$* et *$^{\breve{u}}r$* sont confondus, et ordinairement représentés par *rŭ*, parce que *r* se prêtait mal à la distinction des prononciations dure et molle ; toutefois un manuscrit, aberrant à d'autres égards aussi, les Feuilles de Kiev, semble distinguer *$^{\breve{\imath}}r$*, noté *rĭ*, de *$^{\breve{u}}r$*, noté *rŭ*, mais les exemples sont rares. Le jer qui figure dans ce groupe est réel ; il est représenté en bulgare moderne par la voyelle obscure *ă*, qui précède ou suit la liquide : *bărzo* (*bărgo*), *prăst* ; en macédonien par *r* soit voyelle, soit précédé (suivi dans le parler de Suho) d'une voyelle réduite de timbre variable : *bŕgo*, *bᵃrgo*, *bᵒrgo*, etc. Il ne se confondait pas en vieux slave avec le jer de l'ancien *$r+{}^{*}\check{u}$, car, dans ce second cas, le jer est parfois noté *o* dans les manuscrits, tandis que *rŭ* issu de *$^{\breve{u}}r$* n'a jamais pareille notation : v. sl. *krŭvĭ* « sang », dont la syllabe initiale est identique à celle de lit. *krùvinas* « sanglant », peut être noté sporadiquement *krovĭ* ; mais *grŭtanĭ* « gosier » (de la racine de *$g^{\breve{u}}rdlo$*, voir § 87) ne comporte pas d'autre graphie que *grŭ-*.

Exemples de *$^{*}r$* :

Traitement *$^{\breve{\imath}}r$* :

skr. *kṛṣṇáḥ* « noir », v. pr. *kirsnan*, cf. sl. *$^{*}\check{c}^{\breve{\imath}}rnŭ$* : v. sl. *črŭnŭ*, r. *čern-* (*čëren*, fém. *černá*, n. *čërno*), s. *crn*, slov. *črn*, tch. *černý* (ancien *črný*), pol. *czarny* (et *czerń* « noirceur »).

skr. *mṛtiḥ* « mort » (substantif), lit. *mirtìs*, lat. *mors*, cf. sl. *-$m^{\breve{\imath}}rtĭ$*, et skr. *mṛtáḥ* « mort » (adjectif), lit. *miřtas*, lat. *mortuos*, cf. sl. comm. *$^{*}m^{\breve{\imath}}rtvŭ$* : v. sl. *sŭ-mrŭtĭ* et *mrŭtvŭ*, r. *smert'* et *mërtvyj*, s. *smȓt* et *mr̂tvī*, slov. *smȓt* et *mŕtəv*, pol. *śmierć* et *martwy*, tch. *smrt* et *mrtvý*.

Traitement *$^{\breve{u}}r$* :

gr. πρύμνη « poupe », cf. sl. comm. **kᵘ̆rma* : v. sl. *krŭma*, r. *kormá*, s. *kŕma*, slov. *kŕma*.

skr. *ghṛṇáḥ* « chaleur », lat. *fornus, furnus*, cf. sl. **gᵘ̆rnŭ* « pot » : v. sl. *grŭnŭ* (dans *grŭnĭčarjĭ* « potier »), r. *gorn*, s. *gr̆nac*, tch. *hrnec*, pol. *garnek*.

87. — Quand en indo-européen il y avait **ə* après la sonante *r*, on a en sanskrit *īr* ou *ūr* suivant le cas, en iranien *ar*, en grec αρ, en latin *rā*, en lituanien *ir* ou *ur* intonés rudes (*ìr*, *ùr*) et de même en slave **ĭr* et **ŭr* rudes (donc serbe *r̂* sous l'accent). Exemples :

Traitement **ĭr* :

lat. *grānum*, all. *korn*, lit. *žìrnis* « pois », cf. sl. **zĭrno* : v. sl. *zrŭno*, r. *zernó*, s. *zr̂no*, slov. *zŕnọ*, tch. *zrno*, pol. *ziarno*.

lit. *gìrnos* « pierres du moulin à bras », cf. sl. **žĭrny* : v. sl. *žrŭnŭvi* « moulin » (fém. plur.), r. *žërnov* « meule » (masc. sing.), pol. *żarna* (pluriel neutre) ; voir § 381.

Traitement **ŭr* :

skr. *gūrtáḥ* « mangé », lit. *gurklỹs* (acc. *gùrklį*) « gosier » : sl. comm. **gᵘ̆rdlo* (et v. sl. *grŭtanĭ*), r. *górlo*, s. *gr̆lo*, tch. *hrdlo*, pol. *gardło*.

88. — Les mots empruntés au germanique et au roman où se trouvait un groupe tel que *ur* représentent par sl. **ĭr* cet ancien groupe *ur*, au moins à en juger par le russe (seul témoin possible). On voit ici comment **ĭr* avec *r* dur a paru propre à rendre germ. *u* + *r*, tout comme germanique et roman *rū* a été rendu par *ri* au lieu de *ry* dans *Rimŭ* « Rome » (cf. § 119) :

germ. **burd* (v. h. a. *bort* « bord », v. sax. *bord* « planche »), d'où sl. **bĭrdo* « peigne de tisserand » (le sens primitif doit être « planchette », voir M. Gavazzi, *Zbornik za narodni život*, etc., XXVI, pp. 1 et suiv.) : r. *bërdo*, s. *br̆do*, tch. *brdo*, pol. *bardo*.

lat. *hortus*, germ. **urt-* (dans got. *aurtigards* « jardin », v. angl. *ortgeard*), d'où sl. **vĭrtŭ*, et **vĭrtogordŭ* : v. sl. *vrŭtŭ*, *vrŭtogradŭ*, slavon russe (Év. d'Ostromir) *vĭrŭtogradŭ* (*-gradŭ* d'après l'usage vieux-slave), d'où r. *vertográd*, s. *vr̂t*, slov. *vŕt* (la prothèse *v-* initial est la trace de l'ancien *u* de germ. *ur-*, cf. § 94).

89. — Le traitement de **ļ*, c'est-à-dire skr. *ṛ*, zd *ərə* (et pers. *ir*, *ur*), gr. ἀλ ou λα, lat. *ul*, celt. *li* ou *al*, germ. *ul*, balt. *il* ou *ul*, aboutissant à sl. **ĭl* et **ŭl*, est parallèle à celui de **ṛ*. Le traitement vieux-slave est *l* + jer ; au moins un manuscrit, le Zographensis, a conservé trace de la distinction de **ĭl* et de **ŭl* : il a en général *lĭ*, d'une part, et *lŭ*, de l'autre ; c'est un état de choses exceptionnel, et la plupart des manuscrits ont généralisé la forme qui suppose un traitement *ł* du second élément de la diphtongue, donc *lŭ* (cf. § 81). De même le russe a généralisé *ol*, sous l'influence de la prononciation *ł* de *l* en fin de diphtongue. Le serbe a *u* et le slovène *ol*, sous la même influence. Le tchèque a *l*, exactement parallèle à *r*. Le polonais a *ol*, *el*, *il* selon les consonnes qui précèdent et qui suivent ; après labiale, il a *ol* pour **ŭl*, *el* et *il* pour **ĭl*, offrant ainsi trace de l'ancienne différence. Mais le polonais et le tchèque représentent aussi **ĭl* et **ŭl* par *lu* (pol. *łu*) après dentale dans certains mots, qui ne sont pas toujours les mêmes dans les deux langues ; ce traitement *lu* (v. pol. du XII^e^ siècle *ul*) provient de la tendance vers *ł* de *l* second élément de diphtongue.

Quand un **ə* suivait *l* en indo-européen, il se produisait le phonème qui est représenté en sanskrit par *īr* ou *ūr*, en iranien par *ar*, en grec par ἀλα (ou λᾱ), en latin par *lā*, en germanique par *ul*, en baltique par *il* ou *ul* intonés rudes (*ìl*, *ùl*, à la différence de *il̃*, *ul̃* représentant **ļ*) ; alors on a en serbe *ũ*, et non pas *û*, sous l'accent.

Un *ul* roman ou germanique est représenté par sl. **ŭl* dans les emprunts.

Sl. comm. **ĭl* intoné doux :

skr. *vṛ́kaḥ* « loup », lit. *vil̃kas*, cf. sl. **vĭlkŭ* : v. sl. *vlŭkŭ* (ainsi dans le Zographensis), *vlŭkŭ*, pol. *wilk*, r. *volk*, s. *vûk*, slov. *vôłk*, tch. *vlk*.

lit. *vilnìs* (acc. *vil̃nį*) « vague », cf. sl. **vĭlna* : v. sl. *vlŭna*, pol. *wełna*, tch. *vlna*.

**žĭltŭ* « jaune » (le traitement **ĭl* est établi par la forme de la gutturale devenue *ž*) : r. *žóltyj*, pol. *żółty* (*ół* sous l'influence de *ż* précédent), tch. *žlutý*, s. *žût*, slov. *žôłt*.

**ž^{i}lčĭ* « bile » : r. *žolč*, s. *žûč*, slov. *žôlč*, pol. *żółć*, tch. *žluč* ; v. sl. *zlŭčĭ* (Zogr.) et *zlŭčĭ* ont *z* initial, sans doute par suite d'une étymologie populaire, cf. *zelenŭ* « vert ».

Sl. comm. **^{i}l* intoné rude :

skr. *dīrghấḥ* « long », lit. *ìlgas* (avec absence inexpliquée de *d* initial), sl. comm. **d^{i}lgŭ* (probablement ainsi) : v. sl. *dlŭgŭ* (Zogr., L. XVIII, 4) et *dlŭgŭ*, r. *dólog* (fém. *dolgá*), s. *dȕg*, slov. *dôlg*, tch. *dlouhý*, pol. *długi*.

skr. *pūrṇáḥ* « plein », got. *fulls*, v. irl. *lān*, lit. *pìlnas*, cf. sl. **p^{i}lnŭ* : v. sl. *plŭnŭ* dans Zogr., mais *naplŭneni* dans les Feuilles de Kiev, pol. *pełny*, r. *pólon* (fém. *polná*), s. *pȕn*, slov. *pôln*, tch. *plný*.

skr. *úrṇā* « laine », lat. *lāna*, got. *wulla*, lit. *vìlna*, cf. sl. **v^{i}lna* : slavon *vlŭna*, pol. *wełna*, s. *vȕna*, slov. *vôlna*.

Sl. comm. **^{u}l* intoné doux :

got. *dulgs* « dette », v. irl. *dligim* « je mérite », cf. sl. **d^{u}lgŭ* : v. sl. *dlŭgŭ* (ainsi Zogr.), r. *dolg*, s. *dûg*, slov. *dôlg*, tch. *dluh*, pol. *dług*.

L'intonation n'est pas déterminable dans :

**m^{i}lčati* « être en silence » : v. sl. *mlčati* (ainsi Zogr.), pol. *milczeć*, s. *múčati*, r. *molčát'*, tch. *mlčeti*.

germ. **hulma-* « éminence » (par ex. v. sax. *holm*, etc.), d'où, par emprunt, sl. **x^{u}lmŭ* : v. sl. *xlŭmŭ* (Zogr. *xlŭmŭ* une fois, et aussi *xlŭmomŭ* une fois), r. *xolm* (gén. *xolmá*), s. *hûm* (gén. *húma*), slov. *hôlm*, tch. *chlum*, pol. *chełm*.

Le v. sl. *lŭ* représentant *^{u}l* (et aussi *^{i}l*) n'est pas susceptible de passer à *lo* : v. sl. *plŭnŭ* « plein » n'est jamais noté **plonŭ* ; mais *plŭtĭ* « chair », avec ancien *ŭ*, peut l'être *plotĭ*, cf. r. *plot'*, pol. *płeć*, v. tch. *plet*. En serbe, *l* + *ŭ* donne *u* après chute de *ŭ* ; mais cet *u* est toujours bref, même dans les situations où *u* issu de **^{u}l*, **^{i}l* serait long : *blŭxa* = lit. *blusà* « puce » a pour correspondant serbe *bùha*, avec *u* bref ; en polonais on a *pchła* (de **błcha* avec métathèse), et non pas le traitement de **^{u}l*.

A r. *jábloko* « pomme », de **jablŭko*, le serbe répond par *jȁbuka* (avec *u* bref), le polonais par *jabłko*, le tchèque par *jablko* (gén. plur. *jablek*).

90. — Devant voyelle, les phonèmes **ŗ*, **ļ* se présen-

taient sous la forme : skr. *ir* ou *ur* (aussi *il* ou *ul*), gr. αρ, αλ, lat. *ar, al*, germ. *ur, ul*, lit. *ir, il*, ou *ur, ul* ; en pareil cas, le slave a **ĭr, *ĭl* ou **ŭr, ŭl* :

skr. *gìráti* « il avale », cf. v. sl. (*po-*)*žĭrǫ*.

lat. *far*, cf. sl. comm. **bŭrŭ* (sorte de mil) : r. *bor*, p. r. *bor*, pol. *ber*, tch. *ber*, s. *bâr*, slov. *bâr*.

lit. *mìrusi* « étant morte », cf. le féminin v. sl. *mĭrŭšĭ* (en face de l'infinitif *mrěti*, de **merti*).

tŭla « sol » (pluriel neutre, dans des locutions adverbiales), secondairement pol. *tło* « plancher » (sing.), etc., et adj. *ǫ-tŭlŭ* « percé », littéralement « sans fond » (voir § 432), cf. lit. *tùlės* « plancher d'une barque », gallois *tal* « front ».

**zŭlŭva* « sœur du mari » : r. *zólva* (*zolóvka*), pol. *zełw*, s. *zȁova* ; cf. gr. γάλως, et, avec un groupe **gl-* initial, lat. *glōs*.

Quand *r, l* sont suivis de *j*, le traitement est le même que devant voyelle, ainsi *pĭrja* « dispute », comme *pĭrěti* (*sę*) « se disputer, être en litige », et *do-vĭljetŭ* « il suffit », comme *do-vĭlěti* « suffire ».

91. — En somme, en tout ce qui concerne le traitement de **r̥ et *l̥*, il y a parallélisme complet avec le traitement de **n̥* et *m̥*.

92. — Dans le nom de l' « église », emprunté à une forme gréco-romane κυριακή, **kirika* qui se retrouve dans germ. **kirikō* (v. h. a. *chirihha*), le groupe *ĭrĭ* a donné des résultats variables d'un parler slave à l'autre ; l'original, qui devait être près de *ĭrĭ*, a pris des formes imprévues, sans doute par suite des passages du mot d'un parler à l'autre, et aussi d'influences savantes, ainsi en slave occidental : pol. *cerkiew* (adaptation du russe *cérkov* au sens d' « église orthodoxe »), avec de vieilles formes supposant **cir-* qui sont écrites *cyrkiew, czirkew*, gén. *cir(e)kwie*, etc. ; v. tch. *cierkev*, gén. *cier(e)kve* (tch. mod. *církev*). Le russe *cérkov* n'enseigne rien. Le slovène a *cę́rkəv* ; le serbe *cȓkva* a *r̂* comme si l'on partait de **ĭr*, mais le čakavien a *crikav, crîkva* (*críkva*) et *crekva*, qui semblent supposer **er*. Le vieux slave a *crŭky*, où *rŭ* ne se distingue pas du résultat ordinaire de **ĭr*. Mais le Psautier offre *cirŭkovĭ*

Ps. LXXVIII, 1, et l'on retrouve *cirŭkŭve*, adj. *cirkŭnaé*, sur les Feuilles de Kiev ; le vieux slovène des Feuilles de Freising a *circuvah* Freis. II, 35, et une forme *cirkva* s'est maintenue en kajkavien croate.

C. — Remarques sur les voyelles initiales.

93. — A en juger par la prononciation actuelle (voir O. Broch, *Slavische Phonetik*, § 160), l'attaque des voyelles slaves était progressive (type français).

D'autre part, tous les mots slaves principaux se terminaient par voyelle (voir § 154). Seuls quelques mots accessoires liés dans la prononciation à un mot suivant ont conservé trace de consonnes finales, ainsi *vŭn-* devant voyelle (voir § 173) ou **jiz* (devant voyelle et devant consonne sonore), **jis* (devant consonne sourde), voir § 172. Toute initiale vocalique du slave était donc en hiatus à l'intérieur de la phrase. Or, entre les voyelles en hiatus, il se développe des éléments sonantiques de transition.

De là vient que les voyelles initiales tendent à recevoir une prothèse consonantique. Cette prothèse est d'autant plus nette que la voyelle est plus fermée ; car les voyelles fermées, étant plus proches des consonnes que les voyelles ouvertes, développent plus naturellement un *y* ou un *w*. La prothèse se manifeste plus dans la série prépalatale que dans la série postpalatale, parce que la « yodisation » des voyelles prépalales fournissait les éléments d'un *j* initial slave. Mais là où dans la série postpalatale elle aboutit, le résultat est clair, parce que le *w* qui tend vers *v* est plus distinct de la voyelle suivante que le *j* d'une voyelle prépalatale.

94. — Devant tout ancien *ŭ* ou *ū* (devenant *y*) à l'initiale, il s'est développé un **w*, d'où *v* ; le slave ignore *ŭ* et *y* à l'initiale :

vŭz-ŭpiti « s'écrier », mais *vŭpiti* « crier », *vŭpijǫ* ; r. *vopít*, *voz-opít* ; le serbe (dial.) *ùpiti* a *u* (bref) issu de **wŭ-* ; cf. avestique *ufyeiti* « il émet un son ».

vyknǫti « apprendre », avec *y* issu de *ū* représentant **ŭn-*

(cf. § 74), en face de *učiti* « enseigner » qui commence par *u-*, c'est-à-dire par l'ancienne diphtongue **ou-*.

vy- « de » (point de départ), préverbe courant en russe et dans les dialectes occidentaux et dont le slave méridional a des traces : cf. germ. **ūt-* (v. angl. *ūt*, etc.) ; et, avec *u* bref, skr. *ud-*, *ut-*.

vŭ(n) « dans », en face de *ǫtrĭ* « dedans ».

De même dans les emprunts au latin et au germanique : lat. *urceus*, v. angl. *orc*, got. *aurkje* (gén. plur.), d'où sl. comm. **ŭrčĭ*, puis **vŭrčĭ*, dans slavon *vrŭčĭ*, s. *vrčĕ* (gén. *vrčа*) slov. *vrč* (gén. *vŕča*).

95. — Devant un *ĭ* initial, il s'est développé un *j-*, et, comme *ĭ-* placé après *j* tend à prendre le timbre *i* tout en gardant une quantité très brève (voir § 125), on a un *ji-* qui a tendu vers *i-* dans la plupart des dialectes ; il se trouve ainsi que sl. **ĭ* ancien initial, issu de i.-e. **ĭ-* ou développé devant *r*, *l*, *n*, *m* (voir § 73 et § 90), tend à être représenté par *i-* bref ; cet *i* est bref en serbe là même où tout ancien *i* est long. Mais, dans les dialectes occidentaux, le *ĭ* faible de **jĭ-* peut s'amuir et alors *j* subsiste, au moins pendant un temps.

Le présent correspondant à lit. *imù* « je prends » est **ĭmǫ*, qui s'est conservé après préverbe : v. sl. *vŭz-ĭmǫ*, r. *voz-mú*, s. *ŭz-mēm*, tch. *vez-mu*, pol. *wez-mę*, etc., en face de v. sl. *imǫ*, r. dial. *imú*, v. s. *imu*, v. pol. *imę* ; le tchèque a *jmu*. — De même **ĭmamĭ* « j'ai » donne **jĭmamĭ*, d'où v. sl. *imamĭ*, s. *ìmām*, mais v. tch. *jmám* (tch. *mám*), pol. *mam* (et v. pol. *imam*), sor. *mam*, polabe *mom*.

On a **ĭdǫ* « je vais », tch. *jdu* en face de l'infinitif *jíti* ; et h. sor. *du*, infinitif *hić* ; dans des formes à préverbe : pol. *pó-jdę*, s. dial. *pô-jdēm* (à côté du simple *ìdēm*), d'où avec métathèse *pô-đēm*. Mais sous l'influence de l'infinitif *ìti* (cf. lit. *eĩti*) la forme *jidǫ*, *idǫ*, s'est étendue dans pol. *idę* (inf. *iść*), polabe *éide* (inf. *eit*) ; et elle a passé même aux formes à préverbe : v. sl. *idǫ*, *iti* et *vŭn-idǫ*, *vŭn-iti* ; s.-cr. *ìdēm*, *ìći* et part. prét. *ìšao*, *ìšla*, et *otídēm*, *otíći* (*ìzīdēm*, *izíći* et *ìzāđēm*, *izáći*).

lit. *iš*, cf. sl. **ĭs*, **ĭz*, d'où **jĭs*, **jĭz* : v. sl. *is*, *iz*, r. *is-*,

iz, s. *is-*, *iz*, tch. *z-*, pol. *z-*, par exemple v. sl. *iz-baviti*, mais tch. *z-baviti*, pol. *z-bawić*. Il n'y a pas de trace de *j-* en polonais ni en tchèque parce que **jĭs*, **jĭz* est un mot accessoire, très abrégé.

Voici d'autres exemples, où l'étymologie n'est pas claire : **jĭgra* « jeu » (évidemment de **ĭgra*) : v. tch. *jhra*, d'où *hra* ; h.-sor. *jhra*, *hra* ; pol. *gra* (et dial. *igra*), polabe *jègréică* « jeu » ; — mais v. sl. *igrĭ* ; r. *igrá* ; s. *ìgra* (acc. *ȉgru*), avec *i* bref ; slov. *ígra*.

**jĭgŭla* « pointe, épingle » : v. sl. *igŭlinŭ* (adjectif dérivé) ; tch. *jehla* (de **jĭgŭla*) ; pol. dial. *jegła*, avec le dérivé *glica* ; h. sor. *jĕhła* et b. sor. *gła* ; polabe *jagla* ; — mais r. *iglá* (dérivé *igólka*) ; s. *ìgla* (acc. *ȉglu*) ; slov. *ígla* ; pol. *igła*. Le cas de **jĭgŭla*, où le jer se trouve en position forte, présente des complications particulières (voir § 125). Les formes polonaises indiquent que les frontières entre les deux traitements de **jĭ-* ne sont pas nettement tranchées.

96. — Un ancien *i-*, issu de **ī-* ou de **ei*, a reçu aussi une prothèse de *j* devant *i*. Mais cette prothèse ne représentait que la « yodisation » propre à la voyelle prépalatale *i*, et elle a partagé le sort général de la « yodisation » : elle a disparu dans les dialectes méridionaux ; elle n'est pas notée en russe et en polonais, où tout *i* est normalement yodisé. Mais le tchèque, qui n'a conservé *i* mou à l'intérieur du mot que dans certaines conditions (après dentale), a gardé la yodisation du *i-* initial et la marque dans l'orthographe : *jíti* (cf. lit. *eĩti*), *jíl* « glaise » (cf. gr. ἴλύς), *jíní* « gelée » (cf. lit. *ýnis*), etc. Les manuscrits vieux-slaves emploient le même signe (ou les mêmes signes) dans le cas de *i* « et », *Ilïě* « Ἠλίας », etc., et dans le cas où *i* est en hiatus à l'intérieur des mots, par exemple dans *stoitŭ*, qui est évidemment *stojitŭ*.

97. — Les mots qui s'emploient indifféremment à l'initiale et au cours de la phrase ont généralisé la prononciation *je-* à l'initiale ; ainsi la 3e personne du singulier du verbe « être », correspondant à skr. *ásti*, gr. ἔστι, lat. *est*, got. *ist*, v. lit. *ẽsti*, est en slave de la forme **jestĭ* : v. sl. *jestŭ*, etc. Mais les mots qui sont par nature initiaux dans

la phrase se présentent sous la forme *e-* ; le Suprasliensis, qui distingue graphiquement ѥ et ꙗ, a *jestŭ* comme *jemu*, qui a un ancien *je-* ; mais *ese* « voici », qui est essentiellement initial, y est noté par un simple *e* (sauf s'il y a liaison avec un *i* précédent : *i jese*) ; la particule, proprement initiale, *e*, qui figure dans v. sl. *ese*, se retrouve sous la forme *e-*, et non *je-*, dans r. *éto*, s. *ѐno*, *ѐvo*, *ѐto*, pol. *edyć*, etc. ; l'Évangile d'Ostromir, qui a ꙗ- pour *e-* initial, note *eda*, et non *jeda*. Donc un *j-* ne s'est développé devant *e* qu'à l'intérieur de la phrase.

Un *j-* s'est développé à l'initiale des mots devant *ę-* dans les mêmes conditions que devant *e-*, soit *jęti* « prendre », en face de l'ancien **ĭmǫ* (voir § 95).

98. — Devant *o* et devant *ǫ*, il ne s'est pas fixé de consonne prothétique en règle générale. Mais la tendance existait aussi : le développement s'est amorcé, mais il n'a abouti que dialectalement. Devant l'ancien *ǫ*, le polonais a *w-*, ainsi *wąski* en face de v. sl. *ǫzŭkŭ* « étroit », *węgorz* représentant sl. comm. **ǫgorĭ* « anguille » (r. *úgoŕ*, slov. *ogȏr*), etc. ; le slovène a de même *vǫ̑gəl* à côté de *ǫ̑gəl* « charbon » (v. sl. *ǫglĭ*), etc. Si le **ʷ* n'est pas attesté devant les représentants de *ǫ* en russe, en serbe, etc., c'est qu'il s'est amui devant *u* ; et encore y a-t-il trace du **ʷ* ancien dans quelques cas où au lieu de disparaître il s'est renforcé en **gʷ* et a fourni *g* : s. dial. *guž*, slov. dial. *gǫ́ž*, de **ǫžĭ* « serpent » (r. *už*, pol. *wąż*, cf. lat *anguis*) ; v. sl. *gǫsěnica* (Ps. CIV, 34), s. *gùsjenica*, etc. « chenille », à côté du slavon *ǫsěnica*, de bulg. *vǎsénica*, etc. Le russe offre *v-* initial dans quelques cas isolés ; il semble qu'il s'agisse en général d'*o* anciennement allongés par la chute du jer d'une syllabe suivante : v. sl. *osmĭ* « huit », r. *vósem'* (p. r. *vósʹm*) et v. sl. *osmyi* « huitième », r. *vosmój*, à côté de p. r. *ósmyj*, qui indique l'état ancien ; v. sl. *otĭcĭ* « père », *otĭčina* « patrie », r. *otéc*, mais *vótčina*, p. r. *otéć*, mais gén. *vitcjá*. En regard de *oko* « œil », le polabe a *vâkü* ; la prothèse de *v* devant *o* est courante en polabe, en sorabe, en tchèque vulgaire : bas sor. *wokno*, polabe *vâknü*, etc., en regard de r. *oknó* « fenêtre ». — Le commencement du

développement d'un *v* devant *o* initial est établi par les actions auxquelles il a donné lieu : **wopsā* « guêpe », attesté par lit. *vapsà*, v. h. a. *wafsa*, lat. *uespa*, devrait donner en slave **vosa* ; or, tous les dialectes ont *osa* ; c'est que **wosa* a été remplacé en slave commun par **ʷosa* sous l'influence de **ʷostrŭ* « aigu » (cf. gr. ὄξος). Inversement **ęzati* « lier », qui aurait donné **jęzati*, a été remplacé par **ʷęzati* sous l'influence de **ʷǫ́ze* « lien », **ʷǫzŭkŭ* « étroit », et surtout des postverbaux **ʷǫza*, **-ʷǫzŭ*, notamment dans v. sl. *sŭ-vǫzŭ*, où le développement était nécessaire ; et, dans ce **ʷęzati*, le **ʷ* a dû se développer en **w*, d'où *v*, parce qu'il était devant une voyelle prépalatale, avec laquelle il ne se fondait pas ; le résultat a été *vęzati*. Donc **ʷ* a commencé de se développer devant *o* et *ǫ* ; mais ordinairement le **ʷ*, au lieu d'aboutir à *v*, s'est fondu dans l'*o* ou l'*ǫ* suivant, et ce n'est que dans le développement propre de certains parlers que s'est produit le renforcement de **ʷ* en *v*.

99. — Les voyelles *ě* et *a* font des difficultés.

Pour *ě* initial représentant un ancien *ē*, il y a peu d'exemples. Dans *ěd-* = lit. *ėd-* « manger », un *ě-* initial est maintenu dans l'ensemble des dialectes : s. *jěděm* (dial. *jêm*), *jěsti*, slov. *jẹ́m*, *jẹ́sti*, v. tch. *jiem*, *jiesti*, *jědl* (tch. mod. *jím*, *jísti*, *jedl*), pol. *jem*, *jeść*, r. *jem*, *jest'*, p. r. *jim*, *jísty*. Seul, le groupe bulgare offre, pour ce verbe, le traitement *ja-* : les manuscrits cyrilliques ont *jamĭ*, *jasti*, et le bulgare moderne *jam*. Mais *ě-* initial a pu être maintenu par les formes où un préverbe précédait, comme v. sl. *iz-ěmĭ*, *sŭn-ěmĭ*, *ob-ěmĭ* (*sę*), et par les substantifs, comme *ob-ědŭ*. Dans le nom, isolé, de la « crèche », on a *ja-* partout : s. *jàsli*, slov. *jâsla*, v. tch. *jěsli* (de **jasli*), pol. *jasła*, r. *jásli*, p. r. *jaslá* ; mais rien n'empêche de voir dans ce *ja-* un ancien *a-* initial représentant i.-e. **ō*. Pour le mot **ědŭ* « poison », on observe une hésitation entre *ědŭ* et *jadŭ*, indiquant sans doute un double traitement suivant la position dans la phrase.

100. — L'*a*, à l'initiale de la phrase, reste *a* sans prothèse, comme on doit l'attendre : la particule *a* « or, mais » répond à lit. *ō*, skr. *át*.

Dans les mots qui sont sujets à figurer à l'intérieur de la phrase, il y a prothèse, ordinairement de *j-*, et, exceptionnellement, de *v*. La prothèse provient de la liaison avec les mots précédents. Dans le groupe bulgare, au lieu de *ja-*, on trouve couramment *a-*, soit que la forme sans prothèse, usuelle au début de la phrase, ait subsisté, soit que la prothèse *j*, avant de prendre la valeur du *j* normal devant *a*, ait tendu à s'amuir dans le groupe bulgare en certaines positions. Quoi qu'il en soit, on a en général *ja-* dans la plupart des dialectes, et, en vieux slave, un flottement entre *ja-* et *a-* ; le flottement ne se manifeste pas — ou pas au même degré — là où il s'agit d'ancien *j* + voyelle :

skr. *āvíḥ* « ouvertement », cf. v. sl. *avě*, *javě* (noté *ěvě* en glagolitique), et le verbe *aviti*, *javiti* (glagolitique *ěviti*) ; la vieille forme *aviti* est maintenue après préverbe dans *obaviti* dans l'Euchologium et le Suprasliensis ; r. *javít'*, s. *jáviti*, slov. *jáviti*, pol. *jawić*, etc., d'où r. *ob-javít'*, etc.

lit. *óbuolas* « pomme », cf. bulg. *jábło* et *jábălka*, r. *jábloko*, s. *jȁbuka*, slov. *jábołko*, tch. *jablko*, pol. *jabłko*.

v. sl. *agnĭcĭ* « agneau » (forme ordinaire) et *jagnĭcĭ* (glagolitique *ěgnĭcĭ*), bulg. *ágne* et *jágne*, r. *jagnënok*, s. *jȁgnje*, slov. *jágnje*, tch. *jehně*, pol. *jagnię*.

lit. *úoga* « baie », cf. v. sl. *agoda* (Év. Sav.) et *jagoda*, bulg. *jágoda*, r. *jágoda*, s. *jȁgoda*, tch. *jahoda*, pol. *jagoda*.

lit. *úosis* « frêne », cf. bulg. *jásen*, r. *jáseń*, s. *jȁsēn*, v. tch. *jěsen*, v. pol. *jasień*.

Au point de vue étymologique, on ne sait pas ce que représente l'*a* initial du pronom de la 1re personne du singulier : v. sl. *azŭ* « moi », bulg. *az*, *jaz*, v. r. *jazŭ* et r. *ja*, s. *jā*, slov. *jàz* et dial. *jâ*, v. tch. *jáz* et tch. mod. *já*, v. pol. *jaz* et pol. mod. *ja* ; mais tout se passe comme si l'on était en présence de *a-* initial, donnant *ja-*.

Les exemples de la prothèse de *v* sont rares. Dans le nom de l' « œuf » (cf. lat. *ōuom*, gr. ᾠόν), la plupart des dialectes ont la prothèse *j-* : v. sl. *ajĭce*, et bulg. *jajcé*, r. *jajcó*, s. *jáje*, slov. *jájce*, pol. *jaje* ; mais le tchèque a *v-* : v. tch. *vajce*, tch. mod. *vejce*. — En face de zd *ātar-* « feu » et irl.

ăith « fourneau », on a p. r. *vátra* « feu, foyer », s. *vàtra*, tch. *vatra*, pol. *watra*, avec *v* partout ; ce *v* pourrait provenir d'une étymologie populaire, le mot ayant été mis en rapport avec *vŭtrĭ* « forgeron » (cf. v. pr. *wutris* « forgeron » à côté de *autre* « forge ») ; la possibilité du rapprochement ressort de tch. *vyheň*, s. dial. *vìganj* « forge » en regard de tch. *oheň*, etc. « feu ».

101. — Les anciennes diphtongues appellent peu de remarques. L'ancien **ei-* donne *i-*, qui est traité comme tout autre *i*, ainsi dans *iti* « aller », cf. lit. *eĩti*. L'ancien **ou-* donne *u-*, devant quoi il n'y a pas plus de prothèse conservée qu'il n'y en a d'ordinaire devant *o* et *ǫ* ; on a ainsi la préposition et préverbe *u* en face de skr. *ava*, etc. De l'ancien **eu-*, qui donnerait *ju-*, on n'a pas d'exemple sûr.

Quant à la diphtongue **oi-*, les exemples sont peu clairs et semblent contradictoires. Il a pu y avoir des traitements différents suivant la position. Le traitement semble être *i-* dans v. sl. *iskǫ* (*ištǫ*), *iskati* « chercher », dont l'*i* est slave commun (s. *ìštēm*, *ìskati* ; r. *ищу́*, *иска́ть* ; pol. *iszczę*, *iskać* ; etc.) ; cf. lit. *ieškau*, *ieškóti* et v. h. a. *eiscōn* ; ce traitement s'explique bien : on a vu (§ 67) que **oi* avait passé à **ei* ; l'*e* a développé la prothèse *j-* et le groupe **jei-* passait naturellement à *ji-*, d'où *i-*. Mais il y a *ě-*, d'où *ja-*, dans v. sl. *jazva* « blessure », bulg. *jázva*, v. r. *ězva* (dans de rares exemples) et *jazva*, r. mod. *jázva*, tch. *jízva*, en face de v. pr. *eyswo* « blessure » ; le sens initial est « trou », et c'est ce qui explique v. sl. *ězvina*, s. *jȁzvina*, slov. *jâzba*, pol. *jaźwa* « terrier », en face de lette *aiza* « crevasse (dans la glace) ».

III

ACTION DES VOYELLES ET DE *j* SUR LES CONSONNES

102. — Suivant que les voyelles sont de la série prépalatale ou de la série postpalatale, les consonnes voisines ont en slave des prononciations différentes. D'ordinaire, le caractère « dur » ou « mou » de la prononciation de la consonne est déterminé par le caractère postpalatal ou prépalatal de la voyelle qu'introduit la consonne ; rarement (voir § 108 et § 115), une voyelle prépalatale agit sur une consonne suivante, mais alors la voyelle qui suit la consonne devient prépalatale, si bien que l'on a en principe : consonne dure devant voyelle postpalatale, consonne molle devant voyelle prépalatale. Cette règle a été troublée ensuite par les phénomènes secondaires de la différenciation (voir § 131 et suiv.).

La distinction entre le type dur et le type mou peut avoir pour conséquence la constitution de deux consonnes différentes, bien qu'appartenant à une même « espèce », comme *t* et *l*, ou même de deux ou trois consonnes tout à fait distinctes, comme dans le cas de *k*, *č* et *c*. Ces changements se sont produits à des dates diverses, les uns en slave commun à des moments successifs avant l'époque historique, les autres au cours de l'histoire propre de tel ou tel dialecte slave.

103. — La distinction des consonnes dures et molles s'est conservée dans les dialectes russes et occidentaux (si ce n'est que le tchèque a opéré des durcissements secondaires), où elle a produit des conséquences nouvelles au cours du déve-

loppement propre de chaque langue. Quant aux dialectes méridionaux, la graphie glagolitique du vieux slave est dominée par la distinction des consonnes dures et molles, et des parlers bulgares ont conservé jusqu'à présent des traces nettes de la distinction. D'ailleurs les dialectes méridionaux ont tendu à perdre la distinction dès avant l'époque historique. La graphie cyrillique du vieux slave représente déjà une forte atténuation ancienne de la distinction sur le domaine bulgare. Quant au serbe, les plus anciens textes y montrent la distinction déjà disparue.

104. — Des consonnes « molles », le slave commun distinguait les consonnes « mouillées », c'est-à-dire les groupes constitués originairement par consonne suivie de yod. En vieux slave, on a par exemple *lŭ* (c'est-à-dire *ťŭ*), *ľŭ* (avec *l* molle), et *ľĭ*, c'est-à-dire *lj* (avec *l* mouillée) ; la consonne mouillée représentait, à la date où on la saisit, une consonne une (voir § 15). La comparaison des dialectes fait apparaître la distinction des trois cas : le serbe confond, notamment pour *n* et *l*, les types durs et mous, en laissant distinct le type mouillé ; inversement, le polonais et le russe distinguent le type dur et le type mou, en confondant le type mou avec le type mouillé. De là :

	V. SL.	SERBE	RUSSE	POLONAIS
	—	—	—	—
{	*lo* (*ťo*)	*lo*	*ťo*	*ťo*
{	*le* (*ľe*)	*le*	*le* (*ľe*)	*le* (et *lo*)
{	*ľe*	*ljе*	*le* (*ľe*)	*le* (et *lo*)
{	*no*	*no*	*no*	*no*
{	*ne* (*ńe*)	*ne*	*ne* (*ńe*)	*nie* (et *nio*)
{	*ńe*	*nje*	*ne* (*ńe*)	*nie* (et *nio*)

Le grand rôle de la mouillure en slave tient à ce que la langue tendait à se relever dans la région médio-palatale (cf. § 105). C'est un des traits dominants du phonétisme slave commun.

1° *Occlusives gutturales.*

105. — Les occlusives *k* et *g* se sont maintenues devant les voyelles postpalatales : *ka, ko, kŭ, ky, kǫ* et *ga, go, gŭ, gy* et *gǫ*. Devant les voyelles prépalatales de date indo-européenne et devant *j*, les mêmes gutturales ont passé à *č*, *ž* : **čě* (d'où *ča*), *če, či, či, čę, *čj* et **žě* (d'où *ža*), *že, ži, ži, žę, *žj*. Plus tard a eu lieu une seconde palatalisation, en *c*, *dz*, notamment devant *ě* ou *i* issus d'un ancien *oi*; d'anciennes diphtongues **koi, *goi*, passées à **kě, *gě*, ont ainsi abouti à *cě, dzě*. La palatalisation en *c*, *dz* de la seconde période indique un type articulatoire un peu différent de la première période. Comme on le voit par le traitement des voyelles, la langue était relevée dans une position médio-palatale, qui explique les mi-occlusives chuintantes : *č*, **dž* (d'où *ž*). Durant la seconde période, la langue tend à se relever plus en avant, d'où *c*, *dz*. Une même consonne apparaît donc sous trois formes *k*, *č* et *c* dans la flexion d'un même mot : v. sl. *vlĭkŭ* « loup », gén. *vlĭka*, instr. *vlĭkomĭ*, dat. *vlĭku*, mais voc. *vlĭče* et loc. *vlĭcě* ; v. sl. *pekǫ* « je cuis », mais *pečeši* « tu cuis », et *pĭcěte* « cuisez » ; v. sl. *ženǫ* « je chasse », et *gŭnati* « chasser » ; v. sl. *kŭ-to* « qui », gén. *kogo*, adverbe *kŭde* « où », mais *čĭ-to* « quoi », gén. *česo*, et d'autre part instr. *cĕmĭ* « par qui » ; *črŭtǫ* (de **čĭrtǫ*), *črĕsti* (de **čersti*) « couper », et *kratŭkŭ* (de **kortŭkŭ*, r. *korótkij*, pol. *krótki*), etc. Au début de l'époque historique, il ne s'agissait plus que d'alternances : les trois consonnes *k*, *č*, *c*, respectivement *g*, *ž*, *dz*, étaient distinctes dès le slave commun. — Dans les transcriptions du grec, les premiers traducteurs utilisaient déjà *k*, *g* devant des voyelles prépalatales.

Exemples :

k, *g* :

skr. *kâsate* « il tousse », v. h. a. *huosto* « toux », lit. *kósiu* « je tousse », cf. r. *kášel'*, s. *kâšalj*, tch. *kašel*, pol. *kaszel* « toux ».

gr. πόλος, lat. *colus* (et, avec un autre vocalisme, v. pr. *kelan* « roue », v. isl. *huel*), cf. v. sl. *kolo* « roue ».

got. *gasts*, lat. *hostis*, cf. v. sl. *gostĭ* « hôte ».

č, *ž* :

skr. *catvâraḥ*, gr. att. τέτταρες, v. irl. *cethir*, lit. *keturì*, cf. v. sl. *četyre*.

skr. *kṛṣṇáḥ*, v. pr. *kirsnan* « noir », cf. sl. **čʲrnŭ* : v. sl. *črŭnŭ*, r. *černyj*, etc.

skr. *jīváḥ* « vivant », lit. *gývas*, lat. *uīuos*, cf. v. sl. *živŭ*.

c, *dz* :

zd *kaēnā-* « vengeance », gr. ποινή, lit. *kainė*, cf. v. sl. *cěna* « prix ».

v. h. a. *geil* « gai, exubérant », got. *gailjan* « égayer », lit. *gailùs* « violent », cf. v. sl. *dzělo* (adverbe) « fort », d'où *zělo*, avec réduction de *dz* à *z*.

La forme *c*, *dz* de l'ancienne gutturale devant *ě* indique qu'on est en présence d'un *ě* issu de diphtongue. Là où il y a un ancien **ē*, la gutturale est représentée par *č*, *ž*, ainsi dans :

alb. *kohë* (de **kēsā*) « temps », v. pr. *kīsman* (de **kēsman*), cf. v. sl. *časŭ*.

v. h. a. *quāla*, lit. *gėlà*, cf. v. sl. *žalĭ* « monument funéraire » (dans d'autres langues « deuil », cf. v. sl. *žaliti* « se lamenter »).

106. — Le *j* des anciens groupes **kj*, **gj* a tendu à se fondre avec les *č*, *ž* précédents ; on ne peut distinguer en slave *če* issu de **kje* de *če* issu de **ke*. Par exemple, on a, en face de *-mlĭknǫti* « se taire », le verbe *mlčati* (**mʲlkē-*) « être en silence », *mlčitŭ* (**mʲlkī-*) « il est en silence », et de même *mlčǫ* (avec *č* issu de **kj*) ; en face de *lęgǫ* « je me coucherai », on a le verbe *ložiti* (de **logī-*) « poser », et *ložǫ* « je pose » (avec *ž* issu de **gj*). Un suffixe **-je-* s'observe ainsi dans *proročĭ* « du prophète », *inorožĭ* « de la licorne », en face de *prorokŭ* « prophète », *inorogŭ* « μονόκερως », etc. Le caractère mouillé de *č*, *ž* du slave commun se manifeste en vieux slave où, après *č* et *ž*, on trouve tantôt *u*, *ǫ*, et tantôt les ligatures de *ju*, *jǫ*. Par

exemple, on écrit *čjudo* ou *čudo* ; le datif singulier masculin de *proročĭ* est *proroču* ou *proročju,* et l'accusatif singulier féminin est *proročǫ* ou *proročjǫ.*

107. — Les mots empruntés au roman et au germanique offrent devant *e, i* en partie la palatalisation de première période, *č, ž* :

lat. vulg. *ceresia* (fr. *cerise*), v. h. a. *kirsa* : r. *čerěšnja,* slov. *črę̑šnja*, s. *trěšnja* (de *crěšnja*), dial. *črěšnja,* tch. *třešně,* pol. *trześnia.*

lat. *crucem* (avec une sonorisation déjà romane de *c* entre voyelles), v. h. a. *chrūzi*: s.-cr. *krîž*, slov. *kríž*, tch. *kříž*, pol. *krzyż*. Pour le traitement *i* (mouillé en tchèque et en polonais) de *u* latin, cf. v. sl. *Rimŭ,* § 119.

got. *mekeis* « épée » : v. sl. *mečĭ* (gén. *meča*).

D'autres emprunts ont *c, dz* devant *ĭ* ou *ę*, c'est-à-dire dans des cas où des mots ayant existé plus anciennement en slave auraient *č, ž* :

v. h. a. *chirihha* : v. sl. *crŭky* (de **cĭrĭky,* voir § 92) « église ».

got. *kintus* « pièce de monnaie » : v. sl. *cęta.*

108. — Baudouin de Courtenay a attiré l'attention sur un autre cas où l'on rencontre le traitement *c, dz* des anciennes gutturales : une gutturale *k* ou *g* placée après certaines voyelles prépalatales : *i, ĭ*, et de même **ĭr, ę* (mais non après *e* ou *ě*) subit en certains cas l'altération en *c* ou *dz* — incidemment, on notera qu'il résulte de là que la voyelle nasale était à un stade **ĭn* lorsque le changement a eu lieu. En face de skr. *avikā* « brebis », on a v. sl. *ovĭca;* en face de skr. *mūṣikā* « souris », v. sl. *myšĭca* « muscle (du bras) » (r. *mýška* est secondaire, voir § 409) ; en face de lit. *vainìkas* « couronne », v. sl. *věnĭcĭ*. Le dérivé en *-kŭ* du démonstratif du type *takŭ* « tel », *kakŭ* « quel », *jakŭ* « lequel » est de la forme *sicĭ*, en face de *sĭ* : seul l'*i* précédent explique la différence. C'est *nicĭ* « vers le bas, face contre terre » qui répond au type skr. *nīcāt, nīcaiḥ* « en bas ». L'imperfectif dérivé en *-a-* de *dvignǫti* est *dvidzati,* celui de *(sŭ-)tęgnǫti* est *(sŭ-)tędzati (sę)*, celui de *mrŭknǫti* (de **mĭrk-*, cf. r. *mérknut'*) est *mrŭcati.* Le mot germa-

nique représenté par v. h. a. *kuning* « prince, roi » est emprunté sous la forme *kŭnędzĭ* ; germ. **penning* « monnaie » a donné *pĕnędzĭ* ; en face de got. *gabigs* « riche », on a l'emprunt v. sl. *gobĭdzĭ*. Cette altération n'a jamais lieu devant consonne ; on a donc toujours *klikŋoti*, *dvignǫti*, *mĭgla*, etc.

Les exemples donnés montrent quelles voyelles et diphtongues provoquent cette palatalisation des gutturales : *i*, *ĭ*, *ę* (*^{i}n, germ. *in*) incontestablement ; le cas de *^{i}r a été discuté, à la faveur de doublets comme v. sl. (*vŭs-*)*trŭdzati* et (*vŭs-*)*trŭgati* et des flottements qui apparaissent dans les dialectes slaves entre les types d'imperfectifs dérivés (*na-*)*ricati*, où la gutturale se palatalise, et (*po-*)*sĕkati*, où la gutturale doit se maintenir (mais cf. s.-cr. *na-sijècati*) ; la forme v. sl. *zrŭcalo* « miroir », qui est slave commune (tch. *zrcadlo*, etc.) semble aussi tirée d'un thème d'imperfectif dérivé, cf. le slavon *po-zrŭcati*. Mais on doit admettre un parallélisme entre l'action de *^{i}r et celle de *ę* (*^{i}n). Il n'en va pas de même pour *^{i}l, en raison de la tendance de *l* vers *t* en fin de syllabe (voir § 89) : des exemples comme *u-mlŭcati*, *tlŭcati* (de *^{i}lk-, *^{i}lk-) peuvent être analogiques, et l'on a par ailleurs *v^{i}lkŭ, *d^{i}lgŭ, sans trace d'une altération de la gutturale.

Pour un traitement de *x* parallèle à celui de *k*, *g*, voir § 114.

Dans les cas où la gutturale était suivie de *e*, *i* ou *j*, on a donc *č*, *ž* dans les mots de cette série qui du reste ont *c*, *dz*. Soit par exemple *otĭcĭ* « père », de **otĭkŭ* ; le vocatif est *otĭče*, le dérivé en *-ina*, *otĭčina* « patrie », et le dérivé en *-je-*, *otĭčĭ* « paternel ». Au moment de la seconde palatalisation, le *k* était déjà passé à *č* dans tous ces cas.

Après *c*, *dz* dus à une voyelle prépalatale précédente, les voyelles *o*, *ŭ* passent à *e*, *ĭ*, parce que des voyelles postpalatales ne peuvent subsister après une consonne molle ; on a donc nom. *sicĭ* en face de *takŭ*, instr. fém. *sicejǫ* en face de *takojǫ*, etc. Mais un *ě* issu de *oi* subsiste, et l'on a gén.-loc. plur. *sĭcĕxŭ* tout comme *tacĕxŭ*. — Si les choses sont différentes dans la flexion des substantifs comme *otĭcĭ*,

et si le locatif pluriel est *otьcixъ* en face de *vlьčexъ*, c'est que le type de *krajь*, *konjь* a été étendu par analogie ; *ě* n'est conservé que dans la forme fixée v. sl. (*ne*) *lьdzě*, ancien datif féminin. Cf. de même *višěxъ*, etc., § 115.

La seconde palatalisation sous l'influence d'une voyelle précédente n'a pas eu lieu universellement, et il ne manque pas en slave de *k*, *g* subsistant après *i*, *ь*, *ę*, **r̥*. Par exemple, on a tout le type de *dvьrьnikъ* « portier ». L'hypothèse de Baudouin de Courtenay suivant laquelle *k*, *g* auraient subsisté après voyelle accentuée, et seraient devenus *c*, *dz* après voyelle inaccentuée, n'explique pas tous les faits sans violence. Mais, d'une part, M. A. Belić (*Južnoslovenski filolog*, II, pp. 18 et suiv.) a montré que le passage de *-ьk-*, *-ьg-* à *-ьc-*, *-ьdz-* a eu lieu devant *a* et *o*, mais non devant *ъ* (issu de **u* dans un nom en *-u-*) et *y* : *lьgъkъ* « léger », *mękъkъkъ* « tendre », *kъnęgynji* « princesse » (en regard de *kъnędzь* « prince ») ont gardé leur *k*, *g* devant **ъ* (issu de *u*), *y* ; en revanche on a *po-lьdza*, de **po-lьga*. D'autre part, les seuls exemples valables d'un double traitement des gutturales n'apparaissent qu'après la voyelle *i* (après *ь*, des formes comme r. dial. *l'ga*, substitué à v. r. *lьžě*, pol. *ulga*, postverbal de *ulżyć*, sont secondaires), et il est probable que l'altération de la gutturale n'a eu lieu qu'après *i* issu de **ī*, tandis que l'ancienne diphtongue **ei*, de même que *e*, **ē* et **oi*, n'a provoqué aucune palatalisation : c'est ce qui semble ressortir d'exemples comme *nicь* (skr. *nīcât*), *sicь* (cf. *takъ*, avec voyelle longue — *sikъ* est slavon serbe. et tardif), fém. *-ica* (de **-ī-ka*, voir § 409), en regard de *tixъ* (de **teiso-*, cf. *těšiti*), *lixъ* (de **leik-so-*, voir § 31), *iskati* (voir § 139, mais *bliscati sę*, voir § 140). Il résulterait de là que l'*i* du mot *lice* (d'étymologie inconnue) serait un ancien **ī*, tandis que l'*i* de *velikъ* (à côté de *velьjь*, qui suppose **-eyo-*) et du suffixe *-nikъ* (en regard du lette *-nieks*) serait dérivé de **ei* ; l'*i* de *likъ* « chœur », qui paraît être emprunté au germanique, fait difficulté, mais doit représenter une ancienne diphtongue. La loi ne peut d'ailleurs valoir que pour les formes vraiment anciennes : un postverbal v. sl. *podvigъ*, tiré de *podvidzati sę*, a le *g* de

podvignǫti, et n'atteste plus qu'un jeu d'alternances dans la dérivation (cf. § 140); il en est de même de composés comme le slavon *zŭlo-likŭ.*

Pour les problèmes que pose la chronologie de la deuxième palatalisation, voir les articles de K. Nitsch et de A. Belić dans la *Revue des Études slaves,* VI, pp. 42 et suiv., VIII, pp. 50 et suiv.

109. — Observations. — Entre les deux résultats de la première palatalisation, *č* et *ž*, il n'y a pas parallélisme : la sourde est une mi-occlusive, et la sonore une simple chuintante; on attendrait la mi-occlusive *ǰ*; mais les sonores étant plus faiblement articulées que les sourdes correspondantes, *ǰ* a passé à *ž* alors que *č*, plus fort, subsistait.

Pour la palatalisation de seconde époque, le parallélisme a subsisté en slave commun, où *dz* se maintient en face de la sourde *c*. Mais la tendance à substituer *z* à *dz* existait néanmoins; déjà, dans les manuscrits vieux-slaves, *z* remplace souvent *dz*, et l'on a par exemple *dvidzati* et *dvizati*. La plupart des langues modernes n'ont plus que *z*; toutefois le polonais a conservé *dz* ; en face de v. sl. *kŭnędzĭ* (d'où *kŭnęzĭ*) « prince » et de pol. *książ*, on a r. *knjaź*, s. *knêz*, slov. *knêz*, v. tch. *kněz* ; en russe, ce *z* est resté mou : *knjaź*, gén. *knjázja*, et de même *stezjá* « sentier » (v. sl. *stĭdza*), etc. Sur le traitement de *x*, voir § 115.

2° *Occlusives dentales.*

110. — Les occlusives dentales sont moins sujettes à s'altérer devant un phonème prépalatal que les gutturales. La plupart des dialectes slaves ont conservé *t* et *d* devant les voyelles prépalatales.

Devant *j*, les dentales ont subi une forte altération dans tous les dialectes ; mais le traitement de **tj* et **dj* varie d'un dialecte à l'autre.

Les dialectes où les occlusives dentales se sont altérées devant les voyelles prépalatales sont le blanc russe, le polonais et le sorabe. Devant les voyelles prépalatales, le grand

russe a encore *ť* et *d* « mous », en regard de *t* et *d* durs ; le slovaque conserve aussi *ť*, *d* devant *e* et *i*, et le tchèque devant *i*. Inversement, les dialectes méridionaux, qui ont tendu de bonne heure à confondre les consonnes dures et molles, n'ont naturellement pas altéré *ť* et *ď*; on citera :

v. sl. *biti* « battre », r. *bit'* : bl. r. *bić*, pol. *bić*, h. sor. *bić*, b. sor. *biś*.

v. sl. *tixŭ* « tranquille », r. *tixij* : bl. r. *cixij*, pol. *cichy*, h. sor. *cichi*, b. sor. *śichy*.

v. sl. *dědŭ* « grand-père », r. *ded* : bl. r. *dzed*, pol. *dziad*, h. sor. *dźěd*, b. sor. *źěd*.

111. — L'altération des groupes **tj* et **dj* étant relativement récente comme celle des diphtongues en *r* et *l*, on a ici l'un des traits par où les dialectes slaves se distinguent les uns des autres. Les dialectes occidentaux concordent entre eux, tandis que les parlers méridionaux offrent des traitements divergents, et plus complexes encore que ne l'accusent les notations des langues littéraires : c'est ainsi que la graphie *ć* du serbo-croate recouvre des phonèmes assez différents, ordinairement *č* mouillé, mais aussi *c* mouillé ou *č* dur, et en outre *ť* en čakavien, et *ť*, *ķ*, *k* en serbo-macédonien ; on se borne à indiquer ici les traitements vieux-slave, serbe et slovène.

	**tj*	**dj*
v. sl.	*št* (c'est-à-dire *šť*)	*žd* (c'est-à-dire *žď*)
serbe	*ć* (*č* très mouillé)	*đ* (*ǰ* très mouillé)
slovène	*č*	*j*
occidental	*c*	*dz* (d'où *z*)
russe	*č*	*ž*

De *světŭ* « lumière », on a un dérivé **světja* qui apparaît sous les formes suivantes : v. sl. *světa*, bulg. *svěšt*, *svěšta*, s. *svéća* (*svijèća*), slov. *svę́ča*, r. *svečá*, pol. *świeca*, tch. *svíce* (v. tch. *svieca*), sor. *swěca*, polabe *svéčă*.

D'un mot sans doute emprunté à germ. **þiudō* « nation » a été tiré un dérivé sl. comm. **tjudjĭ* « étranger », qui fournit à la fois un exemple de **tj* à l'initiale et de **dj* à l'intérieur : v. sl. *štužděi* (aussi noté *štjužděi*) dans Supr. et

dans Zogr., r. *čužój*, pol. *cudzy*, tch. *cizí*, sor. *cuzy*, polabe *caudzŭ* ; à côté il y a une forme où le premier *j* a été éliminé par dissimilation, soit **tudjĭ* : v. sl. *tuždĭ* (forme du traducteur de l'Évangile), s. *tûđ*, slov. *tûj*.

De sl. comm. **gordŭ* « ville », il a été fait un dérivé **gordjan-* (au singulier **gordjanинŭ*) « citoyen » : v. sl. *graždaninŭ*, bulg. *gražđanín*, s. *grȁđanin*, slov. *grajȁn*, r. *gorožánin* (*gražđanín* est emprunté au vieux slave) ; et cf. l'adjectif v. tch. *hraz-ský*, qui répond à slov. *gráj-ski*, moyen s.-cr. *graćski* (de *građ-ski*).

En regard de skr. *mádhyaḥ*, lat. *medius*, on a un substantif sl. comm. **medja* au sens de « limite » : v. sl. *mežda*, bulg. *meždá*, s. *mèđa*, slov. *méja*, r. *mežá*, pol. *miedza*, tch. *meze* (slovaque *medza*), h. sor. *měza*, b. sor. *mjaza*, polabe *midźă*.

112. — Devant voyelle prépalatale, le groupe de consonnes **kt* aboutit au même résultat que **tj* :

skr. *náktiḥ* « nuit », lit. *naktìs*, cf. v. sl. *noštĭ*, s. *nôć*, slov. *nǫ̂č*, r. *noč*, pol.-tch.-sor. *noc*, polabe *nüc*.

got. *dauhtar-*, lit. *dukter-* « fille », cf. v. sl. *dŭšti* (gén. *dŭštere*), bulg. *dăšterja*, s. *kćî* (gén. *kćȅri*), slov. *hčî* (gén. *hčȇre*), r. *doč* (gén. *dóčeri*), v. tch. *dci* (gén. *dcerze*), tch. mod. *dcera*, pol. *córa*.

sl. comm. **mokti* (infinitif de *mogǫ*) « pouvoir », v. sl. *mošti*, s. *mòći*, slov. *móči*, r. *moč*, pol. *móc*, tch. *moci*.

Le *ct* du latin vulgaire était fortement palatalisé dans le roman du Nord, comme on le voit par fr. *laitue*, etc. de *lactūca* ; en empruntant ce mot, le slave commun lui a donné le traitement de **kt* devant voyelle prépalatale, d'où : s. *lòćika*, slov. *ločíka*, tch. *locika*, p. r. *łóčica*.

On ne connaît pas d'exemple qui présente le traitement d'un groupe **gd* devant voyelle prépalatale.

Dans la particule v. sl. *ašte* (et *jašte*), v. s. *aće* (noté *ake*), v. r. *ače*, pol. *jacy*, il est difficile de trouver soit **tj*, soit **kt*. Peut-être s'agit-il d'un groupe **tč*, dont on n'a pas d'autre exemple. On serait en présence d'un ancien **ǭt* (cf. sl. *a*) suivi de la particule **če*, cf. skr. *ca*, gr. τε, lat. *que*.

3° *Occlusives labiales.*

113. — Les voyelles prépalatales n'ont pas sur l'articulation labiale une action directe, et, soit que la yodisation des voyelles prépalatales ait subsisté, comme en russe ou en polonais, soit qu'elle se soit éliminée, comme en serbe, les occlusives labiales sont demeurées sans changement.

Mais les groupes composés d'occlusive labiale suivie de *j* posent une question. Il a tendu en effet à s'introduire entre l'explosion de l'occlusive et le *j* une *l* mouillée, dans laquelle le *j* vient se fondre. L'introduction de *l* mouillée a eu lieu aussi après l'occlusive nasale *m* et après le *v* que l'analogie a introduit devant *j* (*aviti*, 1re pers. sing. *avljǫ*, etc. ; à date plus ancienne, il n'y avait pas de *v*, mais une sonante **w*, qui devant *j* faisait diphtongue avec la voyelle précédente : *kup-ov-ati*, prés. *kup-u-je*, de **-ow-je-*). La tendance à introduire *l* mouillée est slave commune ; mais le résultat diffère suivant les positions et suivant les dialectes.

A l'initiale, le développement de *l* mouillée est constant :

got. ***biuþs*** (gén. ***biudis***) « table, plateau » ; de là v. sl. ***bljudo, bljudŭ*** « plat », bulg. ***bljúdo***, s. ***bljŭdo, bljŭda***, r. ***bljúdo***, v. pol. ***bluda***, sor. ***blido***.

sl. comm. ****bjudǫ*** (cf. skr. ***bódhati*** « il observe », hom. πεύθεται, voir § 67), d'où ****bljudǫ*** : v. sl. ***bljudǫ***, r. ***bljudú***, v. s. ***bljudu***.

sl. comm. ****pjujǫ*** (cf. lit. ***spiáuju***) « je crache » : v. sl. ***pljujǫ***, s. ***pljŭjĕm***, slov. ***pljújem***, r. ***pljujú***, pol. ***pluję***, tch. ***pljji***.

A l'intérieur du mot, entre voyelles, cas où l'articulation est plus faible, *l* mouillée ou ne s'est pas développée ou s'est éliminée dans une grande partie des dialectes, la seconde hypothèse étant la plus vraisemblable. L'absence d'*l* mouillée est alors de règle dans le groupe occidental ; cette absence se retrouve en bulgare et en macédonien ; la langue des premiers traducteurs comportait encore l'*l* mouillée, mais les manuscrits présentent à cet égard des flottements,

et le Suprasliensis, dont le caractère bulgare est net, a ordinairement le type sans *l*:

lit. *žẽmė* « terre », cf. sl. comm. **zemja*, d'où : v. sl. *zemlja* (mais *zemĭja* dans le Suprasliensis), bulg. *zemjá* ; s. *zèmlja*, slov. *zémlja*, r. *zemljá*, en face de tch. *země*, pol. *ziemia*, sor. *zemja*, polabe *ziṁă*.

sl. comm. **kupja*, de *kupiti* « acheter » : v. sl. *kuplja* « marché », bulg. *kúpja* « marchandises » ; v. s. *kuplja*, r. *kúplja* « achat », en regard de tch. *koupě*, pol. *kupia*.

Dans les manuscrits vieux-slaves en écriture glagolitique, où *l* est régulièrement employée devant *j* suivi de *a*, la liquide manque souvent devant *i* ou même quelquefois devant *e* ; en face de *korablji* « bateau » (de gr. καράβιον, avec *l* mouillée développée en slave), on a par exemple loc. sing. *korabi* (et *korabli*) ; dans ces manuscrits, en face de *zemlja*, on a *zemi*, au datif-locatif, plus souvent que *zemli*, et on trouve aussi *pristǫpi* « s'étant approché », à côté de *pristǫpli*, *ostavíše* « ayant laissé » (nom. plur.), à côté de *postavlíše* « ayant posé » (nom. plur.), et même, pour l'abstrait, *pristavênie* « addition » à côté de *pristavlenie*. Ces faits, qui se présentent sans caractère de rigueur, marquent le début du procès d'amuissement de *l* mouillée en vieux slave et en bulgaro-macédonien : *l* après consonne, qui tendait vers *j*, était particulièrement débile en certaines positions ; la graphie *zemĭja* usuelle dans le Suprasliensis doit être la trace de l'ancienne articulation de *l* alors en voie de disparition.

La spirante *x*.

114. — Comme les occlusives gutturales (voir § 105 et suiv.), la spirante *x* offre deux altérations successives, l'une, panslave, en *š* devant les anciennes voyelles prépalatales et devant *j*, l'autre, variable suivant les dialectes, en *ś* ou en *š*, devant les voyelles prépalatales introduites dans la langue postérieurement à la première palatalisation, et aussi après certaines voyelles prépalatales.

Le *x*/*š* issu de *s* pose un problème : le *š* d'un mot

comme *myšĭ* « souris » est identique à celui du thème skr. *mūṣ-* ; or, on a vu (§ 34) que, là où il est issu de *s*, le *x* slave qui apparaît devant les voyelles postpalatales a passé par un intermédiaire *š* ; le *š* qui se trouve devant les voyelles prépalatales de date ancienne n'a donc jamais dû être *x* ; c'est plutôt le *x* employé devant les voyelles postpalatales qui résulte de la nécessité d'employer devant ces voyelles des consonnes dures. Ceci rendrait compte, on l'a vu § 34, du passage surprenant de **š* à *x*.

115. — La seconde palatalisation est en *ś* dans les dialectes méridionaux — et par suite en vieux slave — et en russe, mais généralement en *š* dans les dialectes occidentaux. Ces changements phonétiques se manifestent par des alternances dans la flexion ; ainsi en vieux slave :

duxŭ « souffle, esprit », gén. *duxa*, instr. *duxomĭ*, mais voc. *duše*, avec la première palatalisation, et loc. sing. *dušĕ*, pl. *dušĕxŭ*, avec la seconde palatalisation. Le dérivé **dušja* « âme » est de la forme *duša* dans le slave tout entier, avec la première palatalisation.

muxa « mouche », dat.-loc. *mušĕ* ; mais en polonais *musze*, en tchèque *mouše*, en sorabe *muše*.

xodŭ « marche », *xoditi* « marcher », en face des formes supplétives de *iti* « aller » : *šĭdŭ* « étant allé », *šĭlŭ jestŭ* « il est allé ».

uxo « oreille », gén. *ušese*, nom.-acc. duel *uši*, est exactement parallèle à *oko* « œil », *očese*, *oči*.

Dans tel mot dont l'étymologie n'est pas connue avec certitude, on ne discerne qu'il s'agit d'un ancien *x* devant *ĕ* issu de *oi* qu'à la correspondance occ. *š* = *s* méridional et russe :

slavon *sěrŭ* « gris », slov. *sȩ̑r*, r. *séryj* : pol. *szary*, tch. *šerý*, b. sor. *šery*.

Sur v. sl. *scĕ-*, mais occidental *ščĕ-*, voir § 140.

La seconde palatalisation peut provenir d'une voyelle prépalatale précédant le *x* : c'est ce qui arrive dans le slavon *nasmisati sę* « se moquer » en regard de *smĕxŭ* « rire » et dans *vĭsĭ* « tout », cf. lit. *vìsas* (à bien distinguer du mot indo-iranien attesté par skr. *víçvaḥ*, etc.). La flexion

du vieux slave est celle d'un thème en *-jĭ*, mais avec maintien de *ě* dans instr. sing. *vĭšěmĭ*, gén.-loc. plur. *vĭšěxŭ*, etc. ; le cas est donc exactement parallèle à celui de *sicĭ* (voir § 108). — L'*s* de *vĭsĭ* est *s* molle, même devant voyelle postpalatale : on a v. sl. *vĭsja* (*vĭšě*), c'est-à-dire *vĭša*, de façon régulière dans les manuscrits glagolitiques (sauf le Clozianus) ; *s* a d'ailleurs tendu à se durcir, et l'on trouve dans les manuscrits cyrilliques *vĭsa*, comme en bulgare moderne (dial. *sá-ta*), en serbe (*svă*) et en slovène (*vsà*) ; le russe a au contraire conservé *s* molle (*vsja*, et cf. *ź* issu de gutturale, § 109). Cette consonne *s* molle ne peut s'expliquer par **sj*, qui aboutirait à *š*, et la seule hypothèse possible est *x* altéré en vertu de la seconde palatalisation. Les dialectes occidentaux ont la chuintante attendue : en regard de v. sl. *vĭsĭ*, s. *vȁs* (et *sȁv*), r. *veś*, on a : pol. *wsze*, tch. *vše*, sor. (*w*)*šo* ; ou, en face de v. sl. *vĭsjako* (*vĭšĕko*) : pol. *wszak*, tch. *však*, sor. (*w*)*šak*.

Les conditions où *-x-* passe à *-ś-* (occid. *-š-*) après *ĭ* doivent être les mêmes que celles où *k* et *g* ont passé à *c*, *dz* (voir § 108) ; donc le nominatif féminin *vĭša* est phonétique, mais l'accusatif *vĭšǫ* (noté *vĭsjǫ*) ne l'est pas : il est analogique de *vĭšeję*, *vĭšeji*, etc. (pour *vĭšěmĭ*, voir § 108), du neutre *vĭše*, etc. ; et, en effet, le vieux russe offre, dans un texte de 1192, l'accusatif féminin *vxu*, dont la conservation est inattendue.

Sifflantes *s* et *z*.

116. — Les sifflantes *s* (représentant **s* ou **ḱ*) et *z* se maintiennent devant toutes les voyelles. En slave commun, *s* et *z* étaient des consonnes molles devant les voyelles prépalatales.

Les groupes **sj* et **zj* ont abouti à *š* et *ž* (mouillés) partout. On a ainsi :

gasiti : *gašǫ* « j'éteins », cf. lit. *gesýti*.
nositi : *nošǫ* « je porte » (cf. v. sl. *nesǫ*).
voziti : *vožǫ* « je conduis en voiture ».

lit. *siúti* « coudre », skr. *syūtáḥ* « cousu », cf. v. sl. *šiti* « coudre », avec *i* issu de *y* (ancien *ū*) altéré après *j*.

v. h. a. *kiuwan* « mâcher », cf. v. sl. *žujǫ, žĭvati* (de **zjou-*, **zjŭv-*).

Le démonstratif v. sl. *sĭ* de l'objet rapproché répond à lit. *šìs*, cf. arm. *-s*, got. *hi-*, lat. *ci-*. L'*ś* molle de formes comme gén. sing. *sego*, en face des formes en **-yo-* telles que le génitif lit. *šiõ*, s'explique par le fait que le *š* attendu a été remplacé par *ś* sous l'influence de formes telles que fém. *si* « cette » (lit. *šì*), nom.-acc. plur. neutre *si*, ou telles que acc. sing. fém. *sĭjǫ*, de **kiyān*, etc.

Liquide *l*.

117. — Il y avait trois prononciations de *l* en slave commun (voir § 104). Mais les langues slaves modernes n'ont jamais que deux *l*: *l* dure et *l* molle dans le type polonais et russe, *l* ordinaire et *l* mouillée en serbe. Seul, le vieux slave offre les trois *l*; la distinction de *l* ordinaire et de *l* mouillée y est expressément notée par le signe ˆ qui est ajouté à *l* mouillée. D'autre part, il est certain que *l* dure et *l* molle étaient distinguées; le Zographensis oppose encore *dlĭgŭ* « long » à *dlŭgŭ* « dette » par exemple (voir § 89). Mais, pour différentes qu'elles aient été, *l* dure et *l* molle étaient entièrement commandées par les phonèmes voisins, comme *ť* et *ľ* en russe. Si le polonais a *łe*, *ło* et *le*, *lo* par exemple, c'est le résultat d'un développement proprement polonais.

Le serbe a éliminé toute distinction de *ť* et *l* réglée par les voyelles suivantes; mais *l* finale de syllabe y a passé à *ť*, d'où *o*, même si une voyelle molle suivait en slave commun; c'est ainsi que *solĭ* a donné s. *sô* (de **soo*, représentant **soť*).

Nasale *n*.

118. — A ceci près que *n* dure et *n* molle sont moins distinctes que *ť* et *ľ*, le traitement de *n* est parallèle à celui de *l* (voir § 104).

La notation *n̂* de *n* mouillée est chose courante dans certains manuscrits vieux-slaves. On la trouve même devant *i*, et le serbe a conservé *nj* devant *i* ; on a ainsi : v. sl. *n̂iva* « champ », s. *njȉva*, r. *níva*, et v. sl. *kŭn̂igy* « livre » (fém. plur.), s. *knjȉga*, r. *kníga* ; le pol. *księga* a un *ę* inexpliqué.

Liquide *r*.

119. — La liquide *r* se prête mal à la distinction des deux prononciations, molle et mouillée (voir O. Broch, *Slavische Phonetik*, § 34).

En vieux slave, le signe ˙ de mouillure est beaucoup moins employé pour *r* que pour *l* et *n* ; *burja* est écrit *burě* plutôt que *bur̂ě*, et le signe est parfois employé au hasard : *umĭr̂etŭ* J. XI, 50, Zogr. ; on lit *pĭrję* Ps. IX, 5, etc., mais *pĭrę* Ps. LXXIII, 22 ; le Suprasliensis écrit *cěsara* (adj.) au lieu de *cěsarja*. Le serbe, qui a gardé *l* et *n* mouillées, n'a plus de *r* mouillée :

burja « tempête » : v. sl. *bur̂ě* (glagolitique), s. *bŭra*, en face de slov. *búrja*, r. *búrja*.

večerja « souper », par ex. acc. v. sl. *večer̂jǫ* L. XIV, 12, Zogr. (mais écrit *večerǫ* Mc VI, 21, Zogr.), mais s. *vèčera*.

Le vieux slave tend de même à abolir la distinction de *r* dure et de *r* molle. On a vu § 86 comment *ĭ*r* et *ŭ*r* se confondent en un phonème noté ordinairement *rŭ*, rarement *rĭ*, et il y a quelques cas de flottement entre *ry* et *ri* : *rykati* et *rikati*, *rybě* (datif de *ryba*) et *ribě*, etc., et cf. *trava* et *trěva* (§ 52).

Dans les dialectes occidentaux, *r* molle ou mouillée a subi une forte altération ; elle aboutit à un phonème qui est en tchèque *ř*, et qui est simplifié en *ž* (noté *rz*, d'après la vieille prononciation) en polonais :

v. sl. *rěčĭ* « parole », r. *reč*, s. *rȅč* (*rȉječ*), mais tch. *řeč*, pol. *rzecz* (« chose »).

v. sl. *burja* : tch. *bouře*, pol. *burza*.

v. sl. *zorja* et *zarja* « éclat », r. *zarjá*, s. *zòra* (avec *rj*

privé de sa mouillure) : tch. *zoře* et *záře*, pol. *zorza* et *zarza*.

v. sl. *morje* « mer », r. *móre*, s. *mȍre* : tch. *moře*, pol. *morze*.

Ainsi *r* du type mou ou mouillé n'a subsisté qu'en subissant une grave altération.

Dans le nom étranger de la ville de « Rome », **Rūm-*, de lat. *Rōma* (voir § 62) on n'a pas **Rym-*, mais *Rim-* : v. sl. *Rimŭ*, r. *Rim*, tch. *Řím*, pol. *Rzym* ; comme dans le cas du nom occidental de la « croix » : s.-cr. *krîž*, tch. *kříž*, etc. (voir § 107), l'emprunt a dû être fait par des parlers slaves où la distinction des consonnes dures et molles était destinée à disparaître, et où déjà sans doute elle avait commencé de se réduire dans le cas le plus favorable, celui de *r*.

IV

LA QUANTITÉ DES VOYELLES

120. — La quantité des syllabes dominait le rythme de la langue en indo-européen ; le lituanien donne aujourd'hui encore une idée partielle des oppositions quantitatives.

Plusieurs langues slaves modernes, comme le polonais ou le russe, n'ont plus aucun reste direct des anciennes oppositions de quantité : un *a* ou un *i* russe ou polonais, représentant une ancienne longue, n'est pas plus long par nature qu'un *e* ou un *o* représentant une ancienne brève.

Mais les anciennes longues sont encore représentées par des longues distinctes des anciennes brèves dans une partie des cas en tchèque, en serbe et en slovène ; et comme la répartition des longues et des brèves ne concorde pas dans ces langues, on observe pour beaucoup de cas des représentants longs des anciennes longues au moins dans un dialecte.

Les voyelles qui représentent d'anciennes longues ou d'anciennes diphtongues étaient longues en slave commun, et celles qui représentent d'anciennes brèves étaient brèves. La graphie du vieux slave n'enseigne rien ici ; mais quantité et timbre étaient liés, et la comparaison des langues slaves permet de poser :

$$\bar{a} \quad \bar{e}(\breve{e}) \quad \bar{\imath} \quad \bar{\jmath} \quad \bar{u} \quad \bar{\varrho} \quad \bar{\varrho}$$

en face de *ŏ*, *ĕ*, *ĭ*, *ŭ*.

Dès le slave commun, les longues tendent à s'abréger. En fin de mot, les anciennes longues ne conservent jamais leur quantité, même dans les conditions où à l'intérieur du

mot la quantité longue persiste en serbe ou en tchèque. A l'intérieur du mot, une part des anciennes longues ont été abrégées et en serbe et en tchèque ; mais les conditions d'abrègement diffèrent dans les deux langues. On laisse de côté ici les faits slovènes qui sont compliqués (voir L. Tesnière, *Revue des Études slaves*, IX, pp. 89 et suiv.).

Sous l'accent slave commun, à une ancienne longue rude le serbe répond par une brève, et le tchèque par une longue ; inversement, à une ancienne longue douce le serbe répond par une longue, et le tchèque par une brève (pour la définition de « rude » et « doux », voir § 178). On a donc :

lit. *dúoti* « donner », cf. v. sl. *dati*, s. *dȁti*, slov. *dáti*, tch. *dáti*.

sl. comm. **dārŭ* « don » : v. sl. *darŭ*, s. *dâr* (gén. *dâra*), slov. *dâr* (gén. *darû*), tch. *dar*.

Ce principe souffre des exceptions malaisées à expliquer, surtout en tchèque ; mais, dans l'ensemble, il est établi. Dans le traitement des diphtongues en *r* et *l*, on a :

sl. comm. **górxŭ* « pois » (r. *goróx*) : s. *grȁh*, slov. *grȁh* (gén. *gráha*), tch. *hrách*.

sl. comm. **gorrdŭ* (r. *górod*) « jardin, ville » : s. *grâd*, slov. *grâd*, tch. *hrad*.

Le tchèque représente ici un traitement occidental. En effet, dans le polonais où la voyelle nasale *ą* répond à la longue tch. *ou*, donc à *ǫ* intoné rude sous l'accent, et *ę* à la brève tch. *u*, donc à *ǫ* intoné doux sous l'accent, on a :

v. sl. *dǫti* « souffler » : s. *dȕti*, tch. *douti*, pol. *dąć*.

sl. comm. **kǫsŭ* « morceau » : s. *kûs*, slov. *kǫ́s*, tch. *kus*, pol. *kęs*.

D'ailleurs le vieux polonais a connu jusqu'au xv^e^ siècle des voyelles longues comme le tchèque, et on trouve par exemple dans les anciens textes des graphies comme *daacz* valant *dāć*, forme qui répond à tch. *dáti*.

Ceci concorde avec le fait que, à l'initiale du mot, occidental *ra-* (tch. *rá-*) représente un ancien *or-* intoné rude, et occidental *ro-* un ancien *or-* intoné doux (voir § 82).

Ce système de correspondance entre l'intonation et la conservation ou la perte de la quantité ne vaut que pour la

position sous l'accent, et dans le cas de mots dissyllabiques du slave commun accentués sur l'initiale.

Il n'y a pas à tenir compte des rares monosyllabes accentués, dont la voyelle a pu être abrégée comme toutes les voyelles finales (voir § 157), ou allongée secondairement ; ainsi le pronom « moi », ancien dissyllabe à longue d'intonation rude : v. sl. *azŭ*, v. tch. *jáz*, slov. *jȁz*, est devenu avec la chute du *-z*(*ŭ*) tch. *já*, slov. *jâ*, s.-cr. *jâ* (mais čak. *jă*).

Dans les dissyllabes accentués sur la finale, la longueur de la première syllabe est en principe conservée à la fois en tchèque et en serbe, ce qui indique que la différence entre les intonations douce et rude s'était effacée hors de la position sous l'accent :

sl. comm. *tręsti* « secouer » (r. *trjastí*) : s. *trésti*, tch. *třásti*, pol. *trząść*.

sl. comm. *mǫka* « farine » (r. *muká*) : s. *múka*, tch. *mouka*, pol. *mąka*.

Comme l'accent, avec de nombreux mots, est mobile au cours de la flexion (voir § 187), il devrait en résulter des changements de quantité : en regard de r. *ruká* « main », acc. *rúku*, qui représente sl. comm. **rǫká* avec *ǫ* d'intonation douce (lit. *rañką*, acc.), on a correctement en serbe *rúka*, acc. *rûku*, etc., mais on attendrait en tchèque **rouka*, acc. *ruku*, etc. ; des normalisations sont intervenues, et on ne trouve que tch. *ruka*, pol. *ręka*.

Dans les mots de plus de deux syllabes, les longues tendent à s'abréger d'une manière générale. On observe en effet les abrègements suivants, à en juger par les langues où la quantité a subsisté partiellement :

1° Dans un trisyllabe accentué sur la finale, une longue de syllabe initiale s'abrège : l'*ę* de *tętiva* « corde » (r. *tetivá*, pour v. r. *tjativa*) est représenté par une brève à la fois dans s. *tetíva* et dans tch. *tětiva*, pol. *cięciwa*.

2° Une longue de syllabe initiale de trisyllabe s'abrège sous l'accent : tch. *jahoda*, cf. s. *jȁgoda*.

3° Une longue rude accentuée à l'intérieur du mot est brève dans tch. *kopyto*, cf. s. *kòpito*.

Des abrègements de longues ont pu se produire dans d'autres cas encore : les faits ne sont pas clairs, étant masqués par des réfections analogiques. Ce qui est net, ce sont les oppositions quantitatives qui, en dépit des restaurations de longues, continuent de jouer un rôle important en serbe et en tchèque dans la flexion et la dérivation : s. *grâd*, plur. *grâdi* et (usuellement) *grȁdovi* ; *rûke*, loc.-dat.-instr. plur. *rùkama* ; *mlâd*, abstrait *mlȁdōst* (gén. *mlȁdosti*, etc., trisyllabique) ; — tch. *kráva*, instr. sing. *kravou* (v. sl. *kravojǫ*), instr. plur. *kravami* ; etc. La brève de s. *rùkū* (gén. plur., à côté de *rúkā*) oblige, comme la longue finale produit de contraction, à restituer un génitif duel **rǫkoju* trisyllabique, différent de v. sl. *rǫku*.

A envisager l'ensemble des faits, abrègement total des longues en fin de mot (voir § 181), abrègement de certaines longues dans les mots de plus de deux syllabes, abrègement de toutes les longues sur de grands domaines comme le russe et le polonais, abrègement partiel des longues en tchèque et en serbo-croate, on reconnaît une tendance générale du slave à abréger toutes les voyelles.

121. — En dehors des longues anciennes conservées, les langues modernes offrent des longues qui résultent d'allongements secondaires. Voici un cas particulièrement net d'allongement de *o* dans une forme de nominatif singulier devenue monosyllabique par chute du jer :

sl. comm. *bogŭ*, gén. *boga*, d'où (dans les dialectes) **bōg*, *boga* : s. et čak. *bôg*, *bȍga*, slov. *bǫ̑g*, *bogâ*, tch. *bůh*, *boha*, pol. *bóg*, *boga*, p. r. *bih*, *bóha*.

Le fait est attesté dans tous les groupes de dialectes slaves, mais il ne se présente pas partout dans les mêmes conditions. En petit russe, tout *o* de syllabe fermée est allongé, et il passe à *i*. C'est également la fermeture de la syllabe qui a provoqué l'allongement de *o* dans les autres dialectes, mais cet allongement ne se manifeste en serbo-croate que sous l'accent ancien : *bôg*, gén. *bȍga*, mais *kȍnj*, gén. *kònja* (čak. *kónj*, *konjȁ*) ; au contraire, on trouve dans les dialectes occidentaux tch. *kůň*, *koně*, etc., comme en petit russe : *kiń*, *konjá*. En outre, le serbe et le

slovène d'une part, le petit russe de l'autre, mais non le tchèque, présentent un allongement de *e* dans les mêmes conditions que celui de *o* : s. (et čak.) *lêd, lẽda,* slov. *lẹ̑d, ledû,* et p. r. *l'id, lédu,* mais tch. *led* (le polonais allonge *e* ancien en la mesure où il est passé à *io* : *lód, ledu*) ; et le serbe connaît aussi l'allongement après l'accent : *mlȁdōst,* gén. *mlȁdosti.*

L'opposition de s. *bôg,* mais *kȍnj,* montre que l'on n'a pas affaire à un fait simple d'allongement de voyelle en syllabe fermée (voir § 186, n° 3) ; il en est de même dans le cas des changements de quantité qui apparaissent dans la dérivation : tch. *ruka* et *roučka,* pol. *ręka* et *rączka,* slov. *róka* et *rộčka* (voir § 186 *bis*).

Un cas spécial d'allongement de voyelle s'observe en serbo-croate devant une sonante en syllabe fermée : *stȁrac,* gén. *stârca, pȁlac,* gén. *pâlca* ; le čakavien présente dans ce cas un accent long, noté ', différent de l'accent ancien, noté ˆ (cf. § 185) : *stárca, pálca.* L'analogie a restreint en serbe les effets de cette loi, qui sont mieux conservés en čakavien : s. *pȕn, stȁr,* comme fém. *pȕna, stȁra,* mais čak. *pún, stár.*

Enfin, il y a eu des contractions, qui ont créé des longues nouvelles, ainsi v. sl. *pojasŭ* « ceinture », r. *pójas,* s. *pȍjās* : s.-cr. dial. *pâs* (čak. *pâs*), slov. *pâs,* tch. *pás* ; et qui ont restauré des longues en finale, ainsi v. sl. *novaja* (nom. fém. sing. déterminé), r. *nóvaja* : s. *nȍvā,* tch. *nová* ; v. sl. *rybojǫ* (instr. fém. sing.) : tch. *rybou* (v. tch. *rybú*), pol. *rybą.*

Malgré leur extension, tous ces allongements sont de date dialectale.

Théorie des jers.

122. — La théorie des jers se déduit de la théorie générale des faits relatifs à la quantité.

Les voyelles brèves *ĭ* et *ŭ* du slave, soit qu'elles représentent d'anciens *i* et *u* indo-européens ou empruntés (§ 55 et § 63), soit qu'elles aient été développées devant *n, m, r, l*

(voir § 73 et § 90), étaient particulièrement brèves. En effet, les voyelles sont en principe d'autant plus brèves qu'elles sont plus fermées, toutes choses égales d'ailleurs. En slave, ce principe a eu pour conséquence que les voyelles longues indo-européennes, *ē* d'une part, *ā* et *ō* de l'autre, sont représentées par des voyelles très ouvertes, *ě* et *a*, et que les voyelles brèves indo-européennes, *e* d'une part, *a* et *o* de l'autre, sont représentées par des voyelles moins ouvertes, *e* et *o*.

Par suite de leur brévité naturelle, et sans doute aussi de leur fermeture, *i* et *u* brefs devant être plus fermés que *ī* et **ū* comme *ě* et *a* étaient plus ouverts que *e* et *o*, fait auquel venait s'ajouter la tendance générale du slave à abréger toute voyelle, les anciennes voyelles brèves *i* et *u* ont perdu leur timbre propre. Pour les noter, les anciens traducteurs slaves ont recouru à des signes de formes parallèles créés exprès : on les transcrit, improprement, par *ĭ* et *ŭ*. Le vieux slave est la seule langue où les jers aient été au début (IX^e^ s.) notés constamment : dans un texte versifié de 894, l'Abécédaire de Constantin le Prêtre, tous les jers, en n'importe quelle position, ont la même valeur syllabique que les autres voyelles. Mais les manuscrits du vieux slave, comme les plus anciens manuscrits vieux-russes, offrent déjà un état de choses qui ne répond pas exactement aux notations originelles. Si l'on avait des monuments aussi anciens d'autres langues slaves, on y trouverait sans doute aussi les jers (le manuscrit vieux-slave le plus aberrant de tous, les Feuilles de Kiev, nous les conserve d'une façon à peu près impeccable) ; ainsi, dans un texte de 999, la *Vita sancti Adalberti*, le nom ancien de la ville de Gdańsk est noté *Gyddanysc*, avec *y* marquant le *ŭ* faible de l'initiale de **Gŭdanĭskŭ* comme le *ĭ* fort de *-ĭskŭ*. Toutefois, pour le slovène, les Feuilles de Freising (fin du X^e^ siècle) ne notent déjà plus les jers faibles.

On n'a pas le moyen de déterminer quelle était en vieux slave la prononciation des jers. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que ce n'étaient plus des *i* ni des *u*, même très brefs.

123. — La comparaison des langues slaves fournit des indications :

1° Tout jer isolé s'amuit entièrement, quelle que soit sa place dans le mot : *bogŭ* se réduit partout à *bog* (avec un *o* généralement allongé, on l'a vu § 121) ; *ovĭca* se réduit à *ovca* ; *sŭna* se réduit à *sna*, etc. Cet amuissement des jers isolés est une conséquence de leur extrême brévité. C'est ainsi que, dans les dialectes grecs modernes du Nord, les *i* et *u* inaccentués, brefs par nature et ultra-brefs par suite de l'absence d'accent, se sont amuis.

2° Tout jer immédiatement suivi d'un autre jer qui s'amuit a reçu de ce fait un allongement, tout comme l'*o* de *bogŭ* a été allongé par la chute du jer suivant (voir § 121). Dès lors ce jer est devenu une voyelle de durée normale, et il a été capable de subsister. On distingue donc deux sortes de jers, que la graphie du vieux slave confond, parce qu'elle note seulement le timbre — qui était identique dans les deux — et non pas la quantité, qui différait : les jers faibles, très brefs, qui se sont amuis, et les jers forts, tendant vers la durée d'une voyelle normale, qui ont subsisté, avec quantité brève, sauf altération secondaire. L'amuissement des jers faibles et le passage des jers forts à la valeur de voyelles brèves normales sont deux faces d'un seul et même phénomène.

3° Les jers avaient le caractère de voyelles moyennes, les unes « yodisées » et les autres non. Là où ils subsistent, ils offrent le même timbre dans les langues où la distinction des consonnes dures et molles ne s'est pas maintenue ; on a donc serbe *a* représentant également *ĭ* et *ŭ*, et de même tchèque *e*, bien qu'ici la perte de la distinction soit plus récente qu'en serbo-croate. Le polonais représente *ĭ* fort par *ie* et *ŭ* fort par *e* (précédé de consonnes dures) ; donc *lĭ-* est *le-* et *lŭ-* est *ɫe-*. Le russe, plus net encore, a *e* pour *ĭ* et *o* pour *ŭ*. Les manuscrits vieux-slaves offrent des traces de notation de *ŭ* fort par *o* et de *ĭ* fort par *e* ; ces notations sporadiques, variables suivant les manuscrits, reflètent la prononciation des scribes (voir St. Kul'bakin, *Revue des Études slaves*, II, pp. 183 et suiv.) ; ainsi *pravĭdĭnikŭ* est

noté *pravedĭnikŭ*, dans le Zographensis, etc. Ce qui montre que ces prononciations répondaient à une réalité, c'est que le Zographensis a des graphies inverses : *dŭvŭľino* au lieu de *dovŭlĭno* (*dovolĭno*), *vĭtŭxy* au lieu de *vetŭxy*, etc. Les parlers macédoniens ont, comme le russe, *o* pour *ŭ* et *e* pour *ĭ* ; les parlers bulgares qui sont à la base de la langue littéraire ont *e* pour *ĭ*. Mais le caractère moyen de l'ancien *ŭ* est conservé en bulgare (*ă*), et celui de l'ancien *ĭ* (confondu ou non avec *ŭ*) dans certains parlers bulgares et serbo-bulgares. Même là où l'on n'a pas la forme du vieux slave, la comparaison suffit ainsi à révéler la présence d'un ancien jer. On comparera :

v. sl. *dĭnĭ* « jour » : bulg. et macéd. *den* ; r. *deń*, pol. *dzień*, h. sor. *dźéń*, tch. *den*, s. *dân* (avec longue secondaire), slov. *dân*.

v. sl. *dŭždĭ* « pluie » : bulg. *dăžd*, macéd. *doš* ; r. *dožd*, pol. *deszcz*, h. sor. *déšć*, tch. *déšť* (avec un allongement secondaire), s.-cr. dial. *dăžd*, slov. *dȁž* (gén. *dəžjà*).

La profonde altération des anciennes voyelles brèves *i* et *u*, donnant des jers qui tantôt s'amuissent, tantôt deviennent des voyelles normales, toujours différentes de *i* et de *u*, est sans doute le fait qui a le plus contribué à donner aux langues slaves modernes un aspect particulier. Une flexion v. sl. *sŭnŭ* « sommeil », dat. sing. *sŭnu* est encore comparable à gr. ὕπνος, ὕπνον et ὕπνῳ ; mais r. *son*, *snu*, pol. *sen*, *snu*, s. *sȁn*, *snȕ* ont un aspect absolument distinct de celui des formes grecques correspondantes.

Quand trois jers se succèdent, le second en partant de la fin du mot est fort, suivant la règle générale, et le troisième est faible. Dans un mot tel que *sŭnĭmŭ* « réunion », on a donc *ĭ* fort entre deux *ŭ* faibles ; en revanche, le génitif *sŭnĭma* a un *ĭ* faible et un *ŭ* fort ; dès lors un manuscrit vieux-slave du type du Zographensis peut avoir *sŭnemŭ* et *sonĭma*. Cette flexion complexe est conservée en vieux tchèque : *snem*, gén. *senma* ; mais elle a été éliminée par les langues modernes, qui ont généralisé une des deux formes : tch. mod. *sněm*, gén. *sněmu* (avec *ě* = *'e* secondaire), slov. *sənjȁm* (*səmànj*), gén. *sənjmà* (*səmnjà*). De même l'adjec-

tif *tĭnŭkŭ* « mince », fém. *tĭnŭka*, a donné ordinairement s. *tănak* (d'après *tănka*), etc., mais des parlers macédoniens conservent la forme *tnok* (*knok*), d'où *tnóko* à côté de *ténko* (et *tónko*, voir § 126).

Cette différence de traitement entre le jer fort, qui subsiste en prenant le timbre d'une vøyelle ordinaire, et le jer faible qui s'amuit, à créé dans les langues slaves un jeu d'alternances qui traverse toute la morphologie et la dérivation : r. *stárec*, gén. *stárca*, *vódka*, adj. *vódočnyj*, etc. On parle ainsi de *e* et de *o* « mobiles » en russe, de *a* « mobile » en serbe, de *e* « mobile » en tchèque, etc.

124. — L'amuissement des jers faibles est en slave un phénomène universel. Mais il a eu lieu progressivement, et il est intervenu en certaines conditions plus tôt que dans d'autres. Dans les mots accessoires, les jers ont dû être plus brefs encore qu'ailleurs, et ceci a entraîné, de bonne heure, leur amuissement ; *vĭše*, devenu *vše*, est noté souvent *vse* dans les manuscrits vieux-slaves, et a ainsi entraîné *vsĭ* qui se trouve aussi. Entre deux sourdes, un jer faible a perdu de bonne heure sa sonorité, puis s'est amui ; ainsi *pĭsati* tend de bonne heure vers *psati*, ce qui occasionne la métathèse *spati* dans certains manuscrits vieux-slaves, et ce qui a donné lieu à l'emploi du signe grec ѱ dans d'autres, soit *ѱati*. Mais ces faits sont bien postérieurs au slave commun : encore au IXe siècle, l'Abécédaire de Constantin le Prêtre a toujours *vĭs-* (7 ex.), et il a *pĭsati* trisyllabique. Entre deux sonantes, un jer a pu s'absorber dans ces sonantes, et v. sl. *mŭnogŭ* a tendu ainsi vers *mnogŭ*. Les conditions sont diverses, mais le résultat est toujours le même : *ĭ* et *ŭ* perdent toute prononciation propre. Il ne s'agit du reste là que de l'anticipation d'un amuissement des jers faibles qui est devenu général par la suite.

Les divers dialectes slaves aboutissent ainsi à des résultats semblables, par des développements parallèles, mais indépendants.

125. — Au voisinage de *j*, à en juger par la graphie du vieux slave et par la comparaison des langues, les jers ont tendu à subir une altération de timbre, sans que la quan-

tité ait été atteinte par là. Avant et après *j*, un *ĭ* tend vers le timbre *i*, et devant *j* un *ŭ* vers le timbre *y*.

Pour le jer après *j*, il n'y a à considérer que *ĭ* ; car *ŭ* placé après *j* a passé à *ĭ* (voir § 127). Pour noter l'ancien *j* + *ĭ*, le vieux slave, qui n'a pas de notation pour *j* + voyelle, recourt à *i*, et non pas au signe de *ĭ*. Là où le jer placé après *j* a subsisté dans les langues modernes, c'est avec le timbre *i*, au moins en partie. Sans doute l'*i* en question était ultra-bref, et en fin de mot par exemple il s'est amui comme tout jer ; le représentant actuel de sl. commun **krajĭ* « bord » devenu *kraji* (avec *i* ultra-bref) est monosyllabique, tout comme celui de **vĭlkŭ* « loup » ou de **noktĭ* « nuit », et l'on a : r. *kraj*, s. *krâj*, sl. *kràj*, tch. *kraj*, pol. *kraj*. Mais le passage au timbre *i* a entraîné partiellement l'assimilation à *i* à l'initiale des mots (voir § 95) ; seulement cet *i* n'est jamais long, même dans des positions où, comme en serbe avant l'accent, il serait long s'il représentait un ancien **ī* ou un ancien **ei*. De **jĭmę* « nom », on a v. sl. *imę*, r. *ímja*, s. *ìme*, slov. *imệ*, en face de v. tch. *jmě*, tch. mod. *méno* (écrit *jméno*) et de b. sor. *mě* ; et pol. *imię*, *imiono* à côté de *miono* (secondairement *miano*), doublet qui suppose un plus ancien **jmię* (en polonais, *j*- a dû tomber en position absolue ou après consonne, et se maintenir après voyelle, puis passer à *i*, cf. b. sor. *śpa* et *zé-jśpy*, de **jĭstŭba* « chambre »).

Quand le jer est du type fort, le timbre *i* persiste en slave méridional et en russe ; mais le tchèque a le traitement ordinaire *e*, ainsi dans le mot **jĭgŭla* (voir § 95). A l'intérieur du mot, les actions analogiques et le jeu des voyelles « mobiles » (voir § 123) ont généralement aboli le traitement régulier : d'après d'autres formes où *-ĭmŭ* gardait un jer, on a r. *za-ëm* (gén. *zajmá*), s. *nájam*, pol. *najem*, etc. ; le russe conserve une forme *dostóin* (fém. *dostójna*) « digne », mais dans un mot savant ; on a ailleurs s. *dóstojan* (fém. *dóstōjna*), etc., et le vieux slave connaît déjà la forme *dostojenŭ* à côté de l'usuel *dostoinŭ* (de **dostojĭnŭ*).

Devant *j*, les manuscrits vieux-slaves flottent entre la

graphie *ĭ*, *ŭ* et la graphie *i*, *y*, sans que la quantité du jer soit nécessairement changée par là. Ce traitement spécial du jer devant *j* qu'indique la graphie *i* n'apparaît qu'en vieux slave, et dans le slavon d'église qui continue sa tradition. Toutes les langues slaves modernes, y compris le bulgaro-macédonien qui est la forme évoluée du vieux slave, ont des formes qui supposent un jer ordinaire : ainsi v. sl. *brat(r)ija* « frères » à côté de *brat(r)ĭja*, mais bulg. *brátja*, macéd. *bráka*, r. *brátja*, s. *bràća*, slov. *brâtja*, et tch. *bratří*, h. sor. *bratřa*, etc. Quand on trouve *i*, il s'agit, soit de slavonismes, ainsi r. *brátija* « frères (d'une communauté religieuse) » ; soit de développements analogiques : ainsi, de *biti* « battre », le présent est v. sl. *bijǫ* et *bĭjǫ*, à quoi répond r. *bʹju*, p. r. *bju* avec jer amui ; sans doute il y a *i* dans bulg. *bíja*, s. *bȉjēm*, tch. *biji*, pol. *bijȩ*, mais cet *i* s'explique aisément par inf. *biti*, aor. *bixŭ*, et on trouve encore v. tch. *-bju*, s.-cr. čak. du XVI^e^ siècle *-pju* monosyllabique (cf. r. *pju*).

La tendance à prononcer *i*, *y* devant *j* était si forte en vieux slave qu'elle se manifeste parfois à la rencontre de deux mots unis par la prononciation : on lit, par exemple, non seulement *vy istinǫ* « en vérité » (de *vŭ jistinǫ*), mais aussi *izbavity i* (c'est-à-dire *izbavitŭ-jĭ*) « il le sauvera ». Mais tel autre manuscrit a *sŭměrito i* « il l'humiliera » (*sŭměritŭ-jĭ*, avec *ŭ* fort). Les *i*, *y* spéciaux, en la mesure où ils passaient à *ĭ*, *ŭ*, se sont comportés comme des jers : ils ont été vocalisés en position forte (cf. plus loin r. *dorogój*), et en position faible ils ont pu transformer en jer fort le jer précédent : pour *vŭpijȩ* « criant », *brĭnije* « boue », etc., les manuscrits vieux-slaves offrent sporadiquement des graphies telles que *vopijȩ*, *brenie*, etc., qui s'expliquent par *vŭpĭjȩ*, *brĭnĭje*, etc.

Deux cas particuliers sont à examiner, où le jer se trouvait en position forte. Dans les adjectifs déterminés, le nominatif masculin singulier était en slave commun **novŭ-jĭ*, **vyšĭnjĭ-jĭ* ; on a en vieux slave *novyi*, *vyšĭńii*, mais aussi des formes des types *novy* et *novŭi* (que l'orthographe du vieux slave permet mal de distinguer), *novoi*, et *vyšĭńi*,

vyšĭňĭi, vyšĭňei. Il y a deux groupes de formes : d'une part *novyi*, qui se contracte en *novy*, et c'est la forme qu'attestent toutes les langues slaves modernes en dehors du russe : bulg.-macéd. *nóvi-jat* (*-jo*, avec l'article postposé), s. *nŏvī*, tch. *nový*, pol. *nowy*, etc. ; et d'autre part *novŭi*, forme qui, en dehors du vieux slave, n'est représentée que par le grand russe : r. *dorogój*, et dial. *nóvoj* (*nóvyj* dans la langue littéraire, avec une graphie slavonne notant *o* inaccentué réduit), mais p. r. *dorohíj*. Comme le *y*, en position forte, devait se maintenir, seule la forme *novyi*, se contractant en *novy* en dehors du russe, est phonétique, et la forme *novŭi*, donnant *novoi*, *novoj*, doit être refaite d'après *novo-je*, *nova-ja*, etc.

Il en est de même au génitif pluriel des thèmes en *-ĭ-*, dont la désinence était sl. comm. **-ĭjĭ* : on a en vieux slave *-ii*, et *-i* avec contraction, mais aussi *-ĭi*, et *-ei* avec la vocalisation du jer fort ; *-ĭi* est restauré, soit d'après nom. plur. *-ĭje*, gén.-loc. duel *-ĭju*, etc., soit sous l'action générale des génitifs pluriels en *-ŭ*, *-jĭ*. De plur. *dvĭri* « porte », on a donc au génitif les graphies : *dvĭrii*, *dvĭri* et *dvĭrĭi*, *dvĭrei* ; de même le russe a *-éj*, mais les autres langues ont la contraction en *-ī* : s. *kòstī*, tch. *kostí*, pol. *kości* « des os », en face de r. *kostéj*.

Nous connaissons un cas précis de l'apparition de *i* et *y* spéciaux en slave : ils figurent à la place de *ĭ*, *ŭ* devant ou après *j*. Mais il est possible qu'ils se soient développés en d'autres conditions encore. En effet, le vieux slave présente dans certains cas un *i* qui ne se retrouve pas en bulgaro-macédonien et dans les autres langues slaves : ainsi le nombre « un » a les formes v. sl. *jedinŭ*, neutre *jedino* et *jedĭno*, r. *odín*, *odnó*, bulg. *edín* (et *edén*), *ednó*, avec une opposition nette du traitement de *i* spécial fort et faible du type de r. *dostóin*, *dostójno* ; les autres langues n'attestent que *jedĭn-* : s. *jèdan*, tch. *jeden*, etc. ; or il s'agit d'un composé dont le second élément est **jĭnŭ* « un » (cf. *inogŭ*, tch. *noh* « solitaire, griffon »).

126. — Placé devant une consonne molle, un jer faible est sujet à régler son caractère de jer dur (postpalatal) ou

mou (prépalatal) suivant le caractère dur ou mou de la consonne suivante. Les faits de ce genre sont nets dans certains manuscrits vieux-slaves, tels que le Zographensis ou le Marianus. Ainsi le nom de nombre « deux » est, au nominatif-accusatif masculin, de la forme *dŭva*, cf. véd. *duvá*, hom. δύω ; le féminin-neutre correspondant à véd. *duvé* devrait être v. sl. *dŭvě* ; en fait on lit *dĭvě*, où le *ĭ* est évidemment dû au *v* mou qui suit. De l'adjectif v. sl. *zŭlŭ* (aussi noté *zolŭ*) « méchant », gén. *zŭla*, nom.-acc. n. *zŭlo*, on a des formes telles que *zĭlě*, *zĭli*. Inversement, le nom de la « veuve », qui répond à skr. *vidhávā*, v. pr. *widdewū*, got. *widuwo*, lat. *uidua*, n'a pas la forme ancienne *vĭdova*, mais *vŭdova*. En face de (*vŭz-*)*bŭnǫti* « s'éveiller » et de *buditi* « éveiller », on a *bĭděti*, remplaçant *bŭděti* « veiller », cf. lit. *budėti*. En face de v. r. *potka* « oiseau », de **pŭt(ŭ)ka*, le vieux slave a *pĭtica*, avec *ĭ*. Les exemples de ce genre abondent ; la flexion de *pravĭda* « justice » apparaît en grande partie sous la forme : *pravŭda*, *pravŭdǫ*, *pravŭdy*, mais *pravĭdě*.

Cette altération de *ŭ* et *ĭ* n'a pas lieu après les consonnes qui admettent ou la forme molle seulement ou la forme dure seulement ; on n'a que *čĭto*. Elle n'a pas lieu non plus en principe devant les chuintantes : v. sl. *dŭšti* « fille » conserve son *ŭ*.

Il est arrivé que le jer faible altéré ait réagi sur un jer fort. Le *ĭ* du suffixe *-ĭba* est noté *ŭ* dans le mot v. sl. *sǫdŭba* « jugement », et ceci explique la graphie du génitif pluriel *sǫdŭbŭ*, noté *sǫdobŭ* dans le Psalterium sinaïticum. Le nom *dĭska* de la « table » ou du « plateau » a un ancien *ĭ*, puisqu'il est emprunté aux langues occidentales : lat. *discus*, v. angl. *disc*, v. h. a. *tisc* ; or, on a la graphie v. sl. *dŭska*, et le russe *doská*, sans doute d'après le génitif pluriel *dŭskŭ* ; le traitement phonétique de **dĭska* ou *dŭska* en russe apparaît dans le composé *ská-terť* « nappe ». De *dŭno* « fond », cf. lit. *dùgnas*, on a *bezdŭna* « abîme » et pol. *bezdeń* ; des formes comme le locatif *bezdĭně* expliquent le gén. plur. *bezdĭnŭ*, aussi noté *bezdenŭ* Ps. sin., et de même *bezdĭnĭje*, noté *bezdenie*. L'adjectif v. sl. *tĭnŭkŭ* « mince », qui pré-

sentait un jeu complexe de jers forts et faibles (voir § 123), et qui subissait l'action des autres adjectifs en *-ŭkŭ*, apparaît dans les langues slaves avec des formes qui supposent *tĭn-* et *tŭn-* : pol. *cienki*, mais r. *tónkij*, et dans les parlers bulgaro-macédoniens *ténko* et *tănko* (*tónko*). Le changement de timbre des jers par assimilation atteste la débilité des jers faibles dès l'époque du slave commun.

V

ACTION DE *j* ET DES CHUINTANTES SUR LES VOYELLES SUIVANTES

1° Période ancienne.

127. — En conséquence de l'action des voyelles sur les consonnes précédentes, le slave commun n'avait de chuintantes *č*, *š*, *ž* que devant les voyelles prépalatales et devant *j*, et les consonnes étaient toutes dures devant les voyelles postpalatales, molles devant les voyelles prépalatales. Une seule consonne échappait à ce principe : la consonne *j* ne se prête pas à être prononcée dure, c'est-à-dire à n'être pas prépalatale elle-même. La règle générale de répartition des consonnes dures et molles n'a donc pu être poursuivie dans le cas de *j* que par le passage à la série prépalatale des voyelles postpalatales suivantes. Ce passage s'est en effet produit : après *j*, toute voyelle simple postpalatale s'est changée en la prépalatale correspondante suivant le tableau :

postpalatales :	*a*	*o*	*y*	*ŭ*
prépalatales :	*ě*	*e*	*i*	*ĭ*.

En laissant provisoirement de côté le cas de *ja*, où il s'est produit une altération secondaire (cf. § 132), il résulte de là que, après *j*, on ne rencontre ni *o*, ni *y*, ni *ŭ*. Les flexions qui offriraient *o*, *y*, *ŭ* après *j* y substituent *e*, *i*, *ĭ*. Soit donc la flexion des thèmes en *-o-* ; elle aura deux formes :

nom.-acc. sing.	*vlĭkŭ*	*krajĭ* (v. sl. *krai*)
instr. sing.	*vlĭkomĭ*	*krajemĭ*
instr. plur.	*vlĭky*	*kraji* (v. sl. *krai*)

ou dans les démonstratifs :

gén. sing.	*togo*	*jego*
loc. sing.	*tomĭ*	*jemĭ*

ou dans les participes présents :

nesomŭ « porté » *znajemŭ* « connu »

ou dans la dérivation :

novostĭ « nouveauté » *bujestĭ* « folie »
lĭvovŭ « du lion » *zmĭjevŭ* « du serpent ».

Tout suffixe ou toute finale slave à initiale vocalique a deux formes suivant que l'élément précédent est une consonne quelconque ou un *j*, et ceci a eu pour la morphologie slave une importance d'autant plus décisive que le phonème i.-e. **y*, sl. *j* tient dans la dérivation une place considérable.

Il va de soi que, dans tous les cas où *j* s'est plus ou moins fondu avec une consonne précédente en la mouillant, il exerce les mêmes actions que là où il est isolé. La flexion de v. sl. *polje* (avec *l* mouillée), de *lože* (avec *ž* issu de **-gj-*), de *plešte* (avec *-št-* issu de **-tj-*), de *ǫže* (avec *ž* issu de **-zj-*), etc., est donc parallèle à celle de *znamenĭje* ; et les différences avec le type de *lĕto* résultent toutes de la présence de *-j-* avant les finales.

Comme exemples isolés de l'action de *j*, on peut citer :

skr. *yugám*, gr. ζυγόν, lat. *iugum*, got. *juk* : sl. comm. **jĭgo*, dans tch. *jho* et v. sl. *igo*, r. *igo*, etc.

skr. *syūtáḥ* « cousu », lit. *siúti* « coudre », cf. sl. comm. **sjyti*, d'où **šjiti*, v. sl. *šiti* « coudre ».

Le principe de l'inexistence de *o* après *j* était encore si bien établi en vieux slave que le nom propre Ἰορδάνης a été rendu par *jerdanŭ* (*erdanŭ* dans les manuscrits glagolitiques).

Après un *ž*, mou par nature, on trouve la même altération de *y* en *i* dans un mot emprunté : au roman du Nord, le slave a pris *Iūdaeus*, dont l'*i* consonne initiale se prononçait *j* ; il en a fait **žydove* (nom. plur.), d'où *židove*.

Les consonnes amollies par le fait de la seconde palatalisation, *c*, *dz* et *ś*, ont de même changé les voyelles postpalatales en prépalatales (voir § 108).

128. — Ces faits étant posés pour *o*, *y*, *ŭ*, il y a lieu de croire que **ja* a de même passé à **jě* ; ce n'est pas immédiatement visible parce que **jě* a lui-même passé à *ja* ensuite d'une autre tendance (voir § 131 et suiv.). Mais il y en a des traces indirectes.

En regard de skr. *yâti* « il va (en véhicule) », lit. *jóju*, on trouve dans les langues slaves un type à *ja-* initial qui a été ordinairement généralisé dans le verbe *jaxati* : bulg. *jáham*, s. *jȁhati*, slov. *jâhati*, et pol. *jadę* (2e pers. sing. *jedziesz*, mais dial. *jadziesz*), inf. v. pol. *jać* ; mais on a une forme à *é-* initial dans r. *jédu*, *jéxať*, p. r. *jídu*, *jíxaty*, et c'est cette forme qui domine dans le verbe **jězditi* : r. *jézdiť*, et pol. *jeździć*, s.-cr. *jèzditi*, etc. ; ce *ě-* s'est sans doute fixé d'abord dans les formes à préverbe : le vieux slave *vŭz-ědi* (Luc, V, 4) en fournit un témoignage. Si, dans certaines formes à préverbe, le *ě* s'est maintenu, c'est parce que le *j* initial de *jadǫ*, **jědǫ* avait été remplacé par une simple « yodisation » sous l'influence du verbe parallèle *jidǫ* « je vais », et sur le modèle du verbe **jěmĭ*, *jamĭ* « je mange », avec préverbe *sŭn-ěmĭ* : la confusion qui en résultait entre les deux verbes *jadǫ* et *jamĭ* a été éliminée dans les diverses langues slaves d'une façon qui est propre à chacune. De même, avec le démonstratif *sĭ*, l'adverbe **sj-amo* est devenu **sjěmo*, et, pour des raisons d'analogie, le **sj-* n'étant pas passé à *š* (voir § 116), *sěmo* a subsisté là où l'action du type *kamo* n'a pas fait rétablir *sjamo* : slov. *sȅm*, etc. (voir § 52).

129. — L'action de *j* sur la diphtongue n'est pas la même que sur les voyelles simples. Il n'y a pas d'exemple de diphtongue en *r* et *l* après *j*. Il reste donc à examiner *j* suivi de *oi*, de *ou* et de diphtongue à nasale, *on* ou *om*, qui ont en slave un même résultat. On n'examinera que le traitement à l'intérieur du mot.

Comme **oi* tendait vers **ei* (voir § 67), **joi* aboutissait à **jei* qui, au lieu de donner **jě*, a passé à **ji* ; le changement

était aisé : en fin de mot, **oi* a donné *i* dans une partie des cas (voir § 168). On comparera :

loc. plur. *vlĭcĕxŭ* (cf. skr. *vṛ́keṣu*) : *krajixŭ*
gén. plur. *tĕxŭ* (cf. skr. *téṣām*) : *jixŭ* (cf. skr. *yéṣām*)
impér. *pĭcĕte* (cf. skr. opt. *páceta*) : *délajite*

(sur le type d'impératif *pišate* « écrivez », cf. § 359).

Le *ĕ* issu de *oi* offre donc après *j* la forme alternante *i*. Le *ĕ* issu de *ē* offre par contre la forme alternante *a* : *sĕdĕti* « être assis » (cf. lat. *sedēre*), mais *stojati* « être debout » (voir § 132).

130. — L'*o* de **ou* et de **on* (*om*), soutenu par *u* suivant ou par la nasale qui tendait à fermer l'*o* dans le sens de *u*, a résisté, et, après *j*, les diphtongues **ou* et **on* (*om*) conservent leur traitement ordinaire, à savoir *u* et *ǫ*. Ceci s'explique par le fait que les diphtongues n'ont achevé de se simplifier que peu avant la période historique du slave : dans **jou, joǫ̃*, le *j* pouvait agir sur le début de la diphtongue, non sur la fin. Quand la diphtongue a été simplifiée, ç'a été le seul cas où les voyelles postpalatales comme *u* et *ǫ* (qui représentent d'anciennes diphtongues) se trouvaient après une consonne molle (certaines langues slaves, comme le tchèque, ont éliminé ultérieurement cette anomalie et ont remplacé *ju* par *ji*). On a ainsi :

lit. *jáunas* « jeune » : v. sl. *junŭ*
3e pers. plur. *berǫtŭ* (cf. dor. φέροντι) : *znajǫtŭ*
partic. prés. nom. pl. *berǫšte* (cf. gr. φέροντες) : *znajǫšte*
adverbe *kǫdu* « par où, d'où ? » (interrogatif) : *jǫdu*(*že*) « d'où » (relatif).

Le maintien de *ju* a permis le traitement *ju* de *eu* signalé ci-dessus dans *bljudǫ*, etc. (voir § 67 et § 113), et dans *pljujǫ*.

2° Période récente.

131. — En conséquence des faits qui viennent d'être exposés, le slave avait :

jĕ	*je*	*ji*	*jĭ* (tendant vers *ji*)	*ję*
šĕ	*še*	*ši*	*šĭ*	*šę*

žě	*že*	*ži*	*žĭ*	*žę*
čě	*če*	*či*	*čĭ*	*čę*

et de même avec toutes les consonnes mouillées comprenant *j*, et en outre avec *c*, *dz*, *ś* produits dè la seconde palatalisation. Le *j* ou la forte « yodisation » qui, dans tous les cas, précédait les voyelles prépalatales a, dès avant le début de l'époque historique, exercé sur celles-ci une action différenciatrice intense qui tendait à en faire des voyelles postpalatales, si bien que *ě*, *e*, *i*, *ĭ* ont tendu vers *a*, *o*, *y*, *ŭ*.

Cette tendance, relativement récente, n'a pleinement abouti en slave commun que pour *ě* : un *ě* placé après *j* ou après une chuintante a passé à *a*, et l'on n'a jamais que *ja*, *ša*, *ža*, *ča*. L'avance de *ě* s'explique : les voyelles *ě* et *a*, étant les plus ouvertes, étaient aussi les plus voisines l'une de l'autre ; il y avait moins loin de *ě* à *a* que de *o* à *e*, que de *i* à *y* (bien que le *y* soit plus proche de *i* que n'était l'*ū* qu'il remplace) et que de *ĭ* à *ŭ* (bien que les deux jers aient été rapprochés par l'altération étudiée § 122). Après la consonne *r*, qui se prête mal à conserver le caractère mou, *ě* tend à passer à *a* : dans le Psalterium sinaïticum, au lieu de *vrěmję*, on lit *vramję*, ainsi qu'un certain nombre d'autres formes pareilles.

L'action différenciatrice de *j* et des chuintantes a persisté par la suite, et elle a produit des effets au cours du développement des diverses langues slaves ; *je* tend vers *jo* en russe et en polonais par exemple.

132. — *ě*.

Après *j*, *š*, *ž*, *č*, un ancien *ě* ayant passé à *a* en slave commun, le slave ignore *ě* après ces consonnes :

časŭ « temps », de **čěsŭ*, cf. v. pruss. *kīsman* « temps » et alb. *koh-*.

žalĭ « monument (funéraire), chagrin », de **žělĭ*, cf. lit. *gėlà* et v. h. a. *quāla*.

En regard des infinitifs tels que *sědĕti* « être assis » (cf. lat. *sedēre*), *vidéti* « voir » (cf. lat. *uidēre*), on a *ležati* « être couché », *stojati* « être debout », *slyšati* « entendre »,

mlčati « être en silence » ; il s'agit de la même catégorie verbale, et *a* apparaît dans cette catégorie uniquement après *j*, *š*, *ž*, *č*. L'imparfait est caractérisé par *-ě-* (cf. lat. *legē-bam*) ; or, en face de *nesěaxŭ* « je portais », on a *bijaaxŭ* « je battais », *pečaaxŭ* « je cuisais », *možaaxŭ* « je pouvais », etc. Le comparatif est en **-ějĭ* ; or, en face de *novějĭ*, noté *nověi*, « plus nouveau », on a les notations *mŭnožai* « plus nombreux » (de *mŭnogŭ*), *mękŭčai* « plus tendre » (de *mękŭkŭ*), etc.

Après *š*, *ž*, *č*, un *a* n'est pas ambigu : il suppose un ancien *ě*, nécessaire pour expliquer la chuintante ; l'*a* de *běžati* « courir » ne peut être qu'un ancien **ě*, correspondant à l'*ē* du synonyme lit. *tekėti*. Mais, après *j* (et par suite après *š*, *ž*, *č* issus de *sj*, *zj*, *žj*, *čj*), un *a* peut représenter *a* ou *ě*. L'*a* du v. r. *jara* « printemps », r. *jarь* « blés de printemps », s. *jâr*, pol. *jar* « printemps », etc., peut reposer sur **ē*, cf. got. *jer*, v. h. a. *iār*, ou sur **ō*, cf. gr. ὥρᾱ ; l'*ā* de zd *yārə* « année » est ambigu. Et, si l'on admet que, dans *po-jasati* « ceindre », *po-jasŭ* « ceinture », *a* repose sur un ancien *ō*, c'est que cette racine a *ō* dans les autres langues : lit. *júosiu*, gr. ζώννῡμι.

Le passage de *ě-* à *ja-* à l'initiale des mots dans le vieux slave des manuscrits cyrilliques résulte de la même tendance de *j* à différencier le *ě* suivant. Mais ce n'est pas un fait slave commun.

La simple « yodisation » a provoqué en polonais le passage de *ʲě* à *ʲa* devant les dentales dures, et l'on a ainsi pol. *biesiada* = v. sl. *běsěda* « conversation » ou pol. *biały*, cf. v. sl. *bělŭ* « blanc », en face de pol. *bielić* « blanchir ».

Si *ʲę* donne en russe *ja*, tandis que *ǫ* aboutit à *u*, c'est par suite d'une différenciation analogue. Dès l'instant que, sous l'influence de la « yodisation », *ę* passait à *a*, cette « yodisation » devenait autonome et dégageait un *j*. En tchèque, le passage à *a* n'a eu lieu que devant consonne dure ; en face de v. sl. *pętĭ* « cinq », le russe a *pjatʹ* et le tchèque *pět* ; mais l'ordinal tchèque est *pátý*.

133. — *e*.

Les consonnes *j*, *š*, *ž*, *č* n'ont pas abouti en slave commun

à transformer *e* en *o* ; mais la tendance à la transformation existait aussi.

On a vu § 81 comment *je* suivi de *t* a donné **oť*, d'où *oło*, en russe, et comment pareille tendance s'est manifestée en slave méridional et occidental après les chuintantes. Des faits comme v. sl. *žladǫ* et comme s. *člân*, tch. *článek* sembleraient attester à la fois l'action des chuintantes et celle de *t* ; mais comme on trouve dans le même domaine tchèque *člen*, dial. *član*, *článek*, v. tch. *člének*, on peut penser aussi à un durcissement dialectal des groupes *čl-*, *žl-* qui aurait fait passer *člěnŭ* à *članŭ*, etc., postérieurement à la métathèse de **čel-* en *člě-*.

Ce qui est net, c'est le passage de *je* à *jo* dans plusieurs langues slaves, par assimilation à une consonne dure suivante. En grand russe (mais non en petit russe), un *e* devient *ë* (c'est-à-dire *jo*) sous l'accent devant consonne dure : *lëd* = v. sl. *ledŭ* « glace » ; et de même un *e* final sous l'accent : *ješčë*, *žitë*, etc. ; après *š*, *ž*, *c* durs, *ë* a passé à *o*, fait que l'orthographe ne note qu'après *c* : *licó* = v. sl. *lice*, et *žëny* (pour *žóny*). — Dans une partie des parlers grand-russes, le passage de *e* à *ë* a lieu également en position inaccentuée : *jëgó*, *pólë*, *žoná*.

En polonais, *je* passe à *jo* devant une dentale dure, sans condition d'accent : *lód* (gén. *lodu*) = v. sl. *ledŭ*. Le sorabe offre des faits analogues aux faits polonais.

Une voyelle *jo* n'existait pas primitivement en slave : le système du slave ne comportait qu'une voyelle prépalatale *je* et une voyelle postpalatale *o*. En vieux slave, le *jo-* grec de Ἰορδάνης est rendu par *je-* dans *Jerdanŭ* (voir § 127) ; inversement, le *e* dur du grec, transcrit *(j)e* dans les mots savants, est rendu par *o* dans *olěi*, de ἔλαιον ; *γeona* est la forme prise par gr. γέεννα, et *Vit(ĭ)leomŭ*, à côté de *Vit(ĭ)leemŭ* et *Vit(ĭ)lěmĭ*, la forme prise par Βηθλεέμ.

A l'initiale, la forme alternante de *je-* est *o-* ; mais un flottement *je-*/*o-* est dialectal (voir R. Ekblom, *Der Wechsel (j)e — o im Slavischen*, dans les *Skrifter* de l'*Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala*, 22, 4, 1925) : v. sl. *jedva*, macéd. *ódva(j)*, slov. dial. *odvaj* ; v. sl. *ješte*, bulg.

óšte, macéd. *úšte*, v. s. *ošte*, et aussi bulg. dial. *jóšte*, s. *jȍšte* (d'où *jȍš*), slov. dial. *još*(*če*), ce qui peut représenter, soit la fusion d'une locution renforcée *i ošte*, soit une contamination des deux formes *ješte* et *ošte*. Le fait n'a pris de l'importance qu'en grand russe, où un *je-* initial a ordinairement passé à *o-*, en la mesure où des actions analogiques (*jegó*, d'après *negó*) ou savantes (influence du slavon) ne le maintenaient pas : r. *odín* = v. sl. *jedinŭ* « un », *olén'* = v. sl. *jelenĭ* « cerf », *ózero* = v. sl. *jezero* « lac », etc., et v. r. et r. dial. *odvá*, *oščó* (r. littéraire *jedvá*, *ješčë*). Ce durcissement de *je-* initial en *o-* doit s'expliquer par la phonétique de la phrase ; un fait parallèle, si ce n'est qu'il ne pouvait pas être généralisé puisque *y* n'apparaît pas à l'initiale, est le durcissement de *i* en *y* régulier en russe après consonne dure : *obyskát'*, de *ob* + *iskát'*, *bezymënnyj*, de *bez* + *imen-*, *v izbú* prononcé *v-yzbú*, etc., et qui est attesté en vieux russe depuis les XI^e^-XII^e^ siècles (*v yněxŭ*, *iz ystŭby*, etc.), c'est-à-dire semble contemporain du passage de *je-* à *o-* (v. r. *oděva* dès le XI^e^ siècle).

134. a. — *ĭ*.

L'action des chuintantes sur *ĭ* se manifeste dans les manuscrits vieux-slaves où les jers sont exactement conservés. Les manuscrits de l'Évangile attestent encore un temps où *ĭ* était de règle après *š*, *ž*, *č*, *c*, etc., et après *šť*, *žď* (représentant **kt'*, **tj*, **šč*, **žj*, etc.) ; mais certains manuscrits offrent des traces d'une tendance à noter *ŭ* après ces phonèmes. Cet usage est à peu près constant dans le Clozianus, où on lit : *čŭto*, *nečŭsti*, *množŭstvo*, etc. Dans l'Euchologium sinaïticum, l'usage existe aussi, mais avec une moindre extension : on y lit *požŭrěte* par exemple. Ailleurs, le fait est sporadique.

En russe, le jer intense, passé à *ʲe*, est *ë* sous l'accent dans les mêmes conditions que l'ancien *e*, et l'on a, en face de v. sl. *lĭnŭ*, r. *lën* ; au contraire le polonais a ici *len* (avec *l*, et non *ł*), parce que tout *ĭ* est représenté en polonais par *ie*.

b. — *i*.

En russe, *š*, *ž* et *c* devant *i* sont devenus des consonnes dures, et *k*, *g*, *x* des consonnes molles ; le *i* des groupes *ši* et *ži* vaut donc *y*, et l'orthographe note *cy* un ancien *ci* : ainsi *žiľcý*, *otcý* = v. sl. *otĭci* ; mais pour *ky*, etc. on a *ki*, etc., ainsi *xítryj* = v. sl. *xytryi*. L'orthographe polonaise, plus nette encore, note *y* après *sz*, *cz*, *ż* (*rz*), *dż*, et *c*, *dz* issus de gutturales, soit *szy*, *czy*, *ży*, etc. ; et d'autre part *i* après *k*, *g*. Il se trouve ainsi que l'ancien *Rimŭ* aboutit en polonais à *Rzym*, et retrouve un *y*, par un détour (voir § 119).

En somme, il y a en slave une tendance à transformer en voyelles postpalatales les prépalatales placées après *j*, *š*, *ž*, *č* ; mais cette tendance est relativement récente, et elle n'a abouti que partiellement ; on y rattachera le traitement *a* de *ę* en russe par exemple (voir § 132).

VI

LES GROUPES DE CONSONNES

135. — Il y a ici trois cas à considérer :

1° Les groupes d'occlusive suivie d'occlusive ou sifflante : l'occlusive qui commence le groupe ne subsiste jamais.

2° Les groupes de sifflante suivie de consonne quelconque : les deux éléments du groupe subsistent toujours.

3° Les groupes de consonne suivie de sonante, *j*, *w*, *r*, *l*, *m*, *n* : la consonne initiale du groupe subsiste ou s'amuit suivant les cas ; l'altération a eu lieu en partie au cours du développement propre des dialectes.

Il ne sera pas question ici des groupes de sonante suivie de consonne, où la sonante a formé diphtongue avec la voyelle précédente : il en a été traité aux §§ 65 et suiv.

Ces différences de traitement s'expliquent.

Les occlusives placées devant occlusive ou devant sifflante s'amuissent par suite de la faiblesse naturelle aux implosives, faiblesse qui est particulièrement marquée en slave (voir § 65).

De là résulte que les syllabes ouvertes sont les plus fréquentes. Les mots tels que v. sl. *bezakonĭnikŭ* « impie » ne sont pas rares.

Les sifflantes suivies de consonnes étaient prononcées avec force dans une partie des langues indo-européennes, et les graphies telles que αριστος sont courantes dans beaucoup d'inscriptions grecques. Cette prononciation forte des sifflantes devant consonne a dû exister aussi en slave ; elle a même subsisté jusqu'à présent, et elle donne l'impression

— contraire à la théorie générale de la syllabe — que, dans une langue telle que le serbe, on aurait une coupe *dȍ-sta*. De même que *s* passe à *h* en grec à l'initiale et entre voyelles, mais subsiste devant *p*, *t*, *k*, de même, en face des occlusives qui s'amuissent, le slave a *s*, *z* qui se maintiennent : sl. *gostĭ* « hôte » a conservé le même aspect que got. *gasts* et que lat. *hostis*. Les syllabes terminées par *s*, *z*, *š*, *ž* sont les seules syllabes fermées qui se soient maintenues en slave commun, et jusque dans les langues slaves modernes.

Le slave commun n'admet pas de consonnes géminées, ni *-tt-*, ni *-ss-* par exemple (voir § 141).

Le fait que les consonnes subsistent devant sonantes, sauf en des cas spéciaux, ne fait pas échec à la tendance générale du slave à constituer des syllabes ouvertes : des groupes comme *tr* faisaient position en indo-européen et font encore position dans la langue védique et la langue homérique ; mais, de très bonne heure, ces groupes ont tendu à ne plus faire position dans toutes les langues, même dans l'Inde ; en attique, tout comme en latin, la première syllabe d'un groupe tel que *patra-* est brève, et il y a apparence que l'état slave historique repose sur un état analogue à l'état attesté en attique et en latin. Les consonnes se groupent avec une sonante consonne suivante presque comme avec une voyelle.

A. — Occlusive plus consonne proprement dite.

a. — Occlusive plus occlusive.

136. — Par suite de la structure de la langue, où les éléments désinentiels et même suffixaux commencent en général par des dentales (ou par des voyelles et sonantes), les seuls groupes anciens pour lesquels on ait des exemples sont ceux dont le second élément est un *t*.

Le groupe **-pt-* se réduit à *-t-*. On a ainsi en vieux slave, comme infinitifs correspondant à *tepǫ* « je frappe », *-črŭpǫ* « je puise », *grebǫ* « je rame », etc., les formes *teti*, *-črěti*, *greti*, etc. En face de *dlŭbǫ* « je creuse », cf. v. h. a.

-telban « enterrer (en creusant) », on a un nom d'instrument bulg. *dlató* « ciseau », r. *dolotó*, tch. *dláto*, pol. *dłóto*, cf. v. pruss. *dalptan*. Un *p* est tombé dans le mot **netĭjĭ*, v. sl. *netĭi* « neveu », cf. zd *naptyā-*, gr. ἀνεψιός ; mais la chute de *p* s'observe aussi en germanique : got. *niþjis*, et un ancien **neptyo-* aurait pu à la rigueur perdre dialectalement son *p* dès l'indo-européen. — Comme l'a précisé M. Vey (voir *Bull. Soc. Ling.*, XXXII, 1931, pp. 65-67), un traitement plus ancien du groupe *pt* s'observe au moins dans un cas sûr : en regard de skr. *pitṛvyaḥ*, lat. *patruos*, le slave a *stryjĭ* « oncle paternel » (avec *y* spécial, cf. v. r. *stroi*), qui suppose **ptruyo-* avec le degré zéro de zd *tūirya-* ; on a de même bulg. *pá-storok* « beau-père » en face de *pá-sinok* « beau-fils ». Ainsi le groupe *pt* a eu à date ancienne un traitement *st* qui rappelle celui de i.-e. *tt* (voir § 141) ; le traitement qu'on observe dans *greti*, de **grep-ti*, est donc celui d'un groupe *pt* maintenu ou rétabli par voie analogique — des formes plus récentes comme *gresti* (slavon, et v. tch. *hřésti*, etc.), à côté de *grebsti*, ne représentent que la substitution à la caractéristique *-ti* de l'infinitif d'une caractéristique nouvelle *-sti* prise aux types *nesti* (*nes-ti*), *vesti* (de **ved-ti*).

Du groupe **-kt-*, on n'a de bons exemples que devant voyelle prépalatale (voir le traitement § 112). Devant voyelle postpalatale, *k* a dû s'amuir. Le verbe *pletǫ* « je tresse » répond à lat. *plectō*, v. h. a. *flihtu*, à côté de gr. πλέκω : il doit être un vestige du type des présents en **-te-* (voir § 218), et avoir présenté un groupe **kt* qui figurait tantôt devant voyelle prépalatale et tantôt devant voyelle postpalatale, selon le jeu des désinences flexionnelles (pour la perte de l'alternance **kt* /**kť*, cf. le supin *pešti*, d'après inf. *pešti*, § 255). Le cas du verbe *letěti* « voler », dont le rapprochement avec lit. *lekiù* « je vole » paraît s'imposer, est plus compliqué, parce que ce verbe a un présent en *-i-* ; mais ce présent doit être secondaire (voir § 243), et cf. r. *letúčij*, si toutefois cet adjectif verbal est ancien ; le substantif r. *lët* « vol », pol. *lot*, tch. *let*, slov. *lèt* représenterait ainsi **lektŭ*, mais c'est un postverbal de *letěti*. Le

mot v. sl. *potŭ* « sueur » est, lui, isolé, et il s'explique bien par **poktŭ*, cf. *pekǫ* « je cuis », à en juger par lit. *prākaitas* « sueur » en regard de *kaistù, kaitaũ, kaĩsti* « s'échauffer ». En face du nom de la « nuit », lit. *naktìs*, etc., qui est v. sl. *noštĭ*, etc., avec **kt* devant voyelle prépalatale, on a un nom de la « chauve-souris » ou du « papillon (de nuit) » : r. *nétopyr'*, tch. *netopýr*, s.-cr. dial. *metòpir*, etc., où il est naturel de chercher un composé **nekto-pirĭ* « qui vole la nuit », dont l'*e* seul reste énigmatique (le mot a subi des altérations diverses dans tous les dialectes slaves).

L'ordinal *pętŭ* « cinquième », en face de lat. *quintus*, gr. πέμπτος, ne prouve rien ; car **peńkto-* a dû se réduire de bonne heure à **peńto-*, et skr. *pańkti-* apparaît comme *pańti-* ; l'abstrait *pętĭ*, qui sert en slave de nom de nombre cardinal, peut donc n'être pas analogique ; il suffit de partir de **peńtis*, forme simplifiée de **peńktis*.

On notera que *-bd-* s'est réduit à *-d-*, qui subsiste devant *m*, dans *sedmŭ* « septième », cf. gr. ἕβδομος (voir § 147).

A la rencontre d'un préverbe et d'un verbe, *-tk-* s'est réduit à *-k-* dans **ot-kryti* « découvrir », d'où v. sl. *okryti* (le plus souvent remplacé par *otŭkryti*).

Dans les mots du type *kogda* (*kŭgda*) « quand ? », *togda* (*tŭgda*) « alors », *jegda* « quand », d'après les principes posés, le groupe *gd* ne saurait être ancien ; d'autre part, les textes vieux-slaves (à l'exception du Psautier du Sinaï) ne notent jamais un jer entre *g* et *d*. La plupart des dialectes conservent ce *gd* : r. *kogdá*, tch. *kehdy*, v. pol. *kiegdy*, b. sor. *kegdy* ; toutefois le groupe a généralement tendu à se simplifier, d'ordinaire en *d* : pol. *kiedy, gdy*, s. *kàda*, etc. (et r. *kadá* dans la prononciation courante) ; en *g* en bulgare : *kogá, kogí* (par l'intermédiaire d'une forme *kodga*, avec métathèse). Il doit s'agir d'une forme abrégée qu'on n'essaiera pas d'interpréter ici.

b. — Occlusive plus spirante.

137. — Le seul cas à considérer est celui de $k+x$, alternant avec $k+š$, et représentant un ancien $k+s$ (lituanien

kš, et en indo-iranien *kš*) ; ce groupe aboutit à *x* (*š*) simplement. Le passage de *s* à *x* (*š*) n'a pas lieu devant consonne en slave (voir § 34), si bien que la flexion des aoristes en *-s-* (voir § 267 et suiv.) offre à la fois *x*, *š* et *s* dans les racines terminées par une gutturale :

rekǫ « je dis » : *rěxŭ* « j'ai dit », *rěste* « vous avez dit », *rěšę* « ils ont dit ».

tekǫ « je cours », *žegǫ* « je brûle » : *těxŭ*, *těste*, *těšę*, *-žašę* (écrit *vŭ-žěšę* Ps. LXXIII, 7).

De même, à la rencontre du *t* final d'un préverbe et du *x* initial d'un verbe, *-tx-* se réduit à *-x-* : **ot-xoditi* donne *oxoditi* « partir », en face de *ot-iti*.

c. — Occlusive plus *s*.

138. — **p* + *s* et **t* + *s* aboutissent à *-s-*.

**ps* > *s* :

osa « guêpe », cf. lit. *vapsà*, v. h. a. *wafsa*, lat. *uespa* (avec métathèse).

-grěsŭ, aoriste en *-s-*, en face de *grebǫ* « je rame ».

**ts* > *s* :

věsŭ « j'ai conduit », aoriste en *-s-*, en face de *vedǫ*.

čisŭ « j'ai lu », aoriste en *-s-*, en face de *čitǫ*.

ostǫpiti « s'écarter », de **ot-stǫpiti*.

B. — Sifflante plus occlusive.

139. — Les groupes *sk*, *st*, *sp* et *zg*, *zd*, *zb* se maintiennent en slave, soit que la sifflante représente d'anciens **s*, **z* (voir § 30), soit qu'elle remonte aux prépalatales du type indo-européen oriental (voir § 28). Les groupes du type *z* + consonne (sonore) n'existent pas à l'initiale des mots. On a ainsi :

spějǫ, *spěti* « prospérer », *spěxŭ* « hâte », cf. lit. *spėju*, *spėti* « être assez rapide pour », skr. *sphāyate* « il croît », v. h. a. *spuon* « réussir ».

stati « se mettre debout », cf. lit. *stóti*, gr. dor. ἔστᾶν, skr. *ásthām*, lat. *stāre*.

skora « peau », cf. lat. *scortum* « peau, cuir » et le groupe de lit. *skiriù* « je sépare », v. irl. *scaraim*, v. h. a. *sceran*.

gospodĭ « seigneur » (étymologie peu claire).

jestŭ « il est », cf. v. lit. *ẽsti*, skr. *ásti*, gr. ἔστι, lat. *est*, got. *ist*.

iskati « chercher », cf. v. h. a. *eiscōn*, lit. *ieškóti*.

nesti « porter » (avec *s* issue de i.-e. **k̑*), cf. lit. *nèšti* et gr. ἐνεγκεῖν, ποδ-ηνεκής, etc.

zb ne se trouve dans aucun exemple isolé ancien ; on l'observe à la rencontre d'un préverbe et d'un verbe, dans *vŭz-buditi* « éveiller », par exemple.

mĭzda « salaire », cf. got. *mizdo*, zd *mižd̥əm*, gr. μισθός.

mozgŭ « moelle », cf. zd *mazga-*, v. pr. *musgeno*, v. h. a. *marg* (*mark*).

140. — Devant les voyelles prépalatales, le second élément des groupes *sk*, *zg* subit la palatalisation suivant les règles indiquées pour *k* et *g*.

La première palatalisation aboutit à **sč*, **zj*, d'où **šč*, **žj*, par assimilation de la sifflante à la consonne suivante. Le groupe *šč* se maintient ou passe à *št* suivant les dialectes ; le vieux slave a déjà *št* (proprement *šť* ; mais *šč* dans les Feuilles de Kiev, qui présentent des traits dialectaux aberrants) ; le tchèque remplace *šč* par *št* (*šť*) au cours de la période historique ; le russe et le polonais conservent *šč* jusqu'à présent. Le groupe **žj* passe à *žd* (ainsi en vieux slave) ou à *žž* suivant les dialectes. Les parlers serbes et slovènes ont des traitements variés suivant les régions.

**ješče* « encore » : r. *ješčë* (dial. *oščó*), pol. *jeszcze*, slov. dial. *jošče*, *išče*, v. tch. *ješče* (d'où *ještě*) ; mais v. sl. *ješte*, bulg. *óšte*, s. *jȍšte*.

**ščędéti* « épargner » (à côté de *skǫdŭ* « pauvre, misérable ») : r. *ščadít*, mais v. sl. *štędĕti*, s. *štédeti* (*štédjeti*).

**ščedrŭ* « miséricordieux » : r. *ščédryj* (slavonisme), pol. *szczodry*, mais tch. *štědrý* (de *šče-*), v. sl. *štedrŭ*.

v. sl. *rozga* « rameau » (aussi *razga*, sans doute hyperdialectisme d'après v. sl. *raz-* pour *roz-* d'autres dialectes,

voir § 82) : collectif *rožděje, ražděje* ; un évangile galicien du XII^e^ siècle a la graphie *rožčije,* avec *žč* qui doit noter un phonème complexe **žďž* qui a tendu ensuite à s'assourdir en *šč* (p. r. mod. *rŭščja*) ; le slovène a *rǫžje,* dial. *rǫždže* ; le polonais a un dérivé *rószczka* (et *różdżka*).

Le préverbe *iz-* avec les verbes *ženǫ* « je chasse », *žešti* « brûler », *žiti* « vivre », donne en vieux slave *iždenǫ, iždešti, iždĭti* ; on a de même s.-cr. dial. *ìždenēm,* v. pol. *zdżyć.*

La combinaison de la sifflante et des groupes **tj, *dj* a abouti aux mêmes résultats que la palatalisation des groupes *sk, sg,* ainsi *pustiti* « lâcher », part. passif **pustjenŭ* : r. *púščennyj,* pol. *puszczony,* tch. *puštěn,* s.-cr. *pûšten* (dial. *pûšćen*). En vieux slave, où les groupes **tj, *dj* donnent par eux-mêmes *šť, žď,* on a *šť, žď* pour **stj, *zdj,* ainsi *puštenŭ, prělištenĭje, prělištati* en face de *prělistiti* ; *prigvoždenĭje, prigvaždati* en face de *prigvozditi.*

Le mot suivant doit fournir un exemple des correspondances pour le groupe **zdj* :

v. sl. *dŭždĭ* « pluie », s.-cr. dial. *dȁžd* et v. čak. *daž(j),* slov. *dȁž* (gén. *dəžjȁ*) et dial. *dəždž,* v. tch. *dešč,* d'où *déšť,* pol. *deszcz* (avec assourdissement de la finale : v. pol. gén. *dżdżu*), r. *dožď,* p. r. *dož(dž)* et *došč.* Il s'agit sans doute d'un ancien composé **dus-dyu-* au sens de « mauvais temps ».

La seconde palatalisation aboutit à *sc, *zdz* ; en vieux slave, le groupe *sc* est en partie conservé, ce qui paraît être l'usage des premiers traducteurs, en partie transformé en *st* (parallèlement au passage de *šč* à *št*) ; le groupe *zdz* devient *zd* ; on a ainsi v. sl. *nebesĭscĕjemĭ,* locatif déterminé de *nebesĭskŭ* « céleste », *pascě* et *pastě,* datif-locatif de **paska* « Pâques », *dręzdě,* datif-locatif de *dręzga* « bois » (cf., avec la première palatalisation, le collectif v. pol. *drzążdże*). Dans les dialectes occidentaux, où *x* donne, lors de la seconde palatalisation, *š* (voir § 115), le groupe *sc* passe à **šc,* d'où *šč,* de là : pol. *szczegół,* tch. *štíhlý,* en face du slavon *scĕglŭ* « unique » ; pol. *Polska* « Pologne », loc. v. pol. *Polszcze* ; v. tch. *dska* « planche », loc. *dščě, dště.*

Lorsque le groupe *sc* est produit par la rencontre d'un préverbe et d'un verbe, on trouve un triple traitement en vieux slave, par suite de la réaction constamment renouvelée du verbe simple : de *iz-* et *cěliti* « soigner », on a *iscěliti* et *istěliti* « guérir », et aussi *icěliti*, avec une réduction de *sc* qui apparaît dans le slavon *cěglŭ* à côté de *scěglŭ* ; dans les dialectes occidentaux, en regard de v. r. *cěpiti*, s.-cr. *cépati* (*cijèpati*) « fendre », on a v. tch. *ščiepati* (d'où *štípati*), pol. *szczepać*, dont l'initiale conserve le traitement régulier de *sc* dans des formes à préverbe comme s.-cr. *iscépati*, *rascépati*.

Le groupe *sk* est sujet à la seconde palatalisation du fait d'un *i* précédent : en regard de v. sl. *blištati* « briller », slavon *blěskŭ* « éclat », de r. *blesnúť*, de pol. *błeszczeć*, de tch. *blesknouti*, on a l'itératif v. sl. *bliscati sę* (et aussi *blistanije* dans le Suprasliensis), s. *blìstati* ; le russe a alors *blistáť* et le petit russe *blestáty*. La forme a d'ailleurs tendu à s'éliminer : le Suprasliensis a déjà *bliskati sę*, et le serbo-croate a *blìskati* plus récent que *blìstati*. Un substantif *bliskŭ* « foudre » dans l'Euchologium, avec le vocalisme de l'itératif, montre que la gutturale était rétablie dans les postverbaux (d'après le type *blěskŭ*, à vocalisme ancien *o*) ; on ne peut donc pas faire état de telles formes secondaires pour préciser le jeu ancien de la seconde palatalisation après *i* (voir § 108).

C. — Consonnes géminées.

141. — Il y avait en indo-européen des *t* géminés dans certains mots expressifs ou enfantins ; ces *-tt-* ont subsisté, ou, quand ils ont été éliminés, l'ont été par simplification. Le slave *otĭcĭ* « père » est dérivé d'un mot i.-e. **atta* « papa », dont le slave a un autre dérivé, *otĭnjĭ* « du père », cf. gr. ἄττα, lat. *atta*, got. *atta*, alb. *at*, m. irl. *aite*. — Ce type de gémination, qui tenait une grande place dans les formes familières de l'indo-européen (type des adjectifs tels que lat. *lippus*), n'est jamais reconnaissable en slave ; à la gémi-

nation consonantique du grec dans des formes hypocoristiques comme Θεοκκώ pour Θεόκλεια, le serbo-croate répond par un allongement vocalique : *bráto* pour *brăt* « frère », *krézo* pour *krèzub* « brèche-dent », etc. (voir § 425).

Plus ordinairement, le *t* géminé résulte de la rencontre d'une dentale terminant un élément morphologique avec un *t* commençant un autre morphème. Alors on rencontre partout, sauf en sanskrit, des formes altérées, et à skr. *-tt-* répondent *-st-* en iranien, slave, baltique et grec, *-ss-* en germanique, celtique et latin. En face de *vědě* « je sais », le slave a par exemple *věstŭ* « connu », cf. (avec le vocalisme ancien) zd *vista-* « connu », gr. (ἄ-)*Fι*στος, v. irl. *(ro-)fess*, got. *(un-)wissa*, et en lat. *ūsus* (de **ūssos*) à côté de *uideō*. En face de **ědętĭ* « ils mangent », le slave a **ěstĭ* « il mange », **ěste* « vous mangez », cf. v. lit. *ėst(i)* à côté de **édmi*, et en grec ὠμ-ηστής, en latin *ēsus* (de **ēssos*) ; lat. *ēst*, *ēstis* sont analogiques. Les infinitifs offrent beaucoup d'exemples ; en face de *sędǫ* « je m'assiérai », on a ainsi *sěsti*, cf. lit. *sėdu*, *sėsti*, et zd *ni-šasta-* « assis », lat. *sessus*.

Le slave ignore *s* géminée. La 2e personne du singulier de la racine **es-* se présente avec *-ss-* dans hom. dor. ἐσσι, v. lat. *es(s)*, arm. *es*, mais avec simplification de date indo-européenne dans : skr. *asi*, zd *ahi*, ion.-att. εἶ ; dans sl. *jesi*, *-s-* peut donc reposer soit sur i.-e. **-ss-*, soit sur i.-e. **-s-*.

Dans les racines terminées par une sifflante reposant sur une prépalatale indo-européenne orientale, l'aoriste en *-s-* présente *-s-* simple qui repose sur *-s-* terminant la racine plus *s* du suffixe, soit *nĕsŭ* « j'ai porté », en face de *nesǫ* ; *vĕsŭ* « j'ai mené (en voiture) », en face de *vezǫ* ; etc. Après les prépalatales anciennes, *-s-* ne passe donc pas à *-š-* (d'où *x*) en slave, et l'aoriste v. sl. *vĕsŭ* « j'ai mené (en voiture) » de *vezǫ* s'oppose à skr. *ávākṣam*. On a de même *osĭ* « essieu » en regard de lat. *axis*, skr. *ákṣaḥ*, *tesati* « travailler à la hache » en regard de gr. τέκτων, skr. *tákṣati*, tandis que le lituanien, qui rend l'ancienne prépalatale par *š* et fait passer le groupe *šs* à *š*, a *ašìs*, *tašýti*.

D. — Consonne plus sonante.

142. — Les consonnes se maintiennent en principe devant les sonantes, phonèmes qui participent de la nature des voyelles. Tandis que, devant les occlusives et les sifflantes, les consonnes sont sourdes ou sonores suivant la nature de la consonne suivante, au contraire, devant les sonantes, les consonnes gardent leur caractère propre ; on ne peut avoir que **-kt-* ou que **-gd-* ; mais on peut avoir **-ky-* et **-gy-*, **-kr-* et **-gr-*, etc. Des altérations diverses interviennent souvent par suite de la nature propre de certaines consonnes et de certaines sonantes.

Les groupes à *j* ont déjà été vus § 102 et suiv. ; le *j* altère la consonne gutturale ou dentale précédente et se fond dans celle-ci en la mouillant ; entre une consonne labiale et le *j* se développe, au moins dialectalement, une *l* mouillée.

Les groupes du type sonante consonne plus sonante consonne n'existent guère en principe, parce que, devant toute consonne, une sonante se présente normalement comme second élément de diphtongue : il n'y a pas de groupe du type **-owno-*, parce que, en pareil cas, la prononciation était **-ouno-*, d'où sl. comm. *-uno-*, ainsi lit. *jáunas*, v. sl. *junŭ*. A l'initiale du mot, il a existé cependant des groupes **wr-*, **wl-*, que le slave paraît avoir réduits à *r-*, *l-*. Ainsi l'on rapproche *rota* « serment » (v. r. et pol. *rota*, slov. *róta*) de skr. *vratám* « détermination, décision », v. sl. *rĕzati* « couper » de gr. *Fρήγνῡμι* « je brise ». Aucun exemple n'est tout à fait sûr ; mais plusieurs sont plausibles.

a. — Consonne + *r*.

143. — Les groupes composés des occlusives ou spirantes + *r* subsistent toujours :

kr- : *krŭvĭ* « sang » (v. pol. *kry*), cf. skr. *kravíḥ*, gr. κρέας, lat. *cruor*, lit. *kraŭjas*.

svekry « mère du mari », cf. lat. *socrus*, et avec une gutturale différente de celle du slave, skr. *çvaçrúḥ*.

gr- : *griva* « crinière », cf. skr. *grīvá* « nuque ».

xr- : *xromŭ* « boiteux » ; l'étymologie n'est pas claire.

tr- : *trĭje* « trois », cf. skr. *tráyaḥ*, gr. τρεῖς, lat. *trēs*.

jętra « foie » (plur. neutre), cf. véd. *āntrâṇi* « entrailles ».

dr- : *drobiti* « mettre en morceaux », cf. got. *ga-draban* « tailler ».

**rŭdrŭ* « rouge », cf. gr. ἐρυθρός, lat. *rubrum*.

pr- : *pro-* « devant », cf. skr. *pra-*, gr. προ-, lat. *prō*.

br- : *brŭvĭ* « sourcil », cf. skr. *bhrúḥ*, lit. *bruvis*, v. h. a. *brāwa*.

Dans le groupe *sr* (de i.-e. **sr* ou **ḱr*), l'explosion de *s* et l'attaque de *r* se sont combinées et ont abouti à l'intercalation d'un *t* ; ce phénomène se retrouve en germanique et en baltique. Mais ce n'est pas un développement germano-balto-slave ; d'une part, le développement d'un *-t-* dans le groupe *sr* est chose naturelle et se retrouve ailleurs (fr. pop. *castrole* de *casserole*), et, d'autre part, le développement de *t* en ces conditions n'est pas général en baltique : *str* est régulier en lette, mais *sr* subsiste couramment en lituanien. En slave, le passage de *sr* à *str* est constant, ainsi :

v. sl. *struja* « courant, rivière », cf. lit. *srovė* et dial. *sraujà*, lette *strauja*, et, avec d'autres formations, v. r. *strumenĭ*, pol. *strumień*, lit. dial. *straumuo*, et lette *stràume*, v. h. a. *stroum*, en face de skr. *srávati* « il coule », gr. ῥέ(*F*)ω, etc.

v. sl. *sestra* « sœur », cf. le dat. sing. skr. *svasré*, arm. *kheṙ* (gén.-dat. sing.) ; le gotique a de même *swistr-*.

v. sl. *ostrŭ* « aigu », cf. lit. *aštrùs*, et gr. ἄκρος, skr. *áçriḥ* « pointe ».

Le groupe *zr* passe de même à *zdr*, ainsi v. sl. *izdrešti* de **iz-rešti* (préverbe *iz* + *rešti* « dire »). Dans le groupe d'une préposition et d'un nom, le développement de *d* a eu aussi lieu, ainsi v. sl. *izdrǫky* et v. pol. *zdrękі* « de la

main », c'est-à-dire *iz* + *rǫky* ; s'il a en général disparu par la suite, c'est en vertu de généralisations analogiques. On a même dit *Izdrailĭ* en empruntant la forme Ἰσραήλ.

Mais, dans les dialectes où les diphtongues telles que *or* ont abouti à des groupes tels que *ra, ro,* une dentale ne s'insère pas entre *s* et *r* ainsi rapprochés (voir § 79) :

v. sl. *sramŭ,* pol. *srom* (cf. p. r. *sórom*) « honte », en face de zd *fšarəma-,* pers. *šarm.*

v. sl. *srŭdĭce* « cœur » (r. *sérdce,* s. *sr̀ce*), cf. lit. *širdìs.*

v. sl. *zrakŭ* « aspect », pol. *w-zrok* (cf. r. *zórok*).

v. sl. *zrŭno* « grain » (r. *zernó,* s. *zr̀no*), cf. got. *kaurn.*

Toutefois *t* s'est alors introduit en tchèque, et l'on a tch. *středa* en face de v. sl. *srěda,* r. *seredá,* pol. *środa.* On observe le même fait ailleurs, en particulier dans les parlers macédoniens.

En regard de *-sr-* intervocalique ancien, il semblerait qu'on trouve non pas *-str-*, mais *-zdr-* dans :

nozdri « narines », cf. lit. *nasraĩ* « museau ».

**męzdra* (r. *mjazdrá, mezdrá* « écharnure », v. pol. *miązdra,* tch. *mázdra* « membrane », slov. *mẹ́zdra,* s.-cr. *mezdra* « écharnure, pellicule », etc.), qu'on rapproche ordinairement de lat. *membrum,* en face de skr. *māṃsám,* etc., en l'expliquant par **męsra.*

Mais un passage de **sr* à **zr* (d'où *zdr*) serait contraire et aux traitements des autres mots et au principe du maintien du caractère sourd des consonnes sourdes devant sonantes. En fait, le mot **męzdra* est inséparable du verbe attesté par r. *mezdrítʹ* « écharner (une peau) », slov. *mẹ́zdriti,* pol. *miezdrzeć,* etc., terme de mégisserie, et il a en slavon un doublet *męždra* qui suppose **męzdrja.* Il doit plutôt s'agir d'un composé de type ancien au sens d' « écharnure », dont le premier terme est *męso* « chair » et le second la racine *dr-* du verbe v. sl. *dirati* « déchirer ». La même explication conviendrait à *nozdri,* qui peut représenter **nos-drĭ* « fente du nez, naseau ».

b. — Consonne + *l.*

144. — Les groupes de labiale, de gutturale et de sifflante plus *l* subsistent :

pl- : *plovǫ* « je vogue », cf. gr. πλέ(*F*)ω, skr. *plávati.*
toplŭ « chaud », en face de *topiti* « chauffer ».

bl- : *blędǫ* « j'erre », cf. got. *blinds* « aveugle » et *blandan* « mêler ».
greblo « rame », en face de *grebǫ* « je rame ».

kl- : *klĭknǫti* « s'écrier », cf. lit. *klỹkti* « pousser des cris perçants ».
oblěklo « vêtement », en face de *oblěkǫ* « je mettrai (un vêtement) ».

gl- : *gladŭkŭ* « lisse » (r. *gládkij,* pol. *gładki*), cf. lit. *glodùs* et v. h. a. *glat,* lat. *glaber.*
mĭgla « brouillard, brume », cf. lit. *miglà* et gr. ὀμίχλη.

xl- : *drękxlŭ* « triste », à côté de *drękselŭ.*

sl- : *slovo* « parole », *slaviti* « glorifier » (voir § 247), *slava* « gloire », cf. zd *sravō* « parole », skr. *çrávaḥ* « gloire », *çrāváyati* « il fait entendre », gr. κλέ(*F*)ος, lat. *clueō*, etc.
osla « pierre à aiguiser », cf. *ostrŭ* « aigu ».

zl- : *žĭzlŭ* « verge » ; étymologie peu claire.

žila « veine, tendon » (cf. arm. *jil* « nerf ») n'est pas un correspondant exact de lit. *gýsla* « veine, tendon », v. pr. *-gislo,* mais un mot slave formé avec le suffixe *-la* en face de *žica* (s.-cr. *žĭca* « fil, corde »), lit. *gijà* « fil », gallois *gi* « nerf », etc., et cf. l'adjectif sl. comm. *židŭkŭ* « flexible, fluide ».

145. — Les occlusives *t* et *d* sont malaisées à prononcer devant *l,* parce que le point d'articulation de *t* et *d* est à peu près le même que celui de *l* et le mode d'articulation autre. En slave, *tl* et *dl* subsistent dans les dialectes occidentaux et se réduisent à *l* en slave méridional et russe. Cette répartition dialectale, concordant avec celle que présentent les groupes *kv, gv* devant voyelle prépalatale (voir

§ 150), indique une plus grande résistance des premiers membres de groupes dans les dialectes occidentaux que dans les autres :

**pletlŭ* (forme nominale en *-lŭ* du verbe *pletǫ* « je tresse ») : v. sl. *pletŭ*, bulg. *plel*, s. *plȅo* (fém. *plèla*), r. *plël*, mais tch. *pletl*, pol. *płótł* ; slov. *plèl*, fém. *pléla*, et *plętəl*, fém. *plétla*, avec restauration du groupe.

**órdlo* « araire » (avec suffixe *-dlo* des noms d'instrument) : v. sl. *ralo*, s. *ràlo*, r. *rálo*, mais pol. *radło*, tch. *rádlo* ; slov. *rálǫ*, et slov. dial. *šídwo*, *šìdło*, dim. *šìdļce* (pour slov. *šílo*, *šílce*, r. *šílo*, tch. *šídlo*) « alène », avec le groupe *dl* conservé.

**jedla* « sapin (cf. v. pruss. *addle* et lit. *ẽglė*) : slavon *jela*, s. *jéla* et *jȅla*, r. *el'*, mais tch. *jedle* (v. tch. *jedla*, *jedl*), pol. *jodła*, b. sor. *jëdła*, polabe *jádlă* ; et slov. *jęla*, *jęl*, dial. *jedla*, *jèdwa*.

Le seul texte vieux-slovène que l'on possède, les Feuilles de Freising, offre *-dl-* réduit à *-l-* dans le datif pluriel *crilatcem* « alatis », en face de v. tch. *křidlatec* « être ailé », et de tch. *křídlo* « aile », v. pol. *krzydło*, b. sor. *kšidło*, mais v. sl. *krilo*, s. *krílo*, etc. ; en revanche *-dl-* y subsiste dans : *modliti ze* « prier », cf. tch. *modliti se*, pol. *modlić się*, mais v. sl. *moliti*, s. *mòliti*, r. *molít'*, et dans : *vzedli* (c'est-à-dire *vsedli*) « il établira », cf. pol. *o-siedlić*, tch. *sedliště*, en face de v. sl. *vŭ-seliti*. Le slovène moderne a *móliti*, *vséliti* ; mais une forme *modliti* apparaît dans les parlers slovènes septentrionaux, et des formes du type de *šìdło* signalé ci-dessus sont conservées à l'extrémité Nord-Ouest du domaine slovène, dans la *Zilska dolina* (Gailthal). Ces parlers slovènes forment transition entre le slave méridional et le slave occidental. Voir L. Tesnière, *Revue des Études slaves*, XIII (1933), pp. 51 et suiv.

c. — Consonne + *n*, *m*.

146. — Devant les sonantes *n* et *m*, qui sont des continues par l'émission nasale, mais des occlusives au point de

vue buccal, les consonnes sont moins bien conservées que devant *r* et *l*. Les sifflantes et les occlusives gutturales se sont maintenues ; mais les occlusives dentales et labiales se sont réduites à zéro.

Conservation de *sn, sm, zn, zm* :

sněgŭ « neige », cf. lit. *sniẽgas*, v. pruss. *snaygis*, got. *snaiws* et le verbe zd *snaēžaiti* « il neige ».

vesna « printemps », dérivé en *-ā-* du thème **wes-n-*, cf. skr. *vasantáḥ* et gr. (*F*)ἔαρ, lit. *vasarà*.

smijati sę « rire », cf. lette *smeju*, skr. *smáyate*, angl. *smile*.

pismę « lettre, caractère d'écriture », en face de *pĭsati* « écrire ».

jesmĭ « je suis », cf. skr. *ásmi*, lit. *esmì*, gr. ion.-att. εἰμι, lesb. ἐμμι.

znajǫ « je connais », cf. skr. *jñā-*, gr. γνῶναι.

žizně « vie », en face de *žiti* « vivre » (*-zně* est suffixe).

zmĭjĭ (noté *zmĭi, zmii*) « dragon », *zmĭja* (*zmija*) « serpent » (littéralement animal « terrestre »), (« être terrestre », cf. lat. *homō*), cf. lit. *žmuõ* « homme ».

La sifflante *-s-* n'est tombée que dans des groupes complexes. Après *r*, elle a disparu dans **čʼrsnŭ* (v. sl. *črŭnŭ*, r. *čërnyj*, etc.) « noir », cf. skr. *kṛṣṇáḥ* et v. pruss. *kirsnan*. Un autre exemple également complexe est celui du groupe **-ksn-* qui s'est réduit à *-n-* dans **louksnā*, cf. zd *raoxšna-* « brillant », v. pruss. *lauxnos* (plur.) « astres », lat. de Préneste *losna*, lat. *lūna* ; le slave a partout *luna* « lune » (et aussi « lueur, reflet »).

Les groupes *xn* et *xm*, qui ne sont attestés sûrement que dans des formations slaves, sont conservés, ainsi *sŭxnǫti* « sécher », et r. *suxmén* « sécheresse », à côté de l'aoriste *-sŭxŭ* et de l'adjectif *suxŭ* « sec ».

De même les groupes *kn* et *gn* ont subsisté :

-mlĭknǫti « se taire »

stegno « cuisse »

gnetǫ « je presse », cf. v. angl. *cnedan*.

ognĭ (et, plus ordinairement, *ognjĭ*) « feu », cf. skr. *agníḥ*, lat. *ignis*, lit. *ugnìs*.

Il n'y a pas d'exemples valables du traitement de *k*, *g* devant *m*.

147. — Les groupes *tn*, *dn* se réduisent à *n*:

ot-vrŭnĭ « inversement », de **ot-vĭrtnĭ*, cf. *vrŭtĕti* « tourner ».

svĭnǫti « se mettre à briller », cf. *svĭtĕti sę* « être brillant », *svĕtŭ* « lumière ».

(*vŭz-*)*bŭnǫti* « s'éveiller », cf. *bŭdĕti* « veiller », *buditi* « éveiller ».

Le groupe *dm* se réduit de même à *m*:

damĭ « je donnerai », de **dad-mĭ* en face de *dad-ętŭ* « ils donneront » et de *daste* « vous donnerez ».

r. *výmja* « pis », s. *vĭme*, tch. *výmě*, pol. *wymię*, cf. skr. *údhar*, v. h. a. *ūtar*, etc.; le mot slave repose sur **ūdhmen-*.

ruměnŭ « rouge » est dérivé d'un mot correspondant pour la forme à lit. *raumuõ* « chair de muscle »; cf. s. *rûd* « rougeâtre » et sl. **rŭdrŭ* (v. r. *rĭdrŭ*).

Aucun exemple sûr de **tm* n'est attesté; le résultat serait sans doute *m*, mais, dans le seul cas où on attendrait la rencontre d'un *t* final de racine et d'un *m* initial de suffixe, on trouve une forme v. sl. *čismę* « nombre », en face de *čĭtǫ* (voir § 385); et on ne saurait guère en faire état, le mot étant à côté de son synonyme *čislo*. On explique souvent v. sl. *vrĕmę* « temps » comme reposant sur **wert-men-*, cf. sl. *vrŭtĕti* « tourner », mais d'autres hypothèses sont aussi possibles.

L'ordinal *osmŭ* « huitième » repose au fond sur **oktmo-*, cf. lat. *octō*, etc.; mais le groupe complexe **-ktm-* se présente dans des conditions spéciales; le lituanien a de même *ãšmas* « huitième ».

Le groupe *dm* est conservé dans *sedmŭ* « septième », cf. gr. ἕβδομος; cf., avec restauration de la sourde comme dans lat. *septimus* d'après lat. *septem*, etc., v. pruss. *sep(t)mas*, lit. *sẽkmas*; mais ici *dm* repose sur **-bdm-*; le *d* relativement fort parce qu'il était appuyé sur *b* s'est maintenu, tandis que le *b* devant consonne tombait.

148. — Pour les groupes **pm*, **bm*, la réduction à *m* n'est

indiquée que dans le cas du préverbe *ob-, o-* (voir § 172).

Quant à **pn, *bn,* ces groupes se sont réduits à *n* :

sŭnŭ « sommeil », cf. gr. ὕπνος, et, avec un autre vocalisme, skr. *svápnaḥ,* lit. *sãpnas,* v. isl. *suefn* ; le slave a le verbe *sŭpati* « dormir », mais *usŭnǫti* « s'endormir » (aor. *usŭpe*).

dŭno « fond », cf. lit. *dùgnas* « fond » (de **dubnas* ; cf. lette *dubens*), gall. *dwfn* « profond », gaul. *dubno-* « monde ».

(sŭ-)gŭnǫti « plier », à côté du dérivé imperfectif *-gybati* et du nom v. r. *gŭbežĭ* « pli », ou de v. sl. *su-gubŭ* « double » ; cf. lette *gubt* « se plier ».

**kanǫti* « dégoutter » (slavon *kanuti,* s. *kănuti,* slov. *kániti*), à côté de *kapati.*

Toutefois les groupes *pn, bn* n'étaient pas contraires au type slave ; le vieux slave et les langues slaves ont restitué analogiquement la labiale dans les verbes en *-nǫti* sous l'influence des aoristes, des imperfectifs dérivés et des dérivés verbaux et nominaux :

v. sl. *topnǫti* « s'enfoncer », d'après l'aoriste *-topŭ,* l'imperfectif dérivé *-tapati* et le causatif *(po-)topiti* ; ailleurs on a : s. *tònuti,* tch. *tonouti,* pol. *tonąć,* mais r. dial. *tópnuť.*

v. sl. *po-gybnǫti* « périr », d'après l'aoriste *po-gybŭ,* l'imperfectif dérivé *-gybati* et le causatif *gubiti* ; ailleurs on a s. *gȉnuti,* tch. *hynouti,* pol. *ginąć,* r. *gínuť,* mais avec préverbe *po-gíbnuť.*

d. — Consonne plus *v.*

149. — Devant *v* (i.-e. **w*), toutes les consonnes se maintiennent :

sv- : **svojĭ* (v. sl. *svoi*) « sien propre », cf. skr. *sváḥ,* etc.

zv- : *zvěrĭ* « animal sauvage », cf. lit. *žvėrìs,* gr. θήρ (éol. φήρ).

tv- : **tvojĭ* (v. sl. *tvoi*) « ton », cf. skr. *tváḥ,* gr. σός.

dv : *dvorŭ* « cour », *dvĭri* « porte », cf. skr. *dvâram,* lat. *forum,* etc.

lędvĭję « lumbi », cf. v. h. a. *lentī* « reins », et lat. *lumbī* (de **londhwo-*).

La 2e pers. duel *věvě* « nous (deux) savons », où l'on attendrait **vědvě*, a perdu son *d* par analogie des deux autres premières personnes, *věmĭ* et *věmŭ*, où la chute du *d* est phonétique.

kv- : *kvasŭ* « boisson aigre ».

skvrŭna « saleté ».

gv- : *gvozdĭ* « clou ».

xv- : *xvala* « louange ».

150. — Devant une voyelle prépalatale, une gutturale suivie de *v* reste inaltérée dans les dialectes occidentaux, mais subit la seconde palatalisation dans les dialectes russes et méridionaux :

sl. comm. **květŭ* « fleur » : tch. *květ*, pol. *kwiat*, sor. *kwět*, mais v. sl. *cvětŭ*, s. *cvêt* (*cvȉjet*), slov. *cvệt*, r. *cvet*.

sl. comm. **kvĭtǫ*, **kvisti* (et **kvĭtěti*) « fleurir » : v. tch. *ktvu* (de **kvtu*), tch. *kvísti*, pol. *kwiść*, h. sor. *ktu*, *kćěć*, b. sor. *kwitu*, *kwisć*, mais v. sl. *-cvĭtǫ*, *-cvisti*, s.-cr. dial. *cvàtēm*, *cvàsti* et *càvtjeti*, slov. *cvétem*, *cvésti*, r. *cvël*.

sl. comm. **gvězda* « étoile » : tch. *hvězda*, pol. *gwiazda*, b. sor. *gwězda*, mais v. sl. *dzvězda* (*zvězda*), s. *zvézda* (*zvijèzda*), slov. *zvę́zda*, r. *zvezdá*.

sl. comm. **gvizdati* « siffler » : tch. *hvízdati*, pol. *gwizdać*, mais slavon *zvizdati*, s. *zvíznuti*, slov. *zvízdati*, r. dial. *zvizdáť*.

Pour *xv-*, on n'a pas de bons exemples. On trouve bien *xv-* devant voyelle prépalatale en russe, ainsi dial. *xvistét* « siffler », p. r. *xvýškaty* « fouetter », et cf. s.-cr. *hvistati*, *fȉsnuti* « frapper », tout comme tch. *chvist* « sifflement », pol. *chwist* ; mais un verbe expressif de ce genre prouve peu en matière de phonétique. Le vieux slave et le vieux russe ont *vlĭsvi* comme nominatif pluriel de *vlĭxvŭ* « sorcier, enchanteur » ; cette palatalisation peut provenir d'un fait analogique.

151. — Pour le groupe *pv*, on n'a pas d'exemples satisfaisants. Quant à *bv*, il se réduit à *b*. Le **w* s'est absorbé

dans la labiale précédente, tout comme *j* s'est absorbé dans une dentale ou une gutturale précédente. Les exemples sont constitués en général par *ob-* suivi d'un mot commençant par *v*; on a ainsi v. sl. *obiti* de **ob-viti*; *obratiti* de **ob-vortiti*, et de même r. *oborotít*, pol. *obrócić*, etc.

Restauration des groupes.

152. — En somme, le slave a éliminé tous les groupes d'occlusive plus occlusive ou *s* et une part notable des groupes de consonne plus sonante; un groupe **ky* est devenu *čj*, d'où *č* simplement. Les groupes subsistants laissent en grande partie aux syllabes le caractère de syllabes ouvertes, ainsi dans des cas comme *větrŭ* « vent » ou *teplŭ* « chaud », où *tr*, *pl* forment groupe comme en grec attique ou en latin. Par suite de la simplification des diphtongues et de la réduction d'une grande partie des groupes de consonnes, le slave commun se trouvait donc être une langue où les syllabes ouvertes dominaient, de beaucoup.

Mais l'amuissement des jers faibles est intervenu (voir § 123), et il en est résulté qu'un grand nombre de groupes de consonnes qui avaient disparu ont été restaurés et que la langue a possédé un nombre illimité de syllabes fermées. La tendance à supprimer toute syllabe fermée a été arrêtée; toutes les langues slaves ont conservé en gros les groupes de consonnes nouvellement formés et ont cessé d'éliminer les anciens. On a vu ainsi le mot à quatre syllabes ouvertes *sŭtĭnikŭ* « centenier » devenir le mot à deux syllabes fermées r. *sótnik*, pol. *setnik*, et ainsi dans un grand nombre de cas.

Toutefois, étant donné le caractère de la syllabe en slave, on conçoit que certains groupes difficiles se soient altérés, ainsi **kvtu* (de **kvĭtǫ*) en *ktvu* en vieux tchèque (en tchèque moderne *kvetu*, avec *e* analogique); ou en serbe **družstvo* en *drúštvo*, **gostba* en *gòzba*, etc.; on ne reconnaît plus **dŭska* « planche, table » dans r. *skáterť* « nappe » (voir § 126), *čan* « cuve » (v. r. *tščan*, de **dŭščanŭ*); mais, si variées que soient ces altérations, elles n'atteignent que des

cas spéciaux, et dans l'ensemble les groupes nouveaux sont maintenus. Il y a eu au début une résistance qui se manifeste par quelques métathèses. La chute d'un jer entre *p* et *s* restaurait un groupe *ps* inconnu au slave, et *pĭsati* aboutissait à *psati* ; ce groupe *ps* a fait difficulté durant un temps, et l'on trouve la graphie *s'pati, spati* dans le Zographensis ; dans un mot étranger, le même manuscrit a *spalŭmĭskyxŭ* au lieu de *psalŭmĭskyxŭ*. Ces réactions n'ont pas duré, et les dialectes slaves ont admis les groupes de consonnes, subissant ainsi une révolution.

VII

LA FIN DE MOT

153. — Le mot indo-européen se suffisait à lui-même : il renfermait de quoi exprimer et son sens et son rôle grammatical dans la phrase. Une fin de mot indo-européen était aussi une fin de groupe. On appellera ici fin de mot la portion de mot comprise entre l'extrémité finale et l'explosion de la consonne qui introduit l'élément vocalique de la dernière syllabe. La fin de mot ainsi définie est sujette à des traitements spéciaux.

Ces traitements consistent en général dans une prononciation purement implosive des consonnes finales, qui tendent par suite à se réduire, et dans un abrègement de l'élément vocalique.

154. — La tendance à réduire les consonnes finales, concordant avec la tendance générale du slave à supprimer les consonnes implosives (voir § 135 et suiv.), a abouti à la disparition des consonnes finales. En regard des finales de 2e et 3e personnes du singulier secondaires actives, **-es*, **-et* du type skr. *ábharaḥ*, *ábharat*, gr. ἔφερες, ἔφερε, v. lat. *fēced*, etc., on a ainsi en slave *pade* « tu es tombé », et « il est tombé ».

En regard de skr. *vṛ́kaḥ*, *vṛ́kam*, de gr. λύκος, λύκον, de lit. *vilkas*, *vilką*, on a, au nominatif et à l'accusatif, v. sl. *vlĭkŭ*. On constate la chute en fin de mot des occlusives dentales, de la nasale *n* et de la sifflante *s* ; pour les autres consonnes, on n'a pas d'exemples.

Tout mot principal du slave commun se terminait donc par une voyelle. Bien entendu, ceci ne vaut que pour les

mots principaux de la phrase ; les mots accessoires, qui comportent une liaison relativement étroite avec le mot précédent ou suivant, introduisent des conditions particulières ; il en sera tenu compte aux §§ 171-173.

155. — Cet état de choses a été changé ensuite par l'amuissement des jers faibles. Tout jer final, étant faible par nature, s'est amui. Comme les jers formaient une grande partie des voyelles finales, beaucoup de mots slaves se sont terminés dès lors par des consonnes : à v. sl. *vlĭkŭ* « loup » s'opposent s. *vȗk*, r. *volk*, pol. *wilk*, etc.

Dans des cas spéciaux, les jers finaux ont pu s'amuir prématurément. Ainsi le jer final des 3e personnes sing. **bereti*, plur. **berǫtĭ*, qui n'est conservé qu'en russe, s'est généralement amui de bonne heure, et c'est sans doute ce qui fait que le jer a perdu son caractère propre, et que le vieux slave a *beretŭ*. Mais dès lors le *-t*, devenu final à une date où les consonnes finales tendaient encore à se réduire, a tendu à disparaître ; des manuscrits vieux-slaves ont déjà *-e* au lieu de *-etŭ*, et la plupart des langues slaves modernes ont réduit ce **-et* à **-e* ; ainsi s. *-e* (secondairement *-ē*), slave occid. *-e* (pol. *-ie*). Le traitement de *ǫ* dans s. *-ū*, tch. *-ou*, pol. *-ą*, en face de v. sl. *-ǫtŭ* (et *-ǫ*), v. r. *-utĭ*, à la 3e personne du pluriel des verbes, traitement distinct de celui de *-ǫ* de la 1re personne du singulier (s. *-u*, tch. *-u*, pol. *-ę*), dénonce la chute d'une finale (cf. §§ 120-121).

Dans des cas tels que le nominatif-accusatif *žĭvotŭ* « vie », le *-tŭ* a été maintenu partout.

156. — L'amuissement des consonnes finales n'est pas ancien en slave ; elles se sont maintenues assez longtemps pour que le traitement de **-ont* et celui de **-ons* diffèrent de celui de **-on* : *padǫ* « ils sont tombés » et *vlĭky* « loups », acc. plur., en regard de *padŭ* « je suis tombé » et *vlĭkŭ*, acc. sing. Le traitement de **-ān* est *-ǫ*, ainsi dans l'acc. sing. *ženǫ* « femme ». Mais, dans les mots principaux, les consonnes finales n'ont jamais subsisté en tant que consonnes dès le slave commun.

157. — Quant aux voyelles, le principe de l'altération consiste en un abrègement. Cet abrègement est très

marqué, et il a eu de grandes conséquences, parce qu'il s'ajoutait à la tendance vers l'abrègement qui est générale en slave (voir § 120 et suiv.). A en juger par l'état du slave historique, aucune longue ancienne n'avait conservé sa quantité longue en syllabe finale du slave commun. Ceci se reconnaît à ce que, dans les langues qui, comme le serbe et le tchèque, ont partiellement conservé le type ancien, aucune des longues de date indo-européenne n'apparaît comme longue en fin de mot (en dehors du cas des monosyllabes, qui du reste est obscur). Toutes les longues finales du serbe et du tchèque résultent d'allongements secondaires ou de contractions. Ainsi la 1re personne du singulier du verbe est en *-u* bref en tchèque et en serbe, en *-ę* en polonais dans la mesure où elle subsiste ; de même l'accusatif singulier des thèmes en *-a*. La 3e personne du pluriel en **-ǫtĭ* apparaît au contraire avec *-ū* en serbe et en tchèque, avec *-ą* en polonais (voir § 155).

Néanmoins les anciennes longues et les anciennes brèves ne se sont pas confondues. Les anciennes longues sont représentées par des timbres vocaliques qui représentent des longues indo-européennes, soit *a, ě, y, i*, et les anciennes brèves par des timbres vocaliques qui représentent des brèves, soit *o, e, ŭ, ĭ*. Seulement les voyelles *a, ě, y, i* n'ont jamais gardé en syllabe finale la quantité longue en tchèque ou en serbo-croate.

Dans beaucoup de cas, la tendance à abréger les finales a eu pour conséquence des traitements des voyelles et des diphtongues finales différents des traitements intérieurs pour le timbre.

158. — Les voyelles prépalatales ont en général le même traitement à la finale qu'à l'intérieur du mot ; *-e* aboutit à *-e*, ainsi v. sl. *berete* « vous portez » répond à gr. φέρετε, skr. *bháratha ; beroše* « portant » (nom. plur.) a la finale de gr. φέροντες, skr. *bhárantaḥ ; pade* « il est tombé » a la finale de gr. ἔφερε, skr. *ábharat*. Un i.-e. *-i*, suivi ou non de consonne, aboutit à *-ĭ* : v. sl. *nošti* répond à lit. *naktìs* (nom.) et à *nãktį* (acc.) « nuit », et v. r. *beretĭ* à skr. *bhárati* (sur le *-ŭ* de v. sl. *beretŭ*, cf. ci-dessus, § 155).

Pour *-ē final, il y a cependant une difficulté. Un ancien ē donne sl. ě dans *vě* « nous (deux) », qui n'a pas de correspondant exact hors du slave (l'*e* de lit. *vè-du* est ambigu), mais qui doit reposer sur un ancien **wē*, et dans la désinence de 1re personne de duel *-vě*. Mais le slave offre *-i* dans les deux nominatifs v. sl. *mati* « mère » et *dŭšti* « fille » (l'*i* s'est ensuite réduit dans plusieurs dialectes : r. *mať*, etc.), en regard de *-ė* de lit. *mótė*, *duktė*, de *-ā* (issu de *-ē) de skr. *mātā*, *duhitā*, de -ηρ de gr. μήτηρ, θυγάτηρ. On a expliqué la différence par une différence d'intonation (sur l'intonation, voir § 178) : l'*ē de *dŭšti* répond à *ė* du lituanien ; l'*ě* de *vě* répond à lit. *vè-* qui s'explique en partant de **vě* (cf. Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, p. 328). L'hypothèse est incertaine.

159. — Pour le double traitement de la diphtongue **-oi*, on a des exemples variés (voir § 168) ; l'hypothèse de l'intonation, qui a été proposée, ne se laisse pas démontrer.

160. — Comme une nasale voyelle aboutit à $^{i}+n$, on a en fin de mot *-ĭ* pour représenter un ancien **-ę* ; l'acc. sing. v. sl. *materĭ* répond à gr. μήτερα, etc. (cf. § 71).

Pour **-en*, on n'a pas d'exemple sûr ; mais **-ēn* a donné *-ę* dans le slavon **korę* « racine », en regard du type gr. -ην (φρήν), lat. *-ēn* (*lię̄n*), skr. *-ā* (*rājā*). Les formes telles que les nom.-acc. sing. neutres de *imę* « nom », *brěmę* « fardeau », etc., qui ont *-ę* en vieux slave et le correspondant de *-ę* dans les autres dialectes : r. *ímja*, *berémja*, pol. *imię*, *brzemię*, etc., font difficulté. Les autres langues présentent ici **-ę̄*, cf. skr. *nā́ma* « nom », gr. ὄνομα, etc. On ne saurait tirer de conclusions phonétiques certaines de faits qui peut-être sont de caractère grammatical ; le traitement observé de l'accusatif *materĭ* doit être le traitement phonétique.

161. — On ne saurait fonder une doctrine du traitement de **-īns* final sur le nom. masc. sing. *ležę* « gisant », *prosę* « demandant », en face de 3e pers. sing. prés. *ležitŭ*, *prositŭ* ; il a pu intervenir ici toutes sortes d'actions analogiques.

162. — Les voyelles postpalatales sont plus sujettes à présenter des traitements propres à la finale que les prépa-

latales. La différence s'explique : les voyelles prépalatales avaient une « yodisation » qui s'opposait à la fermeture (voir § 131 et suiv.). Rien n'arrêtait la fermeture des voyelles postpalatales: de *o* en *u* bref, d'où *ŭ*, et de *ō* en *u* long, d'où *y*; les diphtongues subissent des altérations parallèles. Mais ces altérations ne sont pas universelles ; et, comme les conditions où les voyelles de syllabes finales ont évolué sont compliquées, qu'il y faut tenir compte des consonnes finales, de l'initiale des mots suivants, et aussi du soin et de la rapidité du débit suivant qu'il s'agit de mots plus ou moins importants, et que, d'autre part, on ne peut étudier les traitements que sur des formes grammaticales, sujettes à des influences analogiques et soumises aux exigences d'ordre et de clarté de la morphologie, les faits sont troubles, et l'on ne saurait les ramener à des règles précises.

163. — Les voyelles *u* bref et *ū* long, étant les plus fermées, ne comportent pas de traitements divergents ; on a donc *-ŭ* pour l'ancien *-u* bref dans les locatifs pluriels tels que v. sl. *vlĭcĕxŭ*, cf. skr. *vṛ́keṣu*, et *-y* pour l'ancien *u* long dans le nominatif singulier *svekry* « mère du mari », cf. skr. *çvaçrū́ḥ*. Un **-ūn* final aboutit également à *-ŭ*, ainsi dans l'acc. sing. *synŭ*, cf. skr. *sūnúm*, lit. *súnų*; **-ūn* final n'est pas représenté.

164. — Le traitement de la voyelle *o* en syllabe finale ne saurait être déterminé avec certitude, parce qu'on n'a d'exemples que dans des formes grammaticales ; *-o* a été réservé au nominatif-accusatif neutre de tous les types, quelle que soit la consonne finale ancienne : *nebo* « ciel », cf. skr. *nábhaḥ*, gr. νέφος ; *to* « cela », cf. skr. *tát*, gr. τό, lat. *istud* ; *igo* « joug », cf. skr. *yugám*, gr. ζυγόν, lat. *iugum* ; inversement, dans les masculins, il n'y a que *-ŭ*, aussi bien au nominatif qu'à l'accusatif : v. sl. *vlĭkŭ*, cf. nom. skr. *vṛ́kaḥ*, gr. λύκος, lat. *lupus*, lit. *vilkas* et accus. skr. *vṛ́kam*, gr. λύκον, lat. *lupum*, lit. *vilką* (voir § 470). C'est également *-ŭ* que l'on trouve dans le cas de *padŭ* à la 1re personne du singulier ; à la 1re personne du pluriel, on trouve à la fois *-mŭ* (forme du vieux slave) et *-mo* (voir § 341), mais les autres langues

indo-européennes offrent des finales diverses : **-mos* et **-mo*, et même rien ne prouve qu'il n'ait pas existé un ancien **-mon* comme le grec a un ancien -μεν. Le *-ŭ* final des datifs pluriels *-mŭ* peut reposer sur **-os*, cf. skr. *-bhyaḥ*, lat. *-bus* ; mais ce n'est pas certain : le lituanien a *-mus*, et le vieux prussien *-mans* (voir § 459). Le rapprochement de sl. *tamo*, adverbe indiquant le lieu où l'on va, et de l'adverbe de temps gr. τῆμος n'est pas évident. Tels sont les faits. Sur ces données, on a bâti des hypothèses, toutes arbitraires. Pour les faits grammaticaux, voir §§ 470, 499, 502.

Le traitement de i.-e. **-ā* et **-ō* est celui de l'intérieur : *-a*, au nominatif-accusatif duel du type *vlĭka*, cf. lit. *vilkù* (de **vilkúo*), gr. λύκω, véd. *vṛ́kā* ; au nominatif singulier féminin du type *žena* « femme », cf. véd. *gnā́*, gr. γυνή (type grec en *-ā*, lituanien en *-a* issu de *-ó*, etc.). Dans ces deux cas, la voyelle est en finale absolue.

On a au contraire *-y* (ancien **-ū*) dans les trois cas où **-s* suivait la voyelle et tendait à la fermer (cf. §§ 162, 166, 170) : pronoms personnels *ny*, *vy*, cf. lat. *nōs*, *vōs*, gāth. *nå*, *vå* (exemple incertain, car on peut supposer que des influences analogiques aient fait remplacer **nos*, **wos*, cf. skr. *naḥ*, *vaḥ*, par **nons*, **wons*, cf. v. pruss. *wans* « vous », et voir § 517) ; nom. plur. *ženy*, cf. skr. *-āḥ*, lit. *-os* ; gén. sing. *ženy*, cf. skr. *-āḥ* (dans des cas isolés), gr. -ᾱς, lit. *-os*, lat. *-ās* (cf. § 464).

165. — Enfin *ō* ou *ā* suivis de nasale donnent *-ǫ* : acc. sing. *ženǫ*, cf. skr. *-ām*, gr. -ᾱν, lit. *-ą* ; 1re pers. sing. *berǫ*, où il doit y avoir **-ō* plus nasale (voir § 336). Quant aux génitifs pluriels tels que *vlĭkŭ*, la finale *-ŭ* ne répond pas à gr. -ῶν, lit. *-ų̃*. Il faut partir de **-ŏn*, qui se retrouve en vieux prussien (*-an*), en irlandais et en ombrien (voir *M. S. L.*, XXII, p. 258).

Tandis qu'il n'y a pas d'exemple de **-on* donnant *-ǫ* en finale absolue, un ancien **-ont* aboutit à *-ǫ* dans les 3e personnes du pluriel du type *padǫ* « ils sont tombés » ; cf. véd. *-ann* (de **-ant*, ancien **-ont*), gr. -ον.

Après *-j-*, les finales *-ŭ* et *-o* et la finale *-ǫ* issue de **-ān*,

-ōn ou de **-ont* sont traitées comme à l'intérieur du mot, soit, d'une part, *-jĭ*, *-je*, de l'autre *-jǫ*.

166. — Le cas de **-ons* et de **-onts* est tout différent. A l'accusatif pluriel, en face des types gr. crétois λυκονς et got. *wulfans*, le slave a *vlĭky* ; et au participe présent, en face de **-onts* supposé par véd. *bhára*n et par got. *bairands* (cf. lat. *sons*, etc.), il a *bery*. Ainsi **-ons* a passé à **-ūs*, d'où *-y*. L'action de **-s* a donc été la même que dans **-ās*, **-ōs* donnant *-y*. Après *-j-*, le traitement est différent et varie suivant les dialectes : le vieux slave a *-jǫ*, mais le vieux russe a *-ĕ*, comme aussi les dialectes occidentaux ; le traitement de l'accusatif pluriel v. sl. *konjǫ*, v. russe *koně* s'oppose donc à celui de l'accusatif sing. v. sl. *zemljǫ*, v. russe *zemlju*. La voyelle nasale de l'ancien **-oǫs* tendant à se fermer sous l'action de **-s*, la dénasalisation s'explique : on a vu, § 72, que la nasale de **ą̄n* était moins stable que celle de **ą̆n*. En se fermant ainsi, la voyelle nasale tendait à s'abréger ; elle a, dès lors, offert moins de résistance au *j* qui tendait à faire passer au type prépalatal la première partie de la diphtongue (voir § 127 et suiv.), d'où le traitement v. sl. *-jǫ* ; et la nasalisation se réduisait à peu de chose, d'où le traitement russe et occidental *-ĕ*.

167. — La diphtongue **-ou* a en fin de mot son traitement ordinaire, ainsi gén.-loc. duel *vlĭku* « des (deux) loups » ; un *j* précédent ne change rien : v. sl. *dvoju* « de deux » est identique sans doute à skr. *dváyoḥ*.

168. — Quant aux diphtongues en *-i* à premier élément postpalatal, le traitement en est en partie obscur. Pour **-ei* donnant *-i*, il ne se pose pas de question.

Les diphtongues à premier élément bref, du type de *-oi* (ancien **-oi* ou **-ai*), ont ou bien le traitement *-ĕ* identique à celui de l'intérieur du mot, ou bien un traitement *-i* qui indique une altération prématurée de *o* par l'*i* suivant, conduisant à une confusion de **-oi* et de **-ei*. Le traitement *-ĕ* se trouve dans v. sl. *vědě* « je sais » (cf. skr. *-e* ; voir § 335) ; au locatif singulier des thèmes en *-o-*, ainsi *vlĭcě*, cf. le type gr. οἴκοι, Ἰσθμοῖ et lit. *namiẽ* « à la maison » ; au nom.-acc. duel neutre, du type v. sl. *idzě* « (deux) jougs »,

cf. skr. *yugé* ; à ces *-ĕ* répondent des *-i* après *j* suivant la règle générale : locatif sing. *kraji* ; nominatif-accusatif duel neutre *polji*. Le traitement *-i* apparaît constamment dans l'impératif qui représente l'ancien optatif, *beri* « prends, qu'il prenne », cf. skr. *bháreḥ, bháret,* gr. φέροις, φέροι, lit. *te-sukiẽ* « qu'il tourne » (en regard du pluriel *berĕte* « prenez », cf. skr. *bhárета,* gr. φέροιτε, où le *oi* est en syllabe intérieure) ; dans le nominatif pluriel masculin des démonstratifs qui a été étendu à tous les thèmes masculins en *-o-*, type *vlĭci* « loups », cf. gr. hom. τοί, ἀγαθοί, etc. et lit. *tiẽ* et *gerie-ji* « les bons » ; enfin dans les datifs inaccentués de pronoms personnels *mi, ti, si,* cf. gr. μοι, τοι, οἵ. Les différences d'intonation n'expliquent pas la différence de traitement : à *-oi* intoné doux du grec et du lituanien répondent *-ĕ* au locatif singulier et *-i* à l'impératif (ancien optatif). Dans d'autres cas, l'intonation est mal connue.

169. — La diphtongue **-āi* donne *-ĕ* dans le datif-locatif du type *ženě*. Mais, en regard de **-ōi,* attesté par gr. *-ωι*, lit. *-ui,* on a sl. *-u* dans les datifs du type v. sl. *vlĭku* et dans les datifs de démonstratifs tels que *tomu,* cf. skr. *tásmai*. L'identité de v. sl. *vlĭku* et de lit. *vil̃kui* est évidente bien que généralement contestée (voir § 471). Donc **-ōi* a eu un autre traitement que **-āi* ; et, par suite, en slave comme en lituanien, en un temps proche de l'époque historique, *ō* et *ā* étaient encore distincts (sur la confusion, voir § 58). Le premier élément, long, de la diphtongue finale **-ōi* a subi l'influence du second, et l'ensemble s'est fermé en *-u*. La diphtongue **-ou* (d'où **-u*) issue de **-ōi* ne subit pas l'action d'un *j* précédent : datif *kraju* « au bord ».

170. — A l'instrumental pluriel en **-ōis* (skr. *-aiḥ,* zd *-āiš,* lit. *-aīs*) le slave répond par le type *vlĭky*. Comme dans le cas de **-ās,* la présence de *-s* finale a déterminé une différence de traitement ; au lieu de *-u* des cas précédents, on a *-y* (ancien-*ū*) ; mais la tendance est la même, et il y a parallélisme avec le traitement de **-ōn* et avec celui de **-ons,* le premier étant *-ǫ*, le second *-y* (cf. § 165 et § 166) ; le parallélisme se poursuit dans le cas du traitement avec *j* : l'ancien **-yān, *-yōn* aboutit à sl. *-jǫ,* tandis que **-yons*

aboutit à v. sl. *-ję*, v. r. *-ě* ; or, de même, tandis que **-yōi* aboutit à sl. *-ju*, au contraire **-yōis* donne *-ji*, avec altération palatale du représentant de l'ancienne diphtongue.

Les traitements *-u* de **-ōi* et *-y* de **-ōis* se confirment mutuellement.

La tendance à abréger les finales a continué d'agir, surtout dans les mots accessoires et les adverbes. L'*-i* final slave a été particulièrement débile, du moins dans certains cas ; dans tous les dialectes slaves, le *-ti* de l'infinitif se réduit, au moins en partie, à *-t-*, *-t* (qui tombe même en bulgare) ; un impératif comme **bǫdi* « sois » a donné, à des dates différentes suivant les langues, r. *bud*, pol. *bądź*, tch. *bud*, s.-cr. dial. *bŭd*.

Fin des mots accessoires.

171. — On n'a considéré jusqu'ici que les mots principaux. Mais les mots accessoires sont sujets à se grouper soit avec un mot précédent soit avec un mot suivant. Il y avait en indo-européen des mots atones qui se liaient dans la prononciation au mot précédent, et qu'on nomme enclitiques : le slave a en général éliminé les enclitiques de date ancienne, et l'on n'y trouve pas le correspondant de skr. *ca* « et », gr. τε, lat. *-que* ou de gr. (*F*)ε « ou », lat. *-ue* ; en revanche, il a développé des formes enclitiques nouvelles, qui notamment servent d'auxiliaires dans les dialectes modernes. Dans la mesure où d'anciens mots enclitiques, comme les pronoms slaves *mi*, *ti*, *si*, sont conservés, leur finale a le traitement ordinaire des fins de mot, et eux-mêmes n'exercent sur les mots précédents aucune action visible. On notera seulement que les démonstratifs inaccentués potsposés à des noms terminés par un jer donnent au jer final le caractère fort ; donc l'avant-dernier *ĭ* était un jer fort dans un cas comme *dĭnĭsĭ* (*dĭnĭ-sĭ*) « ce jour-ci », etc., et le vieux slave a en effet des graphies comme *dĭnesĭ* ; le jer fort n'est pas le même dans *dĭnĭ* et dans *dĭnĭsĭ*.

172. — Les mots accessoires groupés avec un mot suivant peuvent par là même conserver une consonne finale,

soit dans tous les cas, soit dans certaines conditions particulières. Et cette consonne présente certains traits spéciaux.

A lit. *iš* et à lat. *ex*, gr. ἐξ (avec un autre vocalisme), le slave répond par **jĭs* devant une consonne sourde, par **jĭz* devant une consonne sonore et devant une voyelle : v. sl. *is*, *iz* (sans jer final), pol. *s-*, *z*, etc. On s'explique bien que *s*, *z* se soient conservés en groupe avec un mot suivant, puisque, à l'intérieur du mot, *s* et *z* subsistent en toutes positions. La répartition de *s* et de *z* qu'on observe ici n'est pas fortuite ; elle répond à celle qu'on observe en indo-iranien et dont le sandhi du sanskrit donne une idée complète. Le slave conserve donc ici la sifflante finale indo-européenne ou du moins indo-européenne orientale, sourde devant sourde, sonore devant toute sonore voyelle ou consonne. Ce traitement est de règle, soit que *is*, *iz* soit préverbe, soit qu'il soit préposition. Le préverbe (et préposition) *vŭs-*, *vŭz-* sans doute issu de **ups*, *ubz*, le préverbe v. sl. *ras-*, *raz-* (sl. comm. **orŭs-*, **orŭz-*) et la préposition *bes*, *bez* « sans » (lette *bez*, lit. *be* « sans », dont on rapproche skr. *bahíḥ* « séparément ») offrent la même particularité.

Le mot *o*, *ob*, à la fois préverbe et préposition, se présente dans des conditions moins claires que les précédentes. A côté de *o*, *ob*, qui répond à lit. *ap*, *ab*, il existe en effet une forme à jer final *obĭ*, *obŭ* qui répond à skr. *abhí*, et qu'on rencontre dans des cas comme v. sl. *obĭ-stojati* ou *obŭ-stojati*, *obŭ-xoditi*, *obĭ-drŭžati*, etc. ; c'est la forme *obĭ-* qu'on trouve dans un dérivé comme v. sl. *obĭštĭ* « commun » et dans un composé comme *obĭ-do* « richesse », et une forme renforcée *obi-* (cf. lit. *apý-*) apparaît en vieux russe dans *obi-stupiti*, *obi-sĕsti*, etc. Mais *o* sans consonne finale est courant comme préposition en vieux slave ; et c'est un ancien **op*, **ob*, car on a *ob* devant voyelle dans v. sl. *ob onŭ polŭ* « de ce côté-là, de l'autre côté », et même *ob noštĭ* « pendant la nuit » (cf. s. *ȍbnōć*, *ȍbdān*, tch. *ob noc*, *ob den*, etc.), dans un cas où un *b* ne se conservait pas à l'intérieur du mot, mais où le vieux slave l'a souvent restauré par analogie, type v. sl. *po-gybnǫti* (voir § 148) ; les dia-

lectes slaves ont plus ou moins maintenu *ob* à côté de *o*. En tant qu'il est préverbe, *o*, *ob* a conservé la répartition phonétique des formes avec et sans *b* : *o-* devant toute consonne proprement dite, donc *o-drŭžati*, *o-stojati*, etc., mais *ob-* devant voyelle et devant sonante : *ob-ęti*, *ob-uti*, et, devant *l*, *ob-lešti* ; devant *r* : *ob-rězati* ; devant *v* : *obiti* (de **ob-viti*) ; devant *m*, le *b* manque suivant la règle générale : *o-močiti* ; au contraire, devant *n*, on a : *ob-ništati* (à côté de *obŭ-ništati*), *ob-noviti*, mais *o-něměti*.

Le préverbe *vy-* répond à germ. *ūt* ; la forme sans dentale finale a été généralisée en slave.

173. — Il y avait à l'origine une nasale finale dans *vŭ* et *sŭ*, prépositions et préverbes, et dans la préposition *kŭ*. Ce sont d'anciens **on*, **son*, **kon* ; ceci se voit en slave même dans certains composés tels que v. sl. *ǫ-dolĭ* « vallée », et *sǫ-sědŭ* « voisin » ; du reste *sŭ* (*sǫ-*) répond à v. pruss. *sen* (*san-*), et *kŭ* à skr. *kám*. On n'a en slave que *-n* finale, parce que sans doute en slave préhistorique, comme en grec, en germanique, en arménien, etc., la nasale *-n* était la seule figurant à la fin du mot ; le latin et le sanskrit au contraire admettent *-m* finale. La voyelle *o* a, dans ces trois mots accessoires, le traitement *ŭ* qui est connu à la fin du mot dans d'autres exemples. Quant à la nasale, elle se comporte de la manière suivante : elle a dû subsister à l'origine devant voyelle et devant *j-*, et disparaître devant toute consonne. Cet état est conservé par les préverbes toujours, et par les prépositions devant le pronom *je-* (anaphorique et relatif). Devant les noms isolés, la conservation de *-n* ne se rencontre que sporadiquement ; un exemple comme v. sl. *vŭ-n-uši* « dans les oreilles » est donc exceptionnel. Dans le cas où la préposition se liait fréquemment à un mot, la coupe est ambiguë : on lit souvent *vŭnědra* « dans le sein » et *vŭnědrěxŭ* en vieux slave ; mais on ne savait pas comment il fallait couper : *vŭn-ědra* ou *vŭ-nědra* ; la plupart des langues ont des formes telles que r. *nédro* ; mais on trouve cependant v. sl. *jadra* et slov. *jádrǫ* ; la langue a donc hésité sur la coupe, et, quelle que soit l'étymologie, il y a là un fait caractéristique.

Dans le cas du démonstratif, la nasale s'est étendue hors de ses limites anciennes, et sur le modèle de *vŭn-jixŭ* on a fait *po-n-jemĭ, otŭ-n-jego, pri-n-jemĭ, za-n-jimĭ,* etc. ; le fait est inverse de l'élimination de la nasale qu'offrent les substantifs ; mais il traduit au fond un même fait essentiel : la nasale finale ne fait plus partie de la préposition et n'est sentie que comme un élément de liaison, indépendant de l'existence ancienne de la nasale, là où elle figure. Si l'on n'avait que les prépositions, on ne saurait donc pas où *-n* est conservé phonétiquement. Mais, dans les préverbes, la répartition ancienne est maintenue ; car on a *-n-* après *vŭ* et *sŭ,* mais non après les autres prépositions : *vŭn-iti, sŭn-iti,* mais *prědŭ-jiti, na-jiti, priti* (**pri* + *iti*), *pro-jiti, prě-jiti, podŭ-jiti, za-jiti,* etc.

Le cas de *-n* finale est le seul où une trace de flottement ait persisté jusqu'à l'époque historique. Mais il y en a eu sûrement beaucoup d'autres, et les règles générales qui ont pu être posées ci-dessus proviennent en grande partie de normalisations secondaires.

VIII

ACCENTUATION

174. — Les données sur l'accent sont moins bonnes que celles sur les autres faits slaves. Le vieux slave manque : les textes vieux-slaves ne sont pas accentués. Et l'on ne peut comparer qu'une partie des dialectes modernes : les principaux parlers occidentaux, tchèque, sorabe, polonais, et en outre la plupart des parlers macédoniens, ont attribué à l'accent une place fixe et ne laissent plus reconnaître — au moins directement — la place ancienne de l'accent. Même les dialectes qui ont en principe conservé l'accent du slave commun l'ont altéré dans le détail : le russe, les parlers serbo-croates, les parlers slovènes et les parlers bulgares, le slovince et le kachoube ont des accentuations assez semblables pour qu'on en reconnaisse l'ancienne identité, trop distinctes pour que l'état de choses ancien soit toujours aisé à reconnaître. Le slovène surtout a fortement divergé de l'état ancien. Le serbo-croate littéraire, dont on se sert d'ordinaire pour citer les parlers serbo-croates et qui est le plus commode à citer, a subi un déplacement systématique de l'accent d'une syllabe en arrière, partout où la chose était possible, et ceci complique, sinon l'usage, au moins l'aspect des comparaisons. D'autre part, les faits d'accent sont liés aux faits relatifs à la quantité. Or, des principaux dialectes qui ont conservé l'ancien accent, deux ont perdu la quantité, à savoir le russe et le bulgare. Aussi la théorie de l'accentuation est-elle la partie la plus incertaine de la phonétique slave. — On trouve un exposé complet et critique de l'état actuel de la question dans un

grand mémoire de M. N. van Wijk, *Die baltischen und slavischen Akzent- und Intonationssysteme*, Amsterdam, 1923 (extrait des *Verhandelingen* de l'Académie d'Amsterdam). Cf. Ekblom, *Physiologie der Akzentuation langer Silben im Slavo-baltischen*, Upsal, 1922.

175. — On entendra ici par faits d'accentuation les variations de hauteur et d'intensité des syllabes, en tant qu'elles sont indépendantes du timbre des phonèmes.

Chaque mot principal du slave commun avait une syllabe qui se distinguait des autres et qui est représentée aujourd'hui par les syllabes *accentuées* du russe et du serbo-croate (avec des déplacements réguliers).

Cet accent peut frapper une syllabe quelconque du mot. Dans un dissyllabe, il peut être soit sur la première, soit sur la seconde syllabe. Ainsi l'on a :

R.	S.-CR.	BULG.
gríva	*grȉva*	*gríva*
vodá	*vòda* (de *vodă*, conservé en čakavien).	*vodá*

Ce seul trait fait prévoir que l'accent slave est le successeur du ton indo-européen. Du reste, la place de l'accent slave répond à celle du ton grec et védique, ainsi dans r. *nébo* « ciel », s. *nȅbo*, en face de skr. *nábhaḥ*, gr. νέφος. Si la concordance manque souvent, c'est que des altérations phonétiques et morphologiques ont déplacé le ton dans bien des cas. Certaines langues slaves ont un accent à place fixe par suite d'une fixation secondaire, le tchèque sur l'initiale du mot, le polonais sur la pénultième (voir Lehr-Spławiński, *Revue des Études slaves*, III [1923], pp. 173 et suiv.).

176. — Le ton indo-européen consistait essentiellement en une élévation de la voix sur l'une des syllabes du mot ; cet élément de hauteur est conservé en serbe, et même en russe. Mais il s'y est ajouté une part d'intensité, très forte en russe, forte en bulgare, sensible en serbe. En slave

commun, la part d'intensité ne devait pas être grande. Les voyelles slaves communes ont un même traitement, qu'elles portent ou non l'accent, et le slave commun se comporte à cet égard comme toutes les anciennes langues indo-européennes où l'accent n'a exercé sur le timbre et la quantité des voyelles aucune influence comparable à ce que l'on observe en russe. Certaines longues qui sous l'accent s'abrègent en serbe d'une part, en tchèque de l'autre, demeurent longues si elles précèdent immédiatement l'accent; ceci va contre l'hypothèse d'un accent intense. Donc l'accent slave avait conservé en gros le caractère de hauteur du ton indo-européen, comme il en avait conservé la mobilité et la possibilité d'occuper une place quelconque dans le mot. Quant aux consonnes, l'action supposée par Baudouin de Courtenay est incertaine (voir § 108); en aucun cas elle ne suppose une intensité (cf. Gauthiot, *M. S. L.*, XI, p. 193 et suiv.).

177. — Comme on le voit par la comparaison, principalement du grec et du védique, le rythme de l'indo-européen reposait exclusivement sur la succession des syllabes longues et brèves. Il était tout quantitatif. Ce rythme a tendance à s'altérer avec le temps dans toutes les langues indo-européennes. La tendance générale à abréger les voyelles et la règle générale d'abrègement des voyelles en finale détérioraient ce rythme dès le slave commun. Mais la ruine du système n'était pas achevée à l'époque historique.

178. — Les voyelles qui représentent d'anciennes longues ou d'anciennes diphtongues admettent deux « intonations » en slave commun; on désignera ici ces deux intonations par les termes dont s'est servi F. de Saussure pour désigner les intonations correspondantes du lituanien, intonation *douce* (dite en allemand *schleifend*) et intonation *rude* (dite en allemand *gestossen*). Ces termes, qui sont maintenant consacrés, avaient l'avantage de ne rien préjuger sur le caractère de ces intonations; on sait maintenant qu'ils ne conviennent exactement qu'au système d'intonations du lituanien (voir § 183). En lituanien, les différences d'into-

nation portent sur la place des sommets d'intensité et de hauteur des voyelles. Une voyelle peut avoir deux sommets de hauteur, ou n'en avoir qu'un ; s'il n'y en a qu'un, le sommet est au commencement de la voyelle en lituanien. L'intonation exerce une influence sur la quantité des voyelles en serbe et en slovène ; on retrouve en tchèque et aussi en polonais des différences de quantité liées à l'ancienne intonation qui n'est pas conservée directement. Enfin, en russe, les différences d'intonation se manifestent par la différence de place de l'accent dans les représentants des anciennes diphtongues *or, el, ol, el* (ainsi r. *óro* ou *oró*).

L'intonation n'est manifeste que dans les tranches vocaliques qui portent l'accent. Mais elle est une qualité intrinsèque de la tranche vocalique. En lituanien, les tranches vocaliques ont en syllabe finale deux traitements différents suivant l'intonation, qu'elles soient accentuées ou non ; ainsi lit. *-o* intoné doux, soit *-õ*, reste *-o*, tandis que lit. *-o* intoné rude, soit *-ó*, s'abrège en *-a*, même sous l'accent. La loi de déplacement de l'accent reconnue par F. de Saussure (voir § 182) montre que, en slave comme en lituanien, l'intonation existe dans la tranche vocalique indépendamment de l'accent ; l'accent la met simplement en évidence.

179. — L'intonation douce se reconnaît essentiellement à ce que les représentants des anciennes voyelles longues et diphtongues ont sous l'accent dans la syllabe pénultième du mot la quantité longue en serbe ; l'intonation rude se reconnaît à la quantité brève en serbe dans les mêmes conditions. Le slovène présente des faits analogues, mais plus compliqués. Inversement, le tchèque a en général, dans les conditions indiquées, la quantité longue là où le serbe a la quantité brève, et la quantité brève là où le serbe a la quantité longue. Les faits polonais, dans la mesure où ils sont utilisables, sont d'accord avec l'état tchèque.

Dans les diphtongues en *r* et *l*, le russe a l'accent sur la première voyelle dans le cas d'intonation douce, sur la seconde dans le cas d'intonation rude.

Tous ces faits sont résumés dans les exemples suivants :

LIT.	S.-CR.	SLOV.	TCH.	R.
vařnas	*vrân*	*vrân*	*vran*	*vóron*
várna	*vrȁna*	*vrána*	*vrána*	*voróna*

ou, avec *er* :

deřvą (acc. sing.)	*drêvo* (*drȉjevo*)	*dręvô*	*dřevo*	*dérevo*
béržas	*brȅza*	*bréza*	*bříza*	*berëza*

ou, avec d'anciennes diphtongues en *u* et en *i* :

LIT.	S.-CR.	SLOV.	TCH.	R.
daũsos	*dûh*	*dûh*	*duch*	(*dux*)
líepa	*lȉpa*	*lípa*	*lípa*	(*lípa*)

L'intonation est donc un fait slave commun ; le traitement des diphtongues initiales en *r* et *l* en a fourni la preuve (voir § 82).

180. — Les origines de l'intonation — où tout n'est pas complètement éclairci — sont multiples.

A l'intérieur du mot, toute longue ancienne est intonée rude, sauf changement secondaire d'intonation :

s. *mȁti* « mère », slov. *máti*, tch. *máti*, cf. lit. *mótė*, skr. *mātá*, gr. dor. μάτηρ, lat. *māter*, v. isl. *móđer*.

s. *dȅlo* (*djȅlo*) « œuvre », slov. *dẹ́lọ*, tch. *dílo*, cf. la racine **dhē-* de lit. *dėti*, skr. *ádhāt*, gr. ἔθηκε, lat. *fēcī*, got. *-deþs*.

s. *dȁti* « donner », slov. *dáti*, tch. *dáti*, cf. lit. *dúoti* et skr. *ádāt*, gr. ἔδωκε, lat. *dōnum*.

s. *grȉva* « crinière », slov. *gríva*, tch. *hříva*, cf. skr. *grīvá* « nuque ».

s. *bȉti* « être », slov. *bíti*, tch. *býti* (v. sl. *byti*), cf. lit. *búti*, skr. *bhūtíḥ* et *bhūtáḥ*.

Les mots où une ancienne longue est slave commune offrent cette intonation même s'ils ne se retrouvent pas exactement dans d'autres langues :

v. sl. *ryba* « poisson », s. *rȉba*, slov. *ríba* (tch. *ryba* a un *y* bref inattendu).

Les cas d'intonation douce d'une ancienne longue sont dus à des déviations secondaires. C'est ce que l'on observe dans des cas comme :

synŭ « fils », s. *sîn*, tch. *syn*, en face de lit. *sūnùs* (acc. *súnų*, avec *ú* rude conservé), skr. *sūnúḥ* (voir § 186, n° 2).

Les mots empruntés aux langues occidentales ont aussi l'intonation rude des longues :

banja « bain », de lat. vulg. **bânja* : s. *bànja*.

plugŭ « charrue », cf. v. isl. *plógr* : s. *plùg*, slov. *plùg* (gén. *plúga*), tch. *pluh* (avec un *u* bref contraire à la règle).

Les anciennes diphtongues en syllabe intérieure offrent au contraire les deux intonations, la rude et la douce.

Les diphtongues à premier élément bref qui sont de date indo-européenne commune ont en baltique et en slave l'intonation douce :

got. *snaiws* « neige », v. pr. *snaygis*, lit. *sniẽgas* : v. sl. *sněgŭ*, s. *snȇg* (*snìjeg*), slov. *snȇg* (la longue de tch. *sníh* appelle une explication).

skr. *jámbhaḥ* « dent », gr. γόμφος, v. h. a. *kamb*, lit. *žam̃bas* : v. sl. *zǫbŭ*, s. *zûb*, slov. *zȏb*, tch. *zub*.

v. h. a. *garto* « enclos », lit. *gar̃das* : v. sl. *gradŭ* « jardin, ville », s. *grâd*, slov. *grâd*, tch. *hrad*, r. *górod*.

Mais il y a des diphtongues secondaires. En effet, le phonème i.-e. **ə* se conserve en syllabe initiale du mot, mais tombe en syllabe intérieure en slave (voir § 60). Dès lors un ancien groupe de la forme **torəmo-* se réduit à sl. **tormo-*. Les diphtongues ainsi produites sont intonées rudes :

véd. *bhárīman-* « action de porter », lat. (*of-*)*ferumenta* (et gr. φέρε-τρον) : v. sl. *brěmę* « fardeau », s. *brȅme*, slov. *bréme*, tch. *břímě*, r. dial. *berémja*.

v. h. a. *birihha* « bouleau » (et, avec degré zéro de la première tranche, skr. *bhūrjaḥ*), lit. *béržas* : s. *brẽza* (voir § 80).

**ḱoləmo-* (cf. gr. κάλαμος, avec un autre degré vocalique) : s. *slàma* « paille », slov. *sláma*, tch. *sláma*, r. *solóma*.

lat. *anas*, *anitis*, v. h. a. *anut*, lit. *ántis* « canard » : s. *ùtva* (**ǫty*, de **anət-*).

Si l'on a *u* rude dans *slušati* « écouter », s. *slŭšati*, slov. *slúšati*, c'est qu'ici le suffixe désidératif est **-əs-*, et non *-s-*. Le lituanien a à la fois **-s-* dans *klaũso* « il obéit », et **-əs-* dans *kláusia* « il interroge ».

Souvent, l'ancien **ə* ne peut être mis en évidence que par la considération des alternances vocaliques. En regard de lit. *sijóti* « cribler », on est amené à poser **seyəto-* « crible », qui est représenté par lit. *síetas* et par s. *sĭto*, slov. *sítọ*, tch. *síto*.

Après les liquides et nasales voyelles, i.-e. **ə* s'amuit en baltique et en slave comme après *er*, *or*, etc. En pareil cas, pour *ṛ*, *ḷ* par exemple, on a skr. *īr*, *ūr*. Aux anciens **ṛ*, **ḷ*, **ṇ*, **ṃ* donnant sous l'accent lit. *iř*, *il*, *iñ*, *iṁ* et s. *r̂*, *û*, *ê*, s'opposent les anciens **ṛ*, **ḷ*, **ṇ*, **ṃ* + *ə* donnant sous l'accent lit. *ìr*, *ìl*, *ìn*, *ìm*, et s. *r̀*, *ŭ*, *ě*. Ainsi :

skr. *vṛ́kaḥ* « loup », lit. *vìlkas* : s. *vûk*, slov. *vôłk*, tch. *vlk* ;

mais :

skr. *dīrgháḥ* « long », lit. *ìlgas* (avec absence inexpliquée de *d* initial) : s. *dŭg*, slov. *dôłg* (fém. *dółga*), tch. *dlouhý* ;

gr. βάραθρον « gouffre », skr. *gīrṇáḥ* « avalé », lit. *gìrtas* « ivre » et *gùrklį* (acc.) « gosier » : s. *gr̀lo*, slov. *gŕlọ*.

Dans le cas de *ṃ* à traitement *u* en baltique et en slave, le *ṃ* + *ə* aboutit en slave à *ǫ* (s. *ŭ*) :

**dhəmət-*, lit. *dùmti* « souffler » : v. sl. *dǫti*, s. *dŭti*, slov. *-dọ́ti*, tch. *douti*, pol. *dąć*.

Les diphtongues intonées rudes ne résultent pas toutes de la chute d'un ancien **ə*. Étant donné l'intonation rude des anciennes voyelles longues, il est légitime, par exemple, de supposer que les anciennes diphtongues à premier élément long sont représentées par des diphtongues slaves intonées rudes. L'intonation rude du **or* du nom de la « corneille », sl. commun **vórna* (voir § 179), proviendrait de ce que le féminin aurait reçu l'allongement de la première voyelle du mot qui caractérise beaucoup de dérivés indo-iraniens (*vṛddhi*).

Les mutations d'intonation du type lit. *vařnas* : *várna*,

qui jouent un rôle important dans les langues baltiques, ont été étudiées par F. de Saussure, qui leur a donné le nom de « métatonie ». Comme le jeu des intonations est resté clair en lette et surtout en lituanien, ces langues ont développé la métatonie comme élément morphologique, et les faits actuels sont souvent si éloignés de leurs origines que l'explication historique n'en apparaît pas ; des travaux récents comme ceux de L. Hjelmslev (*Études baltiques*, Copenhague, 1932) et de J. Kuryłowicz (*Rocznik slawistyczny*, X [1931], pp. 1-80) ne font pas la lumière sur la question. Dans un cas comme celui de la forme *príe-* de la préposition *priẽ* et du préverbe *pri-* dans le substantif postverbal *prielipa* « appentis » en face du verbe *pri-lìpti* « être accolé », on reconnaît un type de longue indo-européenne analogue à celui de gr. πρω-πέρυσι et du type slave *pa-mętĭ* (voir § 434). Mais la métatonie dans l'abstrait lit. *aũkštis* « hauteur » en regard de *áukštas* « haut » (et *áugti* « croître ») ne peut résulter que d'un développement propre au baltique ou au lituanien ; on constate que cette opposition d'intonation est parallèle à une opposition quantitative qui apparaît dans lit. *lõbis* « bien, richesse » à côté de *lãbas* « bon », et dont le slave à l'équivalent dans le type à voyelle radicale longue v. sl. *rěčĭ* « parole » (s. *rȉječ*, tch. *řeč*, d'intonation douce, mais cf. § 186, n° 2) en face de *rešti* « dire ».

Les faits slaves sont moins clairs encore que les faits lituaniens, d'une part parce que les différences d'intonation ne se laissent reconnaître en slave que dans certaines conditions, d'autre part parce que le slave a développé un système nouveau de métatonie différent du premier (voir § 185). Il importe de ne pas confondre ces deux systèmes de métatonie, dont les résultats ont été en partie semblables dans certains dialectes. Voici un cas où la métatonie ancienne du type baltique et slave et les faits nouveaux de la métatonie propre au slave se laissent distinguer :

Adjectif déterminé **dorĭgŭ* (diphtongue d'intonation douce) : s. et čak. *drâg* (neutre *drâgo*), r. *dórog* (neutre *dórogo*), tch. (*drahý*).

Première métatonie : comparatif **dórg-jĭš-* (diphtongue d'intonation rude, ancienne diphtongue à premier élément long) : s. et čak. *drážī*, r. *doróže*, tch. *dráže*.

Seconde métatonie : adjectif déterminé (diphtongue d'intonation nouvelle) : s. *drâgī*, čak. *drágī*, r. *dorogój* et dial. *molódyj*, tch. (*drahý*).

181. — A la fin du mot, les intonations présentent des conditions spéciales. Les voyelles longues et les diphtongues anciennes admettent en lituanien les deux intonations : on a *-õ* et **-ó* (devenu *-à*), *-iẽ* (de *-aĩ*) et *-è* (de **-íe*, issu de *-ái*), etc. L'intonation douce lituanienne répond alors à un type grec périspomène, et l'intonation rude à un type oxyton ; ainsi, dans les thèmes en *-ā-*, le nominatif singulier est du type gr. *-ᾶ*, lit. *-à* (de **-ó*), et le génitif singulier du type gr. *-ᾱς*, lit. *-ōs*.

Le slave ne saurait attester de manière directe les différences d'intonation en fin de mot, puisque toutes les voyelles de syllabes finales y sont devenues brèves. Mais des déplacements de l'accent qui sont conditionnés par l'intonation indiquent les intonations des finales slaves.

182. — F. de Saussure a montré que, en lituanien, l'accent s'est porté d'une syllabe en avant quand, reposant originairement sur une tranche vocalique brève ou douce, il avait immédiatement devant lui une tranche vocalique rude (*I. F.*, Anz., VI, pp. 157 et suiv.). Cette loi de déplacement de l'accent ne se démontre pas par une comparaison des places du ton en védique et en grec, d'une part, en lituanien, de l'autre. Pareille preuve ne serait possible que si la place de l'accent lituanien répondait avec fidélité à celle du ton grec ou védique. Mais tel n'est pas le cas. La preuve se fait donc seulement par comparaison de formes grammaticales ou de formations présentant en principe la même accentuation, mais où les conditions d'intonation diffèrent.

En slave, le même procédé de démonstration est aussi le seul utilisable ; mais les conditions sont moins favorables qu'en lituanien. Toutefois on arrive à montrer que le mouvement en avant de l'accent a lieu dans les mêmes condi-

tions qu'en lituanien. L'exemple le plus probant est fourni par les présents radicaux en *-je-*, qui sont régulièrement accentués sur la syllabe présuffixale, et dans lesquels l'accent est porté en avant à la 1re personne du singulier et à l'impératif quand la syllabe radicale est brève ou intonée douce. Soit les trois thèmes : *maže-* (s. *màže-*), *pše-* (s. *pše-*) et *češe-* (s. *čèše-*) ; toute la flexion du présent a l'accent sur l'élément radical : s. *màžē, pšē, čèšē,* r. *mážet, pšet, čéšet.* Mais, à la 1re personne du singulier, la finale est *-ǫ*, qui contient l'ancien *-ō* rude de la 1re personne du singulier (lit. *-ù*, de **-úo*, voir § 336), et qui est rude ; et, à l'impératif, *-i* est intoné rude (voir § 361). On a donc : s. *màži, màžite,* mais *pši, pšite* et *čèši, čèšite,* et r. *mážu, máž, mážte,* mais *pšú, pší, pšíte* et *češú, češí, češíte.* La formule qui ressort de la comparaison de ces exemples est confirmée par une série d'autres faits parallèles qu'on observe dans des catégories grammaticales diverses. Sur ces faits, voir le résumé clair et complet de M. Lehr-Spławiński, *Ze studjów nad akcentem słowiańskim* (*Prace komisji językowej,* I, Cracovie, 1917), et, d'autre part, N. van Wijk, *I. F.*, XL, pp. 1 et suiv.

183. — F. de Saussure expliquait le déplacement lituanien par le caractère qu'ont les intonations rude et douce en lituanien, où l'intonation rude est une accentuation descendante et l'intonation douce une accentuation montante. Ceci ne s'accordait pas avec les faits du slave, où l'intonation douce est descendante et l'intonation rude montante, comme on le voit par les correspondances : lit. *vařnas,* s.-cr. *vrân* : r. *vóron* ; lit. *sniẽgas,* s.-cr. ékavien *snêg* : jékavien *snȉjeg* ; — lit. *várna,* s.-cr. *vrȁna* : r. *voróna* ; et, dans une contraction ancienne du serbo-croate, r. *(o-)pojásat'* : s. *òpasati,* čak. *opȁsat.* En grec, les intonations sont de même caractère qu'en slave, comme l'indiquent les contractions. Mais M. R. Ekblom a montré (*Zur Physiologie der Akzentuation langer Silben im Slavo-baltischen*) que l'état lituanien n'était pas primitif, et que dans le système originel du baltique, conservé en lette et dialectalement en lituanien, l'intonation douce était descendante

et l'intonation rude montante, comme en slave et en grec ; les termes « doux » et « rude » n'ont de valeur également que pour le lituanien : en serbo-croate, l'intonation descendante, dite « douce » d'après le lituanien, est rude. M. Ekblom a donné en même temps une explication phonétique de la transformation de l'accentuation montante en accentuation descendante, et inversement, opérée par le lituanien, et cette explication rend compte aussi d'une partie des faits de métatonie récente du slave (voir § 186, n° 2) : il a indiqué qu'une tendance à accroître l'élévation de la voix sur la tranche vocalique intonée, c'est-à-dire à la chanter sur une note plus haute, aurait eu pour conséquence de rendre instable cette note devenue trop élevée, et ainsi de transformer le sommet fort de l'intonation en sommet faible, l'intonation montante en intonation descendante, et inversement.

Si la théorie de M. Ekblom explique les faits récents du lituanien et du slave et prouve l'unité de caractère des intonations du baltique, du slave et du grec, elle détruit l'explication proposée par F. de Saussure du déplacement de l'accent qu'il observait en lituanien. Cette avancée de l'accent d'une tranche vocalique brève ou d'intonation descendante sur une tranche vocalique d'intonation montante s'établit par l'examen des faits, mais la cause n'en est pas connue ; l'état phonétique qu'elle suppose, la conservation de différences d'intonation en dehors de l'accent, est aboli dans les langues modernes.

En tout cas, le déplacement de l'accent défini par la loi de F. de Saussure s'est produit parallèlement en baltique et en slave, en vertu de conditions communes ; le grec, avec un système d'intonations semblable, mais limité à la syllabe finale, n'a rien connu de tel. Rien ne prouve que ce déplacement remonte à une date très ancienne.

184. — On n'a fait état ici que du mouvement en avant de l'accent dans les conditions indiquées (voir *M. S. L.*, XI, pp. 345 et suiv., et XIX, pp. 65 et suiv.). Quant à un mouvement qui aurait porté, en lituanien et en slave, l'accent d'une syllabe en arrière, d'une tranche brève ou douce sur

une tranche rude, ce mouvement, qui a été souvent supposé, ne se laisse justifier par aucun fait valable (voir *M. S. L.*, XIX, pp. 67 et suiv.).

Dans le cas de r. *páguba* en face du verbe *pogubíť*, et de r. *póvod* en face du verbe *povodíť*, il s'agit à l'origine d'un type de composés qui, avec ou sans allongement vocalique (voir § 434), avaient souvent le ton sur le premier élément en indo-européen, comme le montrent le sanskrit (*úpa-hitaḥ* en regard de *hitáḥ*) et le grec (ὑπό-θετος et θετός, νή-ποινος et ποινή).

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas de reculs de l'accent en certains cas. Dans le groupe d'une préposition et d'un nom, des accentuations comme r. *ná goru*, s. *nā́ goru* ou r. *pó mostu, dó večera*, et de même r. *ná borodu*, s. *nā́ brādu*, résultent d'un recul d'une syllabe médiane du groupe sur la syllabe initiale. Mais ce recul n'a rien de phonétique ; il repose sur la façon dont le ton s'employait dans la phrase indo-européenne. Il n'y a pas concordance exacte entre les faits russes et les faits serbo-croates. En russe, il n'y a recul de l'accent sur la préposition que dans des locutions semi-adverbiales, comme *pó-prostu* « tout simplement », *ná zemlju* « à terre » distinct de *na zémlju* « sur la terre » ; cet état (même si en russe moderne il est secondaire) a chance d'être relativement proche de l'état primitif, que les langues slaves à accent mobile auront plus ou moins développé ; et alors il se compare à l'état conservé par le grec dans des formes adverbiales où il y a juxtaposition de deux éléments : ἔμβραχυ, ἄντικρυς, διάπεντε, etc. En slave même, on doit penser à l'analogie du type productif des composés adverbiaux comme v. sl. *prě-prosti*, *o-krĭstĭ* (r. *ókrest*), r. *názeḿ, ózeḿ*, accentués sur l'initiale. Pour la place de l'accent sur le préverbe dans certaines formes verbales, comme la 2e-3e personne du singulier de l'aoriste (ancien imparfait) : s.-cr. *ȏ-plete*, de *o-plèsti*, *o-plètēm*, le fait a des parallèles abondants, non seulement en sanskrit et en grec (οἶδα et σύνοιδα), mais, de façon plus proche, en lituanien.

185. — Il s'en faut de beaucoup que les règles exposées

ici rendent compte de toutes les nouveautés qu'offre l'accentuation slave. Il y a eu, en grand nombre, des changements d'intonation et de place de l'accent, liés les uns aux autres. Négligés longtemps, ces changements ont été l'objet de discussions abondantes depuis que M. Belić, après avoir observé des faits remarquables dans des parlers čakaviens, en a fait une étude d'ensemble et en a montré les parallélismes (voir ses *Akcenatske studije*, de 1914, et son article du volume XXI des *Mémoires de la Société de linguistique*, pp. 149 et suiv.). M. Rozwadowski a examiné les faits d'une manière en grande partie indépendante (dans le volume collectif de l'*Encyklopedya polska, Język polski*, II, pp. 304-337). MM. Lehr-Spławiński et N. van Wijk ont discuté les faits et les théories, et M. Kul'bakin a résumé la discussion dans un article lumineux du *Južnoslovenski filolog*, II, pp. 80-110, où se trouve la bibliographie de la question.

Le problème est rendu difficile par le fait que les changements d'intonation et de place de l'accent interviennent d'une façon secondaire, dans des formes grammaticales où se produisent des réactions analogiques. On arrive à déterminer les nouveaux types d'intonation et d'accentuation ; mais les conditions où ils se produisent ne sont pas toutes entièrement claires. Il n'est pas possible de poser des formules aussi simples que la loi de F. de Saussure.

Dans l'adjectif, l'addition du relatif qui donne la valeur déterminée a provoqué des changements d'intonation et de place de l'accent particulièrement nets (voir § 512). Ainsi, en serbo-croate čakavien, en face de la forme simple du neutre *bēlõ* (s.-cr. štok. *bélo*, *bijèlo*, r. *beló*), la forme déterminée est *bélō* (s. *bêlō*, *bȉjelō*, r. *béloje*). L'accent du čakavien noté ˊ est un accent long montant, qui s'oppose à l'accent long descendant noté ˆ, comme on le voit par les contractions : **pòjasŭ* (s. *pȍjās*, r. *pójas*) a donné čak. *pâs*, mais **bojàti sę* (s. *bòjati se*, r. *bojátsja*) a donné čak. *bát se* (le tchèque a la longue dans les deux cas : *pás*, *báti se*). On conclut de là que, à côté des trois intonations anciennes représentées sous l'accent par des types tels que :

voyelles brèves	**o*:	s. et čak. *ŏ*	r. *ó*	tch. *o*
longues et diphtongues intonées douces	**oř*:	s. et čak. *râ*	r. *óro*	tch. *ra*
longues et diphtongues intonées rudes	**ór*:	s. et čak. *rà*	r. *oró*	tch. *rá*

il y a eu des intonations nouvelles, et en particulier un type défini par la correspondance čak. *rá* : s. *râ*, qui n'a aucun rapport avec les types anciens.

Des faits analogues se retrouvent au génitif pluriel (voir § 458) : ainsi, de čak. *strānā* (acc. *strânu*), s. *strána* (acc. *strânu*), r. *storoná* (acc. *stóronu*), tch. *strana* (d'après acc. *stranu*, voir § 120), le génitif pluriel est čak. *strán*, s. (*stránā*), r. *storón*, v. tch. et tch. dial. *strán*, et cf. pol. *ręka*, gén. plur. *rąk*. On a ainsi la correspondance complète : čak. *rá* : s. *râ* : r. *oró* : tch. *rá*.

Le changement d'intonation accompagne une modification de la constitution du mot ; mais il ne saurait être imputé à cette cause trop générale : dans bien d'autres cas, au cours de la flexion ou dans la dérivation, il y a modification du nombre des syllabes du mot sans mutation de l'intonation. En čakavien, en regard de gén. sing. *dâna*, etc., le nominatif est *dân*, avec même accent ; l'accent spécial du génitif pluriel *dán* est dû à une cause particulière.

185 *bis*. — Cette cause apparaît dans l'exemple suivant : du nom du « roi », le génitif singulier est čak. *krāljà*, s. *králja*, r. *koroljá*, tch. *krále* ; en regard, le nominatif est čak. *králj*, s. *krâlj*, r. *koról'*, tch. *král*. Les correspondances sont exactement les mêmes que dans le cas du génitif pluriel čak. *strán*, etc. Il s'agit ici d'un nom accentué sur la finale ; au nominatif singulier, l'accent a dû reculer du jer (sl. comm. **korljь*) sur la syllabe précédente. C'est ce recul de l'accent qui a amené une intonation nouvelle. Le fait est régulier en čakavien dans les substantifs du type *králj* : gén. *brēstà*, *grīhà*, *krīžà* : nom. *brést*, *gríh*, *kríž*, etc. ; et on le trouve dans toutes les langues dans le type du masculin singulier du participe en *-l-* :

neutre čak. *trēslõ*, s. *tréslo*, r. *beregló*, tch. *třáslo* (et pol. *trzęsło*) : masc. čak. *trésāl*, s. *trêsao*, r. *berëg*, tch. *třásl* (et pol. *trząsł*).

La même explication s'applique aisément au cas du génitif pluriel. La désinence *-ŭ* du slave (voir § 458) ne répond pas à i.-e. **-ōn*, mais à une désinence **-on* qui s'explique mieux dans le type athématique que dans le type thématique. Or le type athématique se caractérisait par la mobilité du ton, et par le ton sur la désinence au génitif pluriel : lit. *akmuõ*, nom. plur. *ãkmens*, gén. *akmenų̃* ; gr. πούς, nom. plur. πόδες, gén. ποδῶν ; skr. *pắt*, nom. plur. *pắdaḥ*, gén. *padắm*. On comprend mieux que le slave ait pu généraliser la désinence légère en **-on* et, à l'inverse des autres langues indo-européennes, la substituer à la désinence plus lourde en **-ōn*, si l'on admet qu'il a en même temps généralisé son accentuation finale caractéristique. Les faits des dialectes slaves sont fortement remaniés : de s. *planìna*, čak. *planinà*, plur. *plànine*, le génitif pluriel est *planínā* en serbo-croate štokavien (avec *-ā* nouveau qui complique les choses), mais *plànīn* en čakavien. On aperçoit, mais non toujours, les raisons qui ont amené des modifications de l'accentuation du génitif pluriel : généralisation d'un type d'accent donné, fixation de l'accent, ou bien extension d'un accent mobile ; ainsi, de čak. *kosàc*, gén. *koscà*, le génitif pluriel est *kosác* et *kòsāc* : sans discuter ces deux accents, on notera que le même doublet se retrouve dans le nominatif singulier masculin *dobár* et *dòbār*, en regard du neutre *dobrò*. Mais il subsiste assez de faits non retouchés pour attester l'avancée de l'accent sur la désinence, puis son recul sur la syllabe antérieure : une métatonie comme celle de čak. *susèd* : gén. plur. *susêd* est caractéristique (voir § 186, n° 2).

Dans le cas de l'adjectif déterminé, les divergences abondent entre les dialectes slaves, et les flottements à l'intérieur des mêmes dialectes. Mais deux ordres de faits se dégagent : tantôt l'adjectif déterminé se distingue de la forme indéterminée par une avancée de l'accent, ainsi r. *mólod*, neutre *mólodo* : déterm. *molodój* ; tantôt il s'en

distingue par l'intonation nouvelle, ainsi s.-cr. *mlâd*, neutre *mlâdo*: déterm. čak. *mládī*, štok. *mlâdī*, et r. dial. *molódyj*. Le premier type est représenté par des formes simples : čak. *bôs*, neutre *bòso* : déterm. *bosî* ; štok. *vòden* : déterm. *vodènī*. Le second type est plus varié ; il prend la forme d'un recul de l'accent dans des cas comme čak. *dobrȍ* : déterm. *dȍbrō* ; čak. *dalekȍ*, r. *dalekó* : déterm. čak. *dalȅkō*, r. *dalëkoje*, mais le fait essentiel n'est pas le recul de l'accent, mais l'intonation nouvelle qui accompagne ce recul, comme on le voit par le cas de čak. *ȍkrūgāl*, neutre *ȍkrūglo* : déterm. *okrúglī*.

Dès lors, l'explication apparaît : la forme déterminée était caractérisée en slave commun par l'accent sur la finale de l'adjectif dans le groupe de l'adjectif et de l'enclitique *je-*, soit **bòsŭ* : déterm. *bosŭ-jĭ*, **ȍkrǫglŭ* : déterm. **okrǫglŭ-jĭ*. C'est la continuation d'un fait indo-européen conservé en latin et, sous la forme de l'accent d'enclise, en grec : l'addition d'un enclitique à un mot tonique tendait à fixer le ton sur la dernière syllabe du mot, ainsi lat. *mūsá-que*, gr. ἄνθρωπός τε, δῆμός τις ; en lituanien, la forme déterminée de l'adjectif a toujours l'accent sur la syllabe qui précède *-is* au nominatif masculin singulier, quelle que soit l'accentuation de l'adjectif simple : *gēras*, déterm. *geràs-is*, et de même *gývas* : *gyvàs-is*, *mañdagus* : *mandagùs-is*. Le slave opposait donc **svętò-je*, neutre, *svętà-ja*, fém., etc., à **svę̀to*, etc. (fém. **svętà* d'après la loi de Saussure) : il a tiré de là le type à avancée de l'accent r. *svjáto*, fém. *svjatá* : déterm. *svjatóje*, *svjatája* ; et, avec un abrègement qui n'a pu se produire que dans des formes trisyllabiques (voir § 120) : s. *svêto* (dial.), fém. *svéta* : déterm. *svètō*, *svètā*. Mais, au nominatif masculin singulier, l'accent portait sur un jer : le čakavien *svêt*, neutre *svêto* : déterm. *svétī*, *svétō*, avec la même intonation nouvelle que dans nom. sing. *králj*, gén. plur. *strán*, accuse un recul de l'accent. On ne peut pas penser à un recul morphologique (voir § 186 *bis*), que rien n'expliquerait ; il s'agit d'un recul phonétique : soit que, dans le groupe **svętŭ-jĭ*, le premier élément **svętŭ-* ait joui encore d'une autonomie suffisante

pour être traité comme le mot isolé **korljĭ*; soit que la réduction en jers des *i, u* brefs et des finales **-os, *-on* ait entraîné leur incapacité à porter l'accent en toute position : la distinction des jers forts et des jers faibles (voir § 123), liée à la tendance à amuir les jers qui n'a opéré que vers le x^e^ siècle (voir § 122), serait un fait postérieur.

L'accentuation de l'adjectif déterminé était donc neutre **svętò-je*, fém. **svętà-ja*, etc., mais nom. sing. masc. **svętŭ-jĭ*; peut-être était-elle plus complexe encore, comme le lituanien le donnerait à penser. Le slave l'a normalisée, et il n'a plus qu'un accent unique dans la flexion de l'adjectif déterminé. Les langues ont généralisé, chacune pour son compte, un des deux types d'accent, soit celui du nominatif masculin singulier, soit celui du neutre et du féminin, en choisissant en règle ordinaire le type qui permettait de maintenir la caractéristique morphologique d'une opposition entre l'accentuation de l'adjectif simple et celle de l'adjectif déterminé : dans les anciens oxytons, l'accent de recul (čak. *širòkò* : *širòkō*) ; dans les autres adjectifs, soit l'accent d'avancée (čak. *bȍso* : *bosō*), soit l'accent de recul avec intonation nouvelle (čak. *mlâdo* : *mládō*, *sȉto* : *sîtō*). C'est ainsi qu'un fait général d'avancée de l'accent : lit. *gẽras* : *geràsis*, devenu, de phonétique, morphologique, se continue en slave sous deux formes opposées, d'avancée et de recul de l'accent.

Les formes des numératifs ordinaux, du type déterminé, sont intéressantes du fait qu'elles sont isolées en slave des formes indéterminées disparues et qu'elles ne s'opposent plus qu'aux nombres cardinaux correspondants ; sauf des cas spéciaux et sans doute secondaires, comme r. *sed'mój*, mais dial. *sëmyj*, p. r. *sémyj*, le type à accent de recul est régulier, ainsi :

lit. *ketviřtas* : čak. *četŕtū*, s. *čètvŕtī*, r. *četvërtyj* ;

s.-cr. *pêt*, r. *pjat'*, tch. *pět*, pol. *pięć*, et lit. *peñktas* : čak. *pétī*, s. *pêtī*, r. *pjátyj*, tch. *pátý*, pol. *piąty* ;

lit. *dẽšimt*, s.-cr. *dȅsēt*, r. *désjat'*, tch. *deset*, pol. *dziesięć*, et lit. *dešimtas* : čak. *desétī*, s. *dèsētī*, r. *desjátyj*, tch. *desátý*, pol. *dziesiąty*.

L'accentuation du relatif r. *kotóryj* (pol. *który*, cf. § 186, n° 3), en regard de celles de skr. *kataráḥ*, lit. *katràs* d'une part, et de gr. πότερος de l'autre, s'explique également par le recul de l'accent dans une forme déterminée.

186. — Les intonations nouvelles du slave sont donc le produit d'un recul de l'accent. Trois cas se présentent : l'accent a reculé sur une longue d'intonation « douce », c'est-à-dire descendante, ou sur une longue d'intonation « rude », c'est-à-dire montante, ou sur une brève.

1° Dans le cas où le recul a lieu sur une longue d'intonation descendante, il transforme son intonation descendante en intonation montante ; en désignant par ◡̏ ou ◡́ la place de l'élément fort dans les tranches non accentuées, et par ◡̏ l'élément fort accentué, on a la formule simple ◡̏ | ◡̏ > ◡́ : il y a déplacement de l'intensité sur le sommet final de l'intonation. La formule se vérifie d'ailleurs dans les faits récents de recul de l'accent en lituanien et en serbo-croate : en lituanien, des formes *akimì*, *mergojè*, à accentuation finale, donnent avec réduction de la voyelle finale *akiñ*, *mergõ*, d'accentuation montante ; en serbo-croate, en regard de čak. *bēlõ*, le štokavien a *bélo* (jék. *bijèlo*), et un infinitif **trēstî* (r. *trjastí*) a donné štok. *trésti* et čak. *trést*.

On a donc régulièrement : čak. *králj*, gén. plur. *strán*, adj. dét. *svétī* ; r. *koról'*, gén. plur. *storón*, adj. dét. dial. *molódyj*. Le serbo-croate a ainsi retrouvé l'accentuation montante qu'il avait perdue, mais le štokavien l'a transformée ensuite en accentuation descendante, en gardant la quantité longue : soit čak. *králj*, štok. *krâlj*, en regard de *vràna*. Le russe confond les deux accentuations montantes, ancienne et nouvelle : *koról'*, comme *voróna*. Le tchèque présente la quantité longue sous l'accent nouveau comme sous l'accentuation montante ancienne : *král*, gén. plur. dial. *strán*, ordinal *pátý*, comme *vrána*. De même le polonais : *sąd* (r. *sud*, gén. *sudá*, etc.), gén. plur. *rąk* (nom. sing. *ręka*), ordinal *piąty* ; des formes *król*, gén. plur. *głów*, à groupes *ro*, *lo* issus des diphtongues sl. comm. **or*, **ol*, ont un allongement de l'*o* qui n'apparaît pas dans le type *wrona*.

2° Dans le cas où le recul a lieu sur une longue d'intonation rude, c'est-à-dire montante, on trouve les types suivants en čakavien : *krȁva*, gén. plur. *krâv*, *medvȉd*, gén. plur. *medvîd* ; *sȉto*, déterm. *sîtō*, *bogȁto*, déterm. *bogâtō* ; le štokavien a de même *krȁva*, gén. plur. *krâvā*, *stȁro*, déterm. *stârō*. Le russe s'accorde avec le serbo-croate pour la place de l'accent dans l'adjectif déterminé : *stáro*, déterm. *stároje*, *bogáto*, déterm. *bogátoje*, mais il n'atteste pas de modification de l'intonation : *koróva*, gén. plur. *koróv*, *zdoróvo*, déterm. *zdoróvoje*. Au contraire, le tchèque présente au génitif pluriel des abrègements caractéristiques : *kráva*, gén. plur. *krav*, *dílo*, gén. plur. *děl* ; et de même dans la forme déterminée de l'adjectif : *stár*, déterm. *starý*.

Le témoignage du serbo-croate et du tchèque indique une métatonie : l'accent de recul transforme une intonation montante en une intonation descendante, qui se confond en serbo-croate et en tchèque avec l'intonation descendante ancienne. La formule est ici ◡̀ | ◡́ > ◡̂ ; elle serait surprenante, si M. Ekblom n'avait pas montré (voir § 183) qu'un accroissement excessif de la hauteur de l'élément fort de l'intonation montante avait pour effet de transformer cet élément fort en élément faible, soit, si l'on veut : ◡̀ | ◡́ > ◡́ > ◡̀ > ◡̂. Cette métatonie s'est conservée imparfaitement dans les langues slaves : le serbo-croate štokavien a *sȉtō*, *bògatō* d'après *sȉto*, *bògato* ; le russe ne pouvait pas maintenir une opposition *koróva* : **kórov* qui était, dans son système, contraire au principe que, en slave (et en lituanien), l'accent est toujours du type immobile en dehors de la position finale ou initiale. Mais le rapport čak. *krȁva* : *krâv*, *susȅd* : *susêd* a été développé en serbo-croate comme caractéristique du génitif pluriel : on a čak. *magȁrac* : gén. plur. *magȁrāc*, štok. *màgarac* : gén. plur. *màgarāc-ā*, avec allongement régulier de la syllabe finale. Il y a un autre fait important qui atteste que cette métatonie est slave commune.

Au type čak. *králj*, gén. *krāljȁ*, à intonation douce de la syllabe initiale, ne répond en slave aucun type à accen-

tuation finale avec intonation rude de l'initiale : c'est que l'accent de recul avait transformé au nominatif singulier cette intonation montante en intonation descendante, et que l'intonation descendante a été généralisée. Un exemple net est celui du mot qui répond à lit. *sūnùs*, acc. *súnų*, gén. *sūnaũs*, à accent mobile et à intonation initiale rude (voir § 180) : le slave atteste **sȳnŭ*, à accent sur l'initiale d'intonation douce : čak. et štok. *sîn*, gén. *sîna*, tch. *syn* ; cette intonation nouvelle est celle du nominatif singulier : **synŭ* > **sȳnŭ*. De même le type en *-i-* oxyton et d'intonation rude de lit. *žvėrìs*, acc. *žvėrį*, est représenté en slave par un type d'intonation douce s.-cr. *zvêr* (*zvȉjer*), gén. *zvêri* (*zvȉjeri*), tch. *zvěř*. On doit supposer la même métatonie slave dans une petite série d'adjectifs où l'intonation douce du slave répond à une intonation rude du lituanien (qui n'a plus d'adjectifs en *-as* oxytons) et à une oxytonaison du sanskrit, comme : čak. et štok. *žȉv*, tch. *živý*, en regard de lit. *gývas*, lette *dzîvs*, et de skr. *jīváḥ* ; čak. *sîv*, tch. *sivý*, en regard de lit. *šývas*, cf. skr. *çyāváḥ* ; čak. *lên*, štok. *lên* (*lȉjen*), en regard de lit. *lėnas*, et peut-être lat. *lēnis* ; etc. (voir A. Belić, *Akcenatske studije*, pp. 151 et suiv.).

L'adjectif « premier » a l'accentuation r. *pérvyj*, s. *prvī* : c'est l'accent de recul et l'intonation nouvelle de la forme déterminée régulière dans la série des numératifs ordinaux (voir § 185 *bis*) ; la forme indéterminée, conservée dans des locutions comme s. *ȉs-prva*, avait l'intonation rude qui répond à celle du lituanien *pìrmas* et à la sonante longue du sanskrit *pūrvaḥ* (cf. § 87).

3° Dans le cas où le recul a eu lieu sur une tranche vocalique brève, on trouve les correspondances : čak. *kȍš*, gén. *košȁ*, *dobrȏ*, déterm. *dȏbrō* ; štok. *kȍš*, gén. *kòša*, *gòlo*, déterm. *gȍlō* ; r. *koš*, gén. *košá*, *vodá*, gén. plur. *vod*, *golóˊ*, déterm. *góloje* ; tch. *kůň*, gén. *koně*, v. tch. *kóš*, *kůš*, gén. *koše*, *voda*, gén. plur. *vód*, *vůd*.

Ce système de correspondances n'est pas clair par lui-même. Il se précise, si l'on observe d'une part que la fermeture de la syllabe par suite de l'amuissement du jer final

ne s'accompagne dans ce type d'aucun allongement en serbo-croate, pas plus que dans le type *brȁt*, gén. *brȁta* à intonation rude ancienne, et à la différence du type *bôg*, gén. *bȍga* (voir § 121) ; d'autre part que l'*o* du russe *koš*, *vod*, *góloje* n'est pas originellement identique à l'*o* de gén. *košá*, nom. *vodá*, indét. *goló* : certains parlers russes (voir N. van Wijk, *Archiv für slav. Phil.*, XXXVI, pp. 321 et suiv.) présentent des formes comme *kωń*, adj. *dώbryj*, *gώlyj*, avec ω notant un *o* fermé spécial qui tend à se diphtonguer, et ils répondent par *mωj* (r. *moj*, neutre *moë*) à tch. *můj* (neutre *moje*) ; le fait paraît ancien en russe, et il est noté d'assez bonne heure dans certains manuscrits ; pour les faits slovènes, qui sont d'interprétation plus difficile, voir Fr. Ramovš, *Južnoslovenski filolog*, II, pp. 227 et suiv. Il apparaît donc que l'accent de recul sur une brève a eu pour effet d'assimiler cette brève, en une certaine mesure, à une longue ancienne d'intonation montante : les dialectes occidentaux et le russe dialectal attestent un allongement dans le cas de la voyelle *o*, et la brève du serbo-croate est traitée autrement que la brève sous l'accent ancien. La formule serait ici ◡ | ◡̃ > ◡̃́, où le signe ◡̃́ désignerait une sorte de demi-longue d'intonation montante, qui aurait pu rejoindre la longue d'intonation montante ancienne, en serbo-croate la longue abrégée et dans les dialectes occidentaux la longue maintenue. Naturellement, cet accent montant nouveau, produit par recul sur des voyelles brèves, portait sur des voyelles autres que celles qui étaient susceptibles de recevoir l'accent montant ancien ; l'innovation était grande en slave.

Ainsi les intonations nouvelles résultant du recul de l'accent présentent trois types différents de ceux des intonations anciennes (voir § 185) :

voyelles brèves	**o*:	čak. *ŏ*	s. *ŏ*	r. *ó* (dial. *ώ*)	tch. *ó*(*ů*)
longues et diphtongues intonées douces	**or̃*:	čak. *rá*	s. *râ*	r. *oró*	tch. *rá*
longues et diphtongues intonées rudes	**ór*:	čak. *râ*	s. *râ*		tch. *ra*

Faut-il en conclure que le slave aurait connu à une même époque, en plus des trois intonations anciennes, trois intonations nouvelles ? Un système stable à six intonations est inconcevable, du moins dans une langue européenne ; en fait, la langue slave dont le système d'intonations présente la plus grande variété, le serbo-croate štokavien, n'a que quatre accents différents, dialectalement cinq. Mais on a vu que l'intonation descendante nouvelle se confondait entièrement avec l'intonation descendante ancienne ; et l'intonation montante nouvelle n'a donné un accent long spécial qu'en serbo-croate, où les longues anciennes d'intonation montante s'étaient abrégées ; reste l'intonation montante nouvelle sur voyelle brève, qui rejoint généralement l'intonation montante ancienne sur voyelle longue, dont elle diffère surtout par le fait qu'elle porte sur des voyelles de timbre autre. Ces intonations nouvelles se sont développées comme produit d'une tendance générale du slave commun, mais dans des conditions déjà différentes selon les dialectes ; pour le serbo-croate, qui est la seule langue à attester directement (en čakavien) une intonation nouvelle, il suffit d'admettre la coexistence de quatre accents, soit deux accents descendants, un long et un bref, et deux accents montants, un long et un bref, comme en štokavien actuel, soit un accent bref et, comme en lette, trois intonations longues.

La chronologie des faits d'intonation ne se laisse pas préciser. Mais les systèmes nouveaux n'ont pu être constitués qu'à date relativement tardive ; ils ne supposent plus, comme le jeu de la loi de Saussure, un maintien des différences d'intonation en dehors de l'accent : la métatonie du type de *synŭ, zvěrĭ,* etc., n'a eu lieu qu'avec des oxytons à accent mobile, d'après le témoignage du lituanien, et l'accent du nominatif **synŭ* a reculé sur l'intonation de l'accusatif **sýnŭ*. Comme des emprunts aussi récents que čak. *kríž*, gén. *krīžà*, etc., r. *pop*, gén. *popá*, etc., čak. *králj*, gén. *krāljà*, etc., ont pu encore être incorporés à un type oxyton, mais que, d'autre part, l'amuissement des jers a eu lieu vers le x^e^ siècle, c'est au plus tôt vers le IX^e^ siècle, à une époque où l'unité slave persistait encore mais n'était plus étroite,

qu'il faudrait placer l'origine de ces reculs de l'accent qui ont modifié et compliqué dans les dialectes, de façon parallèle mais non identique, l'accentuation primitive.

186 *bis*. — Les intonations nouvelles apparaissent dans d'autres cas encore.

Le slave commun a dû avoir des *i* et *u* brefs accentués à l'intérieur des mots : ces *i*, *u* brefs se réduisant en jers, l'accent devait reculer sur la syllabe précédente, comme il l'a fait dans le cas du jer final. On trouve en effet, à l'intérieur des mots, des correspondances d'accents qui paraissent dénoncer des accents de recul ; mais les faits ne sont pas nets.

Le type des diminutifs en *-ka* a l'accent sur la syllabe radicale : r. *ruká*, dim. *rúčka*, et il présente des faits de métatonie : tch. *brada* : *brádka*, *ruka* : (dial.) *roučka* ; *sláma* : *slamka*, *moucha* : *muška* ; *kost* : *kůstka*, *jahoda* : *jahůdka* ; — pol. *ręka* : *rączka* ; — r. *borodá* (acc. *bórodu*) : *boródka*. Mais ce type, à valeur expressive, est si remanié (voir § 409) qu'on n'en peut rien dire de précis ; il n'y a même pas accord entre les langues slaves, et le serbo-croate a des oppositions d'accent *list* : *lîska*, *zvêr* : *zvèrka*, qui sont d'un autre type.

Dans les dérivés neutres en *-ĭje*, les faits sont compliqués. On a d'une part un type à accent de recul : s.-cr. *lîst*, *klâs*, *prût* : čak. *lístje*, *klásje*, *prútje*, štok. *lîšće*, *klâsje*, *prûće* ; r. *lístja*, *prútja*, *kólos* : *kolóśja*, *kóreń* : *koréńja*, *béreg* : *poberéž'je* ; d'autre part un type à accent d'avancée : čak. *zelí*, *tȓn* : *trní*, *kàmēn* : *kamení* (mais štok. *trnje*, *kàmēnje*, etc.), avec la même longue finale que dans tch. *list* : *listí*, *dub* : v. tch. *dubie* (pour la place de l'accent, le type r. *kopjë* est sûrement secondaire de pl. *kópja*). On doit penser que l'accent portait primitivement sur l'*i* du suffixe **-iye-* : ce qui répond en lituanien au type neutre en *-ĭje* du slave est un type masculin généralement en *-ỹs*, ainsi lit. or. *sapnỹs*, cf. v. sl. *sŭnĭje*, lit. *pamarỹs*, cf. v. sl. *pomorĭje*, čak. *primórje*, štok. *prìmōrje*, r. *pomórje*, tch. *pomoří* ; le grec a, dans d'autres conditions, développé un type en *-ιον*. L'accent de recul du serbo-croate et du russe s'explique ainsi directement. L'accent d'avancée de čak. *kamení*, etc.,

semble indiquer un autre traitement dialectal du groupe accentué **-ĭje* : tout se passe comme si ce groupe avait été traité comme diphtongue longue **-ie*, et que l'accent du jer, au lieu de reculer sur la syllabe antérieure, se soit porté sur la voyelle pleine, sommet fort de la diphtongue. Dans les parlers du groupe occidental, non seulement *-ĭje*, mais aussi *-ĭja*, *-ĭjǫ*, etc., sont représentés par des longues : v. tch. *bratřie*, acc. *bratřú*, pol. mod. *pani*, acc. *panią*.

De même, à l'instrumental singulier des thèmes féminins en *-ĭ-*, l'accent devait porter sur *-ĭ-* : **kostĭjǫ*, fait sur le modèle de **ženòjǫ*, r. *ženóju* (voir § 479) : on a d'une part r. *kóstju*, s. *nȍću* (et *kȏšću*, ancien *kostju*, avec la longue de nom.-acc. *kȏst*), de l'autre v. tch. *kostú*, pol. *kością*.

Il reste tout un groupe de faits où le jeu de l'accent de recul et les intonations nouvelles apparaissent nettement, mais ne sauraient être d'origine phonétique : il n'y a pas recul de l'accent d'un jer ou d'une finale amuie sur la syllabe antérieure, mais alternance, au cours de la flexion, entre un accent sur une syllabe et un accent de type nouveau sur la syllabe qui précède ; ainsi čak. *mlātît*, prés. *mlátiš*. Les correspondances sont les mêmes que dans le cas du recul phonétique de l'accent. On a donc affaire à un emploi en valeur morphologique de l'accent de recul ; il accompagne une innovation importante du slave : tandis que primitivement, en slave comme en lituanien, la mobilité de l'accent jouait entre la syllabe finale et la syllabe initiale du mot, ainsi lit. *duktė́*, instr. *dukterimì* : acc. *dùkterį*, la mobilité est limitée ici à un groupe de deux syllabes dans le mot ; tandis que la flexion des substantifs conserve l'état ancien : r. *borodá*, acc. *bórodu*, et même avec préposition *ná borodu*, čak. *dobrotȁ*, acc. *dȏbrotu*, et même s.-cr. dial. *veličìna* (de *veličînă*), acc. *vèličinu*, on a dans la flexion verbale r. *molotít*, prés. *molótiš*, et avec préverbe *zamolótiš*. Un type mobile nouveau r. *veselá* : déterm. *vesëlaja*, d'origine phonétique avec généralisation morphologique, a été superposé au type mobile antérieur neutre *véselo* : fém. *veselá*. Ce type nouveau est surtout représenté dans la flexion des

verbes, où la loi de Saussure avait déjà créé des jeux d'accent en dehors de l'opposition finale : initiale, ainsi lit. *vartýti*, prés. *vařto*. Le recul morphologique a eu lieu, comme le recul phonétique, sur longue d'intonation douce, sur longue d'intonation rude, ou sur brève.

1° Recul sur une longue intonée douce :

Présents en *-je-* : čak. *vẽzȁt* : *véžeš*, štok. *vézati* : *vêžēš*, r. *poloskáť* : *polóščeš*, tch. *vázati* : *váže*š, et pol. *pląsać* : *pląszesz*. Cette alternance a été étendue en serbo-croate aux présents en *-ā-* contractés de *-aje-* : čak. *pītȁt* : *pítāš*, štok. *pítati* : *pîtāš*, mais 3e pers. plur. čak. *pītȁjū* (et *pítajū* par analogie), štok. *pítajū*, tandis que le russe, qui ne présente pas de contraction, conserve l'accent fixe : *pytáť* : *pytáješ*.

Présents en *-ne-* : čak. *(o-)krēnȕt* : *(o-)kréneš*, štok. *krénuti* : *krênēš*, r. *tjanúť* : *tjáneš*, v. tch. *táhnúti* : *tiehneš*, et pol. *ciągnąć* : *ciągniesz*.

Présents en *-i-* : čak. *mlātȉt* : *mlátīš*, štok. *mlátiti* : *mlâtīš*, r. *molotíť* : *molótiš*, tch. *mlátiti* : *mlátíš*, et pol. *młócić* : *młócisz*.

2° Recul sur une longue intonée rude :

Présents en *-je-* : čak. *rȉzat* : *rîžeš*, mais štok. *rȅzati* : *rȅžēš*, d'une part, et tch. *řezati* : *řežeš*, de l'autre. Pas d'extension au type en *-ā-* : čak. *pȉvat* : *pȉvāš*, etc.

Présents en *-ne-* : čak. *gȉnūt* : *gîneš*, mais štok. *gȉnuti* : *gȉnēš*, d'une part, et tch. *hynouti* : *hyneš*, de l'autre.

Présents en *-i-* : l'alternance n'est conservée nulle part, mais il y a désaccord entre čak. et štok. *rànīti* : *rànīš* (subst. *rána*), et tch. *raniti* : *raníš* (subst. *rána*).

Ainsi cette métatonie ne subsiste que comme archaïsme.

3° Recul sur une brève :

Présents en *-e-* : čak. *mȍć* : *mȍreš*, štok. *mòći*, *mògu* : *mȍžēš*, et tch. *moci*, *mohu* : *můžeš* ; c'est un cas spécial, dans la flexion d'un présent anomal dont la 2e-3e personne du singulier était primitivement **možĭ*, v. tch. *móž*, *můž* (voir § 216).

Présents en *-je-* : čak. *glodȁt* : *glȍješ*, štok. *glòdati* : *glȍđēš*, r. *stonáť* : *stóneš* (dial. *stώneš*, *xώceš*), et v. tch.

hlodati : *hlózeš*, tch. mod. *stonati* : *stůneš*, *kláti* : *kůleš*. Extension très limitée au type en *-ā-* : štok. *kòpati* : *kòpāš*, mais *mòtati* : *mòtāš*, et čak. *kopȁt* : *kopâš*, etc.

Présents en *-ne-* : štok. *tònuti* : *tònēš*, r. *tonút'* : *tóneš* (dial. *tώneš*), mais tch. *tonouti* : *toneš*.

Présents en *-i-* : čak. *nosȉt* : *nȍsīš*, štok. *nòsiti* : *nȍsīš*, r. *nosít'* : *nósiš* (dial. *nώsiš*), mais tch. *nositi* : *nosíš*.

Il subsiste de cette alternance des traces nettes, mais qui tendent à s'effacer.

Dans toutes ces formes verbales, l'accent nouveau, quelle que soit son intonation, a comme caractéristique de ne pas reculer sur le préverbe : čak. *màzat* : *mâžeš* et *namâžeš*, etc. ; il s'oppose ainsi à l'accent ancien qui recule sur le préverbe dans des cas comme celui de la 2e-3e personne de l'aoriste : štok. *trésti* : *trêse* et *ìs-trēse*, etc. (voir § 184) ; mais dans les deux cas il s'agit de propriétés morphologiques des accents, en tant que faisant partie de deux types mobiles déterminés, et en aucune façon de propriétés phonétiques qui seraient attachées à la nature de ces accents.

La métatonie du type čak. *gìnūt* : *gîneš*, que les langues slaves éliminent, et qui n'est conservée que dans des cas où le recul morphologique de l'accent est purement virtuel, puisque, conformément à la loi de Saussure, la place de l'accent est la même au thème d'infinitif et au thème de présent, a dû jouer un rôle important à la fin du slave commun. On peut penser à en retrouver une trace dans la flexion des substantifs dans le cas de r. *golová*, s. *gláva*, dont l'accusatif r. *gólovu*, s. *glâvu*, tch. *hlavu* indique une initiale d'intonation douce, en désaccord avec l'intonation rude du lituanien *galvà*, acc. *gálvą* : comme dans *synŭ* (voir § 186, n° 2), il y aurait eu métatonie, mais ici par recul morphologique, et non phonétique ; cette métatonie aurait servi à éliminer un type mobile rare dans la flexion des féminins en *-a* (voir § 468).

En dehors de la flexion verbale, on rencontre le recul morphologique dans deux cas encore. Le premier est en rapport étroit avec la flexion des verbes : c'est celui des substantifs postverbaux qui, construits sur le thème du

présent (cf. *odežda*, § 404) ou mis en relation avec lui, reçoivent l'accent de recul du présent, ainsi : čak. *grája*. štok. *grâđa*, r. *goróža*, tch. *hráze*, et pol. dial. *gródza*, en regard du verbe čak. *grādīt* : *grádīš*, etc. ; čak. *stráža*, štok. *strâža*, r. *storóža*, v. tch. *stráže*, en regard du verbe s. *strážiti* : *strâžīš*, etc. ; — s.-cr. *vȍlja*, r. *vólja* (dial. *vóľa*), tch. *vůle*, v. pol. *wóla*, en regard du verbe v. sl. et tch. *voliti*, etc. Le type *volja* paraît s'être étendu, dans des conditions peu claires, au delà de la catégorie des postverbaux, ainsi : s. *kȍra* (mais r. *korá*), tch. *kůra* — qui est peut-être un postverbal ; s. *kȍža*, r. *kóža* (dial. *kóža*), tch. *kůže*, v. pol. *kóža* — qui peut avoir subi l'influence de son synonyme le postverbal pol. *skóra* ; r. *gorá*, mais v. tch. *hůra*, pol. *góra*.

Le second cas est celui du pluriel des substantifs neutres. Il est dialectal, et n'est bien représenté qu'en čakavien : *krīlȏ*, plur. *kríla* (mais štok. *krílo* : *kríla*), *propēlȏ* : *propéla*, *vretenȏ* : *vretèna* ; *jâje* : *jája* (mais štok. *jáje* : *jája*), *jẽlīto* : *jelíta* ; mais il a son parallèle en russe : *dolotó*, plur. *dolóta*, et *ózero*, plur. *ozëra*, etc. Tous ces faits sont d'origine morphologique et résultent d'une extension du rapport simple r. *seló*, plur. *sëla* (voir § 457), à recul caractéristique de l'accent (voir A. Meillet, *B. S. L.*, XXI, 1, pp. 105-109).

Les changements d'intonation et de place de l'accent qu'on observe en slave sont connus trop tard et ils sont trop complexes pour que la théorie s'en laisse résumer en formules simples. Mais, dès maintenant, certains sont nettement définis, et les autres se laissent classer d'une manière approximative. Avec les principes initiaux posés par F. de Saussure et les faits proprement slaves reconnus par M. Belić, il n'y a plus place pour des théories qui attribueraient aux intonations des propriétés phonétiques mystérieuses : il y a eu d'une part des innovations phonétiques dans des conditions définies, de l'autre des extensions d'ordre morphologique ; ne restent obscurs dans une certaine mesure que des cas isolés.

MORPHOLOGIE

Généralités.

187. — La morphologie indo-européenne était compliquée tant par ses procédés que par sa valeur au point de vue du sens.

Elle employait à la fois trois procédés distincts : alternances vocaliques, variations de la place du ton, addition d'affixes, qui prennent le nom de suffixes quand ils servent à former des mots, de désinences quand ils servent à les fléchir. Le mot pouvait être constitué soit par la racine seule — et les formations purement radicales étaient les plus importantes de toutes — soit par la racine munie de suffixes. De plus il existait des mots composés.

Quant aux catégories exprimées par la flexion, elles étaient nombreuses et variées. Les noms et les verbes avaient des formes nettement distinctes. Ni les uns ni les autres n'admettaient des formes fixes, exprimant la notion sans éléments accessoires. Le mot fléchi, nom ou verbe, n'existait que pourvu de marques variées, indiquant le nombre — singulier, duel ou pluriel — et, de plus, pour le nom, le genre (animé ou inanimé) et le cas (nominatif, vocatif, accusatif, génitif, ablatif, datif, locatif, instrumental), pour le verbe, la personne et, en outre, plusieurs indications, en partie variables suivant les dialectes. Le mot indo-européen n'était donc pas la notation abstraite d'un sens ; il en « réalisait » la valeur. Et le rôle du mot dans la phrase était indiqué par sa forme même.

Cette structure est assez bien conservée dans les plus anciennes langues indo-européennes, notamment en grec

ancien et en sanskrit. Mais elle a tendu à se simplifier dès une date ancienne. Le grec homérique et le védique même sont loin d'en donner une idée complète. Les langues connues à date plus basse présentent des simplifications de plus en plus prononcées.

Le slave offre, à cet égard, un caractère singulier. Connu à date très basse, il présente déjà une foule de simplifications. Une grande partie des vieilles formes a été éliminée, surtout dans le verbe. Mais l'un des traits essentiels du système a subsisté : le mot n'existe que pourvu d'éléments flexionnels. Le nom, en particulier, a conservé sept cas distincts, de sorte que l'autonomie du mot dans la phrase s'est maintenue. La structure indo-européenne de la phrase se retrouve par suite jusque dans les langues slaves modernes.

Tout en en restreignant l'importance, le slave a conservé deux procédés anciens : les alternances des phonèmes et les variations de la place du ton. Les alternances vocaliques sont l'une des caractéristiques principales d'une formation productive du slave, celle des imperfectifs dérivés. Quant aux déplacements de l'accent, ils jouent dans la déclinaison un rôle dont, en dehors du lituanien, aucune autre langue indo-européenne n'a gardé l'équivalent ; le russe et le serbe présentent aujourd'hui encore une forte mobilité de l'accent servant à caractériser des formes grammaticales. A cet égard encore, la grammaire du slave commun est d'un singulier archaïsme.

188. — Mais, si quelques principes de la morphologie indo-européenne sont conservés d'une manière qui dépasse la moyenne des langues indo-européennes, il ne suit pas de là que les formes slaves recouvrent les formes indo-européennes.

Le slave n'a conservé les traits de la grammaire indo-européenne qu'en constituant, avec des éléments indo-européens et suivant des règles conformes au modèle général de l'indo-européen, des types grammaticaux nouveaux. Presque tout en slave est d'aspect ancien. Mais presque tout y est refait. On peut, avec une justesse égale, parler du caractère conservateur et du caractère révolutionnaire des lan-

gues slaves. Il résulte de là que l'ensemble des types s'explique, mais que les formes particulières font souvent de grandes difficultés.

Dans la mesure où elles sont conservées, elles ont parfois changé de valeur ; ainsi *vlĭka*, équivalent à lit. *vil̃ko*, est un génitif-ablatif en slave ; étymologiquement, ce n'est qu'un ablatif, cf. skr. *vṛ́kāt* (et v. lat. *lupōd*, etc.).

Le contraste entre le caractère purement indo-européen du type et l'impossibilité d'expliquer avec certitude le détail de la forme est chose frappante dans un cas comme celui des 1res personnes du singulier telles que *berǫ* « je prends ».

La conservation du type ancien n'emporte pas conservation de toutes les catégories anciennes. Entre la période indo-européenne et la période slave beaucoup de catégories ont été éliminées, et la simplification est grande, surtout dans le verbe. Les désinences moyennes, les désinences d'impératif, les modes subjonctif et optatif, la flexion personnelle du parfait, les formes en *-s-* à valeur désidérative sont éliminés.

Des deux grands types de flexion de l'indo-européen, le type thématique et le type athématique, le slave n'a bien conservé que le premier. Dans le verbe, il ne reste presque plus de présents radicaux athématiques, et l'aoriste en *-s-*, qui était, sauf aux premières personnes, de type athématique, tend de bonne heure à s'éliminer. Dans les noms, le type athématique ne subsiste plus que dans un nombre de mots restreint ; tous les adjectifs sont du type thématique. La prédominance du type thématique a donné à la flexion un aspect monotone.

D'autre part, les altérations des finales, et notamment l'amuissement des consonnes finales, ont beaucoup défiguré certaines formes et ont entraîné des confusions. Ces changements ont provoqué des remaniements qui sont venus s'ajouter à ceux qu'exigeait la simplification de la grammaire indo-européenne.

La grammaire slave est très normalisée. Les anomalies n'y sont pas nombreuses, et les formes fortes, c'est-à-dire les formes qui, sans être productives, constituent des groupes

définis et sentis par les sujets parlants, sont de type régulier. On n'observe en slave rien de pareil au fouillis d'irrégularités qui est si frappant en védique, en attique ou même en latin. Une norme nouvelle domine.

189. — Quand on doit faire l'histoire des formes slaves, on est obligé de passer d'un bond de l'indo-européen au slave commun, tel qu'il existait vers le début du IX^e^ siècle, donc de franchir un grand espace de temps durant lequel il s'est produit de fortes transformations qui se sont succédé et qui se sont conditionnées successivement. Une difficulté de ce genre existe pour toutes les langues indo-européennes ; mais elle est particulièrement grave pour le slave qui est connu à une date relativement basse. On imagine l'embarras où seraient les linguistes pour expliquer le serbe ou le polonais modernes par une comparaison directe avec l'indo-européen ; c'est dans un embarras de cette sorte, un peu moindre seulement, qu'on se trouve quand on doit expliquer le slave commun par la comparaison avec l'indo-européen. Il faut donc se garder d'expliquer chaque forme slave par une transformation linéaire de l'indo-européen ; il y a eu des états de langue successifs comportant chacun des systèmes morphologiques distincts sur le détail desquels on ne sait rien.

LES ALTERNANCES

190. — Certains éléments constituants d'un même élément morphologique, soit radical, soit suffixal, apparaissent sous des aspects différents suivant la forme grammaticale à exprimer. Les alternances qui concernent les consonnes proviennent d'innovations phonétiques précédemment décrites et propres au slave (voir § 102 et suiv.). Parmi celles qui concernent les voyelles, les unes continuent les alternances vocaliques indo-européennes, d'autres procèdent d'innovations slaves, notamment des alternances entre voyelles prépalatales et postpalatales.

Sur l'ensemble de la théorie des alternances, voir Baudouin de Courtenay, *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen*, Strasbourg, 1895.

1° Alternances consonantiques.

191. — Les alternances consonantiques concernent surtout les gutturales et les phonèmes issus de gutturales, soit *k*, *č*, *c*; *g*, *ž*, *dz*; *x*, *š*, *ś*. Certaines de ces alternances portent la trace de leur origine en ceci que la voyelle qui suit la consonne en détermine le degré : devant *e*, les gutturales *k*, *g*, *x* n'existent pas ; on n'a jamais que *vlьče*, *otьče*, *bože*, *duše* au vocatif, jamais que *pečetъ*, *vrъžetъ*, *vrъšetъ* dans le type des verbes thématiques ; etc. En principe, les gutturales *k*, *g*, *x* ne se trouvent jamais devant une voyelle prépalatale dans un mot slave commun. La voyelle *ě* n'existe pas après les chuintantes *č*, *ž*, *š*. Ceci résulte des règles données ci-dessus, § 105 et § 114.

Mais de pareilles formules ne se laissent donner que dans un nombre de cas restreint. Devant un *ĭ*, on a *č*, *ž*, *š* dans *rěčĭ*, *lužĭ*, *myšĭ*, et *c*, *dz*, *ś* dans *otĭcĭ*, *kŭnędzĭ*, *vĭsĭ*; devant un *a*, on a *k* dans *vlĭka*, *c* dans *otĭca*, *č* dans *mlĭčati*. Le degré d'alternance de la gutturale est une caractéristique de la forme grammaticale : devant l'*a* des infinitifs de verbes tels que *mlĭčitŭ*, *mlĭčati*, on peut avoir *č*, mais non *k* ou *c*.

Les alternances des gutturales se laissent en général prévoir quand on connait les alternances des voyelles qui suivent. Ainsi l'*a* qui peut se trouver après *k* et *c*, mais non après *č* simple, est celui qui, reposant sur un *a* préslave (ancien *ō* ou *ā*), n'alterne avec aucune autre voyelle : l'*a* du type *vlĭka* a partout la forme *a*. Au contraire l'*a* qui peut se trouver après *č*, mais non après *k* ou *c*, est celui qui est issu d'un ancien *ě* et qui alterne avec *ě* : on a d'une part le verbe *sědiţŭ*, *sěděti*, et de l'autre les verbes *ležitŭ*, *ležati*, et *stojitŭ*, *stojati*. Le type *c*, *dz*, *ś* se trouve devant un *ě* qui alterne avec *i*, non devant un *ě* qui alterne avec *a* : on a *vlicěxŭ*, *bodzěxŭ*, *dusěxŭ*, et en regard *krajixŭ*, *jixŭ*, etc. ; de même, à l'impératif, on a *pĭci* à côté de *pĭcěte* dans la flexion d'un même verbe, et un pluriel *pĭcěte* « cuisez » à côté de *znajite* « connaissez » (voir § 129). Le *ĭ* devant lequel *c*, *dz*, *ś* sont possibles est celui qui alterne avec *ŭ* : *otĭcĭ*, *otĭca* appartient au fond au même type de flexion que *vlĭkŭ*, *vlĭka* ; le *ĭ* du type de flexion de *pǫtĭ*, *pǫti* n'alterne au contraire jamais avec *ŭ*, et par suite exige *č* devant lui. type *rěčĭ*, *rěči* ; mais devant *-ĭ* alternant avec *-ŭ*, le type *č*, *ž*, *š*, issu de groupes à *j*, est possible, et l'on a l'adjectif *otičĭ* « du père », gén. *otiča*. Un type *c*, *dz* ne peut se trouver devant *ĭ* alternant avec *ŭ*, *i* alternant avec *y*, *ę* alternant avec *y*, ou devant *a* que si une voyelle *ĭ*, *i*, *ę*, **ĭr* (v. sl. *rŭ*) précède ; ainsi dans *otĭcĭ*, instr. plur. *otĭci*, acc. plur. *otĭcę*, ou dans *naricati*, *dvidzati*, *mrŭcati*, etc. (voir § 108).

192. — Les dentales *t*, *d*, *s* ne comportent d'alternance que dans la mesure où intervient un ancien *j* (voir § 110) ; les seules alternances sont donc entre *t*, *d*, *s* et les formes

mouillées en partie variables suivant les dialectes, soit v. sl. *t/št, d/žd, s/š, z/ž* ; russe *t/č, d/ž, s/š* ; *z/ž* ; etc., soit par ex. v. sl. *stradati* « souffrir », 3e pers. plur. *stražḍǫtŭ* ; r. *prjátat'* « cacher », 1re pers. sing. *prjáču* ; etc. Les alternances de cette sorte ne se rencontrent pas au cours de la flexion d'un même nom.

Les autres consonnes ne comportent pas d'alternances. Sans doute il existait, comme on l'a vu, des différences de prononciation entre consonnes dures, molles et mouillées ; mais ces différences n'étaient pas assez fortes pour séparer les phonèmes considérés en deux ou trois phonèmes distincts ; *ť, ľ* et *lj* diffèrent par la prononciation, mais pas au point que le sentiment de l'unité de *l* ait été perdu.

Pour exposer une flexion slave, il faut indiquer comment se comportent à l'égard de cette flexion les alternances consonantiques.

2° Alternances vocaliques.

a. — *Alternances d'origine slave.*

193. — Les alternances entre voyelles prépalatales et voyelles postpalatales qui jouent un rôle dans la morphologie sont les suivantes :

postpalatales	*o*	*ŭ*	*y*	*y*	(seulement en fin de mot)
prépalatales	*e*	*ĭ*	*i*	*ę*	

Une alternance *ě/i* est parallèle aux précédentes dans certains cas, ce qui s'explique par le fait que *ě* repose sur **oi* dans une partie des cas (voir § 67). L'alternance *ě/a*, qui existe aussi, provient uniquement de l'action de *j, č, ž, š* sur un *ě* suivant ; par suite on ne rencontre *a* alternant avec *ě* qu'après les phonèmes en question, donc dans le type indiqué de *slyšati* « entendre » en face de *viděti, ležati* « être couché » et *stojati* « être debout » en face de *sědĕti* « être assis », etc. Les alternances entre voyelles prépalatales et postpalatales ont eu pour conséquence de diviser en deux séries des flexions qui originairement étaient unes. La flexion de *vlĭkŭ*, d'une part, et celle de *konjĭ* ou de *otĭcĭ*,

de l'autre, ne se distinguent que dans la mesure où les alternances vocaliques indiquées l'exigent :

Nom.-acc. sing.	*vlĭkŭ*	*konjĭ*	*otĭcĭ*
Loc. sing.	*vlĭcě*	*konji*	*otĭci*
Instr. sing.	*vlĭkomĭ*	*konjemĭ*	*otĭcemĭ*
Acc. plur.	*vlĭky*	*konję*	*otĭcę*
Instr. plur.	*vlĭky*	*konji*	*otĭci*

La constitution de deux flexions parallèles dans les cas de ce genre est l'un des traits caractéristiques du slave.

Dans l'évolution ultérieure des langues slaves, l'opposition entre le traitement des jers forts et celui des jers faibles a créé des alternances du type de r. *otéc*, gén. *otcá*, *deń*, gén. *dnja*, *son*, gén. *sna*, en regard de v. sl. *otĭcĭ*, gén. *otĭca*, *dĭnĭ*, gén. *dĭne*, *sŭnŭ*, gén. *sŭna*, et développé un jeu de voyelles « mobiles », différent selon les dialectes, qui tient une place importante dans la morphologie et qui est un des traits prêtant aux langues slaves un aspect particulier (voir § 123).

b. — *Alternances d'origine indo-européenne.*

194. — Les alternances vocaliques indo-européennes se ramènent en principe à ceci que, dans chaque tranche (un élément morphologique pouvant comporter soit une, soit deux tranches alternantes), il y avait une voyelle proprement dite, et une seule, admettant les formes suivantes :

e	*o*	zéro
ē	*ō*	

soit *pet*, *pēt*, *pot*, *pōt*, *pt*. Si une sonante précède ou suit la voyelle alternante, il résulte de là diverses combinaisons tenant à ce que les sonantes peuvent être consonnes, voyelles ou seconds éléments de diphtongue. On aura par exemple :

peit	*poit*	*pit*
swet	*swot*	*sut*
pert	*port*	*pṛt*
plet	*plot*	*plṭ*

et ainsi pour toutes les sonantes. Les voyelles *i, u, ṛ, ḷ, ṃ, ṇ* sont les formes vocaliques des sonantes qui se réalisent là où la voyelle essentielle est au degré zéro. Donc *i* et *u* ne sont pas des voyelles proprement dites : ce sont les aspects vocaliques des sonantes *y* et *w*, tout comme *ṛ, ḷ, ṇ, ṃ* sont les aspects vocaliques des sonantes *r, l, n, m*. En slave, ce système a été disloqué par les changements phonétiques. Mais il en a subsisté des fragments suffisants pour former des systèmes définis d'alternances. Ces systèmes n'embrassent plus l'ensemble de la langue comme le système indo-européen; mais ils y ont une place importante. L'un des types, celui qui figure dans les imperfectifs dérivés (voir § 195), a même reçu un accroissement considérable.

Sur ces anciennes alternances en slave, voir *Mémoires de la Société de linguistique,* XIV, pp. 193-209 et 332-390.

α. — Alternances quantitatives.

195. — Les alternances quantitatives du type *ĕ/ē* et *ŏ/ō* se sont maintenues sous les formes *e/ě*, *o/a*. Elles n'ont persisté qu'en syllabe ouverte. Si, dans les diphtongues, le slave a hérité d'oppositions telles que *peit/pēit, pert/pērt,* etc., il ne les manifeste plus à date historique autrement que par des différences éventuelles d'intonation ; car *ei* et *ēi, er* et *ēr*, etc., n'ont en slave qu'un même traitement au point de vue du timbre.

En syllabe ouverte, les alternances quantitatives, qui comportent en slave alternance de timbre, ont pris un rôle défini : le degré long de l'élément présuffixal sert à caractériser les imperfectifs dérivés, soit *-grebo* : *-grĕbajǫ ; -bodǫ* : *-badajǫ* ; etc. (voir § 323). Le procédé ainsi fixé a été étendu à *ĭ* et *ŭ* ; le degré long *ī* et *ū* (sl. *i* et *y*) correspondant à *ĭ* et *ŭ* a donc été employé de la même manière que le degré long de *e* et *o*, ainsi : *-pĭsati : -pisajǫ ; -mĭrǫ : -mirajǫ ; -zŭvati : -zyvajǫ ; -dŭmǫ : -dymajǫ ;* etc. Il s'agit, pour la plus large part, d'une innovation slave : on le reconnaît à ceci que des *ĭ* et *ŭ* développés en slave même, comme ceux de *mĭrǫ, dŭmǫ,* ont le même traitement que

des *ĭ* et *ŭ* anciens, tels que ceux de *pĭsati* et de *zŭvati*.

En dehors des imperfectifs dérivés, les alternances quantitatives ne sont plus productives et tendent avec le temps à n'être plus que des survivances : le type d'aoriste en *-s-* à degré long du vocalisme radical : *vĕsŭ* en regard de *vesti, vedǫ, -basŭ* en regard de *bosti, bodǫ* (voir § 271), n'est plus que traditionnel dès le vieux slave, et il va bientôt disparaître ; il en est de même des composés nominaux du type de *pa-mętĭ* avec la préposition au degré long (alternances *po-/pa-, pro-/pra-*, etc., voir § 434). Le plus ordinairement, les alternances quantitatives ne subsistent qu'à l'état de traces isolées, non appréciables en slave ; par exemple, il n'y a pas un rapport évident entre *sěkǫ* « je coupe » et *sekyra* « hache ». Si le rapport de *tvoriti* « créer » et de *tvarĭ* « créature, création » (voir § 379) est encore facilement senti, c'est que l'imperfectif dérivé (*-tvarjati*) comportait le même vocalisme, et qu'ainsi les deux formations ont pu être secondairement rapprochées (au point qu'un postverbal comme *dira* a été constitué d'après l'imperfectif *-dirati*). Dans le cas de la racine **sed-*, les formes à degré long ont été généralisées, et l'on a *sěditŭ, sědĕti* « être assis » ; *sĕsti* « s'asseoir » ; *saditi* « asseoir » ; mais le fait n'est pas slave commun : le vieux tchèque oppose encore *sedĕti* (*sezu*) à *siesti* (*sadu*), avec le degré *e* dans *sedĕti* comme dans sl. comm. *ležati* ; et c'est le degré *e* qu'on trouve dans les noms **sed(ŭ)lo* « selle » (s. *sèdlo*, pol. *siodło*) et **sedlo* « lieu où l'on s'établit » (d'où *vŭsedli sę* « ὥχησεν » dans les Feuilles de Prague).

β. — Alternances du type *e/o*.

196. — Les alternances du type *e/o* se sont conservées sans changement dans le cas où la voyelle de la tranche considérée est entre deux consonnes, ainsi : v. sl. *nesetŭ, nesti : nositŭ, nositi ; vedetŭ, vesti : voditŭ, voditi*, et de même *pĭjetŭ, piti : pojitŭ, pojiti ; mrĕti* (de **merti*) *: moriti ;* etc.

Quand l'*e* et l'*o* font partie de diphtongues, l'alternance

reste claire dans la plupart des cas ; mais elle apparaît sous des formes diverses :

ei > *i*	*en* > *ę*	*er* > v. sl. *rě*, r. *ere*, pol. *rze* (*rzo*)
oi > *ě*	*on* > *ǫ*	*or* > v. sl. *ra*, r. *oro*, pol. *ro*

On a ainsi : v. sl. et slavon *cvisti : cvětŭ ; blędetŭ, blęsti : blǫditŭ, blǫditi* ; *vrěšti* « jeter » (de **verg-ti*) : *(iz-)vragŭ* « déchet » ; *črěsti* « couper » (de **čert-ti*) : *kratŭkŭ* (r. *korótkij*, pol. *krótki*) « court » ; *vlěkǫ, vlěšti : vlačiti ;* etc. Ces alternances de type *e/o* ont gardé en slave une grande importance jusqu'à l'époque actuelle. Mais il n'y a plus parallélisme de forme entre v. sl. *e/o, ę/ǫ, rě/ra, lě/la,* d'une part, et *i/ě*, de l'autre. Néanmoins l'alternance a été encore productive, au moins à date ancienne : *čistŭ* « pur » a un factitif **koistiti* > *čěstiti* « nettoyer », qui est de formation slave ; à date historique, l'alternance *e/o* n'est plus qu'un élément traditionnel, mais le sentiment de cette alternance a persisté ; les changements phonétiques ont obscurci les autres alternances, et il n'y a plus aucun lien entre r. *trjastí*, s.-cr. *trésti* « trembler » et r. *trus*, s.-cr. *trûs* « tremblement (de terre) » (remplacé pour cette raison par s.-cr. *pòtres, zèmljotrēs*).

Pour l'une des séries de diphtongues, celle de *u*, l'alternance a disparu. Comme *eu* donnait *ju* (voir § 67) et *ou, u*, l'alternance de *ju/u* a cessé d'être sensible. Dans le cas de la racine i.-e. **bheudh-*, il en est résulté la création de deux groupes distincts, celui de *bljudǫ* « j'observe » d'une part, et d'autre part celui de *buditi* « éveiller » (avec la forme à degré vocalique radical zéro *bŭděti* « veiller », *-bŭnǫti* « s'éveiller »). Ailleurs on a généralisé le type *ju*, d'où *ljubŭ* « cher », *ljubiti* « aimer », ou le type *u*, d'où *stružǫ* « je gratte ».

Là où *e* est devant *v*, l'alternance est aussi troublée par le fait que *e* tend à passer à *o* devant *v*, au moins devant *v* suivi de voyelle prépalatale ; on a donc partout *plovǫ, pluti* ; sur les complications du traitement, voir § 67. Un *e* devant *j* passe à *ě* et un *e* passe à *o* devant *v* (voir § 53) ; l'alternance de *e/o* disparaît alors aussi dans ces cas particuliers.

Dans les racines où le vocalisme long est constant, l'alternance *e/o* se présente sous la forme slave *ě/a*. Dans la racine **sed-*, la forme à *ě*, *sěsti* « s'asseoir », en face de *saditi* « asseoir », est parallèle à *lešti* « se coucher », en face de *ložiti* « coucher, établir ». Dans *rěžǫ, rězati* « couper », en face de *razŭ* « entaille, coup », il s'agit d'une racine à voyelle essentiellement longue, cf. gr. ῥήγνῡμι, ῥαγῆναι.

γ. — Alternances *e*, *o*/zéro.

197. — Les alternances du type *e*, *o*/zéro étaient fréquentes en indo-européen. Les traces que le slave en a conservées sont si altérées phonétiquement que le sens de l'unité du procédé a disparu.

Là où la voyelle de la tranche considérée était entre deux consonnes, le degré zéro tend à s'éliminer depuis l'époque indo-européenne : il n'y a pas de degré zéro à côté de *nesti, nositi* ou à côté de *vesti, voditi*. Si le degré zéro se maintient, ce n'est que dans des formes isolées et où le sujet parlant n'analysait pas : *jes-tŭ*, 3e pl. *s-ǫtŭ*, participe *s-y* ; on retrouve ici l'alternance *e*/zéro du type skr. *ásti, sánti* ; *éti, yánti*, etc., mais indiscernable pour un Slave.

Là où il y a une sonante formant diphtongue avec une voyelle précédente, le degré zéro offre l'aspect : *ĭ, ŭ, *ĭr* (ou *ŭr), *ĭl* (ou *ŭl), *ę*. Dans le cas des nasales, l'alternance **en, *em/ņ, ṃ* est éliminée, puisque **en, *em* et **ņ, *ṃ* aboutissent également à *ę* : il est impossible de dire si dans *męto, męsti* il y a eu une alternance pareille à celle de *vrŭgǫ, vrěšti*, de *tlŭkǫ, tlěšti* ou de *cvětǫ, cvisti*. Le représentant *ju* de la diphtongue **eu* est hors de toute alternance, de sorte qu'on a *bljudǫ, bljusti*. Toutefois, le souvenir du degré zéro subsiste dans *ĭ, ŭ, *ĭr, *ĭl* (*ŭl) qui conservent un certain parallélisme ; outre les exemples cités, assez nets déjà, on notera entre autres : *lěpŭ, lěpiti* : *-lĭpěti, -lĭnǫti* (aor. *-lĭpe*) ; *buditi* : *bŭděti, -bŭnǫti* ; *suxŭ, sušiti* : *sŭxnǫti* ; *-vrěsti, -vrazŭ* : *-vrŭzǫ* ; *mrakŭ, (po-)mračiti* : *mrŭknǫti* ; *smradŭ* : *smrŭděti*. — Le degré zéro se présente sous la forme de **ū* (sl. *y*) dans *gybnǫti* » périr », en face de *gubiti* « faire périr,

détruire » ; et de même dans quelques autres cas (cf. aussi § 198).

Quand la voyelle de la tranche considérée est devant sonante non suivie de consonne dans le même élément morphologique, il peut se produire deux situations différentes, selon que l'élément morphologique suivant commence par voyelle ou par consonne. Si l'élément morphologique suivant commence par une consonne, le cas est phonétiquement le même que celui qu'on vient de voir ; la sonante apparaît sous la forme *ĭ*, *ŭ*, **ĭr*, **ĭl* (**ŭl*), *ę*, et l'on a par exemple *mrŭtvŭ* « mort » (adj.), *sŭ-mrŭtĭ* « mort » (subst.), en face de *mrěti* (de **merti*), *moriti*. Si l'élément morphologique suivant commence par une voyelle, la sonante est une sonante voyelle devant voyelle, soit en slave : *ĭj*, *ŭv*, *ĭr* (*ŭr*), *ĭl* (*ŭl*), *ĭn* (*ŭn*), *ĭm* (*ŭm*) ; on aura par exemple *mĭrǫ* en face de *mrěti* ; *gŭnati* en face de *ženǫ* ; *zŭvati* en face de *zovǫ* ; *bĭrati* en face de *berǫ* ; *stĭlati* en face de *steljǫ* ; etc. Étant donné que *ej* passe à *ĭj*, on ne peut discerner, dans un cas tel que celui de *bĭjǫ*, si *ĭj* représente un degré *e* ou un degré zéro, et l'on peut partir soit de **bejǫ*, soit de **bĭjǫ*.

En somme la variété d'aspects du degré zéro est devenue trop grande pour que ce type d'alternances ait pu se développer. Il n'en subsiste que des restes isolés dans des formes fortes et dans quelques anciennes formations.

L'indo-européen a connu un type où le degré qui répond à un groupe tel que *ei* ou *eu* est une voyelle longue, et où le degré zéro est représenté par une voyelle **ə*, susceptible de disparaître en certaines conditions. Ce type n'a laissé que peu de traces en slave. Il semble que *ə* soit représenté en slave par *o*, en syllabe initiale du mot (voir § 60) ; on aurait donc un représentant du degré zéro du vocalisme radical dans *stojati* en face de *stati*, cf. lat. *stă-tus* et *stā-re*, skr. *sthi-táḥ* « qui se tient debout » et *á-sthā-t* « il s'est mis debout », gr. στα-τός et dor. ἔ-στᾱ ; le type verbal en *-ěti*, *-ĭtŭ*, qu'on a dans sl. *stojati* comporte en effet le vocalisme radical zéro, cf. *mĭněti*, *bŭděti*, *smrŭděti*, *-lĭpěti*, etc.

198. — Le jeu des alternances vocaliques combiné avec

celui des diverses formes de sonantes aboutit à donner à un même mot des aspects divers suivant les formations.

Soit le nom de nombre « quatre », dont le thème était i.-e. **k^{w}etwer-* ; on a en vieux slave, avec le degré *e* : *četvrě-* (de *četver-*) devant consonne, ainsi *četvrě-nogŭ* « à quatre pieds » ; avec le degré *o*, *četvor-* devant voyelle : *četvoro* ; avec le degré zéro, **ĭr* devant consonne : *četvrŭtŭ* « quatrième » (r. *četvërtyj*), cf. lit. *ketvirtas* ; devant voyelle, le degré zéro attendu est en slave **četŭr-*, le *w* devant apparaître sous la forme vocalique i.-e. **u* devant *r* consonne suivie de voyelle ; et l'on a en effet lit. *keturì* et skr. *catúraḥ* (acc. plur.) ; le slave a *u* sous forme longue, soit *četyre*. Le jeu complexe des formes *četyr-*, *četvrě-*, *četvor-*, *četvrŭ-* du vieux slave ne s'explique que par des usages indo-européens. L'unité de sens, jointe à la fixité de l'élément *čet-* (pour le slave occid. *čit-* : pol. *cztery*, etc., voir § 153), a maintenu ici le sentiment de l'unité du groupe lexical.

Ce sentiment a souvent disparu ; en slave on ne sent plus par exemple que l'on ait affaire aux représentants d'une même racine **g^{w}her-* « brûler » dans *žeravŭ* « brûlant » (degré *e*), r. *po-žár* « incendie » (degré *ē*), *gorěti* « brûler » (degré *o*, avec imperfectif dérivé *-garati* : degré *ō* récent), *grŭnŭ* « chaudron » (degré zéro). On sent bien encore une alternance dans *črŭtǫ* (degré zéro), *črěsti* (degré *e*), mais l'on n'aperçoit plus qu'il s'agisse du degré *o* de la même racine **kert-* « couper » dans *kratŭkŭ* « court » (voir § 196).

Tout en conservant le sentiment de la parenté des mots, les sujets parlants ne pouvaient avoir le sens juste de la nature de cette parenté dans un cas comme *ablanĭ* « pommier » (**ābol-nĭ*, avec degré *o* devant *-nĭ*) : *ablŭko* « pomme » (**ābl-ŭko-*, avec degré zéro devant **-ŭko-*). Ainsi les alternances vocaliques sont dans les formations slaves un principe de complication, et les traces abondantes qui en subsistent ont troublé le sentiment qu'avaient les sujets parlants des rapports entre les mots.

Quant à la flexion, où les alternances jouaient en indo-européen un grand rôle, on ne peut s'expliquer certaines

flexions slaves comme celle de *domŭ*, gén. *domu*, gén. plur. *domovŭ*, ou de *synŭ*, nom. plur. *synove*, instr. plur. *synŭmi*, sans faire intervenir les alternances vocaliques de l'élément prédésinentiel indo-européen. Mais, dès le slave commun, on ne connaît *-ŭ*, *-u*, *-ovŭ* que comme des « finales » caractéristiques qui ne s'analysent plus.

En somme, les alternances vocaliques indo-européennes sont en voie d'élimination. Mais elles ont servi à la formation d'un des types morphologiques essentiels de la langue, les imperfectifs dérivés, et ailleurs elles sont demeurées à l'état de traces dont la langue est tout encombrée.

LE VERBE

199. — Dans le verbe indo-européen, on considère, d'une part, le thème, qui exprime la notion, de l'autre, la flexion, qui indique la personne, le nombre, le temps, etc. Le slave a conservé ce trait.

Une racine indo-européenne était susceptible de fournir des thèmes multiples, ayant des valeurs diverses. Chacun de ces thèmes était indépendant des autres, et l'on ne saurait parler d'une conjugaison indo-européenne comparable à la conjugaison latine par exemple. Au cours de leur développement, les diverses langues ont tendu à éliminer une partie des formations et à unir les autres en groupes définis. Le type le plus courant est celui du verbe à deux thèmes, qui est déjà réalisé en latin : *amō* et *amāui*, *dīcō* et *dīxī*, *rumpō* et *rūpī*, etc. De plus, la racine indo-européenne fournissait des formes nominales, dont certaines ont été incorporées à la conjugaison ; ainsi de vieilles formes telles que lat. *dictus*, *ruptus* ont été incorporées à la conjugaison de *dīcō*, *dīxī* ; *rumpō*, *rūpī*, et il a été fait des formes nouvelles, telles que *amātus*, qui ont été incorporées à la conjugaison de *amō*, *amāuī*, et qui ont fait partie du verbe aussi bien qu'un ancien participe tel que *amans* (du thème de *amō*).

Le slave s'est constitué de même un verbe à deux thèmes, l'un de présent, ainsi *berǫ* « je prends », qui fournit, outre le présent *berǫ*, un impératif *beri* et deux participes, actif *bery* et passif *beromŭ* — l'autre d'infinitif-aoriste, qui fournit un aoriste *bĭraxŭ*, un infinitif *bĭrati*, un participe prétérit actif *bĭravŭ*, et deux participes issus de formes nominales anciennement indépendantes du verbe, un participe passé passif *bĭranŭ* et un autre qui sert à former des

« temps composés », *bĭralŭ*, dans *bĭralŭ esmĭ* « j'ai pris », etc. La place de l'imparfait est légèrement variable. Le groupe de l'infinitif-aoriste n'est pas toujours un ; ainsi, en face du présent *sŭxnǫ*, l'infinitif est *sŭxnǫti* « sécher », mais l'aoriste *-sŭxŭ* « j'ai séché ».

A la différence de ce qu'on observe en latin par exemple, chacun des deux thèmes des verbes slaves n'a pas son sens propre. Les deux thèmes de *berǫ*, *bĭrati* indiquent également un procès qui dure et se développe. Les deux thèmes de *sędǫ* « je m'assiérai », *sĕsti* (aor. *sĕdŭ*) indiquent également le procès arrivé à son terme, sans considération du développement, sans indication de durée.

Ce n'est pas à dire que le slave n'exprime pas l'opposition du procès qui se développe et du procès pur et simple qui était importante en indo-européen et à laquelle le grec a donné un rôle dominant par l'opposition constante d'un thème de « présent » et d'un thème d' « aoriste ». Il a même donné à cette opposition plus d'importance que toute autre langue indo-européenne. Mais il l'exprime autrement. Pour chaque verbe slave, il y a un couple : un ensemble de deux thèmes qui indiquent le procès qui se développe, et qu'on nomme verbe « imperfectif », et un autre ensemble de deux thèmes indiquant le procès pur et simple, le « perfectif ». Un verbe slave se compose donc normalement d'un couple de verbes, chacun à deux thèmes. Soit, par exemple, le verbe perfectif *kupitŭ* « il achètera », *kupiti* « acheter (πρίασθαι) » ; il est accompagné de l'imperfectif *kupujetŭ* « il achète », *kupovati* « acheter (ὠνεῖσθαι) ». On nomme opposition d' « aspects » cette opposition de perfectif et imperfectif (à quoi s'ajoute, à l'intérieur de l'imperfectif, une subdivision : déterminé/indéterminé, voir § 307).

Du système indo-européen de thèmes multiples, ayant chacun un sens propre, au système slave à deux verbes couplés, présentant l'opposition de perfectif à imperfectif, et composés chacun de deux thèmes dénués de sens propre, il y a très loin. On entrevoit comment le système slave se relie au système indo-européen, mais on ne peut prétendre restituer les transformations successives par lesquelles, dans

ce développement qui a duré pendant de longs siècles, la langue a passé d'un des systèmes à l'autre.

On examinera successivement la structure du verbe, l'aspect et la flexion.

I

Structure du verbe.

200. — Un verbe slave se composant d'un thème du « présent » et d'un groupe de l' « infinitif-aoriste », il convient d'étudier d'abord chaque thème, puis d'examiner comment ces thèmes ont été groupés deux à deux.

A. — *Thèmes du présent.*

201. — Des thèmes du présent indo-européen, les uns se rattachaient directement à des racines, ainsi gr. φέρω, les autres étaient dérivés, et notamment dérivés de noms, ainsi gr. φιλέω de φιλε/$_o$- (φίλος). D'une même racine, il pouvait y avoir plusieurs présents, ayant des sens variés. Le slave a conservé quelques restes de cette variété. Mais les présents appartenant à une même racine font partie de verbes distincts. Le sentiment d'une parenté entre ces verbes s'est conservé dans certains cas ; dans d'autres, il s'est perdu. Mais, dans tous les cas, il y autant de verbes différents qu'il y a de présents conservés.

Soit, par exemple, une racine i.-e. **bheudh-* signifiant « s'éveiller, être en éveil, observer ». On connaît plusieurs présents qui s'y rattachent : un présent thématique **bhéudh^e/$_o$-*, au sens de « observer » : hom. πεύθεται, véd. *bódhati* ; un présent à infixe **bhundh^e/$_o$-*, indiquant le développement successif de l' « éveil », de l' « attention » : gr. πυνθ-άνο-μαι (avec suffixe secondaire), lit. *bundù* « je m'éveille » ; un causatif : skr. *bodháyati* « il éveille » ; un présent exprimant l'état, ainsi skr. *budhyáte* « il est éveillé » ; c'étaient quatre formes d'une même racine, et, au point de vue indo-européen, ces quatre thèmes constituent

un groupe, dont chacun des composants avait son autonomie. Or, le slave a de même quatre présents, mais chacun accompagné d'un thème d'infinitif-aoriste, de sorte qu'il y a, non quatre thèmes autonomes constituant un groupe, mais quatre verbes complets :

1° un ancien présent thématique, correspondant à hom. πεύθεται, skr. *bódhati* « il observe » : v. sl. *bljudǫ* « j'observe », 3e pers. sing. *bljudetŭ* ; infin. *bljusti*, aoriste *-bljusŭ*.

2° un verbe exprimant l'état : *bŭditŭ* « il veille » ; ce présent est à rapprocher du passif skr. *budhyáte*. L'infinitif correspondant est *bŭděti*, avec une formation en *-ē-* qui est ancienne, et dont le lituanien a l'équivalent *buděti*.

3° un verbe à valeur causative : *buditŭ* « il éveille », avec l'infinitif *buditi*, régulier dans ce type ; cf. le causatif skr. *bodháyati*.

4° un verbe exprimant le commencement du procès : *(vŭz-)bŭnetŭ* « il s'éveillera », avec l'infinitif régulier *-bŭnǫti* ; l'aoriste *(vŭz-)bŭde* (à peine attesté) concorde avec le type gr. ἐπύθετο. La forme à infixe **bhundh$^{e}/_{o}$-* n'est pas représentée. Le suffixe **-ne/o-* de *-bŭnǫ* est, à un détail phonétique près, le même que celui offert par gr. πυνθ-άνο-μαι.

De ces quatre verbes, l'un, *bljudǫ*, *bljusti*, n'a plus aucun lien avec les autres, en partie par suite de la différence de sens, en partie par suite du traitement phonétique **bl'jud-* de l'ancien **bheudh-* (voir § 67). Le sentiment d'un rapport entre les trois autres subsiste ; mais pareil ensemble n'est qu'une survivance.

De même une racine **em-* « prendre » (cf. lat. *emō*, *eximō*, etc.) fournit trois verbes :

1° **jĭmǫ* (v. sl. *imǫ*), avec infinitif *jęti* « prendre », cf. lit. *imù*, *iñti* ; perfectif (ancien imperfectif déterminé).

2° *jeml'jǫ* (3e pers. sing. *jeml'jetŭ*), avec infinitif **jĭmati* (v. sl. *imati*) « prendre » ; imperfectif indéterminé, non susceptible de devenir perfectif par addition d'un préverbe.

3° **jĭmamĭ* (v. sl. *imamĭ*, pol. *mam*), avec infinitif en *-ě-* indiquant l'état **jĭměti* (v. sl. *iměti*) « tenir, posséder, avoir ».

Les deux premiers verbes sont groupés ensemble, *jeml'jǫ* servant d'imperfectif à *imǫ* et à ses formes à préverbe. Le

troisième, de type anomal, unique en son genre, est isolé.

202. — L'état indo-européen, qui comportait des formations multiples de présents rattachés à une racine, a laissé beaucoup de traces. Un cas remarquable est celui des trois racines : i.-e. **sthā-* « se mettre debout », **legh-* « se coucher », **sed-* « s'asseoir », qui ont en slave des formes parallèles :

1° Formes à nasale indiquant l'action : *stanǫ* « je me mettrai debout », *lęgǫ* « je me coucherai », *sędǫ* « je m'assiérai », avec les infinitifs radicaux : *stati, lešti, sěsti.*

2° Formes exprimant l'état : *stojitŭ* « il se tient debout », *ležitŭ* « il est couché », *sěditŭ* « il est assis », avec les infinitifs en *-ěti* : *stojati, ležati, sěděti.*

3° Causatifs : *stavitŭ* « il établit », *ložitŭ* « il pose », *saditŭ* « il assied, il établit » ; infinitifs *staviti, ložiti, saditi.*

A côté de ces formes, il y a d'ailleurs des dérivés remarquables ; ainsi l'imperfectif dérivé de *-ložiti* est *-lagati.* Un imperfectif *stajǫ* existe en face de *stanǫ*, cf. lit. *stójuos* et lat. *stō.*

Sans offrir des systèmes aussi complets, beaucoup de racines fournissent en slave deux ou trois verbes plus ou moins groupés ensemble, comme *nesetŭ* et *nositŭ*, *(po-)mrŭknetŭ* et *(po-)mračitŭ*, *(pri-)lĭnetŭ*, *(pri-)lĭpitŭ et (pri-)lĕpitŭ*, etc. Là où l'indo-européen avait des *présents* distincts appartenant à une même racine, le slave a des *verbes* distincts dont la parenté est plus ou moins sensible.

Faisant abstraction de ces groupes, dont l'intérêt est tout lexicographique, on examine ici ceux des types de présents que le slave a conservés de l'indo-européen ou qu'il s'est constitués.

203. — Toutes les formes du présent, le présent proprement dit, l'impératif (ancien optatif, voir § 358 et suiv.) et les participes présents actif et passif (voir § 363 et suiv.) se rattachent à un même thème : le présent *berǫ*, l'impératif *beri*, les participes *bery* (gén. *beroštа*) et *beromŭ* forment donc un groupe rigoureusement un, comme skr. *bhárāmi, bháreḥ, bháran, bhárамāṇaḥ* et comme gr. φέρω, φέροις, φέρων, φερόμενος.

1° *Présents radicaux athématiques.*

204. — Les présents athématiques radicaux du type de skr. *ásti*, gr. ἔστι, ou skr. *éti*, gr. εἶσι, c'est-à-dire ceux où les désinences verbales s'ajoutent immédiatement à une racine comportant l'alternance vocalique de la série *ĕ* ou *ŏ*/ zéro, étaient le type dominant parmi les formations radicales de l'indo-européen.

En dehors de l'indo-iranien ancien, le type de présents athématiques a tendu partout à s'éliminer dès avant le commencement de la période historique. Le lituanien présente un nombre appréciable de présents radicaux athématiques, mais surtout dans les textes du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles ; à l'époque moderne, il n'en subsiste que des vestiges dans les parlers. Le slave historique offre un nombre bien plus restreint de présents athématiques (anciens ou refaits), mais en revanche il les a un peu mieux conservés dans son évolution ultérieure, et tous ses dialectes en gardent des traces jusqu'à l'époque actuelle ; bien que réduits à quelques unités, ces présents constituent encore un type athématique en vieux slave, et ce type a pu être même dans certaines langues slaves très légèrement productif.

Les anciens présents radicaux athématiques ont disparu, les uns par le fait que leurs racines sont sorties de l'usage ou n'ont plus de présent, les autres parce qu'il a été substitué d'autres formes au type qui s'éliminait.

Ainsi le présent **ei-/*i-*, bien conservé dans skr. *éti*, gr. εἶσι, lat. *it*, v. lit. *eiti*, a été remplacé par un dérivé **jīde-*, de type thématique, v. sl. *idǫ* ; le suffixe **-de/o-* qu'on trouve ici peut reposer sur i.-e. **-de/o-* (cf. lat. *tendō*, *pendō*, *claudō*) ou **-dhe/o-* (cf. gr. πλήθω, etc.) ; il a cessé très tôt d'être productif dans le dialecte qui a fourni le slave. Il y a cependant un ancien thème de présent **yā-*, signifiant « aller (dans un véhicule) », représenté par skr. *yáti*, qui est de même remplacé en slave par *jade-*, et l'on a v. sl. *ědǫ* (*jadǫ*).

Les présents radicaux en **-je-* remplacent, en partie au moins, d'anciens présents radicaux athématiques : *lišǫ*

(3e pers. *ližetŭ*) « je lèche » se trouve en face de véd. *réhmi*, par exemple, tout comme le lituanien a remplacé par *jóju* « je vais à cheval » le type athématique attesté par skr. *yấmi* et auquel le slave a substitué *jadǫ*.

Des présents en *-i-* tiennent souvent aussi la place de présents radicaux : v. sl. *vižǫ* (3e pers. *viditŭ*) « je vois » remplace un thème sl. comm. *vid-*, encore conservé à l'impératif v. sl. *vižď* « vois », et supposé par le participe *vidomŭ* ; c'est l'infinitif *viděti* (cf. lat. *uidēre*) qui a dû déterminer la formation du présent *viditŭ*.

Là où coexistaient un type thématique et un type athématique, et où seules les formes à voyelle de timbre *o* avaient le caractère thématique, comme dans lat. *ferō, ferimus, ferunt* en regard de *fers, fert, fertis*, et cf. véd. *bhárati* et *bhárti*, hom. φέρετε et φέρτε, le slave a généralisé le type thématique, et il n'a que *bereši, beretŭ, berete*. Et surtout le type athématique radical a été souvent remplacé par le type thématique : c'est ce qui s'est produit dans le cas de *ženǫ* (infin. *gŭnati*) « je chasse, je poursuis », qui répond à skr. *hánti*, zd *ǰainti* « il frappe » ; cf. gr. θείνω dont la forme de présent en **-ye-* remplace un ancien présent radical athématique.

Les procédés de substitution varient ; mais, par un procédé ou par un autre, les anciens présents radicaux athématiques ont été presque tous éliminés en slave.

Il ne subsiste que deux présents radicaux athématiques, que la fréquence de leur emploi gravait dans la mémoire.

205. — Il y a tout d'abord le présent du verbe « être », *jesmĭ*, cf. skr. *ásmi*, gr. εἰμι (lesb. ἐμμι), got. *im*, alb. *jam*, etc. Ce présent est le seul qui conserve en slave un peu des alternances indo-européennes. Tandis que *jestŭ* répond à skr. *ásti*, gr. ἔστι, got. *ist*, lat. *est*, le pluriel *sǫtŭ* a le vocalisme radical zéro de la racine **es-* ; cf. skr. *sánti*, gr. dor. ἐντι (au lieu de **h-*εντι, par analogie), got. *sind*, lat. *sunt*. Le participe présent *sy* « étant » a le vocalisme à degré zéro de skr. *sán*, gr. att. ὤν (au lieu de **ὦν*), v. lit. *sant* (gérondif), etc. ; le type à vocalisme *e* comparable à gr. ionien ἐών n'est pas représenté. — En raison de l'emploi usuel de

ce présent en position inaccentuée, et de contractions comme dans *nĕsmĭ* (voir § 540), les formes ont subi ultérieurement des réductions dans les divers dialectes slaves : bulg. *sŭm*, slov. *səm*, etc. ; le serbo-croate a à la fois *jèsam* accentué et *sam* inaccentué ; le tchèque a tiré d'un ancien couple **jesem : sem* une forme mixte *jsem* et créé une flexion *jsem, jsi, jest*, à *e* « mobile » (voir § 123) ; le polonais, plus évolué encore, a d'une part *jestem* refait sur *jest*, de l'autre *-em* en fonction d'auxiliaire dans le prétérit composé du type *był-em*.

La racine durative **es-* ne se prêtait pas à fournir un aoriste. Aussi toutes les formes d'aoriste et de participe passé, et par suite également l'infinitif, ont été prises à une autre racine qui a souvent suppléé **es-*, la racine **bhewə-, bhū-* « pousser, croître », et de là « devenir » ; cf. lat. *sum, fuī* par exemple. Donc, à côté du présent *jesmĭ*, qu'accompagne seulement le participe présent *sy*, on a : inf. *byti*, aor. *byxŭ*, participes *byvŭ* et *bylŭ*. Un ancien aoriste *bĕxŭ* d'une forme à suffixe *-ĕ-* indiquant l'état sert d'imparfait (voir § 297). Le perfectif correspondant à *jesmĭ* est *bǫdǫ* « je serai » ; faute d'un impératif de *jesmĭ*, l'impératif est *bǫdi*, de *bǫdǫ*. Enfin il y a un auxiliaire *bimĭ* de conditionnel. Le vieux perse, où *biyā* « il peut être » sert d'optatif à *amiy* « je suis », offre un fait analogue.

L'autre présent radical athématique est celui de la racine **ed-* ; cf. skr. *ádmi* « je mange ». Le vocalisme *ē* a été généralisé en slave, et l'on a v. sl. *ěmĭ* (*jamĭ*), 3e pers. sing. *ěstŭ* (*jastŭ*), tout comme lit. *ė̃(d)mi*, *ė̃st(i)* et lat. *ēs, ēst*. Les formes du présent de cette racine sont complètes. La racine **ed-* n'avait pas d'aoriste en indo-européen ; en slave, elle a reçu un aoriste en *-s-*, à savoir *ěsŭ* (*jasŭ*), sans doute sous l'influence du participe passé actif *ědŭ*, qui représente l'ancien participe parfait.

206. — Les autres présents slaves en *-mĭ* représentent des types athématiques divers.

207. — Le présent *damĭ* « je donnerai » est un ancien présent radical, mais à redoublement, comme on le voit par 3e sing. *dastŭ*, cf. lit. *dúosti*, et 3e plur. *dadętŭ*. En effet la

racine i.-e. **dō-* exprimait une action « déterminée » et non une action qui dure et se développe. La racine seule fournit à l'indo-iranien et au grec un aoriste : skr. *ádāt*, gr. (ἔ)δωκε), ἔδομεν, arm. *et* (de **edōt*) « il a donné ». Au latin elle fournit un présent perfectif, *dat*. Il n'est donc pas fortuit que *dati* soit perfectif (cf. § 314) et que, pour exprimer l'imperfectif, on ait recouru à une forme dérivée v. sl. *dajǫ* (d'où l'infinitif *dajati*). L'indo-iranien et le grec se servent aussi d'une forme à redoublement : skr. *dádāmi*, gr. δίδωμι. En baltique et en slave, le redoublement a un aspect particulier, et le degré zéro du vocalisme radical, propre au pluriel et au duel, a été généralisé : **dō-də-* ; **ə* en syllabe intérieure du slave et du baltique s'amuit : ainsi **dōdəmi* aboutit à **dadmĭ*, d'où *damĭ* ; **dōdəti* à **dōdti*, d'où *dastŭ*, et **dō-d-n̥ti* donne *dadętŭ*.

Il semble y avoir eu contamination d'un présent à redoublement comparable à ceux du grec et de l'indo-iranien et d'un présent radical comparable à celui de lat. *dat* (qui n'a gardé que le vocalisme zéro). On s'explique ainsi à la fois l'aspect perfectif du présent slave et la forme insolite du redoublement, **dō- : *dō-də-* résulte d'un mélange de deux thèmes de présents : **de-dō-*, **de-də-* et **dō-*, **də-*. Le présent de la racine **dhē-* « poser » a été traité tout autrement (voir § 230).

208. — Un autre présent, *vĕmĭ*, repose sur un parfait indo-européen sans redoublement, à vocalisme *o* généralisé : skr. *véda*, *vidmá*, hom. (*F*)οἶδα, (*F*)ἴδμεν, got. *wait*, *witum*. La 1re personne sing. ancienne est *vědě*, qui a gardé la désinence moyenne *-ĕ*, dont c'est en slave la seule trace (voir § 335) ; *vĕmĭ* (qui est la forme employée par le traducteur de l'Évangile vieux-slave) a été créé par analogie dans les dialectes slaves à des dates diverses. La valeur de parfait de *vĕmĭ* est aussi indiquée par l'infinitif, qui est *vědĕti*, avec *-ĕ-* suffixal indiquant l'état (cf. § 241). D'une manière générale, les formes personnelles du parfait n'ont pas subsisté en slave (voir § 277).

209. — Outre les quatre présents *jesmĭ*, *ĕmĭ*, *damĭ* et *vĕmĭ*, il y a en vieux slave deux traces de formes athé-

matiques: l'impératif *vìždi* « vois », et tch. *viz*, moyen s.-cr. *vid*, etc., indiquant un présent à thème *vid-* (cf. lit. *véizdžiu, veizdėti*), qui a été remplacé par *vidi-* (3e pers. sing. *viditŭ*), et dont on a encore le participe passif *vidomŭ*; et le prétérit *sętŭ* « dit-il », qui, au point de vue slave, fait l'effet d'une forme isolée d'aoriste radical et qui peut être un ancien aoriste en effet, mais qui peut aussi être une forme d'imparfait d'un thème *sę-*, cf. véd. *çasta* (2e pers. plur.) « proclamez », *çasyāt*, gāth. *sahyāṯ* (optatif) et alb. *θom* « je dis ».

Le participe slave commun *lakomŭ* « avide » est sans doute, comme *vidomŭ*, le reste d'un ancien présent athématique **ólk-*, qui a été remplacé par le présent en *-je-* v. sl. *al(ŭ)čǫ* et *lačǫ* « j'ai faim » ; le lituanien a un autre type de dérivé : *álkstu, álkti*. — De même un participe présent tel que v. sl. *gorǫšte* (nom. plur.), tch. *horoucí*, pol. *gorący*, en regard de *goritŭ* « il brûle » (inf. *gorěti*), indique un ancien thème *gor-* de type athématique ; comme dans *viditŭ*, le présent slave est passé au type en *-i-* ; les formes verbales appartenant à cette racine diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre.

En somme, il ne subsiste de l'ancien présent athématique, avec quelques débris isolés, que des vestiges dont l'importance est allée s'affaiblissant au cours du développement des diverses langues slaves.

210. — En dehors du type radical, il y a un présent athématique à caractéristique *-a-* : **jĭma-mĭ* (v. sl. *imamĭ*, pol. *mam*, etc.) « je possède, j'ai ». L'infinitif qui correspond à ce présent indiquant l'état est en *-ĕ-ti: *jĭměti* (v. sl. *iměti*, pol. *mieć*).

2° *Présents thématiques.*

a. — Présents radicaux.

211. — Le présent radical thématique a continué de se développer dans toutes les langues après la période indo-

européenne commune. Chaque langue a un grand nombre de présents de ce type qui lui sont particuliers. A l'époque historique, le type a déjà cessé d'être productif presque partout ; mais il comprend de grandes séries de verbes forts semblables entre eux, et qui indiquent la productivité du type à date plus ancienne.

En slave, les présents radicaux thématiques sont nombreux, et l'on observe des types nets de verbes forts. A l'époque historique, la formation a cessé d'être productive, mais le grand nombre de formes conservées, la régularité relative de leur formation, l'impossibilité où l'on est de retrouver hors du slave les correspondants de beaucoup de ces présents, indiquent que, à une époque préhistorique, bien postérieure à l'unité indo-européenne, la langue a formé des présents de ce genre.

212. — Il y avait en indo-européen deux variétés de présents-aoristes radicaux thématiques :

1° Des présents-aoristes à vocalisme radical *e*, avec ton sur la racine : type gr. λείπων, got. *leihwan*, cf. lit. *liekù*. Ces présents-aoristes avaient en principe une valeur « indéterminée » ; ils ont fourni en général au grec des « présents ».

2° Des présents-aoristes à vocalisme radical zéro, avec ton sur la voyelle thématique : gr. λιπών, v. h. a. *liwi* « tu as prêté ». Ces présents-aoristes avaient en général une valeur « déterminée » ; ils ont souvent fourni en grec des « aoristes ».

Le sanskrit a des présents des deux types, par exemple *bhárati* « il porte », cf. gr. φέρω, φέρων, et *tudáti* « il heurte », les premiers beaucoup plus nombreux que les seconds.

Les formes à vocalisme radical zéro ont souvent fourni au slave comme au grec des aoristes : les exemples se trouvent en général en regard des présents en *-nǫ : -lĭnǫ* (de **-lĭpnǫ*), aor. *-lĭpe*, cf. skr. *álipat*.

Les deux types principaux sont l'un et l'autre bien représentés en slave, le premier par des exemples tels que *berǫ* (cf. gr. φέρω, etc.) ou *vlěkǫ* (cf. lit. *velkù*), le second

par des exemples tels que *-žĭrǫ* (cf. skr. *girấti*), *imǫ* (de **jĭmǫ*, cf. lit. *imù*), **mĭlzǫ* (slov. *mólzem*, etc., cf. irl. *bligim*), etc. Ils n'offrent pas de différence de sens.

213. — Le slave accentue sur la voyelle thématique tous les présents radicaux thématiques, généralisant ainsi l'accentuation du type **žĭrétĭ* : il a **berétĭ*, par contraste avec skr. *bhárati*, gr. φέρων.

On a ainsi :

RUSSE	SERBE	BULGARE ORIENTAL
nesët	*-nèsē*	*nesé*
pasët	*pásē* (inf. *pàsti*)	*pasé*

Le lituanien accentue de même ; l'accentuation ancienne n'y est pas reconnaissable dans les formes personnelles, mais elle est conservée au participe présent, type *nešą̃s*, et la façon dont sont accentuées les formes à préverbe ou à négation confirme l'indication donnée par le participe présent.

Au présent s'oppose l'aoriste radical, qui, à en juger par le serbe et le bulgare, était au contraire accentué sur la syllabe radicale :

SERBE	BULG. ORIENTAL
pȅče	*péče*

Le lituanien n'a pas de pareilles formes.

Étant donné que l'aoriste s. *nèse* est l'ancien imparfait correspondant au présent *nèsē*, on est surpris de constater une différence de place de l'accent entre les deux formes. C'est peut-être la 1re personne du singulier qui fournit le principe de l'explication. Dans le type **žĭré-*, **mĭlzé-*, l'accentuation du thème sur la voyelle thématique était régulière ; le maintien de cette accentuation au présent n'a donc rien que d'attendu. Dans le type **nése-*, **vélče-*, c'était au contraire la syllabe radicale qui avait l'accent ; mais, à la 1re personne du singulier du présent, le *-ǫ* final intoné rude attirait l'accent placé sur une voyelle précédente brève ou intonée

douce (voir § 182) ; on avait donc **nesǫ́, *velkǫ́* ; pareil déplacement ne se produisait pas dans les imparfaits **bérŭ, *vélkŭ*. Il résultait de là une situation complexe dont le tableau suivant donne une idée. On prend pour exemple les thèmes : **žĭré-* (vocalisme radical zéro ; thème oxyton) ; **lěze-* (vocalisme radical *ē* ; intonation rude de *ě* représentant *ē* ; thème paroxyton) ; **nése-* (vocalisme radical *e* ; thème paroxyton) ; **vełče-* (vocalisme radical *e* ; intonation douce de la diphtongue *el* ; thème paroxyton) :

présent	1re sing.	**žĭrǫ́*	**lězǫ*	**nesǫ́*	**velkǫ́*
	3e sing.	**žĭrétĭ*	**lězetĭ*	**nésetĭ*	**vélčetĭ*
imparf.	1re sing.	**žĭrů*	**lězŭ*	**nésŭ*	**vélkŭ*
	3e sing.	**žĭré*	**lěze*	**nése*	**vélče*

L'accord de **žĭrǫ́* avec **nesǫ́* et **velkǫ́* au présent donnait l'impression d'une régularité, et de même l'accord de **lězŭ*, **nésŭ* et **vélkŭ* à l'aoriste. A l'état chaotique entraîné par les déplacements d'accent de la 1re personne du présent, la normalisation qui a consisté à opposer des thèmes de présents oxytons à des thèmes d'aoristes paroxytons a substitué une règle simple et claire. Du reste le type de présents à vocalisme radical zéro, tel que skr. *tudáti*, qui est connu du grec, est largement représenté en baltique et surtout en slave ; les présents tels que *žĭrǫ, mĭrǫ, pĭnǫ, vrŭgǫ, mlĭzǫ, čĭtǫ* sont courants dans le type radical thématique du slave ; or, ce sont autant d'anciens thèmes oxytons, qu'ils soient anciens ou non dans le type thématique.

Dans les cas où l'intonation de la voyelle de la syllabe radicale est rude, une accentuation radicale ancienne du présent est conservée en plusieurs cas. On a ainsi r. *lézet*, s. *s-lě̀zē* (*s-ljè̀zē*), bulg. *lěze* (infin. r. *lézt'*, s. *s-lě̀sti, s-ljè̀sti*). Le russe a *krádu, krádet*, à côté de *kradú, kradët*, de s. *krádē* (infin. *krà̀sti*), et de bulg. *kradé*. Ces exceptions sporadiques à la règle générale de l'oxytonaison des thèmes de présent radical thématique sont significatives.

214. — En dehors de ces conservations de l'état ancien qui s'expliquent immédiatement, la règle générale de l'oxytonaison des présents radicaux thématiques ne comporte

pas d'exception. Les quelques présents qui, au point de vue slave, semblent appartenir à ce type tout en ayant une autre accentuation ne sont pas en réalité d'anciens présents radicaux.

Il y a un petit nombre de présents à nasale infixée (type lat. *iungō*) :

V. SL.	RUSSE	SERBE	BULG.
sędetŭ (*sěsti*)	*sjádet*	(*sèdē*, *sjȅdē*)	
lęžetŭ (*lešti*)	*ljážet*	*lȅžē*	
(*sŭ-*)*ręštetŭ* (*-rěsti*)		*s-rȅtē*	
bǫdetŭ (*byti*)	*búdet*	*bȕdē*	*bǎde*

Tous quatre ont une tranche radicale intonée rude, et la 1re personne est en russe : *sjádu*, *ljágu* (la voyelle radicale est rude sans doute d'après celle de **sędǫ*, où **ę* repose sur **ēn*, cf. l'infinitif *sěsti*), *búdu*. — Le présent s.-cr. jék. *sjȅdē* a pris le vocalisme de l'infinitif *sjȅsti*, mais il a gardé l'accentuation de **sęde*.

215. — Il y a, d'autre part, deux présents à suffixe *-de-* remplaçant d'anciens présents athématiques (voir § 204) :

RUSSE	SERBE	BULGARE
ídet	*ȉdē*	*íde*
édet		

L'accentuation *ídet* tend à disparaître en russe : *idët* se répand, et le petit russe a aussi *idé* ; ceci s'explique par la 1re personne *idú*, où la place de l'accent tient au mouvement de l'accent d'une tranche douce sur une tranche rude suivante.

216. — Dans le cas de r. *mogú*, *móžeš*, s. *mògu*, *mòžēš* (et tch. *mohu*, *můžeš*, cf. § 186 *bis*), il est invraisemblable qu'il s'agisse d'un ancien présent thématique radical : la forme thématique n'a ici aucun correspondant, et le gotique *mag* est un prétérito-présent ; d'ailleurs il s'est conservé dialectalement une forme anomale : s.-cr. ancien *mož* en valeur de 2e personne sing., v. tch. *móž*, *pomóž* en valeur de 3e personne sing., qui paraît comparable à v. sl. *xošti*,

s.-cr. *hòć*, etc. (voir § 360) ; il convient de rappeler ici le cas du verbe « vouloir » en germanique : got. *wiljau, wileis*, qui a l'aspect d'un ancien optatif athématique. Le participe présent, employé comme adjectif, indique un ancien thème oxyton : r. *mogúčij*, p. r. *mohúčyj*, s. *mògūć* (gén. *mogúća*), bulg. *mogăšt*. L'accentuation de r. *móžeš*, s. *mȍžēš*, comme celle de r. *xóčeš*, s. *hȍćeš*, concorde avec celle des présents en *-je-*. — Quoi qu'il en soit de l'explication, il s'est établi une opposition entre le présent et l'aoriste : le présent serbe étant *mȍžē*, l'aoriste est *mòže*, comme dans prés. *lȅžē*, aor. *lèže* ; de même, en face du présent s. *rȅčē*, l'aoriste est *rèče*.

217. — L'aoriste en *-oxŭ* étant une formation secondaire faite sur la forme de 2e-3e personne du singulier (voir § 272), on est surpris que l'accentuation de ses formes ne concorde pas avec celle de la 2e-3e personne ancienne : s. *pèkoh* et *pèče, trésoh* et *trêse* (cf. v. sl. *tręsǫ*) ; il y a de plus l'opposition de quantité entre s. *sȅkoh, sjȅkoh* (cf. v. sl. *sěkǫ*) et *sêče, sȉječe*, qui fait partie des changements d'intonation intervenus secondairement en slave (voir §§ 185, 226, 236, etc.). La 2e-3e personne de l'aoriste tend à s'opposer aux autres (voir § 269). Il y a eu des normalisations secondaires dont il serait dangereux de restituer la succession par hypothèse.

218. — Les présents radicaux thématiques subsistant en slave à l'époque historique sont nombreux et d'aspects divers.

Des formes qui, au premier abord, semblent radicales reposent en réalité sur d'anciens thèmes à suffixe de présent. En face de gr. πλέκω « je tresse », on rencontre un type **plek-te-* conservé dans lat. *plectō*, v. h. a. *flehtan* : c'est celui que représente le slave *pletǫ* (voir § 136) ; mais le thème *plet-*, qui n'était pas analysable, a été étendu au verbe tout entier, et l'infinitif est *plesti* ; il a même été fait un postverbal *plotŭ* avec le degré vocalique *o*. Le même suffixe *-te-* de présent semble se retrouver dans la racine signifiant « voler », qui apparaît sous la forme d'un présent en *-i-* : *letitŭ*, inf. *letěti* ; il ne reste du présent **lek-te-*

qu'on est tenté de supposer en regard de lit. *lekiù*, inf. *lẽkti*, qu'un vestige douteux dans l'adjectif r. *letúčij*.

Le suffixe *-ske-* de présent, qui a pris dans plusieurs langues indo-européennes un large développement, subsiste en slave comme en baltique dans deux formes dont l'original est sûrement indo-européen. Il y a un présent v. sl. *iskǫ* « je cherche », qui a passé secondairement à *išťǫ*, en face de skr. *icchắti* « il désire », av. *isaiti* ; là-dessus a été bâtie une forme dérivée en *-a-* représentée par l'infinitif *iskati* et par lit. *ieško* « il cherche », inf. *ieškóti*, et v. h. a. *eiscōn* (voir § 259). De la racine **bhleǵ-* « briller », il a dû y avoir un présent **bliske-*, avec une variante **blizge-* ; cette dernière est représentée par lit. *blizgù*, *blizgẽti*, avec la sonore finale de la racine ; le slave a gardé au suffixe sa forme *-sk-* (cf. lit. *blýškiu*, *blyškẽti*), mais il l'a élargi de deux manières différentes : en *-ne-* pour indiquer le procès : *blĭsnǫti*, et en *-i-* pour indiquer l'état : *blĭštitŭ*, inf. *blĭštati* (voir § 244). — Le slave s'est servi de ce procédé pour former des verbes expressifs en *-skati*, *-štati* indiquant en particulier des bruits, verbes qui de par leur sens ne comportent guère d'étymologie précise : ainsi *trěskati* « faire du fracas », cf. lit. *trẽška*, inf. *treškẽti*, et *trẽškiu*, inf. *trẽkšti* ; r. *vereščáť* « piailler ». tch. *vřeštěti* « criailler », d'un présent **verk-ske-*, à côté de **vr̥rk-i-* dans r. *vorčáť* « gronder », etc., et de lit. *verkiù*, inf. *veřkti* « pleurer », *pravìrkti* « se mettre à pleurer », *urkti* « gronder ».

Dans v. sl. *rastǫ* « je crois », s.-cr. *rástēm*, tch. *rostu*, etc., d'où le postverbal v. sl. *rastŭ* (voir § 82), il doit y avoir une combinaison de *-s-* et du suffixe *-te-* qui a été largement productive en letto-lituanien : le slave commun **or-ste-* (avec *or-* intoné doux) pourrait être rattaché au groupe de lat. *orior* « je me lève, je nais », gr. ὄρνυμαι.

Le suffixe *-se-* qui, avec valeur désidérative, tient une grande place dans plusieurs langues indo-européennes, a laissé quelques traces en slave (voir § 251). Mais les faits sont d'autant plus troubles que, en slave, *s* est d'origine ambiguë, pouvant représenter à la fois *s* et **ḱ*. Un cas curieux est celui de *tręsǫ* « je secoue », *tręsǫ sę* « je

tremble », alors que le grec a à la fois τρέμω, cf. lat. *tremō* et lit. *trimù*, et τρέω, cf. skr. *trásati*.

Dans le cas de *živǫ* « je vis », inf. *žiti*, et de v. sl. *plěvǫ* « je sarcle », inf. *plěti* (r. *polót'*), il ne saurait s'agir d'un suffixe *-we-* de présent ; le *-w-* est un élargissement de la racine et se retrouve dans des formes nominales : en face de *živǫ*, l'adjectif *živŭ* ; en face de *plěvǫ*, le substantif v. sl. *plěvy* (fém. plur.), p. r. *polóva* « balle de blé, menue paille », cf. lit. *pẽlūs* (plur.), véd. *palávān* (acc. plur.), voir § 492. Mais l'opposition du présent qui offre cet élargissement et de l'infinitif qui ne le présente pas donne à *-ve-* le caractère d'un suffixe de présent en slave.

Pour le suffixe *-de-*, voir § 215.

De tous les anciens suffixes thématiques de présent, le slave n'a, on le voit, conservé que des traces plus ou moins effacées.

219. — Quand la racine se termine par une consonne proprement dite, occlusive ou sifflante, le degré vocalique zéro est impossible : **pkʷe-* ne serait pas susceptible de durer. Les racines de cette forme ont d'ordinaire le vocalisme radical *e* au présent ; l'infinitif correspondant est l'infinitif radical, avec même vocalisme. Plusieurs présents de ce type se retrouvent hors du slave ; ainsi :

vedǫ « je conduis », *vesti* ; cf. lit. *vedù*, *vèsti* ; v. irl. *fedim* ; skr. *váhate* « il épouse » (en ce sens, issu de **vádhate*, cf. *vadhúḥ* « fiancée »).

vezǫ « je conduis (en véhicule) », *vesti* ; cf. lit. *vežù*, *vèšti* ; skr. *váhati* (avec *h* ancien) ; lat. *uehō*.

gnetǫ « je presse », *gnesti* ; cf. v. angl. *cnedan*, v. h. a. *knetan* (avec l'accentuation indo-européenne de la forme à degré zéro supposée par v. suéd. *knoda* ; les alternances germaniques laissent supposer un ancien présent athématique).

nesǫ « je porte », *nesti* ; cf. lit. *nešù*, *nèšti* ; le présent thématique n'est peut-être pas très ancien dans cette racine, qui fournit des formes très diverses suivant les langues ; on cite cependant skr. *náçati* « il atteint ».

r. *jebú* « futuo », etc., cf. skr. *yábhati* « futuit ».

Les racines qui se terminent par une gutturale ont *ĭ* à la place de *e* radical à l'impératif (voir § 53) :

pekǫ « je cuis », impér. *pĭci*, inf. *pešti*; cf. skr. *pácati*, lat. *coquō*; lit. *kepù* a subi une métathèse.

tekǫ « je cours », impér. *tĭci*, inf. *tešti*; cf. lit. *tekù*, *tekĕti*; zd *tačaiti*; v. irl. *techim*.

rekǫ « je dis », impér. *rĭci*, inf. *rešti*; la racine se retrouve en tokharien avec le même sens ; mais on n'a pas de présent radical thématique pareil à *rekǫ* hors du slave. En tchèque, où *r* s'altère en *ř* devant *e*, la forme radicale **rĭk-* s'est généralisée, et l'on a *řku*.

žegǫ « je brûle », impér. *žĭdzi*, inf. *žešti*. Ce présent n'a pas de correspondant exact hors du slave ; on ne peut le séparer de lit. *degù* et de skr. *dáhati* ; mais on ignore comment une gutturale s'est substituée à la dentale initiale ; dans le substantif *iz-gaga* (r. *izgága* « pyrosis », etc.), la gutturale a, devant *a*, la forme *g*. Comme l'*e* se trouve dans le verbe après un *ž*, il a été dans une position plus critique que dans *pekǫ* et *tekǫ*, et une extension de *ĭ*, pareille à celle qu'on observe dans tch. *řku*, a eu lieu ; elle est partie sans doute des formes où *e* se trouvait entre deux *ž*, comme *žežetŭ* ; des manuscrits vieux-slaves en écriture cyrillique, le Suprasliensis et l'Évangile de Sava, ont déjà *žĭgǫ*, qui se retrouve dans r. *žgú*, pol. *żgę*, tch. *žhu*.

Quelques présents de cette sorte n'ont pas d'équivalent sûr dans d'autres langues ; ainsi un verbe qui admet des emplois techniques, *tepǫ* « je frappe », s.-cr. dial. *tèpēm* « je baratte », n'a d'autre correspondant qu'un verbe lit. *tepù* au sens de « j'enduis ».

220. — Le vocalisme radical *e*, qui était le plus ordinaire en indo-européen, est conservé dans des racines qui comportent une sonante finale de racine ou suivie de consonne, et où une forme à degré zéro serait possible. On a ainsi :

a) dans des racines terminées par sonante plus consonne :

bljudǫ « j'observe » (aor. *-bljusŭ*, inf. *bljusti*), cf. skr. *bódhati* « il observe », hom. πεύθεται.

vlěkǫ « je tire » (aor. *vlěxŭ*, inf. *vlěšti*), cf. lit. *velkù* et,

peut-être, zd *-varəčaiti*; le grec ἕλκω n'a pas de *F* initial. Degré zéro dans les participes *vlĭkŭ, vlĭčenŭ*.

žlědǫ « j'acquitte (une amende) » (inf. *žlěsti*), cf. got. *-gilda*.

brěgǫ « je me soucie de » (inf. *brěšti*), cf. got. *bairga*. Degré zéro dans le participe *brŭgŭ*.

strěgǫ « je garde » (inf. *strěšti*). La racine est sl. comm. **sterg-*.

b) dans des racines terminées par sonante :

berǫ « je prends » (inf. *bĭrati*), cf. skr. *bhárati*, gr. φέρω, lat. *ferō*, v. irl. *-biur*, got. *baira*, arm. *berem*.

derǫ « j'écorche » (inf. *dĭrati*), cf. gr. δέρω, got. *-taira* (il y a aussi une forme **dĭrǫ*, attestée par s. *zà-drēm*, pol. *drę*, tch. *dru*, et un infinitif **derti*, dans pol. *drzeć*, tch. *dříti*).

perǫ « je foule » (inf. *pĭrati*) ; cf. *pĭrǫ*, § 223.

tch. *seru* « caco » (inf. *sráti*), etc.

ženǫ « je chasse » (inf. *gŭnati*) ; cf. lit. *genù*.

221. — La voyelle *o* devant *v*, ambiguë en slave (voir § 53), représente sans doute un ancien *e* dans :

zovǫ « j'appelle » (inf. *zŭvati*), cf. skr. *hávate*, zd *zavaite*.

plovǫ « je vogue » (inf. *pluti*), cf. gr. πλέ(*F*)ω, skr. *plávati*.

slovǫ « je m'appelle » (inf. *sluti*), cf. gr. κλέ(*F*)ομαι.

Phonétiquement, en partant de **plew-*, **klew-*, on attendrait, par exemple, *plovǫ*, **pleveši* et, à l'infinitif, **pljuti*. De pareilles formes ont dû exister ; car on trouve à la fois, pour « je rugis » :

rovǫ, roveši (inf. *ruti*),

revǫ, reveši (inf. *rjuti*),

qui s'expliquent par un type ancien :

rovǫ, reveši (inf. *rjuti*),

normalisé de deux manières différentes.

L'*-ĭj-* de *vĭjǫ* « je tresse » (inf. *viti*), cf. lit. *vejù* (inf. *výti*), est ambigu (voir § 53) : il peut représenter soit *-ej-* passé à *-ĭj-*, comme dans *trĭje* « trois », soit une forme en **-iy-* à degré zéro. Il en est de même de *bĭjǫ* « je frappe »

(r. *bjú*) ; la graphie *bijǫ*, courante en vieux slave, résulte du passage de *ĭ* à *i* devant *j* (voir § 125).

L'*i* de *strigǫ* « je tonds » (inf. *strĭšti*) est ambigu : il peut représenter *ei* ou *ī* ; l'*ī* de v. angl. *strícan*, v. h. a. *strīhhan* l'est aussi. L'infinitif *strěšti*, doublet de *strĭšti*, est énigmatique avec son *ě*, qui doit reposer sur *oi*. Ce *oi* ne pourrait s'expliquer que par un ancien présent athématique à vocalisme *o*.

222. — Plusieurs de ces présents ont leurs correspondants exacts dans d'autres langues et peuvent passer pour anciens. Mais certains ne sont entrés que secondairement dans le type thématique ; tel est le cas de *ženǫ*, en face de skr. *hánti*, « il frappe » et de gr. θείνω, lat. *-fendō*, où l'ancien type athématique a été éliminé par l'addition de suffixes. Il en est sans doute de même de *derǫ*, à en juger par la coexistence de *dĭrǫ* ; des doublets de ce genre s'expliquent bien par l'hypothèse d'un ancien présent athématique, et en effet le grec a un doublet δείρω à côté de δέρω, et le sanskrit n'a pas de présent thématique correspondant, bien que la racine y soit courante. L'origine athématique est aussi probable pour *židǫ* « j'attends » (inf. *žĭdati*), dont le Suprasliensis a déjà le doublet *žĭdǫ* (r. *žďu*, v. tch. *žďu*) ; et en effet le présent lituanien correspondant a la forme à suffixe **-ye/o-* : *geidžiù*. Ainsi, même les formes dont le type thématique a l'aspect le plus archaïque ont chance d'être des transformations d'anciens présents athématiques.

L'origine athématique est certaine là où le vocalisme est au degré long ou au degré *o*, long ou bref. Car des vocalismes radicaux *ē*, *o*, *ō* n'existent pas en indo-européen, dans le type thématique, pour les racines à vocalisme *ĕ/ŏ*. Les faits indiquent nettement l'origine athématique en divers cas. On a ainsi :

padǫ « je tomberai » (inf. *pasti*, aor. *padŭ*) ; une forme athématique est conservée dans véd. *apadran* et le sanskrit a un présent dérivé *pádyate* « il tombe ». L'aspect perfectif est hérité de l'indo-européen : la forme athématique de cette racine ne fournit au védique qu'un aoriste ; le slave a eu ici un présent athématique perfectif, comparable à lat. *dat*, en

face de l'aoriste gr. ἔδομεν, véd. *ádāt* « il a donné «, arm. *et.*

kradǫ « je vole » (inf. *krasti*), sans étymologie connue.

bodǫ « je pique » (inf. *bosti*) s'oppose à lit. *bedù* (inf. *bèsti*), à côté de quoi le lette a une forme dérivée *bežu*; le latin a *fodiō*, où se retrouve peut-être un dérivé d'un thème **bhodh-*, mais qui rappelle aussi lit. *badýti*.

sěkǫ (inf. *sěšti*) n'a *ē* radical qu'en slave, à côté de *ě* dans *sekyra* « hache » ; cf. lat. *secō*, *secāre*.

-lězǫ (dans *vŭz-lězǫ*, *vŭ-lězǫ*, *sŭ-lězǫ*), indiquant un mouvement (inf. *-lěsti*) ; cf. v. pruss. *lise* « il rampe », sans étymologie claire ailleurs.

**běgǫ* « je cours, je fuis », dans r. *begú*, p. r. *bíhú*, pol. *biegę*, si du moins ces formes sont anciennes, ce qui n'est pas certain ; le vieux slave et les dialectes slaves ne connaissent qu'un présent en *-i-* : v. sl. *běžǫ*, *běžiši*, inf. *běžati* (à côté d'un présent en *-ne-* : v. sl. *-běgnǫ*, etc.), mais il doit être secondaire (voir § 243). Le lituanien a *bėgu*, tandis que le grec a φέβομαι, avec *e* bref.

vladǫ « je domine » (inf. *vlasti*); cf. got. *walda* ; mais le vieux lituanien a *veldu* et *veldžiu* (inf. *veldėti*), à côté d'un présent athématique *velst*.

skubǫ « j'arrache (les poils) », en face de got. *-skiuba*.

pojǫ « je chante » (inf. *pěti*) ; étymologie inconnue.

kovǫ « je forge » (inf. *kovati*), en face du présent dérivé lit. *káuju* (inf. *káuti*) et du présent à géminée v. h. a. *houwan* ; sans doute ancien présent athématique.

223. — Le vocalisme radical le plus fréquent en slave est le degré zéro. Mais très peu de formes attestées ont des correspondants hors du slave, et il est douteux que même ces quelques formes soient de date indo-européenne. La plus remarquable sans doute est *(po-)žĭrǫ* « j'avalerai » (infin. *-žrěti*) qui, répondant à skr. *giráti* « il avale », a l'air d'une forme indo-européenne ; mais il s'agit d'une racine dissyllabique où une forme thématique n'est pas normale en indo-européen ; cette forme ne se retrouve du reste nulle part ailleurs, pas même en iranien, et le lituanien a un type dérivé, tout autre, *geriù* ; le plus probable est donc que v. sl. *-žiretŭ* et skr. *giráti* proviennent de développements

semblables et parallèles, non d'un original i.-e. *g^{w} °*ré-*.

Le présent homonyme, *žirǫ* « je sacrifie » (inf. *žrŭti*), n'a pas d'étymologie sûre ; on est tenté de rapprocher la racine, aussi dissyllabique, signifiant « chanter, célébrer », dont le lituanien a le présent, également dérivé, *giriù* (inf. *gìrti*). Ici encore, on serait en présence d'un ancien athématique.

Dans une large mesure, les présents slaves de cette forme remplacent ainsi d'anciens présents radicaux athématiques. Mais il est malaisé d'établir cette origine dans la plupart des cas. Voici quelques-uns des plus nets :

mlьzǫ « je trais » (inf. *mlěsti*) a un correspondant exact dans irl. *bligim* (de **mligim*) ; mais le lit. *mélžu* suppose **mēlg-*, donc une forme athématique ; le gr. ἀμέλγω et le v. h. a. *milchu* ont *e* (qui peut représenter ici un ancien *ē*) ; le lat. *mulgeō* a une forme dérivée. Ces variations indiquent un ancien présent athématique, et le fait que le grec a un aoriste en -σ-, ἤμελξα, non un aoriste radical, appuie cette hypothèse.

mьrǫ « je meurs » (inf. *mrěti*) ne concorde pas, pour le vocalisme, avec skr. *márati* « il meurt », qui a sans doute aussi été fait secondairement. La vieille forme athématique est véd. *ámṛta* « il est mort », qui a une valeur aoristique. Le slave a dû hériter d'un présent « déterminé », **mer-*, **mṛ-*, dont le type était comparable à celui de lat. *dat.* L'indo-iranien (skr. *mriyáte*, etc.) et le latin (*morior*) ont des présents de forme dérivée.

tьrǫ « je frotte » (inf. *trŭti* ; aussi **térti* : r. *terét'*, tch. *třít*, etc.), d'une racine dissyllabique, ne concorde pas pour le vocalisme avec lat. *terō*, aussi secondaire.

**pьrǫ* (inf. **perti*), dans r. *pru* « je pousse » (inf. *perét'*), etc., rappelle skr. *sphuráti* « il pousse du pied, il bondit » ; mais le slave a aussi *perǫ* « je foule » (inf. *pьrati*), évidemment de la même racine (voir § 220).

**jьmǫ*, dans v. sl. *imǫ* « je prends » (inf. *jęti*), *vъz-ьmǫ* (inf. *vъz-ęti*), etc., répond à lit. *imù* (inf. *ìmti*). Mais ce présent « déterminé » (perfectif) est, en slave même, accompagné de l' « indéterminé » *jemljǫ*, et le latin a une forme à vocalisme radical *e*, *emō*.

stĭrǫ « j'étends », inf. *strěti*; la racine, bien représentée dans plusieurs langues, n'a nulle part un présent semblable.

žĭvǫ « je mâche » (inf. *žĭvati*) est à côté de *žujǫ*, et ne concorde pas avec v. h. a. *chiuwu*.

črŭtǫ « je coupe » (inf. *črěsti*) se trouve en face d'un présent lituanien différent : *kertù* (inf. *kiřsti*) ; le sanskrit a un aoriste *akṛtat*.

čĭtǫ « je compte » (inf. *čisti*), en face de skr. *cétati*.

**dʲlbǫ* « je creuse au ciseau » (s. *dúbēm* [inf. *dlisti* à Krk, *dúpsti* en général d'après le présent], p. r. *doubú, doustý*), en face de v. h. a. *bi-telban*.

gryzǫ « je ronge » (inf. *grysti*), en face du présent dérivé lit. *gráužiu*.

Faute d'avoir des rapprochements précis, on ne saurait rien dire de spécial sur toute une série d'autres cas : *črŭpǫ* « je puise » (inf. *črěti*) — *vrŭgǫ* « je jetterai » (inf. *vrěšti*) — *ot-vrŭzǫ* « j'ouvrirai » (inf. *ot-vrěsti*) — *vrŭxǫ* « je bats (du grain) » (inf. *vrěšti*) ; le latin *uerrō* n'enseigne rien — *tlŭkǫ* « je heurte » (inf. *tlěšti*) — *cvĭtǫ* (v. tch. *ktvu*) « je fleuris » (inf. *cvisti*, tch. *kvísti*) — *sŭpǫ* « je secoue » (inf. *suti* ; on attendrait **šuti*, de *šjuti* ; l'analogie a rapproché l'infinitif du présent) — *tŭkǫ* « je tisse » (inf. *tŭkati*) — *sŭsǫ* « je tette » (inf. *sŭsati*) — *nĭrǫ* « je pénètre » (inf. *nrěti*) — *za-vĭrǫ* « je fermerai » (inf. *za-vrěti*) — *na-čĭnǫ* « je commencerai » (inf. *na-čęti*) — *rŭvǫ* « j'arrache » (inf. *rŭvati*), cf. lat. *ruō* ? — *vŭ-nĭzǫ* « j'enfoncerai » (la forme d'infinitif attestée se trouve être *vŭ-nĭz-nǫti*), avec *ĭ* issu d'une voyelle réduite dans le type en *-e-*, cf. peut-être le *ĭ* de *čĭtyre*, § 53 ; en effet, on a le substantif *nožĭ* « couteau ».

Ainsi le type de présents thématiques du slave est en grande partie composé de formes passées secondairement dans ce type ou de formes d'origine obscure.

b. — Présents en *-je-*.

224. — Le type de présents en *-je-* est représenté à la fois par des formes fortes et par des dérivés normaux en slave.

Il repose sur un type de présents indo-européens qui a fourni à la plupart des langues indo-européennes le principal de leurs verbes dérivés : indo-iranien *-ya-* ; en grec, les représentants d'un ancien **-ye/o-*. Il s'attachait à des thèmes de toutes sortes, constitués les uns par une simple racine, les autres par un thème verbal ou nominal dont le suffixe **-ye/o-* fournit un présent dérivé. Ce suffixe apparaît donc à la fois dans des présents d'aspect radical et dans des présents secondaires, les uns déverbatifs et les autres dénominatifs. On est amené ainsi à distinguer trois types différents parmi les présents slaves en *-je-* : les présents du type radical, les dénominatifs et les déverbatifs (souvent dits, à tort, itératifs).

Le suffixe **-ye/o-* fournissait à l'indo-européen des présents, mais aucun aoriste ; et, par suite, tous les verbes slaves à présent en *-je-* sont d'aspect imperfectif ; beaucoup même sont si essentiellement imperfectifs que l'addition d'un préverbe ne les rend pas perfectifs.

α. — Présents de type radical.

225. — Les présents radicaux en *-je-* se présentent au point de vue slave comme primaires. Mais ils n'ont la plupart du temps pas de correspondants exacts hors du slave, sans doute parce qu'ils sont pour la plupart de formation secondaire. Dans un certain nombre de cas, on voit comment a été obtenu secondairement le présent en *-je-* en partant d'un autre thème connu. Ainsi le présent *ližǫ* « je lèche », cf. lit. *liežiù*, ne se retrouve pas hors du baltique et du slave ; c'est qu'il a été substitué à un présent radical athématique, que conserve clairement l'indo-iranien : véd. *réhmi* « je lèche » ; chaque langue indo-européenne a remplacé cet ancien présent à sa manière.

Le présent slave *dajǫ* « je donne » est dérivé d'un thème *da-* de valeur aoristique (cf. aor. *daxŭ* « j'ai donné ») et sert d'imperfectif à *damĭ* (voir § 207 et § 230).

226. — Les présents slaves en *-je-* ont d'ordinaire : vocalisme radical *e* ; accent sur l'élément radical (l'infinitif cor-

respondant est souvent en *-ati*, avec vocalisme radical zéro). Certains présents offrent, au moins dialectalement, le changement d'intonation dont on retrouve des exemples dans le type en *-ne-* (voir § 236) et le type en *-i-* (voir § 250). Le čakavien a ainsi *kȁplješ* en face de *kȁpat* (s. *kȁpljēš, kȁpati*; r. *káplju, kápať*); voir § 186 *bis*.

steljǫ (3e pers. *steljetŭ*) « j'étends » (inf. *stĭlati*); russe 3e pers. *stélet*; voir § 38.

jemljǫ (3e pers. *jemľjetŭ*) « je prends », inf. *imati* (de **jĭmati*), forme indéterminée (imperfective) à côté du déterminé (perfectif) *imǫ* (de **jĭmǫ*); s. *jȅmljēm*, r. (*vn-*)*émlju*; cf. § 223, sur l'origine.

pišǫ (3e pers. *pišetŭ*) « j'écris » (inf. *pĭsati*, qui tend de bonne heure à devenir *pisati* sous l'influence de *pišǫ*); s. *pîšē*, r. *píšet*; cf. skr. *piṃçáti*, qui a une autre forme.

zìždǫ « je bâtis », 3e pers. *zìždetŭ* (inf. *zĭdati*); s. *zîđēm*; cf. lit. *žiedžiù*. Ce présent n'existe qu'en slave et en baltique. La racine répond, avec une métathèse, à une racine indo-européenne **dheigh-*, qui fournit à l'indo-iranien un présent athématique radical, véd. *déhmi*; du reste on a des formes diverses : lat. *fingō*, got. *digan*, etc.

pljujǫ (3e pers. *pljujetŭ*) « je crache », inf. *pljĭvati*; cf. lit. *spjáuju*.

meljǫ (3e pers. *meľjetŭ*) « je mouds », inf. *mlĕti*; r. *mélet*, inf. *molóť*. Le présent remplace un présent athématique; cf. avec vocalisme *o* : lit. *malù*, got. *mala*; avec vocalisme *e* : v. irl. *melim* (lat. *molō* est ambigu); avec vocalisme zéro : gall. *malu*, ombr. *maletu* « molito ». On est donc amené à supposer un ancien présent radical athématique.

227. — Les présents en *-je-* à vocalisme radical *o* remplacent aussi d'anciens présents athématiques :

borjǫ « je lutte » (inf. *brati*, r. *boróť*, pol. dial. *bróć się*), en face de lit. *barù*, *bárti* et de lat. *feriō*.

koljǫ « je pique, j'égorge » (inf. *klati*, r. *kolóť*, pol. *kluć*), cf. lit. *kalù*, *kálti* et lat. *per-cellō*.

r. *porjú* « j'éventre », *póret* (inf. *poróť*), à côté de pol. *porzę* (*pruć*); cf. gr. πείρω.

Le vieux slave a *stenjǫ* « je gémis » (infin. *stenati* avec un vocalisme *e* anomal), tandis que le russe a *stonú* (pour un ancien *stonju*) et le tchèque *stůňu*. La variété du vocalisme dénonce immédiatement un ancien présent athématique.

L'*o* de *orjǫ* « je laboure » (inf. *orati*) est un ancien *a*, celui de lat. *arāre*, etc. ; ce présent en **-ye-* se retrouve dans lit. *arìu*, v. h. a. *erriu*, irl. *airim* ; mais il n'est pas ancien pour cela ; le grec ἀρόω et le latin *arō* (*arās*) laissent entrevoir que la forme indo-européenne était un présent radical athématique.

228. — Il est exceptionnel que le présent slave en *-je-* ait le vocalisme radical zéro, et les rares cas observés paraissent secondaires. Ainsi le vieux slave a *lŭžǫ* « je mens » (inf. *lŭgati*), d'accord avec s. *lâžēm*, pol. *łżę*, etc. ; mais le russe a *lgu*, et le germanique a got. *liuga*, etc. Le v. sl. *žĭnjǫ* « je moissonne » (inf. *žęti*, du type radical) s'oppose à lit. *geniù* « j'ébranche » (inf. *genĕti*) ; la forme **ženjǫ* attendue aurait eu l'inconvénient de trop rappeler *ženǫ*.

229. — Le présent en *-je-* (accompagné d'un infinitif radical) est fréquent dans les racines terminées par une voyelle longue. Il y a un groupe de verbes dont la racine se termine par *y* (ancien **ū*) : *kryjǫ* (*kryti*) « je cache » ; *ryjǫ* (*ryti*) « je creuse », etc. ; cf. lit. *kráuju* « j'amasse », *ráuju* « j'arrache », avec un autre vocalisme, conforme à celui de *steljǫ*, *pišǫ*, etc. A ce groupe se rattache *šijǫ* (*šiti*) « je couds », dont l'*i* repose sur un ancien *y* : il s'agit de **syū-*, cf. lit. *siúti* « coudre », skr. *syūtáḥ* « cousu ». Devant une voyelle, *ū* se brisait en *-ŭw-*, et l'on a les participes *krŭvenŭ*, *rŭvenŭ*, *šivenŭ*, etc.

230. — L'aoriste radical **gnō-*, attesté par gr. ἔγνω, n'est pas conservé en slave, où il est remplacé par *znaxŭ* (inf. *znati*) ; il en a été tiré un présent *znajǫ* « je connais ». Dans les cas de ce genre, le présent en *-je-* sert souvent à fournir un imperfectif ; l'infinitif est tiré du présent auquel il emprunte l'élément *-j-* ; on a ainsi, en face de *damĭ* « je donnerai » (inf. *dati*), un présent *dajǫ* « je donne », accompagné d'un infinitif *dajati* ; en face de *stanǫ* « je me mettrai debout »

(inf. *stati*), *stajǫ* « je me mets debout, je m'arrête » (cf. lit. *stójuos*), avec l'infinitif *stajati*. Ce type est très répandu et ne sert pas seulement à fournir des imperfectifs en face des perfectifs. Ainsi *vějǫ* « je souffle » (inf. *vějati*) tient la place d'un présent radical athématique, cf. skr. *vâti* « il vente », gr. ἄημι ; *bajǫ* « je raconte, je récite (des formules magiques) » (inf. *bajati*), cf. lit. *bóju*, tient la place du présent attesté par gr. φᾱμί (ion.-att. φημί), etc. Tel de ces présents a même des correspondants exacts en indo-iranien ; ainsi *lajǫ* « j'aboie » (inf. *lajati*) et lit. *lóju* concordent avec skr. *râyati* « il aboie ». La racine n'étant attestée ni en grec ni en indo-iranien, il n'est pas possible de déterminer quelles formes remplacent v. sl. *sějǫ* « je sème », lit. *sėju*, got. *saia*, en regard du thème à redoublement lat. *serō* ; l'infinitif est en lituanien *sėti* ; le vieux slave offre à la fois la forme *sěti*, du type archaïque de *znati*, et *sějati*, du type secondaire de *dajati*. Les présents tels que *znajǫ*, *dajǫ*, *dějǫ*, *vějǫ*, *sějǫ*, etc., forment un groupe nombreux de verbes forts qui a presque le caractère d'une formation régulière. Même si l'un ou l'autre de ces présents remonte à l'indo-européen, il s'agit d'une formation slave nouvelle dans l'ensemble.

Le présent v. sl. *-ježdǫ* (*vŭz-ježdǫ* « je lèverai », etc.), en face de l'infinitif *-děti*, est dérivé du présent athématique à redoublement représenté par skr. *dádhāti* « il pose » 3e plur. *dádh-ati* (cf. gr. τίθημι). Le présent de la racine **dō-* « donner » a été traité tout autrement, on l'a vu § 207.

β. — Dénominatifs.

231. — Les présents dénominatifs indo-européens en **-ye/o-* s'obtenaient en ajoutant le suffixe **-ye/o-* au thème nominal ; ainsi, de skr. *ápas-* « œuvre », le sanskrit a *apasyá-ti* « il opère » ; de τέκμαρ, le grec a τεκμαίρω, etc.

En slave, le rapport entre le nom et le verbe dérivé a été obscurci. Les thèmes avaient cessé d'être des réalités grammaticales perceptibles pour les sujets parlants ; et les présents dénominatifs se sont constitués en types distincts

comprenant, outre le suffixe, un élément du thème ancien. On a eu ainsi les types slaves en *-ajǫ*, *-ějǫ* et *-ujǫ*, où les éléments *-a-*, *-ě-*, *-u-*, qui ont d'abord appartenu aux thèmes nominaux d'où les modèles de ces verbes étaient dérivés, sont devenus parties intégrantes des caractéristiques verbales.

Ce n'est pas à dire que tous les dénominatifs attestés en slave entrent dans ces trois catégories. De même que le grec a des dénominatifs tels que ἐχθαίρω en face de ἐχθρός, le slave a, par exemple, *glagoljǫ* « je parle » (inf. *glagolati*) de *glagolŭ* « parole », *sŭljǫ* « j'envoie » (inf. *sŭlati*) de *sŭlŭ* « messager », *dušǫ* « je souffle » (inf. *duxati*) de *duxŭ* « souffle », et de même *kljeveštǫ* « je calomnie » (inf. *kljevetati*) de *kljeveta* « calomnie ». Mais ce procédé n'est pas demeuré productif.

232. — Le type en *-ajǫ* s'explique aisément en partant des thèmes en *-a-* : on comprend comment de *rabota* « esclavage, travail » peut être tiré *rabotajǫ* « je sers (en esclave), je travaille ». Une autre origine est possible : des noms du type thématique en *-e/o-* il a été tiré des dérivés à vocalisme *-o-* ; or, si le grec a *-όω* (type δηλόω, de δῆλος), le lituanien a *-uoju* (type *juokúoju* « je joue, je plaisante », de *juõkas* « jeu, plaisanterie ») ; ainsi l'*a* de sl. *dělajǫ* « j'agis », dérivé de *dělo*, peut représenter un ancien *ō*. V. sl. *prijajǫ* « je chéris » répond à skr. *priyāyáte* « il chérit » et à got. *frijon* « chérir » ; or, il s'agit du dérivé d'un thème **priyo-* « cher », attesté par skr. *priyáḥ*. Quoi qu'il en soit, le type en *-ajǫ* fournit des dénominatifs indiquant une action, en général transitifs, même de noms qui ne sont ni thèmes en *-a-* ni thèmes en *-o-*. Ainsi de *znamen-* « signe » (r. *známja*, tch. *známě* ; en vieux slave, d'ordinaire le dérivé *znamenije* « σημεῖον »), on a *znamenajǫ* « j'indique », tout comme on a en latin *operārī*, de *opus, operis*.

233. — Le type en *-ějǫ* répond au type lituanien en *-ėju*. Il est aussi tiré des thèmes en **-e/o-*, mais avec timbre *e*. La longue est analogue à l'*ō* du type lituanien en *-uoju*, et sans doute du type slave de *dělajǫ* : c'est la voyelle finale des thèmes en *-e/o-*, avec le timbre *e* et la quantité longue. Sous

l'influence des thèmes verbaux en *-ē-* indiquant l'état, tels que v. sl. *smrŭděti* « puer » (prés. *smrŭždǫ, smrŭditŭ*), lit. *smirdėti* (prés. *smìrdžiu, smìrdi*), les présents dérivés en **-ē-ye-* ont généralisé une valeur durative ; ils expriment d'ordinaire qu'on devient quelque chose : ainsi, de *slabŭ* « faible », on a *oslabějǫ* (*oslaběti*) « je deviens faible » ; de même le lituanien a *senėju* (*senėti*) « je vieillis », de *sėnas* « vieux » ; un fait pareil a eu lieu en latin, où *seneō, senēre* signifie « vieillir ». Le sens n'a pas toujours ce caractère particulier, et il y a des dénominatifs dont la signification n'a rien de spécial, comme *uměǰǫ* (*uměti*) « je comprends », de *umŭ* « intelligence ».

234. — Les verbes en *-ujǫ* se sont beaucoup développés : type *kupujǫ* (*kupovati*) « j'achète », près de *kupŭ, kuplja* « achat ». ou *vojujǫ* (*vojevati*) « je fais la guerre », près de *voji* (nom. plur.) « armée ». Le point de départ n'en est plus reconnaissable en slave à l'époque historique. Hors du baltique et du slave, le seul groupe de dérivés comparables est celui des verbes grecs en -εύω. Ce type de verbes grecs s'est créé sur des noms en -ηυ-, ainsi βασιλεύω de βασιλεύς, thème βασιληυ-. L'intonation rude de *-u-* dans sl. *-ujǫ* (serbe *-ũ-*) montre que cet *u* est issu d'une diphtongue à premier élément long, soit **-ēu-* ; la diphtongue *au* est aussi intonée rude dans le type lituanien correspondant en *-áuju, -áuti*, ainsi *tarnáuju* (*tarnáuti*) « je sers ». La concordance entre le type grec en -εύω, qui repose sur **ēu-yō*, et les types baltique et slave est donc parfaite. Si, en slave, la dérivation n'est plus visible, c'est que le type de noms correspondant aux noms grecs en -ηυ- (nomin. -εύς) n'est plus conservé. Cette circonstance a facilité l'extension du type en *-ujǫ, -ovati*, qui fournit une foule de verbes nouveaux. Étant issu d'abord d'un type de noms d'agent, cette formation sert à indiquer qu'on fait une action ; ainsi, de *obědŭ* « repas », on a *obědujǫ* (*obědovati*) « je prends un repas » ; de *besěda* « conversation », *besědujǫ* (*besědovati*) « je converse » ; etc. Le type en *-ujǫ* (*-ovati*) a pris la place du type en *-ajǫ* (*-ati*), qui a presque cessé d'assez bonne heure de fournir des dénominatifs nouveaux. Il est imper-

fectif par nature ; un verbe comme *kupujǫ* (*kupovati*) sert d'imperfectif au perfectif *kupljǫ* (*kupiti*) « j'achèterai ».

γ. — Déverbatifs.

235. — Le type des imperfectifs dérivés en *-ajǫ-, -ati,* tels que *padajǫ* (*padati*) « je tombe », en face de *padǫ* (*pasti*) « je tomberai », ou *sŭbirajǫ* (*sŭbirati*) « je réunis », en face de *sŭberǫ* (*sŭbĭrati*) « je réunirai » a été largement productif. Ce type, simple ou avec une intercalation *-v-* empruntée à *byvajǫ* « je deviens » en face de *byti* « être » et à quelques verbes pareils, et, d'autre part, des types en *-ujǫ* (primitivement dénominatif, voir § 234) et en *-yvajǫ* développés dans les diverses langues slaves, ont fourni un nombre illimité de verbes nouveaux, dont le caractère est d'être imperfectifs, et qui sont le plus fréquemment des déverbatifs de formes verbales perfectives comportant un préverbe.

Un type déverbatif en *-jǫ* (inf. *-ati*) existe également à côté du type usuel en *-ajǫ* (voir § 321).

c. — Présents en *-ne-*.

236. — L'indo-européen avait deux sortes de présents dont la caractéristique essentielle était une nasale. Toutes deux servaient à indiquer qu'on se met à faire une action. L'une était de caractère radical, et elle comportait un infixe nasal ; les trois aspects principaux sous lesquels elle se présente sont illustrés par les présents sanskrits athématiques : *yunákti* (racine *yog-*), *pṛṇáti* (racine *parĭ-, prā-*), *vṛṇóti* (racine **varu-, *vro-*) ; il y a eu aussi des présents thématiques à infixe, comme skr. *siñcáti,* zd *hinčaiti* « il verse ». L'autre se compose de présents dérivés, à suffixe thématique **-ne/o-*, dont gr. *πί-νω* et got. *fraih-na* donnent une idée.

Le premier de ces deux types, étant radical et le plus souvent athématique, fait partie des formes qui, de bonne heure, ont tendu à s'éliminer. En slave, il y en a quelques restes,

du type thématique ou passés au type thématique; les plus clairs sont *sędǫ* « je m'assiérai » (cf. v. pruss. *sindats, syndens*) en face de *sěsti* « s'asseoir », aor. *sědŭ* « je me suis assis » et du verbe en **-ē- sěděti* « être assis », et *lęgǫ* « je me coucherai » en face de *lešti* « se coucher », aor. *legŭ* « je me suis couché » et du verbe en **-ē- ležati* « être couché » (cf. § 241 et suiv.).

Pas plus que les représentants du type en **-ye/o-*, les représentants du type en **-ne/o-* n'apparaissent en général sous des formes exactement superposables dans plusieurs langues. Le suffixe est ancien; mais presque tous les thèmes le comportant qu'on rencontre ont sans doute été constitués au cours du développement de chaque langue. Le suffixe n'a même pas partout une même forme : il est tantôt **-ne/o-* dans gr. πίνω, lit. *einù* « je vais » (remplaçant l'ancien athématique *eimi*), etc., mais **-°ne/o-*, dans gr. ἀλφάνω (présent fait sur l'aoriste ἀλφεῖν), lit. *bùdinu* « j'éveille », arm. *lkhanem* « je laisse » (fait sur l'aoriste *lkhi* « j'ai laissé »), etc. D'une même racine, on a ainsi des formes d'aspect différent dans lit. *aunù* et arm. *aganim* « je m'habille », bien que le suffixe soit le même.

Ceux des présents de ce type qui sont de date slave commune sont accentués sur le radical. Cette accentuation se trouve souvent en lituanien, type *bùdinu* « j'éveille », *šlãpinu* « je mouille », *svéikinu* « je salue ». Mais elle n'est pas universelle. En slave, elle a été troublée par des altérations secondaires.

Le *-nǫ-* de l'infinitif est intoné rude; il est résulté de là que, dans toutes les formes à *-nǫ-* de l'infinitif, et de plus à la 1re personne du singulier et à l'impératif, dont la finale est aussi intonée rude (voir § 336 et § 361) et qui, par suite, attirent l'accent d'une syllabe brève ou longue douce précédente, l'accent frappant le radical et conservé à cette place dans le reste du présent se porte sur *-nǫ-* de l'infinitif et sur 1re pers. sing. *-nǫ*, impér. *-ni*.

Pour les faits d'intonation secondaire, voir § 186 *bis*. Si l'on compare čak. *tégneš* et *potégneš*, on voit que le ton ne passe pas plus sur le préverbe que dans le cas de s. *zàpītāš*;

infinitif čak. *potēgnȕt*, s. *potégnuti* ; impér. čak. *potēgnì*, s. *potégni* ; le russe a de même *tjáneš*, en face de *tjanú*, *tjaní* et de *tjanút* ; en slave occidental, la longue est généralisée : tch. *táhnouti*, prés. v. tch. *tiehneš* ; pol. *ciągnąć*, *ciągniesz*. — Là où la syllabe radicale a l'intonation rude, elle garde l'accent à l'infinitif : čak. *gȉnūt*, s. *gȉnuti*, r. *gínut'*. Mais le présent čakavien offre un changement d'intonation : *gîneš*, etc. — Ce changement d'intonation se retrouve dans d'autres types (voir § 226 et § 250).

237. — En regard du présent slave en *-nǫ*, le slave a un infinitif en *-nǫti* ; ainsi *dvignǫ*, *dvignǫti* « mettre en mouvement ». Cet infinitif, dont l'origine est obscure (mais voir § 70), n'appartenait sans doute d'abord qu'à un certain nombre de verbes ; un verbe anomal conserve encore un infinitif radical à côté d'un présent en *-nǫ*, à savoir *stanǫ*, *stati* « se mettre debout ».

238. — Le présent en *-nǫ* s'est en partie substitué à d'anciens présents en **-neu-*, comparables aux types skr. *vṛṇóti* et gr. δείκνῡμι, c'est-à-dire à des formes dont l'original était du type athématique à infixe. Ceci se voit par des participes passés en *-novenŭ*, où l'élément **-neu-* s'est conservé. On a ainsi *drŭznovenŭ* près de *drŭznǫ* « j'oserai », *-kosnovenŭ* près de *kosnǫ* « je toucherai ». Ces exemples ne se rencontrent pas au hasard ; ainsi *drŭznovenŭ* ne peut être séparé de skr. *dhṛṣṇóti* « il ose, il a le courage de », bien que le rapport entre le *z* de sl. *drŭznǫti* et le *ṣ* de skr. *dhṛṣṇóti* ne soit pas clair.

239. — Le plus souvent, les présents en *-nǫ* ont été faits sur des aoristes radicaux qui représentent d'anciens aoristes ou d'anciens imparfaits. Si la racine se termine par une consonne, l'aoriste radical et le participe passé actif radical se maintiennent en vieux slave. Il y a ainsi beaucoup de cas tels que *dvignǫti* « mettre en mouvement », prés. *dvignǫ*, aor. *dvigŭ* ; *mlĭknǫti* « se taire », prés. *mlĭknǫ*, aor. *mlĭkŭ* ; *tonǫti* (*topnǫti*) « s'enfoncer », prés. *tonǫ* (*topnǫ*), aor. *topŭ* ; *gybnǫti* « périr », prés. *gybnǫ*, aor. *gybŭ*, etc. ; *-bŭnǫti* « s'éveiller », prés. *-bŭnǫ*, est fait sur un aoriste du type de skr. *budhá-*, gr. πυθέ-. L'aoriste

slave est l'imparfait ancien d'un thème à infixe au moins dans un cas : *vyknǫti* « s'habituer » a pour aoriste *vykŭ*, qui paraît reposer sur **unke/o-*, cf. lit. *jùnkstu* « je m'habitue », got. *bi-ūhts* (de **-unhta-*) « habitué », et skr. *úcyati* « il s'habitue » ; en slave même, cf. le causatif *učiti* « enseigner ».

Quand la racine se termine par une voyelle, l'élément nasal tend à figurer dans toute la conjugaison. Seul *stanǫ*, fait sur l'aoriste radical correspondant à skr. *ásthāt*, dor. ἔστᾱ, ion.-att. ἔστη (aoriste que le slave a remplacé par *staxŭ*), a conservé *stati*. Mais on a *manǫ*, *manǫti* (aor. *manǫxŭ*) « faire signe », etc. Certains de ces verbes reposent sur un ancien type en **-neu-* ; c'est le cas du perfectif *minǫ* (inf. *minǫti*, aor. *minǫxŭ*) « je passerai », à en juger par l'imperfectif correspondant *minujǫ* (*minovati*) « je passe ».

Le caractère secondaire de certains verbes en *-nǫ* est visible. Ainsi, à côté de *pljujǫ* « je crache » (inf. *pljĭvati*), qui répond pour la forme à lit. *spjáuju* (inf. *spjáuti*), on a *plinǫ* (*plinǫti*), où *pli-* repose sur **plyū-*, devenu **plji-*, *pli-* en slave ; et *plinǫ*, conservé dans les anciens textes, a été remplacé par *pljunǫ*, sous l'influence de *pljujǫ*. — Le vocalisme radical long de présent *sěkǫ* « je coupe » (en face de lat. *secāre*) montre que ce présent thématique remplace un ancien présent athématique ; or, avec préverbe, on a *usěknǫ* (*usěknǫti*) « je décapiterai ». Dans **gonĭznǫ* (Supr. *gonezno*) « je serai sauvé », à côté de l'infinitif *gonesti* attesté en slavon, il s'agit d'un verbe emprunté au germanique, got. *ganisan*, etc. — Les dialectes slaves ont créé beaucoup de verbes nouveaux de ce type.

3° *Présents en* -i-.

240. — Les présents en *-i-* sont tous pareils : le suffixe *-i-* n'est jamais précédé d'aucun autre. Mais ils appartiennent à deux groupes bien distincts qui se laissent en partie reconnaître en slave même à leur vocalisme radical. Il y a, d'une part, des présents qui indiquent l'état ; leur vocalisme radical est le vocalisme zéro là où ce vocalisme est possible ;

l'infinitif correspondant est en *-ĕti* : *smrŭditŭ* « il pue », inf. *smrŭděti* ; *mĭnitŭ* « il pense », inf. *mĭněti*. Il y a, d'autre part, des présents à valeur itérative ou causative ; leur vocalisme radical est de timbre *o* en principe ; l'infinitif correspondant est en *-iti* : *nositŭ* « il porte », inf. *nositi* ; *buditŭ* « il éveille », inf. *buditi*. Le premier groupe a cessé d'être productif dès avant la période historique du slave ; le second, au contraire, a continué de se développer ; il s'y rattache un grand nombre de verbes dénominatifs.

Le caractère athématique des formes de présent en *-i-* se reconnaît à certains déplacements de l'accent : le petit russe a *xvalimó, xvalité,* tandis qu'il a *berémo, beréte* toujours dans le type thématique ; le serbo-croate a *lomímo, lomíte* (à côté de *lòmīm, lòmīš*) ; *želímo, želíte* (à côté de *žèlīm, žèlīš*), čak. *želīmȏ, želītě,* tandis qu'il a *pèčēmo, pèčēte* (et aussi *pečémo, pečéte* : l'état des parlers serbes est troublé à cet égard).

a. — Présents en *-i-* indiquant l'état.

241. — L'*i* slave représente un ancien *i* long, ici intoné doux, comme le montre le fait que cet *i* n'attire pas l'accent d'une tranche brève ou douce précédente. Le lituanien a, dans les formes correspondantes, un *i* bref : à v. sl. *smrŭditŭ, mĭnitŭ,* le lituanien répond par *smìrdi, mìni,* avec *i* bref dans toute la flexion. Hors du slave et du baltique, cet *-ĭ-* ne se retrouve nettement qu'en arménien où les présents en *-ĭ-* ont la valeur médio-passive, ainsi dans *nstim* « je m'assieds, je suis assis », *hotim* «j'ai de l'odeur », *berim* « je suis porté », etc. ; l'arménien ne permet pas de distinguer entre *-ī-* et *-ĭ-*. En pareil cas, le grec et l'indo-iranien ont des présents constamment thématiques : gr. *-(y)ε/ο-*, indo-iranien *-ya-* ; ainsi à lit. *mìni,* v. sl. *mĭnitŭ,* le sanskrit répond par *mányate* « il pense », et le grec par μαίνεται (inf. μανῆναι, cf. lit. *minėti,* v. sl. *mĭněti*) ; à v. sl. *-lĭpitŭ* « il est collé » répond le passif skr. *lipyate*. Les langues occidentales ont tendu à généraliser le type en *-ē-* qu'on observe à l'infinitif slave, et, par exemple, en face du

v. sl. *sěditŭ* « il est assis », inf. *sěděti*, le latin a *sedeō*, *sedēs*, inf. *sedēre* ; le gotique a *munaiþ* « il pense » en regard de v. sl. *mĭnitŭ* et de skr. *mányate*. Toutefois l'*ĭ* baltique, slave et arménien se retrouve en latin, au moins dans des formes dérivées, comme *-minīscor* (*re-minīscor*, *com-minīscor*), où l'*i* paraît être long. Il semble qu'il y ait ici un fait dialectal indo-européen, le grec et l'indo-iranien s'opposant aux autres langues.

Toutefois, ce type en *-ĭ-* n'est pas purement athématique. De même que dans les présents germaniques, italo-celtiques et albanais correspondant aux présents slaves en *-je-*, une partie des personnes sont des formes du type thématique ; le slave et le baltique ont conservé la 1re personne du singulier, qui est du type v. sl. *mĭnjǫ* « je pense », lit. *miniù*. On ne peut rien dire des autres personnes, faute de correspondances nettes dans les langues voisines. La constance d'emploi de *-ĭ-* en baltique et en slave aux autres personnes ne prouve rien ; l'*-ĭ-* de la 1re personne du pluriel dans v. sl. *mĭnimŭ* et dans lit. *mìnime* ne prouve pas plus que l'*-ĭ-* de lat. *iacimus* en face de *iaciō* ou *sāgīmus* en face de *sāgiō*, qui est sûrement secondaire. La 3e personne du pluriel, du type *mĭnętŭ*, *smrŭdętŭ*, et le participe présent, du type *mĭnęt-*, *smrŭdęt-*, présentent *-ę-* issu de **-ēn-* (voir § 74) ; ce sont des formes nouvelles qui remplacent d'anciennes formes en **-j-ǫtĭ* ; les autres langues ont ici **-y-onti* ; ainsi lat. *-iunt*, got. *-jand* ; et de même au participe (cf. § 245).

242. — Partout où il existe, le vocalisme radical zéro est celui de présents de cette série. Outre *lĭpitŭ*, *lĭpěti*, *mĭnitŭ*, *mĭněti*, *smrŭditŭ*, *smrŭděti*, qui ont été cités déjà, on peut noter :

bŭditŭ, *bŭděti* « veiller », cf. skr. *budhyáte* « il est éveillé », et l'infinitif lit. *budėti*.

rŭditŭ, *rŭděti* (*sę*) « être rouge », cf. l'infinitif lat. *rubēre*.

svĭtitŭ, *svĭtěti* (*sę*) « briller », cf. l'infinitif lit. *švitėti* (présent *švìta*) ; et, sans correspondants sûrs hors du slave, *drŭžitŭ*, *drŭžati* « tenir » ; *mlĭčitŭ*, *mlĭčati* « être silencieux » ; *trŭpitŭ*, *trŭpěti* « souffrir » ; *zĭritŭ*, *zĭrěti* « regarder » ; etc.

Quelquefois l'infinitif est en *-ati*, sans que le sens ou le vocalisme en soient changés :

sŭpitŭ, *sŭpati* « dormir » ; la forme **swep-* de la racine n'est pas attestée en slave ; cf. skr. *svápiti* « il dort », etc.

sičitŭ, *sĭcati* « uriner », d'une racine **seik-* « verser » attestée par skr. *siñcáti*, lit. *seikiù*, etc.

243. — Le type de présents en *-i-* indiquant l'état s'est accru de formes ayant des origines diverses.

L'infinitif en *-ĕti* n'était pas lié originairement au présent en *-i-*, et le lituanien a couramment des présents thématiques comme *tekù* « je cours », en regard d'infinitifs comme *tekĕti*. Le slave ne présente plus ce type de groupement du présent et de l'infinitif, mais il l'a sûrement connu. Le présent *bĕžitŭ* « il court, il fuit », en regard de l'infinitif *bĕžati*, a dû être substitué à un présent **bĕgǫ* (voir § 222) qui répondait à lit. *bĕgu* ; si l'on peut légitimement douter de l'antiquité des formes r. *begú*, pol. *biegę*, on a au moins l'aoriste *bĕgŭ*, qui est un ancien imparfait de **bĕgǫ*. De même le présent *letitŭ* du verbe *letĕti* « voler » doit avoir pris la place d'un présent à suffixe *-te-* (voir § 218) ; le russe a l'adjectif verbal *letúčij*, mais il prouve peu, puisqu'il fait partie d'un type d'adjectifs verbaux en *-účij* développé en russe.

244. — Le présent que remplace le présent en *-i-* peut être un présent radical athématique :

viditŭ « il voit » (*vidĕti*) ; l'impératif athématique *vižd ĭ* « vois », tch. *viz*, etc., subsiste encore (voir § 360), et aussi un participe passif *vidomŭ* ; le latin a *uidēre*, et le lituanien a l'infinitif *veizdĕti*, prés. *véizdžiu*, qui a subi une altération.

velitŭ « il ordonne » (*velĕti*) ; cf. lit. *pa-velt(i)* et lat. *uolt* ; le got. *wileima* « nous voulons » est sans doute un ancien optatif de ce thème **wel-* (voir § 216).

De même v. sl. *goritŭ* « il brûle » (*gorĕti*) remplace un ancien présent athématique, dont on a le participe présent **gorǫt-* : v. sl. *gorǫšte* (nom. plur.), serbe *gorući*, tch. *horoucí*, r. *gorjúčij* (avec contamination de *gori-*), etc.

Dans ces exemples, de formation secondaire, le voca-

lisme radical est celui du présent que remplace le présent en *-i-*. Il résulte de là que, dans le type en *-i-*, on observe des vocalismes divers. Ainsi le présent *bojitŭ sę* « il craint » (infinitif *bojati sę*) doit être secondaire : le sanskrit a *bhá-yate* « il craint », dont *bojitŭ sę* reproduit sans doute le vocalisme ; et *bojati sę*, en face de lit. *bijótis*, doit avoir emprunté son vocalisme au présent.

Dans le cas de v. sl. *sědĕti* (mais v. tch. *seděti*) « être assis », *ležati* « être couché », *stojati* « être debout », le présent en *-i-* a été construit sur une forme verbale de la racine ; la discordance des vocalismes indique que les présents résultent de réfections secondaires. Le présent *stojitŭ* répond pour le sens à lat. *stat*, à côté de v. sl. *stati* « se mettre debout » (cf. dor. ἔστᾱ, skr. *ásthāt* « il s'est mis debout ») ; le vieux haut allemand a simplement *stām* (*stēm*).

Dans *blištitŭ* « il brille » (inf. *blištati*), la racine est celle de gr. φλέγω, et l'on pense à lat. *fulgēre* ; il y a eu le suffixe secondaire i.-e. **-ske-* (voir § 218), d'où l'on attend sl. **blišče-* (le lituanien a *blizgù*, avec *-sk-* passé à *-zg-* sous l'influence de la sonore qui termine la racine), et **blišče-* a été remplacé par **blišči-* ; l'infinitif *blištati* a été fait sur le présent, comme lit. *blizgĕti* sur *blizgù*. Le vocalisme sl. comm. *ĭ* = lit. *i* représente le degré zéro, normal devant le suffixe **-ske-* ; pour la forme, cf. peut-être le cas de **čĭtyre* (voir § 53).

b. — Présents itératifs et causatifs en *-i-*.

245. — En indo-iranien, en grec et, partiellement, en latin, les présents causatifs-itératifs sont en **-eye/o-*, type skr. *bodháyati*, gr. φορέω, lat. *moneō*, etc. Mais d'autres langues ont une forme différente du suffixe : le latin a, d'une manière isolée, *sōpiō*, *sōpīs*, inf. *sōpīre*, qui offre une forme de suffixe *-iyo-/-ī-*. Cette même forme en *-ĭ-* explique le type celtique de v. irl. *guidim* « je prie », etc. et le type germanique de got. *-nasja*, v. h. a. *-neriu*. Le baltique n'enseigne rien ici, parce qu'à l'infinitif lit.

prašýti « demander », qui est semblable à v. sl. *prositi*, correspond un présent *prašaŭ*, *prāšo*, tandis que le slave a *prošǫ*, *prositŭ*. A en juger par le germanique, le suffixe était de la forme **-yo-* dans les formes thématiques où le vocalisme indo-européen était de timbre *-o-* : got. *fra-wardja* « je fais périr », *fra-wardjam*, *fra-wardjand*, et de la forme *-ĭ-* là où la forme thématique a le vocalisme *e*, soit *fra-wardeis*, *fra-wardeiþ* (3e sing. et 2e plur.). Le slave n'a gardé le type thématique qu'à la 1re personne du singulier, *prošǫ* ; pour le reste, on a *prosiši*, *prositŭ*, *prosimŭ*, *prosite*, *prosętŭ*. Ainsi le slave, qui, pour le type de *pišǫ*, *pišeši*, etc., avait le type thématique dans toute la flexion, comme l'indo-iranien et le grec, a, dans les présents causatifs-itératifs, un type en partie athématique en *-ĭ-*, comme le latin, le celtique et le germanique.

246. — Partout où la racine le permet, le timbre du vocalisme radical est *-o-*. Le slave continue à cet égard l'état de choses indo-européen, tel qu'il est connu par des formes latines comme *moneō* et *sōpiō*, irlandaises comme v. irl. *guidim*, germaniques comme got. *fra-wardjan* en face de *wairþan*, etc. Lit. *prašýti* et v. sl. *prositi* « demander » (cf. v. lat. *procitum* « demander »), lit. *vartýti* et v. sl. *vratiti* « tourner », etc. concordent. Ce vocalisme *o* est demeuré en slave dans un grand nombre de cas : *buditŭ* « il éveille », en face de *bŭditŭ* « il veille », *-bŭnetŭ* « il s'éveillera » ; *svĕtiti* (cf. lit. *švaitýti*) « éclairer », en face de *svĭtitŭ* (*sę*) « il est brillant » et *svĭnetŭ* « il se mettra à briller » ; *gonitŭ* « il chasse », en face de *ženǫ* (*gŭnati*) ; *moritŭ* « il fait mourir », en face de *mĭrǫ* (*mrĕti*) « je meurs » ; *vozitŭ* « il mène en char » (cf. got. *-wagja* « je meus »), en face de *vezǫ* « je mène en véhicule », etc. ; le vocalisme est si fortement établi que, sur *čistŭ* « pur », on a fait le dénominatif *cĕstitŭ* « il purifie », avec un vocalisme radical *o*.

247. — En syllabe ouverte, la voyelle *o* est souvent au degré long, et ceci n'est pas propre au slave. L'*a* de *saditŭ* « il établit » n'est pas surprenant parce que les formes verbales de la racine **sed-* sont généralement au degré long en slave (*sĕsti*, et v. sl. *sĕdĕti*, etc.), mais cet *a* (ancien **ō*)

répond à l'*ā* de skr. *sādáyati*. La longue se trouve surtout dans les cas où les verbes non itératifs ou causatifs ont le vocalisme *o*, comme dans v. h. a. *fuoren* « conduire » à côté de *faran* « aller », etc. ; ainsi l'on a *slavitŭ* « il glorifie » (cf. skr. *çrāváyati*) en face de *slovǫ* « je me nomme » ; *palitŭ* « il fait brûler » en face de *planetŭ* « il s'enflammera », *plavitŭ* « il fait voguer » (cf. skr. *plāvayati*) en face de *plovǫ* « je vogue ». Mais la longue n'est pas limitée aux cas de ce genre ; ainsi l'on a *grabitŭ* « il saisit », cf. skr. *grāhayati* (à côté de *agrabham* « j'ai saisi »), *kazitŭ* « il détruit » (cf. *išteznǫti* « disparaître », de **is-čeznǫti*) ; *iz-bavitŭ* « il sauvera » (littéralement « il fera être hors ») à côté de *byti* (cf. skr. *bhāváyati*) ; *gasitŭ* « il éteint » (cf. lit. *gęstù, gèsti* « s'éteindre ») ; *valitŭ* « il roule » (cf. lit. *veliù, vélti* « entortiller ») ; *varitŭ* « il fait bouillir, cuire », à côté de *vĭritŭ, vĭrĕti* « bouillir », et lit. *vérdu, vìrti* ; etc.

248. — L'*i* de l'infinitif est intoné rude, comme en lituanien : lit. *prašýti*, serbe *pròsiti*, tandis que l'*i* du présent est intoné doux. Il résulte de là des déplacements d'accent à l'infinitif (voir § 182) : la 3e personne du présent, r. *nósit*, s. *nȍsī*, s'oppose à l'infinitif r. *nosít*, s. *nòsiti*. Là où il y a accord dans la place de l'accent, le serbe oppose les quantités : s. *lòvī*, mais *lòviti*. L'origine de l'*i* du présent et celle de l'*i* de l'infinitif ne sont donc pas identiques. On verra, § 258, que l'*i* des infinitifs tels que *prositi* est d'origine indo-européenne, et que l'indo-iranien, le germanique et le latin ont des formes d'adjectifs en **-to-* reposant sur **-ĭ-to-*, en regard de présents du type causatif-itératif. Les imperfectifs slaves dérivés en *-a-* ont reçu (voir § 328) l'*i* de l'infinitif sous la forme *-j-*, ainsi v. sl. *ražd̥ajetŭ* « il engendre », de *roditŭ* « il engendrera ».

249. — Le type causatif-itératif est souvent impossible à séparer de certains dénominatifs ; ainsi l'on ne saurait dire si un présent grec comme φορέω est une forme primaire de la racine i.-e. **bher-* ou un dénominatif d'un nom tel que φόρος. De même, on ne saurait séparer en slave *xoditŭ* « il

va » de *xodŭ* « marche »; *xoditŭ* est un itératif d'une racine **sed-*, qui est aussi représentée par le participe passé *šidŭ* (forme qui sert à compléter le paradigme de *iti*).

Le contact entre les causatifs-itératifs et les dénominatifs a été rendu plus étroit par les dénominatifs de thèmes en *-i-*. L'alternance **-yo-*: *-ĭ-* que le slave a conservée dans les causatifs-itératifs se rencontre aussi dans les dénominatifs, à en juger par le germanique et le latin ; et le type v. sl. *gostitŭ* peut être ancien. De même que le latin a *fīnīs, fīnīre,* de *finis,* ou le lituanien *dalýti* « partager », de *dalìs* « part », le slave a *gostitŭ* « il héberge », de *gostĭ* ; *čĭstitŭ* « il honore », de *čĭstĭ* ; *žalitŭ* « il regrette », de *žalĭ* ; etc. Le dénominatif *ženitŭ* « il marie » semble tiré, non de sl. comm. *žena* « femme », mais d'un thème en *-i-* correspondant à skr. *jánih* ; il répond à skr. *janīyáti* ; on notera que les dénominatifs de thème en *-i-* présentent sous forme longue, *-ī-*, l'*i* du thème.

Dès lors, on a pu faire sur des noms quelconques des dénominatifs en *-iti* à valeur causative : de *plŭnŭ* « plein », on a eu *plŭnitŭ* « il emplit », cf. got. *fulljan* « emplir », de *fulls* « plein » ; de *cělŭ* « intact, bien portant », on a eu *cělitŭ* « il guérit », cf. got. *hailjan* « guérir », de *hails* « bien portant » ; de *ljubŭ* « cher », on a eu *ljubitŭ* « il aime » ; etc. Ces dérivés n'offrent pas toujours les suffixes caractéristiques des adjectifs slaves ; ainsi, de *vysokŭ* « haut », on a *vysitŭ* « il élève » ; de *tĭnŭkŭ* « mince », *tĭnitŭ* « il amincit ».

Cette formation fournit aux dialectes slaves un nombre illimité de verbes nouveaux et notamment tous les dénominatifs à valeur factitive, comme *ostritŭ* « il aiguise », de *ostrŭ* « aigu ».

250. — Il semble que les itératifs et causatifs soient accentués sur l'élément radical, par opposition aux dénominatifs accentués sur *-i-* : r. *búdiš,* s. *bûdīš,* bulg. *búdiš,* ou r. *góniš,* s. *gȍnīš,* bulg. *góniš,* par opposition à r. *gostíš,* s. *gòstīš,* bulg. *gostíš,* ou à r. *ostríš,* s. *òštrīš*. Cette accentuation des itératifs et causatifs ne concorde pas avec l'accentuation des causatifs et itératifs védiques non plus qu'avec celle que supposent la plupart des formes germaniques.

Toutefois le gotique a des formes comme *ga-tarhjan* qui supposent une accentuation radicale (voir *M. S. L.*, XV, pp. 349 et suiv.) ; il est probable que ce type d'accentuation existait concurremment avec celui que le sanskrit a généralisé et qui prévaut en germanique. L'accentuation de s. *bȁviti (se)*, r. *-bávit (-bávlju, -báviš)* a donc chance d'être ancienne. L'hypothèse de M. P. Diels (*Archiv*, XXXI, p. 88) ne saurait être admise ici, puisque l'on admet que *-ī-* du présent est indo-européen. Mais la répartition indiquée entre causatifs-itératifs et dénominatifs est à retenir. Pour les faits, voir Leskien, *Archiv*, XXIV, pp. 104-137, et la discussion de M. van Wijk, *Archiv*, XXXVII, p. 1 et suiv.

Les faits sont encore compliqués par des changements secondaires d'intonation, d'où résultent des changements dans l'accentuation attendue (voir § 186 *bis*). Le čakavien oppose l'infinitif *mlãtīt* au présent *mlátiš*, et le russe a, de manière singulière, *molotít* en face de *molótiš* (pour des faits analogues, voir § 236). Ces altérations rendent suspects bien des exemples, de sorte que toute la question est à examiner et à critiquer.

Restes des désidératifs.

251. — L'indo-européen avait, pour marquer le désir, une caractéristique *-s-* qui fournissait notamment des présents en **-se/o-*, comme lat. *quaesō* (de **quais-sō*) en face de *quaerō*, d'où sortent les futurs tels que gr. λείψω, et le présent dérivé en **-sye/o-* ou **-si-*, comme le futur en *-syāmi* du sanskrit, en *-siu* du lituanien. On connaît les formations désidératives telles que les types *uīsō*, *lacessō* du latin et le type des désidératifs à redoublement indo-iraniens. Le slave n'a presque rien gardé de ce type important et multiforme. Sauf le participe à valeur future *byšęšte-je (byšǫšte-je)* « devant être, futur », qui figure dans de vieux textes, et dont le vieux tchèque a le pendant dans l'adjectif *probyšúcný* « utile », on ne peut citer que des mots isolés où la valeur grammaticale de *-s-* n'est plus visible et où il y a eu passage à d'autres catégories : *slyšitŭ*, *slyšati* « entendre » (voir

§ 244), et *slušajetŭ*, *slušati* « entendre, écouter » en face de *slovetŭ*, *sluti* « se nommer ».

B. — Thèmes de l'infinitif, de l'aoriste et des participes passés.

252. — Les thèmes de l'infinitif, de l'aoriste et des participes passés des diverses sortes sont issus de types indo-européens distincts et qui n'avaient originairement aucun rapport entre eux. Mais ils avaient en commun de ne pas posséder les caractéristiques propres du présent, et, dans les verbes radicaux — les seuls qui avaient en indo-européen d'autres thèmes que celui du présent —, ils se rattachaient tous indépendamment à la racine. Le trait négatif de l'absence des caractéristiques du présent a rapproché en slave les formes d'aoriste, de participe passé et d'infinitif. Et quand le slave a constitué une conjugaison complète aux verbes dérivés, c'est un même thème qui a fourni à ces verbes infinitif, aoriste et participes passés. Pour comprendre l'histoire de ces faits, il faut examiner séparément chaque catégorie.

1° *Infinitif et supin.*

253. — Dans toutes les langues indo-européennes, l'infinitif est une création nouvelle, postérieure à l'époque indo-européenne commune.

L'infinitif et le supin slaves ne se rattachent jamais immédiatement au thème du présent, à la différence de ce qu'on observe en grec et en latin, où chaque thème verbal a son infinitif, et en germanique et en arménien, où l'infinitif est l'une des formes du système du présent. L'infinitif est de même indépendant du présent en baltique et en perse.

254. — La caractéristique de l'infinitif slave est *-ti*, avec un *-i* rude, qui n'est jamais accentué par lui-même, mais qui attire l'accent d'une tranche vocalique brève ou intonée douce immédiatement précédente (voir § 182). On a donc v. sl. *byti*, r. *byť*, s. *bȉti*, mais v. sl. *nesti*, r. *nesti*, s. *nèsti*,

et v. sl. *rasti*, r. *rastí* (ainsi écrit au lieu de *rostí*), p. r. *rostý*, s. *rásti* (de **oršti* devenu **orstí*). Le vieux slave n'a que *-ti*, le serbe également; en russe, on a toujours *-ti* sous l'accent; etc. Il s'agit donc d'un ancien *-ti*; et les cas où l'on a en apparence des représentants de *-tĭ* s'expliquent par l'amuissement connu de *-i* final en slave; cet amuissement est de règle à l'infinitif polonais : *być*, *nieść*, etc. L'*i* rude s'expliquerait bien par une forme de locatif ancien en **-ēi* de thème en *-ti-*, parallèle au locatif en *-u*, aussi intoné rude (voir § 479 et § 477); mais comme le locatif ne joue aucun rôle dans l'infinitif védique, et paraît n'avoir guère contribué au développement de l'infinitif dans les autres langues, comme d'ailleurs le sens de l'infinitif s'explique par le datif, non par le locatif, il faut, quelle que soit la façon dont on rendra compte de l'intonation, considérer *-ti* comme une ancienne forme de datif. Donc, le type slave *piti* « boire » est à rapprocher du type védique *pītáye* « pour la boisson, pour boire », datif de thème en *-i-*; quant aux infinitifs lituaniens en *-ti*, leur *i* final est bref et n'attire pas l'accent; il s'agit donc d'une forme de thèmes en *-t-*, et non en *-ti-*, et l'*-i* bref y est une ancienne désinence de datif à degré vocalique zéro, dont le letto-lituanien offre d'autres traces certaines.

255. — Le supin en *-tŭ* est la forme employée après les verbes exprimant un mouvement, comme le supin latin en *-tum* auquel il répond et qui est l'accusatif de thèmes en *-tu-* qui comportaient en indo-européen une flexion complète, avec accusatif, datif, génitif-ablatif. Le lituanien a de même des formes en *-tum-*, et le sanskrit classique un infinitif en *-tum* qui a toutes les fonctions de l'infinitif. Il s'agit de l'accusatif d'un thème en *-u-* : la forme et la fonction l'indiquent. Le supin slave appelle son complément au génitif : Mt. XI, 7 *česo viděti izidete* « τί ἐξήλθατε θεάσασθαι » ; mais, au point de vue morphologique, ce n'est plus déjà qu'un doublet de l'infinitif employé après les verbes de mouvement : de *pekǫ* « je cuis », le supin est en vieux slave *pešti*, qui ne répond pas phonétiquement à **pek-tŭ* (voir § 136), mais est refait sur l'infinitif *pešti*.

Le supin a tendu à disparaître dès le vieux slave, où il n'est employé régulièrement que dans les textes les plus anciens ; la plupart des dialectes slaves en ont perdu l'usage à des dates diverses, le serbe dès avant les plus anciens textes, le tchèque seulement vers le XVI^e^ siècle. A l'époque moderne, outre des vestiges isolés en tchèque, il ne s'est conservé qu'en slovène et en bas sorabe.

256. — Les caractéristiques *-ti* de l'infinitif et *-tŭ* du supin s'ajoutent immédiatement à la racine dans un grand nombre de cas, dans l'infinitif isolé *byti*, cf. lit. *búti*, en regard des présents radicaux athématiques *ěmĭ* et *damĭ*, inf. *ěsti*, *dati*, cf. lit. *ėsti*, *dúoti*, et en regard de beaucoup des présents radicaux thématiques : *nesǫ*, *nesti*, cf. lit. *nèšti* ; *vedǫ*, *vesti* ; ou de présents en *-je-*, comme *meljǫ*, inf. *mlĕti* ; d'un présent en *-ne-* : *stanǫ*, inf. *stati*, cf. lit. *-stóti* ; etc.

257. — Dans la plupart des verbes, *-ti* s'ajoute à un élément formatif, et l'on a *-ati*, *-ěti*, *-iti*, *-nǫti* : *gŭnati*/*ženetŭ* ; *viděti*/*viditŭ* : *prositi*/*prositŭ* ; *-bŭnǫti*/*-bŭnetŭ*. Les éléments qui précèdent la caractéristique *-ti* dans ces formes ne sont pas tous d'origine claire. Deux se retrouvent en lituanien, où il y a de nombreux infinitifs en *-ėti* et en *-yti* ; ainsi v. sl. *bŭděti* « être éveillé » répond phonème à phonème (sauf le *-ti* final) à lit. *budėti*, et *prositi* « demander » à lit. *prašýti*.

L'*ē* de v. sl. *bŭděti* n'est du reste pas chose isolée en indo-européen. C'est le même élément morphologique qui fournit au grec son type d'aoristes, dits passifs, en *-η-* comme κλαπῆ-ναι en regard de κλέπτω et les formes, élargies par d'autres suffixes, où *-η-* s'ajoute à la racine, comme hom. πιθήσω, πιθήσας en regard de πείθομαι, πιθεῖν. Le latin et le germanique ont des verbes en *-ē-*. C'est ce suffixe *-ē-* qui figure partout dans le verbe qu'on a affecté à l'idée de « avoir » : de même que le slave a **jĭměti* (v. sl. *iměti*) « avoir » en face de **jĭmamĭ* (v. sl. *imamĭ*) « j'ai », on a lit. *turėti* en face de *turiù* (et de *tveriù*, *tvérti* « saisir ») ; gr. σχ-ή-σω à côté de ἔχω, ἔσχον, lat. *habē-re* en face de v. irl. *gaibim*, got. *haban* et v. h. a. *habēn* en face de got.

hafja, v. h. a. *heffu* « j'élève », cf. lat. *capiō*. Le type slave en *-éti* repose donc sur une forme ancienne. L'usage qui en est fait est ancien jusque dans le détail ; ainsi l'on sait par l'aoriste *bĕgŭ*, sinon par r. *begú*, pol. *biegę*, quel est le présent qui correspondait à l'infinitif *bĕžati* (voir § 243) ; or, le lituanien a de même *tekù* « je cours », inf. *tekĕti*, et le grec a δεδράμηκα en face de l'aoriste ἔδραμον « j'ai couru ». Ce suffixe **-ē-* paraît avoir fourni la forme à valeur aoristique pour l'expression de l'état ; c'est du moins ce qu'indique le grec. En slave, *-ĕ-* ne figure pas au présent (sauf dans les dénominatifs), mais seulement à l'infinitif et dans les formes qui se groupent avec l'infinitif, donc à l'aoriste et au participe passé ; on a ainsi *mĭnĕxŭ*, *mĭnĕvŭ* en face de *mĭnitŭ* « il pense », tout comme on a en grec ἐμάνην en face de μαίνομαι.

258. — L'infinitif en *-iti* se retrouve en lituanien, où (la finale *-ti* mise à part) sl. *prositi* répond à lit. *prašýti*. L'*i* de l'infinitif *prositi*, qui est intoné rude et qui par suite attire l'accent de la syllabe précédente brève (s. *pròsiti*, r. *prosít'*), n'est pas le même que celui du présent *prositŭ*, qui est intoné doux et n'attire pas l'accent (s. *prôsī*, r. *prósit*) ; du reste, si l'*i* rude de *prositi* se retrouve en lituanien, il n'en est pas de même de l'*i* du présent : le présent lituanien correspondant à *prašýti* est, à la 3e personne, *prãšo*. Hors du baltique et du slave, on ne retrouve pas l'*ī* du type v. sl. *prositi*, lit. *prašýti*. Mais le type de causatifs et d'itératifs que représente ce type baltique et slave d'infinitifs offre un *-i-* bref dans des conditions analogues : l'adjectif en **-to-* correspondant à des présents causatifs et itératifs en sanskrit, en latin et même en germanique a un *-i-* avant le suffixe :

skr. *darçáyati* « il fait voir » : *darçitáḥ* « montré », got. (*ga-*)*tarhjan* « distinguer » : (*ga-*)*tarhips* « mal famé », lat. *moneō* : *monitus*.

259. — Dès lors l'*a* du type v. sl. *gŭnati* doit aussi passer pour ancien. Mais il est obscur. On ne saurait dire s'il représente i.-e. **ō* ou i.-e. **ā*, ou les deux. Le lituanien n'a rien de pareil, ou presque. Du reste les origines de l'*a*

du type en *-ati* peuvent être diverses. En regard du présent *orjǫ* « je laboure », qui a ses correspondants dans lit. *arìù*, got. *arja*, irl. *airim*, on a *orati*, qui rappelle lat. *arāre*, héracl. ἀροῶντι et le substantif arm. *arawr* « charrue », cf. lat. *arātrum* ; comme la racine **arə* est dissyllabique, l'*ā* doit être ici un ancien **ā* appartenant à la racine même. On peut en dire autant de *zŭvati* « appeler », en face de *zovǫ* ; en effet la racine est dissyllabique, et l'indo-iranien offre des formes radicales skr. *hvā-*, zd *zbā-*. Au contraire, dans *iskati* « chercher », en face du présent *iskǫ* (et de *ištǫ*, qui s'est développé secondairement), *-a-* est suffixal ; car il s'ajoute à l'ancien suffixe **-ske-* du présent, cf. skr. *icchátí* ; cette addition se retrouve dans lit. *ieškóti* (3e pers. sing. prés. *ieško*) et v. h. a. *eiscōn*. Quand l'*-a-* apparaît dans des racines monosyllabiques, ainsi dans *gŭnati* « chasser », à côté de *ženǫ*, ou dans *pĭsati* « écrire », à côté de *pišǫ*, il ne peut être que suffixal ; mais on n'en a le correspondant nulle part.

Près de quelques présents indo-européens connus, la forme en *-a-* permet d'obtenir un aoriste, alors que la racine n'en fournissait pas. Il n'y avait pas d'aoriste ni de parfait de la racine **bher-* ; l'attique recourt à ἤνεγκον, ἐνήνοχα, le latin à *tulī*, en face de φέρω, *ferō* ; la formation de *bĭra-* permettait d'obtenir *bĭraxŭ* et *bĭravŭ*, nécessaires au système du verbe slave. La racine **gh*ᵘ*en-*, qui fournissait un présent skr. *hánti* (et les substituts gr. θείνω, lat. *-fendō*) n'avait, par elle-même, pas d'aoriste radical : *gŭnaxŭ*, *gŭnavŭ* ont été rendus possibles grâce à *gŭna-*.

En grec, une voyelle *-ω-* joue quelquefois un rôle analogue à celui de *-η-* ; sans doute s'agit-il d'une ancienne alternance *ē/ō* : Ϝαλῶναι en face de Ϝαλίσκομαι ; ἥμβλωσα, ἐξήμβλωκα en face de ἀμβλίσκω.

Quelles que soient les origines de l'*a* de sl. *-a-ti*, il n'est pas douteux que la grande extension prise par ce type résulte d'un développement slave, qui a eu lieu pour répondre à des besoins propres au slave.

260. — Les exemples d'infinitifs en *-ĕti*, *-ati*, *-iti* considérés jusqu'ici sont de ceux où les voyelles *-ĕ-*, *-a-*, *-i-*

n'appartiennent pas à la conjugaison du verbe entier. Tout autre est le cas des verbes dérivés où *-ě-*, *-a-*, *-i-* font partie intégrante du verbe ; c'est ce qui arrive dans les imperfectifs dérivés en *-ajǫ*, *-ati*, et dans les dénominatifs en *-ajǫ*, *-ati*, comme *dělajǫ*, *dělati*, qui répondent à des dénominatifs lituaniens en *-oju*, *-oti* et en *-uoju*, *-uoti* (cf. les futurs grecs en *-ᾰσω*, *-τῑμᾰ́σω*, ion.-att. *-τιμήσω*, et en *-ωσω*, *δηλώσω*), et dans les dénominatifs en *-ějǫ*, *-ěti*, qui répondent à des dénominatifs lituaniens en *-ėju*, *-ėti*. Les dénominatifs lituaniens en *-yju*, *-yti* n'ont pas en slave de correspondants exacts, parce que le présent des dénominatifs en *-i-* a été conformé au type de *prositŭ* ; mais, parmi les dénominatifs en *-iti* du slave, quelques-uns sont des dérivés de thèmes en *-i-*, comparables aux dénominatifs lituaniens en *-yti*.

L'élément *-a-*, *-ě-*, *-i-* des infinitifs en *-ati*, *-ěti*, *-iti* se retrouve dans toutes les formes du verbe autres que celles du type de présent : à v. sl. *gŭnati*, *viděti*, *prositi* répondent des aoristes *gŭnaxŭ*, *viděxŭ*, *prosixŭ*, des participes passés actifs *gŭnavŭ*, *viděvŭ*, *prošĭ* (de **pros-j-ŭ*), etc. Il n'y a pas d'aoristes ou de participes radicaux en pareil cas. Ces formes sont obtenues par des procédés comparables à ceux qu'on observe dans gr. *σχ-ή-σω*, *φιλή-σω*, *-τῑμᾰ́-σω* ou dans lat. *oc-cupā-uī*, *oc-cupā-tu-s*, etc.

261. — Les infinitifs en *-nǫti* se distinguent des précédents en ceci que l'élément *-nǫ-* ne figure pas nécessairement dans toutes les formes du système de l'infinitif, de l'aoriste et des participes passés ; en face d'infinitifs en *-nǫti*, il existe des aoristes et des participes radicaux, ainsi *u-sŭnǫti*, aor. *u-sŭpŭ*, part. passé act. *u-sŭpŭ*.

262. — Le rôle principal de l'infinitif est de servir de complément à un autre verbe, ou à un nom de valeur plus ou moins verbale. Parfois il équivaut à un datif : Mt. XXV, 35 *daste mi ěsti* (*jasti*) « ἐδώκατέ μοι φαγεῖν », ou en russe *ja ostanovilsja nočevat'* « je me suis arrêté pour passer la nuit » ; mais ce n'est sans doute qu'une extension de l'emploi général de l'infinitif dépendant d'un verbe quelconque : Mt. VI, 5 *ljubętŭ moliti sę* « φιλοῦσιν προσεύχεσθαι » ; avec un

interrogatif, on a Mt. VIII, 20 *ne imatŭ kŭde glavy podŭkloniti* « οὐκ ἔχει ποῦ τὴν κεφαλὴν κλίνῃ », où *podŭkloniti* est séparé de *imatŭ* par l'interrogatif. L'infinitif s'emploie souvent avec les verbes signifiant « commencer, avoir, pouvoir, vouloir », qui tendent à se réduire au rôle d'auxiliaires : Mt. V, 20 *ne imate vŭniti* « οὐ μὴ εἰσέλθητε ». C'est de formes de ce genre qu'est sorti le futur avec les représentants de *bǫdǫ* en russe, en polonais et en tchèque ou avec ceux de v. sl. *xošto* dans les langues slaves du Sud. — Assez souvent, l'infinitif indique en vue de quoi l'on fait une action, ainsi L. V, 17 *sila gospodiňě bě cěliti jǫ* « δύναμις Κυρίου ἦν εἰς τὸ ἰᾶσθαι αὐτούς ». Cet usage, qui laisse peut-être transparaître une valeur ancienne de l'infinitif (ancien datif), a abouti à l'infinitif indiquant l'action commandée ; on trouve déjà en vieux slave L. V, 38 *vino novo vŭ měxy novy vŭlivati* « οἶνον νέον εἰς ἀσκοὺς καινοὺς βλητέον ».

2° *Aoriste.*

263. — Chaque verbe du slave commun comportait un prétérit simple, qu'on nomme aoriste, et qui repose en partie sur des aoristes indo-européens, en partie sur des imparfaits. L'aoriste slave était la forme employée pour raconter des événements passés. Il y en a deux types : l'un, un prétérit du type thématique, à désinences secondaires, qui a été de bonne heure en voie de disparition ; l'autre, l'aoriste en *-s-*, largement développé par le slave et qui a fini par remplacer entièrement le premier là où l'aoriste a subsisté. Le slave commun n'a gardé ni aoriste thématique à redoublement, ni aoriste athématique radical.

α. — Aoriste thématique radical.

264. — L'aoriste thématique radical est une forme courante en vieux slave et dont des restes ont subsisté ailleurs, notamment en vieux tchèque, mais qu'on voit s'éliminer quand on compare les manuscrits des textes vieux-slaves les uns aux autres.

Dans certains verbes d'aspect perfectif ou déterminé, l'aoriste radical thématique est un ancien imparfait : *padŭ* « je suis tombé » (fléchi avec les désinences secondaires, voir § 347 et suiv.) est l'ancien imparfait de *padǫ* « je tomberai » et se comporte vis-à-vis de *padǫ* comme véd. *bháram*, hom. φέρον vis-à-vis de *bhárāmi* et de φέρω. De même *idŭ* « je suis allé » est l'ancien imparfait de *idǫ* « je vais ». L'aoriste *-legŭ*, en face de *lęgǫ*, *lešti*, est l'imparfait correspondant à un présent qui serait comparable à got. *liga* « je suis couché », gr. λέχεται. L'aoriste *sědŭ*, en face de *sędǫ*, *sěsti*, est l'imparfait d'un présent du type **sěde-*, peut-être même d'un type **sēd-* athématique, d'après 1re pers. **sědŭ*, de **sēd-m̥*, 3e plur. *sědǫ*, de **sēd-ont*. — L'ancien imparfait *běgŭ* du verbe dont le présent est en lituanien *bėgu* sert d'aoriste à *běgnǫ*, *běgnǫti* ; l'infinitif *běžati* exigeait un aoriste *běžaxŭ* près du présent **běgǫ*. Les exemples de ce genre s'expliquent par le sens particulier de ces présents dont l'imparfait d'aspect perfectif ou imperfectif déterminé se prêtait au récit.

Ces anciens imparfaits n'ont pu se conserver en principe que près de verbes à infinitif simple, comme *pasti* « tomber », *iti* « aller ».

265. — Dans les verbes à présent radical thématique et à infinitif simple, là où la racine se termine par une occlusive ou une sifflante comme dans *vedǫ*, *vesti* « conduire », la forme de 2e-3e personne du singulier de l'ancien imparfait complète le paradigme de l'aoriste en *-s-*, qui manque alors dans deux personnes : *vede* « tu as conduit, il a conduit », en regard de l'aoriste en *-s-* : *věsŭ* « j'ai conduit », *věste* « vous avez conduit ». On a de même *nese* « tu as porté, il a porté », en face de *nesǫ*, *nesti*, etc. Dans ces verbes, le vieux slave n'a conservé de l'imparfait que cette seule forme *vede*, *nese*. Le vieux tchèque a de plus des troisièmes personnes du pluriel généralement notées *vedu* « ils ont conduit », *nesu* « ils ont porté » ; on entrevoit par là que le slave commun avait conservé des anciens imparfaits de *vedǫ*, *nesǫ* plus que le vieux slave ne l'indique.

Les formes de la 2e-3e personne du singulier des verbes

anomaux, v. sl. *žive* « il a vécu », en face de *živǫ, žiti* « vivre » ; *sŭ-tĭre* « il a frotté », en face de *tĭrǫ, trŭti* » frotter », ne sont que des survivances isolées, même en vieux slave. Ce sont des restes de l'ancien imparfait.

266. — Dans les verbes à présent *-nǫ*, inf. *-nǫti* dont la racine se termine par une consonne, l'aoriste radical est la forme ordinaire : type *dvignǫ, dvignǫti* « mettre en mouvement », aor. *dvigŭ, dvižе, dvigomŭ, dvižete, dvigǫ*. Comme ces verbes ont en général le vocalisme radical qui représente le degré zéro de l'indo-européen, ces formes sont souvent comparables au type gr. λιπεῖν, τραπεῖν, (*F*)ιδεῖν, etc. On a par exemple : *mlĭknǫti* « se taire » : *u-mlĭkŭ* « je me suis tu » ; *sŭxnǫti* « se dessécher » : *isŭxŭ* ; *u-sŭnǫti* « s'endormir » : *u-sŭpŭ* ; etc. Mais ce vocalisme se retrouve dans toute la conjugaison de ces verbes ; et l'aoriste a le vocalisme du présent dans : *u-to(p)nǫti* « s'enfoncer » : *u-topŭ*. — Près des présents à infixe nasal, on a de même : *obręšto, obrĕsti* « trouver » : aor. *obrĕtŭ* ; *sędǫ, sĕsti* « s'asseoir » : *sĕdŭ*, etc. Ce sont sans doute d'anciens imparfaits.

3. — Aoriste en *-s-*.

267. — L'aoriste indo-européen en *-s-* a fourni leur aoriste à beaucoup de verbes dont le *-ti* de l'infinitif suivait immédiatement le radical terminé par une consonne et à tous les verbes, radicaux ou dérivés, où le *-ti* de l'infinitif suivait une voyelle *a, ĕ, i, y*, ou une ancienne diphtongue en *i, u, r, l, m, n* (abstraction faite de la plupart des verbes à infinitif en *-nǫti*).

L'aoriste en *-s-* est une forme à part, qui tient dans le développement de certaines langues, en grec par exemple, une grande place, et qui manque ailleurs, notamment en baltique et en germanique. Là où l'aoriste en *-s-* est largement développé, tout indique qu'il s'agit surtout d'une extension récente. Ce n'est sans doute pas un hasard que le slave, qui n'a pas développé un type de futur en *-s-*, ait tiré grand parti de l'aoriste en *-s-*, tandis que le letto-lituanien présente

un développement inverse : futur régulier en *-s-*, et pas d'aoriste en *-s-*.

268. — L'*s* de l'aoriste s'est conservé sous forme *-s-* dans un certain nombre de cas, surtout après les occlusives labiales et dentales et après les sifflantes (représentant en grande partie d'anciennes prépalatales), ainsi : *grebǫ, grěsŭ* ; *cvitǫ, cvisŭ* ; *vedǫ, vĕsŭ* ; *nesǫ, nĕsŭ* ; *vezǫ, vĕsŭ* ; etc.

Après les gutturales et après les représentants d'anciens *-r-*, *-i-* et *-u-*, le représentant de *-s-* est phonétiquement devant voyelle l'alternance slave *-x/š-* (voir § 31), et l'on ne trouve en effet que cette alternance en slave commun ; dans ces cas, *s* se maintient seulement devant consonne : *rekǫ, rešti* : *rěxŭ* (*rěšę*, mais *rěste*) ; *žegǫ, žešti* : *žaxŭ* (*žašę*, mais *žaste*) ; *mirǫ, mrěti* : *mrěxŭ* (*mrěšę*, mais *mrěste*) ; *byti, byxŭ* (*byšę*, mais *byste*) ; *prositi, prosixŭ* (*prosišę*, mais *prosiste*) ; etc.

L'alternance *x/š/s* s'est imposée en slave comme la caractéristique de l'aoriste, et elle a tendu à se généraliser. Dès le slave commun, on ne trouve que *-x/š-* (et jamais *-s-* devant voyelle) dans tous les cas où la marque de l'aoriste s'ajoute à une voyelle : *dati, daxŭ* ; *dělati, dělaxŭ* ; *viděti, viděxŭ* ; *minǫti, minǫxŭ* ; etc. La généralisation du type en *-x-/-š-* après voyelle aux dépens du type en *-s-* est chose universelle dans la morphologie slave (voir § 32).

Dans les verbes à infinitif radical terminé par *-ę-ti*, la substitution du type *-xŭ* au type *-sŭ* a eu lieu à date historique. De *jęti* « prendre », les manuscrits vieux-slaves, notamment le Marianus, offrent encore souvent le type attendu d'après les règles phonétiques, à savoir *jęsŭ* (*jęsę, jęste*). Mais les scribes tendent à remplacer *jęsŭ* par *jęxŭ*, et, par exemple, le Zographensis, qui a des restes de *jęsŭ*, a le plus souvent le type *jęxŭ*, par analogie du type *byxŭ*, qui est phonétique, et du type *daxŭ*, qui s'est établi dès le slave commun. Même dans l'aoriste d'un verbe à radical terminé par une occlusive comme *ěsti* (*jasti*) « manger », les manuscrits offrent les mêmes formes analogiques *ěxŭ* (*jaxŭ*) et *ěšę* (*jašę*) à côté de *ěsŭ* (*jasŭ*), *ěsę* (*jasę*). En serbe, *nĕsŭ*

s'est conservé, mais sous la forme nouvelle *-*nŭxŭ* (*iz-nĕh*, *iz-nijeh*, etc.).

Dans les verbes radicaux à racine terminée par une consonne, le type en -*sŭ* a tendu de bonne heure à s'éliminer, remplacé par un type en -*oxŭ* ou -*exŭ* suivant les dialectes (voir § 272). On lit encore en vieux slave des aoristes tels que *vĕsŭ*, *nĕsŭ*, etc., dans les manuscrits glagolitiques, mais des formes comme *vedoxŭ*, *nesoxŭ* tendent à s'y substituer, et déjà le Suprasliensis ne connaît plus guère que ce seul type en -*oxŭ* dans ces verbes : *vĕsŭ*, *nĕsŭ* ont disparu.

Dès lors le type -*sŭ* ne subsistait nulle part.

269. — L'aoriste en -*s*- comportait les désinences secondaires (cf. § 347 et suiv.). A la 3e personne du pluriel, où l'on a *vĕsę*, *byšę*, et à la 2e personne du pluriel (aussi aux 2e et 3e personnes du duel) devant *t* où l'on a *vĕste*, *byste* (duel *vĕsta*, *bysta*), les formes sont restées celles de l'ancien type athématique.

Les 1res personnes du singulier, du pluriel et du duel sont de la forme *vĕsŭ*, *byxŭ* ; *vĕsomŭ*, *byxomŭ* ; *vĕsovĕ*, *byxovĕ* ; ces désinences sont garanties par l'accord du vieux slave et du vieux tchèque. Il doit y avoir ici trace d'un fait indo-européen : dans des présents de caractère athématique, on observe souvent que les 1res personnes seules sont de type thématique : lat. *ferō*, *ferimus*, en regard de *fers*, *fert* et de *fertis* ; got. *hafja*, *hafjam*, en face de *hafjis*, etc. ; le latin a *capiō* en face de *capis*, *capit* ; les 1res personnes lat. *sum* et *sumus*, en regard de *es*, *est* et *estis*, sont sûrement anciennes. Dès lors, des formes thématiques *byxŭ*, *byxomŭ* en face de *by*, *byste* ont chance de reposer sur des formes thématiques de date indo-européenne. A l'aoriste, la 1re personne du singulier du type -*sam* en védique en face de -*s* à la 2e et à la 3e personne du singulier et -*sta* à la 2e personne du pluriel peut représenter une forme thématique de 1re personne en regard des formes athématiques des autres personnes.

Une même forme sert pour les 2e et 3e personnes du singulier ; elle n'a ni désinence personnelle, ni suffixe -*s*- ; ainsi

by « tu as été, il a été » ; *ję* « tu as pris, il a pris » ; *u-mrě* « tu es mort, il est mort » ; *o-trŭ* « tu as frotté, il a frotté » ; *dĕla* « tu as fait, il a fait » ; *prosi* « tu as demandé, il a demandé ». En effet les désinences secondaires **-s* de 2e personne sing. et **-t* de 3e personne sing. s'ajoutaient immédiatement à *-s-* de la caractéristique d'aoriste, donnant ainsi des finales **-ss*, **-st* ; comme le slave amuit toutes les consonnes finales, il ne pouvait rien rester ni de **-ss* ni de **-st*, et les deux formes devaient se confondre. Partout où les finales étaient précédées d'un élément vocalique — voyelle ou diphtongue —, la 2e-3e personne sing. de l'aoriste a au premier abord l'aspect du thème verbal d'infinitif sans aucun élément suffixal ni désinentiel.

Là où les finales étaient précédées d'une occlusive ou d'une sifflante, les formes obtenues ainsi auraient manqué, non seulement de désinence et de suffixe, mais aussi de la consonne finale de l'élément radical : de *vĕsŭ*, *nĕsŭ*, *rĕxŭ*, etc., on aurait eu des formes **vĕ*, **nĕ*, **rĕ*, où la racine même de *vedǫ*, *vesti*, de *nesǫ*, *nesti*, de *rekǫ*, *rešti* aurait été méconnaissable. Ces formes ont été évitées grâce à l'emploi des 2e-3e personnes telles que *vede*, *nese*, *reče* qui ont seules subsisté de tout l'ancien imparfait dans la plupart des verbes à infinitif du type *vesti*, *nesti*, *rešti*, etc. (voir § 213 et § 265). Là où il n'existait pas d'ancien imparfait thématique, ces formes n'apparaissent naturellement pas ; en regard du présent athématique *ěmi* « je mange », ce qui sert de 2e-3e personne sing. près de l'aoriste *iz-ěsŭ* « j'ai mangé », c'est en vieux slave *iz-ě*, où il est impossible de déterminer si *-ě* représente d'anciennes formes d'imparfait athématique, **ēd-s*, **ēd-t*, ou d'anciennes formes d'aoriste en *-s-* : **ēd-s-s*, **ēd-s-t*. De même, en face de *otŭvěštajǫ*, *otŭvěštati* « répondre », le vieux slave a *otŭvě* « tu as répondu, il a répondu ». Ce sont ces formes *-ě*, *-vě*, qui expliquent la formation de *-ěxŭ*, *-ěšę* (cf. ci-dessus, § 268).

L'accentuation et la quantité serbes, qu'a étudiées M. N. van Wijk (*Revue des Études slaves*, III, pp. 27 et suiv.), révèlent que l'opposition de l'aoriste en *-s-* : *vĕsŭ*, *vĕsomŭ*, *vĕste*, *vĕsę*, et de l'ancien imparfait à la 2e-3e per-

sonne sing. : *vede*, n'était pas limitée aux verbes radicaux. Dans tous les verbes en *-iti*, l'accentuation et la quantité de l'*i* sont les mêmes à l'infinitif et aux formes de l'aoriste où il y a des représentants de *-s-*, dans *lòmih*, *zalòmih*, comme *lòmiti*, *zalòmiti* ; *hválih*, *pohválih*, comme *hváliti*, *pohváliti*. Au contraire, la forme de 2e-3e sing. aor. *lòmī*, *zàlomī* et *hvâlī*, *pòhvālī*, concorde, à un détail près, avec celle du présent : *lòmīm*, *zàlomīm* ; *hvâlīm*, *pòhvālīm*. C'est dire que cette forme ne représente pas **-ī-s-s*, **-ī-s-t* d'un aoriste en *-s-*, avec l'ancien *-ī-* intoné rude, mais **-ī-s*, **-ī-t* de l'imparfait, avec *-ī-* intoné doux du thème du présent (cf. § 270 pour la quantité). La différence entre le présent *zàlomī*, *pòhvālī* et l'aoriste *zȁlomī*, *pȍhvālī* s'explique par le fait que le présent a subi un changement d'intonation (cf. § 186 *bis* et § 250), lequel n'a pas eu lieu à l'aoriste.

En face des infinitifs en *-ati* et *-nǫti*, on observe des faits analogues ; mais le thème du présent n'intervient pas. L'accentuation de la forme de 2e-3e sing. ne concorde pas avec celle des autres formes ; elle est uniformément radicale. Un *-a-* et un *-ǫ-* sont représentés par *-a-* et *-u-* brefs après une syllabe à voyelle longue, longs après une syllabe à voyelle brève. On a ainsi : *òrah*, *zaòrah*, comme *òrati*, *zaòrati*, mais *ȍrā*, *zȁorā* ; *tònuh*, *potònuh*, comme *tònuti*, *potònuti*, mais *tȏnū*, *pȍtonū* — et *pítah*, *ispítah*, comme *pítati*, *ispítati*, mais *pîta*, *ȉspīta* ; *krénuh*, *okrénuh*, comme *krénuti*, *okrénuti*, mais *krênu*, *ȍkrēnu* (altérés dans la langue littéraire ; conservés dialectalement). — Tout se passe comme si, dans cette forme de 2e-3e personne sing. de l'aoriste, les finales **-a*, **-ǫ* avaient été intonées douces. On ne saurait rien dire du type en *-nǫ-* dont l'origine est obscure. Quant au type en *-a-*, ceci conduit à examiner si l'*a* final repose non sur **-ā-s-s*, **-ā-s-t*, mais sur **-ā-s*, **-ā-t*, et serait comparable à l'*o* intoné doux du type des 3e personnes lit. *bùvo*, *lìko*, etc., du prétérit. L'intonation douce attestée par l'accentuation de s. *ȍrā*, *pítā* et par la conservation de la longue finale et l'accentuation dans lit. *bùvo*, *lìko* montre que l'*-ā-* de ces formes n'est pas l'*-ā-* d'un aoriste en *-ā-*, mais d'un imparfait en **-āye-*/**-ā-* (sur ces formes, voir

A. Meillet, *Introduction*[6], p. 184, et *Revue des Études slaves*, VII, pp. 116-117). Ici encore, la forme de 2e-3e personne du singulier est donc une ancienne forme d'imparfait, non une ancienne forme d'aoriste.

270. — La forme de 2e-3e personne du singulier des aoristes en *-s-* est souvent élargie au moyen d'une finale *-tŭ* qui ne se distingue extérieurement pas de la désinence de la 3e personne du singulier du présent, mais qui sert à la fois pour la 2e et la 3e personnes, et qui diffère de *-tŭ* du présent par ceci que, en vieux russe, on a aussi *-tŭ*, et non *-ti* comme au présent. Cette addition de *-tŭ* a lieu surtout dans les formes monosyllabiques qu'elle rendait dissyllabiques au temps où le *-tŭ* faisait encore syllabe : on a ainsi *jętŭ* « tu as pris, il a pris », de *jęsŭ*, à côté de *ję* ; *u-mrětŭ* « tu es mort, il est mort », de *u-mrěxŭ*, à côté de *u-mrě* ; *pi-tŭ* « tu as bu, il a bu », de *pixŭ*, à côté de *pi*, etc. Dans des verbes anomaux, où l'addition de *-tŭ* a eu lieu anciennement et où des formes fixées se sont maintenues, on a le *-s-* du suffixe d'aoriste devant *-tŭ* : *bystŭ* « tu as été, il a été », à côté de *by* ; *dastŭ* « tu as donné, il a donné », à côté de *da* ; *sŭn-ěstŭ* « tu as mangé, il a mangé », à côté de *iz-ě*. Sur l'origine de *-tŭ* à l'aoriste, il a été fait diverses hypothèses (voir E. Berneker, *Archiv*, XXV, p. 485 ; A. Meillet, *Études*, pp. 134 et suiv. ; Fortunatov, *Izvěstija* de la section de langue et littérature russe de l'Académie de St-Pétersbourg, XIII [1908], 2, pp. 1 et suiv.). Mais on connaît maintenant le hittite *kuenta* « tu as frappé, il a frappé », et, d'une manière générale, l'importance des désinences à initiale *-t-* à la 2e personne en indo-européen est maintenant reconnue.

La longue finale du serbe, qui est constante dans le type en *-i-* : *hvâlī*, *lŏmī*, et qui se trouve après syllabe brève dans le type en *-a-* (*ŏrā*, *kŭpovā*), suppose que les formes serbes ne reposent pas sur des formes slaves communes en *-i*, *-a*, mais sur des formes **-itŭ*, **-atŭ* ; l'extension de *-tŭ* a donc dû être beaucoup plus grande en préserbe qu'elle ne l'est dans les textes vieux-slaves.

271. — Quand la voyelle *e* ou *o* de la racine d'un infinitif radical se trouve immédiatement devant une occlusive ou une

sifflante, l'aoriste en *-s-* du slave a le vocalisme *ě*, resp. *a*; ainsi *nesǫ, nesti*: *něsŭ*; *vedǫ, vesti*: *vězŭ*; *rekǫ, rešti*: *rěxŭ*; *žegǫ, žešti*: *žaxŭ*; *bodǫ, bosti*: *basŭ*; etc. Ce degré long du vocalisme est chose ancienne, et le sanskrit en a l'équivalent: de même que l'aoriste en *-s-* de sl. *vezǫ, vesti* est *vězŭ*, on a eu par exemple en sanskrit l'aoriste *ávākṣam* en face du présent *váhati*.

Le vocalisme à degré long se trouve aussi en indo-iranien dans le cas des diphtongues: de skr. *çru-*, on a par exemple *açrauṣam*. En slave, où le traitement des diphtongues intérieures à premier élément long ne se distingue pas de celui des diphtongues à premier élément bref, on a *sluxŭ* en face de *slovǫ, sluti*. Le vocalisme de l'aoriste n'est pas le degré zéro du présent, mais le degré pourvu de voyelle, qui se retrouve à l'infinitif: *mĭrǫ*: *mrěxŭ* (de **merxŭ*), *mrěti*; *-vrŭzǫ*: *-vrěsŭ, -vrěsti*; *čĭtǫ*: *čisŭ, čisti*; etc. Dans un cas comme celui de v. sl. *vlěkǫ* (cf. lit. *velkù*), *vlěšti*, le vocalisme *e* est commun au présent *vlĕkǫ* et à l'aoriste *vlěxŭ*, tandis que le degré zéro du vocalisme radical apparaît dans les participes passés *vlĭkŭ, vlĭčenŭ*. Les racines dont le degré zéro offre une ancienne sonante longue ont assez souvent ce degré zéro à l'infinitif et à l'aoriste en *-s-*; tel est le cas pour **bhū-* (skr. *bhū-*, lit. *búti*, etc.), dont on a v. sl. *byti* et *byxŭ*. Ainsi s'explique *trŭxŭ, trŭti* (s. *tr̆ti*) en face de *tĭrǫ*. De *-žĭrǫ* « j'avale », on a *-žrěxŭ, -žrěti*; mais en face de *žĭrǫ* « je sacrifie », on a *žrŭxŭ, žrŭti*. On notera de même *kryxŭ, kryti* « cacher », et tous les cas analogues.

Les aoristes en *-oxŭ, *-exŭ*.

272. — Les aoristes en *-oxŭ, *-exŭ* sont une formation nouvelle faite sur le modèle des aoristes en *-xŭ* et qui a servi à remplacer les aoristes radicaux du type *padŭ* et les aoristes en *-sŭ* ou *-xŭ* des verbes à infinitif radical tels que *nesti* ou *rešti*, aor. *nĕsŭ* et *rĕxŭ*.

Là où les premiers traducteurs en vieux slave avaient écrit *padŭ, idŭ, dvigŭ, vězŭ, rĕxŭ*, etc., les copistes tendent à

remplacer ces vieilles formes par *padoxŭ, idoxŭ, dvigoxŭ, vedoxŭ, rekoxŭ,* etc. Les manuscrits se comportent de manières variées à cet égard. En vieux slave, la substitution est donc postérieure à l'époque des premiers traducteurs. Le vieux tchèque a encore des formes telles que *jid* = v. sl. *idŭ, řěch* (écrit *rzech*) = v. sl. *rěxŭ,* 3e plur. *jidu, řěchu* (écrit *rziechu*), qui disparaissent par la suite ; le vieux slovène a de même *poido* (3e pers. plur.), pour *dojdoše* du moyen slovène.

Les dialectes ne concordent pas en ce qui concerne cette formation. Les uns ont *-oxŭ,* les autres **-exŭ*. La forme à *-o-* se trouve en vieux slave : *padoxŭ, nesoxŭ, dvigoxŭ,* et en général dans les dialectes du Sud : s. *-nèsoh* (3e plur. *-nèsoše*), bulg. *nésoh* (3e plur. *nésoha*), moyen slov. *donesoše* (3e plur.), et en vieux russe *nesoxŭ* (3e plur. *nesoša*). La forme en *-e-* est celle des dialectes occidentaux : tch. *nesech* (3e plur. *nesechu*), h. sor. *ńasech* (3e plur. *ńasechu*), v. pol. *-idziechą* (3e plur.) ; si l'on a observé en Macédoine des formes telles que *najdeh,* il n'est pas probable que ce soient d'anciens aoristes en **-exŭ*. Ces différences entre les parlers russes et méridionaux, d'une part, et occidentaux, de l'autre, proviennent de ce que la formation des aoristes s'est développée séparément dans chaque dialecte.

La flexion de l'aoriste en *-oxŭ, *-exŭ* est parallèle à celle des autres aoristes en *-xŭ,* ainsi en vieux slave *padoxŭ, pade* (2e-3e pers.), *padoxomŭ, padoste, padošę,* comme *prosixŭ, prosi, prosixomŭ, prosiste, prosišę* et comme *dělaxŭ, děla, dělaxomŭ, dělaste, dělašę*. On voit ainsi que les 2e-3e personnes du type *pade, nese,* etc. sont entrées dans le nouveau paradigme.

C'est que l'aoriste en *-oxŭ, *-exŭ* s'est bâti sur cette 2e-3e personne du singulier. L'aoriste en *-oxŭ, *-exŭ* n'apparaît que là où a existé antérieurement cette 2e-3e personne, soit qu'elle ait fait partie de l'ensemble d'une flexion thématique, comme dans *padŭ, pade,* d'où *padoxŭ,* ou dans *dvigŭ, dviže,* d'où *dvigoxŭ,* soit qu'elle ait servi à compléter le paradigme défectif d'un ancien aoriste en *-s-,* comme dans *nĕsŭ, nese,* d'où *nesoxŭ*. Le vocalisme radical est, dans ce dernier

cas, celui de la forme *nese* de 2e-3e personne sing., non celui des autres formes, *nĕsŭ, nĕste,* etc.

Le type en **-exŭ* s'explique immédiatement : **padexŭ, *nesexŭ* sonts faits sur *pade, nese,* d'après *prosixŭ, prosi* et *dĕlaxŭ, dĕla.* Le type en *-oxŭ* semble avoir conservé le caractère dur de la consonne de *padŭ, padomŭ, padǫ.* Mais ceci ne suffit pas à tout expliquer, et il reste une obscurité sur l'*o* de *-oxŭ.* En aucun cas on ne peut rapprocher l'*o* de *-oxŭ* de l'*i* des aoristes sanskrits en *-iṣam* ; car, d'une part, cet *i* représente un ancien *-i-* à en juger notamment par les correspondants latins comme *lēg-is-tī,* et, de l'autre, un **ə* indo-européen s'amuit en syllabe intérieure du slave et ne donne pas *-o-* en pareille position.

273. — La rapide extension de l'aoriste en *-oxŭ, *-exŭ* a été déterminée par plusieurs circonstances : c'était une forme de type relativement normal, parallèle au type de *prosixŭ* et de *dĕlaxŭ,* et qui permettait d'éviter des flexions de type peu courant comme celle de *padŭ,* ou singulières, comme celle de *rĕxŭ, reče, rĕxomŭ, rĕste, rĕšę.* Le type en *-oxŭ, *-exŭ* permettait de plus d'éviter certaines ambiguïtés : le Zographensis, qui garde *idŭ* 29 fois et le remplace seulement 2 fois par *idoxŭ,* qui garde *idǫ* 59 fois et le remplace seulement 38 fois par *idošę,* a *idete* (qui se confondait avec la forme du présent) 6 fois seulement pour la 2e personne du pluriel et la 3e du duel, en regard de 19 *idoste.* Le vieux tchèque a encore les formes *jid, jidom, jidu,* mais on n'y signale pas la 2e plur. **jidete.* La forme de 2e plur. et de duel en *-ete,* pareille à celle du présent, était trop mal caractérisée et tendait à s'éliminer : les formes *obrĕtŭ, obrĕtomŭ, obrĕtǫ,* distinctes des présents *obręštǫ, obręštemŭ, obręštǫtŭ,* à la fois par le thème et par la finale, se sont conservées en partie dans le Zographensis ; mais, dans les 5 exemples qu'on en a, la forme de duel aoriste *obrĕtete* a été remplacée dans le Zographensis par *obrĕtoste.*

Emploi de l'aoriste.

274. — L'aoriste est la forme qui sert à énoncer un fait

passé. Dans les plus anciens textes, c'est la forme ordinaire de prétérit, et l'on ne recourt à l'imparfait que pour exprimer la durée dans le passé, et au prétérit composé que pour exprimer l'action achevée.

Les traducteurs de l'Évangile, qui n'avaient plus le sens du parfait grec (mort dans le grec de leur temps), ont même souvent traduit des parfaits grecs par des aoristes slaves, substituant ainsi la forme du récit à l'expression du procès réalisé; Mt. IX, 22, le texte grec porte : ἡ πίστις σου σέσωκέν σε. καὶ ἐσώθη ἡ γυνὴ ἀπὸ τῆς ὥρας ἐκείνης ; le traducteur slave a rendu ceci par : *věra tvoě sŭpase tę. i sŭpasena by žena otŭ časa togo.*

Avec le temps, la forme composée de prétérit (voir § 282 et suiv.) a perdu la valeur expressive qu'elle avait à la date des plus anciens textes et, comme en français par exemple, a pu servir de plus en plus à la simple expression du prétérit. Dès lors l'aoriste, qui ne servait qu'au récit d'événements passés, est devenu de moins en moins utile, et il a tendu à disparaître. Il s'est éliminé de bonne heure en russe et en polonais, plus tard en tchèque, tandis qu'il s'est conservé en bulgare. Il a disparu de beaucoup de parlers serbo-croates, en se maintenant dans d'autres. Cette disparition progressive de l'aoriste, que le slave avait si bien conservé d'abord et développé par des actions analogiques considérables, a été facilitée par le fait qu'il avait une flexion propre, assez compliquée, et par l'inconvénient qu'offrait l'ambiguïté de la forme commune des 2e et 3e personnes au singulier. Des accidents particuliers l'ont accélérée ou retardée dans les divers parlers.

Tandis que les thèmes de présent et d'aoriste grecs ont la valeur des imperfectifs et perfectifs slaves (par lesquels ils sont systématiquement traduits en vieux slave), le présent et l'aoriste slaves ont même aspect. Sans doute l'aoriste se trouve, par le caractère même de son emploi, plus dans les perfectifs que dans les imperfectifs ; c'est v. sl. *sŭ-zĭda,* et non *zĭda*, qui rend gr. ᾠκοδόμησεν Mt. VII, 24 par exemple. Sans doute aussi ce sont les verbes perfectifs ou, parmi les imperfectifs, les « déterminés » dont l'ancien imparfait sert

d'aoriste : *padŭ* « je suis tombé » (*padǫ* est perfectif) ; *idŭ* « je suis allé » (*idǫ* « je vais » est « déterminé »). Mais des imperfectifs non « déterminés » fournissent couramment des aoristes, et, par exemple, v. sl. *glagolaxŭ* traduit ἐλάλησα, *darova* ἐχαρίσατο, *znaxŭ* ἔγνων, etc. On peut raconter, à l'aide d'aoristes imperfectifs, des événements qui ont duré dans le passé, ainsi, dans l'Évangile, Mt. XI, 17 *sviraxomŭ vamŭ i ne plęsaste, plakaxomŭ vamŭ i ne rydaste* « ηὐλήσαμεν ὑμῖν καὶ οὐκ ὠρχήσασθε, ἐθρηνήσαμεν ὑμῖν καὶ οὐκ ἐκόψασθε ».

3° *Participe passé actif.*

275. — Le participe passé actif du slave et du baltique n'est pas issu de l'aoriste, mais du parfait. En indo-européen, à en juger par l'indo-iranien, le participe aoriste était d'emploi rare ; c'est à peine s'il existe quelques exemples du participe de l'aoriste en *-s-* en indo-iranien ; au contraire le participe parfait était fréquemment employé. Une forme qui sert à indiquer des notions telles que « ayant fait, ayant dit », etc., est plutôt prise au thème du parfait, qui a pour fonction d'indiquer le résultat acquis, qu'à l'aoriste, dont la fonction était de constater simplement le procès.

276. — Le suffixe du participe parfait actif était de forme compliquée en indo-européen, et les variations de langue à langue sont telles que l'état indo-européen commun ne se laisse pas restituer. Ce suffixe comportait deux formes **-wes-* et **-wet-*, alternant l'une avec l'autre. La forme **-wet-* n'est pas représentée en slave et en baltique. Quant à la forme **-wes-*, elle n'apparaît en slave que sous la forme à degré zéro **-us-*, qui se retrouve en indo-iranien, dans des formes à vocalisme prédésinentiel zéro telles que génitif skr. *cakrúṣaḥ* (nom. sing. masc. *cakṛvắn*), *mamrúṣaḥ* (nom. sing. masc. *mamṛvắn*), etc. Le féminin était en indo-européen de la forme **-us-yā-*, **-us-* étant le suffixe du participe parfait actif et **-yā-* (nom. sing. **-ī* ou **-yə* suivant les dialectes) la caractéristique du féminin : skr. *cakrúṣī, mamrúṣī, vidúṣī,* lit. *mìrusi,* hom. (*F*)ιδυῖα (correspondant à skr. *vidúṣī*), got. *berusjos* « parents » ; le slave a de même

mĭrŭši. Au masculin, on trouve aussi *-ŭš-* en slave à tous les cas autres que le nominatif singulier masculin-neutre ; le nominatif pluriel masculin, du type *mĭrŭše*, conserve l'ancienne flexion athématique ; tous les autres cas sont passés au type thématique en *-je-*, comme les formes du participe présent, soit gén. sing. *mĭrŭša*, dat. sing. *mĭrŭšŭ*, etc. ; c'est le féminin fléchi en *-ja-* qui a fourni le point de départ de cette innovation (cf. §§ 363, 403 et 422). La forme du nominatif sing. masculin-neutre en *-ŭ*, du type *mĭrŭ*, ne peut guère reposer que sur une finale **-us*, qui se conçoit bien au neutre, mais qui au masculin est empruntée ; le lituanien a, en pareil cas, une forme *mìręs*.

Quand le thème de l'infinitif se termine par une voyelle, le slave présente le *-ĭ-* qu'on a clairement dans les formes sanskrites aux cas où le suffixe a le vocalisme plein, ainsi dans les nominatifs skr. *vidvân*, *cakṛvân*, etc., et de même dans la forme isolée got. *weitwoþs* « témoin ». On a donc *znavŭ*, *razuměvŭ*, etc. Le participe passé actif est ici parallèle à l'aoriste qui a toujours la forme en *-xŭ* dans les verbes où le *-ti* de l'infinitif est précédé d'une voyelle : *znavŭ* et *znaxŭ*, *razuměvŭ* et *razuměxŭ* sont des formes parallèles. Mais l'*i* des verbes en *-iti* étant susceptible de prendre la forme *-j-*, on a en pareil cas **-jŭ*, dont le *-ŭ-* par la suite devient *ĭ* ; ainsi le participe passé actif de *roditi* « engendrer » est en vieux slave *rožd ĭ* ; une action analogique toute naturelle a fait remplacer ensuite ce type par un type *rodivŭ*, conforme au modèle de *znavŭ*, *razuměvŭ*, etc.

En slave comme en lituanien, le participe passé actif peut être formé d'un verbe quelconque, primitif ou dérivé. C'est une innovation : le parfait indo-européen, étant une forme radicale, n'existait dans aucun verbe dérivé.

277. — La plupart des formes de parfait du grec et de l'indo-iranien comportent un redoublement de l'élément initial de la racine, type gr. δέδορκα, skr. *dadárça*. Mais, à côté du parfait à redoublement, il existait des formes sans redoublement, dont il y a quelques exemples en grec et en indo-iranien, ainsi gr. *Fοῖδα*, skr. *véda* « je sais », dont le slave a le représentant *vědě* (voir § 208), et qui sont

les formes les plus ordinaires en germanique. Tout se passe comme si le participe passé actif du slave et du lituanien reposait sur le type sans redoublement, ainsi v. sl. *mĭrŭ*, lit *mìręs* « étant mort », en regard de skr. *mamṛvân*. La généralisation du type sans redoublement a été facilitée par le fait que le participe slave et baltique était isolé et n'avait en face de lui aucune forme de parfait à flexion personnelle.

278. — Le vocalisme radical du participe parfait indo-européen offrait des alternances vocaliques : hom. (*F*)εἰδώς : (*F*)ἰδυῖα, got. *weitwoþs* en regard de skr. *vidvân*, *vidúṣī*. Le vocalisme radical zéro y a tenu une grande place. C'était celui de la forme de féminin qui a dominé toute la formation en slave (voir § 276), et il a prévalu partout où il y a des variations vocaliques dans un verbe : on a ainsi *mĭrŭ* « étant mort », comme *mĭrǫ* « je meurs », en face de *mrěti* (de **merti*) « mourir ». Il y a même en vieux slave quelques cas où, le présent et l'infinitif ayant tous deux le vocalisme radical *e*, le participe passé actif a le vocalisme zéro : *vlěkǫ* (cf. lit. *velkù*) « je tire », *vlěšti* : part. passé act. *vlĭkŭ*, cf. lit. *vil̃kęs* ; de même *brěgǫ* (de **bergǫ*) « je me soucie de », *brěšti* : *brŭgŭ*. En pareil cas, le degré zéro du vocalisme radical se retrouve dans le participe en *-lŭ* et dans celui en *-enŭ* : *vlĭklŭ*, *vlĭčenŭ*. Sauf les cas de ce genre, le vocalisme radical du participe passé est celui de l'infinitif : *vedŭ* comme *vesti* » conduire ». Cette prédominance du vocalisme radical zéro s'explique par la généralisation de la forme **-us-* du suffixe, qui, au moins au féminin, appelait un vocalisme radical zéro, comme on le voit par hom. (*F*)ἰδυῖα : la forme du féminin, de type régulier, l'a emporté sur celle du masculin qui, en indo-européen, offrait des alternances vocaliques complexes et des variations de la forme du suffixe.

La racine i.-e. **ei-* « aller » ne comportait pas de parfait, et le grec a recouru à ἐλήλυθα ; de même v. sl. *idǫ*, *iti* « aller » n'a pas de participe passé actif, et la forme du participe est empruntée à la racine qui fournit le verbe indéterminé *xoditi* : on a *šĭdŭ* « étant allé ».

Ceux des verbes à infinitif en *-nǫti* qui ont un aoriste radical ajoutent naturellement le suffixe du participe passé

actif à ce même radical : en face de *dvignǫti*, si l'on a l'aoriste *dvigŭ*, on a aussi le participe passé actif *dvigŭ*, le participe en *-lŭ dviglŭ*, et le participe passé passif *dviženŭ*. Ceux des verbes qui ont *-nǫ-* à l'aoriste, comme *minǫti*, ajoutent le *-vŭ* du participe passé actif à *-nǫ-* du thème d'infinitif, et l'on a aor. *minǫxŭ*, part. passé act. *minǫvŭ*, part. en *-lŭ minǫlŭ*. Ce type présente ainsi, d'une manière frappante, à la fois des formes de caractère radical et des formes où une caractéristique verbale s'étend à toute la conjugaison.

279. — Les emplois du participe passé actif sont parallèles à ceux du participe présent. Seulement, le participe passé exprime l'antériorité du procès au lieu que le participe présent exprime la simultanéité. Il se trouve par suite que, comme l'aoriste, le participe passé actif est le plus souvent — mais non exclusivement — formé de verbes perfectifs. Le participe passé actif est ou apposé au verbe de la phrase, ou employé comme épithète ou pris substantivement. La liberté avec laquelle on usait du participe passé actif ressort d'une traduction telle que la suivante : L. XIX, 21 *vŭzemlěši egože ne položi i žьnеši egože ne sěavŭ* « αἴρεις ὃ οὐκ ἔθηκας καὶ θερίζεις ὃ οὐκ ἔσπειρας » ; et ceci n'est pas isolé ; cf. le passage parallèle Mt. XXV, 24.

De même que le participe présent, le participe passé actif a pris le caractère d'un gérondif invariable au cours du développement de celles des langues slaves où il a subsisté.

280. — L'indo-européen avait un participe parfait médio-passif, dont le suffixe ne différait pas de celui du présent et par suite n'était pas caractéristique. Le slave a éliminé cette forme et a recouru pour exprimer le participe passé passif aux adjectifs en **-to-* et **-no-* qui ont été rattachés aux thèmes verbaux (voir § 285).

4° *Participe en* -lŭ (*temps composés*).

281. — Le participe en *-lŭ* se forme parallèlement au participe passé actif : il suffit de substituer *-lŭ* à *-ŭ* ou *-vŭ*. Là où le participe passé est formé de manière supplétive, dans le cas de *šidŭ*, le participe en *-lŭ* se tire de la même

racine : pol. *szedł*, v. sl. *šilŭ*. Mais, comme *-lŭ* commence par une consonne, il résulte de là parfois des aspects différents d'un même élément radical. Ainsi à côté de *mĭrŭ* on a *mrŭlŭ* ; à côté de *rožděi*, on a *rodilŭ* ; etc.

Il ne s'agit pas d'un ancien participe proprement dit comparable au participe parfait que continue le participe passé slave. Il y avait en indo-européen des participes proprement dits, qui n'étaient employés qu'en apposition et qui en principe ne servaient pas de prédicats (voir § 366) : les types Mc II, 6 *běaxǫ...sědęšte* « ἦσαν...καθημένοι », L. VIII, 29 *gonimŭ byvaaše* « ἠλαύνετο », sont des innovations du slave, et du reste le premier exemple est calqué sur le grec ; puis il y a des formes assez répandues, mais limitées à certains dialectes, qui admettent la valeur prédicative, ce qui les distingue des participes, moins la valeur adjective ; enfin il y a un type purement adjectif en *-no-* et en *-to-*. La forme slave en *-lŭ*, fém. *-la*, neutre *-lo* appartient au type du participe prédicatif. Le type en *-lo-* se trouve un peu partout dans le domaine indo-européen, mais il n'a fourni de véritables participes qu'à peu de langues. Le baltique même n'a rien de pareil. L'arménien a un participe passé avec un suffixe **-lo-* ; de *sirem* « j'aime », on a par exemple *sireal* (gén. *sireloy*) « ayant aimé, aimé », avec valeur à la fois active et passive ; le suffixe **-lo-* fournit également l'infinitif fléchi de l'arménien *sirel* (gén. *sireloy*) « aimer ». Il y a aussi des participes en *-l-* en « tokharien » (koutchéen). Hors de là, on trouve seulement des substantifs ou adjectifs qui ne constituent pas de grands groupes de formes, comme lat. *crēdulus* en face de *crēdō* ou gr. σῑγηλός en face de σῑγάω.

282. — Le participe en *-lŭ* ne s'emploie à peu près pas à l'état isolé. Il a dû exister, puisque l'on en a notamment le type de dérivés *prišĭlĭcĭ* « πάροικος, παρεπίδημος, προσήλυτος » ; mais il ne se trouve guère à l'époque historique. Du reste le suffixe a fourni quelques adjectifs, ainsi *gnilŭ* « pourri » (*izgnilŭ, sŭ-gnilŭ*) en vieux slave en face de *gniti* « pourrir ». Il sert à former, avec des auxiliaires, des temps composés, à savoir : avec le présent du verbe « être », un prétérit composé

à valeur de parfait, du type *neslŭ jesmĭ* « j'ai porté » (l'absence de *jesmĭ* en russe dans cette forme tient à l'absence générale de la copule au présent russe) ; avec l'imparfait du verbe « être », un autre prétérit à valeur de plus-que-parfait, *neslŭ bĕxŭ* « j'avais porté » ; avec une forme spéciale, *bimĭ*, ou avec l'aoriste *byxŭ* du verbe « être », une sorte de forme modale, dite conditionnel. Le participe en *-lŭ* n'est groupé avec l'indicatif présent perfectif de « être », *bǫdǫ* « je serai », que par exception en vieux slave ; mais ce groupement a pris, dans certaines langues, une grande importance pour la formation des futurs. — Par suite du caractère de l'emploi, les formes en *-lŭ* sont souvent, mais non exclusivement, tirées de verbes perfectifs en vieux slave.

283. — Les deux termes des groupes *neslŭ jesmĭ*, *neslŭ bĕxŭ*, *neslŭ bimĭ* sont autonomes en vieux slave ; le verbe « être » peut figurer, suivant les cas, avant ou après le participe, il peut en être immédiatement voisin ou en être séparé : la place qu'il occupe ne dépend que des règles générales relatives à la place des mots accessoires dans la phrase (voir § 550). Les formes composées sont cependant de véritables formes grammaticales ayant unité de valeur, à peu près comme la négation *ne... pas* en français ; car un participe comme *neslŭ* ne se rencontre guère isolément, et les groupes indiqués ont un sens un.

La valeur de parfait du type *neslŭ jesmĭ* est encore nette en vieux slave ; partout où la traduction de l'Évangile emploie cette forme, c'est pour indiquer une action achevée, un état de choses acquis ; quand ils énoncent simplement un fait passé, les traducteurs se servent de l'aoriste. Les traducteurs traduisent d'après le sens, non d'après les formes grecques de parfait et d'aoriste dont la distinction n'était guère sentie de leur temps. Ainsi, Mc V, 35, on vient annoncer le fait : « ta fille est morte » ; le grec a ἀπέθανεν, et le traducteur slave écrit *dŭšti tvoě umrětŭ* ; mais, au verset 39, Jésus dit : « l'enfant n'est pas morte, elle dort » ; ici encore le texte de l'Évangile n'envisage que le fait et porte ἀπέθανεν ; mais on peut aussi envisager l'état acquis, et c'est ainsi qu'a procédé le traducteur slave : *otrokovica nĕstŭ umrŭla nŭ sŭpitŭ*. La

différence de valeur de l'aoriste et du parfait est nette dans : J. III, 2 *sĭ pride kŭ ńemu ... i reče emu. rav'vi, vĕmĭ ěko otŭ boga prišĭlŭ esi učitelĭ* « οὗτος ἦλθεν πρὸς αὐτὸν ... καὶ εἶπεν αὐτῷ. ῥαββί, οἴδαμεν ὅτι ἀπὸ θεοῦ ἐλήλυθας διδάσκαλος ». — Avec le temps, et par l'effet de l'usage, la valeur de ce parfait composé slave s'est affaiblie, et la forme en est venue à indiquer simplement un fait passé. Dès lors l'aoriste devenait inutile, et la forme composée a tendu à demeurer seule. comme il a été noté § 274. Le fait que, à l'aoriste et à l'imparfait, la 2e et la 3e personnes du singulier n'étaient pas distinguées et que, par suite, il y avait là une ambiguïté grave, a poussé à l'emploi de la forme composée du prétérit : c'est à ces personnes que l'usage en est le plus fréquent dans les anciens textes (voir St. Słoński, *Prace filologiczne,* X [1926], pp. 1-33).

La forme composée avec *bĕxŭ* est aussi un parfait, mais projeté dans le passé ; le nom de plus-que-parfait convient ici. On a ainsi L. XXII, 47 *se bo bĕ znameńe dalŭ* « τοῦτο γὰρ σημεῖον ἔδωκε ».

284. — Le groupement du participe en *-lŭ* avec *bimĭ* (ou *byxŭ*) fournit le « conditionnel ». La forme *bimĭ* n'existe guère à l'état isolé et se rencontre presque toujours groupée avec le participe en *-lŭ* ; c'est un auxiliaire. Sauf la 1re personne du singulier *bimĭ,* la flexion est généralement celle d'un aoriste : 2e-3e pers. sing. *bi,* pluriel *bixomŭ, biste, bišę.* Toutefois, on a des exemples d'une 1re personne du pluriel *bimŭ,* et une 3e personne du pluriel *bǫ* est fréquente en vieux slave. Le thème *bi-* rappelle celui de lat. *fiō, fīs* ; la 2e-3e personne *bi* représenterait l'ancien imparfait ; et, *bi* étant donné, la flexion *bixomŭ, biste, bišę* s'expliquerait aisément par l'analogie ; la forme composée avec *bimĭ* ayant le sens de l'*irrealis* grec, l'emploi du prétérit va de soi. Ou bien *bi-* serait un ancien optatif et conserverait le suffixe d'optatif sous la forme **-ī-,* qui figure dans les impératifs tels que *dadimŭ, dadite* ; et alors on rapprocherait v. perse *biyā,* qui a le suffixe d'optatif sous la forme **-yē-* ; le pluriel *bixomŭ,* etc. s'expliquerait comme dans le cas précédent. La 3e personne plur. *bǫ* a, comme *bi,* une désinence

secondaire, celle du type *padǫ* ; on n'en retrouve l'équivalent nulle part hors du slave, où elle n'est attestée d'ailleurs qu'en vieux slave. La désinence *-mĭ* de *bimĭ* rappelle l'emploi de -μι dans l'optatif grec du type φέροιμι (en face du type athématique εἴην). Du reste, on a une forme *otŭpaděmĭ* de 1re personne sing. de l'ancien optatif pour traduire gr. ἀποπέσοιμι, Ps. VII, 5 Ps. sin. et bon., et des formes de 1re personne sing. *bǫděmĭ*, **mozěmĭ* apparaissent en slavon et en serbo-croate ancien ; ceci appuie l'hypothèse que le type *bimĭ, bi* reposerait sur un ancien optatif. — L'auxiliaire *bimĭ* est celui des premiers traducteurs ; on le retrouve en vieux slovène, et il a laissé des vestiges en serbo-croate (čak. mod. *bīn*). Mais *bimĭ*, étant trop à part, a été généralement éliminé et remplacé par l'aoriste *byxŭ*, qui, accompagné du participe en *-lŭ*, tient dans les manuscrits cyrilliques la place de *bimĭ*. C'est aussi un représentant fixé, devenu invariable, de *by* qu'on a par exemple dans le *by, -b* du russe, et de même dans d'autres dialectes slaves.

Quelle que soit l'origine de *bimĭ* et quelle que soit la forme employée, *bimĭ* ou *byxŭ*, le « conditionnel » en vieux slave sert surtout à exprimer une condition non réalisée, ainsi J. VIII, 19 *ni mene věste ni otĭca moego. ašte mę biste věděli i otĭca moego biste věděli* « οὔτε ἐμὲ οἴδατε οὔτε τὸν πατέρα μου. εἰ ἐμὲ ἤδειτε, καὶ τὸν πατέρα μου ἂν ἤδειτε ». Cet emploi, qui est le plus courant, n'est pas le seul ; la forme dite du conditionnel sert aussi dans les phrases qui indiquent le but, l'intention ; dans l'Évangile, ceci n'arrive en principe que si le verbe de la phrase principale est au passé, exactement comme on a l'optatif en attique en pareil cas, ainsi L. VI, 11 *glagolaaxǫ drugŭ kŭ drugu čĭto bišę sŭtvorili isusovi* « διελάλουν πρὸς ἀλλήλους τί ἂν ποιήσαιεν τῷ Ἰησοῦ », ou Mt. VIII, 34 *molišę da bi prěšlŭ* « παρεκάλεσαν ὅπως μεταβῇ ». Du reste, le « conditionnel » s'emploie pour exprimer un vœu non réalisé, ainsi Supr. 410, 12 (Sev.) *jaru i togo da byxŭ ne vědělŭ* « εἴθε μὴ τοῦτον ἐγίνωσκον », ou 131, 9 (Sev.) *ešа moglŭ byxŭ azŭ vasŭ uvěštati* « εἴθε ἠδυνάμην ἐγὼ ὑμᾶς πεῖσαι ». On sait que le *by, -b* russe est une particule

conditionnelle et finale : *jesliby, čtoby,* etc., et que l'emploi n'en est pas limité au passé ; de même le *by* polonais.

Dans un emploi isolé comme celui de Supr. 149, 5 (Sev.) *bi ubo bojati sę* « χρὴ οὖν φοβεῖσθαι », il semble bien que *bi* serait un ancien optatif. Si vraiment *bimĭ* a pour origine un optatif, comme il est naturel de le croire, la substitution de *byxŭ* à *bimĭ* tiendrait à la ressemblance des flexions : *bi, bixomŭ* comme *by, byxomŭ* ; et la création de *bixomŭ* d'après *byxomŭ* s'expliquerait par le caractère de prétérit inhérent aux emplois de *bimĭ*.

5° *Participe passé passif en* -tŭ *ou* -nŭ.

285. — Le participe passé passif repose sur un adjectif indo-européen en **-to-* ou en **-no-*, rattaché à une racine ou à un thème nominal, mais originairement indépendant de tout système verbal. Si donc en slave il appartient au système verbal, c'est en vertu d'une innovation. Mais des innovations pareilles ont eu lieu dans la plupart des langues de la famille, et notamment en germanique et en latin. Dans l'indo-européen un adjectif en **-to-* se liait d'une manière particulière aux causatifs et itératifs, comme on le voit par le type lat. *moneō, monitus*, qui a des correspondants en sanskrit et en germanique (voir § 258).

Les formations en **-to-* et en **-no-* paraissent avoir eu une même valeur en indo-européen. Chacune des langues de la famille a développé l'une ou l'autre. Le germanique a utilisé **-to-* dans les verbes faibles et **-no-* dans la plupart des verbes forts. Le latin s'est décidé pour **-to-* ainsi que le baltique. En slave, c'est **-no-* qui domine, et **-to-* ne s'est conservé que dans certains cas.

286. — Les adjectifs en **-to-* et en **-no-* étaient en indo-européen des dérivés. Ils fournissaient en particulier des adjectifs dérivés de noms, comme lat. *barbātus* et lit. *barzdótas* « barbu », de lat. *barba,* lit. *barzdà* « barbe » ; lat. *aēnus,* de *aes* ; v. sl. *slanŭ* (r. *sólon,* pol. *słony*) « salé », de *sol-* (v. sl. *solĭ*) ; etc. Mais tout se passe comme si beaucoup d'entre ces adjectifs se rattachaient directement à des

racines. Alors la racine est au degré vocalique zéro : skr. *çrutáḥ*, gr. κλυτός, lat. *-clutus* « célébré » ; skr. *pūrṇáḥ*, lit. *pìlnas*, v. sl. *plŭnŭ*, got. *fulls*, v. irl. *lān* « plein », etc. Qu'il s'agisse d'adjectifs d'aspect radical ou de dérivés de noms, ces formations indiquent un état qui résulte de la possession de la notion indiquée par le nom ou du procès exprimé par la racine. C'est ce qui a permis à ces adjectifs de fournir des participes passés soit passifs soit intransitifs à la plupart des langues indo-européennes.

287. — Tous les verbes dont l'infinitif présente avant *-ti* soit un *-a-*, soit un *-ě-* ajoutent simplement *-nŭ* à *-a-* ou *-ě-*, ainsi *danŭ*, *dělanŭ*, *po-velěnŭ*, *razuměnŭ*, etc. Dans un verbe radical comme *danŭ*, le vocalisme *a* (représentant i.-e. **ō*) est analogique des autres formes du verbe. Dans un verbe dérivé, comme dans le cas de *dělanŭ*, l'*a* peut représenter un ancien **-ō-* ; le grec a κοντωτός, de κοντός, le lituanien *kalnúotas* « qui a des collines », de *kálnas* « colline », etc. L'*a* de v. sl. *igranŭ* « joué » est sans doute du même type étymologique que celui de *bradatŭ* « barbu », en regard de lit. *barzdótas*, lat. *barbātus*. Ce n'est pas à dire qu'une forme donnée, comme *igranŭ*, doive passer pour un dérivé nominal ; au point de vue slave, c'est un participe, et la plupart des formes attestées n'existent qu'en vertu de l'entrée des adjectifs en **-no-* dans le type verbal slave. Mais le type *dělajǫ* et le type *dělanŭ*, le type *igrajǫ* et le type *igranŭ* ont chacun leur explication étymologique indépendante, et c'est le slave qui a rapproché les deux types, celui du présent dérivé et celui de l'adjectif dérivé, dans un même paradigme verbal.

Les verbes radicaux où le *-ti* de l'infinitif s'ajoute immédiatement à une racine terminée par un élément consonantique ou sonantique posent des problèmes.

288. — Il y a tout d'abord la répartition de **-to-* et de **-no-* (cf. §§ 392-393). Le suffixe sl. *-tŭ* est de règle quand l'élément radical se termine par un *-n-*, de manière à éviter la répétition de *n* ; on a régulièrement *-pętŭ*, *klętŭ*, *-čętŭ*, *žętŭ* en face de *-pĭnǫ*, *-pęti* ; *klĭnǫ*, *klęti* ; *-čĭnǫ*, *-čęti* ; *žĭnjǫ*, *žęti*. Un *m* n'exerce pas cette action, et l'on a *-dŭmenŭ* en

face de *dŭmǫ, dǫti*; si l'on a *jętŭ* en face de v. sl. *imǫ, jęti*, c'est donc que la ressemblance de forme des infinitifs tels que *pęti* et *jęti* a entraîné *jętŭ*. En dehors de ce cas, le type en *-tŭ* existe sporadiquement, surtout dans des verbes qui offrent certaines singularités. Le vocalisme radical zéro est conservé dans quelques cas : *pro-strŭtŭ* en face de *pro-strěti, pro-stirǫ*; *ot-vrŭstŭ* en face de *ot-vrěsti, ot-vrŭzǫ*; *po-žrŭtŭ* en face de *po-žirǫ, po-žrěti* « dévorer », et naturellement *trŭtŭ* en face de *tirǫ, trŭti*. Le verbe *pojǫ, pěti* « chanter » a au participe *pětŭ* un vocalisme radical *o* emprunté au présent ; de même *iz-věstŭ* « connu », en face de *věmĭ* et *věděˇ*, inf. *věděti*, et cette forme joue surtout le rôle d'adjectif. Après un *-i-*, on notera *po-vitŭ, sŭ-vitŭ* de *vijǫ, viti*, cf. lit. *výtas*. Du reste, le type en **-to-* s'est longtemps maintenu après *i* et *y* : pol. *bity, pity, kryty, myty*, tch. *bit, pit, kryt, myt, šit*, etc. ; r. *bítyj, pokrýtyj*, etc. Le participe *sětŭ* « semé » (dans Supr.) doit son vocalisme à *sějǫ, sěti*; le vocalisme ancien est donné par lat. *satus* (de **sətos*). La forme *u-vęstŭ* « couronné », en face d'une vieille forme verbale inf. *u-vęsti* (et *u-vęznǫti*), est plutôt un adjectif. Et *čęstŭ* « fréquent », qui répond à lit. *kiñštas* en face de *kemšù, kiñšti* « bourrer », n'est plus rien qu'adjectif : le verbe correspondant a disparu.

289. — Après une consonne ou une sonante, la forme simple **-no-* du suffixe ne s'est maintenue en slave que dans des adjectifs isolés, comme *plŭnŭ* (voir § 392), ou *ot-vrŭnĭ* (adv.) « inversement », de la racine **wert-* (avec le degré vocalique zéro qu'on attend). La forme du suffixe qui sert dans le verbe est **-eno-*, et l'on n'a que *vedenŭ* en face de *vedǫ, vesti*; *vrŭženŭ* en regard de *vrŭgǫ, vrěšti*; *vlĭčenŭ* en regard de *vlěkǫ, vlěšti*; *kolenŭ* en regard de *koljǫ, klati* (r. *kolót'*), etc. Cette forme **-eno-* du suffixe se retrouve par exemple dans l'adjectif got. *fulgins* « caché », en face de *filhan* ; le germanique a pour suffixe ordinaire *-ana-* de **-ono-*, ainsi got. *bundans*, fait parallèle au fait slave.

Les exemples cités montrent que le vocalisme radical est au degré zéro partout où des alternances existent. En face de *y* (ancien **ū*), on a *-ŭv-* dans des formes de verbes tels que

kryti « cacher » : *krŭvenŭ* « caché » ; c'est que *ū* se brise en *-uv-* devant une voyelle. On a de même *-ĭj-* en face de *-i-* de l'infinitif dans les verbes radicaux : *biti* « battre » : *bĭjenŭ* (cf. le participe actif *bivŭ* « ayant battu ») : l'explication est parallèle à celle de *ŭv* en face de *y*.

Les verbes en *-iti* dont l'*i* n'appartient pas à la racine transforment *-i-* en *-j-* devant *-enŭ*, et la consonne précédente se mouille. Ainsi en regard de *roditi*, dont le participe passé actif est *rožd-ĭ*, le participe passé passif est *rožd-enŭ*.

Des verbes en *-nǫti*, ceux qui ont l'aoriste en *-nǫxŭ* et les participes en *-nǫvŭ*, *-nǫlŭ* sont sujets à avoir un participe passé passif en *-novenŭ*. Ainsi de *drŭznǫ*, *drŭznǫti*, *drŭznǫxŭ*, *drŭznǫlŭ*, on a *drŭznovenŭ* ; sur ces formes, voir § 238 ; elles montrent à quel point le participe passé passif est entré dans la conjugaison.

290. — C'est du participe passé passif que sont dérivés les abstraits en *-ĭje*, qui sont les abstraits ordinaires du verbe slave. Ainsi de *načętŭ* « commencé », on a *načętĭje* « commencement » ; de *dĕlanŭ* « fait », *dĕlanĭje* « action » ; de *ubĭjenŭ* « tué », *ubĭjenĭje* « action de tuer » ; de *drŭznovenŭ* « osé », on a *drŭznovenĭje* « audace », etc. Des abstraits de ce genre peuvent être tirés de participes qui n'ont qu'une existence virtuelle ; ainsi, de l'imperfectif *ubivati* « être en train de tuer », le participe passé passif n'a guère occasion de se former ; ceci n'empêche pas *ubivanĭje* d'exister. D'autre part des abstraits en *-tĭje* indiquent l'existence ancienne de participes en *-to-* qui ne sont pas conservés : on a ainsi de *byti* l'abstrait v. sl. *bytĭje* « l'être », alors que le participe de v. sl. *za-byti* « oublier », est *za-bŭvenŭ*, suivant le type normal. On trouve même *tvoritĭje* « action de faire ».

291. — Un dérivé en *-ĭnŭ* indique la possibilité : *prijętĭnŭ* « acceptable, agréable », de *prijętŭ* ; *neizdrečenĭnŭ* « indicible », de *izdrečenŭ* « énoncé » ; etc.

292. — Le participe passé passif est fréquemment employé.

Seul, il figure dans des appositions, ainsi L. XVIII, 14 *sŭnide sĭ vŭ domŭ svoi opravŭdanŭ* « κατέβη οὗτος δεδικαιω-

μένος εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ » ; ailleurs il est pris substantivement : L. XVIII, 7 *izbĭranyixŭ svoixŭ* « τῶν ἐκλεκτῶν αὐτοῦ » ; ailleurs encore, on a une construction absolue : Mt. XXII, 41 *sŭbĭranomŭ že fariseomŭ vŭprosi ję isusŭ* « συνηγμένων δὲ τῶν Φαρισαίων ἐπηρώτησεν αὐτοὺς ὁ Ἰησοῦς ».

Comme le slave n'a pas de flexion propre au passif, le participe passé passif est l'un des moyens qui servent à exprimer le passif : tandis que la forme avec *sę* indique l'action considérée au point de vue passif (ainsi *rožděi sę* « ὁ τεχθείς », Mt. II, 2), le participe passé passif indique un état acquis, ainsi J. III, 6 *rožděnoe otŭ plŭti plŭtĭ estŭ* « τὸ γεγεννημένον ἐκ τῆς σαρκὸς σάρξ ἐστιν. » Il suffit dès lors de combiner le participe passé passif avec l'une quelconque des formes du verbe « être » suivant le sens à exprimer. Pour l'état actuellement acquis, on emploie le présent *esmĭ* : Mt. XXVI, 24 *ěkože estŭ pĭsano* « καθὼς γέγραπται », et pour l'état en voie de se réaliser les formes de *byvajǫ*, ainsi à l'imparfait Mc VI, 56 *sŭpaseni byvaaxǫ* « ἐσώζοντο » ; le futur *bǫdǫ* se trouve, ainsi : J. XII, 31 *izgŭnanŭ bǫdetŭ vŭnŭ* « ἐκβληθήσεται ἔξω » ; on a des plus-que-parfaits avec l'aoriste : L. XXIII, 55 *ěko položeno bystŭ tělo ego* « ὡς ἐτέθη τὸ σῶμα αὐτοῦ », et avec l'imparfait : L. XXIII, 53 *vŭ ňemiže ne bě nikŭtože nikogdaže položenŭ* « οὗ οὐκ ἦν οὐδεὶς οὔπω κείμενος ».

Le participe passé passif est demeuré en usage dans les langues slaves modernes avec sa flexion, et il a continué de fournir des formes à valeur passive. Son importance a même grandi du fait que le participe présent passif est devenu moins usuel.

6° *Imparfait.*

293. — Toutes les formations qui viennent d'être examinées reposent sur des originaux indo-européens. Sauf le présent qui, malgré de fortes réductions, garde un type indo-européen, toutes ont subi des changements considérables. Mais on a le modèle indo-européen de chacune ; il y a eu extension et spécialisation de formes, non création. Même l'infinitif, qui, en tant qu'infinitif, est une création, repose

sur des formes indo-européennes dont l'importance a grandi et dont le caractère s'est modifié.

Il en va autrement de l'imparfait, qui est une forme nouvelle.

L'ancien imparfait indo-européen du type skr. *ábharat*, gr. ἔφερε a été éliminé en slave ; dans les présents thématiques radicaux d'aspect déterminé ou perfectif, il a subsisté parfois, mais seulement en entrant dans le système de l'aoriste (type *padŭ*, *idŭ*, voir § 264 et suiv.). Ce n'est pas un accident : cet imparfait n'a guère survécu qu'en indo-iranien et en grec, donc là seulement où existe l'augment. Dans les langues qui, comme le slave, ignorent l'augment, c'était une forme trop peu caractérisée. Pour exprimer la notion que rendait l'ancien imparfait, il a été créé dans plusieurs langues des formes nouvelles qui, s'étant constituées entre la période indo-européenne et le début de la période historique, sont d'origine obscure ; le latin a ainsi *ferēbam* et l'arménien *berei* « je portais ».

294. — Comme la plupart de ces formes nouvelles, l'imparfait slave est issu d'un procédé expressif. Les langues ont souvent créé des moyens pour dire : « Je suis en train de faire quelque chose, j'étais en train de faire quelque chose ». Il semble bien que les imparfaits lat. *ferēbam*, arm. *berei* signifient « j'étais à porter ». Un imparfait slave comme *nesěaxŭ* doit sans doute reconnaître une origine analogue.

Dans le vieux slave des premiers traducteurs, la formation de l'imparfait est la suivante. Si le thème de l'infinitif se termine par une voyelle, ainsi dans *bĭra-ti*, *dĕla-ti*, *vidĕ-ti*, on ajoute à ce thème un élément qui se fléchit, 1re sing. *-axŭ*, 2e-3e sing. *-aše*, 1er pl. *-axomŭ*, 2e pl. *-ašete*, 3e pl. *-axǫ*, soit *bĭraaxŭ*, *dĕlaaxŭ*, *vidĕaxŭ*, etc. Si le thème se termine par une consonne ou une sonante, ainsi dans *nes-ti* ou dans *brati* (de **bor-ti*), on ajoute *-ĕ-* à ce thème, et le même élément *-axŭ* à l'ensemble ainsi obtenu, soit *nesĕaxŭ*, *borĕaxŭ*, etc. Les verbes en *-iti* sont traités comme des thèmes terminés par sonante ; l'*i* devient *j*, un *-ĕ-* s'ajoute qui devient *a* après le *j* précédent, et l'on a de *nositi* l'imparfait *nošaaxŭ*. Étant une forme nouvelle, l'imparfait est réguliè-

rement formé dans tous les verbes qui en comportent un par leur sens, c'est-à-dire en principe seulement dans les verbes imperfectifs.

295. — L'imparfait appartient au système de l'infinitif. Ainsi de v. sl. *zovǫ*, infinitif *zŭvati* « appeler », l'imparfait est *zŭvaaxŭ*. Toutefois la plupart des formes sont ambiguës : de *nesǫ*, *nesti* « porter », on n'a pas le moyen de déterminer si l'imparfait *nesěaxŭ* appartient au présent ou à l'infinitif. Mais, en principe, l'imparfait n'offre pas la caractéristique du présent : l'imparfait de *dělajǫ*, *dělati* « faire » est *dělaaxŭ*, sans trace du *-j-* de *dělajǫ*, et ainsi toujours. Quelques verbes anomaux ont, dès les plus anciens textes, leur imparfait tiré du thème du présent : *idǫ*, *iti* « aller » imparf. *iděaxŭ* ; *živǫ*, *žiti* « vivre », imparf. *živěaxŭ* ; et même on trouve *daděaše* de *damĭ* (3e plur. *dadętŭ*) au sens (imperfectif) de « il permettait ». Dans des textes qui ont des formes relativement tardives, l'imparfait a été rapproché du présent, et l'on trouve *zověaxŭ* au lieu de *zŭvaaxŭ* par exemple.

Déjà dans les manuscrits vieux-slaves, les deux voyelles en hiatus de l'imparfait apparaissent comme en voie de contraction, et *dělaaxŭ* passe à *dělaxŭ*, *nesěaxŭ* passe à *nesěxŭ*, etc.

296. — L'imparfait indique une action qui se développe dans le passé ; appartenant presque toujours à un imperfectif, il équivaut à l'imparfait grec : Mc VI, 56 *ěmože koližĭdo vŭxoždaaše ... pologaaxǫ nedǫžĭnyję i molěaxǫ i* « ὅπου ἂν εἰσεπορεύετο ... ἐτίθεσαν τοὺς ἀσθενοῦντας καὶ παρεκάλουν αὐτόν ». Dans L. VII, 2, (*zŭlě*) *umiraaše* traduit même ἤμελλεν τελευτᾶν.

La création de l'imparfait date d'un temps où l'opposition du perfectif à l'imperfectif n'avait pas la rigueur qu'elle a prise en slave à date historique, et où l'on a senti le besoin d'avoir un prétérit s'opposant au présent duratif.

L'imparfait s'étant constitué en slave même, mais avant la date des plus anciens textes, on n'a aucun moyen de l'expliquer d'une manière sûre. Dans des formes comme *nesěaxŭ*, *nošaaxŭ* (de **nosjěaxŭ*), *igraaxŭ*, on discerne

deux éléments, l'un *nesě-*, **nosjě-*, **jĭgra-*, et l'autre *-axŭ*. L'élément radical offre avec celui de l'imparfait latin une frappante analogie : *nesě-* rappelle le type *legē-* de *legēbam*, **nosjě-* le type *audiē-* de *audiēbam*, **jĭgra-* le type *amā-* de *amābam*. Comme, d'autre part, lat. *-bam* est un prétérit duratif en *-ā-* de la racine de **bhewə-*, **bhū-*, on doit voir dans *-axŭ* un auxiliaire. L'élément *-axŭ*, fléchi thématiquement d'un bout à l'autre avec les désinences secondaires comme l'aoriste du type *padŭ*, est mystérieux. On est tenté d'y chercher une forme du verbe « être » : un imparfait *nesě-axŭ* représenterait, comme en latin *legē-bam*, un thème en **-ē* final suivi d'une forme signifiant « il était » ; cette forme serait celle de l'imparfait skr. *âsan* : l'*a* initial de *-axŭ* en hiatus après voyelle peut répondre à un ancien *ě*, et le *-x/š-*, pour *-s-* attendu après **ē* ou **ā*, serait analogique de l'aoriste, où en effet *-x/š-* figure après toutes les voyelles (voir § 32). Mais cette hypothèse n'explique pas la généralisation du type thématique, laquelle n'a pas eu lieu à l'aoriste.

Il a été présenté une autre hypothèse : l'élément *nesě-* aurait été à l'origine un thème en **-ē-* identique au prétérit lituanien *nẽšė*, qui aurait été élargi en *nesě-axŭ* ; mais on ne voit pas comment, et l'extension du type thématique n'est pas davantage expliquée par là.

De quelque façon que s'explique la formation de l'imparfait slave, ce n'est pas un hasard que sa flexion soit celle du type *padŭ*.

297. — La forme *bĕxŭ* est la seule forme à valeur d'imparfait qui semble être tout à fait ancienne. Ce qui sert d'imparfait au verbe « être » est en effet une forme d'aoriste en *-xŭ* d'un thème *bě-* appartenant à la racine de *byti*. Le rôle de *-ě-* ici n'est pas surprenant : *-ě-* est le suffixe verbal qui indique l'état (cf. § 241). Cet aoriste *bĕxŭ*, *bě*, *bĕxomŭ*, *bĕste*, *bĕšę*, qui appartient à un verbe duratif exprimant l'état, sert d'imparfait et signifie « j'étais ». Les imparfaits ordinaires ont agi sur *bĕxŭ*, et l'on trouve souvent *bĕaše* (3e sing.), *bĕaxǫ*, etc. au lieu de *bě*, *bĕšę*, qui sont anciens. Inversement, la flexion de pluriel *bĕste* et

de duel *běste, běsta* a agi sur l'imparfait ; et des textes anciens — mais non pas les plus archaïques — offrent des formes altérées du type *nesěaste, dělaaste* au lieu de *nesěašete, dělaašete*. Ces formes se multiplient au fur et à mesure que les manuscrits sont de type moins archaïque.

298. — De quelque manière qu'il s'explique, l'imparfait s'est constitué comme une forme expressive. Mais dès qu'il a été fixé — état de choses acquis dès l'époque des plus anciens textes — il a perdu cette valeur. Quand le prétérit a été surtout exprimé par la forme en *-lŭ*, l'imparfait s'est trouvé inutile ; car l'aspect imperfectif en exprimait toute la valeur. Par suite, l'imparfait a tendu à disparaître. Les langues qui ont perdu l'aoriste ont aussi perdu l'imparfait. Il n'y a plus d'imparfait ni en polonais, ni en russe déjà de bonne heure. L'imparfait s'est en principe maintenu là où s'est maintenu l'aoriste : en sorabe, en serbo-croate (dans une partie seulement des parlers), en bulgaro-macédonien.

Observation générale.

299. — Les formes autres que celles du système du présent ont dû être expliquées chacune séparément, parce qu'elles ont des origines différentes les unes des autres. Même au point de vue slave, ces formes ont d'ailleurs une indépendance encore dans certains verbes forts : les infinitifs *pasti, vesti* ne permettent pas de prévoir que l'aoriste correspondant est, d'une part, *padŭ*, et, de l'autre, *vĕsŭ* ; le vocalisme de l'infinitif *vlĕsti* et de l'aoriste *vlĕxŭ* ne laisse pas prévoir celui des participes *vlĭkŭ, vlĭklŭ, vlĭčenŭ*. Mais ce sont des cas exceptionnels. En général, quelles que soient leurs différences d'origine, les formes étrangères au système du présent se sont groupées en un autre système qu'on peut nommer système de l'infinitif-aoriste, ou simplement système de l'infinitif, et qui fait pendant au système du présent. Comme le verbe latin ou le verbe arménien, le verbe slave a normalement deux thèmes.

L'unité du système de l'infinitif est due à deux circonstances essentielles :

1° Les caractéristiques propres du présent ne se retrouvent pas dans les formes étrangères au système du présent. Le suffixe *-je-* d'un verbe primaire comme *steljǫ* ou d'un verbe dérivé comme *dělajǫ* ne se retrouve dans aucune des formes d'infinitif, d'aoriste, de participe prétérit. Le suffixe *-i-* du présent *prositŭ* n'est pas le même que celui de *prositi, prosixŭ, prosilŭ* (cf. §§ 248, 258). L'absence de suffixe du présent suffit à donner à toutes les autres formes une sorte d'unité, par contraste.

2° Partout où le suffixe du présent s'ajoute à une racine ou à un thème dérivé terminé par une voyelle, l'infinitif s'obtient en ajoutant *-ti* à ces éléments, et toutes les autres formes du thème de l'infinitif s'obtiennent parallèlement, ainsi : *zna-jǫ* « je connais » : *zna-ti, zna-xŭ, zna-vŭ, zna-lŭ, zna-nŭ* ; *dělа-jǫ* « je fais » : *dělа-ti, dělа-xŭ, dělа-vŭ, dělа-lŭ, dělа-nŭ* ; *umě-jǫ* « je m'entends (à quelque chose), je sais (faire) » : *umě-ti, umě-xŭ, umě-vŭ, umě-lŭ, umě-nŭ*, etc. Et il suffit qu'il y ait une voyelle devant le *-ti* de l'infinitif ou le *-xŭ* de l'aoriste pour que toutes les formes autres que celles du groupe du présent offrent une unité absolue : *glagol-jǫ* « je parle » : *glagola-ti, glagola-xŭ, glagola-vŭ, glagola-lŭ, glagola-nŭ* ; *berǫ* « je prends » ; *bĭra-ti, bĭra-xŭ, bĭra-vŭ, bĭra-lŭ, bĭra-nŭ* ; *kupujǫ* « j'achète » : *kupova-ti, kupova-xŭ, kupova-vŭ, kupova-lŭ, kupova-nŭ* ; *roždǫ* « j'engendrerai » (3e pers. *roditŭ*) : *rodi-ti, rodi-xŭ, rožd-ĭ* (**rodj-ŭ*) remplacé ensuite par *rodi-vŭ, rodi-lŭ, rožd-enŭ* (**rodj-enŭ*) ; *mĭnjǫ* « je pense » (3e pers. *mĭnitŭ*) : *mĭně-ti, mĭně-xŭ, mĭně-vŭ, mĭně-lŭ, mĭně-nŭ* ; *kryjǫ* « je cache » : *kry-ti, kry-xŭ, kry-vŭ, kry-lŭ, krŭv-enŭ* ; *bĭjǫ* « je bats » : *bi-ti, bi-xŭ, bi-vŭ, bi-lŭ, bĭj-enŭ* ; etc. Les verbes de ce genre constituent la grande majorité des verbes slaves ; ils suffisent à donner le sentiment de l'unité du système de l'infinitif-aoriste.

Sauf un certain nombre de verbes forts ou anomaux, on a donc un moyen de fléchir un verbe slave quand on en connaît le présent et l'infinitif.

C. — Groupement du présent et de l'infinitif.

300. — Un verbe slave se composant d'un thème de présent et d'un thème d'infinitif (aoriste — participes passés) originairement indépendants, il reste à voir comment s'est fait le groupement des deux thèmes. La plupart des faits ont été signalés incidemment au cours des exposés qui précèdent. Il ne reste ici qu'à signaler la façon dont les thèmes, autrefois indépendants les uns des autres, ont été rapprochés. La classification naturelle des verbes slaves en ressort immédiatement.

a. — Présent radical.

301. — Ce type présente des combinaisons très diverses. Presque chaque verbe est à examiner séparément. Il n'y a dans cette catégorie que des verbes forts. Sauf indication contraire, on n'examine ici que les formes du vieux slave, qui enseignent tout l'essentiel.

Trois types d'infinitifs possibles :

α. Infinitif simple.

α′. Aoriste radical, type *padǫ* « je tomberai », inf. *pasti*, aor. *padŭ*. Le cas de *idǫ* « je vais », aor. *idŭ*, mais inf. *iti*, part. prétérit *šidŭ*, *šitŭ*, et celui de *ědǫ* « je vais en char », aor. *ědŭ*, mais inf. *ěxati* (*jaxati*), sont anomaux : le présent a un suffixe *-de/o-* qui se retrouve à l'aoriste (ancien imparfait), mais non à l'infinitif. De plus *idǫ* est supplétif, parce que la racine **ei-* ne comportait pas de parfait en indo-européen. — Le cas de *sędǫ*, *lęgǫ*, avec un présent à infixe nasal, inf. *sěsti*, *lešti*, aor. *sědŭ*, *legŭ*, est à part.

α″. Aoriste en *-s-*. C'est le cas ordinaire : type à vocalisme *e* du présent dans *vedǫ* « je conduis », inf. *vesti*, aor. *věsŭ*, part. prétér. *vedŭ*, *velŭ* — *rekǫ* « je dis » (impér. *rĭci*), inf. *rešti*, aor. *rěxŭ*, part. prétér. *rekŭ*, *reklŭ* — *bljudǫ* « j'observe », inf. *bljusti*, aor. *bljusŭ* — ou type à

vocalisme zéro du présent dans *mĭrǫ* « je meurs », inf. *mrěti*, aor. *mrěxŭ*, part. prétér. *mĭrŭ*, *mrŭlŭ* — *-čĭnǫ* « je commence », inf. *-čęti*, aor. *-čęsŭ* (puis *-čęxŭ*), part. prét. *-čĭnŭ*, *-čętŭ*. — Vocalismes divers, par exemple *o* dans *bodǫ* « je pique », inf. *bosti*, aor. *basŭ*, part. prét. *bodŭ*, *bolŭ*.

β. Infinitif en *-ati*. Présent à vocalisme *e*, type *berǫ* « je prends », inf. *bĭrati*, ou à vocalisme zéro, type *rŭvǫ* « j'arrache », inf. *rŭvati*, ou à vocalisme *o*, type *kovǫ* « je forge », inf. *kovati*.

γ. Infinitif *-ěti*. Le type a existé en slave, comme en baltique, mais avant l'époque historique (voir § 222, § 257) : *běžati*, dont le présent **běgǫ* n'est pas conservé de façon sûre. D'après l'infinitif, le présent a été entraîné dans le type en *-i-* : v. sl. *běžǫ*, *běžiši*.

b. — Présent en **-je-*.

302. — Formation en partie forte, en partie normale.

α. Infinitif radical. Présent radical à vocalisme *e* : *meljǫ* « je mouds », *melješi*, inf. *mléti* ; ou à vocalisme *o* : *borjǫ* « je lutte », *borješi*, inf. *brati*, aor. *braxŭ* ; ou à vocalisme zéro : *kryjǫ* « je cache », *kryješi*, inf. *kryti*, aor. *kryxŭ* ; ou à ancienne longue : *znajǫ* « je connais », *znaješi*, inf. *znati*, aor. *znaxŭ*. Sur *-ždǫ*, *-dĕti*, voir § 230.

β. Infinitif en *-ati*, présent radical à vocalisme *e* : *pišǫ* « j'écris », *pišeši*, inf. *pĭsati* (passant secondairement à *pisati*) ; *steljǫ* « j'étends », *stelješi*, inf. *stĭlati* ; *jemljǫ* « je prends », *jemlješi*, inf. *imati* (ancien **jĭmati*).

Le présent en *-je-* avec infinitif en *-ati* fournit certains dérivés imperfectifs (voir § 321), ainsi v. sl. (Suprasliensis) *dvižǫ* « je meus », *dvižeši*, inf. *dvidzati*, en face de *dvignǫ* « je mettrai en mouvement », inf. *dvignǫti*, ou *mrŭčǫ* « je m'obscurcis », *mrŭčeši*, inf. *mrŭcati*, en face de *mrŭknǫti* « s'obscurcir » (ce type a été productif dans certains domaines, notamment dans les parlers serbes : en vieux slave, le Suprasliensis offre le procédé) — et le type où la racine se termine par une voyelle longue, *dajǫ* « je donne », *daješi*, inf. *dajati*, où le *-j-* du présent a été

employé à l'infinitif à séparer la racine de l'élément de formation *-ati*.

γ. Formations dénominatives de trois types distincts :

γ'. *-a-jǫ, -a-ti* : *dělajǫ* « j'agis », *dělaješi*, inf. *dělati*, dérivé de *dělo* — *rabotajǫ* « je sers (comme esclave) », *rabotaješi*, inf. *rabotati*, dérivé de *rabota*. Type encore clair, mais à peine productif à date historique.

γ''. *-ě-jǫ, -ě-ti* : *uměǰǫ* « je m'entends (à faire) », *uměješi*, inf. *uměti*, dérivé de *umŭ*. Ce type n'est productif à date historique que d'une manière assez limitée.

γ'''. *-u-jǫ, -ov-a-ti* : *kupujǫ* « j'achète », *kupuješi*, *kupovati*, verbe imperfectif qui s'oppose à *kupiti*, emprunt au germanique (voir § 316). Ce type en *-ujǫ, -ovati* a été et est resté productif.

δ. Déverbatifs en *-a-jǫ, -a-ti* fournissant des imperfectifs (voir § 317) : *padajǫ* « je tombe », *padaješi*, *padati* — *umirajǫ* « je meurs », *umiraješi*, *umirati*. Type indéfiniment productif.

c. — Présent en *-ne-*.

303. — Sauf le cas de *stanǫ*, inf. *stati*, l'infinitif est toujours en *-nǫti* : *(u-)mlĭknǫ* « je me tairai », inf. *-mlĭknǫti*. Mais on a vu qu'il y a deux types d'aoristes, l'aoriste radical, ainsi *-mlĭkŭ*, ou l'aoriste fait sur le thème d'infinitif, ainsi *minǫ* « je passerai », *minǫti*, aor. *minǫxŭ*.

d. — Présent en *-i-*.

304. — Il y a ici trois infinitifs possibles :

α. Inf. *-ati* : c'est le cas, exceptionnel, de *sŭpljǫ* « je dors », *sŭpiši*, inf. *sŭpati* et de *sičǫ* « j'urine », *sičiši*, inf. *sičati*.

β. Inf. *-ěti*, type *bŭždǫ* « je suis éveillé », *bŭdiši*, inf. *bŭděti* — ou *viždǫ* « je vois », *vidiši*, inf. *viděti* — *ležǫ* « je suis couché », *ležiši*, inf. *ležati*. Ce type, assez répandu, n'est plus productif à date historique.

γ. Inf. *-iti*, type *prošǫ* « je demande », *prosiši*, inf. *prositi*. Ce type comprend des verbes variés, les uns anciens comme *voditi* « conduire », en face de *vedǫ, vesti*, d'autres

dérivés, comme *žalьti* « regretter », de *žalь*. Il est demeuré très productif.

305. — Ainsi un présent donné ne permet de prévoir ni l'infinitif ni l'aoriste. Et, inversement, un infinitif donné ne permet pas de prévoir le présent correspondant, puisque, par exemple, à un infinitif en *-ati* peuvent répondre des présents aussi différents qne *berǫ*, *pišǫ* (*pišeši*), *sŭpljǫ* (*sŭpiši*), *padajǫ* (*padaješi*), *kupujǫ* (*kupuješi*). Le slave conserve, sous cette forme, la trace de l'indépendance ancienne des thèmes verbaux appartenant à une même racine. Et cette indépendance ressort mieux encore de l'indépendance des formes d'aoriste et de participe prétérit qui peuvent se rencontrer en face d'un même infinitif radical.

Toutefois il y a une tendance nette à grouper ensemble certains types de présents et certains types d'infinitifs.

En un cas, celui du type *prositŭ* : *prositi*, le groupement a une origine indo-européenne (voir § 258).

L'emploi de l'infinitif radical et de l'aoriste en *-s-*, du type *vesti*, *vĕsŭ*, n'a rien que de naturel en face d'un présent radical comme *vedǫ* : il s'agit de formes radicales dans tous les cas.

Le groupement de l'infinitif du type *mĭnĕti* et du présent du type *mĭnitŭ* n'est pas surprenant : le présent en *-ye/o-* (ou *-ĭ-*) et le thème (sans doute aoristique) en *-ē-* indiquaient l'état l'un et l'autre. Il était naturel de les grouper. En baltique, où l'infinitif *-ĕ-ti* est fréquent à côté du présent radical et où l'on trouve couramment le type *tekù* « je cours », infin. *tekĕti*, qui n'a laissé qu'un vestige douteux en slave, le type *mìni* : *minĕti* se rencontre fréquemment. En grec même, μανῆ-ναι se trouve à côté de μαίνεσθαι, χαρῆ-ναι à côté de χαίρειν, etc.

Partant de là, le slave a développé le groupement. Sur le présent en *-nǫ*, *-neši*, il a fait l'infinitif en *-nǫti* (que l'aoriste ne suit pas toujours). Et surtout, en face des présents dérivés en *-ajǫ*, *-ějǫ*, *-ujǫ*, il a constitué systématiquement des types d'infinitifs en *-ati*, *-ěti*, *-ovati*, de sorte que les verbes dérivés sont des systèmes rigides d'un présent et d'un

infinitif constamment unis. Par le fait que, dans les verbes qui sont les seuls tout à fait normaux et qui sont les seuls productifs, le présent et l'infinitif sont liés ensemble par des règles fixes, le sentiment de la conjugaison à deux thèmes s'est établi de plus en plus ; là même où il subsiste des traces notables de l'indépendance ancienne, les thèmes ont été sentis comme liés entre eux : bien qu'indépendants, *berǫ* et *bĭrati* ont été sentis comme formant les deux éléments d'un même verbe. Dans certains cas favorables, l'un des thèmes a même réagi sur l'autre : ainsi *pĭsati*, dont la prononciation faisait difficulté après l'amuissement de *ĭ* (voir § 124 et § 152), a passé de bonne heure à *pisati* d'après *pišǫ* (le tchèque a encore *psáti*) ; de même *lizati* a remplacé **lĭzati* (v. tch. *lzáti*) d'après *ližǫ*.

LE VERBE

II

L'ASPECT.

306. — Tout verbe slave est ou perfectif ou imperfectif. Ces oppositions de « perfectif » et « d'imperfectif » sont ce que l'on nomme des oppositions d' « aspect » (en russe *vid*).

Un verbe imperfectif exprime une action qui dure et se développe, soit que ce développement soit continu, soit qu'il résulte de la répétition d'un même procès. On dira par exemple en russe : *čto ty delaješ tut*? « que fais-tu là », sans répétition, ou, avec répétition, *po zimam on jezdit v Moskvu* « les hivers, il va à Moscou ». La notion de répétition n'a ici aucun caractère essentiel ; elle dépend du sens du verbe ; la définition du sens de l'aspect imperfectif tient tout entière dans le fait que le procès est considéré dans sa durée et son développement ; si le procès indiqué est discontinu, le verbe imperfectif a un sens itératif ; mais cette valeur itérative ne caractérise pas les formations.

Un verbe perfectif exprime le procès pur et simple, abstraction faite de toute notion de durée. Ainsi en russe : *izvol'te vzjat' bilet* « veuillez prendre le billet ».

307. — Un procès envisagé dans son développement, et par suite exprimé par un verbe imperfectif, peut être considéré comme se prolongeant sans terme défini, et c'est le cas ordinaire ; ainsi r. *vódit* « il conduit » ; mais on peut aussi envisager le terme du procès : r. *vedët* « il conduit (quelque part) ». Dans le premier cas, l'imperfectif est « indéter-

miné » ; dans le second cas, il est « déterminé ». L'imperfectif déterminé est bien un imperfectif puisque le procès est considéré dans son développement ; mais, comme le terme du procès est envisagé, l'imperfectif déterminé se rapproche du perfectif. La catégorie de l'imperfectif déterminé, tout en faisant partie du groupe de l'imperfectif, est une forme de transition entre imperfectif et perfectif. L'opposition du déterminé et de l'indéterminé n'existe du reste que dans un petit nombre de verbes simples, principalement de verbes indiquant des mouvements, comme *idetŭ* « il va (quelque part) », et *xoditŭ* « il marche » ; *nesetŭ* « il porte, il apporte (quelque part) », et *nositŭ* « il porte, il est porteur de » ; etc. Les imperfectifs pourvus de préverbes sont en général déterminés ; ainsi, en face de l'imperfectif indéterminé *biti* « battre », on a le perfectif *u-biti* « tuer », et le dérivé *ubivati* (et *ubi-jati*), qui a aussi le sens de « tuer », est un imperfectif déterminé.

308. — La qualité de perfectif ou d'imperfectif appartient à l'ensemble constitué par le groupe du présent et le groupe de l'infinitif et de l'aoriste de chaque verbe. Dans un seul et même verbe, il n'y a donc pas des formes perfectives et des formes imperfectives. Bien que la différence de sens qu'exprime le contraste de l'imperfectif et du perfectif réponde à celle du présent et de l'aoriste grecs, et que, par exemple, les premiers traducteurs slaves aient systématiquement rendu le présent grec par leur imperfectif et l'aoriste grec par leur perfectif, il y a ici une distinction essentielle entre les deux catégories. L'aoriste slave est le temps historique exprimant un procès passé, mais il n'exprime pas par lui-même l'aspect perfectif qui caractérise l'aoriste grec.

309. — Ce principe a entraîné des conséquences. Tout « temps » ne se prête pas également à l'un et à l'autre aspects. Si l'on raconte simplement un procès passé ou si l'on envisage un résultat acquis, le perfectif convient mieux que l'imperfectif : l'aoriste et le parfait composé du type *neslŭ jesmĭ* « j'ai porté » se rencontraient donc à date ancienne surtout dans les perfectifs ou, encore, dans les imperfectifs « déterminés ». Au contraire un temps qui, comme l'impar-

fait, exprime la durée dans le passé ne se prête pas à l'aspect perfectif; en règle générale, les perfectifs ne possèdent donc pas d'imparfait, et, pour obtenir un imparfait, on recourt au verbe imperfectif. Là où le prétérit en *-lŭ* s'est généralisé, en perdant sa valeur de « parfait », il s'emploie naturellement pour l'imperfectif comme pour le perfectif.

De même, le participe présent, qui indique d'ordinaire un procès simultané à un autre, ne se prête pas à l'aspect perfectif, et il n'y a de participe présent que dans le verbe imperfectif des couples normaux perfectif-imperfectif: de *padǫ* (perf.) : *padajǫ* (imperf.) « je tombe », on n'a comme participe présent que *padajęi*, et comme imparfait que *padaaxŭ*.

310. — Au présent de l'indicatif, l'aspect perfectif est malaisé à utiliser. Il ne se prête guère à indiquer un procès présent : si l'on veut dire « je fais quelque chose », au sens de « je suis en train de faire quelque chose », c'est l'aspect imperfectif qui s'impose ; et, si l'on envisage le procès pur et simple, c'est ou bien qu'il se termine au moment où l'on parle, ou bien qu'il va commencer, ou bien qu'il s'agit d'une proposition générale envisagée en dehors du temps. Le serbe moderne, qui a des présents perfectifs, n'en peut guère faire usage que dans des phrases de caractère général ou avec la valeur de présent historique. Le vieux slave n'a, dans les phrases principales, presque pas de présents perfectifs ayant proprement la valeur de présent; ceci n'arrive que dans des phrases de caractère général, comme Mt. VI, 2 *vŭsprimǫtŭ mŭzdǫ svojǫ* « ἀπέχουσιν τὸν μισθὸν αὐτῶν » ; et encore s'agit-il ici de la conséquence d'une action précédente; ceci est plus net encore dans un exemple comme Mc IV, 15 *jegda slyšętŭ abĭje pridetŭ sotona i otŭimetŭ slovo* « ὅταν ἀκούσωσιν εὐθέως ἔρχεται ὁ Σατανᾶς καὶ αἴρει τὸν λόγον ». Cet emploi du présent perfectif pour exprimer un procès qui en suit immédiatement un autre se conçoit : le perfectif, par sa nature, exprime aisément le point particulier et sans durée où une action en croise pour ainsi dire une autre. Des emplois analogues s'observent en lituanien et en latin par exemple.

Usuellement le perfectif présent en vieux slave, en russe,

en polonais, en tchèque est l'expression de l'aspect perfectif du futur. Cet emploi ne se trouve plus dans les langues slaves méridionales qui, comme le serbe et le bulgare, se sont donné un futur proprement dit, admettant les deux aspects, perfectif et imperfectif, à l'aide de l'auxiliaire « vouloir ». En vieux slave, *xošto* n'a pas encore le rôle d'auxiliaire du futur (mais déjà il apparaît au sens de « devoir », gr. μέλλειν, avec un infinitif complément) ; il n'a pris ce rôle que dans la suite, et cette manière d'exprimer le futur, qui se retrouve dans toutes les langues balkaniques, non seulement en slave, mais aussi en roumain et en albanais, paraît être imitée de l'usage grec : θέλω (νά), θά, qui se construit aussi bien avec le subjonctif aoriste qu'avec le subjonctif présent, et ainsi elle a pu servir pour les aspects perfectif et imperfectif à la fois. Le futur à auxiliaire formé avec r. *búdu*, pol. *będę*, tch. *budu* n'admet au contraire que l'aspect imperfectif. Un présent perfectif tel que v. sl. *padǫ* signifie donc en général « je vais tomber, je tomberai », et pour dire « je tombe », au sens vraiment présent (et non pas « je vais tomber »), on emploie nécessairement l'imperfectif *padajǫ*. L'une des valeurs possibles du présent perfectif est ainsi devenue usuelle, et l'on reconnaît un perfectif, entre autres signes, à ce que son présent a normalement la valeur de futur en vieux slave, en russe, en polonais, en tchèque. En vieux slave, le présent historique n'existe pas. L'emploi du perfectif présent avec valeur de futur perfectif semble avoir été courant dès le slave commun.

311. — En somme, le slave présente cette originalité d'avoir un système de deux verbes couplés. La conjugaison de chacun des deux verbes de chaque couple est indépendante de celle de l'autre ; mais les deux éléments se complètent mutuellement ; on recourt à l'imperfectif pour obtenir un imparfait et un participe présent, au perfectif pour avoir un futur. La valeur propre de chacun des deux aspects se voit le mieux dans les formes telles que celles de l'infinitif ou de l'impératif, qui admettent les deux. Et encore s'est-il constitué même là des usages. Après les verbes qui signifient « commencer », on n'emploie actuellement que l'infi-

nitif de l'imperfectif. La prohibition s'exprime d'ordinaire par l'impératif de l'imperfectif, *ne padaji* « ne tombe pas », et non *ne padi* (de même *ne nosi* « ne porte pas » plus volontiers que *ne nesi*), parce qu'elle a quelque chose d'indéterminé, de durable. Bien que le perfectif et l'imperfectif soient restés deux verbes distincts et que la situation ne soit pas comparable à celle du présent et de l'aoriste grecs, qui sont deux thèmes d'un même verbe, les deux verbes couplés sont si liés l'un à l'autre que leur groupement se rapproche de l'unité d'une conjugaison.

Si l'opposition du perfectif et de l'imperfectif avait eu une marque morphologique simple et constante, elle aurait sans doute fini par entrer dans la conjugaison ; c'est ce qui tend à se produire en bulgaro-macédonien, où le lien entre perf. *da vtásam* et imperf. *vtásvam* « j'achève » est bien près d'être le même qu'entre gr. νὰ φθάσω et φθάνω. Mais l'expression matérielle du perfectif et de l'imperfectif est chose compliquée ; elle varie suivant les verbes ; et c'est ce qui fait que les deux verbes de chaque couple sont demeurés distincts l'un de l'autre.

Les oppositions d'aspect perfectif ou imperfectif du slave font partie de la morphologie ; mais elles s'expriment en partie par des faits de vocabulaire. Il résulte de là qu'une nuance de sens concrète se joint à la catégorie grammaticale. Souvent le préverbe qui rend perfectif un imperfectif a un sens concret, ainsi dans *vŭz-iti* « monter » en regard de *iti* « aller » ; et alors, pour exprimer l'imperfectif, on doit recourir à un verbe différent qui renferme le même préverbe, soit *vŭs-xoditi*. Souvent aussi, pour obtenir le perfectif, on se sert d'un préverbe dont le sens concret s'efface : on dit *vŭz-ljubiti* « ἀγαπῆσαι » en face de *ljubiti* « ἀγαπᾶν » ; mais, si affaiblie qu'en soit la valeur, le préverbe *vŭs-*, *vŭz-* indique un procès qui commence ; le caractère perfectif de *vŭz-ljubiti* est, par suite, moins abstrait que l'aoriste gr. ἀγαπῆσαι.

312. — Tout verbe slave étant ou perfectif ou imperfectif, il y a lieu en général de donner un imperfectif à un perfectif, un perfectif à un imperfectif.

313. — La majorité des verbes non munis d'un préverbe sont imperfectifs par nature. L' « aspect » du verbe semble être déterminé par l'aspect qu'avait anciennement le thème du présent. Les présents thématiques tels que *berǫ* sont d'anciens duratifs ; ils sont en grec des présents, c'est-à-dire des formes qui, pour le sens, répondent à des imperfectifs slaves : v. sl. *berǫ* est imperfectif tout comme son correspondant grec φέρω est un « présent », et de même son correspondant sanskrit *bhárāmi*. Toutefois, on sait par le védique que des présents thématiques de ce genre, surtout ceux dont le vocalisme radical était au degré zéro, indiquaient l'action considérée par rapport à son terme ; c'est le cas de thèmes comme celui de skr. *tudámi* « je heurte ». C'est ce qui sans doute explique le caractère « déterminé » de certains présents thématiques du slave, ainsi *nesǫ* « je porte (quelque part) », *vedǫ* « je conduis (quelque part) ». Sans doute ces présents ont le vocalisme *e*, mais dans des conditions qui ne comportent pas le vocalisme zéro ; le présent **jĭmǫ* (v. sl. *imǫ, vŭzĭmǫ*, etc.), qui répond à lit. *imù* et qui a le vocalisme radical zéro, a nettement un sens « déterminé », et même perfectif. Les présents thématiques qui sont proprement perfectifs sont, soit d'anciens thématiques à sens « déterminé » (ainsi sûrement **jĭmǫ*), soit d'anciens athématiques ; car les thèmes radicaux athématiques étaient, suivant la racine, perfectifs (aoristiques au point de vue grec ou védique) ou imperfectifs (présents au point de vue grec ou védique). Tel est le cas de *padǫ* « je tomberai » par exemple. Il en est de même de certains imperfectifs déterminés comme *mĭrǫ* « je meurs », cf. l'aoriste véd. *ámṛta* « il est mort ».

Les présents en *-je-* sont tous imperfectifs indéterminés. Et en effet, en sanskrit comme en grec, ce suffixe fournit des présents duratifs, d'aspect indéterminé. Un présent v. sl. *jemljǫ* s'oppose donc naturellement au déterminé (et perfectif) **jĭmǫ*.

Beaucoup des présents en *-nǫ* sont au contraire perfectifs : v. sl. *dvignǫ sę* signifie « je me mettrai en mouvement ». Mais d'autres verbes de cette série sont imperfectifs, ainsi r. *gínu*, pol. *ginę* « je péris ». Ce type de présents est trop peu

représenté hors du slave pour que l'origine des valeurs perfective et imperfective puisse s'expliquer dans le détail. La valeur perfective peut s'expliquer, en partie, parce que ces verbes ont souvent l'aoriste radical (voir § 266); un aoriste comme *-sŭxŭ* « je me suis desséché » était naturellement perfectif.

Les présents en *-i-* qui ont en face d'eux un infinitif en *-ě-ti* sont essentiellement imperfectifs, ainsi *bŭditŭ, bŭděti* « veiller ». Ceci résulte de leur sens, puisque ces verbes expriment l'état.

Les présents en *-i-* qui ont en face d'eux un infinitif en *-i-ti* ont les uns l'aspect imperfectif simple, d'autres l'aspect imperfectif à valeur essentiellement durative, d'autres enfin l'aspect perfectif. Ceci tient à ce qu'ils répondent à des présents, les uns « itératifs », les autres causatifs, des autres langues. Ceux qui, comme *voditŭ, voditi* « conduire », ou *nositŭ, nositi* « porter », répondent à des « itératifs » sont essentiellement imperfectifs. Ceux qui, au contraire, répondent à d'anciens causatifs comportent par nature la considération du terme du procès : faire faire quelque chose. Ceux de ces causatifs qui sont dérivés de noms ou du moins accompagnés de noms dont ils peuvent paraître dérivés sont particulièrement sujets à avoir l'aspect perfectif, ainsi *kupitŭ, kupiti* « acheter » ; *pustitŭ, pustiti* « lâcher » ; etc.

314. — Les thèmes indo-européens de type athématique, qui ne sont représentés en slave que par des débris, laissent entrevoir l'une des origines des différences d'aspect des verbes simples, comme on l'a noté à propos de *pad-* (cf. § 222). Les racines qui fournissent des thèmes radicaux de ce genre donnent les unes des présents, c'est-à-dire des formes exprimant un procès qui dure et se développe, ainsi **ed-* dans skr. *ádmi* « je mange », ou **es-* dans skr. *ásmi*, gr. εἰμί « je suis »; les autres des aoristes, c'est-à-dire des formes exprimant un procès pur et simple, ainsi **dō-* dans skr. *ádāt* « il a donné », arm. *et*, gr. (ἔδωκε), ἔδομεν. Les racines à valeur durative n'ont pas d'aoriste radical ; et, pour **ed-* par exemple, on a recouru à des formes supplétives : skr. *ághaḥ*, gr. ἔφαγε, arm. *keraw* ; **es-* n'a pas d'aoriste ; presque partout on se sert de

formes de la racine **bhewə-* « pousser, devenir » : skr. *ábhūt*, lat. *fuit*, lit. *bùvo*, et de même en slave *by*, *bystŭ*. Quant aux racines de caractère « aoristique », le grec et l'indo-iranien ont recouru à des artifices pour leur donner un présent. L'un de ces artifices a consisté à créer des présents radicaux à redoublement, c'est-à-dire que la durée est exprimée par le redoublement grammatical de l'élément radical ; on a ainsi skr. *dádāmi*, gr. δίδωμι « je donne ». Le slave a conservé les anciens présents *jesmĭ* « je suis » et *ĕmĭ* « je mange », avec la valeur imperfective qu'ils ont toujours eue ; quant à *da-* « donner », l'infinitif *dati* et toutes les formes qui s'y rattachent ont conservé leur ancienne valeur « aoristique » et sont perfectifs en slave ; et, comme le présent *damĭ*, *dastŭ*, *dadętŭ*, qui est une ancienne forme à redoublement, ne laisse plus reconnaître son caractère de présent à redoublement du radical, et qu'il s'est contaminé avec un présent radical simple perfectif, comparable à lat. *dat* (ou, pour la forme, à v. h. a. *tōm* « je fais », voir § 205), il a la valeur perfective : *damĭ* signifie en slave « je donnerai ».

315. — Dans les racines qui fournissent des formes radicales thématiques, l'opposition de l'aspect duratif et de l'aspect « aoristique » se traduit autrement. Les formes à vocalisme radical *e* expriment un procès qui se développe sans terme défini ; la forme à vocalisme radical zéro, un procès qui aboutit à un terme. Ainsi s'est créée, surtout en grec, une opposition fréquente de présents à vocalisme *e* et d'aoristes à vocalisme zéro, type λείπω, ἔλιπον ; le présent λείπω est du reste ancien, comme le montre la comparaison avec lit. *liekù* ou got. *leihwa* ; l'aoriste ἔλιπον ne l'est pas moins, témoin skr. *aricat*, arm. *elikh*, v. h. a. *liwi*. Même en grec, les racines qui ont une valeur « aoristique » peuvent fournir des aoristes à vocalisme radical *e*, ainsi dans l'aoriste ἐγεν-όμην. Le slave a en assez grand nombre des aoristes radicaux thématiques à vocalisme radical zéro ; ils se trouvent en général à côté de présents en *-nǫ*, et l'on s'explique ainsi, au moins en partie, l'aspect perfectif des présents comme *dŭxnǫ* (r. *doxnút'*, etc.) par l'existence de vieux aoristes perfectifs comme *dŭxŭ* ; si *stanǫ* est perfectif, c'est que,

comme *dati,* son infinitif *stati* appartient à une racine dont la forme radicale fournissait des aoristes athématiques au grec et à l'indo-iranien : skr. *ásthāt,* gr. ἔστη.

316. — Imperfectifs déterminés et perfectifs ne peuvent subsister avec ces valeurs particulières que s'ils ont à côté d'eux d'autres verbes exprimant l'aspect imperfectif. A côté des imperfectifs déterminés ou des perfectifs slaves, on trouve d'autres verbes appartenant à des catégories qui ont hérité un sens duratif de leur origine indo-européenne. Les déterminés tels que *vedetŭ, vesti* et *nesetŭ, nesti* sont accompagnés de formes qui reposent sur des itératifs indo-européens : *voditŭ, voditi* et *nositŭ, nositi.* Des présents en *-je-* expriment ce que les déterminés ou perfectifs correspondants n'expriment pas ; on a vu ainsi *jemljǫ, imati* (de **jĭmati*) en face de *imǫ, jęti* ; et de même on a *dajǫ, dajati* en face de *damĭ, dati* ; *stajǫ, stajati* en face de *stanǫ, stati.* En face du perfectif *kupitŭ, kupiti,* une forme en *-ujǫ, -ovati,* à savoir *kupujǫ, kupovati,* appartenant à un type toujours imperfectif, fournit l'imperfectif nécessaire.

317. — Ces divers procédés n'ont pas donné lieu à des formations productives (à part le type en *-ujǫ, -ovati,* voir § 325) ; toutefois, pour le type en *-je-,* voir § 321. Ce qui fournit normalement l'imperfectif d'un perfectif donné, c'est le type en *-ajǫ,* inf. *-ati* ; l'*-a-* qui figure à la fois au présent et à l'infinitif répond à une caractéristique pareille du baltique : lit. *-o-,* lette *-ā-.* En latin, *(oc-)cup-ā-re* s'oppose à *capiō, capere,* par exemple. En slave même, ce *-a-* sans suffixe secondaire *-je-* fournit un présent athématique exprimant l'état : *imamĭ* « je possède » (de **jĭmamĭ,* cf. § 210). On a ainsi en vieux slave *padajǫ, padati* en face du perfectif *padǫ, pasti* ; *ražđajǫ, ražđati* en face du perfectif *roditŭ, roditi* ; et ainsi dans un nombre de cas illimité.

On appelle traditionnellement *itératifs* les verbes essentiellement imperfectifs qui expriment l'aspect imperfectif en regard d'un perfectif ; mais le terme est impropre : ces verbes n'expriment l'idée de répétition que dans la mesure où le procès indiqué par le verbe est discontinu ; ils

expriment par eux-mêmes la durée, non la répétition. Il vaut mieux les désigner par le terme de *dérivés imperfectifs* que M. A. Mazon leur a appliqué de façon heureuse (*Grammaire de la langue tchèque*, 2e éd., p. 224): il a l'avantage de mettre en lumière leur caractère morphologique essentiel de formations déverbatives, en écartant le point de vue sémantique que l'expression « itératif » introduit d'une manière ordinairement inexacte.

Ce qui a rendu nécessaire la constitution du type régulièrement productif des dérivés imperfectifs en *-a-*, c'est un fait général qui détermine le caractère perfectif d'un grand nombre de verbes.

318. — L'adjonction d'un préverbe à un verbe tend à donner à ce verbe un aspect « déterminé » : lat. *ad-uenīre* « arriver » est tout autre chose que *uenīre* « venir » ; la considération du terme du procès y intervient. Les langues où l'opposition des thèmes de présent et d'aoriste est en voie d'élimination trouvent dans ce procédé un moyen d'exprimer l'opposition du procès considéré dans son achèvement avec le procès qui se développe ; on met alors au besoin devant le verbe auquel on doit donner une valeur « déterminée » ou même une valeur quasi « perfective » un préverbe dont le sens concret a cessé d'être sensible : le gotique, où l'aoriste mêlé au parfait n'exprime plus que le prétérit, a ainsi de véritables perfectifs avec *ga-* ; le latin exprime une nuance analogue surtout avec *cum-* ; en vieil irlandais, *ro* joue un rôle de même genre ; et, en vieux perse même, les préverbes servent à donner aux verbes un « aspect » particulier.

En letto-lituanien, l'emploi de préverbes dénués de sens propre a pris un grand développement, et, en particulier, le préverbe *pa-* sert largement à rendre « perfectifs » les verbes auxquels il est préposé. Mais en lituanien le sens du perfectif est moins fort qu'en slave ; la valeur du présent n'est pas altérée, et par suite l'emploi de couples perfectifs-imperfectifs n'est pas nécessaire.

Les préverbes étaient en indo-européen des mots autonomes, qui jouaient dans la phrase un rôle accessoire et qui

par suite tendaient à se grouper avec les mots qu'ils servaient à déterminer plus particulièrement, mais qui gardaient leur indépendance et n'étaient liés nécessairement ni à un nom ni à un verbe. Cette autonomie des préverbes est complètement visible dans les védas, dans les gāthās de l'Avesta et chez Homère : le préverbe ne précède pas nécessairement le verbe ; il occupe dans la phrase des places variées.

Mais, par suite du fait que les préverbes se groupaient naturellement soit avec un nom soit avec un verbe, ils ont tendu à se rapprocher du mot qu'ils déterminaient plus spécialement. Il s'est ainsi constitué dans toutes les langues indo-européennes deux types, celui des *prépositions* : groupement du préverbe avec un nom précédent ou suivant (les deux ordres existent ; en slave, la préposition précède le nom) ; et celui des *préverbes* proprement dits : groupement de préverbes avec un verbe suivant. L'ancienne autonomie du préverbe est encore marquée dans plusieurs langues, et notamment en lituanien, par la possibilité d'insérer entre le préverbe et le verbe des petits mots accessoires : type lit. *pasìsuku* en face de *pasukù* et de *sukúos(i)*. En slave, même ce reste de l'autonomie des préverbes a disparu, et le préverbe est lié au verbe de manière à former avec celui-ci un mot un, entre les parties duquel rien ne peut s'insérer : *sŭberǫ* est au point de vue slave un mot aussi un que *berǫ* ; dans des cas, d'ailleurs rares, comme *ьznemošti* « ἀδυνατεῖν », où la négation *ne* semble figurer entre le préverbe *iz-* et le verbe *mošti*, on a en réalité affaire à l'addition du préverbe à une locution verbale négative : *ne mošti*, cf. le substantif *nemoštĭ* « impuissance, infirmité » (sur l'union intime de la négation et du verbe en slave, voir A. Meillet, *Revue des Études slaves*, VIII, pp. 171-177). Faisant partie intégrante du verbe, le préverbe a pu exercer sur celui-ci une action grammaticale.

Le rôle des préverbes est considérable dans le système verbal du slave : la plus grande partie des verbes sont accompagnés d'une ou de plusieurs formes à préverbe, qui peuvent être plus usuelles que le verbe simple.

Étudier un verbe slave sans considérer ses formes à préverbe, c'est souvent s'exposer à raisonner sur une abstraction, en s'éloignant des faits réels de langue. Certains des verbes les plus importants n'apparaissent normalement qu'avec préverbe : *dĕti* « poser » ne figure dans la traduction de l'Évangile que dans *o-dĕti, pri-dĕti, vŭz-dĕti, za-dĕti*. Un verbe comme *iti* « aller » n'est pas séparable de *vŭn-iti, iz-iti, ot-iti*, etc. : sa flexion supplétive comporte d'une part des participes *šidŭ, šilŭ*, avec un itératif *xoditi* qui fournit l'imperfectif de ses formes à préverbe, dont le *x/š* initial ne s'explique qu'en partant de *pri-šidŭ, u-šidŭ*, etc. (voir § 33) ; d'autre part deux présents, un présent « indéterminé » *grędǫ* qui n'apparaît que sans préverbe, et qui n'a pas de thème d'infinitif, et un présent « déterminé » *idǫ* qui est en regard de *vŭn-idǫ, ot-idǫ*, etc. ; on simplifierait dangereusement les faits en isolant *iti, xoditi* et *grędǫ* de l'ensemble des formes verbales dont ils font partie, et où les formes à préverbe sont les plus fréquentes.

Il n'est pas rare dans les dialectes slaves qu'une forme à préverbe usuelle réagisse sur le verbe simple : un même verbe *vaditi*, qui au point de vue étymologique répond à gr. ὠθέω « je pousse », zd *vādāya-*, signifie en russe « attirer, leurrer » (d'après *privádit'*), en polonais « empêcher, nuire » (d'après *za-wadzić*), en serbo-croate « extraire » (d'après *iz-vaditi*), en slovène « habituer, exercer » (d'après *na-váditi*) ; etc. Non seulement le sens, mais la forme du verbe simple peut être modifiée : le verbe *iskati* « chercher » est devenu, en se spécialisant dans une acception vulgaire, s.-cr. *bískati* et tch. *vískati*, pol. *wiskać* « épouiller », d'après *ob-iskati* et le rapport *obratiti* : *vratiti* (voir § 151) ; et cf. pol. *szczepać*, § 140. Des faits de ce genre sont relativements fréquents dans les langues slaves, et il faut penser qu'avant l'époque historique le slave a connu des faits analogues ; voir la bibliographie de la question chez E. Fraenkel, *Studi baltici*, III (1933), p. 119.

319. — En slave, l'adjonction d'un préverbe donne la valeur perfective à tous les imperfectifs, exception faite de certaines catégories. Si *berǫ* « je prends » est imperfectif, il

suffira d'ajouter un préverbe *sŭ-* pour avoir à la fois un sens différent, « réunir », et un aspect différent, l'aspect perfectif, de sorte que *sŭberǫ* signifie « je réunirai ». Dès lors la formation d'un imperfectif est indispensable en regard de tout verbe muni d'un préverbe. En regard de *sŭberǫ, sŭbĭrati,* il a donc été formé un imperfectif dérivé *sŭbirajǫ, sŭbirati*; et ainsi dans tous les cas.

L'emploi de l'imperfectif dérivé n'enlève pas au verbe le caractère « résultatif », « déterminé » que lui donne l'addition d'un préverbe, et la considération du terme du procès subsiste dans la forme dérivée ; ainsi *bĭjǫ, biti* signifie « battre » ; avec le préverbe *u-, u-bĭjǫ, u-biti* signifie « abattre, tuer » ; l'imperfectif de la forme à préverbe, *ubivajǫ, ubivati* signifie donc « être en train d'abattre, de tuer ». Le sens du « déterminé » *mĭrǫ, mrĕti* « mourir » est souvent souligné par le préverbe *u-* qui indique le procès arrivant à son terme ; mais du coup on a un perfectif *umĭrǫ, umrĕti*; pour exprimer l'idée de « être en train de mourir », il a été fait l'imperfectif dérivé *umirajǫ, umirati*.

La valeur « déterminée » du dérivé imperfectif de la forme à préverbe est bien nette dans l'exemple suivant de l'Évangile : Mt. XXVII, 40 *razarěję̨i crŭkŭvĭ i trĭmi dĭnĭmi sŭzidaję̨ jǫ sŭpasi sebe* « ὁ καταλύων τὸν ναὸν καὶ ἐν τρισὶν ἡμέραις οἰκοδομῶν, σῶσον σεαυτόν » (de même Mc XV, 29) : *sŭzidaję̨* signifie « parvenant à la bâtir ». Le participe présent de l'imperfectif sans préverbe qui s'oppose à l'imperfectif dérivé *sŭzidajǫ* signifie simplement « étant en train de bâtir », ainsi L. VI, 48 *podobĭnŭ estŭ človĕku zižd̨ǫštju xraminǫ* « ὅμοιός ἐστιν ἀνθρώπῳ οἰκοδομοῦντι οἰκίαν » ; ici *zižd̨ǫštju* signifie simplement « qui travaille à bâtir ».

Le rôle « perfectivant » des préverbes et la constitution des imperfectifs dérivés sont les deux faits sur lesquels repose le système de l'aspect en slave. Pour donner à un verbe imperfectif ordinaire l'aspect perfectif sans en modifier le sens d'ailleurs, il suffit d'y adjoindre un préverbe de sens faible. Le préverbe *po-* est l'un des plus employés à cet effet ; en face de *mažǫ, mazati* « oindre », on aura donc le perfectif *po-mažǫ, po-mazati,* qui ne diffère de *mažǫ,*

mazati que par l'aspect. Il arrive souvent que le préverbe, sans rien ajouter au sens, augmente la valeur expressive du verbe ; ainsi dans *u-mrěti, umirati, u-* exprime la séparation. Le préverbe *vŭs-, vŭz-* indique la montée de l'impression éprouvée dans un cas tel que le perfectif *vŭz-al(ŭ)-kati* en face de l'imperfectif *al(ŭ)kati* « avoir faim ». L'emploi de préverbes variés permet au slave d'ajouter à ses verbes, outre l'indication de l'aspect, des nuances expressives diverses. Ainsi, comme on l'a noté, l'aspect slave comportait la combinaison d'une catégorie grammaticale et de notions concrètes.

L'addition d'un préverbe rendant perfectif un verbe simple, il est arrivé inversement que les dialectes slaves ont tiré des imperfectifs de perfectifs par ablation du préverbe. Par exemple, en serbo-croate, il y a deux verbes *bĭti*, prés. *bĭjēm* : l'un, ancien, au sens de « battre », l'autre, nouveau, au sens d' « abattre, tuer », qui est l'imperfectif tiré secondairement du perfectif *ù-biti* (et de même en russe : *bit'* « tuer » dans la langue des chasseurs) ; il y a deux verbes *tèći*, l'un signifiant « couler », l'autre signifiant « acquérir » et qui est l'imperfectif de *s-tèći* ; il y a deux présents *djȅnēm*, l'un perfectif au sens de « poser », l'autre imperfectif en tant qu'il fait couple avec le perfectif *sà-djenēm, sà-djesti* « mettre le foin en tas » ; etc. Et voir § 318.

320. — Les imperfectifs « indéterminés » tels que *voditi, nositi* ne sont pas susceptibles de devenir perfectifs par addition d'un préverbe ; par suite *privoditi, prinositi* servent d'imperfectifs à *privesti, prinesti*. Comme *xoditi* est l'indéterminé qui fait pendant au déterminé *iti*, il existe des couples : *vŭn-iti* : *vŭ-xoditi* ; *iz-iti* : *is-xoditi* ; *vŭz-iti* : *vŭs-xoditi* ; etc. ; il y a ici un type de supplétisme propre au slave ; on sait d'ailleurs que *iti* emprunte à la racine qui fournit *xoditi* ses participes passés : *šĭdŭ, šĭlŭ* (pol. *szedł*). Le déterminé (tendant à la valeur perfective) *vrŭgǫ, vrĕšti* « jeter » a pour indéterminé correspondant *metǫ, metati* ; ainsi J. VIII, 7 *vrŭdzi kamenĭ* « qu'il jette une pierre », mais J. X, 32 *kameńije metete* « vous jetez des pierres » ; par suite *vŭmetajǫ, vŭmetati* sert d'imperfectif à *vŭvrŭgǫ,*

vŭvrěšti, qui est perfectif ; toutefois *metǫ* n'est pas assez nettement indéterminé pour servir à lui seul d'imperfectif dans les formes à préverbe, et l'on a recours à l'imperfectif dérivé en *-a- vŭmetajǫ* (et *vŭmětajǫ*, voir § 324) ; si l'on trouve le participe présent passif *vŭmetomŭ* « étant jeté » au lieu de l'usuel *vŭmetajemŭ* (*vŭmětajemŭ*), c'est avec une nuance spéciale, rarement exprimée, de participe présent perfectif (cf. § 310) : Mt. VI, 30 *sěno... utrě vŭ ogni vŭmetomo* « τὸν χόρτον... αὔριον εἰς κλίβανον βαλλόμενον » dans le Marianus (les autres manuscrits ont simplement *vŭmětajemo*).

321. — Certains présents en *-je-* essentiellement imperfectifs ne sont pas non plus susceptibles de devenir perfectifs. C'est le cas de *jemljǫ* qui s'oppose à *imǫ* « je prendrai » ; l'imperfectif *vŭzemljǫ, vŭzĭmati* s'oppose ainsi au perfectif *vŭzĭmǫ, vŭzęti* « enlever ». Il en est de même de *dajǫ, stajǫ* qui sont les imperfectifs correspondants aux perfectifs simples *damĭ, stanǫ*. Le type en *-je-* a donc pu servir à fournir des imperfectifs : ainsi v. sl. *dvižǫ, dviženi*, inf. *dvidzati*, en face de *dvignǫti* « mouvoir » ; *skačǫ, skačeši*, inf. *skakati* (r. *skačú, skáčeš, skakát*, etc.), en regard de *skočiti* « sauter » (voir § 302) ; le fait a une large extension dans certains parlers slaves ; en vieux slave même, le Suprasliensis présente un assez grand nombre d'imperfectifs dérivés tels que *naričǫ, naričeši*, inf. *naricati* « nommer », pour *naricajǫ, naricaješi* des premiers traducteurs.

La même observation s'applique aux imperfectifs en *-ovati* du type *kupovati* en face de *kupiti*. Ce type, primitivement dénominatif (voir § 234), a servi dès le vieux slave à fournir des imperfectifs dérivés de verbes rendus perfectifs par l'addition d'un préverbe : ainsi *pokazovati*, à côté du dérivé en *-a- pokazajǫ*, inf. *pokazati*, imperfectif de *pokažǫ*, inf. *pokazati* « montrer » (où la forme d'infinitif était ambiguë). Il est devenu dans les langues slaves un des types les plus productifs d'imperfectifs dérivés : ainsi tch. *přepisovati*, prés. *přepisuje-*, de *přepsati* « transcrire » ; ultérieurement, une partie des dialectes lui ont substitué un type nouveau en *-yvati* (voir § 326), soit seu-

lement au thème d'infinitif : pol. *przepisywać*, prés. *przepisuje-*, s.-cr. *prepisívati*, prés. *prepìsujē-*, imperfectif de pol. *przepisać*, s.-cr. *prepísati* ; soit aussi au thème du présent, mais plus rarement : r. *perepísyvat'*, prés. *perepísyvaje-*, de *perepisát'*.

Les verbes en *-ĭtŭ*, inf. *-ĕti*, qui expriment l'état, sont par là même essentiellement imperfectifs, et l'addition d'un préverbe ne leur donne pas toujours l'aspect perfectif. *Stojitŭ, stojati* « être debout », *sĕditŭ, sĕdĕti* « être assis » et *ležitŭ, ležati* « être couché », qui forment un groupe naturel, et s'opposent aux perfectifs *stati* « se mettre debout », *sĕsti* « s'asseoir », *lešti* « se coucher », sont essentiellement imperfectifs, et l'adjonction d'un préverbe ne change pas l'aspect : *nastojati, prisĕdĕti, naležati*, etc. sont imperfectifs. De même *o-drŭžati* et *u-drŭžati* « tenir », *pomĭnĕti* « se souvenir », d'autres encore, demeurent imperfectifs malgré la présence de préverbes. Mais, dès l'époque des premiers monuments du slave, le maintien de l'aspect imperfectif dans les verbes en *-ĭtŭ, -ĕti* munis de préverbes donnait l'impression d'aller contre une règle générale, et l'on tend à employer comme perfectifs ceux de ces verbes dont la valeur imperfective malgré le préverbe n'était pas solidement fixée dans l'usage : *umlŭčati* « se taire » est en vieux slave un perfectif. Dans certains textes, *prozĭrĕti* est imperfectif ; mais il est perfectif dans la traduction de l'Évangile, et il a l'imperfectif dérivé *prozirati*. Les cas comme l'imperfectif r. *zaviset'* « dépendre » deviennent exceptionnels, et il n'apparaissent qu'avec des verbes de sens abstrait, c'est-à-dire d'origine savante, et qui sont plus ou moins isolés des formes sans préverbe : en russe, *zaviset'* n'a pas le même accent que *viset'* ; en tchèque, *záviseti* ne présente pas le préverbe ordinaire *za-*, mais une forme à allongement du type des dérivés nominaux. Ceci même rend d'autant plus frappants les exemples conservés.

L'infinitif en *-ĕti* semble avoir été lié à l'aspect imperfectif ; car les verbes en *-ějetŭ, -ĕti* fournissent aussi des exemples du maintien de l'aspect imperfectif malgré l'ad-

jonction d'un préverbe, ainsi en vieux slave *poslušajetŭ* « il écoute », *zapustějetŭ* « il devient vide » ; etc.

322. — Donc, en slave commun, l'adjonction d'un préverbe ne rendait nécessairement perfectifs que les verbes dont le sens se prêtait à cet aspect. Mais les verbes dont l'aspect est essentiellement imperfectif (imperfectifs « indéterminés ») conservaient cet aspect malgré la présence d'un préverbe. Si cet usage a tendu à changer dès l'époque du slave commun, c'est que le maintien de l'aspect imperfectif à des verbes pourvus de préverbes à tendu à devenir la propriété d'une catégorie spéciale de verbes, les imperfectifs dérivés en *-ajetŭ, -ati.*

Seuls ont continué à participer à cette propriété quelques verbes qui ont gardé leur valeur ancienne, ainsi v. sl. *privoditi, prinositi* et *vŭzemljǫ* qu'on attribue à la catégorie des imperfectifs dérivés. Mais même là la règle générale agit. Ainsi, en face du déterminé *ženetŭ, gŭnati* « chasser », l'indéterminé *gonitŭ, goniti* conservait avec un préverbe sa valeur imperfective ; au perfectif *izgŭnati,* le vieux slave oppose donc l'imperfectif *izgoniti* qui lui sert d'imperfectif dérivé. Mais, dès les textes vieux-slaves, on voit apparaître un dérivé en *-ati,* fait sur *-goniti* : *poganjati* se lit dans le Psalterium sinaïticum, et le copiste du Zographensis substitue *izganjati* à un ancien *iz-goniti* Mc VI, 13 ; *-ganjati* figure dans tous les groupes slaves : en russe, en serbe et en slovène, en polonais, en tchèque et en sorabe ; si la formation de *-ganjati* n'est pas slave commune, du moins elle était conforme à une tendance générale du slave.

Deux choses sont certaines : d'une part, le maintien de l'aspect imperfectif à des verbes d'aspect essentiellement imperfectif munis de préverbes n'était pas en slave commun un trait particulier aux imperfectifs dérivés en *-ajetŭ, -ati.* D'autre part, comme le type en *-ajetŭ, -ati* était le seul type productif à présenter cette particularité et que, par suite, il servait à fournir des imperfectifs aux verbes que l'addition d'un préverbe rendait perfectifs, le maintien de l'aspect imperfectif malgré l'emploi de préverbes a paru être une propriété de cette formation, et l'on a tendu à la lui

réserver. De là est venu le caractère spécial de cette catégorie des imperfectifs dérivés en *-ajetŭ, -ati,* sans laquelle tout le système de l'aspect slave serait impossible ; c'est la formation d'aspect constant autour de laquelle s'organisent tous les faits relatifs à l'aspect.

Cette formation, en devenant régulière en regard de verbes munis de préverbe, est en même temps devenue un type de dérivés imperfectifs du groupe perfectif du préverbe et du verbe. Si *pri-nositi, vŭz-emljǫ* sont des formes à préverbe des verbes d'aspect essentiellement imperfectif *nositi, jemljǫ,* il n'en est pas de même, le plus ordinairement, des imperfectifs dérivés en *-ajetŭ, -ati*: *u-mirajetŭ,* inf. *umirati,* est directement dérivé de *u-mĭrǫ, u-mrěti* « mourir » ; il n'existe pas d'imperfectif **mirati.* Chacune des formes à préverbe de *rešti* « dire » a son imperfectif dérivé : *na-rešti*: *naricati, pro-rešti*: *proricati, ot-rešti*: *otricati* ; le procédé de formation de ces imperfectifs est le même (pas nécessairement : cf. *prěrěkati,* § 323), mais aucun d'eux n'est analysable en un préverbe et une forme verbale, et *-ricati* n'est pas un verbe, mais une formation de la racine du verbe *rešti* propre à ce type de dérivés imperfectifs. Il en a été de même dans la suite des imperfectifs dérivés en *-ovati* et *-yvati* (voir § 321) : *-pisyvati* n'apparaît en russe que dans *perepísyvať, zapísyvať,* etc., dérivés de *pere-pisáť, za-pisáť,* etc. ; si le polonais a un verbe *pisywać,* c'est dans un type spécial de fréquentatifs qui a été créé secondairement à l'imitation de *przepisywać, odpisywać,* etc. ; le tchèque a une forme différente : *psávati, psávám,* tirée de *psáti.* Dans les dialectes modernes qui ont conservé les couples anciens du type *prinesti* : *prinositi,* les formes *-nositi, -voditi, -xoditi,* etc. ne représentent plus qu'un procédé traditionnel de formation d'imperfectifs dérivés en regard des perfectifs *-nesti, -vesti, -iti,* etc. : le russe *naxodítʹ* est l'imperfectif de *najtí* « trouver » et n'a plus de lien réel avec *xodítʹ* « marcher », dont les formes à préverbe (*za-xodítʹ* « se mettre à marcher », etc.) sont perfectives ; en serbo-croate, l'imperfectif de *náći* « trouver » est *nàlaziti,* et le type en *-laziti* est général dans les imperfectifs

des formes à préverbe de *ìći* « aller » (*mimoìlaziti*, etc.), de façon tout à fait indépendante du verbe *lăziti*, qui a pratiquement disparu de la langue.

Le type en *-ajetŭ, -ati* a aussi fourni des imperfectifs à quelques verbes simples, perfectifs par eux-mêmes. On a déjà signalé *padajetŭ, padati* en regard du perfectif *padetŭ, pasti*. Il y a de même des dérivés comme *ražd̀ajetŭ, ražd̀ati* en regard du perfectif *roditŭ, roditi* « engendrer ». Pour donner un infinitif aux présents en *-je-* qui servent d'imperfectifs à des perfectifs simples, la langue a recouru à des formes en *-ati* dérivées de ces présents, là où *-je-* s'ajoute à une racine terminée par voyelle : de *dajǫ, stajǫ*, on a tiré ainsi les infinitifs *dajati, stajati*.

323. — La formation du type en *-ajetŭ, -ati* est soumise à des règles. Le suffixe est *-a-* (voir § 317), auquel s'ajoute au présent le suffixe *-je-* dont la valeur est celle d'un suffixe d'imperfectif. Si la syllabe qui précède renferme une ancienne longue ou une ancienne diphtongue, elle demeure telle quelle (au moins à l'intonation près) ; on a ainsi v. sl. *pasti* : *padati* ; *vŭzbuditi* : *vŭzbuždati* ; *vŭzvratiti* : *vŭzvraštati* ; *sŭpasti* : *sŭpasati* ; *podvignǫti* : *podvidzati* ; *pomrŭknǫti* : *pomrŭcati* ; etc. Mais si la syllabe qui précède la syllabe où figure le suffixe *-a-* a une ancienne voyelle brève, cette voyelle s'allonge, et de là résultent les alternances :

perfectif	*e*	*o*	*ĭ*	*ŭ*
imperfectif	*ě*	*a*	*i*	*y*.

Ainsi l'on a : *po-grebetŭ, po-greti* « ensevelir » : *pogrěbajetŭ, pogrěbati* ; *roditŭ, roditi* « engendrer » : *ražd̀ajetŭ, ražd̀ati* ; *u-mĭretŭ, u-mrěti* « mourir » : *umirajetŭ, umirati* ; *pri-zovetŭ, pri-zŭvati* « appeler » : *prizyvajetŭ, prizyvati* ; *ob-lobŭžetŭ, ob-lobŭzati* « embrasser » : *oblobyzajetŭ, oblobyzati*.

Les exemples cités enseignent trois choses :

1° La longue caractéristique est le plus souvent celle d'une voyelle radicale ; mais, comme on le voit par *oblobyzati* et par *svoboditi* « libérer » : *svobaždati*, c'est la voyelle présuffixale, en tant que telle, qui subit l'allongement.

2° L'allongement atteint des voyelles développées en slave même ; ainsi l'*ĭ* de *u-mĭrǫ* n'est pas un ancien *i* ; il s'agit ici d'un i.-e. **m°re-* avec ° devant voyelle.

3° La voyelle allongée est de préférence la plus fermée que présente le verbe. Si donc un verbe offre des alternances vocaliques, la voyelle allongée est toujours *ĭ* ou *ŭ* plutôt que *e* ou *o*. On l'a vu par *umirati* en face de *u-mrĕti* (de **-merti*) et par *prizyvati* en face de *zovetŭ*, inf. *zŭvati*. De *narekǫ, narešti* « appeler », dont l'impératif *narĭci* est en vieux slave la seule forme à vocalisme *ĭ*, l'imperfectif dérivé est du type *naricati* ; mais alors on trouve aussi *-rĕkati*, ainsi *prĕrĕkati*.

Quand la voyelle du verbe simple est une brève suivie d'un groupe de consonnes, c'est-à-dire de *s* ou *z* plus consonne, l'opposition vocalique n'a pas lieu en principe : *krĭstiti* « baptiser » : *krĭštati* ; *istŭštiti* « vider » : *istŭštati* ; etc. Toutefois l'analogie a entraîné l'usage de l'alternance en divers cas : *blĭsnǫti* « briller » : *bliscati sę* ; *prigvozditi* « clouer » : *prigvažd̆ati*. De même, en face de *sŭmotriti* « considérer », on a à la fois *sŭmotrjati* et *sŭmatrjati*.

La longue du type *naricati*, en face de *narekǫ* (*narĭci*), *narešti*, ou *xapati* en face de *xopiti* « mordre », a été utilisée même dans les présents en *-je-* servant d'imperfectifs dérivés (voir § 321), ainsi dans les formes du Suprasliensis *narīčǫ*. *xapljǫ*.

324. — La longue radicale des imperfectifs dérivés résulte pour la plus grande partie d'innovations propres au slave ; mais la tendance à utiliser ces allongements pour caractériser des verbes de caractère éminemment duratif est ancienne : le lituanien a des oppositions du type de *stìkti* : *stỹgoti*. Le principe du fait est de date indo-européenne ; le latin oppose à *oc-culō* (de **kelō*, cf. irl. *celim*, v. h. a. *helan*) le verbe essentiellement duratif *cēlāre*, avec *ē*. Le vieux slave *-mĕtati* (dans *vŭ-mĕtati* « jeter dans », etc.), à côté duquel on trouve d'ailleurs aussi *-metati* avec la même valeur (§ 320), répond à lette *mētât*. Seulement ce qui se trouve assez souvent en baltique, et sporadiquement en latin, est devenu en slave une caractéristique normale.

Ailleurs, le vocalisme zéro est fréquent devant le suffixe *-ā-* : lat. *cubāre, parāre,* v. irl. *scaraim,* etc. ; ce type n'a pas disparu en slave : c'est celui que présente au présent le verbe unique en son genre *imamĭ* « je possède » (de **jĭmamĭ*, cf. pol. *mam*), et qui est courant dans les infinitifs en *-ati* de verbes généralement imperfectifs : *pĭsati,* en face de *pišǫ* ; *bĭrati,* en face de *berǫ* ; *imati* (de **jĭmati*), en face de *jemljǫ* ; etc. Ainsi, d'un même type indo-européen en *-ā-* à valeur durative, le slave a tiré, d'une part, des infinitifs en *-a-ti* à vocalisme radical zéro, et de l'autre, ses imperfectifs dérivés en *-a-jetŭ, -a-ti,* à voyelle radicale longue en syllabe ouverte.

325. — Bien que les modèles qui ont servi de points de départ à la constitution du type des itératifs slaves à allongement soient anciens, les longues des imperfectifs dérivés slaves résultent pour la plupart d'allongements réalisés en slave même. A la différence de ce qui s'est passé dans lit. *stýgoti,* il en est résulté que ces longues ont été intonées douces. Originairement, l'accent des imperfectifs dérivés reposait sur la syllabe radicale, et cette place de l'accent s'est maintenue dans le cas où la longue est ancienne, et par suite intonée rude ; on a donc : r. *pádať, pádaju,* et s. *pàdati, pàdām* ; r. *bégať, bégaju* et s. *bȅgati, bȅgām* ; r. *dvígať, dvígaju* et s. *dȉzati* (prés. *dȉžēm*) ; etc. Mais là où la longue présuffixale est douce comme résultant d'un allongement récent, l'accent glisse de cette longue douce sur l'*a* rude suivant. Le serbe a donc les infinitifs : *lémati* (*lijèmati*), *rádati, bírati, bívati,* qui mettent en évidence l'intonation douce des longues présuffixales *ě, a, i, y* ; pour les présents serbes *lêmām* (*lȉjemām*), *rȃđām, bîrām, bîvām,* où *-aje-* s'est contracté en *-ā-*, voir § 186 *bis*. De même, là où le serbe a le présent en *-je-* pour l'imperfectif dérivé : *pro-rícati, prò-rīčēm* ; *díhati* (de *dyxati*), *dȉšēm* ; etc. En russe, où *-aje-* ne se contracte pas, et où il y a déplacement d'accent au présent comme à l'infinitif, ce déplacement a eu pour conséquence que l'accentuation sur l'*a* suffixal est devenue une caractéristique de l'imperfectif dérivé. La forme *bégať,* où le *ě* ancien a conservé son

ancienne accentuation, est devenue un simple indéterminé, dont la forme à préverbe est perfective, soit *izbégať* : pour avoir un imperfectif dérivé, il a fallu créer une forme ayant l'accentuation régulière des imperfectifs dérivés : *izbegáť*.

326. — Le *y* intoné doux de *byvati*, r. *byváť*, s. *bívati* n'est donc pas identique à l'*y* représentant un ancien *ū* (cf. lit. *búti*) intoné rude de *byti*, r. *byť*, s. *bȉti*. Il provient de l'allongement de l'*ŭ* qu'on observe dans des participes comme *za-bŭvenŭ*. L'opposition des formes comme *byti* : *byvati*, *kryti* : *-kryvati* (avec *y* allongé de *ŭ*, cf. *-krŭvenŭ*) a donné l'impression que *v* était un élément adventice inséré entre *y* et *a*. Dès lors, on a pu se servir de ce *-v-* pour éliminer des « hiatus » et obtenir des dérivés imperfectifs de thèmes terminés par des voyelles ; de là le type v. sl. *u-biti* : *ubivati* ; *koničati* : *koničavati* ; etc.

Les imperfectifs dérivés en *-yva-* qui jouent un si grand rôle en russe, en polonais et en serbo-croate ont été substitués, complètement ou partiellement, à un type en *-ujǫ*, *-ovati* (voir § 321) ; c'est ce que montre la flexion de ces déverbatifs en polonais : *pokazywać*, prés. *pokazuję*, et en serbo-croate : *pokazívati*, prés. *pokàzujēm* (de pol. *pokazać*, s.-cr. *pokázati* « montrer »). Dans la formation de ce type nouveau, les imperfectifs dérivés comme *byvati*, *-kryvati*, avec la forme *-va-* du suffixe, ont dû jouer un rôle ; mais l'action dominante a été exercée par les dérivés imperfectifs de verbes en *-ov-*, qui sont en *-yva-*, que le degré *ŭ* soit attesté ou non dans les verbes perfectifs : *prizyvati*, de *pri-zovǫ*, inf. *pri-zŭvati* ; *osnyvati*, de *o-snujǫ* (et *o-snovǫ*), inf. *o-snovati*. Le développement a eu lieu indépendamment dans les dialectes slaves, et l'accent ne concorde pas en russe et en serbo-croate : le type r. *pokázyvať* (prés. *pokázyvaju*) garde l'accent du type des dénominatifs en *-ovati* (*besédovať*, *sovétovať*, etc.) ; le type s.-cr. *pokazívati* (prés. *pokàzujēm*, imparfait *pokàzīvāh*) a l'accent des déverbatifs en *-(v)ati* et l'*i* long issu de *y* intoné doux (*pokrívati*, *osnívati*, *potkívati*, etc.).

327. — Parmi les formes slaves communes, on observe deux couches successives de formations en certains cas. La

formation du type des imperfectifs dérivés étant ancienne et proche du temps où le sentiment des racines existait dans la langue, les imperfectifs dérivés les plus anciens sont tirés du thème dénué de toute caractéristique non constante dans le verbe ; c'est dire que, par exemple, dans les verbes en *-netŭ, -nǫti* où l'élément *-ne-* ne figurait pas à toutes les formes, *-n-* ne figure pas dans l'imperfectif dérivé ; ainsi de *utonetŭ, utonǫti* « disparaître par immersion », aor. *utopŭ*, l'imperfectif dérivé est *utapati* ; et de même dans tous les cas analogues ; il suit de là que, pour tous les verbes radicaux, l'imperfectif dérivé ne comprend d'autre radical que la racine même. Dans le cas où le verbe perfectif a un infinitif en *-ati*, il se trouve par hasard que l'infinitif de l'imperfectif dérivé se distingue de son perfectif uniquement par le vocalisme radical : *posŭljǫ, posŭlati* : *posylajǫ, posylati*. Là où le vocalisme ne comporte pas de différence, il y a confusion à l'infinitif (à l'accentuation près) : v. sl. *sŭkažǫ, sŭkazati* : *sŭkazajǫ, sŭkazati*. On n'a aucune donnée sur les différences d'accentuation ou d'intonation qui pouvaient assurer en vieux slave la distinction entre *sŭkazati* perf. et imperf. au thème d'infinitif, mais il importe de noter que l'imperfectif *sŭkazati* tend de bonne heure à être remplacé par *sŭkazovati* (voir § 321). Dans un cas où les formes perfective et imperfective ont les mêmes caractéristiques morphologiques aux deux thèmes de l'infinitif et du présent, le serbo-croate accentue d'une part *pògledati, pògledām*, perf., de l'autre *poglédati, pòglēdām*, imperf. ; mais ces différences d'intonation et de place de l'accent étaient un moyen trop peu expressif de marquer des oppositions dont l'importance était considérable, et l'on conçoit que la langue ait recouru à des procédés de formation plus propres à attirer l'attention (cf. s.-cr. *pogledívati* à côté de *poglédati*).

328. — Dans les verbes en *-itŭ, -iti*, comme *ložitŭ, ložiti*, l'*i* du présent *ložitŭ*, intoné doux, n'est pas identique à l'*i* de l'infinitif *ložiti*, intoné rude ; par suite il a été fait abstraction de *-i-* dans la formation de l'imperfectif dérivé : en face de *po-ložiti* on a *po-lagati* (s. *po-lágati*), où *-laga-*

repose sur *-log+a-*, avec *o* allongé en *a*. L'imperfectif dérivé de *stǫpiti* est *-stǫpati* (*o-stǫpati, pri-stǫpati,* etc.). Mais cet usage ancien n'a laissé de traces que dans quelques verbes : *xytiti* : *-xytati* ; *lomiti* : *-lamati* ; *-točiti* : *-takati*. De pareils imperfectifs donnaient l'impression de formes indépendantes ; on recourt, à la place, à un type nouveau où l'*i* figure devant *-a-* sous la forme *j*, soit : *prositi* : *-prašati* ; *roditi* : *ražđati* ; etc. Ces deux couches de formations marquent le contraste entre deux époques de la langue, l'une où existait un sens de la racine, l'autre où le verbe était constitué en une conjugaison à deux thèmes.

LE VERBE

III

Flexion.

329. — L'indo-européen avait deux séries de désinences, dites les unes actives, les autres moyennes.

Le grec et l'indo-iranien ont les deux séries au complet et les opposent systématiquement par le sens. Il n'est pas sûr que la distinction ait été aussi nette et aussi complète dans tous les dialectes indo-européens. En tout cas, les désinences moyennes ont été éliminées plus ou moins tôt par toutes les langues indo-européennes. Le slave n'en a rien ni au présent ni à l'aoriste. Seule a survécu une forme, *vědě* « je sais », dans un ancien thème de parfait, sans valeur moyenne. La moitié des désinences personnelles des verbes se trouvait ainsi éliminée d'un coup. Ce qui s'exprimait par ce procédé l'a été en grande partie au moyen du réfléchi *sę* (voir § 355).

L'impératif était caractérisé en indo-européen par des désinences propres, type gr. φέρε et ἴθι, etc. Le slave n'en a rien conservé, et tout l'impératif indo-européen a disparu. Il a été remplacé par les restes de l'ancien optatif.

Le thème du parfait avait des désinences propres. Sauf *vědě* (§ 355) et peut-être, de façon plus douteuse, la forme *-mó* de la 1re personne du pluriel (§ 341), le slave n'en a rien gardé : toute la flexion personnelle du parfait a été éliminée.

En somme il n'a subsisté que la distinction entre les désinences dites primaires, qui caractérisent le présent du

verbe, et les désinences dites secondaires, qui caractérisent le prétérit — aoriste et imparfait — et qui ont servi aussi à l'optatif, passé au rôle d'impératif. Cette distinction n'était nette et complète en indo-européen — ou du moins en grec et en indo-iranien, les seules langues dont les formes anciennes sont bien connues — qu'aux trois personnes du singulier et à la 3e du pluriel ; pas plus que le grec ou le latin, le slave ne la possède à la 1re et à la 2e personnes du pluriel ; sur le duel, voir § 351 et suiv.

Les différences de flexion existant entre le type thématique et le type athématique ont été en grande partie supprimées.

Celles des langues slaves qui ont éliminé l'aoriste et l'imparfait ont simplifié plus encore : elles n'ont plus, dans l'ensemble de la flexion, que des représentants du type primaire des désinences actives du présent.

La flexion personnelle du verbe indo-européen a donc subi en slave une réduction très grande, par suppression d'une partie des formes.

330. — Au contraire, les formations nominales du verbe se sont conservées et même développées.

De même qu'il y avait des désinences actives et moyennes, l'indo-européen avait des participes actifs et moyens (où l'opposition du sens n'était pas toujours nette : hom. φάμενος sert de participe à φημι) : gr. φέρων et φερόμενος par exemple. Le slave a conservé les deux types, en utilisant le type moyen généralement pour exprimer le passif : *bery* « prenant » s'oppose ainsi à *beromŭ* « étant pris ».

Si le parfait à forme personnelle est sorti de l'usage, son participe de type actif s'est maintenu, et, en face de *mĭry* « mourant », on a un participe passé reposant sur l'ancien participe parfait actif : *mĭrŭ* « étant mort » (voir § 275).

Il n'y a pas de participe parfait moyen ; c'est que l'indo-européen n'avait pas, pour cette forme, une caractéristique propre. Mais la lacune est comblée par les représentants des anciens adjectifs radicaux indo-européens en **-to-* et en **-no-* (voir § 285 et suiv.), qui ont pris une grande importance comme dans la plupart des langues indo-européennes ; ces

adjectifs sont entrés dans le système verbal, dont ils font partie intégrante ; la différence d'origine avec les anciens participes proprement dits et les anciens adjectifs en *-*no*- et *-*to*- entrés dans la conjugaison se manifeste par ceci que les participes passés passifs se construisent souvent avec un auxiliaire pour fournir des formes personnelles à valeur passive.

Le slave a ainsi un système complet de participes présents et passés, actifs et passifs. Les formes nominales entrées dans la conjugaison ont pris de plus en plus d'importance.

A ce système s'est ajouté une sorte de participe en *-lŭ* (construit avec auxiliaire) dont la formation est parallèle à celle du participe passé actif, et qui sert à former des temps composés (voir § 281).

Enfin chaque verbe a reçu un infinitif et un supin, qui sont des créations du slave.

331. — Ainsi, il y a eu d'une part réduction des formes personnelles, de l'autre conservation et développement des formes du type nominal, qui, en slave, font partie de la conjugaison au même titre que les formes personnelles. Les formations nominales ont eu des dérivés, dont deux types, celui des adjectifs en *-ĭnŭ* indiquant la possibilité (voir § 291), et surtout celui des abstraits neutres en *-ĭje* (voir § 401), ont été mis en rapport intime avec la conjugaison.

332. — Chacun des thèmes verbaux indo-européens avait trois modes : indicatif, subjonctif et optatif. Le slave a éliminé toute distinction de modes, et il n'a gardé que l'ancien indicatif, qui fait fonction à la fois d'indicatif et de subjonctif. L'optatif a été conservé, mais essentiellement en fonction d'impératif (l'ancien impératif ayant disparu), et par suite en restreignant progressivement sa flexion. Dans la phrase conditionnelle, le slave a amorcé la constitution d'une nouvelle forme modale, à l'aide de son participe en *-lŭ* et d'un auxiliaire (voir § 284) ; ce développement, dont l'importance est restée médiocre, n'empêche pas que la flexion personnelle du verbe slave ne comporte plus aucune forme modale proprement dite.

a. — *Flexion de l'indicatif présent.*

333. — Il y a en vieux slave trois types de présents, l'un anomal et comprenant seulement un petit nombre d'anciens présents athématiques, et deux normaux, l'un en *-e/o-*, l'ancien type thématique indo-européen, l'autre en *-i-* dont on a vu, § 240 et suiv., l'explication. Sauf un petit nombre de formes, ces trois types ont des flexions parallèles.

Les finales de la flexion personnelle du verbe slave se rattachent évidemment à celles de l'indo-européen. Mais la plupart offrent à l'explication des difficultés, qui ne sont pas résolues d'une manière sûre.

1re personne sing.

334. — C'est la seule forme où le type athématique indo-européen ait conservé en slave sa désinence propre, qui était en effet très caractéristique et qui a servi en grec à nommer le type : verbes en -μι. Cette désinence était i.-e. **-mi* : indo-iran. *-mi*, gr. -μι, lat., v. irl., got. *-m* ; le slave a *-mĭ* : *jesmĭ* « je suis », cf. skr. *ásmi*, zd *ahmi*, v. p. *amiy*, gr. εἰμι, lat. *sum*, v. irl. *am*, got. *im*. Le fait que le jer final de *-mĭ* est un *-ĭ*, non un *-ŭ*, est attesté par les manuscrits qui distinguent *-mĭ* et *-mŭ* ; le Zographensis est significatif à cet égard : il a régulièrement *-mĭ* au singulier ; et les graphies comme *prědami i* du Clozianus, *prědame i* du Marianus (voir § 125) confirment ce témoignage. La désinence *-mĭ* est conservée après des thèmes slaves terminés par consonne dans : *ěmĭ* « je mange » (cf. skr. *ádmi*), *damĭ* « je donnerai » (cf. gr. δίδωμι, etc.), et après un thème en *-a-* qui n'a pas de correspondant hors du slave : v. sl. *imamĭ* « je possède, j'ai », pol. *mam*, etc. De plus la désinence *-mĭ* tend à remplacer *-ě* de *vědě* dans le thème *věd-* qui est un ancien thème de parfait, mais dont la flexion est en slave une flexion de présent, d'où *věmĭ*. L'auxiliaire *bimĭ* des formes de conditionnel, dont le thème *bi-*, d'origine obscure,

a toujours ailleurs des désinences secondaires (2e-3e pers. sing. *bi*), a aussi *-mĭ* en vieux slave et dans d'autres dialectes ; il en est de même des vestiges de la 1re personne sing. de l'impératif, qui est l'ancien optatif : v. sl. *otŭpadĕmĭ*, etc. (voir § 284), fait qui est parallèle à l'emploi de -μι à la 1re personne du singulier de l'optatif grec : φέροιμι, mais qui, pas plus en slave qu'en grec, ne saurait être primitif. L'emploi de *-mĭ* était limité à ces formes en slave commun.

335. — L'ancien thème du parfait *vĕd-* a eu une désinence spéciale *-ĕ*, qui est une ancienne désinence moyenne, correspondant à skr. *-e*, qui représente i.-e. **-ai*. Pour l'emploi des désinences moyennes au parfait sans valeur spéciale, cf. le latin où le type *tutudī* est normal. Le thème de *vĕd-* ayant été fixé en slave sous la forme à vocalisme *o* qui était celle du singulier actif (skr. *véda*, gr. *Fοῖδα*, got. *wait* en regard de skr. *vidmá*, hom. *Fἴδμεν*, got. *witum*), la désinence *-ĕ* se trouve ajoutée à un thème ayant le vocalisme prédésinentiel *o* contrairement à l'usage indo-européen. La forme *vĕdĕ* est celle des textes vieux-slaves de rédaction postérieure aux premiers traducteurs, notamment du Suprasliensis ; on la trouve en vieux russe, dans le vieux slovène des Feuilles de Freising (*-uede*), en vieux tchèque (jusqu'au XVIe siècle) : *wiedie* ; elle est donc slave commune. Mais elle a tendu à s'éliminer ; déjà le traducteur de l'Évangile vieux-slave n'employait que *vĕmĭ*, et tous les parlers actuels ignorent *vĕdĕ* (à des traces adverbiales près).

336. — Dans les types normaux en *-e/o-* et en *-i-*, la 1re personne du singulier est caractérisée par *-ǫ* (v. sl. *-ǫ*, pol. *-ę*, russe, tch., s. *-u*). Ce *-ǫ* ne peut représenter qu'une voyelle longue *-ō-* ou *-ā-* suivie de nasale.

Il ne peut s'agir de *ā*. S'autorisant de ce que le présent slave sert à la fois d'indicatif et de subjonctif, on a souvent rapproché le *-ǫ* slave de lat. *-am*, 1re pers. sing. des subjonctifs tels que *legam* ; mais le subjonctif en *-ā-* n est connu de manière sûre qu'en italo-celtique ; du reste le subjonctif en *-ā-* était en italo-celtique un thème autonome, qui n'était pas lié à l'origine à l'indicatif correspondant : v. irl. *bia* en

face de *benaim*, v. lat. *ad-uenat* en face de *ad-ueniō*. Comme tout le reste de la flexion du présent slave repose sur la flexion du présent thématique indo-européen, cette hypothèse est arbitraire.

La 1re personne sing. du type thématique repose sur i.-e. **-ō* dans toutes les autres langues : gāth. *barā*, gr. φέρω, lat. *ferō*, v. irl. *-biur*, got. *baira*, et de même lit. *nešù* (de **nešúo*). La désinence **-m* (passée à **-n* comme toute *-m* finale dans la plupart des langues indo-européennes) de 1re personne sing. secondaire a été ajoutée à *-ō*, à peu près comme *-mi* l'a été dans le type indo-iranien que représente skr. *bhárāmi* (sur les essais faits pour préciser l'hypothèse, voir en dernier lieu Kickers, *I. F.*, XXXIX, pp. 126-127). C'était une première tentative de la langue pour caractériser nettement la 1re personne ; l'extension postérieure de *-m* dans la plupart des dialectes répond au même besoin qui s'est reproduit après la dénasalisation de *-ǫ* final : *-ǫ* (ou plus tard *-u*) avait trop peu de corps pour caractériser la 1re personne sing. par rapport à toutes les autres formes. Le ἀψευδῆων arcadien est trop discuté pour être invoqué ici.

Le *-úo* (*-ù*) de la 1re personne lituanienne était intoné rude. On a la preuve de l'intonation rude de sl. *-ǫ* par ceci que les thèmes verbaux accentués sur la tranche qui précède *-ǫ* et dans lesquels la tranche anciennement accentuée était brève ou intonée douce subissent le mouvement en avant de l'accent (voir § 182). Le russe a donc, en face des 3es personnes *kólet*, *vjážet*, *lížet*, etc., les 1res personnes *koljú*, *vjažú*, *lížú*, etc., tandis que l'on a : *réžu*, *réžet*, et *táju*, *tájet*, par exemple ; le serbe, qui a éliminé la 1re personne en *-u* presque partout, montre l'intonation radicale : *kȍljēm*, — *vêžēm*, *lížēm*, mais *rèžēm*, *tȁjēm*.

337. — La 1re personne en *-ǫ* figure dans le type en *-i-* comme dans le type en *-e/o-*. La forme *-jǫ* est la seule de tout le type slave en *-i-* qui présente la voyelle thématique ; tout le reste de la flexion est en *-i-*. Dans got. *sokja*, *sokjam*, *sokjand*, seules les formes qui dans le type thématique got. *baira* ont le représentant d'un ancien *e* n'ont pas la voyelle thématique : *sokeis*, *sokeiþ* (3e sing. et 2e plur.) ;

de même dans lat. *ueniō, ueniunt,* en face de *uenīs, uenit, uenītis* (et de plus *uenīmus*).

Les présents exprimant l'état ont en baltique la 1re personne en **-yō,* comme ils ont en slave la forme en *-jǫ,* et c'est la seule forme qui, en baltique comme en slave, ait la voyelle thématique : lit. *miniù, mìni,* comme v. sl. *mĭnjǫ, mĭnitŭ.*

338. — La finale *-ǫ,* qui caractérisait la 1re personne du singulier, se distinguait de toutes les autres finales du présent en ceci qu'elle ne comportait aucune consonne. Ce trait particulier joint à certaines autres circonstances a eu pour effet d'entraîner, au cours du développement propre de la plupart des dialectes slaves, la substitution de la désinence *-mĭ* des quelques anciens présents athématiques à la finale slave *-ǫ.* Le point de départ du fait a été le suivant : les verbes en *-ajǫ,* qui fournissaient le principal type des dénominatifs et tous les dérivés imperfectifs normaux, ont contracté *-aje-* en *-ā-* dans tous les dialectes autres que le russe (et aussi dans une partie des parlers russes) : le vieux slave a encore *dělaješi, dělajetŭ,* etc. ; mais plusieurs manuscrits ont déjà en abondance un type *dělaatŭ* (plus rarement *dělaaši*), qui aboutit par contraction à *dělatŭ* (*dělaši*). Dès lors, les dialectes autres que le russe ont eu une flexion du type *dělajǫ, dělāši, dělātŭ,* parallèle à celle de **jĭmamĭ, *jĭmaši, *jĭmatŭ.* Il s'est créé partout par analogie une 1re personne telle que *dělām* ; en russe seulement (non dans tous les parlers), le fait n'a pas eu lieu, parce que, d'une part, *délaješ, délajet* avaient subsisté, et que, de l'autre, **imam* n'existait pas : le russe dit *iméju.* Ce développement de *-ām* a eu lieu à date historique : le vieux serbe a régulièrement *-am* dès le XIIIe siècle, mais garde au début, au moins comme slavonisme, le souvenir de *-aju* ; le vieux tchèque a *-aju,* puis *-aji,* et *-ám* intervient vers le milieu du XIVe siècle ; durant un temps il y a flottement entre *-aji* et *-ám* dans les textes ; *-ám* domine à la fin du XIVe siècle et reste seul au XVe. En polonais, *-am* est déjà la forme du Psalterium Florianense. L'extension du type s.-cr. *glẽdām* (čak. *dẽlān*), slov. *dẹ̑lam,* b. *dělam,* tch.

délám, pol. *działam* (et r. dial. *povědam*) a donc eu lieu d'une manière indépendante dans chaque langue slave. C'est l'un des exemples les plus clairs du parallélisme de développement qui caractérise les langues slaves.

En polonais, où les voyelles nasales se sont maintenues, l'extension n'a pas dépassé ses limites initiales, et l'on y a *cierpię*, comme *trpiu* en vieux tchèque et *trŭpljǫ* en vieux slave ; en tchèque, les types en *-ěje-* (contracté en *ě* long comme *-aje-* en *-ā-*) et en *-i-* ont été atteints, et l'on a *umím*, *trpím*, mais les types *nesu*, *lížu*, *ději* (*děju*) subsistent ; le bulgare, qui a pour *-ǫ* un traitement spécial, se comporte comme le polonais, et il conserve l'ancien *-ǫ* même dans le type en *-i*, soit *ležá*, comme v. sl. *ležǫ*, r. *ležú*, pol. *leżę*, en face de tch. *ležím*. Le serbe et le slovène au contraire ont généralisé *-m*, dans le type en *-i-*, comme le tchèque, d'où s. *lèžīm* (ainsi depuis le xv^e^ siècle), slov. *ležím*, et même dans les types de *ližǫ* et de *beroǫ*, soit : s. *līžēm*, *bèrēm* (depuis la fin du xv^e^ siècle), slov. *ližem*, *bérem*. Le serbe n'a plus *-u* (représentant de *ǫ*) que dans deux verbes de caractère quasi auxiliaire : *hòću* « je veux », *mògu* « je peux ». Ceci tient à ce que, en serbe, les trois types de *plete-*, de *čuvā-* et de *držī-* sont devenus parallèles et que les désinences, partout identiques, s'ajoutent à *-e-*, *-ā-*, *-ī-*, sauf à la 3^e^ personne du pluriel dont l'aspect est un peu à part ; ceci a eu pour conséquence en serbe l'allongement de *e* dans le type *plete-* : *plètēš*, *pletémo*, *pletéte* (mais čak. *pletêš*, etc.). Une forme d'abord propre à un tout petit nombre de verbes est ainsi devenue générale ; l'arménien présente un développement tout pareil, ainsi *berem* « je porte », en face de gr. φέρω.

1^re^ personne plur.

339. — La 1^re^ personne plur. du vieux slave est en *-mŭ* : *beremŭ*, *prosimŭ*, *jesmŭ*. Le *-ŭ* est établi par le témoignage de manuscrits comme le Zographensis ; devant *j* initial d'un mot accessoire suivant, ce *ŭ* peut être noté *y* : *my utolimy i* Mt. XXVIII, 14 Mar. ; on a aussi *-mo* dans les

mêmes conditions : *ubiěmo i* Mt. XXI, 38 dans l'Assemanianus, et cf. à l'aoriste *požrěxomo i* Ps. XXXIV, 25 dans le Psautier du Sinaï.

340. — Dans le type de *berǫ*, c'est un *e* qui précède la désinence *-mŭ*. La voyelle indo-européenne était ici *o*, cf. gr. φέρομεν et got. *bairam*. En slave, ce vocalisme est conservé au prétérit, où l'on a *padomŭ* « nous sommes tombés », cf. le type gr. ἐφέρομεν, et *byxomŭ* de type thématique s'opposant à *by, byste* de type athématique (voir § 269); on le trouve de même à l'imparfait, création du slave (voir § 293 et suiv.): *-axomŭ* à côté de *-aše, -ašete*. L'*e* du présent *beremŭ* est dû à une action analogique : dans le type, fréquent en slave, des présents en *-je-* tels que *znajǫ, pišǫ, dělajǫ*, etc., l'ancien *o* passait à *e* : *znajemŭ* représente **znajomŭ*; au contraire *znajǫ* et *znajǫtŭ* s'y conservent, comme *berǫ* et *berǫtŭ* ; l'opposition de *berǫ, bereši, beretŭ, *beromŭ, berete, berǫtŭ* et de *znajǫ, znaješi, znajetŭ, znajemŭ, znajete, znajǫtŭ* (présentés ici sous l'aspect du vieux slave) apparaissait sans raison d'être, et l'on a fait *beremŭ* d'après *znajemŭ*. De plus, il y avait unité de voyelle dans le type en *-i-* : *prosimŭ*, comme *prosite*. Cette action analogique n'a pas eu lieu à l'aoriste, où la voyelle thématique n'est jamais précédée de *-j-* et où il n'y a pas de type en *-i-*.

341. — Les dialectes offrent ici une variété dont les origines sont anciennes, mais qui se justifie en partie par la nécessité de distinguer le pluriel du singulier après que le jer final de 1re pers. sing. *-mĭ*, 1re pers. plur. *-mŭ* dans le type athématique s'est amui, et ultérieurement après que *-m* s'est installé à la 1re personne du singulier. On trouve des représentants de *-mŭ, -mo, -me, -my* ; plusieurs langues offrent concurremment deux caractéristiques, dont l'emploi est alors différencié. Les quatre finales sont anciennement attestées : *-mŭ* en vieux slave ; *-my* dans le Suprasliensis et ailleurs ; *-me* dans des manuscrits bulgares ; *-mo* dans des manuscrits serbes dès le XIIe siècle. Comme il n'y a pas de désinence de cette série ayant un *u* en indo-européen, le *ŭ* de la finale sl. *-mŭ* représente i.-e. **o*. Les désinences indo-

européennes de 1re personne plur. offraient, dans des conditions inconnues, l'alternance *e/o* : le grec a -μεν en ionien-attique et en éolien, -μες dans les parlers occidentaux ; le latin a *-mus* (issu de **-mos*) ; en irlandais, on a *-m* issu de **-mo* (l'*o* pouvant être final ou suivi de consonne, *-s* ou *-n*) et *-mi* (issu de **-mē*, suivi ou non de consonne, ou issu de **-mesi*) ; le lituanien a l'alternance, mais avec vocalisme long : *-me*, de **-mė*, et *-ma*, de **-mo* (*-mė-si* et *-mo-si*) ; le gotique a *-m* (de **-me* ou **-mo*) à l'indicatif et *-ma* (de **-mē* ou **-mō*) au subjonctif ; en védique, on a *-masi* et *-mah* comme désinence primaire de présent et *-mă* comme désinence secondaire et désinence de parfait. Les formes possibles sont donc multiples : **-mĕs*, **-mĕn*, **-mĕ*, **-mŏs*, **-mŏn*, **-mŏ*. D'autre part, sl. *-mŭ* et *-mo* peuvent reposer sur **-mos*, **-mon* et *-*mo* (voir § 164), et sl. *-me* sur l'une quelconque des trois formes à *-e* bref. La désinence *-my* peut reposer sur i.-e. **-mōs* (voir § 164) ; mais on peut imaginer que *-my* soit la forme prise en slave par *-mŭ* devant un *j* suivant, et que cette finale ait été généralisée sous l'influence du pronom *my* « nous ». En ce qui concerne *-me*, on s'est demandé si le *-te* de la 2e personne n'a pas exercé une action. Les possibilités d'explication sont trop multiples pour qu'il soit licite de rien préciser, de rien affirmer.

La désinence *-mŭ* est la seule qui se lise dans la traduction de l'Évangile et du Psautier ; on a à la fois *pademŭ* « nous tomberons » et *padomŭ* « nous sommes tombés » ; elle est aussi de règle dans les Feuilles de Freising, bien que *-mo* soit la forme slovène actuelle. C'est la principale forme. Ceux des dialectes où *-m* (issu de *-mŭ*) ne risque pas d'entraîner une confusion avec la 1re personne du singulier ont gardé *-m* : le bulgare a *nesém* en face de *nesá* ; le russe a *nesëm* en face de *nesú*. Là où *-m* entraînerait confusion avec le singulier, on a recouru à *-me*, à *-mo* ou à *-my* ; ainsi le serbe oppose le pluriel *pletémo* « nous tressons » au singulier *plètēm* « je tresse » ; de même le slovène ; le tchèque oppose le pluriel *děláme*, *trpíme* au singulier *dělám*, *trpím* ; le bulgare oppose le pluriel *lĕkúvame* au singulier *lĕkúvam*, et le polonais le pluriel *działamy* au singulier *działam*.

Les quatre formes *-mŭ, -mo, -me* et *-my* se trouvent dans les trois groupes dialectaux : *-mŭ* en vieux slave et en bulgare, en russe, en tchèque, en vieux polonais ; *-mo* en serbe, en slovène, en slovaque et en petit russe (aussi en vieux russe occidental) ; *-me* en tchèque, en bulgare, en vieux russe (notamment à Novgorod) ; *-my* dans le vieux slave du Suprasliensis en quelques passages, en vieux russe, en polonais, en sorabe, en vieux tchèque. Les faits sont d'ailleurs troubles ; ainsi *-mo* du slovène n'a pas le caractère fermé de l'*o* ordinaire dans les anciens *o* slovènes, mais un *o* ouvert.

Dans le type athématique, *-mó* porte l'accent : bl. r. *damó, jemó,* p. r. *damó, vimó, jimó,* s. *dámo,* et aussi *lomímo.* On en a tiré l'hypothèse que *-mó* serait originairement une désinence secondaire du type de la désinence de parfait skr. *-má* dans *vidmá* ; dans ce cas, on admettrait que les désinences diverses du slave se ramènent à deux désinences anciennes, *-me* et *-my* résultant de développements secondaires : *-mŭ,* issu de **-mos* ou *-*mon,* dans les types normaux de présent, et **-mó* dans le type athématique par l'intermédiaire de formes comme *věmo,* ancien parfait (1re pers. sing. *vědě*).

2e personne sing.

342. — La 2e personne sing. est caractérisée en vieux slave par *-ši* après voyelle : *bereši, prosiši, imaši,* par *-si* après les thèmes (tous de type athématique) terminés par consonne : *jesi* (**es-*), *dasi* (*dad-*), *ěsi* (*ěd-*), *věsi* (*věd-*). Cette caractéristique fait deux difficultés : le *š* après voyelle et l'*i* final. Ni la désinence active i.-e. **-si* (skr. *dádāsi, bhárasi*), ni la désinence moyenne **-sai* (skr. *datsé, bhárase,* gr. φέρεαι, d'où φέρῃ) ne rendent compte de la forme. I.-e. **-sai* pourrait aboutir à sl. comm. **-si* ; mais on ne voit pas pourquoi la 2e personne aurait généralisé les désinences moyennes alors que toutes les autres ont les désinences actives ; et le *-ši* après voyelle serait inintelligible ; car devant *-i* issu d'une ancienne diphtongue, on attend *ś*, et non *š* :

on a par exemple au nominatif pluriel *dusi*; du reste, là où le **-ai* caractéristique des désinences moyennes primaires est conservé, dans *vědě*, il apparaît sous la forme sl. comm. *-ě*. La désinence active i.-e. **-si* aurait donné **-sĭ*, et, après *i*, **-šĭ*; on conçoit que **-šĭ*, qui serait phonétique dans le type **prosišĭ*, se soit étendu par analogie à **berešĭ* et à **jimašĭ*: partout où *s* et *x* (*š*) ont été en concurrence dans des formes de même valeur, c'est *x* (*š*) qui a été généralisé, ainsi au locatif pluriel *ženaxŭ* d'après *vlĭčěxŭ, synŭxŭ*, etc. (voir § 32). Le lituanien a à la 2e personne du singulier *nešì* (de **nešíe*) « tu portes », le grec a φέρεις, le vieil irlandais a des formes qui s'expliquent aussi en partant d'une finale telle que **-ĕi* à la 2e personne du type thématique; si le slave a hérité d'une 2e personne **beri*, en regard de **prosišĭ* de type athématique, on est peut-être en présence d'une contamination : *beri* et *prosišĭ* se seraient influencés l'un l'autre, et l'on aurait eu v. sl. *bereši, prosišĭ*. Ceci n'est, bien entendu, qu'une hypothèse.

343. — Dans tout le slave moderne, la finale de 2e personne sing. du présent est de la forme *-š*, et non **-šĭ*. Et les témoignages attestant cette finale commencent de bonne heure; on lit *podasĭ* déjà sur les Feuilles de Kiev. Le texte vieux-slovène des Feuilles de Freising présente *-si* dans *iezi* (v. sl. *jesi*), sans parler de *postedisi* (v. sl. *poštędiši*), suspect d'être influencé par le slavon, mais il a *-s* (valant *-š*) dans le type en *-e-* : *prides, zadenes, vzovues*, et même dans *vuez* (v. sl. *věsi*). Les langues modernes ne conservent trace de *-i* que dans la désinence isolée *-si*, où l'*i* était accentué : s. *jèsi*, tch. *jsi*, et même dans d'autres verbes, r. dial. *dasí, jesí* « tu manges », *jesí* « tu es », bl. r. *dasí, jesí*, p. r. *dasý, jisý, jesý*. Partout ailleurs, on n'a que *-eš, -iš*, ainsi r. *nesëš* (écrit *-š'*, avec jer mou final purement graphique), *prósiš*, etc. Et le *-š*, devenu la caractéristique régulière de 2e personne, s'est étendu même au type athématique : r. *daš, ješ*, s.-cr. *dâš*, dial. *jêš* (*ìješ*), etc.

Si l'on n'avait pas constamment *-si* et *-šĭ*, avec *-i* final, en vieux slave, on n'hésiterait pas à considérer le *-š* de tous les dialectes slaves modernes comme issu de **-sĭ* et comme

représentant i.-e. *-*si*. On pourrait concevoir le -*si* du type athématique comme étant issu de la désinence moyenne *-*sai*; ceci expliquerait la place de l'accent : le ton reposait en indo-européen sur les désinences moyennes d'une manière fréquente dans le type athématique indo-européen, et sl. comm. *dasi* répondrait bien à skr. *datsé*. On ne voit pas, il est vrai, pourquoi le type athématique aurait généralisé les désinences moyennes. L'*i* de v. sl. *prosiši, bereši* serait dû à l'influence de *jesi* et des formes analogues ; le *š* conservé de **prosiši, *bereši* ne ferait plus difficulté. Le traitement de *-*ai* final ne concorde pas avec celui qu'on a dans *vědě*, il est vrai ; mais l'objection n'est pas dirimante, puisque l'on ignore d'où vient la différence des traitements slaves -*ě* et -*i* de la diphtongue *-*ai*, *-*oi* en fin de mot. Cet ensemble d'hypothèses se tient assez bien ; comme le précédent, il échappe à la démonstration.

D'autre part, l'amuissement de -*i* final n'est pas chose impossible dans les dialectes slaves. En grand russe, -*i* final subsiste à l'infinitif et à l'impératif quand il est accentué, et s'amuit quand il est inaccentué : le russe oppose inf. *nestí* à *byt'* (s. *bĭti*), et impér. *nesí, piší*, etc., à *bud, plač*, etc. (cf. 1re pers. *búdu, pláču*, etc.). En polonais, -*i* final est tombé à l'infinitif et à l'impératif; si le polonais ancien a encore -*i* à l'impératif, seul le vieux polonais présente des restes de -*i* dans des infinitifs. Même le serbo-croate, qui conserve en principe -*i* final, l'amuit au moins dans un cas : devant l'enclitique du futur, dans le type *ìmaću*, de *ìmati* + *ću*. Étant donné l'unité des langues slaves, on hésite dès lors à séparer r. *berëš'* (phonétiquement *berëš*) de v. sl. *bereši* par exemple, et à croire que l'-*i* de v. sl. *bereši, vidiši*, etc. serait propre au parler sur lequel repose le vieux slave. En somme, les données ne suffisent pas pour établir une doctrine certaine.

2e personne plur.

344. — La 2e personne du pluriel est caractérisée par -*te* dans le slave tout entier ; ce -*te* répond à la désinence indo-

européenne : *berete* est superposable à gr. φέρετε, got. *bairiþ*. L'indo-iranien distinguait une désinence primaire *-tha* d'une désinence secondaire *-ta* ; mais la phonétique slave ne permet pas de distinguer si sl. *berete* répond à skr. *bháratha* ou *bhárata* ; en l'état actuel des connaissances, le témoignage de l'indo-iranien n'est du reste confirmé par aucun autre. Le latin a *-tis* : le slave aurait pu perdre **-s*. Donc sl. *-te* est ambigu.

3e personne sing.

345. — La 3e personne du singulier est de la forme *-tĭ* en vieux russe : *neseti, nositŭ, jestĭ* ; le vieux polonais a une forme *jeść* au XIVe siècle, dont la lecture n'est pas toujours sûre, et qui surprend parce qu'elle n'a pas de correspondant dans les autres dialectes occidentaux. On reconnaît ici la désinence indo-européenne connue : *jestĭ* répond à skr. *ásti*, gr. ἔστι, v. lit. *ẽsti* (cf. lat. *est*, got. *ist*, etc.) ; *beretĭ* concorde avec skr. *bhárati*, got. *bairiþ*, v. irl. *berid*. Mais le russe d'aujourd'hui, s'il conserve *jesť* et dialectalement la désinence *-ť*, se comporte, dans les parlers qui sont à la base de la langue littéraire grand-russe, comme si le *-t* final de ces formes avait eu autrefois un jer dur, et il a *nesët* ; le polonais a *jest* dès le moyen âge. La plupart des langues slaves modernes ont à cette 3e personne une finale sans le *-t* final attendu. Quant au vieux slave, il a *-tŭ*, et non *-tĭ*. La graphie *-tŭ* est de règle dans les manuscrits vieux-slaves qui distinguent *-ŭ* de *-ĭ* à la finale ; partout où le jer vient à être intense, il est traité comme *-ŭ*, non comme *-ĭ* ; ainsi J. VI, 52, on lit *možeto sĭ* Mar., Ps. IX, 30 *sŭměrito i* Ps. sin. ; ou, quand *ŭ* subit devant *j* l'altération régulière, on a *y* final : J. XIII, 32 *proslavity i* Mar. On ne saurait penser ni à la désinence indo-iranienne *-tu* d'impératif, ni à la désinence moyenne secondaire : gr. *-το*, skr. *-to*, lat. *-tu-(r)* : une désinence secondaire et moyenne ne saurait expliquer la finale slave du présent. Il faut d'ailleurs rendre compte à la fois du jer dur final du vieux slave et de l'absence de *-t* dans les parlers slaves actuels autres que le russe.

L'absence de *-t* n'est pas chose récente : on l'observe sporadiquement dans des manuscrits vieux-slaves ; les exemples en sont fréquents dans le Suprasliensis, où on lit des formes comme *bǫde, može, leži*. Les Feuilles (slovènes) de Freising ont encore *iest* à côté de *ie*, mais elles ont régulièrement *vzedli* (v. sl. *vŭselitŭ*), *dostoi* (v. sl. *dostoitŭ* ; Zogr. a une fois *dostoi*). Le vieux serbe a *nese* dès le début : *bude, xoke* (c'est-à-dire *xoće*), etc. se lisent dans une charte de 1189.

On n'a pas affaire ici à une ancienne finale i.-e. **-et*, finale à désinence secondaire : car l'existence ancienne d'un jer final est assurée par la forme de 3e personne du pluriel, dont le *-t* s'est amui dans les mêmes conditions qu'à la 3e personne du singulier (voir § 346).

On est ainsi conduit à une hypothèse quelque peu compliquée. Les jers de fin de mot étaient faibles ; ils ont dû tendre à s'assourdir, et par suite à s'amuir, particulièrement tôt après les consonnes sourdes ; alors la distinction des consonnes dures et molles et, en conséquence, le caractère mou des consonnes devenues finales ont disparu de bonne heure ; on s'explique ainsi que *beretĭ* ait été prononcé *beretŭ*, avec un jer durci parce qu'il était à peu près inexistant ; mais dès lors le *-t* devenait final ; or, le slave n'avait à ce moment aucune consonne finale ; devenu final prématurément, le *t* s'est amui tout à fait. Après *m*, au contraire, la distinction de *ĭ* et *ŭ* a persisté en vieux slave, et certains manuscrits offrent encore la distinction de *-mĭ* et de *-mŭ* ; mais à la date où ont été copiés les manuscrits, la distinction n'existait plus. Il faut mettre à part les cas où le jer garde sa nature propre sous l'influence de l'ensemble d'une flexion : le caractère mou de la finale de *pǫtĭ*, *kostĭ* se maintient sous l'influence de *pǫti, kosti*, de *pǫtĭmĭ*, *kostĭjǫ*, etc. L'analogie empêchait le durcissement du *t* de *pǫtĭ* et des mots analogues.

3e personne plur.

346. — La différence entre v. russe *berutĭ* et v. sl. *berǫtŭ* (avec jer dur) et la chute du *-t* devenu final par chute du

jer s'expliquent comme les faits analogues de la 3e personne du singulier. Le jer dur final de v. sl. *berǫtŭ* est établi par l'accord de presque toutes les formes attestées ; on lit du reste Ps. CVI, 32 *vŭznesǫto i* Ps. sin. ; Mt. XII, 41 *osǫdęty i* Mar. ; etc. Comme au singulier, l'amuissement de *-t* devenu prématurément final a eu lieu de très bonne heure dans la plupart des langues slaves ; dans les manuscrits vieux-slaves les exemples sont moins fréquents qu'au singulier ; toutefois le Suprasliensis a des formes comme *naricajǫ*. La quantité de *ǫ* montre que *ǫ* n'était pas anciennement final et ainsi qu'il est tombé un jer final (voir § 157) ; on a en effet : s. *-ū*, tch. *-ou*, pol. *-ą*, en face de s. *-u*, tch. *-u*, pol. *-ę* à la 1re personne sing.

Donc v. r. *berutĭ*, v. sl. *berǫtŭ*, répondent exactement à skr. *bháranti*, gr. dor. φέροντι, got. *bairand*, v. irl. *berait*, etc.

Les présents athématiques ne concordent pas exactement entre eux :

v. sl.	*sǫtŭ*	*dadętŭ*	*ědętŭ* (*jadętŭ*)	*vědętŭ*
pol.	*są*	*dadzą*	*jedzą*	*wiedzą*
tch.	*jsou*	*dadí*	*jědí*	*vědí*

En indo-européen, la désinence de 3e personne plur. primaire active athématique paraît s'être présentée sous les trois formes **-enti*, **-onti* et **-n̥ti*. Les désinences **-enti* et **-onti* ont été celles des présents sans redoublement ; on a ainsi v. sl. *sǫtŭ* et lat. *sunt*, avec **-onti*, en face de osq. *sent*, got. *sind*, gr. dor. ἐντι (ion.-att. εἰσι), avec **-enti* ; skr. *sánti* a un *a* ambigu, ancien *e* ou *o*. Dans les présents à redoublement, la désinence était **-n̥ti* ; v. sl. *dadętŭ* concorde bien avec skr. *dádati* ; r. *dadút*, s. *dádū* sont analogiques, pour v. r. *dadjatĭ*, v. s. *dade*. Le grec a aussi -ατι (-ασι) au parfait ; donc *vědętŭ* peut être ancien. Il est impossible de dire si *-ę-* dans *ědętŭ* « ils mangent » représente **-en-*, et alors on rapprocherait skr. *adanti*, ou si ce *-ę-* représente **-n̥-* ; car, après syllabe longue, le védique a *-ati* dans *tákṣati* « ils charpentent » ; *ědętŭ* peut donc offrir un ancien **-n̥ti* comme *dadętŭ* et *vědętŭ*.

Dans les présents en *-i-*, la 3e personne du pluriel est en *-ętŭ* en vieux slave, et les autres dialectes ont des formes correspondantes : r. *-jat*, s. *-ē*, etc. Ici la désinence est donc **-nti*. En ce qui concerne les présents exprimant l'état, tels que *bŭdętŭ* « ils veillent », il n'existe aucune forme correspondante dans d'autres langues indo-européennes ; en ce qui concerne le type des causatifs et itératifs, tels que *budętŭ*, le slave est en désaccord avec le latin, où l'on a *sōpiunt*, et le germanique, où l'on a got. *lagjand*. Le traitement *-ę-* de *-i* + *n-* fait aussi difficulté (voir § 74) ; la nasalité peut être analogique d'après *berǫtŭ*, *sǫtŭ*, *dadętŭ*, etc. ; si l'on admet que *-i* + *n-* donnait *-i-*, le pluriel se serait confondu avec le singulier, et l'on aurait eu *buditŭ* aux deux nombres. Le type de 3e personne plur. *budętŭ* n'est donc pas tout à fait clair.

b. — *Flexion des prétérits et de l'impératif.*

347. — En grec ancien et en indo-iranien, les prétérits et l'optatif (qui a fourni l'impératif slave) ont les mêmes désinences, dites désinences secondaires. Ces désinences se distinguent nettement des désinences primaires aux trois personnes du singulier et à la 3e personne du pluriel. Aux 1re et 2e personnes du pluriel, la plupart des langues n'offrent pas de distinction : le grec a 1re pers. ion.-att. *-μεν*, dor. *-μες* et 2e pers. *-τε*, à la fois dans les présents et dans les prétérifs et les optatifs. Il en est de même en slave, où, par exemple, le vieux slave a *-mŭ* (sur les formes dialectales slaves, voir § 341) et *-te* au prétérit et à l'impératif comme au présent.

348. — Les quatre désinences secondaires bien caractérisées, qui ont en sanskrit les formes *-m*, *-s*, *-t*, *-n(t)* en regard des désinences primaires *-mi*, *-si*, *-ti*, *-(a)nti*, comportent une consonne finale, qui disparaît en slave. Les désinences de 2e et 3e personnes du singulier se sont réduites à zéro, et l'on a ainsi 2e-3e pers. sing. *pade* « tu es tombé, il est tombé », en face du type skr. *ábharaḥ* « tu portais », *ábharat* « il portait », gr. ἔφερες, ἔφερε ; de même dans les

aoristes en *-s-* : *ję* « tu as pris, il a pris » ; *u-mrě* « tu es mort, il est mort », en face de 2e plur. *jęste* « vous avez pris », *umrěste* « vous êtes mort » ; de même aussi à l'impératif : *beri* « porte, qu'il porte », en face de skr. *bháreḥ* « tu peux porter », *bháret* « il peut porter », gr. φέρεις, φέρει. La confusion des formes de 2e et 3e personnes du singulier dans les prétérits et les impératifs est un trait caractéristique du slave. C'est l'une des faiblesses qui ont contribué à déterminer l'élimination du prétérit simple qui a eu lieu de bonne heure en russe et en polonais par exemple ; en serbe, *pàde* signifie encore « tu es tombé, il est tombé », et *ù-mrē* (*ù-mrìje*) « tu es mort, il est mort » ; mais ces formes tendent à sortir de l'usage.

349. — La désinence de 1re personne du singulier formait diphtongue avec la voyelle précédente dans le type thématique, ainsi skr. *ábharam* « je portais », gr. ἔφερον ; la finale correspondante se présente en slave sous la forme *-ŭ*, soit *padŭ* « je suis tombé ». La désinence ne se laisse plus isoler dans cette finale. Dans le type athématique, la nasale de la désinence de 1re personne apparaît en grec comme nasale voyelle, soit **-ṃ*, représentée par *-α* : ainsi *-σα* dans l'aoriste en *-s-*. Mais le slave n'a pas de correspondant certain du type athématique, étant donné que l'indo-européen connaissait des désinences thématiques aux 1res personnes (voir § 269) : le *-ŭ* de *jęsŭ* « j'ai pris », *umrěxŭ* « je suis mort » est ambigu (voir § 72), et les désinences de 1re personne du pluriel et du duel sont du type thématique : *jęsomŭ*, *jęsově ; umrěxomŭ*, *umrěxově*, en regard de 2e plur. *jęste*, *umrěste*.

350. — Aux 3es personnes du pluriel skr. *ábharan* « ils portaient », gr. ἔφερον, supposant une finale i.-e. **-o-nt*, le slave répond par le type *padǫ* « ils sont tombés ». Le *-t* final a entraîné un traitement de la diphtongue *-on-* autre que celui qu'on observe là où cette diphtongue terminait le mot, dans *padŭ*. Le *-ǫ* ainsi obtenu, étant final, est bref, ainsi s. *trésijāhu* « ils secouaient ».

Dans le type athématique, la désinence de 3e personne plur. pouvait affecter les formes i.-e. **-ent*, **-ont* et **-ṇt*, de même

qu'on a en slave, d'une part, *dadętŭ, ědętŭ, vědętŭ,* et, de l'autre, *sǫtŭ* (voir § 346). Le slave n'offre d'exemples sûrs que dans l'aoriste en *-s-* où, à en juger par le gāthique, qui a *stâñhaṭ,* et par le grec, qui a -σ-αν (c'est-à-dire -σ-α, avec addition secondaire de -ν d'après le type ἔφερον), la désinence était de la forme **-ṇt.* Le type v. sl. *jęsę, u-mrěšę* s'explique donc : *-ṇ-* donne *-ę-* devant **-t* final, qui s'est amui comme dans *padǫ.* Ce *-ę* final est bref : s. *mréše* (*mrijèše*) « ils sont morts ».

c. — *Désinences du duel.*

351. — Le slave commun employait le duel de manière régulière. Les plus vieux textes offrent encore un emploi constant et rigoureux des désinences du duel quand l'occasion s'en présente. La catégorie du duel a tendu à disparaître : en russe, certaines déviations indiquent un commencement de disparition au moins dès le XIII^e^ siècle. Le duel s'est maintenu surtout à l'ouest du domaine slave : en tchèque, où il subsiste encore dans les anciens textes, mais déjà sans rigueur, et s'élimine au XVI^e^ siècle ; en polonais dialectal et particulièrement en kachoube et en slovince, où les formes du duel sont encore nombreuses, bien que le duel ait disparu du polonais littéraire ; en sorabe, où l'on observe encore une catégorie du duel ; en slovène, où le duel a persisté jusqu'à présent dans une partie des parlers. D'ailleurs l'élimination du duel a été progressive, et il a laissé dans toutes les langues des vestiges abondants, morphologiques et syntaxiques. Voir sur la question les travaux récents de L. Tesnière, *Les formes du duel en slovène* (Paris, 1925), et de A. Belić, *O dvojini u slovenskim jezicima* (Belgrade, 1932).

Le slave est, avec le lituanien, la seule langue indo-européenne où le duel se soit maintenu aussi longtemps. Et en effet le duel est une survivance ; il ne résiste d'ordinaire qu'un temps assez court au contact de la civilisation. La conservation du duel provient donc de ce que les Slaves sont restés jusqu'à une époque tardive à l'écart de la civilisation méridionale.

Aucune distinction n'est faite en slave entre désinences primaires et secondaires du duel.

352. — La désinence de 1re personne est *-vé* en vieux slave ; elle est *-wa* en vieux polonais et dialectalement en polonais moderne ; on trouve *-vě* plus fréquent que *-va* en vieux tchèque, *-va* et *-vě* en vieux serbe et en vieux russe. Le slovène a les représentants de *-va* et de *-vě*, le premier pour le masculin, le second pour le féminin, sous l'action de la 3e personne du duel *-ta* et *-tě*, influencée elle-même par les formes nominales.

Le slave commun *-va* répond à lit. *-va*, issu de *-vo* (cf. *-vo-s*[*i*]) ; le sanskrit a *-vaḥ* (primaire) et *-vă* (secondaire), qui sont parallèles aux désinences du pluriel *-maḥ* et *-mă* ; le gotique a *-wa* au subjonctif (ancien optatif). — Tandis que, au pluriel, le slave a généralisé les formes à voyelle brève, *-mo* et *-mŭ*, *-me* (seul *-my* est suspect d'être influencé par le pronom *my* « nous »), le duel n'a que des formes à voyelle longue *-vě* et *-va* ; le pronom *vě* « nous (deux) » a aussi une ancienne longue. En sorabe, en kachoube et en vieux tchèque, *-m-* du pluriel a passé au duel, et comme le pronom bas-sorabe est *mej* « nous (deux) », de même aussi la désinence verbale est *-mej* : *smej* « nous (deux) sommes ».

353. — Les désinences de 2e et 3e personnes doivent être examinées ensemble. A la 2e personne, tous les dialectes ont *-ta*. A la 3e personne, on trouve *-te*, *-ta* et *-tě*. La désinence *-te* est dans tous les manuscrits vieux-slaves, et c'était celle qu'employaient les premiers traducteurs ; mais *-ta* a été introduit par les copistes dans le Zographensis et l'Assemanianus, où l'on en a quelques exemples ; et c'est la forme ordinaire des manuscrits cyrilliques, Suprasliensis et Évangile de Sava ; le vieux serbe, le vieux tchèque, le polonais ont *-ta*. La désinence *-ta* rappelait l'*a* des noms masculins *ta*, *vlĭka*, etc. Il a été fait, sans doute sur *-te*, d'après l'analogie du féminin *tě*, *ženě*, une désinence *-tě*, propre au féminin ; *-tě* se trouve ainsi avec un sujet au féminin dans un exemple du Suprasliensis et dans plusieurs de l'Évangile de Sava, tandis que *-ta* ne se trouve jamais dans Sava près d'un sujet exclu-

sivement féminin ; le slovène oppose de même masc. *-ta*, fém. (et neutre) *-te*. Cette introduction de la notion du genre grammatical dans les désinences verbales est quelque chose de nouveau en indo-européen ; l'importance prise par les formes composées telles que *dělalŭ jesmĭ* ou *dělanŭ jesmĭ* dans la conjugaison est indiquée par là. Étant donné que *-tĕ* résulte d'un développement secondaire, les deux formes à expliquer sont *-ta* et *-te*. La chose est malaisée, parce que l'état indo-européen est mal connu.

Le lituanien, qui n'a pas de 3e personne du duel, a *-ta*, issu de **-to*, à la 2e personne ; ceci concorde avec sl. *-ta*.

Le sanskrit, d'accord en gros avec l'avestique, offre :

	PRIMAIRE	SECONDAIRE
2e pers.	*-thaḥ*	*-tam*
3e pers.	*-taḥ*	*-tām*

Le grec a -τον aux 2e et 3e personnes primaires, -τον et -τᾶν (hom. et att. -την) aux 2e-3e personnes secondaires ; l'emploi de -τον et -τᾶν est assez brouillé ; mais les faits attiques indiquent -τᾶν (-την) pour la 2e personne comme pour la 3e.

Le gotique a *-ts* primaire et secondaire.

L'initiale *-t-* de la désinence est partout. Le vocalisme grec de -τον est de timbre *-o-* ; mais on sait par les désinences de 1re personne qu'il y avait des alternances de timbre *e* et *o* dans les désinences verbales. La nasale qui figure dans skr. *-tam*, gr. -τον et dans skr. *-tām*, gr. -τᾶν n'est pas un élément essentiel ; qu'on compare par exemple la désinence nominale de duel skr. *-bhyām* et zd *-bya*, v. pers. *-biyā*, v. sl. *-ma*. Dès lors la désinence *-te* peut être rapprochée de skr. *-taḥ* et *-tam*, de gr. -τον, de got. *-ts*. Quant à sl. *-ta*, lit. *-ta* (de **-to*), c'est la forme qui répond à skr. *-tām*, gr. -τᾶν, moins la nasale finale inorganique ; et en effet les gāthās de l'Avesta ont la forme *-tā* une fois.

Le slave aurait généralisé ici l'ancienne désinence secondaire, sans doute sous l'influence de la concordance avec la finale des nominatifs-accusatifs masculins tels que *ta*,

vlĭka, qui caractérisait aussi le duel. A en juger par l'accord du lituanien, du slave et des formes grecques les plus claires, **-tā* serait la forme ancienne à la 2e personne. A la 3e personne, où le vieux slave a *-te* et *-ta,* la désinence *-ta* peut être aussi ancienne en partie; en tout cas, l'emploi de *-ta* à la 3e personne a en védique son pendant exact dans l'emploi de *-tām.*

d. — *Valeur des formes personnelles.*

354. — Les formes personnelles des verbes indo-européens étaient diverses; le slave les a simplifiées, on l'a vu (voir § 329). Mais, dans la mesure où la flexion a subsisté, elle a gardé sa valeur.

La flexion personnelle des verbes indo-européens exprimait par elle-même la personne et le nombre: skr. *bhárati* exprime par lui-même que c'est un tiers (ni celui qui parle, ni celui à qui l'on parle) qui porte, et un seul, et skr. *bháranti* que plusieurs personnes portent; de même v. sl. *beretŭ* signifie à lui seul « il prend », et *berǫtŭ* « ils prennent » ; *berǫ* « je prends », et *berete* « vous prenez », etc. Cette pleine valeur de la flexion personnelle a persisté, en partie, jusqu'à l'époque actuelle. Le pronom ne figurait en slave commun que pour insister sur la personne, et, aujourd'hui encore, il n'est en général pas indispensable.

L'opposition des désinences primaires et secondaires servait avant tout à marquer la différence du présent et du prétérit à l'aide d'un même thème : véd. *bhárāmi* « je porte » et *bháram* « je portais » ; hom. φέρω et φέρον. Tel était le cas au moins dans les parlers indo-européens orientaux d'où sont issus l'indo-iranien, l'arménien, le slave et le grec.

Le slave présente encore, dans ses anciens textes, quelques exemples isolés de pareille opposition dans un seul et même thème verbal : *padǫ* « je tomberai » et *padŭ* « je suis tombé » ; *idǫ* « je vais » et *idŭ* « je suis allé », etc. Cette conservation est d'autant plus frappante que le slave appartient à un groupe dialectal indo-européen qui ignore l'augment (connu seulement de l'indo-iranien, de l'arménien et du grec). Dans

la plupart des cas, le présent et le prétérit ont chacun un thème distinct en slave : v. sl. *vedǫ* « je conduis » et *vĕsŭ* « j'ai conduit » ; *u-sŭnǫ* « je m'endormirai » et *u-sŭpe* « il s'est endormi », etc. ; mais le contraste des désinences primaires et secondaires s'est maintenu en slave commun.

Formes réfléchies.

355. — Les désinences moyennes ne sont pas conservées en slave. Une partie de ce que l'indo-européen exprimait à l'aide de ces désinences est rendu par l'addition de l'accusatif *sę* du pronom réfléchi inaccentué (voir § 515). Le lituanien a l'équivalent exact de ce procédé, avec une autre forme du réfléchi, le datif *si*, inaccentué. Le scandinave et les langues romanes offrent des faits analogues.

Le pronom *sę* est un mot indépendant qui occupait en slave commun la place normale des mots accessoires, immédiatement après le premier mot principal de la phrase ; cet usage apparaît dans certains textes vieux-slaves, comme l'Euchologium, et il s'est longtemps maintenu dans une partie du slave, notamment en polonais. Toutefois il s'est manifesté de bonne heure une tendance à lier *sę* aux verbes qu'il détermine ; dès lors *sę* suit immédiatement le verbe. En russe cet usage s'est fixé, et *sę* a subi pour cette raison de fortes réductions phonétiques. L'usage de placer *sę* aussitôt après le verbe est aussi réalisé chez le traducteur de l'Évangile ; toutefois un pronom personnel enclitique ou une particule s'insère, le cas échéant, entre le verbe et *sę* : L. IX, 55 *obrašti že sę* « στραφεὶς δέ » ; là où il y a une forme composée, *sę* s'insère entre le participe et l'auxiliaire : L. X, 13 *pokaali sę bišę* « μετενόησαν ἄν ».

356. — Les valeurs de la forme réfléchie sont diverses.

Il y a tout d'abord la valeur réfléchie : le verbe *vŭzvratiti sę*, imperfectif *vŭzvraštati sę*, signifie « se retourner » et se prête à traduire gr. ἐπανέρχεσθαι, πάλιν ἔρχεσθαι, ἀναχωρεῖν ; de même *sŭbirati sę* signifie « se réunir ».

Les verbes qui n'ont en indo-européen que les désinences moyennes sont en slave des réfléchis : à skr. *bháyate* « il

craint » le slave répond par *boitŭ sę* (même sens). Le pronom *sę* sert à souligner la valeur de beaucoup de verbes pris absolument. Ainsi *bljudǫ* signifie « j'observe », mais on trouve souvent *bljudǫ sę* (exactement comme on a en grec hom. πεύθομαι, sans actif). On saisit même une nuance de sens entre *moliti* « prier » et *moliti sę* « prier (à son profit) » (gr. εὔχεσθαι) en vieux slave. De même Mt. XI, 17 *plakaxomŭ vamŭ* traduit ἐθρηνήσαμεν ὑμῖν, tandis que *plakati sę* signifie d'ordinaire « pleurer, κλαίειν », c'est-à-dire exprime un sentiment du sujet. Alors que *byti* « être » n'est jamais accompagné de *sę*, le réfléchi figure toujours dans *sŭbyti sę* « s'accomplir », qui traduit gr. πληρωθῆναι.

Souvent, la forme réfléchie exprime le passif. C'est la forme usuelle du passif quand on veut exprimer, non pas un état, mais une action, sous forme passive. Ainsi L. VI, 38 *daite i dastŭ sę vamŭ* « δίδοτε καὶ δοθήσεται ὑμῖν ».

Le développement pris par la forme réfléchie est caractéristique : aux multiples désinences moyennes s'est substitué un procédé d'expression simple et toujours le même.

Les temps et les participes du verbe slave.

α. Présent.

357. — Le « présent » slave représente, on l'a vu, l'ancien indicatif présent indo-européen ; mais il joue le rôle à la fois de subjonctif et d'indicatif. Ainsi on a v. sl. *da bǫdetŭ* valant ἔστω ou v. sl. *da slyšitŭ* valant ἀκουέτω dans des phrases principales, ou *da oblistętŭ* « ὅπως πλυνεύσωσιν » dans des subordonnées. Cette double valeur a rendu possible l'emploi du présent perfectif avec valeur de futur : *padǫ* « je vais tomber », d'où « je tomberai ».

β. Impératif.

358. — Aucune forme slave ne représente l'impératif indo-européen. L'impératif slave continue l'optatif indo-européen qui s'est réduit au rôle d'impératif. On n'observe

pareil fait nulle part hors du slave. L'optatif indo-européen, du type gr. φέροις, skr. *bháreḥ*, indique la possibilité et le vœu : « tu peux porter, je souhaite que tu portes ». En se spécialisant, l'optatif a donné au lituanien la forme dite permissif qui sert à indiquer qu'on laisse faire quelque chose par quelqu'un : *te nešiẽ* « il peut porter, qu'il porte ». C'est par un intermédiaire de ce genre que l'optatif a pris progressivement la valeur d'impératif qu'il a en slave : *nesi* « porte » et « qu'il porte », *beri* « prends » et « qu'il prenne ». Les formes de l'ancien optatif qu'offrent les textes vieux-prussien ont valeur d'impératifs, ainsi *jeis* « va », *ny wedais* (*ni wedeys*) « ne conduis pas ».

L'optatif du type thématique était caractérisé par un *-i-* formant diphtongue avec la voyelle thématique au degré *-o-* et par les désinences secondaires : soit skr. *bháreḥ, bháret, bhárema, bháreta*, gr. φέροις, φέροι, φέροιμεν, φέροιτε, got. *bairais, bairai, bairaima, bairaiþ*. Le slave a au singulier *beri* (2e et 3e pers.), avec le traitement *i* de **oi* en syllabe finale, et au pluriel *berěmŭ, berěte*, dont le *ě* représente *oi* à l'intérieur du mot. Après *j*, la diphtongue **oi* donne *i*, ce qui fait que, dans un verbe tel que *znajǫ*, on a *i* au pluriel : v. sl. *znajimŭ, znajite*.

359. — A côté du type *znajite, plačite*, etc., les manuscrits vieux-slaves ont des formes telles que *emlěte* (ainsi écrit dans les manuscrits glagolitiques), *u-bĭěmŭ* (glagolitique), *bijate* (Suprasliensis), près des présents en *-je-*. On a supposé que le *ě* de *nesěmŭ, nesěte* aurait été étendu par analogie au type de *znajǫ* ; et, en effet, le bulgaro-macédonien atteste une généralisation de *-ě-* au pluriel de l'impératif : *pišĭ, pišéte*, et avec les verbes à présent en *-i-* : *gubí, gubéte*, sur le modèle de *idí, idéte* ; le vieux russe et le petit russe ont de même des formes des types *išči, iščěte, xvali, xvalěte*. En vieux slave, comme *ě* est impossible après *j*, il y aurait eu passage de *ě* à *a*. Mais il est sans exemple qu'un *ě* issu de **oi* ait passé à *a* dans d'autres formes. Ceci a conduit à supposer que le type *bĭjamŭ, bĭjate* serait un reste du subjonctif ; le *a* représenterait *ō* et *ē* (après *j*) de subjonctifs tels que gr. φέρωμεν, φέρητε.

Mais il est surprenant que cet unique reste de subjonctif se soit maintenu en slave.

360. — La caractéristique de l'optatif du type athématique était i.-e. *-*yē-*, dont le degré zéro, au pluriel, est *-*ī-* ; ainsi gr. εἶμεν en face de εἴην, lat. *sīmus* en face de *siem*, got. *witeima*, skr. *stavīta* (au moyen). Ce -*ī-* est conservé dans la 2e pers. plur. v. sl. *dad-i-te*, *ědi-te* (cyrillique *jadite*), *vědite*. Ici encore l'impératif slave est un ancien optatif.

Mais la forme du singulier correspondant est inattendue : on y trouve le représentant normal de *d*+*j* suivi de *ĭ* ; le *d* appartient dans tous les cas au thème verbal, puisque tous les présents athématiques autres que *jesmĭ*, qui n'a pas d'impératif (la forme est suppléée par l'impératif *bǫdi*, *bǫdĕte* de *bǫdǫ* « je serai », *byti* « être »), et que **jĭmamĭ*, dont l'impératif est suppléé par la forme **jĭměji* d'un thème *jĭměje-*, ont un thème terminé par *d* : *dad-*, *ěd-*, *věd-* ; à ces trois thèmes, il en faut ajouter un quatrième, *vid-* « voir », dont le présent n'est pas attesté, mais dont on a le participe présent passif *vidomŭ* « étant vu » (voir § 244). Les formes du vieux slave sont : *daždi*, *ěždi* (*jaždi*), *věždi* et *viždi* (les formes *daždi*, *věždi*, *viždi* qu'on lit couramment dans l'Euchologium peuvent devoir leur -*i* final à l'analogie du type *nesi*). Dans les Feuilles de Kiev, où *-*tj-* et -**dj-* sont représentés par *c*, *z*, on lit *podazĭ*. Le moyen serbo-croate a encore *jěd*, *-věd*, *vid*, qui se sont maintenus dans certains parlers ; le vieux russe a *ěžĭ*, *věžĭ*, *vižĭ*, et le russe offre encore aujourd'hui *ješ* et, avec valeur d'interjection, *viš* ; le petit russe a *ji*(*d*)*ž*, *povi*(*d*)*ž* ; le polonais a *jedz*, *wiedz*, et le tchèque *jez*, *věz*. On ne saurait donc rapprocher les impératifs athématiques à finale skr. -*dhi*, gr. -θι, auxquels la forme du vieux slave conduit, accidentellement, à penser. Mais on ne voit pas comment le *-*ēs* du type indo-européen en *-*yēs* de skr. *syâḥ*, gr. εἴης, v. lat. *siēs* aurait pu donner un -*ĭ* final. La forme reste énigmatique ; le problème de savoir comment un ancien **ēd-yē-s* a pu aboutir à sl. commun **ědjĭ* n'est pas résolu.

Le présent du verbe *xotěti* (et *xŭtěti*) « vouloir » doit être construit sur un ancien optatif du type athématique. Il

présente en vieux slave une flexion de présent en *-je-* : *xošto, xošteši,* etc., si ce n'est que la 3e personne du pluriel est *xotętŭ,* et le participe présent *xotę*. On trouve en outre une 2e personne du singulier *xošti,* identique à la 2e personne du singulier de l'impératif, une fois dans le Suprasliensis, assez souvent dans des textes slavons d'origine vieux-slave. Les autres langues attestent la même flexion anomale ; ainsi s.-cr. *hòću,* 2e pers. *hòćeš,* mais dial. *hòć,* 3e pers. plur. *hòćē* (dial. *hòtē*), gér. *hòtēći* ; r. *xočú, xóčeš,* mais 3e plur. *xotját,* et même 1re plur. *xotím,* 2e plur. *xotíte,* dont l'ancienneté est moins sûre. Le verbe slave *xotěti* (*xŭtěti*) n'ayant pas de correspondant dans d'autres langues, on ne peut que constater que la 2e personne du singulier v. sl. *xošti,* s.-cr. *hòć,* etc., est semblable aux impératifs du type de v. sl. *vižd͡i* (Euch. *vižd͡i*), et que l'opposition d'accent entre le singulier r. *xóčet,* s. *hòće,* et le pluriel r. *xotját,* s. dial. *hòtē,* est comparable à celle qui apparaît dans l'impératif athématique : r. *jeś,* 2e plur. *jedíte.*

Le cas du présent du verbe v. sl. *dovĭlěti* « suffire » : 3e pers. sing. *dovĭljetŭ* (secondairement *dovĭlějetŭ*), mais 3e plur. *dovĭlętŭ* (et aussi *dovĭljǫtŭ*), doit être le même que celui de *xošto* ; les faits slaves sont ici plus troubles, mais il y a un rapprochement avec une autre langue : le gotique *wiljau, wileis* paraît être un ancien optatif athématique.

361. — Près des présents en *-i-*, l'impératif est en *-ī-* : *nosi, nosimŭ, nosite.* Mais l'*i* du présent et l'*i* de l'impératif ne sont pas intonés de même : au présent serbe *nȍsīš, nȍsī, nȍsīmo, nȍsīte* s'oppose l'impératif *nòsi, nòsimo, nòsite.* Le type en *-i-* étant athématique, la caractéristique de l'impératif doit être *-ī-* de date ancienne, donc intoné rude ; le *-ī-*, ancien au pluriel, s'est étendu au singulier.

L'*-i-* rude du type *nosi, nosite* n'est pas resté limité aux présents en *-i-*. Le *-ě-* du type *nesěmŭ, nesěte,* qui n'existait qu'au pluriel et que dans une partie des verbes en *-e-*, a été éliminé dans plusieurs langues, en grand russe et en serbo-croate en particulier. Et c'est le *-i-* rude du type *dadite, nosite* qui s'y est substitué, ainsi que dans les pré-

sents en *-je-*. Tandis que le *-oi-* du type gr. λείποι et de lit. *te nešiẽ* est doux, l'*i* de tous les impératifs slaves est rude : le serbe a *vẽžite* avec *i* intoné rude, en face de *vẽžēm* ; c'est l'intonation rude qui, ici comme à la 1re personne r. *vjažú*, explique le déplacement d'accent dans s. *vẽži*, et de même dans r. *vjaží*, *vjažíte*, en face de *vjážet*, etc. (voir § 182).

362. — L'impératif sert à la fois pour les ordres positifs et pour la prohibition. On peut dire *nesi* et *ne nesi* ; le slave n'a pas, comme l'indo-iranien, le grec et l'arménien, une négation spéciale pour la prohibition : indo-iranien *mā*, gr. μή, arm. *mi*. Si l'on emploie, pour défendre, l'imperfectif plutôt que le perfectif, et l'indéterminé plutôt que le déterminé (voir § 311), ceci tient à des raisons générales qui ont produit en grec et en arménien des effets analogues ; du reste, il n'a pas été fixé de règles absolues à cet égard.

γ. Participes.

363. — L'indo-européen avait des participes présents, l'un actif et l'autre moyen, appartenant tous deux au thème du présent. Le slave les a conservés.

Le participe présent actif était caractérisé par un suffixe **-ent-*, à vocalisme variable, et comportant un féminin en **-yā-* (à nominatif *-ī*). Dans le type thématique, ce participe se présente sous les formes suivantes : skr. *bhárat* (acc. *bhárantam*), gr. φέρων (acc. φέροντα), lat. *ferens* (acc. *ferentem*), got. *bairands*. Le slave a gardé cette forme, avec vocalisme *o* comme en baltique, en grec et en germanique, mais en la faisant passer au type thématique en *-je-* à la plupart des cas du masculin-neutre ; cette innovation, déjà signalée pour le participe passé (voir § 276), est due, pour partie, au parallélisme des féminins en *-ja-*, et, pour partie, à ce que, d'une manière générale, le slave n'a plus d'adjectifs que du type thématique. On a ainsi *bery* (nom. sing. masc. et neutre), mais gén. *berǫšta*, etc. ; le nominatif plur. masc. *berǫšte* présente une contamination de l'ancienne forme correspondant à gr. φέροντες et de *-je-* des autres cas. Le

féminin est de la forme *berǫšti*, acc. *berǫštǫ* ; le nominatif *berǫšti* en face de skr. *bhárantī*, got. *bairandei*, offre donc une altération pareille à celle de nom. plur. masc. *berǫšte*. Le type des présents en *-je-* a des formes pareilles, à ceci près que **-onts* final de nom. sing. masc. aboutit à v. sl. *-ę*, soit, en face de *znajǫ*, le participe v. sl. *znaję*, gén. *znajǫšta*. Sur le modèle du type *znaję*, *znajǫšta*, on a fait, d'abord dans la flexion déterminée (où le participe présent *ědyji* ressemblait trop au participe prétérit *ědŭji* prononcé *ědyji*), des formes telles que v. sl. *ědęi* « mangeant », *grędęi* « marchant » (ainsi souvent dans le Zographensis), avec un *ę* pourvu d'un signe diacritique qui indique que la consonne précédente (*d* en l'espèce) est dure, et non molle. Des formes nouvelles pareilles se sont développées dans les diverses langues slaves ; le russe offre par exemple d'anciennes formes comme *živa* « vivant », le tchèque a *jda* « allant », le vieux serbe *moge* « pouvant », etc.

Dans le type athématique, le vocalisme *o* a été aussi généralisé, et par suite *sy* « étant », gén. *sǫšta*, se comporte comme le type *bery*, gén. *berǫšta*.

En regard des présents en *-i-*, il y a des participes dont le suffixe est simplement en **-nt-* et où *-n-* se combine avec *-i-* comme à la 3e personne du pluriel, donc *nosę*, *nosęšta*, comme 3e plur. *nosętŭ*.

364. — Le participe présent a tendu, dans le développement des langues slaves, à se réduire à une forme non fléchie de gérondif reposant, soit sur le nominatif singulier masculin et neutre : ainsi r. *davája* « donnant », *prosjá* « demandant », tch. *prose*, etc. ; soit sur une forme plus longue de la flexion ancienne qui paraît être dans tous les cas celle du nominatif pluriel masculin, avec ou sans altération de la finale : ainsi r. *búduči* « étant », tch. *prosíc* et *prosíce*, etc. A part un type savant en *-ščij*, d'origine slavonne, le russe ne conserve d'anciens participes présents fléchis qu'avec valeur d'adjectifs, ainsi *mogúčij* « puissant » (à côté de *mogúščij* « pouvant, puissant »).

Le participe dit futur, slavon *byšęšteje*, *byšǫšteje* (cf. v. tch. *probyšúcný* « utile »), est celui d'un présent désidé-

ratif (voir § 251). Il est à rapprocher du type lit. *búsęs*.

365. — Le participe présent moyen sert d'ordinaire en slave à exprimer une valeur passive.

Il subsiste toutefois quelques traces de sa valeur moyenne ancienne, ainsi dans la forme v. sl. *lakomŭ* « avide » isolée du verbe *lakati* « être affamé », et dans des formes semblables conservées dans des manuscrits plus tardifs, comme *ljubimŭ* « aimant » (*ljubimŭ zlatu* « φιλάργυρος »), *vědomŭ* « sachant, savant », d'où slov. *védoməc* « savant, sorcier ». Ce participe est parfois tiré de verbes intransitifs indiquant l'état, qui ne comportent pas de passif : ainsi dans le Suprasliensis *visimŭ* « κρεμάμενος », de *viséti* « être suspendu », et cf. r. *zavísimyj* « dépendant », de *zavíset'* « dépendre » ; *tlĕjemŭ* « corrompu », de *tlĕti* « être corrompu » ; et dans des manuscrits slavons *ležimŭ*, de *ležati* « être couché », etc. ; la traduction de l'Évangile présente *byvajemŭ* « γινόμενος » à côté de *byvaję*, de *byvati* « devenir ».

D'autre part, le participe présent en *-mŭ* peut indiquer la possibilité, surtout avec la négation : *vidimŭ* (*vidomŭ*) « vu » et « visible », *nevidimŭ* « ἀόρατος », *nerazorimŭ* « ἄρρηκτος », etc. Il s'est développé de là un type d'adjectifs verbaux en *-imŭ* marquant la possibilité, qui s'est étendu particulièrement en slavon russe et en russe : r. *neobxodímyj* « nécessaire », *ob'jasnímyj* « explicable », etc.

Le letto-lituanien connaît les mêmes emplois du participe présent moyen.

Les formes de ce participe étaient diverses suivant les dialectes : dans le type thématique on a ainsi : skr. *bhárama̅ṇaḥ*, gr. φερόμενος, avestique *barəmnō*, latin (seulement dans des formes isolées) *alumnus*, *Vertumnus*. En baltique et en slave, le suffixe est **-mo-* : lit. *nẽšamas*, v. sl. *nesomŭ* « étant porté » ; de même dans le présent en *-i-* : v. sl. *nosimŭ* « étant porté », cf. lit. *mýlimas* « étant aimé » ; la forme *po-klausīmanas* du vieux prussien, où l'on a été tenté de voir un correspondant du type gr. -μενος, ne saurait être utilisée (voir E. Benveniste, *Bull. Soc. Ling.*, XXXIV, 1933, pp. 5-7). Cette forme en *-mo-* est apparentée au type i.-e. **-mno-* attesté par l'iranien et le latin ; elle se retrouve

sans doute dans des formes osco-ombriennes qui servent d'impératifs : ombr. *persnihmu* « precamino », osq. *censamur* « censemino », et dans des adjectifs comme skr. *kṣāmaḥ* « brûlé ».

Les participes présents du type athématique sont aussi en *-omŭ* : *vidomŭ* « étant vu », en face de *viždĭ* ; la formation en **-no-* a fourni au slave un participe passé passif (voir § 285 et suiv.), et on n'y trouve pas plus qu'en grec l'opposition que présente l'indo-iranien au participe présent moyen entre le type thématique skr. *bháramāṇaḥ* et le type athématique skr. *iy-ānáḥ* ; toutefois, Zubatý a supposé (*Listy fil.*, XXVIII, p. 24 et suiv.) que l'adjectif *pĭjanŭ* « ivre » (r. *pjányj*, etc.) serait un ancien participe présent moyen du verbe *piti* « boire ». — Les participes v. sl. *pitomŭ* « σιτευτός », r. *pitómyj*, s. *pìtom* et v. sl. *lakomŭ* « avide », r. *lákomyj*, s. *lȁkom*, pol. *łakomy* sont isolés à côté des verbes v. sl. *pitĕti* (et *pitati*) « nourrir », *al(ŭ)kati* (*lakati*) « avoir faim ».

366. — Le principal rôle du participe présent était dès l'indo-européen d'être apposé à l'un des noms de la phrase, principalement au sujet. Indiquant une action simultanée à une autre, il comporte naturellement l'aspect imperfectif. C'est de l'emploi en apposition au sujet que sort l'usage quasi adverbial qui s'est fixé dans la plupart des langues slaves ; le traducteur de l'Évangile a donc pu traduire aisément ταῦτα λέγων ἐφώνει par *se glagoľę vŭzglasi*. Un emploi prédicatif est aussi possible : L. VIII, 1 διώδευεν κατὰ πόλιν καὶ κώμην κηρύσσων καὶ εὐαγγελιζόμενος se traduit aisément *proxožďaše skvozě grady i vĭsi propovědaję i blagověstuję*. L'emploi appositionnel se trouve avec un complément, ainsi L. IV, 41 ᾔδεισαν τὸν χριστὸν αὐτὸν εἶναι est traduit *věděaxǫ x(rĭst)a samogo sǫšta*. Le participe appositionnel est fréquent avec les verbes signifiant « savoir, penser, dire », ainsi : Mt. XXV, 29 *eže ašte mĭnitŭ sę imy* (*iměję* Sav.) « ὃ δοκεῖ ἔχειν » (plus exactement : ὃ ἂν δοκῇ). On le trouve même dans la phrase relative : J. VI, 6 αὐτὸς γὰρ ᾔδει τί ἔμελλεν ποιεῖν est traduit *samŭ bo věděaše čĭto xotę sŭtvoriti* ; la leçon *xotę* du Marianus est altérée dans le

Zographensis en *xotętŭ*, qui est absurde ; l'Assemanianus a la leçon toute plate *xotěaše* (Nik. a *xošteti*) ; le tour appartenait à la langue parlée, et il apparaît non seulement en vieux slave, où il est d'emploi assez libre, bien que rare, mais aussi dans les autres langues à date ancienne, surtout dans la locution p. r. *jako moha*, pol. *jako mogąc*, tch. *jak moha* « comme on peut », et cf. v. s. *kolikore moge*. Au datif, le participe peut s'employer absolument, comme on le verra dans l'exemple suivant, d'où il ressort en même temps que le participe slave ne se prête pas autant que le participe grec à figurer dans un récit : Mt. XIII, 4 ἐν τῷ σπείρειν αὐτὸν τὰ μὲν ἔπεσεν παρὰ τὴν ὁδόν, καὶ ἦλθεν τὰ πετεινὰ καὶ κατέφαγεν αὐτά est traduit *sějǫštjumu ova padǫ pri pǫti i pridǫ p(ŭ)tice nebesĭskyję i pozobašę ě* (cyr. *ja*). Le participe présent peut aussi être employé substantivement ; ainsi Mt. XIII, 3 ὁ σπείρων est traduit par *sějęi* (ancien *sějęjĭ*) ; et cet emploi se trouve même là où le grec construit autrement : Mt. XIII, 12 ὅστις γὰρ ἔχει δοθήσεται αὐτῷ est traduit *imǫštjumu bo dastŭ sę*. En somme, l'usage du participe présent dans le vieux slave le plus ancien est pareil à l'usage grec. Mais l'emploi du participe présent, comme du participe passé actif, s'est réduit avec le temps à celui d'apposition au sujet de la phrase principale, et dès lors le participe présent n'est plus apparu que comme une sorte de gérondif invariable ; pareille évolution a eu lieu en grec moderne et dans les langues romanes. Le lituanien, tout en conservant des participes présents fléchis, a aussi tiré du participe présent une sorte de gérondif.

Avec des formes du verbe « être », le participe présent passif se prête à fournir des formes à valeur passive, d'aspect imperfectif, à distinguer des formes à valeur de parfait citées ci-dessus § 292 ; ainsi Mt. III, 10 *vĭsěko ubo drěvo... posěkaemo byvaetŭ i vŭ ognĭ vŭmětaemo* « πᾶν οὖν δένδρον... ἐκκόπτεται καὶ εἰς πῦρ βάλλεται ».

LE NOM

367. — Le slave est demeuré fidèle à quelques-uns des principes de la flexion indo-européenne ici comme pour le verbe ; mais il n'a pas innové d'une manière aussi systématique. Les principales innovations qu'on observe semblent assez anciennes ; par suite la flexion des noms slaves est parallèle à celle des noms letto-lituaniens, tandis que les formes verbales diffèrent davantage dans les deux langues.

I

Formation des noms.

368. — Comme l'indo-européen, le slave pratique la suffixation et ignore la préfixation et l'infixation. Mais il se distingue de l'indo-européen par le fait qu'il a cessé de rattacher directement ses formes nominales à des racines ; par suite, les formations qui consistaient en la racine seule fléchie nominalement ont cessé d'exister, et même les formations constituées par la racine suivie d'un suffixe ou bien ont disparu, ou bien, si elles se sont maintenues, ont été conçues autrement. Les formations nominales, partout où elles sont analysables au point de vue slave, sont dénominatives ou déverbatives. Les formations tirées de verbes peuvent comporter un préverbe ; car les préverbes font corps avec le verbe ; ainsi *ubivanĭje* « action de tuer ».

369. — Chaque racine indo-européenne était susceptible de fournir un nom, thématique ou athématique, dont le thème consistait en la racine seule.

Le type radical athématique a tendu à s'éliminer presque

partout. Le slave commun ne possédait presque aucun représentant de ce type archaïque ; en vieux slave, il n'en subsiste plus aucun représentant intact. L'exemple le plus net est le mot **kry* « sang » (cf. l'avestique *xrū-*), qui s'est conservé dans le vieux polonais *kry*, le polabe *k(a)rói* et le vieux slovène *kri* (slov. mod. *krî*), et dont le vieux slave a le génitif singulier *krŭve*. L'accusatif sing. v. sl. *krŭvь*, représentant **krŭwṃ*, a fait passer le mot au type en *-ĭ-* (voir §§ 160, 379 et 479).

Les thèmes du type radical athématique ont été, les uns éliminés — c'est le cas du mot i.-e. **ped-* « pied », dont le slave n'a que des dérivés —, d'autres transportés à un type différent de flexion, d'autres enfin remplacés par des dérivés.

Il y a eu parfois passage aux thèmes en *-ĭ-* suivant le procédé indiqué à propos de **kry* ; c'est ainsi que i.-e. **bhrū-* « sourcil » (skr. *bhrúḥ*, gr. ὀφρῦς) ne se présente en slave que sous la forme *brŭvь* ; que le mot **ghwĕr-* « bête sauvage » (gr. θήρ, éol. φήρ) est connu seulement sous la forme *zvĕrь* (cf. lit. *žvėrìs*, dont le vieux lituanien a encore le génitif pluriel du type athématique *žvėrų̃*) ; que le mot **mūs-* « souris » (skr. *mūṣ-*, gr. μῦς, lat. *mūs*, etc.) n'est connu en slave que comme *myšь* ; etc.

De certains autres noms radicaux athématiques, le slave n'a plus que des dérivés ; ainsi de i.-e. **ḱerd-* « cœur » (gr. κῆρ, lat. *cor*, gén. *cordis*, etc.), d'une part, v. sl. *srŭdьce* « cœur », et, de l'autre, v. sl. *sręda*, r. *seredá* « milieu » ; en face de skr. *kṣam-* « terre », avestique *zəm-* et de gr. χθών, gén. χθονός, le slave a *zemlja*, comme le lituanien a *žẽmė* ; les exemples de ce genre sont nombreux et variés.

370. — En revanche, le type radical thématique des mots tels que gr. τόμος « coupe » ou τομός « coupant », τρόχος « course » ou τροχός « roue », s'est conservé, comme en indo-iranien et en grec ; et, à la différence de l'italo-celtique et du germanique, il s'est développé à une période préhistorique ; à date historique, presque chaque présent radical est accompagné d'un nom de ce genre ; même des verbes empruntés au germanique en sont pourvus : on a *kupŭ* « achat » à côté de *kupiti* » acheter » et *-kusŭ* (*vŭ-kusŭ* « acte de goû-

ter », *is-kusŭ* « épreuve ») à côté de *-kusiti* (*vŭ-kusiti* « goûter », etc.). Avec des éléments indigènes, il a été fait des noms nouveaux qui ne répondent pas au type ancien. Le vocalisme radical ancien, *o*, est conservé autant que possible : *tokŭ* « courant » (cf. lit. *tākas*, zd *taka-* « course »), à côté de *tekǫ* « je cours », *světŭ* « lumière » (cf. skr. *çvetáḥ* « brillant ») à côté de *svĭtěti* (*sę*) « briller », *smradŭ* « puanteur » (cf. lit. *smardas*) à côté de *smrŭděti* « puer », etc. Certains mots de ce type ont subsisté, alors que les verbes de la même racine disparaissaient, ainsi *sněgŭ* « neige », cf. v. pruss. *snaygis*, lit. *sniẽgas*, got. *snaiws*, en face du type athématique hom. νίφα (acc.), lat. *nix*, gén. *niuis*.

L'influence du verbe est en général dominante, et c'est ce qui fait que beaucoup de noms radicaux thématiques sont pourvus de préverbes, d'après les verbes qui ont servi de modèles ; ainsi, en face de *bĭjǫ, biti* « battre », on a *bojĭ* « combat, fouet », mais aussi *raz-bojĭ* et *u-bojĭ* « meurtre », d'après *raz-biti, u-biti* « tuer » ; en face de *berǫ, bĭrati* « prendre », on a *sŭ-borŭ* « réunion », d'après *sŭ-bĭrati*, ou *iz-borŭ* « élection », d'après *iz-bĭrati*. En face de *rĕžǫ, rĕzati* « couper », on a *razŭ* « entaille » (tch. *ráz* « coup », etc.) : le degré *o* correspondant à la forme *ē* est naturellement *ō*, représenté par *a* en slave ; dans *obrazŭ* « forme », il y a eu influence d'une forme verbale à préverbe ; mais le mot s'est isolé. Pour les racines qui n'ont pas de formes à degré *o*, les noms nouvellement formés n'ont pas toujours en slave le degré *o* ou son représentant : le vocalisme est celui du verbe ; par exemple, en face de *bĕžǫ, bĕžati* « fuir », on a *bĕgŭ* « fuite », cf. lit. *bėgas* ; en face de *-ĭmǫ, -ęti* « prendre », on a *sŭn-ĭmŭ* « réunion », d'après *sŭn-ĭmǫ, sŭn-ęti* ; en face de *metǫ, mesti* « jeter », on a *podŭ-metŭ* « frange », d'après **podŭ-metǫ*. Ainsi par le fait que ce type, autrefois radical, est demeuré productif en slave, il a été rattaché au verbe, et la formation a changé de caractère ; elle apparaît comme déverbative. Ce type de « postverbaux », selon l'expression de M. Bréal, n'a pas cessé de se développer dans les langues slaves parallèlement

au type analogue des postverbaux des langues germaniques et des langues romanes : le serbo-croate *ôtpād* répond exactement à l'allemand *Abfall*, le russe *polët* au français récent *envol*, etc. (cf. § 377). Ce que les langues modernes rendent par une imitation du mot « expression », all. *Ausdruck*, est un postverbal dans la plupart des langues, en dehors du russe qui, suivant sa tradition, reproduit un modèle slavon : pol. *wyraz*, tch. *výraz*, slov. *izràz*, s.-cr. *ìzrāz*, et r. *vyražénie*, d'où bulg. *izraženie* ; le point de départ est un verbe du type de tch. *vyraziti* « faire sortir (par force) », calquant l'allemand *ausdrücken*, qui calque lui-même le latin *exprimere*.

Les noms de ce type ont gardé en slave leur accentuation indo-européenne ; tous ceux qui ont valeur d'abstrait ou une valeur issue de l'ancienne valeur abstraite sont accentués sur l'élément radical ; ainsi l'on a v. sl. *zǫbŭ* « dent », r. *zub*, gén. *zúba*, s. *zûb*, gén. *zûba* en face de skr. *jámbhaḥ*, gr. γόμφος, cf. lit. *žambas* (dont l'accentuation ne prouve rien). — Contrairement à l'usage indo-européen, ceux des noms de ce type qui ont valeur de noms d'agents — ils sont rares en slave — ont reçu la paroxytonaison générale du type : *drugŭ* « compagnon », r. *drúg*, gén. *drúga*, s. *drûg*, gén. *drûga*, cf. lit. *draũgas* et le verbe got. *driugan* « servir à l'armée ».

Un neutre comme *kolo* « roue » (r. dial. *kólo*) résulte de la contamination d'un masculin comparable à gr. πόλος avec un neutre **k^{w}elo-* (cf. le pluriel s.-cr. dial. *kolèsa*, r. *kolësa*, v. tch. *kolesa*, locatif sing. v. sl. *kolesi* avec le vocalisme de **kolŭ*) ; le neutre thématique avait le vocalisme *e* : v. pruss. *kelan*, v. isl. *huel* « roue ».

371. — Le type thématique radical fournit aussi des adjectifs ; le vocalisme est : *o*, dans v. sl. *suxŭ* « sec », cf. lit. *saũsas*, v. angl. *séar*, en face de v. sl. *sŭxnǫti* « sécher » et de zd *huškō* « sec » ; *e*, dans *ljubŭ* « cher », cf. got. *liufs*, à côté du verbe skr. *lúbhyati*, lat. *lubet* ; zéro, dans *dlŭgŭ* « long », cf. skr. *dīrgháḥ*, en face de zd *drājō* « longueur » ; *ō*, dans *nagŭ* « nu », cf. lit. *núogas*, en face de got. *naqaþs*, skr. *nagnáḥ*, etc.

Il y a quelques substantifs anciens dont le vocalisme n'est pas conforme au type général, ainsi *vlĭkŭ* « loup » (r. *volk*, gén. *vólka*, s. *vûk*, gén. *vûka*), cf. lit. *vilkas*, skr. *vṛ́kaḥ*, et **jĭgo* « joug » (r. *ígo*, tch. *jho*), cf. skr. *yugám*, gr. ζυγόν, lat. *iugum*, got. *juk*.

La voyelle thématique sert de suffixe de dérivation pour former des noms de nombre à valeur collective, comme v. sl. *četvori* « au nombre de quatre », s. *čětvoro* « groupe de quatre », pol. *czworo*, r. *četvero*, cf. lit. *ketverì*, skr. *catvarám* « place rectangulaire ». On notera le vocalisme *o* de *troji* « au nombre de trois », r. *tróje*, s. *trŏje*, cf. lit. *trejì* et skr. *trayáḥ* « triple », *trayam* « trinité ». Le type des adjectifs d'appartenance en *-ovŭ* (voir § 421) représente de même originellement un type de dérivés à voyelle thématique de thèmes en *-ŭ-* : *Petrovŭ*, de *Petrŭ* « Pierre » (dat. v. sl. *Petrovi*), cf. skr. *Vaiṣṇavaḥ*, de *Viṣṇuḥ*, v. perse *Mārgava*, de *Marguš*.

372. — Les suffixes indo-européens apparaissent en général trop courts et trop peu significatifs pour avoir gardé leur valeur jusqu'au slave commun, et ils ont tendu à être remplacés par des formations nouvelles dont l'élément suffixal est plus long et plus net. Comme les finales se sont abrégées et altérées, les éléments suffixaux brefs tels que *-i-* et *-u-* se sont liés à la flexion ; il s'est produit ainsi des finales complexes qui servent à caractériser les formes casuelles. En fait, presque tous les suffixes slaves productifs à date historique se sont constitués en slave même.

373. — Les formations radicales indo-européennes ont cessé, non seulement d'être productives — ce qui va de soi, puisque le sentiment de la racine a disparu —, mais même d'être analysables ; les alternances vocaliques qu'elles offrent ne sont plus que des survivances. Un mot comme v. sl. *čĭstĭ* « honneur », qui subsiste encore dans les langues slaves modernes en sa forme ancienne (r. *čest'*, pol. *cześć*, s. *čâst*), a conservé le suffixe indo-européen **-tei-* et le vocalisme radical zéro en face du verbe *čĭtǫ*, *čisti* ; il répond exactement à skr. *cittiḥ* ; mais ni le vocalisme radical zéro ni le suffixe *-tĭ-* n'y sont perceptibles au point de vue slave. Les

mots de ce genre sont, au point de vue slave, ou isolés comme v. sl. *pamętĭ* « souvenir » (*pa-* + *mętĭ*, qui répond à skr. *matiḥ*, lat. *mēns*, lit. *mintìs*, etc.), ou sentis comme vaguement parents d'un voisin, mais sans que le sujet parlant ait pu faire l'analyse, ainsi v. sl. *sŭmrŭtĭ* « mort » (*sŭ-* + *mrŭtĭ*, qui répond à skr. *mṛtiḥ*, v. lit. *mirtis*, lat. *mors*), en face de *mĭrǫ*, *mréti*. Encore le suffixe *-tĭ* est-il de ceux qui ont conservé une forme assez nette et reconnaissable.

374. — Les suffixes anciens ne se maintiennent guère en slave qu'à condition de se combiner avec d'autres et de fournir ainsi de nouveaux suffixes assez volumineux et assez expressifs pour subsister. Ils changent alors de caractère. Par exemple *-tĭ* s'est combiné avec *-es-*/*-os-* pour fournir un suffixe sl. *-ostĭ*, qui fournit des abstraits dérivés d'adjectifs, du type de *junostĭ* « jeunesse » près de *junŭ* « jeune » (voir § 419).

375. — Tel est le double principe qui domine la théorie de la suffixation en slave : d'une part, élimination des anciens procédés qui ont laissé des traces, mais qui cessent d'être productifs ; de l'autre, développement de nouveaux suffixes volumineux par agglutination d'éléments divers.

A. — *Conservation partielle et élimination des anciens procédés de formation.*

376. — On n'essaiera pas ici de donner une idée de tous les types indo-européens dont le slave a conservé des débris isolés. Ceci n'a d'intérêt que pour la théorie générale de l'indo-européen.

a. — Le suffixe **-ā-* (formation du féminin).

377. — Le suffixe indo-européen **-ā-* servait essentiellement à fournir des dérivés de noms existants.

Le principal rôle de ce suffixe est de fournir l'expression du féminin des adjectifs. Le slave n'a conservé d'adjectifs que du type thématique au masculin-neutre, les uns anciens

tels que *novŭ, novo* « nouveau », cf. skr. *návaḥ, návam,* gr. νέ(ϝ)ος, νέ(ϝ)ον, lat. *nouos, nouom,* les autres pourvus d'un suffixe secondaire terminé par *-e/o-*, ainsi *sladŭ-kŭ, sladŭ-ko* « doux » (cf. lit. *saldùs*) ; or, dès l'indo-européen, les adjectifs de ce type avaient leur féminin en *-ā-* : v. sl. *nova* répond à skr. *návā,* gr. νέ(ϝ)ᾱ, lat. *noua* ; on a de même *sladŭka* en face de *sladŭkŭ, sladŭko.* La formation en *-a-* continue dans les langues slaves modernes à caractériser le féminin de tous les adjectifs (les participes et comparatifs recourent à *-ja-*, voir § 403).

Le suffixe *-ā-* ne fournit que rarement des substantifs indiquant des êtres femelles, comme *raba* « servante », en face de *rabŭ* « serviteur », et de même *zmĭja* « ἔχις, δράκαινα », mot bien distinct en vieux slave et dans les langues slaves du masculin *zmĭjĭ* « δράκων », proprement « serpent mâle » (voir A. Meillet, *Études,* p. 248, et P. Skok, *Etnolog,* V, p. 49). Un suffixe complexe *-ynja-*, qui est plus clair, concurrence avec succès le suffixe *-a-* en cet emploi.

L'indo-européen avait quelques substantifs thèmes en *-o-* de genre féminin ; le slave les a fait passer au type en *-a-* : ainsi, au lieu du féminin **snusó-* « bru », attesté par gr. νυός et arm. *nu* (gén. *nuoy*), le slave a *snŭxa* ; au lieu du féminin **bherəǵo-* « bouleau », attesté par le contraste de skr. *bhūrjaḥ,* lit. *béržas* et de v. h. a. *birihha,* le slave a **bérza* (r. *berëza,* etc.).

Le mot *žena* « femme » n'est passé que secondairement au type normal ; il était très anomal en indo-européen ; on a encore en vieil irlandais la flexion anomale *ben,* gén. *mnā* ; en grec γυνή, gén. γυναικός ; en arménien *kin,* gén. *knoǰ,* nom. plur. *kanaykh.*

D'autre part, *-ā-* servait de suffixe secondaire pour former des noms d'agents masculins, tels que lat. *scrība, aurīga,* etc. Le slave a des masculins comme *sluga* « serviteur », *vojevoda* « général », etc.

Toutefois les substantifs en **-ā-* sont en principe féminins, c'est-à-dire que les adjectifs qui les accompagnent ont la forme en *-ā-*, non la forme en *-o-* du masculin-neutre. Ils sont de type divers, et l'on ne voit pas toujours pourquoi

le dérivé en *-ā- est préféré au type thématique en -o-. Si l'on a sl. *mĭzda* « salaire » (cf. got. *mizdo*), en face du masculin grec correspondant μισθός ou du neutre indo-iranien skr. *mīḍhám*, zd *mižd*ə*m*, c'est peut-être que i.-e. **mizdhe/o-* était féminin.

Certains thèmes en -ā- sont parallèles au type thématique radical de *tokŭ* « courant », signalé ci-dessus (§ 370), et répondent au type de gr. δορά, lat. *toga*; on a ainsi -*toka* dans *pa-toka* « résidu fluide » (s. *pătoka* « piquette », r. *pátoka* « mélasse », pol. *patoka* « miel vierge »), en regard de *tɐ̀kǫ*. A ce groupe appartiennent des mots comme *kora* « écorce », et *skora* « peau », de la racine **sker-* « séparer, tondre » (lit. *skìrti*, v. h. a. *sceran*, gr. κείρω ; cf. lat *corium*, etc.), ou comme *rǫka* « main », cf. lit. *rankà*, en regard de lit. *renkù* « je ramasse », ou encore comme *vlaga* « humidité » (r. *vológa*, s. *vlȁga*) en face de **vlgŭkŭ* « humide » (tch. *vlhký*, etc.), r. *vólgnuť* « devenir humide », et de lit. *vìlgyti* « mouiller ». En général, les mots de ce genre ont le vocalisme radical *o*. Mais il a été aussi formé des mots nouveaux à vocalisme autre: ainsi, de la racine **derə-*, dont on a le grec δορά cité ci-dessus, le vieux slave a *dira* « déchirure », d'après l'imperfectif dérivé (*raz-*)*dirati*, tandis que le vieux tchèque a *diera*, d'après (*roz-*)*dierati*; et il s'est développé dans les langues slaves un type productif de « postverbaux » féminins en -*a*. Par exemple, le serbo-croate a tiré de *pobúniti se* « se révolter » un substantif *pòbuna*, parallèle à ital. *rivolta*, fr. *révolte*; et, empruntant au russe le verbe *prosvijètiti* (r. *prosvetít* « éclairer, instruire »), il a adapté en *prȍsvjeta* l'abstrait de type slavon *prosveščénie* « instruction » (cf. § 370). Entre les substantifs en -*a*, qui peuvent fournir des verbes dénominatifs en -*iti*, et les verbes en -*iti*, dont on peut tirer des postverbaux en -*a*, le rapport est réciproque: *xvala* est à la fois le substantif dont *xvaliti* est le verbe dérivé, et le dérivé postverbal de *xvaliti*. Le fait est ancien: si le préverbe montre que *poxvala* est secondaire par rapport à *poxvaliti*, rien n'indique, de *xvala* et de *xvaliti*, quelle est la forme primitive; il faudrait, pour pouvoir décider,

connaître l'histoire de cette famille de mots, comme on la connaît dans le cas de *slava* et *slaviti*: *slaviti* et *proslaviti* sont les factitifs de *sluti, prosluti*, et *slava* est donc originellement un postverbal, comme *proslava*.

La forme en *-ā- est souvent l'élargissement d'un ancien nom radical athématique. C'est sans doute ainsi que s'expliquent des mots de vocalismes radicaux divers, comme : *tьma* « obscurité » (cf. skr. *támaḥ, támisrā*), *voda* « eau » (cf. gr. ὕδωρ, lat. *unda*, lit. *vanduõ*, v. h. a. *wazzar*, etc.), *sręda* » milieu » (à côté de *srьdьce* « cœur », cf. got. *hairto*, etc.).

Beaucoup de noms slaves en *-a-* ne se laissent ramener à aucune origine définie. Quelques-uns, comme v. sl. *brada* « barbe » (r. *borodá*, pol. *broda*), se retrouvent ailleurs : lit. *barzdà*, lat. *barba* (à côté de la forme autre de v. h. a. *bart*), ou *blъxa* « puce », cf. lit. *blusà*. D'autres, en grand nombre, ne se retrouvent pas hors du slave, ainsi *slьza* « larme ».

b. — Formations de type athématique.

378. — Toutes tendent à s'éliminer. Plusieurs ont disparu.

Thèmes en *-ĭ-*.

379. — Les thèmes slaves en *-ĭ-* représentent en partie d'anciens thèmes en *-ĭ-*, ainsi *osĭ* « essieu » (cf. lit. *ašìs*, lat. *axis*), *gostĭ* « hôte » (cf. lat. *hostis*, got. *gasts*), *pǫtĭ* « chemin » (cf. skr. *pánthāḥ*, gén. *patháḥ*, instr. plur. *pathíbhiḥ*, et lat. *pons* ; le mot, anomal en indo-européen, est devenu normal en slave) ; en partie d'anciens noms radicaux athématiques passés au type en *-ĭ-* sous l'influence de l'accusatif singulier en *-ĭ* et de l'accusatif pluriel en *-i*, qui étaient ambigus, ainsi v. sl. *vьsĭ* « village », cf. skr. *viç-*, gr. (*F*)οικα- (accusatif singulier) ; *dvьri* « porte » (plur. tantum), cf. lit. *dùrys* (vieux génitif *durų*), lat. *forēs* ; *gǫsĭ* « oie », cf. gr. χήν, v. h. a. *gans* ; *solĭ* « sel », cf. gr. ἅλς, gén. ἁλός et lat. *sāl*, gén. *salis*, etc. ; sans doute aussi v. sl. *žalĭ* « monu-

ment funéraire » (et r. *žal'* « chagrin »), cf. v. h. a. *quāla,* dérivé différent d'un thème de type athématique non attesté.

Un bon nombre de thèmes slaves en *-ĭ-* sont des noms abstraits, qui se rattachent à un verbe, ainsi *skrŭbĭ* « chagrin » à *skrŭbĕtĭ* « avoir du chagrin » ; *okovĭ* « entrave » à *o-kovati* « mettre dans les fers » ; *tvarĭ* « création, créature » à *tvoritĭ* « créer, faire » ; *rĕčĭ* « discours » à *rekǫ, rešti* « dire » ; **konĭ* (dans *is koni* « depuis le commencement ») à *-čĭnǫ, -čęti* « commencer », etc. Le vocalisme radical de ces noms est divers.

Les adjectifs en *-ĭ-* ont été éliminés (mais cf. § 534).

Thèmes en *-ŭ-*.

380. — Les quelques substantifs thèmes en *-u-* conservés en slave sont mêlés au type thématique, parce que le nominatif singulier masculin était identique dans les deux types. Les exemples les plus clairs sont : *domŭ* (gén. *domu*), cf. lat. *domus* (gén. *domūs*) ; *vrŭxŭ* « sommet » (gén.-loc. *vrŭxu*), cf. lit. *viršùs* ; *volŭ* « bœuf », gén. *volu* ; *polŭ* « moitié », gén. *polu.*

Le slave confondant **-ŭs* et **-ŭ,* le masculin et le neutre n'ont pas de formes distinctes : le masculin v. sl. *medŭ* « miel, hydromel » répond à skr. *mádhu,* gr. μέθυ, v. pruss. *meddo* (v. h. a. *metu* est masculin).

Les adjectifs en *-u-* ont été éliminés, par addition de **-ko-* aux thèmes en *-u-* : v. sl. *sladŭkŭ,* cf. lit. *saldùs* ; v. sl. *ǫzŭkŭ* « étroit », cf. skr. *aṃhú-,* got. *aggwus,* etc.

Thèmes en **-ū-*.

381. — Le type indo-européen en *-ū-* résulte de la contraction de *ŭ* avec un *ə* qui est la forme à degré zéro du type en *-ā-*. Ces mots peuvent donc servir de féminins. Ils sont peu nombreux. Le principal représentant slave est *svekry* « mère du mari », cf. skr. *çvaçrû́ḥ,* lat. *socrus.* Un

autre mot notable est v. sl. *žrŭnŭvi* « moulin » (fém. plur., à côté d'un masculin sing. *žrŭnovŭ* « meule », voir *Mélanges... Paul Boyer*, p. 1), cf. lette *dzirnus* (plur.), got. *-qairnus*. Un certain nombre de mots empruntés au germanique sont entrés secondairement dans ce type, ainsi *crŭky* « église ».

Thèmes en *-*en-*.

382. — Il a subsisté plusieurs substantifs masculins en *-*en-*, dont les uns sont de date indo-européenne, les autres résultent d'innovations antérieures à l'époque historique. Est ancien par exemple *jelenĭ* « cerf », cf. arm. *eln* et lit. *élnis*, gr. ἔλα-φος, ἐλλός (de *ἐλνός). Sont secondaires des mots comme *prŭstenĭ* « bague », dérivé de *prŭstŭ* « doigt », ou *grebenĭ* « peigne », qui est à *grebǫ* ce que lat. *pecten* est à *pectō*.

Le mot *dĭnĭ* « jour » (gén. *dĭne*) offre un autre vocalisme du suffixe, le degré zéro, en face du vocalisme *e* de lit. *dienà* « jour », etc.

Thèmes en *-*tŭ-* et *-*nŭ-*.

383. — Le slave a éliminé ce type par addition de *-ko-* : ainsi **čętŭ* ne subsiste que dans *na-čętŭkŭ* « commencement », cf. *na-čęti* « commencer ».

Des thèmes en *-nŭ-*, il subsiste notamment *činŭ* « ordre » et *synŭ* « fils », cf. lit. *sūnùs*, skr. *sūnúḥ*, got. *sunus*.

Thèmes en *-tĭ-*.

384. — Le type indo-européen en *-*tei-* paraît avoir eu beaucoup d'importance, à en juger par le grec et l'indo-iranien. Il subsiste encore en slave à l'époque historique beaucoup d'abstraits en *-tĭ*, féminins. De ces abstraits, quelques-uns sont anciens, ainsi *pa-mętĭ* « mémoire », cf. skr. *matiḥ*, got. *-munds*, lat. *mēns* ; d'autres, sans avoir de correspondants hors du slave, ont conservé l'ancien vocalisme radical au degré zéro, ainsi *mĭstĭ* « vengeance ». Le type, qui

n'est plus productif à l'époque historique, a dû le rester longtemps. Car beaucoup d'abstraits de ce genre ont pris le vocalisme du verbe correspondant : *mošti* « pouvoir », cf. *mogǫ* ; *vlasti* « puissance », cf. *vladǫ* « je domine » ; *věsti* « nouvelle », cf. *vědě, věmi* « je sais » ; *-dati* et *-děti*, par exemple dans *blagodati, blagoděti* « grâce ».

Thèmes en **-men-*.

385. — Il subsiste quelques noms, d'ordinaire neutres, où figure le vieux suffixe **-men-*, ainsi *brěmę* « fardeau » (r. dial. *berémja*, s. *brěme*), cf. véd. *bhárīman-* ; *sěmę* « semence », cf. lat. *sēmen*, et, avec genre masculin, v. h. a. *sāmo*, etc. ; pour la forme **-smen-* dans *čismę* « nombre », en face de *čitǫ, čisti*, voir § 147. Comme noms masculins, on peut citer *kamy, kamenь* (voir § 487), cf. skr. *áçmā*, gr. ἄκμων, lit. *akmuõ* ; *plamy, plamenь* « flamme » (pol. *płomień*), en regard du verbe *polěti* « flamber » ; v. r. *strumenь*, pol. *strumień* « torrent », cf. lit. dial. *straumuo*.

Thèmes en **-es-*.

386. — Les neutres en **-es-*, qui sont encore nombreux en indo-iranien et en grec ancien, et même en latin, ne sont plus représentés en slave que par des exemples isolés comme *nebo* (gén. *nebese*) « ciel », cf. skr. *nábhaḥ* « nuage », gr. νέφος, ou *slovo* (gén. *slovese*) « parole », cf. zd *sravah-* « parole », et skr. *çrávaḥ* « gloire », gr. κλέ(Ϝ)ος. Il y a eu élimination par des contaminations, ainsi dans le cas de **k^{w}elo-* (voir § 370).

Thèmes en **-tel-*.

387. — Les noms d'agents ont un suffixe de la forme **-ter-* dans la plupart des langues : lat. *dator*, gr. δώτωρ et δοτήρ, etc. En slave, le suffixe est de la forme *-tel-*, sûrement ancienne, et qui se retrouve dans le hittite *-tal-*, soit *dateljь* (avec un élargissement au moyen de **-yu-*, cf. § 402) ; il

est demeuré clair et productif. L'élargissement par *-*yu*- se retrouve dans -*arjĭ* (voir § 423).

c. — Formations de type thématique.

388. — Les formations de type thématique se sont en général mieux conservées que celles de type athématique. Mais beaucoup n'ont pas subsisté sous leur forme simple.

Suffixe *-*wo*-.

389. — Le suffixe i.-e. *-*wo*- n'est plus productif à l'état isolé ; mais il subsiste un bon nombre d'adjectifs en -*vŭ*, tels que *prŭvŭ* « premier », cf. skr. *pûrvaḥ* ; *plavŭ* « blanc roux », cf. lit. *palvas*, v. h. a. *falo* ; *lĕvŭ* « gauche », cf. lat. *laeuos*, gr. λαιός ; *krivŭ* « courbe », cf. lit *kreĩvas*, et, pour le suffixe, lat. *curuos*, etc. ; *živŭ* « vivant », cf. lit. *gývas*, skr. *jîváḥ*, lat. *uīuos* (adjectif dont l'action a transformé **mṛto*- en **mṛtwo*- : v. sl. *mrŭtvŭ* « mort » ; le latin a dans *mortuus* un fait analogue ; le celtique a procédé autrement : v. irl. *marb*).

Suffixe *-*ro*-.

390. — Adjectifs assez nombreux ; pas de formations nouvelles. Exemples : **rŭdrŭ* (*rĭdrŭ*, d'après *rĭděti*) « rouge », cf. lat. *ruber*, gr. ἐρυθρός ; *ostrŭ* « aigu », cf. lit. *aštras* (*aštrùs*) et gr. ἄκρος ; *dobrŭ* « bon » (de la racine qui fournit aussi *doba*, *-dobiti*, etc.), cf. peut-être v. h. a. *taphar*, etc.

Il y a aussi des substantifs, comme *mirŭ* « paix » et, avec le suffixe secondaire -*ā*-, *měra* « mesure ». Ces formes sont isolées.

Le type indo-européen en *-*tero*-, *-*toro*-, *-*tro*-, qui servait à former des adjectifs marquant opposition entre deux notions, n'a pas subsisté en slave. Les quelques restes qui en sont conservés n'ont plus leur sens caractéristique. La forme *vŭtorŭ* « second » n'est plus analysable, et l'étymolo-

gie en est discutée. La forme *jeterŭ*, qui répond à celle conservée dans lat. *cēterī*, ombr. *etro-*, a pris le rôle d'un simple indéfini équivalent à fr. « un », puis a disparu. La forme *koterŭ*, *kotorŭ*, qui répond à skr. *kataráḥ* « lequel des deux », lit. *katràs*, gr. πότερος, etc., a pris le sens général de « lequel », et ne se rapporte plus à l'opposition de deux notions.

Suffixe **-lo-*.

391. — Nombreux adjectifs ; pas de formations nouvelles. Exemples : *cělŭ* « bien portant », cf. got. *hails* ; *milŭ* « doux, qui a pitié », cf. lit. *mielas*, etc. Le type paraît avoir été assez longtemps productif en slave, et l'on en a des représentants tirés de radicaux clairs en slave, sans que d'autres langues aient rien de correspondant : ainsi *teplŭ* et *toplŭ* « chaud », à côté de *topiti* « chauffer », *gnilŭ* « pourri », à côté de *gniti* « pourrir », *zĭrělŭ* « mûr », à côté de *zĭrěti* « mûrir », etc.

Le type en *-lo-* est celui qui a fourni le participe servant à former les temps composés du verbe slave, type *dalŭ jesmĭ* « j'ai donné » (cf. § 281) ; sous cette forme, il est demeuré productif d'une manière illimitée.

Un type de noms neutres en **-lo-* (et en **-slo-*) s'est développé jusqu'au seuil de l'époque historique, et il en est sorti beaucoup de noms clairs en slave même, comme *dělo* (v. pol. *dzieło*) « œuvre », cf. *dĕti* « poser » ; *greblo* « rame », cf. *grebǫ* « je rame » ; *maslo* (de **maz-slo*) « huile, graisse », cf. *mazati* « enduire, graisser » ; *čislo* (de **čit-slo*) « nombre », cf. *čĭtǫ*, *čisti*.

Un type qui a été productif assez longtemps, mais qui ne l'est plus dès le slave commun, est celui en *-lĭ* (*-slĭ*) qui a fourni des mots comme *gǫsli* (fém. plur.) « cithare ». Il y a tout un groupe en *-ělĭ*, par exemple *gyběli* « perte », *mlĭčali* « silence » (de *mlĭčati* « se taire »), etc.

Suffixe **-no-*.

392. — Le suffixe **-no-* fournissait en indo-européen des adjectifs immédiatement rattachés à la racine, dont le voca-

lisme radical était au degré zéro. Le slave en a gardé quelques représentants, comme *plŭnŭ* « plein «, cf. lit. *pìlnas*, skr. *pūrṇáḥ*, v. irl. *lān*; **vʲrnŭ* « tourné » (de la racine **wert-*) dans *ot-vrŭnĭ* (adv.) « inversement ». Ce type s'est maintenu et fournit les participes passés passifs des thèmes terminés par voyelle (voir § 287) comme *danŭ* » donné », *zŭvanŭ* « appelé », que le slave forme en quantité illimitée ; si le thème se termine par consonne, le suffixe est de la forme *-eno-*, ainsi *čĭtenŭ* « honoré », en face de *čĭtǫ*, *čisti* (cf. § 289).

Le suffixe **-no-* fournissait aussi des adjectifs dérivés de substantifs, et le slave paraît avoir continué assez longtemps à propager ce type, ainsi dans *slanŭ* (pol. *słony*), de **sol* « sel », que représente *solĭ* ; *želězznŭ* « de fer », de *želězo*. Des thèmes en *-n-*, le suffixe a fourni des dérivés où tout se passe comme si **-no-* avait été ajouté aux thèmes en *-n-*, d'où **-en-no-* aboutissant à **-ęno-* ; le groupe *-ęn-* a été différencié en *-ěn-* en vieux slave : mais le russe a *-jan-*, ainsi v. sl. *kaměnŭ* « de pierre », r. (dial.) *kámjanyj*, de *kamenĭ* « pierre » ; ce type est devenu un peu productif pour former des adjectifs indiquant la matière, ainsi *drěvěnŭ* (r. *derevjánnyj*, tch. *dřevěný*) « de bois », de *drěvo* (r. *dérevo*, etc.). Un substantif comme *luna* « lune » (et « lueur ») est le féminin d'un adjectif **louksno-*, cf. zd *raoxšna-* « brillant », v. pruss. *lauxnos* « astres », lat. *lūna* (prénestin *losna*).

Il y a des substantifs en **-no-*, ainsi *sŭnŭ* « sommeil », cf. gr. ὕπνος, de la racine i.-e. **swęp-*, *sup-* (v. sl. *sŭpati* « dormir ») ; *grŭnŭ* « chaudron », de la racine **gʷher-* « être chaud », cf. lat. *fornus* ; et, avec le suffixe *-ā-*, *měna* « changement », cf. lit. *maĩnas* « échange ». Les substantifs de ce genre avaient normalement le vocalisme radical *o* ; un exemple remarquable de ce cas est représenté par *cěna* « prix », de la racine i.-e. **kʷei-*, cf. zd *kaēnā* et gr. ποινή. Rien de tout cela n'est productif en slave.

Un suffixe, qui à date historique ne fournit plus de substantifs, a servi anciennement à former quelques substantifs neutres comme *govĭno* « ordure », du mot **gow-* représenté

par arm. *ku* « fumier », et skr. *gūthaḥ, gūtham,* ou *pętĭno* « éperon » (cf. lit. *pentînas*), de *pęta* « talon » ; ou féminins, comme *grivĭna* « collier », de *griva* « crinière » (le sens primitif était « cou », cf. skr. *grīvā* « nuque »).

Suffixe *-*to*-.

393. — Les emplois de *-*to*- sont parallèles à ceux de *-*no*-.

Il y avait des adjectifs immédiatement rattachés à des racines, et le slave en a des restes notables, ainsi **ž*ĭ*ltŭ* « jaune », en face de lit. *geĨtas*, qui a un autre vocalisme radical ; *svętŭ* « saint », cf. lit. *šveñtas*, zd *spəntō* ; *čistŭ* « propre, pur », cf. lit. *skýstas* ; *čęstŭ* « serré, dense », cf. lit. *kiñštas* (participe de *kemšù* « je bourre »), etc. Dans les racines terminées par *-n-* et dans des cas isolés, un type en *-*to*- a fourni le participe passé slave, type *-pętŭ* (de *-pĭnǫ, -pęti*), et *jętŭ* « pris » (de **jĭmǫ, jęti*), *pro-strŭtŭ* « étendu », *sŭ-vitŭ* « entortillé » (de *sŭ-viti*), cf. lit. *výtas*, etc. (voir § 288).

Le suffixe *-to*- fournit des adjectifs dérivés de noms, et le type est demeuré productif longtemps : *bogatŭ* « riche », du mot *bogŭ* « dieu », qui a gardé le sens de « richesse » dans des composés comme *u-bogŭ* « pauvre », cf. skr. *bhágaḥ* « part, prospérité » (pour l'*a* issu de *ō*, cf. le type lituanien en *-uo-tas* et le type grec en -ω-τος) ; *bradatŭ* « barbu », de *brada* « barbe », cf. lit. *barzdótas*, lat. *barbātus* ; *mastitŭ* « gras », de *mastĭ* « graisse » ; etc. On notera que *-itŭ*, ainsi créé, s'est étendu, d'où *imenitŭ* « qui a un nom », de *imę* (thème **jĭmen-*) ; on a même fait *-ovitŭ*, ainsi *plodovitŭ* « productif », de *plodŭ*, thème en *-ŭ-* à en juger par le composé *ne-plody* (féminin) « (femelle) stérile ».

Le suffixe *-*to*- a fourni des substantifs. Il y en a d'anciens, radicaux ; la formation de substantifs de ce genre paraît avoir duré après l'époque indo-européenne. En voici des exemples : *dlato* « ciseau » (r. *dolotó*, pol. *dłóto*), de la racine du verbe dont on a le présent **d lbǫ* « je creuse » (tch. *dlubu*, etc.), cf. v. pruss. *dalptan* ; *zlato* (r. *zóloto*,

pol. *złoto*) « or » ; *pǫto* « entrave », de la racine de *-pĭnǫ, -pęti* (on notera le vocalisme radical *o*, qui est ancien d'après ces trois exemples), etc. Certains mots ne se laissent pas analyser clairement, comme *prŭstŭ* « doigt », cf. lit. *piršt̃as*.

Il y a eu des substantifs dérivés d'adjectifs, dont *životŭ* « vie », de *živŭ*, fournit un exemple masculin (cf. gr. βίοτος) ; ce type est surtout employé avec le suffixe secondaire *-ā-*, et le genre féminin ; ainsi le lituanien a *gyvatà*, et le latin *uīta* ; on a aussi gr. βιοτή, autrement formé. Le slave a développé ce procédé, ainsi *dobrota* « bonté », de *dobrŭ* ; *čistota* « pureté », de *čistŭ*, et ainsi dans nombre d'exemples.

Suffixe **-mo-*.

394. — Il s'est conservé un certain nombre de substantifs en **-mo-* ou en **-mā-*, mais tous isolés. On peut citer par exemple *dymŭ* « fumée », cf. lit. *dúmai*, skr. *dhūmáḥ*, lat. *fūmus* ; *ramo* « épaule », cf. v. h. a. *aram*, et, avec un autre vocalisme radical, skr. *īrmáḥ* ; *slama* « paille » (r. *solóma*), cf. lette *salms*, v. h. a. *halm*, lat. *culmus*, et, avec un autre vocalisme radical, gr. κάλαμος, καλάμη.

Suffixe **-do-*.

395. — Le suffixe **-do-* n'a jamais été important. L'adjectif *tvrŭdŭ* « ferme » est en face de lit. *tvìrtas* (la racine est **tverə-* « prendre », qui a fourni v. sl. *tvoriti*, etc.) ; avec suffixe secondaire *-ā-*, on a *agoda* (r. *jágoda*) « baie », cf. lit. *úoga* ; et, avec combinaison avec un *-ĭ-* précédent, les abstraits *pravĭda* » justice », de *pravŭ* « droit, juste », *vražĭda* « inimitié », de *vragŭ* « ennemi ».

396. — Il y aurait encore bien d'autres types à énumérer ; les formations indo-européennes étaient nombreuses, et le slave a conservé des restes plus ou moins nets de beaucoup de ces procédés. Nombre de noms slaves s'expliquent seulement par des procédés de formation préhistorique, les

uns indo-européens, les autres appartenant aux époques intermédiaires entre l'indo-européen et le slave commun : on ne peut plus les analyser au point de vue slave, ou, du moins, on ne peut les ramener à des types qui aient été productifs en slave à date historique.

B. — *Formations productives.*

397. — Très peu des types productifs reposent sur des types anciens exactement correspondants ; presque tous résultent de combinaisons dont la plupart se laissent malaisément expliquer. On y reconnaît en général des éléments indo-européens dont le slave a fait un emploi nouveau. Ce qui atteste la nouveauté de ces formations, c'est qu'elles ne se retrouvent généralement pas en baltique.

Lorsqu'un thème se termine par une voyelle et que le suffixe qui s'y ajoute commence aussi par une voyelle, un élément consonantique, souvent *l* ou *v*, s'intercale entre le thème et le suffixe ; c'est un type de faits bien connu et dont le cas français de *clou-t-ier* fournit un exemple classique.

Suffixes *-ba, -ĭba* (noms abstraits).

398. — Les formations en **-bho-*, comme dans gr. ἔλαφος, ou en **-bhā-*, comme dans gr. κορυφή, sont très peu représentées. Le baltique en a tiré parti, notamment dans les substantifs abstraits lituaniens en *-yba*, tels que *piršlýba*, de *piršlỹs*. Le slave a quelquefois *-ba* ajouté à un thème du type thématique, par exemple dans *zŭloba* « méchanceté », de *zŭlŭ*, ou dans *ǫtroba* « entrailles », de **ǫtro-*, cf. skr. *antrám*, *āntrám*. Ailleurs *-ba* a été ajouté à un thème en *-ĭ-*, ainsi dans *tatĭba* « vol », de *tatĭ* « voleur » ; *želĕdĭba* « amende », dérivé de **želdĭ* (v. r. *želedĭ*) ; *borĭba* « lutte », dérivé de *borĭ*, etc. De là on a tiré un suffixe *-ĭba*, qui a pris une grande extension, et qui fournit des abstraits dérivés de noms, remplaçant en partie des abstraits en *-ĭ-*, ainsi dans *služĭba* « service », de *sluga* « serviteur » ; *cělĭba*

« guérison », de *cělŭ* « bien portant » (et *cěliti* « guérir »); *sǫdĭba* « jugement », de *sǫdŭ*; *svatĭba* (r. *svádʹba*, etc.) « noces », de *svatŭ*; etc.

Suffixe *-dlo* (noms d'instruments).

399. — Les noms d'instruments se forment dans les langues indo-européennes au moyen de suffixes divers appartenant à un même type : **-tro-* (gr. ἄροτρον, lat. *arātrum*, arm. *arawr* « charrue »), **-tlo-* (lit. *árklas* « charrue », *žénklas* « signe », lat. *pōculum*), **-dhro-* (gr. βάραθρον, lat. *crībrum*), **-dhlo-* (gr. γένεθλον, lat. *stabulum*). Si l'on excepte *vĕtrŭ* « vent », que le genre masculin suffit à mettre à part (le vent était un être actif dans les anciennes conceptions indo-européennes ; son nom est en général masculin, ainsi lat. *uentus*), le slave n'a développé que **-dhlo-*, qui apparaît sous forme *-dlo* dans le groupe occidental et à l'extrémité nord-ouest du slovène (voir § 145), et sous forme *-lo* dans le reste du groupe méridional et en russe. Exemples : tch. *rádlo*, pol. *radło*, et v. sl. *ralo*, s. *ràlo*, r. *rálo* « araire » (de **orə-dhlo-*; cf. *orati* « labourer », d'où l'on a tiré secondairement s. dial. *òralo* « soc, coutre », etc.); tch. *hrdlo*, pol. *gardło*, et slavon *grŭlo*, s. *gr̂lo*, r. *górlo* (cf., avec un autre suffixe, lit. *gurklỹs* [acc. *gùrklį*], v. pruss. *gurcle*; de la racine *g$^{\text{w}}$erə-* « avaler »); tch. *mýdlo*, pol. *mydło*, et r. *mýlo*, s. *mȉlo* « savon, lessive », de *myti* « laver » ; pol. *świecidło*, et v. sl. *světilo*, r. *svetílo* « flambeau », de *světiti* « éclairer ».

Suffixes caractérisés par *-j-*.

1° Adjectifs.

400. — Le slave a hérité de l'indo-européen un suffixe d'adjectifs **-yo-* et **-iyo-*. Les exemples de date indo-européenne comme *šujĭ* « gauche », cf. skr. *savyáḥ*, zd *haoya-* (pour les suffixes, cf. gr. δεξιός et σκαιός), comme *tŭštĭ* « vide » (r. *tóščij*), cf. skr. *tucchyáḥ*, ou comme *tretĭjĭ* « troisième », cf. lat. *tertius* et skr. *tr̥tíyaḥ*, sont exceptionnels. Le suffixe

a été anciennement productif, et il ne manque pas de formations nouvelles, telles que *bŭždrjĭ* « éveillé », dérivé de *bŭdrŭ*, comme véd. *cítr(ı)yaḥ* l'est de *citráḥ*.

Il est demeuré productif en tant qu'il fournit des adjectifs d'appartenance, équivalents à des génitifs grecs. Il sert alors à former des adjectifs qui désignent d'ordinaire, non une collectivité, mais un être particulier ; ainsi *proročĭ* traduit προφήτου, par contraste avec *proročĭskŭ* qui traduit προφητῶν ; *otĭčĭ*, dérivé de *otĭcĭ*, signifie « du père » ; *osĭljĭ*, dérivé de *osĭlŭ*, signifie « de l'âne », etc. ; avec la forme *-ĭjĭ*, l'adjectif a souvent un sens plus large : *rabĭjĭ*, de *rabŭ*, signifie « du serviteur », et aussi « de serviteur » ; *pĭsĭjĭ* (pol. *psi*, s.-cr. *pàsjī*), de *pĭsŭ*, signifie « du chien, de chien » ; etc.

Le suffixe ancien **-yo-* figure aussi dans des formations complexes, de type analogue à celui de skr. *-tya-* (*ní-tyaḥ*, *amá-tyaḥ*), gr. -τιο- (ὑπ-τιος), etc. De *obĭ-*, le slave a *obištĭ* (s. *ὀpćī*, pol. *w-obec*) « commun ». Le type principal du slave est celui où *-jĭ* s'ajoute à *-ĭn-*, dans des formes tirées d'adverbes : de *prĕdŭ* « devant », on a *prĕdĭnjĭ* « antérieur », de *vyše* « plus haut », *vyšĭnjĭ* « supérieur » ; il y a aussi des adjectifs tirés de noms de personnes, ainsi, de *bratrŭ* « frère », *bratrĭnjĭ* « fraternel ». Le suffixe complexe *-ĭnjĭ* a été ajouté au suffixe déjà complexe **-tyo-* ; ainsi de *doma* « à la maison », on a **domatje-* (s. *dòmāćī*, tch. *domácí*), d'où a été tiré v. sl. *domaštĭnjĭ* « de la maison » ; et de même *kroměštĭnjĭ* « extérieur », de *kromě* « en dehors », etc. Le *-š-* du type *-šĭnjĭ* est moins clair : *domašĭnjĭ* (r. *domášnij*, s. *dòmāšnjī*) « de la maison », *kroměšĭnjĭ*, etc.

2° Substantifs.

401. — Le suffixe **-yo-* (**-iyo-*) fournissait en indo-européen des substantifs neutres dérivés, du type de skr. *svápn(ı)yam*, lat. *somnium*, gr. (ἐν-)ὔπνιον, lit. *sãpnis*, en face de skr. *svápnaḥ*, lat. *somnus*, gr. ὕπνος, lit. *sãpnas* « sommeil » ; ce type s'est maintenu en slave, où l'on a de même *sŭnĭje* « songe », en face de *sŭnŭ* « sommeil » ; il est pro-

bable que le vocalisme zéro de *sŭnŭ* et de gr. ὕπνος est dû au dérivé : le vocalisme ancien est conservé dans lit. *sāpnas* « sommeil », skr. *svápnaḥ*, lat. *somnus*. Certains de ces noms sont des collectifs, ainsi *kamenĭje* « les pierres », dérivé de *kamen-*, ou *listvĭje* « les feuilles », dérivé du thème en *-ŭ-* attesté par *listŭ* « feuille » avec le dérivé *listŭ-kŭ* (r. *listók*, etc.) et l'adjectif *listvĭnŭ*. Le plus souvent, ces noms sont des abstraits, comme *milosrŭdĭje* « pitié », de *milosrŭdŭ* « qui a pitié, pitoyable » ; *veselĭje* « joie », de *veselŭ* « joyeux », etc. ; ou bien ils servent à indiquer un objet, en regard d'un adjectif : *ostrĭje* « tranchant », de *ostrŭ* « aigu » ; il s'agit d'un simple élargissement en certains cas, tels que *znamenĭje* « signe », de *znamę* (pol. *znamię*, r. *známja*). — La formation a entraîné, au moins en partie, changement d'intonation, ainsi čak. *lístje* en face de *lîst* (voir § 186 *bis*).

En tant qu'il sert à former des abstraits neutres, le suffixe sl. *-ĭje* a été indéfiniment productif par le fait qu'il s'ajoute à tous les participes passés passifs et fournit un abstrait à chaque verbe : de *pětŭ* « chanté », *pětĭje* « chant » ; de *dělanŭ* « fait », *dělanĭje* « action de faire » ; de *ubĭjenŭ* « tué », *ubĭjenĭje* « action de tuer » ; etc. Chaque verbe a donné un abstrait en *-ĭje*, et là même où le participe passé passif n'est pas usuel, par suite du sens.

402. — Outre ces neutres dérivés en *-ĭje*, le slave a beaucoup de substantifs à nominatif en *-jĭ*. On a des noms d'agents comme *lŭžĭ* « menteur », près de *lŭžǫ*, *lŭgati* « mentir » ; *stražĭ* (r. *stórož*, pol. *stróż*), avec vocalisme radical *o*, près de *strěšti* « garder » ; des dérivés de thèmes en *-ta-* indiquent des personnes, ainsi *ratajĭ* « laboureur, cultivateur », de la racine de *orjǫ*, *orati* « labourer » et de *ralo* « araire », cf. lit. *artójis*. Il n'est pas toujours facile de faire, parmi ces noms, le départ entre ceux qui ont pour suffixe un ancien **-yo-* et ceux qui ont un ancien **-yu-* : des détails de la flexion, comme l'accusatif propre *mǫžĭ* et le datif *mǫževi* (voir § 477), montrent que les dérivés à nominatif slave en *-jĭ* qui désignent des personnes ont en

grande partie un ancien suffixe *-*yu*-, cf. skr. -*yu*- ; tel est le cas pour **korljĭ* (v. sl. *kraljĭ*, etc.), dont on a le dérivé **korljevitjĭ* (pol. *królewic*, etc. ; voir § 418), et pour les noms en -*teljĭ* et en -*arjĭ* (voir §§ 387 et 423).

Un nom d'instrument comme *nožĭ* « couteau », d'une racine **nez*- (cf. *vŭ-nĭzǫ* « j'enfoncerai »), est formé comme *stražĭ*.

On peut citer des substantifs tels que *ǫže* « lien », *lože* « lit » (cf. *ležati* « être couché », *ložiti* « coucher, placer »), avec vocalisme radical *o*, ou *plešte* « omoplate, épaule » (r. *plečó*, s. *plèće*), avec vocalisme radical *e*, de la racine de skr. *práthati* « il étend », gr. πλατύς, ou des noms d'animaux comme *konjĭ* « cheval », *zmĭjĭ* « serpent (mâle) » (littéralement « terrestre », ancien dérivé de **zem*-, représenté par le dérivé *zemlja*, voir § 369), etc.

3° Formation du féminin en -*ja*-.

403. — Les participes actifs et le comparatif forment le féminin en -*ja*-, soit v. sl. *berǫšta*-, cf. gr. *φεροντ*j*ᾱ*-(φέρουσα) ; *vědŭša*-, cf. gr. **Fιδυ(h)*j*ᾱ*- (hom. Fιδυῖα), etc. Ces féminins ont leur nominatif en -*i* (ancien -*ī*), comme en indo-iranien et en baltique, soit par exemple *mĭrŭši*, cf. lit. *mìrusi*. Le féminin en -*ja* est à peine représenté dans les substantifs ; le principal exemple est *gospožda* (r. *gospožá*, v. pol. *gospodza*, s. *gȍspoda* et la forme plus ancienne *gospòda* [à Raguse]) « maîtresse, dame », féminin de *gospodĭ* « maître ».

Le féminin de certains substantifs est obtenu au moyen d'un suffixe complexe -*ynja*- (cf. lit. -*ūnė* dans *viršúnė*, et lat. -*ūnia* dans *pecūnia*), dont le nominatif est en -*ynji*, ainsi *rabynji* « servante », féminin de *rabŭ* ; pour le rôle de -*n*-, cf. le féminin skr. *pátnī* « maîtresse », gr. πότνια en face de skr. *pátiḥ*, gr. πόσις. Le même suffixe fournit aussi des abstraits, comme *blagynji* « bonté », de *blagŭ*.

4° Substantifs divers en -*ja*.

404. — Le suffixe -*ja*-, qui n'est plus productif en slave à l'époque historique, l'a été jusqu'en slave commun. Le

dérivé *bratrĭja,* collectif qui sert de pluriel à *bratrŭ,* est ancien ; cf. gr. φρᾰτρίᾱ. Quelques noms, dont le plus clair est *zemlja* (voir § 369), cf. lit. *žẽmė,* remplacent d'anciens noms radicaux athématiques. Il y a des dérivés de noms, comme *večerja* « souper » de *večerŭ* « soir », *duša* « âme » de *duxŭ* « souffle », ou *suša* « sécheresse » de *suxŭ.* Il y a des noms rattachés à des racines, notamment avec vocalisme *o,* comme *volja* « volonté », cf. *velĕti* « vouloir, ordonner » ; *straža* « garde », cf. le verbe *strĕšti* et le substantif *stražĭ* (§ 402) ; ou avec d'autres vocalismes, ainsi *lŭža* « mensonge », près de *lŭgati* « mentir » et *lŭžĭ* « menteur » (voir § 402) ; cf. le type grec de μοῖρα. Un mot comme *odežda* « vêtement », fait sur le présent *odeždǫ* (et cf. *nadežda* « espoir »), est manifestement peu ancien. On notera le type en *-ĭja-* de *mlŭnĭji* « éclair ».

Il y a quelques masculins, noms d'agents, en *-ja-* et en *-ĭja-,* ainsi : *drĕvo-dĕlja* « charpentier », *sǫdĭji* « juge » (r. *suďjá,* pol. *sędzia*), de *sǫdŭ* « jugement ».

Suffixes caractérisés par *-k-*.

405. — Le suffixe **-ko-* servait à former des dérivés ; il avait peu de valeur par lui-même, et son rôle principal a été, en slave comme en indo-iranien, d'élargir d'autres thèmes. On a vu § 380 comment un adjectif tel que **kortŭ-* « court » a été remplacé par **kortŭ-kŭ* (v. sl. *kratŭkŭ,* s. *krátak,* r. *korótkij,* pol. *krótki*). De même, dans les substantifs, *stanŭ* (thème en *-nŭ-*) « lieu où l'on s'établit » a un élargissement *stanŭkŭ* ; **na-čętŭ* « commencement » a été élargi en *načętŭkŭ* : **języ* « langue » (cf. v. pruss. *insuwis*) en *językŭ* ; *kamy* « pierre » en *kamykŭ* ; etc. Ce procédé n'existe plus à l'époque historique du slave, mais a été employé assurément jusqu'en slave commun. Après une voyelle prépalatale, *k* est sujet à passer à *c,* et l'on a ainsi *měsęcĭ* « mois, lune », élargissement en **-ko-* d'un mot **mēs-* (cf. skr. *mās-,* à côté de lat. *mensis*), déjà élargi au moyen de **-en-*. Au féminin, on a l'élargissement **-kā,* devenu *-ca* dans *ovĭca* « brebis » = skr. *avi-kā* ; le

masculin correspondant est la forme, aussi élargie, *ovĭnŭ*.

406. — Les types productifs où figure le suffixe *-ko-* comportent tous un élément précédant le *k*. Ils sont variés, d'autant plus que l'action des voyelles prépalatales a transformé en *-c-* une partie des *k* et dissimulé ainsi l'unité ancienne du suffixe.

1° *-ikŭ, -ĭnikŭ.*

407. — Il y a quelques exemples de *-ikŭ*, comme *zlatikŭ* « pièce d'or », de v. sl. *zlato* « or ». Mais ce qui est usuel, c'est de faire, au moyen de *-ikŭ*, des substantifs dérivés d'adjectifs en *-nŭ* pour servir de noms d'agents, ainsi de *učenŭ* « instruit », *učenikŭ* « disciple » ; de v. sl. *dlŭžĭnŭ* « qui doit », *dlŭžĭnikŭ* « débiteur » ; de *grĕšĭnŭ* (adjectif) « pécheur », *grĕšĭnikŭ* (substantif) « pécheur », etc. Comme on relie naturellement *dlŭžĭnikŭ*, *grĕšĭnikŭ*, etc., à *dlŭgŭ* « dette », *grĕxŭ* « péché », etc., il s'est constitué ainsi un suffixe *-ĭnikŭ*, qui apparaît comme une unité ; *pĕnęžĭnikŭ* « changeur » a pu ainsi être tiré de *pĕnędzĭ* « argent » ; etc. Cette formation en *-ĭnikŭ* est parallèle à la formation lituanienne en *-iniñkas*. Elle est courante.

2° *-ĭcĭ, -ĭce.*

408. — On forme des substantifs désignant des personnes, au masculin, au moyen d'un suffixe **-ĭko-*, qui a pris en slave la forme *-ĭce-*. Ce suffixe sert souvent à donner à un adjectif la valeur d'un substantif, ainsi : *starŭ* « vieux » : *starĭcĭ* « vieillard » ; *junŭ* « jeune » : *junĭcĭ* « jeune taureau » (cf. lat. *iuuencus* pour le sens et le procédé de formation ; le lituanien a *jaunìkis*) ; *mrŭtvŭ* (adjectif) « mort » : *mrŭtvĭcĭ* (substantif) « mort » ; etc. Le suffixe *-ĭcĭ* figure souvent dans les noms d'êtres jeunes : *agnę* (avec suffixe *-ęt-*) : *agnĭcĭ* « agneau » ; *telę* : *telĭcĭ* « veau » ; etc. ; on notera la formation *mladĕnĭcĭ* « enfant », de *mladŭ* « tendre, jeune ». A cet emploi se rattache la formation de diminutifs comme *gradĭcĭ* « bourg », de *gradŭ* « ville », ou de dérivés à valeur spéciale, comme *synovĭcĭ* « neveu »,

de *synŭ* (nom. plur. *synove*). Le suffixe *-ičĭ* sert aussi à élargir des substantifs existants, ainsi de **oto-*, qui correspondait à gr. ἄττα, lat. *atta* « papa », on a *otĭcĭ* « père » (cf. le dérivé *otĭnjĭ*, sans le suffixe *-ičĭ*) ; *srŭdĭce* « cœur », de **sʲrd-*, nom radical athématique correspondant à lat. *cord-*(neutre), cf. v. sl. *milo-srŭdŭ* « miseri-cors » ; *konĭcĭ* « fin », d'un substantif *kon-* ou *konĭ-*, ce dernier attesté par *do coni* « ad finem » des Feuilles de Freising ; etc.

Les mots comme *starĭcĭ* ou *otĭcĭ* ont conduit à utiliser le suffixe *-ičĭ* pour former des noms d'agents tels que *tvorĭcĭ* « créateur », de *tvoriti*, ou *kupĭcĭ* « marchand », de *kupiti* ; si le thème verbal se termine par une voyelle, le *-v-* de l'imperfectif dérivé sert à séparer le thème du suffixe, ainsi *davĭcĭ* « donneur », de *dati, davati* ; *pĕvĭcĭ* « chanteur », de *pĕti* ; etc. Ces noms d'agents reçoivent parfois le suffixe secondaire *-a-*, ainsi *sĕčĭca* « exécuteur public », de *sĕkǫ, sĕsti* « couper ».

Ainsi le suffixe qui a pris la forme *-ičĭ* (neutre *-ičĭe*) a joué en slave commun un très grand rôle et très varié, et il est largement représenté dans les langues slaves modernes.

3° *-ica.*

409. — Le suffixe *-ica*, de **-īkā*, est essentiellement féminin ; il paraît être constitué par l'addition de **-kā-* à une formation féminine ancienne en *-ī-* ; ainsi **vʲĺčica* « louve » (pol. *wilczyca*, etc.) représente **vʲĺči* = skr. *vṛkí-*, plus un suffixe secondaire **-kā*. Ce suffixe fournit des féminins qui correspondent aux masculins en *-ikŭ* et en *-ičĭ*, et aussi des dérivés de noms féminins, ou des désignations de personnes de sexe féminin, par exemple : *dvĭrĭnica* « portière », à côté de *dvĭrĭnikŭ* « portier » ; *starica* « vieille femme », à côté de *starĭcĭ* « vieillard » ; *črŭnica* religieuse », à côté de *črŭnĭcĭ* « religieux, moine » ; *dĕvica* « petite fille », dérivé de *dĕvǫ* « jeune fille » ; *vŭdovica* « veuve », dérivé de *vŭdova* (en face de *vŭdovĭcĭ* « veuf », nom masculin formé sur l'ancien *vŭdova* « veuve ») ; *vratarjica* « portière », féminin de *vratarjĭ* « portier » ; *vladyčica* « maîtresse », féminin de *vladyka* « dominateur,

maître », etc. Le suffixe *-ica* ne sert pas seulement à désigner des personnes : il tient au féminin les mêmes emplois que *-ičь* au masculin et *-ice* au neutre ; il fournit le substantif correspondant à un adjectif, ainsi *desnica* « (main) droite », de *desna* « droite » ; *pšenica* « froment », de **pšena*, féminin du participe passé passif **pšenŭ* « foulé, écossé » (voir § 31) ; des diminutifs, ainsi *dŭstica* « tablette », de *dŭska* « table » ; des dérivés de noms, ainsi *grŭlica* « tourterelle » (r. *górlica*, s. *gr̀lica*, pol. *gardlica*), de *grŭlo* « gosier » ; etc.

Dans certains dérivés de ce genre, *-ica* n'est pas général en slave, ce qui montre que l'emploi du type s'est fixé définitivement après l'époque slave commune : beaucoup de dialectes ont des formes en *-ka* qui font difficulté, mais qui en tous cas divergent de *-ica*, ainsi : de *pŭta* « oiseau » (peu attesté), v. sl. *pŭtica*, mais r. *pótka* ; d'un primitif également rare (pol. *pała*), v. sl. *palica* « bâton », r. *pálica*, s. *pàlica*, pol. *palica*, mais aussi r. *pálka*, pol. *pałka* ; de *muxa* « mouche », le diminutif est, avec un autre vocalisme, v. sl. *mŭšica* « moucheron », r. dial. *mšíca*, pol. *mszyca*, mais aussi r. *móška*, etc. Ces formes en *-ka* ne sauraient représenter **-ĭka*, passé à *-ica* (voir § 108), et elles s'expliquent mal par *-ŭka* ; la comparaison de v. sl. *myšica* « muscle (du bras) », cf. pour la forme skr. *mṓṣikā*, et pour le sens lat. *mūsculus*, et de r. *mýška* (et *mýšca*), pol. *myszka* d'une part, de l'autre slov. *mîšica* (et *mîšca*, *mîška*), s.-cr. *mìšica* (et *mìška*) « bras » (et *mìšić* « muscle »), accuse une tendance à l'élimination de la forme *-ica*, devenue incommode après la chute du jer, et à la substitution de *-ka* à *-ca*. Des formes comme v. r. *potka* attesteraient donc indirectement que le type de dérivés en *-ica* était concurrencé par le type en *-ica* de *ovica* (voir § 405). — Ainsi *-ica* et *-(ŭ)ka* (*-ica*) tiennent une place analogue à celle de *-ikŭ* (*-ĭnikŭ*) et de *-ičь*, c'est-à-dire très grande, et les représentants modernes en sont nombreux.

410. — Ce n'a pas été seulement en s'agglutinant à un *-i-* précédent, bref ou long, que les suffixes à *-k-* se sont développés. Il est aussi arrivé qu'ils aient reçu un suffixe

secondaire, par exemple i.-e. *-*yo*-, sl. -*je*-, et l'on a eu ainsi des mots comme *bičĭ* « fouet » (r. *bič*, s. *bĭč*, pol. *bicz*), en face de *biti* « battre », ou *kovačĭ* « forgeron » (r. *kováč*, s. *kòvāč*), de *kovati* « forger ». Il est sorti de là un type en -*ačĭ*, qui fournit des noms d'agents, et un type en -*ičĭ*, dont le vieux slave a déjà des représentants comme *kotoričĭ* « batailleur », de *kotora* « rixe ».

411. — L'élément -*k*- se combine aussi avec *s* pour former des suffixes complexes dont deux ont une grande importance.

a. — -*iskŭ*.

Le suffixe -*iskŭ* est l'un de ceux qui servent à former des adjectifs dérivés de substantifs, qui tiennent la place de compléments de substantifs. Ces dérivés sont ceux qui servent quand le complément désigne un groupe ; ces adjectifs répondent au type germanique en -*iska*- de got. *mannisks* « masculin, humain », de *manna* ; v. h. a. *frenkisc* « franc » ; etc. Il est bien possible que le suffixe slave ait été pris à des mots empruntés au germanique : *rimĭskŭ* (*rumĭskŭ*) répond à v. h. a. *rōmisc* « romain », et *poganĭskŭ* « païen » est l'équivalent de got. *þiudisks*. La valeur précise de -*iskŭ* ressort, on l'a vu, du contraste entre v. sl. *proročĭ*, qui traduit προφήτου, et *proročĭskŭ*, qui traduit προφητῶν. On a ainsi : *mǫžĭskŭ* « masculin », *ženĭskŭ* « féminin », *dětĭskŭ* « des enfants », *člověčĭskŭ* « humain », *nebesĭskŭ* « céleste », etc. Naturellement -*iskŭ* figure dans les dérivés de noms de lieux, comme *nazaretĭskŭ* « de Nazaret ». Avec la finale de l'instrumental pluriel, on a des adverbes en -*isky* : *pĭsĭsky* « à la manière des chiens », *latinĭsky* « en latin », etc.

b. — *-*isko*, *-*iščе*.

Le suffixe *-*isko*, *-*iščе* désigne l'instrument avec quoi l'on fait quelque chose, et surtout le lieu où l'on fait quelque chose. Le groupe *-*sko*- a fourni à l'arménien un suffixe analogue, à savoir -*oç* (gén. -*oçoy*), au moyen de quoi se forment les noms qui désignent ce avec quoi l'on fait quelque

chose. Le suffixe est conservé sous sa forme *-isko*, notamment en polonais ; mais la plupart des dialectes ont plutôt la forme élargie au moyen du suffixe **-yo-*, sl. *-je-*, soit **-išče*, v. sl. *-ište* : ainsi, de *toporŭ* « hache », pol. *toporzysko* et slavon *toporište*, r. *toporíšče* « manche de hache » ; de *ognĭ* (*ognji*) « feu », pol. *ognisko*, mais s.-cr. *ògnjȉšte* « foyer » ; etc. Avec ce suffixe, on a formé librement des mots, ainsi *pozorište* « théâtre », de *pozorŭ* « spectacle ». Quand le thème d'où est tiré le dérivé est terminé par une voyelle, un *l* s'insère pour introduire le suffixe, afin d'éviter le contact de l'*i* avec la voyelle précédente : *xraniti* « garder » : *xranilište* « lieu où l'on garde quelque chose » (sans doute d'après *xranilo*) ; *-sĕdati* « s'asseoir » : *sĕdalište* « siège » (sans doute d'après *sĕdalo*) ; etc.

Suffixes caractérisés par *-n-*.

1° *-ĭnŭ*.

412. — Le suffixe *-ĭnŭ*, qui correspond à lit. *-ina*, gr. *-ινο-*, lat. *-ino-*, fournit un nombre illimité d'adjectifs : *dlŭžĭnŭ* « qui doit », de *dlŭgŭ* « dette » ; *zimĭnŭ* « d'hiver », de *zima* « hiver » ; de composés : *bezumĭnŭ* « déraisonnable » (à côté de *bezumĭje* « déraison »), de *bez-* et *umŭ* « raison » ; etc. Les exemples d'adjectifs tirés de noms athématiques anciens comme *zemĭnŭ* « de la terre », dérivé de *zem-* (voir § 369), sont curieux, mais en assez petit nombre, naturellement. Il a été formé des adjectifs tirés de thèmes en *-ŭ-*, comme *volovĭnŭ* « de bœuf », tiré du thème en *-ŭ-* *volŭ* « bœuf » ; et ainsi s'est constitué un type en *-ovĭnŭ*, notamment dans *duxovĭnŭ* « de l'esprit », dérivé de *duxŭ* « souffle ». Avec les participes passés passifs, on obtient, à l'aide de *-ĭnŭ*, des adjectifs indiquant ce qui doit être fait : *prijętĭnŭ* « qui doit être reçu, agréé », de *prijętŭ* « reçu » ; *tlĕnĭnŭ* « corruptible », de *tlĕn-*, cf. *tlĕti* « être corrompu » ; etc. Ajouté à un thème en *-ĭ-*, le suffixe *-ĭnŭ* donne *-inŭ*, ainsi *zvĕrinŭ* « d'animal », de *zvĕrĭ*

« animal sauvage » ; et un type en *-inŭ* fournit les dérivés de noms en *-a-*, comme *vojevodinŭ* « du général », de *vojevoda* « général ».

2° *-inŭ.*

413. — Un suffixe *-inŭ*, qui, pour la forme, répond à lit. *-ynas*, skr. *-īnaḥ*, gr. *-ῑνος*, lat. *-īnus*, sert à fournir des dérivés indiquant des personnes ; ainsi *gospodinŭ* « maître de maison », de *gospodĭ* « maître » ; ces noms servent de singulier à des noms qui sont conservés au pluriel sans ce suffixe ; ce sont des sortes de singulatifs, ainsi *ljudinŭ* « un homme libre, un citoyen », de *ljudĭje* « gens » ; *poganinŭ* « un païen », singulier de *pogani* « les païens » ; *židovinŭ* « un juif », singulier de *židove* « juifs » (emprunt à lat. *Iūdaeus, Iūdaei*) ; *gražданinŭ* « un citoyen », singulier de *gražданe* « citoyens » ; etc. (cf. § 483).

3° *-ina.*

414. — Ce suffixe, qui répond à lit. *-yna*, gr. *-ῑνᾱ* (ion.-att. *-ῑνη*), fournit des dérivés de valeurs diverses :

Des abstraits comme *otĭčina* « patrie », de *otĭcĭ* « père » ; *istina* « vérité », de *istŭ* « vrai » ; *glǫbina* « profondeur », de *glǫbokŭ* « profond » (on notera que le suffixe *-o-kŭ* de l'adjectif ne figure pas dans le dérivé) ; etc.

Des dérivés à valeur concrète, comme *desętina* « dîme », de *desętĭ* « dizaine, dix », *desętŭ* « dixième » ; *xramina* « maison », de *xramŭ* (à peu près le même sens) ; etc.

4° *-nĭ, -snĭ, -znĭ.*

415. — Le suffixe *-nĭ*, qui se trouve dans des mots tels que *branĭ* « lutte » (v. r. *boronĭ*), cf. lit. *barnìs* « querelle », en regard de *borjǫ, brati* (r. *boróť*) « lutter », n'était plus productif en slave commun. Mais le type *-snĭ* de *pĕsnĭ* « chant », en face de *pojǫ, pĕti* « chanter », est propre au slave. Et le type *-znĭ* est resté productif : *žizнĭ* « vie », de

žiti « vivre », est une création slave ; un mot comme *kajaznĭ* « repentir », de *kajati sę* « se repentir », ou *bolĕznĭ* « maladie », de *bolĕti* « être malade », ne peut pas être ancien. L'origine de cette formation en *-znĭ* n'est pas claire ; on n'en a pas l'équivalent exact hors du slave.

5° *-ęt-*.

416. — Un suffixe *-ęt-* sert à former des noms d'enfants ou de jeunes animaux, ainsi *agnę* (gén. *agnęte*) « agneau », à côté de *agnĭcĭ*, d'un thème plus simple non représenté en slave, cf. irl. *uan* ; *osĭlę* « ânon », de *osĭlŭ* ; *otročę* « petit enfant », de *otrokŭ* ; etc. Le *-t-* ne fait partie de la formation que secondairement, comme le montre le fait que, en russe, le singulier de ces noms est en *-ënok*, ainsi r. *porosënok* (plur. *porosjáta*) « goret », en regard de s. *prâse*, pol. *prosię*, dérivés de **porso-*, cf. lit. *paršas*, lat. *porcus*, etc. En vieux slave même, *mladętĭce* « enfant », dérivé de *mladę* attesté dans des textes postérieurs, est en face de *mladĕnĭcĭ*, *mladenĭcĭ* et *mladĕnĭštĭ*. Le *-t-* de *agnę-t-* est comparable à celui de gr. ὄνομα, ὀνόματος, en regard de lat. *nōmen*, *nōminis* ; et, en grec même, le dérivé ὀνομαίνω montre que le *-τ-* de ὀνόματος est secondaire. Le slave connaît un autre élargissement des thèmes en *-en-*, avec le suffixe secondaire **-bh-* (cf. gr. ἔλα-φος), qui lui a servi à former des noms d'oiseaux : *jarębĭ* « perdrix » (slavon russe *jarjabĭ*, etc.) représente une formation masculine *jar-ę-b-* « perdrix de l'année, perdreau », parallèle à la formation neutre *jar-ę-t-* « agneau, chevreau de l'année ». Le *-ę-* du suffixe *-ęt-* est rude, comme on le voit par l'opposition d'accent entre bulg. *telé*, s. *tèle* et bulg. *ágne*, s. *jàgnje* ; il repose donc sur **-ēn-* ; il y a ici alternance *-ēn-/-ĕn-* (cf. *mladĕnĭcĭ* et *mladenĭcĭ*) : pour **-ē-*, cf. le type lette *vèrsēns* « jeune bœuf ». On est donc ici en présence d'une formation dont tout le détail est dû à un développement proprement slave, et où le russe se comporte autrement que les autres langues slaves.

Suffixes caractérisés par *-t-*.

417. — On a vu, § 285 et suiv. et § 393, comment le suffixe i.-e. **-to-* s'est maintenu et développé dans le participe passé passif et dans des dérivés de noms ; § 384, comment **-tĭ-* s'est aussi maintenu, mais sans se développer. Les suffixes complexes où *-t-* est l'élément principal ne sont pas nombreux. On en peut citer trois :

1° **-itje-*.

418. — Quelques noms d'êtres jeunes sont caractérisés par **-itje-*, c'est-à-dire v. sl. *-ištĭ*, s. *-ić*, r. *-ič*, pol. *-ic*, ainsi v. sl. *dětišti* « enfant », à côté de sl. comm. *dětę* (v. r. *dětja*, etc.) ; *kozĭlištĭ* « chevreau », à côté de *kozĭlę*, de *kozĭlŭ* ; etc. Un mot commun à plusieurs langues est s. *káljević*, pol. *królewic*, r. *korolévič* « fils de roi », dérivé de thème en *-jĭ-* issu de *-jŭ-* ; le suffixe complexe **-ov-itje-* a été développé dans plusieurs langues pour fournir des patronymiques : r. *Petróvič*, s. *Pètrović*, de r. *Pëtr*, s. *Pètar* « Pierre ». On rapprochera les diminutifs lituaniens tels que *vilkýtis*.

2° *-ostĭ*.

419. — Une combinaison *-os-tĭ* des suffixes *-es-* (*-os-*) et *-tĭ*, analogue à la combinaison **-es-ti-* qu'on observe dans lit. *gaĩlestis* ou dans arm. *aruest* (instr. *aruestiw*), a pris de l'extension en slave : elle fournit des abstraits dérivés d'adjectifs, comme *bělostĭ* « blancheur », de *bělŭ* ; le hittite présente le même suffixe composé et dans le même emploi : *dalugašti* « longueur », cf. sl. **dlgostĭ* (pol. *długość*, etc.). Les adjectifs en *-ŭ-* élargis par *-ko-* fournissent un abstrait où ne figure rien de la finale *-ŭkŭ*, ainsi *krotostĭ* « douceur », en face de *krotŭkŭ* « doux » ; *tęgostĭ* « lourdeur », en face de *tęžĭkŭ* ; de même *žestostĭ* « dureté », en face de *žestokŭ* « dur » ; le cas est comparable à celui de l'abstrait gr. κράτος (remplaçant κρέτος) en face des adjectifs κρατύς et κρατερός.

3° *-tvo* (*-tva*), *-ĭstvo*.

420. — Un suffixe d'abstrait correspondant à skr. *-tvám* n'est plus représenté en slave. Une forme *-stvo-*, comparable à celle qu'on a dans got. *waurstw* « œuvre », se trouve dans *bĕstvo* « fuite », en face de *bĕžati* « fuir » ; élargie au moyen d'une voyelle *-ĭ-* qui permet de l'ajouter aux thèmes terminés par une consonne, elle a fourni le type productif en *-ĭstvo*, souvent élargi par le suffixe secondaire *-ĭje*, soit *-ĭstv-ĭje*, qui donne des abstraits dérivés de noms : ainsi, de *otĭcĭ* « père », *otičĭstvo* et *otičĭstvĭje* « patrie » ; de *bogatŭ* « riche », *bogatĭstvo* et *bogatĭstvĭje* « richesse » ; etc.

Sans l'addition de *-s-*, mais avec addition de *-ā-* à la fin, on a le suffixe sl. *-tva* (cf. got. *-þwo-*), qui fournit un certain nombre d'abstraits verbaux tels que *molitva* « prière », de *moliti* « prier » ; *klętva* « serment », de *klęti* « jurer » ; *rŭvatva* « déchirure », de *rŭvati* « déchirer » ; etc.

Suffixes caractérisés par *-v-*.

421. — Le suffixe i.-e. **-wo-* fournissait des adjectifs dérivés de substantifs, ainsi skr. *keçaváḥ* « chevelu », de *keçaḥ* « chevelure ». L'élément final du thème s'est d'ordinaire uni au suffixe pour donner des suffixes complexes.

D'un thème en *-a-*, comme *lǫka* « ruse, méchanceté », on a par exemple *lǫkavŭ* « méchant » ; et de là on a tiré des adjectifs en *-avŭ*, comme *krŭvavŭ* « sanglant », de *krŭvĭ* « sang ».

De thèmes en *-ĭ-*, comme *listĭ* « ruse », on a tiré des adjectifs en *-ivŭ*, comme *listivŭ* « rusé » ; de là est sorti un type assez répandu en *-ivŭ*, ainsi *gladivŭ* « affamé », de *gladŭ* « faim ». De *mlĭčalĭ* « silence » est sorti ainsi *mlĭčalivŭ* « silencieux », de *bezumĭlĭ* « insensé », *bezumĭlivŭ*, adj. ; les cas de ce genre ont donné lieu à un suffixe complexe : *-livŭ* (*-lĭvŭ*), ainsi *zavidĭlivŭ* « envieux », de *zavida* « envie ».

Le type le plus répandu est celui des dérivés en *-ovŭ*, qui fournissent les adjectifs d'appartenance équivalents à un génitif de nom de personne ou d'être animé, ainsi *lĭvovŭ*

« du lion », de *lĭvŭ* ; *učiteljevŭ* « du maître », de *učitelji* « professeur » ; mais le suffixe *-ovŭ* est d'autre origine que les suffixes *-avŭ* et *-ivŭ*, élargissements de **-wo-* : il a été tiré de dérivés en *-o-* de thèmes en *-ŭ-*, voir § 371.

Suffixe du comparatif.

422. — Le suffixe **-yes-* servait en indo-européen à former des intensifs radicaux, indépendants de tout adjectif. Ainsi un intensif skr. *svádīyas-*, att. acc. sing. ἡδίω (de **Ϝᾱδῑοσα*) est indépendant de l'adjectif skr. *svādúḥ* « doux », gr. ἡδύς ; la forme de l'ionien κρέσσων est indépendante de celle de κρατύς, κρατερός ; etc.

Le slave a généralisé la forme à degré zéro **-is-* du suffixe qui apparaît par exemple dans lat. *mag-is* en face de *maiōr-em*, de **mag-yōs-m̥*, et dans des dérivés tels que gr. ἥδιστος, skr. *svádiṣṭhaḥ* « le plus doux ». Le vocalisme *-o-* de **-yos-* ne survit en slave que dans les nominatifs-accusatifs neutres tels que *mĭnje* « plus petit » ; ce *-je* repose sur un ancien **-yos*, cf. le type lat. *maiius*. Cette extension de **-is-* provient de ce que le slave a donné à cette formation un féminin qu'elle n'avait pas en indo-européen, et que le grec et le latin n'ont pas à date historique : le type dérivé en **-is-yā-*, sl. *-ĭša-*, offrait normalement le degré zéro du vocalisme du suffixe. D'après ces féminins, il a été fait des masculins en **-is-yo-*, sl. *-ĭše-*, tout comme les participes ont gén. sing. masc. *nesǫšta*, *nesŭša* d'après le féminin *nesǫšta-*, *nesŭša-*. Mais la trace de **-yos-*, qui devait figurer au masculin, au moins dans une partie des formes, se retrouve dans le fait que le **-y-* (sl. *-j-*) a subsisté devant *-ĭš-*. En face d'un thème **soldŭ-*, élargi par *-ko-*, soit **soldŭ-ko-* (v. sl. *sladŭkŭ*), on a donc **sold-jĭš-*, v. sl. acc. fém. *slaždišǫ*, gén. masc. *slaždiša*. Le nominatif-accusatif masculin est en **-jĭ* dans le type *novĕ-jĭš-* (v. sl. *novĕi*), il est en *-ĭjĭ* dans le type **sold-jĭš-* (v. sl. *slaždii, slaždii*) ; la nature exacte de la finale ne se laisse déterminer d'après les graphies du vieux slave que pour le type *slaždĭjĭ*, sans que d'ailleurs cette forme soit explicable elle-même (voir § 493) ; les

formes plus évoluées du serbo-croate (*nòvijī, slāđī*), du tchèque (*hodnějí* et tch. mod. *hodnější, chuzí*) et des autres langues slaves n'apprennent rien ; il est donc impossible de préciser quelle est la forme qui répondait en slave commun au nominatif masculin tel qu'on le trouve dans lat. *maior*, zd *spanyå*. Cette forme a servi aussi d'accusatif par suite de la confusion normale des deux formes au masculin singulier (voir § 439). Si pareille confusion n'a pas eu lieu dans les participes actifs (voir § 493), c'est parce que, ces participes étant essentiellement des formes apposées au sujet ou au complément des verbes, la distinction du nominatif et de l'accusatif y était de première importance.

Des formes telles que v. sl. masc. *slaždĭjĭ*, n. *slažde*, en face de *sladŭkŭ* ; masc. *vyšĭjĭ*, n. *vyše*, en face de *vysokŭ* « haut » ; masc. *tęžĭjĭ*, n. *tęže*, en face de *tęžĭkŭ* « lourd », et les cas assez nombreux où le « comparatif » n'a en face de lui aucun « positif » de même racine, comme *vęštĭjĭ* « plus grand », *lučĭjĭ* « meilleur », *gorjĭjĭ* « pire », *mĭnjĭjĭ* « plus petit », *trĕblĭjĭ* « plus nécessaire » (cf. *trĕba* « nécessité »), montrent que le « comparatif » slave est demeuré longtemps indépendant de tout « positif ». Mais le sentiment s'est développé que des comparatifs tels que *xuždĭjĭ* « plus mauvais », *ljuštĭjĭ* « plus cruel », etc., appartenaient à des positifs tels que *xudŭ* « mauvais », *ljutŭ* « cruel », etc.

Comme l'initiale *-j-* obscurcissait le radical, la langue a tiré parti de formes adverbiales en *-ē-* pour en tirer des comparatifs dérivés avec un suffixe, à peu près comme le grec a tiré parti des formes adverbiales telles que σοφῶ(ς) pour obtenir des formes telles que σοφώτερος, satisfaisantes pour le rythme. De là le type *novĕi* en face de *novŭ* « nouveau », *mŭnožai* en face de *mŭnogŭ* « abondant », etc. Ce type a servi à donner des comparatifs aux adjectifs dérivés, ainsi *silĭnĕi*, de *silĭnŭ* « fort », dérivé de *sila* « force », etc.

Suffixe d'origine étrangère *-arjĭ*.

423. — Le suffixe *-arjĭ* indique l'homme qui exerce une profession. Il est d'origine latine : c'est le latin *-ārius*, qui,

grâce à l'emprunt de mots désignant des professions, s'est étendu au grec, au celtique, au germanique, et, par l'intermédiaire du germanique, au slave, puis, par l'intermédiaire du slave, au lituanien. Quelques mots montrent encore sur quelle base a pu se développer en slave le suffixe *-arjĭ* : *mytarjĭ* « publicain », à côté de *myto* « taxe », est un emprunt au germanique, cf. got. *motareis*; de même *bukarjĭ* « scribe », à côté de *buky*, cf. got. *bokareis*, v. h. a. *buohhāri*. Sur des mots de ce genre, et sachant que cette formation était courante ailleurs, on a pu faire des mots slaves nouveaux, comme *vinarjĭ* « vigneron », de *vino*, etc. La formation énigmatique en *-jarjĭ* rappelle le traitement, non moins énigmatique, de lat. *-ārius* dans le roman du Nord, fr. *-ier* ; ainsi, de *grŭnĭcĭ* « pot », on a v. sl. *grŭnĭčarjĭ* « potier », pol. *garncarz*, tch. *hrnčíř*, r. *gončár*. L'addition d'un suffixe de forme **-jŭ-*, d'où *-jĭ-*, au singulier est faite sur le modèle des noms en **-tel-*, singulier en *-teljĭ* (voir § 387).

424. — Des formations, dont l'origine est en partie obscure, se sont développées au cours de l'histoire des langues slaves : ainsi, pour désigner des personnes, des êtres vivants, des formations en **-asŭ* ou en **-ašjĭ*, par exemple, de *bělŭ* « blanc », pol. *biały* (et *bielas*) ou s. *bèlāš* (*bjèlāš*). On n'a pas essayé de donner ici une liste de toutes les formations productives, moins encore de tous les types de mots analysables au point de vue slave. Il suffit de se rendre compte des procédés : le détail varie, mais les types généraux sont peu variés.

425. — Les textes écrits ne donnent guère une idée de certaines formations qui tiennent une grande place dans les langues slaves parlées, à savoir les diminutifs et les augmentatifs. Par exemple, de *děva*, le serbe tire le diminutif *dèvōjka* (*djèvōjka*) « jeune fille », puis de là *devòjcica*, et les augmentatifs *devòjčura* et *devojčùrina*. Ces formations, très libres et librement développées, sont un des grands moyens d'expression du parler familier. Il n'est pas rare que le dérivé remplace le primitif : ainsi en russe *lisíca* a

remplacé *lisá*. — Souvent on se sert de formes abrégées, ainsi, en serbe, de formes en *-o* : *čòvo*, de *čòvek* (*čòvjek*) « homme », *Lázo*, de *Làzār*, etc. ; et de même dans d'autres langues.

Des mots nouvellement formés remplacent assez souvent des mots anciens, là surtout où ceux-ci sont de type anomal ; ainsi s. *kćî* est moins commode que le dérivé *ćérka* ; et l'on conçoit que le polonais en soit arrivé à employer normalement *córka* pour « fille ». Les anciens thèmes en *-r-* qui désignaient le « frère » et la « sœur » en indo-européen (lat. *frāter* et *soror*) ont été remplacés dès le slave commun par des mots de type normal : *bratrŭ* (et *bratŭ*), thème masculin en *-o-*, et *sestra*, thème féminin en *-a-*.

Redoublement.

426. — Dans tout ce qui précède, on n'a pas eu à faire état du redoublement. Le redoublement semble figurer dans *popelŭ* « cendre » (tch. *popel*, pol. *popiół*) et **pepelŭ* [même sens] (r. *pépel*, s. *pèpeo*) en face de *polĕti* « brûler », *plamenĭ* « flamme ». Le redoublement intensif existe dans le type de tch. *plápol* « agitation d'une forte flamme », à côté du slavon *plapolati* (tch. *plápolati*) « flamboyer » ; on a de même v. sl. *glagolŭ* « parole », tch. *hlahol*, à côté de v. sl. *glagolati* « parler », tch. *hlaholiti* ; slavon *klakolŭ* « cloche », r. *kólokol*, cf. lit. *kañkalas* ; etc. Le nom de l' « écureuil » a une forme *vĕverica* (s.-cr. *vjèverica*, slov. *vę́verica*), avec des variantes, peut-être secondaires, à initiale *ve-* dans tch. *veverka*, *vi-* dans p. r. *vývirka*, *ver-* dans l'emprunt grec βερβερίτσα ; il est difficile de préciser le type de redoublement que représente ce mot, d'autant plus que les formes baltiques sont plus variées encore : lit. *vèverìs*, *voverĕ*, *vaiverìs*, etc. Sauf le type de **polpolŭ*, **golgolŭ*, **kolkolŭ*, dont les représentants forment une petite série, il n'y a dans les noms slaves que des traces isolées et obscures de redoublement.

Composition.

427. — L'indo-européen pouvait grouper deux thèmes nominaux, le premier sous la forme de thème, le second gardant sa flexion propre ou recevant un suffixe de dérivation, pour en former un nom un, ayant une flexion unique, celle du thème final ou du suffixe employé à la dérivation. Les composés de ce genre sont nombreux dans les anciennes langues indo-européennes. Ils constituaient l'un des moyens principaux employés pour donner à l'expression un caractère spécial: la langue religieuse s'en servait beaucoup, soit afin de sortir de l'usage courant et d'obtenir une manière solennelle de s'exprimer qui convenait au sacré, soit afin de remplacer des termes de l'usage courant dont quelque interdiction religieuse empêchait l'emploi. C'était aussi l'une des ressources des langues techniques. Là où il existe une poésie, dans l'Inde, en Iran, dans la Grèce ancienne, chez les anciens Germains, la composition y tient une large place. Ce sont les composés qui fournissaient les noms d'hommes sous leur forme solennelle dans la période indo-européenne.

Le slave forme à date historique des composés nombreux, suivant le type indo-européen conservé. Mais presque tous ces composés sont artificiels, faits d'après des modèles étrangers. Aucun type n'a été largement productif et n'a fourni de suffixes, comme il est arrivé en germanique.

Ceci suppose que le slave commun, tel qu'il est connu, ne continue pas une période de forte civilisation de type indo-européen, comme les anciens dialectes indo-iraniens ou le grec ancien. Il représente la langue d'un temps où la vieille civilisation perdait son prestige et où le christianisme s'y substituait. Il ne reste donc des anciens composés que des débris isolés, d'une part, et le procédé de la composition, de l'autre, dont ces débris maintenaient l'usage.

428. — Le premier terme des composés a la forme du thème, sans aucune flexion. Dans le type thématique, la voyelle finale de ce premier terme a le timbre *o*, type gr.

δημο-δόρος, νεο-γνός, et ce type en *-o-* tend à se généraliser, si bien que l'on a ὑλο-τόμος (de ὕλη), μητρ-ο-κτόνος, etc. Le slave a de même *-o-* dans le type thématique, soit *dobro-dějĭ* « bienfaisant », tout comme lit. *gera-dėjis*. Et cet *o* tend à se généraliser, ainsi *vodo-nosŭ* « qui porte de l'eau », de *voda* ; *krŭv-o-točivŭ* « qui a un flux de sang », de *krŭv-* (nom. **kry*), etc.

Le premier terme du composé peut être un mot invariable, ainsi *su-* dans *su-gubŭ* « double » ; *u-* ou *ne-* dans *u-bogŭ*, *ne-bogŭ* « pauvre ».

Dans le type athématique, le premier terme avait sa finale au degré vocalique zéro, ainsi de **trei-* « trois », on a **tri-* au premier terme : gr. τρί-πους et sl. *trĭ-zǫbŭ*. Mais *četver-* « quatre » fait exception, et l'on a *četvrě-nogŭ* « qui a quatre pieds », par exemple, en face de gr. τετρά-πους.

429. — L'un des principaux types de composés indo-européens comportait comme second thème un nom radical tiré d'une racine à valeur verbale. Ce type a fourni des mots nouveaux. Le mot le plus ancien est *medvědĭ* « ours », cf. skr. *madhuv-ád-* « qui mange le miel » ; c'est un terme artificiel, créé pour éviter le nom indo-européen de l' « ours », en certaines conditions où il était interdit de le prononcer ; le vocalisme de **ed-* est celui du présent **ēd-mi* (v. sl. *jamĭ*) ; le premier terme a gardé son aspect ancien. Au second terme figure souvent un nom thématique, comme dans le type grec en *-φορος*, etc ; c'est à ce type que se rattache un nom tel que v. sl. *sǫ-sědŭ* « voisin ». Le second terme peut recevoir un suffixe, ainsi dans *voje-vod-a* « conducteur d'armée », fait sans doute sur le modèle du mot germanique représenté par v. h. a. *heri-zogo* ; la formation de *voje-voda* est pareille à celle du type lat. *agricola* et des mots arméniens comme *ənker* « compagnon » (instr. *ənkeraw*). Dans *dŭvogubŭ* « double », *četvrěgubŭ* « quadruple », le second terme est un type thématique à vocalisme radical *o*, signifiant « qui se plie ». Le mot *otrokŭ* « enfant », qui a pour premier terme *ot-* (identique au préverbe *ot-* de *ot-iti*, *o(t)-xoditi*, exprimant la séparation), et pour second terme un nom thématique du type φόρος, cf. *rekǫ* « je

parle », est formé d'une manière semblable, ainsi que *pro-rokŭ* « προφήτης ».

430. — Beaucoup de composés expriment la possession, ainsi le type skr. *tripât*, gr. τρίπους, lat. *tripēs* « qui a trois pieds ». A ce type appartient v. sl. *trĭ-zǫbŭ* « qui a trois dents ». En pareil cas, si le composé doit être de genre masculin, le mot peut se fléchir au masculin, ainsi dans *inočędŭ* « qui est un enfant unique » où le second terme est le neutre *čędo*. Ailleurs le type thématique en *-o-* se substitue à une finale en *-ā-*, ainsi *četvrĕ-nogŭ* « qui a quatre pieds » (*noga* « pied »), *suxo-rǫkŭ* « qui a la main sèche » (*rǫka* « main »); *malověrŭ* est un calque de ὀλιγόπιστος (de *věra* « foi »). De même, du mot athématique **s[r]d-* représenté par *srŭdĭce* « cœur », on a *milosrŭdŭ* « qui a le cœur doux, compatissant », calque slave de got. *armahairts* et de lat. *misericors*. C'est à ce type qu'appartenaient des noms propres tels que *Svętoplŭkŭ*, qui représentent un type indo-européen, mais où l'on entrevoit aussi un modèle germanique, cf. all. *Snelfolc* (sl. *plŭkŭ* est un emprunt au germanique).

431. — Le type de composés ayant pour premier terme un thème verbal et représenté par gr. ἀργέκακος, skr. *trasádyasuḥ* « qui fait trembler les ennemis », etc., ne s'est guère développé en slave. Mais il y en a des restes, comme *ne-věglasŭ* « ignorant » (litt. **ne-věd-glasŭ* « qui ne connaît pas la voix », cf. slov. *vedeti glas čemu* « s'entendre à quelque chose »). Le mot *nejęsytĭ* « pélican, vautour » (litt. « insatiable ») s'analyse en *ne-*, négation, *ję-* thème de *imǫ, jęti* « prendre », et *sytĭ* « satiété » ; de même *nejęvĕrŭ* « incrédule », où *věra* « foi » a été remplacé par *-vĕrŭ* à la fin du composé pour obtenir un masculin. Suivant un procédé qui a son pendant dans les langues romanes, ce type a été remplacé par des composés dont le premier terme est un impératif : s. *kàžipūt* « index » (litt. « montre le chemin »), v. r. *Dažĭbogŭ* (nom d'un dieu), litt. « donne la richesse », etc.

432. — Ce qui montre la ruine de la composition en slave commun, c'est que les types si productifs de l'indo-européen ayant pour premier terme : **n-* (indo-iranien **a-*,

gr. α-, lat. *in-*, got. *un-*), **su-* (indo-iranien **su-*, v. irl. *so-*), **dus-* (indo-iranien **duš-*, gr. δυσ-, v. h. a. *zur-*), **sēmi-* (lat. *sēmi-*, gr. ἡμι-, v. h. a. *sāmi-*), etc., ne sont généralement plus représentés en slave, pas plus qu'en baltique ; seul **n̥-* est continué par une forme évoluée, *ǫ-* (cf. gr. νη-), qui n'apparaît que dans deux ou trois mots mal analysables, comme *ǫ-rodŭ* « insensé » en regard de *ne roditi* « négliger » (pour *ǫ-tĭlŭ*, voir § 90). Quand on a eu à rendre les composés d'autres langues, notamment les composés grecs, on s'est servi de formations nouvelles. Pour rendre gr. ἀσθένεια, les traducteurs ont recouru à *ne-mošti*, et pour rendre gr. ἄτεκνος à *beštędŭ* (de *bes-čęd-*), et de même dans tous les cas analogues ; les vieux composés slaves ont *ǫ-*, ainsi *ǫ-rodŭ* « insensé », *u-* dans le cas isolé de *u-bogŭ* « pauvre » (litt. « qui n'a pas de richesse »).

433. — Dans la mesure où il y a des composés, ils comportent le plus souvent des suffixes de dérivation ; ainsi de *bes-*, *bez-* « sans », et *studŭ* « honte », on a en vieux slave l'adjectif dérivé *bestudĭnŭ* « qui n'a pas de honte », et l'abstrait dérivé *bestudĭje* « absence de honte ».

434. — Il n'y a pas composition là où un nom se rattachait à un verbe précédé de préverbe ; car le préverbe était un mot autonome à l'origine. Un mot comme *po-jasŭ* « ceinture » a *po-* d'après *po-jasati* « ceindre » et n'est pas un composé nominal.

Toutefois il arrive qu'une préposition et un nom forment vraiment un composé ; alors la préposition a parfois une forme un peu distincte de celle du préverbe correspondant. On dit *po-mĭnĕti* « se souvenir », mais *pa-mętĭ* « souvenir », et, en composition nominale, c'est *pa-*, reposant sur **pō-*, qui est la forme ancienne. De même, en face du préverbe *pro-*, on a *pra-* dans les composés nominaux comme *pra-dĕdŭ* « arrière-grand-père » ; on sait que, à côté de *prō-*, qui est la forme ordinaire, le latin a des exemples de *prŏ-* et que le grec a πρω-, dans πρωπέρυσι par exemple, à côté de προ, qui est la forme usuelle. En face du préverbe *sŭ-*, on trouve *sǫ-* au premier terme des composés nominaux, ainsi *sǫ-pĭrjĭ* « adversaire » (« avec qui on lutte »).

435. — Des composés, il faut distinguer les juxtaposés, qui proviennnent du rapprochement de deux mots distincts unis par l'usage. Les juxtaposés fournissent en slave commun très peu de mots ayant acquis une unité. Les noms de nombre tels que *dŭva deseti* « deux dizaines (vingt) », *četyre desete* « quatre dizaines (quarante) » comportaient deux mots distincts en slave commun.

La particule *na* « sur », et plus ordinairement *nai-*, *naj-*, placée devant un comparatif, lui donne la valeur d'un superlatif absolu. Cet usage, qui a pris une grande extension, est encore rare en vieux slave ; on en trouve cependant des exemples comme *naiskorĕe* « le plus vite possible ».

LE NOM

II

Flexion des noms.

436. — La flexion des noms en slave commun a conservé à peu près intactes toutes les catégories qu'exprimait la flexion indo-européenne : trois nombres, trois genres, sept cas (au lieu de huit), démonstratifs et interrogatif-indéfini distincts des substantifs et de la plupart des autres adjectifs, pronoms personnels à part. Avec des modifications, presque toutes ces distinctions ont subsisté ensuite, de sorte que la flexion nominale de la plupart des parlers slaves actuels offre un extraordinaire archaïsme.

Il y a eu néanmoins des changements importants dans les formes et aussi dans le caractère des formes conservées.

437. — Le parallélisme actuel des flexions nominales des diverses langues slaves ne tient que pour une part à la conservation de l'état slave commun. Les changements qui ont eu lieu sur chacun des domaines se sont faits dans le même sens — sauf en bulgare —, et même des innovations aussi singulières que la transformation du duel en une forme de pluriel employée avec les noms de nombre « deux, trois, quatre », se sont réalisées dans plusieurs langues d'une manière indépendante (voir § 523). Partout les anciens thèmes en *-o-* et en *-ŭ-* se sont mélangés, et la flexion en *-ŭ-* a été éliminée, en cédant des formes à la flexion en *-o-* (voir § 476). Dans une grande partie du

domaine les cas obliques du pluriel ont été fortement modifiés. Mais, comme ces innovations sont postérieures au slave commun, le détail en varie d'une langue à l'autre.

438. — Les trois genres indo-européens ont persisté dans tout le slave moderne. Le rôle du genre dans la flexion a même grandi.

En indo-européen, la distinction du masculin et du féminin n'intervenait pas dans la flexion, et seule la différence du masculin-féminin et du neutre se marquait dans certaines formes casuelles, au nominatif (vocatif) et à l'accusatif seulement. La distinction entre un substantif masculin ou neutre et un substantif féminin consiste, au point de vue indo-européen, seulement en ceci que, si un adjectif se rapporte au substantif, il a, dans le premier cas, le thème du masculin-neutre, et, dans le second, le thème du féminin. Dans l'adjectif où un même nom offre les trois genres, la distinction entre le nominatif masculin et le nominatif neutre est marquée par la flexion dans skr. *návaḥ* et *návam*, gr. νέος et νέον, lat. *nouus* et *nouum*, v. sl. *novŭ* et *novo* ; le thème **newo-* est le même pour le masculin et le neutre ; mais le thème du féminin est autre, à savoir **newā-*, dans skr. *návā*, gr. νέᾱ, lat. *noua*, v. sl. *nova*. S'il y a en indo-européen des différences entre la flexion de **newo-* et celle de **newā-*, elles ne sont pas d'un autre ordre que les différences qui existent entre deux types de thèmes distincts ; et un seul et même type n'offre pas deux flexions distinctes suivant le genre.

Il en est autrement en slave. La notion de thème achève de disparaître ; chaque finale de nominatif tend à s'attacher à un genre particulier : les noms à nominatif en *-ŭ* sont tous masculins, les noms à nominatif en *-o* tous neutres (à ceci près que des formes, pour la plupart abrégées, en *-o*, désignent des hommes et sont donc masculines), les noms à nominatif en *-a* tous féminins, sauf ceux, en nombre limité, qui désignent des hommes et qui sont masculins au moins au singulier.

Le slave tend ainsi à avoir trois flexions : masculine, féminine et neutre. Ceux des types, qui comme les anciens

thèmes en *-i-*, comprenaient à la fois des masculins et des féminins, reçoivent deux flexions pour une partie des cas : le masculin *pǫtĭ* « chemin » et le féminin *kostĭ* « os » se distinguent ainsi dès le slave commun à l'instrumental singulier, *pǫtĭmĭ* et *kostĭjǫ*, et au nominatif pluriel, *pǫtĭje* et *kosti*. Les distinctions du masculin-féminin et du neutre, et du masculin-neutre et du féminin, qui n'étaient pas homogènes en indo-européen, le sont donc devenues en slave commun. Le slave tend vers un état de choses où il y aurait trois flexions, du masculin, du neutre et du féminin. La tendance n'a du reste pas abouti entièrement ; car, sans parler des masculins en *-ă* signalés ci-dessus, il a subsisté presque partout une série de féminins en *-i* tels que *kosti*.

439. — L'indo-européen offrait huit cas : nominatif, vocatif, accusatif, génitif, ablatif, datif, locatif et instrumental. Le slave, comme le baltique, en a conservé la distinction, à ceci près que le génitif et l'ablatif n'ont, à tous les nombres, qu'une forme commune ; en indo-européen, au singulier, les deux cas ne se distinguaient que dans les thèmes en *-o-* (noms ordinaires et démonstratifs) ; dans tout le type athématique — y compris les thèmes en *-ā-* —, il y avait confusion ; au pluriel, l'état de choses indo-européen ne se laisse pas établir avec certitude ; le slave a, comme le baltique et le grec, généralisé la confusion qui se produisait au singulier. La seule confusion de cas que présente le slave, d'accord avec le baltique, a donc son origine en indo-européen. Sauf dans le groupe des parlers balkaniques, dont le bulgare offre le type, les distinctions casuelles se sont maintenues jusqu'à présent.

Ce n'est pas à dire que chaque nom ait, pour chaque nombre, sept formes casuelles distinctes. Dès l'indo-européen, le duel (quel que soit le genre) et le neutre (quel que soit le nombre) n'ont qu'une seule et même forme pour le nominatif et l'accusatif. Mais au singulier et au pluriel, dans tout le genre animé (masculin-féminin), le nominatif et l'accusatif étaient fortement distincts l'un de l'autre ; de même, dans les pronoms personnels de 1re personne et dans certains démonstratifs, le nominatif et l'accusatif masculins

et féminins s'exprimaient par des racines différentes. En slave, des confusions phonétiques ont amené le nominatif et l'accusatif à n'avoir qu'une même forme dans les thèmes en *-o-*, au masculin singulier, dans les thèmes en *-ā-*, au pluriel. Les différences de racines dans les démonstratifs se sont éliminées (voir § 496). On s'est ainsi rapproché d'un état où le nominatif et l'accusatif n'ont qu'une même forme. Dans une déclinaison dominée par la catégorie du genre, le parallélisme des formes du neutre, où le nominatif et l'accusatif sont toujours identiques, poussait du reste à confondre partout les formes de nominatif et d'accusatif. Il y a eu un temps où, au singulier, le nominatif masculin ne se distinguait pas du nominatif-accusatif neutre (voir §§ 470 et 493).

La confusion du nominatif et de l'accusatif au masculin singulier (voir § 470) comme au neutre singulier est devenue l'un des traits essentiels du slave. Là même où la distinction se maintenait phonétiquement, ainsi dans *kamy* : *kamenĭ* (voir § 485), elle a été éliminée. Il y a donc eu un temps où le masculin et le neutre avaient également une forme commune de nominatif-accusatif singulier, cette forme étant en grande partie la même pour les deux genres. Mais cette confusion, qui est sans grand inconvénient pour les noms de choses, est incommode dès qu'il s'agit de noms d'êtres animés. Il s'est institué un nouveau procédé de distinction : l'accusatif des noms d'êtres animés a été distingué du nominatif dans les masculins à nominatif en *-ŭ* au moyen de la forme du génitif en *-a*, qui a pris la valeur d'accusatif (voir § 470). Cette innovation a eu des conséquences ; et certaines langues slaves, surtout le polonais, manifestent une tendance à différencier toute la déclinaison des noms d'êtres animés de celle des noms de choses.

Ce sont les cas à valeur en quelque sorte concrète, datif, locatif, instrumental, que le slave distingue le mieux, tandis que les cas « grammaticaux » sont sujets à des confusions, le nominatif et l'accusatif n'ayant souvent qu'une seule et même forme, l'accusatif et le génitif tendant d'autre part à s'exprimer par une même forme en certaines conditions.

440. — Les adjectifs n'avaient pas de flexion propre en indo-européen. Ils avaient en propre de comporter deux thèmes, l'un pour le masculin-neutre, l'autre pour le féminin, et d'admettre à la fois la flexion du masculin et celle du neutre aux cas où ces deux flexions se distinguent : nominatif, vocatif et accusatif. Cet état de choses s'est maintenu en slave commun, et les adjectifs s'y fléchissent comme les substantifs, thèmes en *-o-* pour le masculin et le neutre, thèmes en *-a-* pour le féminin. Le slave n'a conservé aucun adjectif qui ne soit ainsi thème en *-o-* et en *-a-*. Seuls, les participes actifs et les comparatifs ont au nominatif singulier et pluriel du masculin et du neutre quelques formes qui n'appartiennent pas aux thèmes en *-o-*.

En slave comme en baltique, l'adjectif se juxtapose à un démonstratif enclitique issu de i.-e. **yo-* là où le substantif auquel il se rapporte est déterminé. En slave, ce juxtaposé, devenu très usuel, s'est modifié de telle sorte que les deux termes en sont souvent indiscernables, et qu'on doit parler, déjà en slave commun, d'une « flexion déterminée » de l'adjectif. Cette forme « déterminée », dite un peu improprement « composée », a tendu à devenir, notamment en russe et en slave occidental, la flexion propre de l'adjectif, en perdant sa valeur déterminée.

Les démonstratifs, qui au masculin-neutre sont tous des thèmes en *-o-*, et au féminin des thèmes en *-a-*, ont, à une grande partie des cas, des formes différentes de celles des substantifs et des adjectifs. C'est un usage indo-européen que le slave a conservé et même développé, et qui, en slave, a eu pour conséquence la constitution d'une flexion propre de l'adjectif et du démonstratif, puisque la flexion de l'adjectif déterminé offrait la finale du démonstratif.

441. — En somme, le slave a conservé les catégories indo-européennes, tout en en modifiant la valeur.

Au contraire, en ce qui concerne les formes elles-mêmes, il a subi de fortes déviations par rapport à l'état indo-européen, et la flexion a pris un aspect nouveau. Ces innovations sont anciennes pour la plupart, et pour une notable partie se retrouvent en lituanien.

442. — Le fait essentiel est la perte de la notion de thème. La flexion des noms indo-européens reposait sur l'addition des désinences à des thèmes qui présentaient des variations de vocalisme à l'intérieur de la flexion d'un même nom ; la place du ton était sujette à varier suivant les cas. Le slave a modifié ou réduit tout cela.

Des deux types de thèmes indo-européens, le type thématique et le type athématique, le premier seul s'est maintenu, et le second a tendu à s'éliminer, conformément à une tendance générale de toutes les langues de la famille.

Or, le type thématique, caractérisé par ceci qu'il se termine par une voyelle *-e/o-*, est celui qui comporte le moins l'analyse des formes en un thème et une désinence. Dès l'indo-européen, une partie des formes thématiques n'étaient plus analysables, ainsi un ablatif tel que skr. *vṛ́kāt*, v. lat. *lupōd*, ou un datif tel que gr. λύκωι ; celles des formes qui sont encore analysables présentent, en partie au moins, des finales où la voyelle thématique et les consonnes de la désinence figurent dans une seule syllabe et où le sujet parlant n'était pas tenté de faire une analyse, ainsi les nominatifs et accusatifs singuliers, skr. *vṛ́kaḥ* et *vṛ́kam*, gr. λύκος et λύκον, lat. *lupus* et *lupum*, etc. Dans le type thématique, le sujet parlant est conduit à ne considérer que des finales telles que **-os* au nominatif singulier, **-ōt* (**-ōd*) à l'ablatif singulier, **-ōi* au datif singulier, etc.

443. — Les autres sortes de thèmes appartiennent au type athématique. Mais, par leur aspect, plusieurs rappellent de plus ou moins près le type thématique.

Les thèmes en *-ā-*, qui continuent le type indo-européen en *-ā-*, sont couplés avec ceux en *-o-* (type thématique) par le fait qu'ils fournissent le féminin correspondant au masculin en *-o-* dans les adjectifs : *nova-* à côté de *novo-*. Ils sont terminés par une voyelle, et, par là même, la structure en est comparable à celle des thèmes en *-o-*. Le type en *-ā-*, fléchi différemment du type en *-o-*, est devenu parallèle à celui-ci.

Quant aux thèmes indo-européens en *-ĭ-* et en *-ŭ-*, les formes vocaliques des sonantes *y* et *w*, à savoir *-ĭ-* et *-ŭ-*,

sont des voyelles comparables à *-o-* et à *-ā-*. Dès l'indo-européen, le nominatif et l'accusatif masculins-féminins singuliers de ces thèmes avaient des formes parallèles à celles des thèmes en *-o-* et en *-ā-* : skr. *-iḥ* et *-uḥ*, *-im* et *-um*, comme *-aḥ*, *-ā* et *-am*, *-ām* ; gr. -ις et -υς, -ιν et -υν, comme -ος, -ᾱ et -ον, -ᾱν, etc. Les nominatifs-accusatifs en *-ĭ* et en *-ŭ* des thèmes slaves en *-ĭ-* et en *-ŭ-* sont pareils au nominatif-accusatif en *-ŭ* des anciens thèmes en *-o-*. Par là les thèmes slaves en *-ĭ-* et en *-ŭ-* sont devenus des thèmes vocaliques qui ont pu agir sur les thèmes en *-o-* et en *-a-* et en subir l'influence.

444. — Les autres types athématiques indo-européens tendent à s'éliminer. Quelques-uns subsistent encore en quelque mesure. Les thèmes indo-européens en *-ū-* (*-uw-* devant voyelle) sont devenus des thèmes en *-y-* (*-ŭv-*) ; ces thèmes ont reçu un petit accroissement du fait de l'emprunt de noms germaniques. Les thèmes en *-r-* et *-l-* ne se présentent qu'à l'état de traces. Les thèmes en *-n-* sont un peu plus importants. Plusieurs noms sont encore thèmes en *-s-*. Il y a aussi des restes de thèmes en *-t-*, principalement dans le type des noms en *-ęt-* (§ 416). Mais tout cela n'est que débris ; et, même dans la mesure où les types subsistent, ils sont envahis par des formes des types vocaliques.

Les caractéristiques du type athématique se résorbent. Des alternances vocaliques de l'élément prédésinentiel, le slave n'a plus que de rares débris, comme l'alternance *o/e* dans les thèmes neutres en **-es-* : *nebo* « ciel », gén. *nebese*, cf. gr. νέφος, gén. νέφεος, ou *-ō/e* dans les thèmes en *-n-* : *kamy* « pierre », gén. *kamene*, cf. lit. *akmuõ*, gén. *akmeñs* (de *akmenes*).

445. — Il n'y a plus dans la déclinaison slave ni thème ni désinence ; il y a des « finales », qui se composent d'un élément emprunté au thème et des restes de l'ancien élément désinentiel, le tout altéré souvent par le traitement particulier de la fin de mot.

Ainsi, au nominatif singulier masculin, on a, pour représenter les anciens **-o-s*, **-i-s*, **-u-s* (*-o-*, *-i-*, *-u-* appartenant

au thème et *-s* désinence du nominatif), simplement *-ŭ*, *-ĭ*, *-ŭ*, où rien ne laisse reconnaître un thème, et où la désinence est tout entière amuie. Des noms athématiques comme *kamen-*, *sloves-* font au datif pluriel *kamen-ĭmŭ*, *sloves-ĭmŭ*, avec un *-ĭ-* emprunté aux thèmes en *-ĭ-*. Les caractéristiques de la déclinaison slave sont donc des *finales* complexes, et ce sont ces finales qui passent d'un type de flexion à un autre. Ce type d'innovation n'est pas propre au slave. Mais il y est particulièrement net, et il y est frappant parce qu'il se combine avec le maintien des anciennes catégories.

446. — Cependant, le slave a conservé un archaïsme dont il n'y a l'équivalent exact nulle part, sauf en lituanien : les variations de place du ton au cours de la flexion. Le déplacement phonétique d'une tranche brève ou douce sur une tranche rude (§ 182) en a augmenté le nombre, si bien que l'accent est souvent mobile dans les types de déclinaison qui reposent sur l'ancien type athématique, thèmes en *-ă-*, en *-ĭ-*, en *-ŭ-*, etc. Toutefois, il n'y a jamais là qu'une caractéristique accessoire ; le genre, le nombre et le cas sont toujours marqués par les « finales », et les variations de place du ton s'y joignent de surcroît, dans certains mots seulement, sans jamais être la marque essentielle. De plus, l'intonation est devenue un élément dominant. Dans les dissyllabes, il n'y a de mouvement d'accent que si la première syllabe a une voyelle brève ou longue intonée douce : on trouvera une étude complète des faits dans le livre de R. Nachtigall, *Akzentbewegung in der russischen Formen- und Wortbildung. I. Substantiva auf Konsonanten* (Heidelberg, 1922). Ceux des noms anciens à radical intoné rude qui ont conservé une mobilité de l'accent ont changé l'intonation radicale. Tel est le cas de **golva* où, en face de lit. *galvà*, acc. *gálvą*, le russe offre *golová*, acc. *gólovu* et le serbe *gláva*, acc. *glâvu*, et de *synŭ*, où, en face de lit. *sūnùs*, acc. *súnų*, le serbe a *sîn* (voir Nachtigall, *loc. cit.*, p. 118).

A. — Déclinaison des substantifs et des adjectifs ordinaires.

447. — Les déclinaisons du type vocalique, anciens thèmes indo-européens en *-o-*, en *-ā-*, en *-ĭ-* et en *-ŭ-*, offrent des traits communs.

Les conditions particulières du développement slave, et notamment les altérations phonétiques de la fin de mot, ont eu pour conséquence de constituer des flexions en *-o-*, en *-a-*, en *-ĭ-*, qui diffèrent presque à tous les cas, surtout au singulier.

Singulier.

448. — Le nominatif singulier masculin-féminin comportait en indo-européen des formes à désinence **-s* et des formes sans désinence. Cette distinction s'élimine, parce que les consonnes finales ne sont pas conservées. Le nominatif en *-a* du type *žena* ne se distingue donc plus des nominatifs en *-ŭ*, *-ĭ*, *-ū*, *vlĭkŭ*, *pǫtĭ*, *synŭ*, des thèmes en *-o-*, *-ĭ-*, *-ŭ-*, alors que, en indo-européen, on avait, d'une part, **-ā*, sans désinence, de l'autre, **-os*, **-is*, **-us*, avec désinence **-s*.

449. — Le vocatif masculin-féminin se distingue du nominatif par le vocalisme, suivant l'usage indo-européen. Le fait que, en indo-européen, le vocatif avait la désinence zéro ne se manifeste plus, puisque la désinence **-s* du nominatif s'est éliminée phonétiquement. Les vocatifs des types *vlĭče*, *ženo*, *gosti*, *synu* se distinguent des nominatifs *vlĭkŭ*, *žena*. *gostĭ*, *synŭ* par le vocalisme, qui est conforme au type indo-européen : gr. *-ε*, lat. *-e*, dans les thèmes en *-e/o-* : gr. *-α* (issu de i.-e. *-ə*) dans les thèmes en *-ā-* ; skr. *-e*, lit. *-ie*, dans les thèmes en *-i-* ; skr. *-o*, lit. *-au*, dans les thèmes en *-u-*.

450. — L'accusatif indo-européen du genre « animé » (masculin-féminin) était caractérisé par une nasale finale qui s'ajoute immédiatement à la voyelle par où se termine

le thème, soit skr. *-am, -ām, -im, -um,* gr. -ον, -ᾱν, -ιν, -υν, lit. *-ą, -ą, -į, -ų,* etc. En slave, la nasale s'amuit phonétiquement après voyelle brève, et forme avec *-ā-* une voyelle nasale, d'où les types *vlĭkŭ, pǫtĭ, synŭ,* mais *ženǫ*. Il résulte de là que, dans les types en *-o-*, *-ĭ-* et *-ŭ-*, les formes de nominatif et d'accusatif singulier se sont confondues, tandis que la distinction des deux cas subsistait dans le type en *-ā-*. C'est la condition initiale qui a déterminé, par un procédé mal connu, l'emploi du génitif *vlĭka* comme accusatif au lieu de *vlĭkŭ,* dans les noms slaves d'êtres animés, et de là, par analogie, l'emploi de la forme *syna,* d'après le type *vlĭka* (voir §§ 470 et 477).

Le nominatif-vocatif-accusatif singulier neutre avait en général la désinence zéro, sauf dans les thèmes en *-o-* où il était caractérisé par une nasale finale, comme l'accusatif masculin. Les thèmes en *-ā-* n'ont pas de neutre (au moins pas avec valeur de nominatif-accusatif singulier ; cf. § 457). Dans les thèmes en *-ĭ-* et en *-ŭ-*, la forme s'est confondue en slave avec celle du masculin, si bien qu'un nominatif-accusatif *medŭ* « miel » répondant au neutre skr. *mádhu,* gr. μέθυ, devenu pareil au type masculin de *synŭ* « fils », *domŭ* « maison », a cessé de passer pour neutre. Seuls parmi les types vocaliques, les thèmes en *-o-* ont en slave un neutre distinct du masculin ; mais la distinction y est secondaire, car la nasale finale ne pouvait se maintenir ; le slave a utilisé ici le double traitement de *-ŏ-* en syllabe finale (voir § 164), réservant *-ŭ* au masculin, type *vlĭkŭ,* et *-o* au neutre, type *igo* « joug », cf. skr. *yugám,* gr. ζυγόν. Le nominatif masculin a donc eu, pendant un temps, des formes identiques à celles du nominatif-accusatif neutre, et il est résulté de là que les formes ont été rapprochées là même où elles auraient pu demeurer distinctes, comme dans les participes (voir § 493). La confusion du nominatif et de l'accusatif dans les thèmes autres que ceux en *-a-* cesse dès lors de paraître fortuite.

451. — Dans le type athématique, y compris les thèmes en *-ā-*, il n'y avait dès l'indo-européen qu'une même forme pour le génitif et l'ablatif singuliers, et cet état de choses

a entraîné en grec la confusion totale des formes du génitif et de l'ablatif.

L'ablatif n'avait une forme distincte de celle du génitif que dans les thèmes en *-o-*, aussi bien dans les démonstratifs que dans les substantifs et adjectifs ordinaires ; le sanskrit oppose ainsi les ablatifs *vṛ́kāt, tásmāt* (anciennement *tát*) aux génitifs *vṛ́kasya, tásya*.

Cette distinction des deux cas a été éliminée en grec par emploi de la forme du génitif des thèmes en *-o-* en fonction d'ablatif : hom. λύκοιο, τοῖο, ion.-att. λύκου, τοῦ sont deux génitifs-ablatifs, tout comme ποδός. En slave, il y a eu confusion pareille ; mais la forme du génitif-ablatif singulier, à savoir *vlĭka* (cf. lit. *vil̃ko*), répond à l'ablatif sanskrit *vṛ́kāt*, et non au génitif *vṛ́kasya*. La confusion s'est faite sur le modèle de formes telles que *ženy, pǫti, domu, slovese, imene*, etc., qui étaient génitifs-ablatifs depuis l'indo-européen.

Le fait que la forme d'ablatif a prévalu n'est pas surprenant : le génitif des thèmes en *-o-* n'est pas stable ; la forme germanique ne concorde pas exactement avec celle de l'indo-iranien et du grec, et l'italo-celtique a une forme en *-ī* tout à fait à part. Du reste, l'emploi du génitif était restreint en slave par le fait que beaucoup de fonctions remplies en ionien-attique ou en latin par le génitif proprement dit le sont en slave par des adjectifs dérivés : « de dieu » se dit en slave, non pas *boga*, mais *božĭjĭ* ; etc. D'autre part, le slave, qui conserve avec ténacité les cas à valeur concrète tandis qu'il est sujet à des confusions dans les cas grammaticaux (nominatif et accusatif), conservait l'ablatif plus naturellement que le grec, qui a bien conservé les cas grammaticaux mais a perdu les cas à valeur concrète.

La désinence du génitif-ablatif du type athématique était en indo-européen de la forme **-es, *-os, *-s*. La forme **-es*, qui répond à lat. *-is*, v. lit. *-es*, est clairement conservée dans les thèmes consonantiques, en *-s-*, comme *sloves-e*, en *-t-*, comme *telęt-e*, en *-n-*, comme *kamen-e, imen-e*, en *-r-*, comme *mater-e*. La forme **-os*, attestée notamment par le grec, n'est pas représentée en slave. Quant à la forme **-s*, elle

apparaît dans les thèmes en *-i-* et en *-u-*, où l'*i* de *pǫti*, *nošti* répond à lit. *-iĕ-s*, cf. skr. *-e-ḥ*, got. *-ai-s*, et où l'*u* de *domu* répond à lit. *-aŭ-s*, got. *-au-s*, skr. *-o-ḥ*. Le *-y* des thèmes en *-ā-*, par exemple *ženy*, répond à skr. *-āḥ*, gr. *-ᾱς*, v. lat. *-ās* (voir § 464).

452. — Le datif avait en indo-européen une désinence terminée par *-i*, en général voyelle (sans doute *e/o*) suivie de *-i*. Dans le type athématique, cette désinence, qui est représentée en indo-iranien par **-ai* (skr. *-e*) et en latin par *-ī*, est en slave *-i* (voir § 168) ; ainsi *synov-i*, *mater-i*, *sloves-i*, *kamen-i*, *imen-i*, etc. Dans le type en *-ŭ-*, le slave répond par *-i* au type **-ayai* (skr. *-aye*) de l'indo-iranien (voir § 479) ; et c'est, avec l'accusatif singulier masculin-féminin en *-ŭ* et pluriel en *-i* (voir § 484), l'un des faits qui ont déterminé en slave le rapprochement des thèmes consonantiques et des thèmes en *-ĭ-*. Dans les thèmes en *-ā-*, la désinence se fondait avec la voyelle finale du thème : lit. *-ai*, gr. *-αι*, etc. ; le slave répond à cette finale par *-ě*, type *rǫcě*. Dans les thèmes en *-o-*, il y avait aussi fusion ; à lit. *-ui*, gr. *-ωι*, le slave répond par *-u* (voir § 471).

453. — Le locatif était caractérisé en indo-européen, tantôt par la désinence **-i*, tantôt par la désinence zéro. La désinence **-i* est conservée dans les thèmes slaves en *-o-* : type *vlĭcě* (voir § 168), cf. skr. *vṛ́ke*, etc., et en *-a-*, type *ženě* (voir § 169), cf. le type lat. *Rōmae*. C'est au contraire la désinence zéro qu'on observe sans doute dans les thèmes en *-ĭ-* et en *-ŭ-*, ainsi dans *pǫti* et dans *domu*. Les thèmes consonantiques, qui ont hérité de la forme à désinence zéro, y ont ajouté une postposition *-e*, qui se retrouve dans lit. *-e*, par exemple dans lit. *rañkoj-e* « dans la main », en face de v. sl. *rǫcě*. On a ainsi v. sl. *kamen-e*, *sloves-e*, etc.

454. — On sait mal comment était caractérisé l'instrumental en indo-européen. Les marques varient d'un type à l'autre. Les thèmes en *-a-* ont conservé une forme d'aspect archaïque, en *-ǫ*, cf. baltique *-ān*, type *rǫkǫ*, et, plus ordinairement en *-ojǫ*, ainsi *rǫkojǫ*, qui rappelle le type indo-iranien en *-ayā*. Les autres recourent à une désinence de la série **-bh-* et **-m-* qui fournit aux diverses langues

indo-européennes des désinences de même type, mais différentes d'une langue à l'autre. La consonne caractéristique de ces désinences, qui se trouvent à tous les nombres, est *-*bh*- ou *-*m*- suivant les langues : le slave, le baltique et le germanique ont -*m*-. La caractéristique de l'instrumental singulier est en slave -*mĭ*, cf. lit. -*mi*, et arm. -*b* (*w*), aussi avec valeur d'instrumental ; gr. hom. (éolien) -φι sert pour plusieurs cas et n'est pas propre au singulier. Le slave a donc *synŭ-mĭ*, *pǫtĭ-mĭ* ; les thèmes consonantiques masculins et neutres ont emprunté -*ĭ-mĭ* aux thèmes en -*ĭ*-, d'où *sloves-ĭmĭ*, *kamen-ĭmĭ*, etc. Les thèmes en -*ĭ*- féminins ont -*ĭjǫ* d'après le type *rǫkojǫ*, ainsi *noštĭjǫ* « par la nuit », et -*ĭjǫ* a passé aux thèmes consonantiques féminins : *materĭjǫ* « par la mère ». — Dans les thèmes en -*o*-, tous masculins ou neutres, on a *vlĭko-mĭ* (voir § 473) ; l'ancienne finale était -*ō* (cf. lit. *vilkù*, avestique *vəhrka*) ou *-*ē* ; elle s'est peut-être conservée dans des adverbes tels que *dobrě* « bien ».

Pluriel.

455. — La désinence du nominatif et vocatif pluriel masculin-féminin du type athématique était *-*es* : gr. -ες, v. lit. -*es*, skr. -*aḥ*, etc. ; le slave répond par -*e* : dans les thèmes en -*ŭ*-, *synov-e* ; dans les masculins en -*ĭ*-, *pǫtĭj-e* ; dans les types consonantiques, *kamen-e*, etc. Dans les thèmes en *-*ā*-, la désinence se contractait avec la voyelle finale du thème, d'où *-*ās*, skr. -*āḥ*, lit. -*os*, osco-ombrien -*ās*, etc. ; le slave répond par -*y* (voir § 164), soit *ženy* ; et, sous l'influence des thèmes en -*a*- où le nominatif et l'accusatif pluriel ont une même forme, les féminins en -*ĭ* ont reçu la finale -*i* de l'accusatif, soit *nošti*, qui est passée aux thèmes consonantiques féminins, ainsi *materi*. Les masculins en -*o*- avaient en indo-européen une finale *-*ōs* (indo-iranien -*ās*, got. -*os*, osco-ombrien *-*ōs*), qui en slave se serait confondue avec *-*ās* et aurait donné -*y* ; comme en grec et en latin, la finale *-*oi* des démonstratifs en -*o*- (type skr. *té*, got. *þai*, cf. § 497) s'y est substituée, et l'on a *vlĭci*, en face de gr. λύκοι, lat. *lupī*. — Au pluriel du slave,

le nominatif masculin est nettement distinct de l'accusatif, tandis que le nominatif féminin a, comme le nominatif neutre, la même forme que l'accusatif ; c'est une particularité caractéristique du slave que d'opposer le masculin et le féminin par la façon différente dont se comportent le nominatif et l'accusatif pour les deux genres au singulier et au pluriel.

En dehors du nominatif, les formes du pluriel ont des caractéristiques pareilles dans tous les types de déclinaison.

456. — L'accusatif pluriel masculin-féminin était caractérisé par i.-e. **-ns*. Les finales sont *-y* pour les thèmes en *-o-*, en *-ŭ-* et en *-a-*, *-i* pour les thèmes en *-ĭ-* et pour les thèmes consonantiques : *vlŭky, syny, ženy, pǫti, kameni*. C'est que **-ons* passait à *-y* (voir § 166) ; **-ŭns* et **-ĭns* ont de même passé à *-y*, *-i*. La nasale apparaît quand la voyelle précédente suit un *j*, type v. sl. *konję* « chevaux », *zemlję* « terres » (voir § 166). L'accusatif pluriel des anciens thèmes en *-ā-*, de type sl. *ženy*, ne répond donc pas au type sanskrit en *-āḥ*, lituanien en *-as* (avec ancien *ā* rude abrégé en fin de mot) ; il y a eu restauration de **-ns* comme en grec et en italique.

457. — Le nominatif-accusatif pluriel neutre était en indo-européen un collectif ; la forme **-ā*, **-ə*, deux degrés vocaliques d'une même finale, était celle d'un nominatif-accusatif singulier de thème en *-ā-* neutre. Le slave n'a gardé que **-ā* (ainsi *iga, slovesa, imena*, etc.), comme le germanique, tandis que le grec et le latin n'ont que les représentants de **-ə* ; le sanskrit opposait *yugá* des thèmes en *-o-* à *námāni* des thèmes consonantiques ; mais, en indo-européen, les deux finales devaient servir pour tous les types. Le slave a, indirectement, trace de l'ancien **-ə* dans des formes où, dès l'indo-européen, **-ə* s'est contracté en **-ī* avec un *y* précédent : *tri* (voir §§ 479 et 493), et le type du participe *nesǫšti* (voir § 493) et du démonstratif *si* (voir § 504).

Ce collectif neutre se rencontre le plus souvent à côté d'un singulier neutre. Mais il existe aussi à côté du masculin (voir § 474).

Toutefois, le fait que la forme du nominatif-accusatif pluriel neutre appartient à un thème différent de celui des autres cas se reconnaît à l'accentuation : il y a souvent en slave opposition entre l'accentuation du nominatif-accusatif singulier neutre et celle du nominatif-accusatif pluriel neutre d'un même mot, ainsi r. *ímja, imená*, s. *ìme, imèna*, ou r. *nébo, nebesá*, s. *nẽbo, nebèsa*, bulg. *nébo* (et *nebá*), *nebesá*. Ces oppositions sont à remarquer dans les thèmes en *-o-*, qui ne comportent par eux-mêmes aucun mouvement du ton en aucun cas. On a ainsi : r. *seló, sëla*, s. *sèlo, sèla* ; r. *ózero, ozerá*, s. *jèzero, jezèra*, bulg. *ézero, ezerá* ; r. *máslo, maslá*, s. *màslo, màsla*, etc. Il n'y a pas toujours déplacement, ainsi r. *górlo, górla*, s. *gŕlo, gŕla*, et r. *kopýto, kopýta*, s. *kòpito, kòpita*. Le fait n'est pas d'origine phonétique. Il s'agit en réalité de l'opposition entre deux thèmes qui ont le ton à des places distinctes ; cf. gr. νεῦρον et ion. νευρή, gr. φῦλον et φυλή ; skr. *bhrātrám* et gr. φράτρᾰ ; skr. *svādanam* et gr. ἡδονή ; skr. *varṣám* et gr. ἔερση ; etc. — A cette alternance étymologique de la place de l'accent est venue s'ajouter une variation secondaire d'intonation et de place de l'accent (voir § 186 *bis*). Ainsi le čakavien a, en face de *jâje, sûnce, sêno*, les formes *jája, súnca, séna* ; en face de *jèlito, jelíta* ; en face de *vretenò, vretèna*. Dans le cas de *kopyto*, le slovince offre *kùopătò* et *kòpātă*. Le russe *ozëra* qui se trouve en face de *ózero : ozerá* montre que ces faits n'ont pas été absents dans le groupe russe.

458. — Le génitif-ablatif pluriel est un ancien génitif, qui est partout en slave de la forme *-ŭ* : *vlĭkŭ, ženŭ, synovŭ, kamenŭ, slovesŭ, pǫtĭjĭ* (avec *-ŭ* passé à *-ĭ* après *j*). Hors du slave, le génitif offre une finale à voyelle longue : skr. *-ām*, gr. *-ων*, lit. *-ų*, etc. Or, le passage de *-ō-* à une voyelle brève en fin de mot n'est attesté par aucun autre exemple. Sans doute, on a montré que l'intonation de cette finale était « douce » en indo-européen : gr. *-ων*, lit. *-ų̃* ; mais il est arbitraire d'attribuer à l'influence de cette intonation un abrègement. A côté de la forme à *-ō-*, il y a eu en indo-européen une forme à *-o-* bref, représentée par

v. pruss. *-an,* ombr. *-om,* et supposée aussi par l'irlandais.

En slave comme en grec, l'emploi de l'ancienne forme du génitif pluriel en fonction d'ablatif est dû à l'analogie du singulier (voir § 439).

Pour l'origine des changements d'intonation et de place de l'accent, voir § 185 et suiv. On observe les oppositions suivantes (les faits čakaviens cités ne se rapportant souvent qu'à une partie du domaine čakavien, lequel n'offre pas d'unité) :

1° čak. *glāvȁ* (nom. plur. *glâve*) : *gláv* ; r. *golová, gólovu* (acc.) : *golóv* ; tch. *hlava* : *hláv*.
čak. *vlâs* : *vlás* ; r. *vólos* : *volós*.

2° čak. *krȁva* : *krâv* ; tch. *kráva* : *krav* ;
dȅlo : *dêl* ; *dílo* : *děl*.
medvȉd : *medvîd* ;
susȅd : *susêd*. kaš. *sǫ'sôt* : *sǫsô't*.
(gén. sing. *susȅda*).

3° čak. *kosȁc* (gén. *koscȁ*) : *kȍsāc* et *kosác*.
s. *ȍtac* (gén. *ȍca*) : *ŏtācā* et *otácā*.
čak. *svētȁc* (gén. *svēcȁ*) : *svétāc*.
s. *skúpac* (gén. *skúpca*) : *skûpācā*.

De ces déplacements secondaires, il y a lieu de distinguer ceux qui avaient dès avant le slave commun un rôle morphologique et dont l'équivalent se retrouve en lituanien (voir §§ 478 et 479). Un type tel que s. *dûb* (gén. *dûba*) : *dúbōvā* et *dubóvā* ; r. *dub* (gén. *dúba*) : *dubóv,* ou tel que čak. *kôst* (gén. *kȍsti*) : *kostí(h),* r. *kost'* (gén. *kósti*) : *kostéj,* est ancien. En revanche, un cas serbe tel que celui de *vòlovi : vȍlōvā* résulte de combinaisons secondaires entre les deux types de déplacement, l'ancien type morphologique et le nouveau type slave.

459. — Le datif et l'instrumental pluriels ont des caractéristiques qui appartiennent à la série indo-européenne en *-bh-* et *-m-* ; les dialectes indo-européens orientaux ont des formes casuelles différenciées de ce type, contre l'usage des

dialectes occidentaux où la forme en *-bh-* ou *-m-* n'a pas de valeur casuelle précise.

En slave, les formes sont en *-m-*, comme on l'a montré à propos de l'instrumental singulier. La caractéristique du datif est *-mŭ*, où l'*ŭ* final est ambigu : la désinence *-mus* du datif pluriel du vieux lituanien fait penser à un ancien **-mus*, tandis que skr. *-bhyaḥ* (cf. lat. *-bus*) ferait plutôt penser à un ancien **-mos* ; quoi qu'il en soit, on a partout *vlĭkomŭ, ženamŭ, synŭmŭ, pǫtĭmŭ* ; et les thèmes consonantiques ont emprunté l'*ĭ* du type en *-ĭ-*, d'où *slovesĭmŭ, kamenĭmŭ*, etc. La caractéristique de l'instrumental est *-mi*, cf. lit. *-mis* (et avestique *-bīš*), ainsi dans *ženami, synŭmi, pǫtĭmi* (et dans les thèmes consonantiques : *kamenĭmi, materĭmi*) ; mais les thèmes en *-o-* ont conservé un ancien instrumental formé autrement : *vlĭky* est à rapprocher de skr. *vṛ́kaiḥ*, lit. *vilkaīs*, lat. *lupīs*, gr. λύκοις (voir § 170) ; ce *-y* a été emprunté par les thèmes consonantiques neutres : *slovesy, imeny*, par suite de la ressemblance entre le type nom.-acc. *dĕla*, gén. *dĕlŭ* et le type nom.-acc. *slovesa, imena*, gén. *slovesŭ, imenŭ* ; dans les thèmes consonantiques masculins, à génitif pluriel en *-ŭ*, on trouve en vieux slave à la fois *-ĭmi* et *-y*, ainsi *dĭnĭmi* et *dĭny, nogŭtĭmi* et *nogŭty*. Cette extension de *-y* et ce flottement entre *-y* et *-ĭmi* attestent que la forme d'instrumental pluriel a subi un remaniement dans les thèmes consonantiques ; et en effet une forme v. sl. *gražd̆any* a été substituée à une forme à désinence *-mi* qui s'ajoutait directement au thème, soit **gordjan-mi* conservé dans le vieux serbo-croate *gradami*, etc. (voir § 484).

460. — La désinence du locatif pluriel était **-su* en indo-iranien, en slave et en baltique. Cette désinence est représentée phonétiquement par *-xŭ* après *ŭ*, et de même après *ĭ* (ce qui établit pour le slave que la finale était i.-e. **-ŭ*, voir § 108), ainsi *domŭxŭ, pǫtĭxŭ* (d'où *slovesĭxŭ, kamenĭxŭ*, etc., dans les thèmes consonantiques) ; et aussi *vlĭcĕxŭ* des thèmes en *-o-*, parce que la forme ancienne de ces thèmes était en **-oi-su*, cf. skr. *vṛ́keṣu*. Après **-ā-*, on attend phonétiquement sl. **-sŭ* ; mais, comme dans tous les autres cas

où l'on attend dans la flexion slave une alternance entre *x* et *s* suivant l'élément précédent, le *x* s'est généralisé (voir § 32), et l'on a *ženaxŭ*; la forme **-sŭ*, avec *s* conservé et sans voyelle de liaison entre le thème consonantique et la désinence, n'a laissé une trace que dans un cas spécial : après nasale ancienne, au locatif des noms de tribus et de lieux en *-ane* en vieux tchèque, ainsi *Pol(j)as*, pour v. r. *Poljaxŭ* (et *Poljanĭxŭ*, **-exŭ*, seul type représenté en vieux slave), de *Poljane* (voir § 484).

Duel.

461. — Dès l'indo-européen, le duel n'avait que trois formes, dont chacune servait pour plusieurs cas.

Le nominatif, le vocatif et l'accusatif masculins-féminins n'ont qu'une même forme, sans désinence visible dans les thèmes en *-o-*, *-ĭ-* et *-ŭ-*, mais caractérisée par la quantité longue de la voyelle finale des thèmes, soit **-ō*, **-ī*, **-ū*, véd. *-ā*, *-ī*, *-ū*, sl. *-a*, *-i*, *-y*, ainsi v. sl. *vlĭka*, *pǫti*, *syny*. L'*i* du type *pǫti* a servi aussi pour les thèmes consonantiques: v. sl. *jeleni*. Les thèmes en **-ā* avaient une caractéristique **-i*; la finale indo-iranienne est *-ai* (skr. *-e*), le lituanien répond par *-ie* (devenu *-ì*) et le slave par *-ě* : lit. *rankì*, v. sl. *rǫcě*.

La désinence **-ĭ* qu'on trouve dans les thèmes en **-ā-* sert aussi pour le nominatif-accusatif duel neutre. Elle apparaît à découvert dans les thèmes consonantiques, sous la forme *-i* reposant sur i.-e. **-ī* (cf. lat. *uī-gint-ī* « deux dizaines »), ainsi v. sl. *imeni*, *tělesi* (Supr.). Dans les thèmes en *-o-*, elle forme diphtongue avec la voyelle précédente, d'où indo-iran. **-ai* (skr. *-e*), sl. *-ě*, ainsi *idzě*. Ce *-ě* s'est étendu au type consonantique, d'où *imeně* (qui est déjà la forme des premiers traducteurs), *tělesě* (Supr.).

462. — Le slave s'accorde avec le sanskrit à n'avoir qu'une même forme pour le génitif et le locatif du duel; cette forme, caractérisée par une diphtongue en *u*, est en sanskrit *-oḥ* (et *-ayoḥ*, d'après les démonstratifs), et en slave *-u*, soit *vlĭku*, *rǫku*, *noštĭju*, *slovesu* (cf. skr. *çrávasoḥ*), etc.

Malgré la forme sanskrite, il n'est pas sûr que le slave ait perdu un *-s* final dans cette forme ; car le mot lit. *pusiaũ* « entre », qui semble bien être un ancien locatif duel de *pùsė* « moitié », comme v. sl. *mežду* « entre » de *mežda* « limite » (anciennement « la moitié »), n'a pas de *-s* final, non plus que, en grec, l'arcadien -μεσου-ν « au milieu », et διδυμοιυ-ν. On sait d'ailleurs que l'avestique distingue un locatif sans *-s* d'un génitif à *-s* ; et le lituanien a *dviejau* et *dviejaus* (voir Endzelin, *Lett. Gramm.*, p. 333).

Le datif et l'instrumental ont une même désinence, qui est de la série des désinences en *-bh-* et en *-m-*, donc *-m-* en slave. La désinence *-ma* est comparable à *-byā* de l'iranien et *-bhyām* du sanskrit qui servent de même pour le datif et l'instrumental.

463. — En somme, les formes de la déclinaison slave sont anciennes, et, s'il y a eu quelques extensions analogiques, il n'y a presque aucun type slave qui ne continue pas un type indo-européen. Les altérations sont dues presque toutes à des changements phonétiques, et il y a eu peu de réactions à la suite de ces changements.

a. — *Thèmes en* -a- (*masculins et féminins*).

464. — Les thèmes en *-a-* sont pour la plupart féminins ; quelques-uns, qui désignent des personnes de sexe masculin, sont masculins, ainsi *sluga* « serviteur ». Entre le masculin et le féminin, il n'y a aucune différence de flexion. Il n'y a pas de neutres. Tout cela est conforme à l'usage indo-européen.

Singulier.

Nominatif *-a* (*žena, vladyka*), cf. lit. *-a* (ancien *-o* intoné rude), skr. *-ā*, gr. *-ᾱ* (oxyton là où il porte le ton), osco-ombrien **-ā*.

Vocatif *-o* (*ženo, vladyko*), cf. gr. *-α* (conservé en certains cas spéciaux), ombr. *-ă*. Le vocatif indo-iranien est différent.

Accusatif *-ǫ* (*ženą, vladykǫ*), cf. lit. *-ą* (intoné doux ; la

finale slave n'attire pas l'accent d'une tranche précédente), skr. *-ām*, gr. *-ᾱ̃ν* (oxyton là où il porte le ton).

Génitif-ablatif *-y* (*ženy, vladyky*), cf. lit. *-os* (*o* intoné doux), skr. *-āḥ* (dans un exemple isolé ; d'ordinaire *-āyāḥ*), gr. *-ᾱ̃ς* (*-ᾱ̃ς* là où il porte le ton), v. lat. *-ās*. Ce *-y* est un représentant phonétique de l'ancien **-ās* (voir § 164). La forme du type v. sl. *dušę* (v. r. *dušě*, voir § 166) des mots où l'*a* du thème est précédé de *j* est due à une action analogique : d'après les accusatifs pluriels et les participes présents où *-y* reposait sur un ancien **-ons* et alternait avec *-j-ę*, soit acc. plur. *ženy, vlьky*, mais *dušę, konję*, nom. sing. masc. *bery*, mais *znaję*, l'alternance s'est généralisée (cf. le nominatif pluriel).

Datif et locatif *-é* (v. sl. *ženě, vladycě*), répond à gr. *-ᾳ̃ι* (*-ᾱ̃ι* quand la finale est tonique), lat. *-ae*, lit. *-ai* (intoné doux) au datif et *-oj-e* (avec postposition *-e*) au locatif. La confusion n'était pas totale en slave commun : à en juger par le serbe, le *-ě* du datif était intoné doux, ce qui répond à lit. *-aĩ*, gr. *-ᾳ̃ι* ; le *-ě* du locatif était rude ; ainsi le serbe oppose le locatif *dúši*, où l'*-i* final originairement rude (issu de *-ě* après *j*) attire l'accent, au datif *dûši*, où l'*i* final originairement intoné doux n'attire pas l'accent.

Instrumental. — L'instrumental en *-ǫ*, du type *rǫkǫ*, qui répond au type baltique lit. *rankà* (lit. oriental *runkù*), lette *rùoku*, v. pruss. *sen biāsnan*, est en vieux slave un archaïsme qui figure dans quelques exemples, comme *mnogǫ silǫ* « avec beaucoup de force » dans le Psalterium sinaïticum. La forme ordinaire du vieux slave est celle sur laquelle reposent les formes modernes (russe *-oju*, pol. *-ą* et tch. *-ou*, s. *-ō-m*), à savoir la forme en *-ojǫ* (ainsi *rǫkojǫ*), cf. skr. *-ayā* (la slave a une nasale finale en plus).

Pluriel.

Nominatif-vocatif *-y* (*ženy, vladyky*), répondant à skr. *-āḥ*, lit. *-os* (*o* intoné doux), got. *-os*. Sur le traitement *-y* (v. sl. *-ję*, v. r. *-ě* dans les thèmes en *-jā-*), cf. §§ 164 et 166, et ci-dessus le génitif singulier.

Accusatif *-y* (*ženy, vladyky*) ; les formes anciennes étaient

en *-*ās* : skr. -*āḥ*, lit. -*as* (de *-*os*, avec *o* intoné rude), l'*n* s'étant amuie en syllabe finale indo-européenne devant -*s*. Mais, sous l'influence du reste de la flexion, le slave a restauré la nasale, comme l'ont fait aussi le grec et l'italique ; et le -*y* de l'accusatif *ženy*, *vladyky* repose sur *-*ānṣ*, devenu *-*ons*, comme on le voit par les formes à -*j*- telles que v. sl. *dušę* (voir § 166).

Génitif -*ŭ* (*ženŭ*, *vladykŭ*) ; en face des types lit. *rañkų* et got. *gibo*. Il y a eu addition de la désinence *-*on* (voir § 458) à la forme à degré zéro, dont le -*ə* s'est élidé devant la voyelle initiale de la désinence.

Datif -*amŭ* (*ženamŭ*, *vladykamŭ*) et instrumental -*ami* (*ženami*, *vladykami*) ; cf. lit. *rañkoms*, *rañkomis*.

Locatif -*axŭ* (*ženaxŭ*, *vladykaxŭ*) ; cf. v. lit. *rañkosu*.

Duel.

Nominatif-vocatif-accusatif -*ě* (*ženě*, *rǫcě*, *vladycě*) ; -*i* après *j* : *duši* ; cf. skr. -*e*, lit. -*i* (de -*ie* rude).

Génitif-locatif -*u* (*ženu*, *rǫku*, *vladyku*) ; voir § 462.

Datif-instrumental -*ama* (*ženama*, *rǫkama*, *vladykama*).

Type en -*ja*-.

465. — Quand un -*j*- précède l'*a* du thème, il en résulte des différences de traitement dues à la phonétique. Dans un mot comme *duša*, qui repose sur **dusja*, les formes divergentes sont : vocatif singulier *duše*, instrumental singulier *dušejǫ*, génitif pluriel *dušĭ*, datif-locatif singulier *duši*, nominatif-accusatif duel *duši*, génitif singulier et nominatif-accusatif pluriel *dušę* (*dušě* dans les dialectes où la finale *-*jons* est représentée par -*ě*, à savoir le russe et le groupe occidental). Sont identiques aux formes des types *žena* : *duša*, *dušǫ*, *dušu*, etc. Ces différences entre thèmes en -*a*- et thèmes en -*ja*-, réglées par des règles strictes d'alternance, ne constituaient pas des différences de flexion en slave commun. Mais les deux séries en -*a* et en -*ja* sont apparues de plus en plus comme distinctes, et elles ont réagi l'une sur l'autre. Ainsi, en polonais et en russe, le génitif singulier en -*y* du type *ženy* s'est étendu au type en

-ja, d'où r. *dušĺ*, pol. *duszy*. Inversement, en serbe, la forme *dûšē* du génitif singulier (avec *-ē* provenant du type des démonstratifs), *dûše* du nominatif-accusatif pluriel a été étendue au type en *-a-*, d'où gén. sing. *žènē*, nom.-acc. plur. *žène*.

466. — Le degré zéro de la voyelle finale du thème en *-ā-*, à savoir i.-e. **ə*, ne figure que dans peu de formes dès l'indo-européen : *-ā-* a été généralisé. Ce vocalisme **ə* s'est pourtant conservé, on l'a vu, au vocatif slave en *-o*, cf. gr. *-ᾰ*, et au nominatif-accusatif duel slave en *-ě*, cf. skr. *-e*, et en outre au génitif pluriel slave en *-ŭ*. Il y en a en plus des restes dans les thèmes en sl. *-ja-*. Beaucoup de ces thèmes, comme v. sl. *duša* qui a été pris pour exemple, ont partout le vocalisme plein. Mais il y en a beaucoup aussi où le degré zéro du vocalisme, à savoir **ə*, s'est contracté en *-ī-* avec le *yod* précédent en indo-européen : la flexion d'un féminin d'adjectif tel que *bṛhat-yā-* « haute » en sanskrit (gén.-abl. sing. *bṛhatyāḥ*, dat. sing. *bṛhatyai*) repose presque toute sur la forme à degré zéro *bṛhat-ī-*, ainsi nom. sing. *bṛhatī*, acc. sing. *bṛhatīm*, etc. En slave, le *-ī-* s'est maintenu seulement au nominatif singulier. On a ainsi *-i* au nominatif singulier dans le féminin des participes : *nesǫ̆šti* « portant », *nesŭši* « ayant porté », et du comparatif : *mĭnjĭši* « moindre » ; dans les formes en *-ynja-* : *bogynji* « déesse » ; dans les féminins comme *mlŭnĭji* « éclair » et les masculins comme *sǫdĭji* « juge » (les formes *mlŭni*, *sǫdi* que l'on trouve également en vieux slave résultent de contractions ; cf. tch. *paní*, *sudí*) ; mais à l'accusatif : *nesǫ̆štǫ*, *nesŭšǫ*, *mĭnjĭšǫ*, *bogynjǫ*, *sǫdĭjǫ*, etc., et de même pour tous les autres cas ; toutefois, le vocatif, faiblement attesté, présente la même forme que le nominatif, ce qui est régulier (voir § 449) : ainsi L. IV, 23 *balĭji* Mar. La forme en *-i* a tendu dès lors à s'éliminer, même au nominatif, notamment dans les masculins, et le polonais par exemple fait au nominatif *sędzia* « juge », le russe *sudʹjá*, le serbe *sùdija* ; même dans les féminins, à *kŭnęgynji* « princesse » du slavon répondent *knjagínja* en russe, *knèginja* en serbe, tandis que tch. *knieni*, pol. *ksieni* gardent la forme ancienne.

467. — Le mot i.-e. **g^{w}enā*, dont la flexion indo-européenne offrait des anomalies (v. irl. *ben*, gén. *mná* ; arm. *kin*, gén. *knoǰ*, nom. plur. *kanaykh* ; gr. γυνή, gén. γυναικός), a été normalisé en slave ; la forme *žena*, qui répond à v. pruss. *genna*, v. irl. *ben* et arm. *kin*, a servi de base à toute la flexion.

Au cours du développement des langues slaves, le type en *-a-* a présenté relativement peu de changements. Son caractère le plus curieux, et qui a été très stable, a été la distinction du nominatif et de l'accusatif au singulier : nom. *žena*, acc. *ženǫ*, et la confusion des deux mêmes cas au pluriel : nom.-acc. *ženy*.

Accentuation.

468. — Des noms slaves en *-a*, les uns ont l'accent à place fixe dans toute la flexion, les autres présentent des variations de place de l'accent, qui sont un moyen accessoire de caractériser les cas. La plupart des polysyllabes ont l'accent à place fixe. Les dissyllabes ont en général l'accent à place fixe, sur la première syllabe, quand la première syllabe comporte une voyelle longue d'intonation rude, ainsi r. *lípa*, s. *lȉpa*, cf. lit. *líepa* ; r. *bába*, s. *bȁba*, cf. lit. *bóba* ; r. *soróka*, s.-cr. *svrȁka* (dial. *srȁka*), cf. lit. *šárka*. Si la première syllabe comporte une brève ou une longue intonée douce, l'accent est souvent mobile, et alors il y a deux types de variation : l'accent, qui est en principe sur l'*a* du thème, est au contraire sur la première syllabe, dans l'un des types à l'accusatif singulier et au nominatif-accusatif pluriel, dans l'autre type au nominatif-accusatif pluriel seulement.

Le premier de ces deux types répond au type lituanien des noms à accent mobile. On a ainsi :

	RUSSE	SERBE	LITUANIEN
Nom. sing.	*zimá*	*zíma*	*žiemà*
Gén. sing.	*zimý*	*zímē*	*žiemõs*
Acc. sing.	*zímu*	*zîmu*	*žiẽmą*
Nom.-acc. plur.	*zímy*	*zîme*	*žiẽmos* (nom. plur.).

De même :

Nom. sing.	*rosá*	*ròsa*	*rasà*
Gén. sing.	*rosý*	*ròsē*	*rasōs*
Acc. sing.	*rósu*	*rõsu*	*rãsą*
Nom.-acc. pl.	*rósy*	*rõse*	*rãsos* (nom. plur.).

Il s'agit d'une véritable mobilité de l'accent, ayant une signification grammaticale, et non d'un déplacement phonétique. Des trisyllabes comme lit. *vasarà*, gén. *vasarōs*, mais acc. *vãsarą*, nom. plur. *vãsaros* offrent ces déplacements, et de même en slave r. *skovorodá*, gén. *skovorodý*, mais acc. *skóvorodu*, nom.-acc. plur. *skóvorody* ; ou l'ancien trisyllabe *ovĭca* : r. *ovcá*, *ovcý*, mais *óvcu*, *óvcy* ; s. *óvca*, *óvcē*, mais *ôvce*. Et en effet, ces déplacements ne sont pas propres au baltique et au slave : le grec a μία, μίαν, mais μιᾶς, μιᾷ ; l'ionien a πλάταια, πλάταιαν, mais πλαταιῆς, πλαταιῇ ; on notera, entre le grec d'une part, le baltique et le slave d'autre part, une différence : le nominatif singulier de ces noms à place du ton variable, baryton en grec, est oxyton en baltique et en slave.

Toutefois, les déplacements de ce type qu'on observe en slave proviennent en partie du déplacement de l'accent d'une tranche brève ou longue douce sur une rude suivante, qui est une innovation du baltique et du slave (voir § 182). Un mot lituanien comme *rankà* « main » appartenait originairement au type des noms à accent immobile, toujours paroxyton : le génitif singulier est *rañkos* ; mais, au nominatif singulier, l'ancien *-o* intoné rude (devenu *-a* bref à l'époque historique) a attiré l'accent, d'où *rankà*. Ici donc, l'accusatif singulier *rañką* et le nominatif pluriel *rañkos* ont l'accent immobile du mot, et non un accent initial dû à une alternance morphologique. On est amené par suite à supposer que r. *ruká*, s. *rúka* doivent leur oxytonaison à un déplacement phonétique : dès lors, le génitif singulier r. *rukí*, s. *rúkē* doit son accentuation à l'analogie du type r. *zimá*, s. *zíma*.

Ces déplacements phonétiques expliquent certaines différences de place de l'accent qu'on observe dans la flexion

simple des adjectifs entre le masculin et le neutre, d'une part, et le féminin de l'autre ; le neutre r. *nóvo*, s. *nȍvo* concorde avec skr. *návam*, gr. νέον ; mais le féminin r. *nová* provient d'un déplacement phonétique, en regard de skr. *návā*, gr. νέᾱ ; le féminin s. *nȍva* a été fixé d'après l'accusatif *nȍvu* et les autres formes qui ne subissaient pas de déplacement, et d'après le masculin-neutre (les parlers serbo-croates offrent d'ailleurs ici des divergences nombreuses).

Les mots du second type, où l'accusatif singulier et le nominatif pluriel n'ont pas l'accent à la même place, semblent devoir cette discordance à des altérations secondaires. Le russe et le serbe sont souvent en désaccord en pareil cas, ainsi r. *žená*, *ženú*, mais *žëny*, en face de s. *žèna*, *žènu*, *žène*, sans aucune variation ; r. *igrá*, *igrú*, et *ígry*, mais s. *ìgra*, et *ȉgru*, *ȉgre*, avec accord de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel.

Il y a eu des mots à première syllabe rude qui avaient la mobilité d'accent du premier type dans la flexion ; le lituanien oppose ainsi *galvà* « tête », gén. sing. *galvōs*, à nom. plur. *gálvos*. Le slave a ramené cette catégorie au type de *zima* par changement de l'intonation de la première syllabe qui reçoit l'intonation douce, soit r. *golová*, gén. sing. *golový*, mais acc. *gólovu*, nom. plur. *gólovy* ; s. *gláva*, *glávē*, mais *glâvu*, *glâve*. Il est résulté de là qu'il n'y a en slave des noms dissyllabiques en *-ā-* à accent mobile que dans les cas où la première syllabe est intonée douce (cf. § 446).

Dans les mots tels que *žena* où l'accusatif et le nominatif singuliers sont oxytons, le vocatif a souvent conservé l'accentuation initiale des vocatifs indo-européens toniques : s. *žȅno*, *sèstro* en face de *žèna*, *sèstra* (acc. sing. *sèstru*, r. *sestrú* ; mais nom. plur. *sèstre*, à opposer à r. *sëstry*), et p. r. *séstro* en face de nom. sing. *sestrá*.

b. — *Thèmes en* -o- (*masculins et neutres*).

469. — Il y avait en indo-européen des thèmes en *-o-*

féminins ; le slave les a éliminés (voir § 377). Il ne reste donc que des masculins et des neutres.

Comme pour les thèmes en *-a-*, d'anciennes finales indo-européennes se sont conservées sans autre altération que celles occasionnées par les altérations phonétiques ; les difficultés que pose l'explication historique des formes des thèmes en *-o-* tiennent presque toutes à ce que l'on est mal fixé sur le traitement des finales. Les formes nouvelles, qui sont la minorité, s'expliquent immédiatement par l'addition de désinences usuelles au thème.

Singulier.

Vocatif masculin *-e* (type *vlьče*, *otьče* à côté de nom. sing. *otьcь*), cf. skr. *-a*, gr. *-ε*, lat. *-e*.

470. — Nominatif-accusatif masculin et neutre. L'état de choses indo-européen est clair : le nominatif-accusatif neutre est de la forme skr. *-am*, gr. *-ον*, lat. *-um* ; le nominatif masculin de la forme skr. *-aḥ*, gr. *-ος*, lat. *-us*, lit. *-as*, et l'accusatif masculin de la forme skr. *-am*, gr. *-ον*, lat. *-um*, lit. *-ą*. L'état slave est : *-o* pour le nominatif-accusatif neutre, *-ъ* pour le nominatif-accusatif masculin. Pour expliquer comment l'un est passé à l'autre, il faudrait connaître le traitement des finales **-os* et **-on* ; or, les formes qui viennent d'être énumérées sont les principales de celles où ces finales sont attestées ; il n'y a pas d'autre témoignage plus clair.

D'après les formes indiquées ici, on est conduit à supposer que, en syllabe finale, *o* aurait admis en slave commun deux traitements : *o* dans les cas où la prononciation était relativement nette et lente, *ъ* dans les cas où la prononciation était relativement trouble et rapide, c'est-à-dire *o* dans les mots principaux de la phrase, *ъ* dans des mots plus ou moins accessoires. En fait, l'accusatif masculin singulier **yon* a donné sl. *jь*, même pour les noms d'êtres animés, dans l'anaphorique enclitique, et sl. *je-go* (issu de **jo-go*) dans le relatif, qui est tonique (voir §§ 499 et 502), et aussi dans les formes accentuées de l'anaphorique.

Les consonnes finales ont dû exercer une influence sur le traitement. Sans doute *-*os* a donné -*o*, sans intervention vraisemblable de l'analogie, dans des thèmes en *-*s*- comme *nebo*, cf. gr. νέφος. Mais, d'autre part, il est impossible de rendre compte des nominatifs masculins tels que *vlŭkŭ* en regard de skr. *vṛ́kaḥ*, lit. *viĩkàs* sans admettre que, en certaines circonstances, i.-e. *-*os* a pu aboutir phonétiquement à sl. -*ŭ*. En effet l'analogie tendait à exclure une confusion du nominatif et de l'accusatif masculins, puisque les deux cas sont distingués au pluriel du même genre et qu'ils sont distingués au singulier dans les thèmes en -*a*-, qui forment paire avec les thèmes en -*o*- : si le nominatif pluriel v. sl. *novi* est distingué de l'accusatif *novy* et si le nominatif féminin singulier *nova* est distingué de l'accusatif singulier *novǫ*, une confusion du nominatif-accusatif masculin singulier dans l'unique *novŭ* ne peut être que phonétique. Il y a à expliquer l'opposition entre le masculin et le féminin signalée § 455.

Dès lors, il faut admettre que les finales *-*os* et *-*on* ont donné -*o* et -*ŭ* suivant les circonstances. Disposant de deux formes *novŭ* et *novo*, qui servaient à la fois pour le nominatif et l'accusatif masculins et neutres, le slave a secondairement affecté -*ŭ* au masculin, -*o* au neutre après une période où le nominatif-accusatif masculin singulier a eu même forme que le nominatif-accusatif singulier neutre (voir § 439). Si -*o* a été affecté au neutre, cela tient sans doute à ce que le neutre **tot* du démonstratif a conservé son *o* avec plus de ténacité que le masculin **tos*, **ton* et à ce que, par suite, la langue opposait le neutre *to* au masculin *tŭ* ; *-*s* et *-*n* ont facilité le passage de *o* à *ŭ* : *-*ās* a subi des altérations qu'on n'observe jamais dans l'*-*ā* final ; *-*ās* a donné -*y* dans tous les exemples, tandis que *-*ā* final est toujours représenté par -*ă* (voir § 164). De ce que la distinction de -*o* pour le neutre et -*ŭ* pour le masculin des substantifs provient d'une répartition secondaire, il résulte qu'un certain nombre de noms slaves flottent entre le genre masculin et le genre neutre. Mais, en gros, la répartition ancienne des genres a subsisté.

Du coup, la distinction des genres masculin et neutre était sauvée. Mais le nominatif et l'accusatif restaient confondus au masculin comme au neutre. Or, cette confusion est gênante dans les noms d'êtres animés, pour lesquels la distinction du sujet et de l'objet est chose capitale : dans une langue où le rôle des mots est indiqué par la forme, il faut que la forme indique si *Pierre bat Paul*, ou si *Paul bat Pierre*. Le pronom personnel (voir § 513 et suiv., notamment § 518) et sans doute aussi l'interrogatif (voir § 507) maintenaient du reste le sentiment de la distinction entre le nominatif et l'accusatif. La confusion accidentelle du nominatif et de l'accusatif créait un besoin de distinguer ces deux cas dans les noms d'êtres animés. Un besoin analogue a abouti dans plusieurs langues d'origine indo-européenne, notamment en espagnol et en arménien moderne, à une distinction de la forme exprimant le complément direct des êtres animés et des êtres inanimés.

Il a été satisfait à ce besoin par l'emploi de la forme du génitif-ablatif singulier des thèmes en *-o-* du type *vlĭka* en qualité d'accusatif pour les noms d'êtres animés. Ainsi employée pour l'expression du complément direct, la forme du génitif-ablatif est un accusatif et fonctionne comme telle à tous égards. Un génitif-accusatif et un accusatif propre figurent normalement côte à côte, ainsi dans le texte vieux-slave de l'Évangile : Mt. XIX, 5 *ostavitŭ člověkŭ otĭca svoego i materĭ svojǫ* « καταλείψει ἄνθρωπος τὸν πατέρα καὶ τὴν μητέρα » ; un génitif-accusatif se rapporte à un accusatif : J. V, 11 *iže mę sŭtvori cěla* « ὁ ποιήσας με ὑγιῆ ». — Le génitif-accusatif n'était pas particulier au type *vlĭka* : il se trouve aussi dans les démonstratifs correspondants, dont le génitif est en *-ogo*, soit *togo* « de celui-ci », *kogo* « de qui », etc. (voir § 499), et aussi, mais peut-être secondairement, dans les pronoms personnels. Il n'y a de génitif-accusatif ni dans les féminins et neutres, ni dans les thèmes en *-ŭ-*, en *-ĭ-* et les thèmes consonantiques, à quelques développements secondaires près. Il s'agit donc d'un usage propre aux thèmes en *-o-* (flexion ordinaire et flexion des démonstratifs) et aux pronoms personnels.

L'origine de cet usage ne saurait se trouver dans les formes du type *vlĭka*. Elle est du reste obscure malgré beaucoup de recherches et de discussions. La question devra être examinée à propos des démonstratifs, qui sont sans doute les mots où l'emploi du génitif-accusatif s'est fixé (voir § 499). Dans la traduction de l'Évangile en vieux slave, le mot *rabŭ* « serviteur » a le génitif-accusatif *raba* quand il a une valeur déterminée et qu'il signifie « le serviteur », et l'accusatif propre *rabŭ* quand il a une valeur indéterminée et qu'il signifie « un serviteur ». Ceci tend à montrer l'influence des démonstratifs.

L'usage du génitif-accusatif se trouve dans tous les dialectes slaves, dès les plus anciens textes. Mais beaucoup de mots y échappent encore dans ces anciens textes, ainsi les noms qui désignent des enfants, comme *mladĭnĭcĭ*, ceux qui désignent des animaux, comme *vlĭkŭ* « loup », *konjĭ* « cheval », etc. (l'emploi de *na konjĭ*, usuel en vieux russe et en vieux tchèque, s'est même maintenu comme archaïsme jusqu'au tchèque moderne : *na kůň*), ceux qui désignent de purs esprits comme *bogŭ* « Dieu », etc. Au début de l'époque historique, l'usage est donc encore en voie d'extension. De bonne heure, et d'abord dans les démonstratifs, il a même tendu à passer au pluriel des masculins. Le neutre et le féminin n'ont guère été touchés par cette extension.

471. — Datif : *-u* (*vlĭku, novu*). On n'aperçoit pas que l'*-u* puisse s'expliquer par aucune action analogique : le datif des thèmes en *-ŭ-* est en *-ovi*, et le mélange des thèmes en *-o-* et des thèmes en *-ŭ-*, qui a joué par la suite un si grand rôle, n'est pas un fait slave commun. Il n'y a pas d'autre hypothèse imaginable que de tirer le datif slave en *-u* de la finale **-ōi* indo-européenne, cf. lit *vilkui*, gr. λύκῳ, etc. Mais le traitement slave de i.-e. **-ōi* final du mot n'est indiqué par aucun autre exemple. Ce traitement est assez surprenant ; **-āi* donne *-ě* dans le type *ženě* ; on est donc amené à reconnaître que, au moins en ces cas particuliers, i.-e. **ō* et **ā* ont eu en slave des traitements distincts ; ceci est à rapprocher du fait que, en lituanien, i.-e. *ŏ* et *ă* ont

toujours le même traitement *a*, tandis que *ō* est souvent représenté par *uo*, différent de *o*, représentant constant de i.-e. *ā*. On conçoit bien d'ailleurs que la diphtongue à premier élément long **-ōi* ait donné **-ōu*, d'où **-ou*, *-u*. Ce qui confirme cette vue, c'est que **-ōis* a donné *-y* à l'instrumental pluriel ; ce sont là deux traitements parallèles (voir §§ 169-170). On rappellera aussi le traitement *-y* (ancien **-ū*) de i.-e. **-ās* en slave (voir § 164).

472. — Locatif : *-ě*, issu de **-oi* (*vlъcě*, *idzě* ; forme *-i* après *j* : *poljі*) ; cf. i.-e. **-oi* : lit. *-iẽ*, gr. *-οῖ*, skr. *-e*, lat. *-ī*, etc. (voir § 168). Il y a eu aussi en indo-européen des formes à vocalisme *-e*, gr. *-εῖ* ; le slave n'en a pas de trace.

473. — Instrumental : *-omь*, obtenu par addition de la désinence *-mь* (voir § 454) à la forme du thème : *vlъkomь*, etc. Il y a ici une innovation slave, parallèle à l'innovation arménienne qui a généralisé à l'instrumental singulier l'ancienne désinence **-bhi*, type *gaylov* « par le loup ». La vieille forme d'instrumental était **-ō*/**-ē* : indo-iranien *-ā* (timbre *-ē* attesté par l'adverbe skr. *paçcā*), lit. *-ù* (de *-úo*). Il y a peut-être trace en slave de cette finale **-ě* dans une partie des adverbes de manière en *-ě* tels que *dobrě* « bien », à côté de *dobrъ* « bon ». Le locatif ne saurait fournir d'adverbes ayant ce sens, et le type *dobrě* est à rapprocher du type lat. *uērē*, *uērō*, à côté de *uērus*.

Pluriel.

474. — Nominatif-vocatif masculin : *-i*, issu de i.-e. **-oi* (*vlъci*) ; la forme indo-européenne **-ōs* est conservée en indo-iranien : skr. *-āḥ*, en germanique : got. *-os*, en osco-ombrien : **-ōs*, en vieil irlandais (au vocatif seulement) : *-u*. En slave, comme en grec, en latin, en vieil irlandais (au nominatif), la finale **-oi* des démonstratifs (skr. *té*, got. *þai*) a été étendue à tous les noms en *-o-*, d'où *vlъci*, comme gr. λύκοι et lat. *lupī*. Ainsi qu'on le voit par le germanique et le lituanien, ce sont les adjectifs qui ont les premiers reçu la forme des démonstratifs ; ceci s'explique par le fait que certains adjectifs, ceux qui signifient « tout, même », etc., ont

toujours eu la flexion démonstrative. Des formes comme *vĭsi, sami* sont anciennes. Ce qui a déterminé le succès de la finale **-oi,* c'est que, dans les démonstratifs, le masculin **toi* s'opposait plus nettement au féminin **tās* que, dans les noms ordinaires, **néwōs* à **néwās* par exemple. En slave, **-ōs* et **-ās* se seraient confondus ; on aurait eu *novy* au masculin et au féminin, tandis que *novi* masc. s'oppose bien à *novy* fém. — Le slave ne permet pas de reconnaître l'intonation de l'*-i* qui représente l'ancienne diphtongue finale **-oi* ; à en juger par le grec, qui a *-οί*, et par le lituanien, qui a *-íe* (*-ì*), ainsi dans l'adjectif *gerì, gerìe-ji,* l'intonation était l'intonation rude. La diphtongue *-ai* intonée douce du type lit. *vilkaĩ* a sans doute une autre origine. Quant au démonstratif lit. *tiẽ* « ceux-ci », il ne prouve rien, comme le montre le nominatif-accusatif duel *tuõ,* qui a aussi reçu l'intonation douce.

Accusatif : *-y* représentant **-ons* (cf. gr. crét. *-ονς*, got. *-ans*) : *vlĭky* en face du type à *-j-* : *konję* (*-ě* en vieux russe et dans le groupe occidental).

Nominatif-accusatif neutre : *-a* (*iga*), cf. véd. *yugá,* got. *juka*. Sur l'accentuation toute particulière de cette forme en slave, voir § 457.

Beaucoup de noms russes, qui sont masculins au singulier, ont un pluriel en *-a*. Quelques-uns de ces pluriels peuvent représenter d'anciens duels, ainsi r. *rogá,* nominatif-accusatif pluriel de *rog* « corne ». Mais d'autres ne peuvent être que des formes de l'ancien collectif qui sert de nominatif-accusatif pluriel neutre ; cf. le type latin de *locus, loca* ; *iocus, ioca*. L'accentuation offre du reste des oppositions caractéristiques de cet ancien collectif : r. *véčer,* plur. *večerá* ; le latin a de même *uesper* : *uespera,* fém. sing., et le grec ἕσπερος : ἑσπέρα, fém. sing. (sans déplacement d'accent) ; le pluriel lituanien en *-aĩ,* de forme non expliquée, doit être aussi un ancien collectif de ce genre : *vãkaras* « soir », *vakaraĩ*.

Génitif-ablatif : *-ŭ* (*vlĭkŭ, igŭ*) ; cf. § 458.

Datif : *-omŭ* (*vlĭkomŭ, igomŭ*) ; c'est le thème, suivi de la désinence *-mŭ* de tous les datifs pluriels ; cf. got. *wulfam*

et lit. *vilkáms* ; en indo-iranien, on a une forme à diphtongue **-oi-* devant la désinence à *bh* initial : skr. *vṛ́kebhyaḥ*.

Locatif : *-ěxŭ*, avec *ě* issu de **oi* (*vlĭcěxŭ, idzěxŭ* ; *i* après *j* : *konjixŭ, poljixŭ*) ; cette forme répond à la forme indo-iranienne en **-aišu* : skr. *vṛ́keṣu*, cf. hom. λύκοισι.

Instrumental : *-y*, avec *y* reposant sur un ancien **-ū* (*vlĭky, igy* ; *i* après *j* : *konji, polji*). Cette finale ne peut s'expliquer que comme la représentation de l'ancienne finale **-ōis* : *vlĭky* répond évidemment à skr. *vṛ́kaiḥ*, zd *vəhrkāiš*, lit. *vilkaĩs*, cf. gr. λύκοις, lat. *lupīs* et le type osque *Núvlanúis*. Le traitement de **-ōis* final n'est attesté que par cet exemple. Mais il n'y aucun autre moyen d'expliquer *-y* (cf. le datif en *-u*, § 471).

Les anciennes formes de datif, d'instrumental et de locatif pluriels ont été instables, en partie par suite du caractère monosyllabique de la finale d'instrumental en *-y* qui ne concordait pas avec la finale dissyllabique des deux autres cas et qui prêtait à confusion avec les formes d'accusatif (et même de nominatif), en partie par suite du désaccord de la voyelle ; aux thèmes en *-a-* (dans des conditions mal définies), le russe a pris : dat. *-am*, instr. *-ami*, loc. *-ax* ; à côté du datif *-om*, qui est ancien, le polonais a instr. *-ami* (*dworami, stowami*), loc. *-ach* (*dworach, stowach*) ; le serbe a pour les trois cas une forme *-ima* résultant d'un développement complexe.

Duel.

Nominatif-accusatif masculin : *-a* (*vlĭka*) ; cf. véd. *-ā*, gr. *-ω*, lit. *-ù* (de **-úo*).

Nominatif-accusatif neutre : *-ě*, issu de **-oi* ou **-ai* (*idzě* ; *i* après *j* : *polji*), cf. indo-iranien **-ai* (skr. *-e*).

Génitif-locatif : *-u* (*vlĭku, igu*) ; cf. § 462.

Datif-instrumental : *-oma*, c'est-à-dire thème en *-o-* suivi de la désinence universelle *-ma* ; cf. lit. *vilkam* ; les formes indo-iraniennes attestées divergent : *-ābhyām* en sanskrit, *-aēibya* dans l'Avesta, *-aibiyā* en vieux perse.

475. — Les anciens thèmes en **-yo-* (sl. *-je-*) ne se dis-

tinguent des thèmes en *-o-* que dans la mesure où l'action du yod entraîne des traitements différents : à *-ŭ*, *-o*, *-ě* (issu de **-oi*), *-y* (issu de **-ons*), *-y* (issu de **-ū*) répondent alors *-ĭ*, *-e*, *-i*, *-ę* (en vieux slave ; *-ě* en vieux russe et dans le groupe occidental), *-i* ; on a par suite, de **nozje-* devenu *nože-* « couteau » : *nožĭ*, *nožemĭ*, *nožĭ* (locatif singulier), *nože* (acc. plur.), *nožĭ* (instr. plur.), *nožixŭ*, etc., ou, dans les neutres, *polje*, etc. Les voyelles slaves *a* et *u* demeurent après *j* : *noža*, *nožu*, *polja*, etc.

On enseigne que le vocatif singulier des substantifs à nominatif *-jĭ* est en *-ju* : *mǫžju* « homme », tandis que le adjectifs en *-je-* ont gardé le vocatif en *-e*, ainsi v. sl. *buje* « ô sot ». C'est que ces substantifs sont d'anciens thèmes en **-yu-* (voir § 402).

Le type de *otĭcĭ*, *kŭnędzĭ*, où d'anciens *-kŭ*, *-gŭ* sont devenus *-cĭ*, *-dzĭ* sous l'action d'une voyelle prépalatale précédente (voir § 108), se compose en réalité de thèmes en *-o-* ; mais, par analogie, il a reçu *-i-* au lieu de *-ě-* au locatif singulier, type *otĭci*, et pluriel, type *otĭcixŭ* (tandis que, dans le type des démonstratifs, *sicěxŭ*, *vĭsěxŭ* ont subsisté). Dans cette série, le vocatif est resté en *-e*, précédé de la chuintante ancienne : *otĭče*, *kŭnęže*.

c. — *Thèmes en* -ŭ-, *et leur action sur les thèmes en* -o-.

476. — En indo-européen, le nominatif singulier des thèmes masculins-féminins en *-ŭ-* était en **-us*, et l'accusatif en **-um* (**-un*) : skr. *-uḥ* et *-um*, gr. *-υς* et *-υν*, lat. *-us* et *-um*, lit. *-us* et *-ų*. Ces deux finales aboutissent également à *-ŭ* en slave. Or, cette finale *-ŭ* est aussi celle du nominatif-accusatif masculin des thèmes en *-o-*. Comme la forme du nominatif-accusatif est la principale du nom et qu'elle a une influence dominante, il est résulté de là que les anciens thèmes en *-ŭ-* ont été rapprochés des anciens thèmes en *-o-*, bien que, hors du nominatif-accusatif, les deux types n'aient aucune finale commune.

Ceci a eu deux conséquences, l'une que les thèmes

en *-ŭ-* ont tendu à se fondre dans le type en *-o-*, beaucoup plus nombreux, l'autre, que le type en *-o-* a tendu à prendre des formes du type en *-ŭ-* là où celles-ci étaient plus claires que les anciennes formes du type en *-o-*. Aucun mot du type en *-ŭ-* n'est féminin ou neutre en slave ; ceci est dû à l'influence du nominatif-accusatif *-ŭ* qui, dans les thèmes en *-o-*, était devenu proprement masculin.

Ce qui a contribué à ruiner le type en *-ŭ-* et à lui ôter son existence propre, c'est que les alternances vocaliques ont perdu leur clarté. L'élément prédésinentiel y affectait en indo-européen les formes : *-ĕu-* (*-ĕw-*), *-ŏu-* (*-ŏw-*), *-ŭ-*, qui aboutissent en slave à *-u-* (*-ov-*), *-u-* (*-ov-*), *-ŭ-*. Le jeu d'alternances n'avait plus aucune netteté, et le slave a opéré simplement avec des finales : *-ŭ*, *-ov-e*, *-ov-ŭ*, *-u*, etc., où l'élément *u* (*w*) ne se reconnaissait plus. — Phonétiquement, *e* aurait dû se maintenir là où *v* était suivi d'une voyelle prépalatale (voir § 53), comme dans l'ancien nominatif pluriel en **-ew-es* ; la diphtongue en *-eu-* aurait dû donner *-ju-* ; mais, sous l'influence du nominatif-accusatif en *-ŭ* et du génitif-ablatif en *-u* qui ont fait dominer la forme dure de la consonne précédente, la forme *-ov-*, phonétique dans le génitif pluriel *synovŭ*, *domovŭ*, et la forme *-u-* de la diphtongue, phonétique au génitif *synu*, *domu*, ont été généralisées, et il n'y a dans la flexion aucune trace ni de *-ev-* ni de *-ju-*.

Par suite de la pénétration des formes de thèmes en *-o-* dans les types en *-ŭ-* et des formes de thèmes en *-ŭ-* dans les types en *-o-*, il est devenu difficile de déterminer au juste quels sont les mots qui appartenaient originairement au type en *-ŭ-*. Seuls, les textes anciens des divers dialectes, et surtout du vieux slave, permettent une décision ; et, comme la forme la plus usuelle, celle du nominatif-accusatif singulier, n'enseigne rien, on n'a souvent pas de faits probants.

Les thèmes en *-ŭ-* les plus sûrs sont : *synŭ* « fils », qui répond à lit. *sūnùs*, skr. *sūnúḥ* ; *domŭ* « maison », qui répond à lat. *domus* (gén. *domūs*) ; *vrŭxŭ* « sommet », cf. lit. *viršùs* (et le dérivé lat. *uerrūca*) ; *medŭ* « miel », cf. skr.

mádhu et gr. μέθυ (ancien neutre) ; *volŭ* « bœuf », dont on a les dérivés *volov-ĭnŭ* et *volu-jĭ* (de **-ow-ye-*, cf. § 113) ; *polŭ* « moitié », dont on a le dérivé *polov-ina* ; *ledŭ* « glace ». cf. lette et lit. dial. *ledus* ; *činŭ* « rang, ordre » (établi par beaucoup de formes en vieux slave et en vieux tchèque) ; *stanŭ* « lieu où l'on s'établit », dont on a le dérivé *stanŭkŭ* ; *sadŭ* « jardin », dont on a les dérivés *sadov-ĭnŭ*, *sadov-ĭje* ; sans doute *darŭ* « don », dont on a le dérivé *darov-ati* « donner » ; un bon nombre d'autres mots sont à coup sûr d'anciens thèmes en *-ŭ-*. On a vu de plus, §§ 387, 402 et 423, que les types en *-jĭ* des noms d'agents en *-teljĭ* et en *-arjĭ* offrent un ancien **-yu-*. Dès avant l'époque historique, le type était en régression.

477. — Il y avait en indo-européen deux types de thèmes en *-u-*, que le sanskrit notamment distingue bien encore à plusieurs cas, ainsi skr. *sūnúḥ*, gén. *sūnóḥ*, et *krátuḥ*, gén. *krátvaḥ*. Le slave ne garde trace que du premier type, qui était le plus usuel.

Singulier.

Nominatif-accusatif *-ŭ* (*synŭ*, *domŭ*), cf. skr. *-uḥ* et *-um*, etc. La forme *synŭ*, bien qu'indiquant une personne, s'est longtemps maintenue en qualité d'accusatif et se trouve encore dans les textes vieux-slaves. Le type en *-ŭ-* n'a pas de génitif-accusatif qui lui soit propre. — De même *mǫžĭ* (voir § 402).

Vocatif *-u* (*synu*), cf. lit. *sūnaũ*, got. *sunau*, skr. *sūno* ; on n'a pas le moyen de savoir si la forme indo-européenne était **-eu* ou **-ou*. — De même *mǫžju* (voir § 402), etc.

Génitif-ablatif *-u* (*domu*), sans doute de **-ou-s*, cf. lat. *domūs* (de **domous* ; cf. osque *castrous*, v. irl. *betho*) ; cf. le type lit. *sūnaũs*, got. *sunaus*, skr. *sūnóḥ*. — Le génitif slave en *-u* ne sert jamais d'accusatif. Le type en *-ŭ-* a ainsi été amené à emprunter au type en *-o-* son génitif-accusatif, et, de bonne heure, on trouve *syna*, ce qui a eu pour conséquence d'entraîner *synŭ* dans le groupe en *-o-* et de favoriser la confusion des types.

Datif *-ovi* (*synovi, domovi*); cf. skr. *sūnáve,* et aussi le datif-locatif grec en -ε(*F*)ι.

Locatif *-u* (*domu*) ; cf. le locatif à désinence zéro de l'indo-iranien ; le vocalisme est à degré bref en perse : *Bābairauv* « à Babylone », mais à degré long en sanskrit : type *sūnaú,* et dans l'Avesta : gāthique *-āu* ; cf. les adverbes latins *diū, noctū.* C'est le type en **-ōu* que représente le slave ; car la diphtongue sl. *-u* est intonée rude, à en juger par le fait qu'elle attire toujours l'accent d'une tranche brève ou rude précédente, type r. *sadú* (cf. gén. *sáda*), r. *beregú* (cf. gén. *bérega*), etc., et s. *sádu* (à côté de gén. *sâda*) ; l'accentuation de **sadú* pourrait s'expliquer par une ancienne mobilité du ton dans certains thèmes en *-ŭ-* ; mais la constance de cette accentuation sur *-ú* ne peut résulter que d'un déplacement phonétique. La forme en **-ōu* alternait en indo-européen avec une forme en **-ō,* dont le slave a gardé trace dans l'adverbe *doma* « à la maison ».

Instrumental : *-ŭmĭ* (*synŭmĭ, domŭmĭ*) ; désinence *-mĭ* ajoutée au thème avec degré prédésinentiel zéro, comme devant toute désinence à initiale consonantique.

Pluriel.

Nominatif *-ove* (*synove*), cf. skr. *sūnávaḥ,* got. *sunjus,* et le gr. πάχε(*F*)ες (att. πήχεις).

Accusatif *-y* (*syny*), cf. gr. crétois -υνς, got. *-uns.*

Génitif *-ovŭ* (*synovŭ*), cf. gr. -ε(*F*)ων, got. *-iwe.*

Datif *-ŭmŭ* (*synŭmŭ*), instrumental *-ŭmi* (*synŭmi*) et locatif *-ŭxŭ* (*synŭxŭ*), avec addition de désinences à la forme du thème avec vocalisme prédésinentiel zéro ; cf. le type skr. loc. *sūnúṣu,* et en lituanien dat. *sūnùms,* instr. *sūnumìs.*

Duel.

Nominatif-accusatif *-y* (*syny*), cf. skr. *sūnú,* lit. *súnu.*

Génitif-locatif du type *synovu,* cf. véd. *sūn(u)vóḥ,* et datif-instrumental *synŭma,* cf. skr. *sūnúbhyām.*

Les thèmes en *-ŭ-* ont appartenu, au moins en partie, au

type des noms à accentuation mobile : ainsi le lituanien a nom. sing. *sūnùs*, gén. *sūnaũs*, mais acc. sing. *súnų*, et nom. plur. *súnūs*, mais gén. plur. *sūnų̃*. Il reste peut-être des traces de cette mobilité en serbe par exemple, où le nominatif pluriel *sȉnovi* s'oppose au génitif pluriel *sinóvā* (voir § 185 *bis*).

Les anciens thèmes en **-yu-* ne se distinguent du type qui vient d'être décrit que par l'action du yod ; il est probable que *možĭ* « homme » est de ce type ; on a en vieux slave le datif *mǫževi* et l'accusatif propre *mǫžĭ* (souvent remplacé par le génitif-accusatif *mǫža*, suivant le type en *-o-*), qui se retrouve jusque dans les langues slaves modernes. Le vocatif est *mǫžju*. De même, le vocatif en *-telju* des noms en *-teljĭ* indique un ancien suffixe secondaire en **-yu-*, ajouté à *-tel-* (voir § 402) ; en lituanien, les noms à nominatif en *-tojis* font le vocatif en *-tojau*.

478. — L'identité des formes au nominatif-accusatif singulier a entraîné les anciens thèmes en *-ŭ-* à suivre l'analogie du type en *-o-*. Il n'y a pas d'ancien thème en *-ŭ-* qui ne présente, en plus ou moins grand nombre, des formes de thèmes en *-o-* dans sa flexion dès les plus anciens textes slaves. Ainsi, de *synŭ*, le vieux slave a normalement le génitif-accusatif *syna* à côté de l'accusatif propre *synŭ*, et de *domŭ*, les mêmes textes ont le datif *domu*, à côté de l'ancien datif *domovi*. Les anciens textes des diverses langues slaves, notamment les vieux textes tchèques, ont encore des traces assez nombreuses de la flexion en *-ŭ-* ; mais le mélange des formes est constant.

Inversement, les formes du type en *-ŭ-*, dont beaucoup sont plus claires que celles du type en *-o-*, se sont étendues à la flexion en *-o-*.

Le datif en *-ovi* était plus clair que le datif en *-u* ; d'après *synŭ*, *synovi* ; *mǫžĭ*, *mǫževi*, etc., un datif en *-ovi* s'est étendu à des noms de personnes, et, de bonne heure, déjà dans les textes vieux-slaves, on lit *bogovi*, et très souvent dans les noms propres : *Petrovi*, etc. Là au contraire où *-ovi* figure dans un nom de chose, comme *mirŭ* « paix », dat.

mirovi, c'est qu'il s'agit d'un ancien thème en *-ŭ-* (cf. le locatif *miru*). Le tchèque tend à spécialiser *-ovi* pour les masculins animés par opposition à *-u*, réservé aux inanimés. Le polonais a étendu *-owi* aux masculins inanimés comme aux masculins animés, en ne maintenant *-u* que dans la flexion de quelques masculins : il oppose par exemple *dębowi* « à l'arbre » (masc.) à *słowu* « au mot » (neutre).

Le génitif singulier en *-u*, du type *domu*, s'est bien maintenu dans les noms de choses ; dans les noms de choses masculins, le polonais a *dębu* « de l'arbre », en face de *lisa*, *ekonoma*, et en face d'un neutre comme *słowa*. En russe, le génitif en *-u* a une valeur partitive : *mnogo narodu* « beaucoup de peuple, beaucoup de monde ».

Le locatif en *-u* s'est beaucoup étendu en russe ; en serbo-croate (mais non en čakavien) et en slovène, il a été généralisé, et le locatif et le datif singuliers se sont confondus dans les masculins et les neutres, comme ils se confondaient déjà dans les féminins en *-a-* et les thèmes en *-ĭ-* (sauf des faits d'accentuation, et encore sont-ils en relation avec les différences d'emploi du locatif-datif : prépositionnel — locatif, et non prépositionnel — datif).

Au pluriel, le génitif en *-ovŭ* a eu une grande fortune. Il est devenu normal en russe, où il gagne même les neutres dans la langue populaire, et ceci a eu pour conséquence une apparente mobilité de l'accent dans le type en *-o-* : *volkóv* en face du génitif simple *vólka* (cf. skr. *vr̥kāt*) est une forme de thème en *-ŭ-* non seulement par son *-ov*, mais aussi par le déplacement de l'accent ; une partie des thèmes en *-ŭ-* comme des thèmes en *-ĭ-* avaient conservé une mobilité du ton à l'intérieur de la flexion (cf. le lituanien ; toutefois, un type de déplacement tel que celui de s. *vòlovi* : *vŏlōvā* ne peut être que secondaire). Le polonais oppose de même le génitif pluriel masculin en *-ów* du type *dębów* au type ancien des neutres tels que *słów*, de *słowo*.

Le nominatif pluriel en *-ove* est courant en polonais et en tchèque dans les noms de personnes : pol. *ekonomowie*, en face de *lisy*, *dęby*, etc.

En serbe, les formes de thèmes en *-ŭ-* se sont de bonne heure largement étendues au pluriel ; en partant de formes comme v. s. nom. *grad-ove*, gén. *grad-ovĭ*, le serbo-croate moderne s'est constitué un type de pluriel à élargissement *-ov-*, qui est celui d'une grande partie des monosyllabes : *grâd*, pluriel nom. *grȁd-ov-i*, acc. *grȁd-ov-e*, gén. *grad-óv-ā*, loc.-dat.-instr. *grad-òv-ima*. Le bulgare a connu un développement semblable ; il en a gardé le pluriel en *-ove* (macéd. *-ovi*) régulier dans les monosyllabes : *bogové*, *dvoróve*, etc.

d. — *Thèmes en -ĭ- (masculins et féminins).*

479. — En indo-européen, la flexion des thèmes en *-ĭ-* était parallèle à celle des thèmes en *-ŭ-*. En slave, ce parallélisme s'est rompu dès le slave commun, pour deux raisons : d'une part, le traitement phonétique *-ĭj-* de **-ey-* n'est pas parallèle au traitement *-ov-* de **-ew-*, qui s'est généralisé ; de l'autre, le nominatif-accusatif en *-ĭ* ne rencontrait rien de pareil au nominatif-accusatif en *-ŭ* qui se confondait avec celui des thèmes masculins en *-o-*, et, par suite, les thèmes en *-ĭ-* ont gardé entière leur autonomie en slave commun (toutefois, pour les thèmes en *-ĭ-* masculins, voir § 482).

Si le slave a hérité de l'indo-européen des neutres en *-ĭ-*, le nominatif-accusatif en *-ĭ* de ces neutres s'est confondu avec le nominatif-accusatif des masculins-féminins, et par suite il n'y a pas de thèmes neutres en *-ĭ-* en slave. En revanche, il y a des masculins et des féminins. Les masculins ont conservé l'ancienne flexion, tandis que les féminins recevaient à l'instrumental singulier et au nominatif pluriel des formes propres, dues à l'influence des thèmes en *-a-*. Au féminin, la déclinaison en *-ĭ-*, ainsi constituée, s'est conservée dans les dialectes slaves, tandis que le masculin, qui était plus à part, a tendu à s'éliminer. Le type des féminins en *-ĭ-* était encore assez productif à l'époque du vieux slave pour accueillir les féminins en *-ις* du grec : *ъpostasĭ*, *jeresĭ*, de ὑπόστασις, αἵρεσις.

Il y avait en indo-européen deux manières de fléchir les thèmes en *-ĭ-*. Le slave n'a gardé que la plus usuelle des deux. Le type de skr. *ávih* « mouton », gén. *ávyaḥ*, et de hom. ὄις, gén. οἰός n'est plus représenté. Le nom masculin *pǫtĭ* « chemin », qui est normal en slave, repose sur une forme anomale de l'indo-européen : véd. *pánthāḥ*, acc. *pánthām*, gén.-abl. sing. *patháḥ*, instr. plur. *pathíbhiḥ*. Ici comme partout, le slave a normalisé.

Singulier.

Nominatif-accusatif *-ĭ* (*pǫtĭ*, *kostĭ*), cf. nomin. skr. *-iḥ*, gr. *-ις*, lat. *-is*, lit. *-is* et accus. skr. *-im*, gr. *-ιν*, lat. *-em* (et *-im*?), lit. *-į*.

Vocatif *-i* (*gosti*), cf. skr. *-e*, lit. *-iẽ*.

Génitif-ablatif *-i* (*pǫti*, *kosti*), cf. skr. *-eḥ*, got. *-ais*, osque *-eis*, lit. *-iẽs* ; la phonétique ne permet pas de décider si l'*-i* de *pǫti*, *kosti* repose sur **-ois* ou sur **-eis*.

Datif *-i* (*pǫti*, *kosti*) ; parallèlement au datif en *-ave* des thèmes en *-ŭ-*, le sanskrit a ici *-aye* ; on attendrait donc en slave **-ĭji* ; or, l'*-i* slave indique une simple diphtongue finale, ce qui répond à la forme osque en *-eí*, latine en *-ī*, lituanienne žémaïte en *-ei* (*vagei*), sur laquelle on trouvera une discussion détaillée dans un article de M. Gerullis, *Archiv für slav. Phil.*, XXXVIII, p. 55 et suiv., et notamment p. 73 ; ceci provient peut-être d'une haplologie de date indo-européenne.

Locatif *-i* (*pǫti*, *kosti*). On n'en a l'équivalent exact nulle part, pas même en lituanien, où le locatif est de la forme *-yj-e*. Il s'agit d'un locatif en **-ēi*, que l'étude des formes indo-iraniennes amène à restituer, et dont hom. πόλῃ donne quelque idée. L'*-i* du locatif slave différait de l'*-i* de la finale commune du génitif et du datif par l'intonation : le serbe littéraire oppose en effet le locatif *stvári*, avec déplacement d'accent, supposant un *-i* final intoné rude, au génitif-datif *stvâri* qui conserve son accent sur l'initiale, et qui suppose par suite un *-i* final intoné doux. Le locatif russe en *-i* du type *v stepí* est aussi accentué sur la finale, ce qui provient de ce déplacement dû à l'intonation.

Instrumental. — Au masculin, la désinence *-mĭ* s'ajoute au thème, sous la forme en *-ĭ-*, soit *-ĭmĭ* : *pǫtĭmĭ* ; cf. l'instrumental arménien en *-iw*. Au féminin, sur le modèle du type *ženojǫ*, on a fait *-ĭjǫ* : *kostĭjǫ* ; cette forme nouvelle est slave commune : r. *kósťju*, pol. *kością*, v. tch. *kostú* (tch. mod. *kostí*), s. *kȏšću*.

Pluriel.

Nominatif. — Le type masculin en *-ĭje* (*pǫtĭje*) représente le type i.-e. **-eyes* : skr. *-ayaḥ*, att. -ες (de -εες), lat. *-ēs* (de **-eyes*), etc. La forme masculine *trĭje* « trois » répond à skr. *tráyaḥ*, gr. τρεῖς, lat. *trēs*, arm. *erekh*. D'après le type *ženy*, où le nominatif et l'accusatif féminins slaves n'ont qu'une seule forme, on a affecté au nominatif la forme d'accusatif en *-i* : *kosti* ; le lituanien a de même un nominatif pluriel *nãktys* « nuits », d'après son type en *-o-*. Le nominatif féminin du nom de nombre « trois » est donc *tri* ; le slave n'a pas conservé l'ancien féminin dont skr. *tisráḥ*, v. irl. *teoir* donnent une idée. — De plus, le nom de nombre « trois » conserve une forme du nominatif-accusatif neutre, qui est aussi *tri*, cf. véd. *trí*, lat. *trī-* dans *trī-gintā* « trois dizaines », lit. *try-* dans *trý-lika* « treize », en face de gr. τρία, lat. *tria* (cf. § 457 et § 493).

Accusatif *-i* (*pǫti*, *kosti*, *tri*) pour le masculin et le féminin ; ancien **-ins*, cf. got. *-ins*, crét. -ινς, ombr. *-if* (de **-ins*) ; v. sl. *tri* répond à got. *þrins*, crét. τριν̃ς, arm. *eris*, v. lat. *trīs*.

Génitif *-ĭjĭ* (noté *-ĭi*, *-ii* en vieux slave ; r. *-ej*, et tch. *-í*, etc.) : v. sl. *pǫtĭjĭ*, *kostĭjĭ* ; thème sous la forme i.-e. **-ey-* suivi de la désinence, type parallèle à celui des thèmes en *-ŭ-* ; cf. v. h. a. *-eo* ; v. sl. *trĭjĭ* concorde avec zd *θrayąm*, et got. *þrije* (sauf la forme de la désinence).

Datif *-ĭmŭ* (*pǫtĭmŭ*, *kostĭmŭ*), instrumental *-ĭmi* (*pǫtĭmi*, *kostĭmi*), locatif *-ĭxŭ* (*pǫtĭxŭ*, *kostĭxŭ*), par addition des désinences *-mŭ*, *-mi*, *-xŭ* à la forme *-ĭ-* du thème : cf. le locatif skr. *-iṣu*, l'instrumental arm. *-iwkh*, le datif lit. *-ims* et l'instrumental lit. *-imis*, le datif-ablatif-instrumental

locatif got. *-im* ; le locatif v. sl. *trixŭ* répond exactement à skr. *triṣú*.

Duel.

Nominatif-accusatif *-i* (*pǫti, kosti*), cf. skr. *-ī* et lit. *-ì* (de **-ý*).

Le génitif-locatif en *-ĭju* (*pǫtĭju, kostĭju*) et le datif-instrumental en *-ĭma* (*pǫtĭma, kostĭma*) ne posent pas de questions.

480. — Les duels *oči* « les (deux) yeux » et *uši* « les (deux) oreilles » servent de duels aux thèmes en *-es-* *oko* « œil », gén. *očese*, et *uxo* « oreille », gén. *ušese* ; ce sont des neutres des thèmes consonantiques *ok-*, *ux-*, avec la désinence *-i* du duel neutre ; cf. notamment zd *uši* « (deux) oreilles » ; il est probable que lit. *akìs* « œil » et *ausìs* « oreille » ont été faits sur les duels *akì* et *ausì*. Les formes du datif-instrumental, *očima, ušima*, sont faites sur le nominatif-accusatif.

481. — Les thèmes en *-ĭ-* sont de ceux qui admettent, dans une partie des mots au moins, un mouvement de l'accent, qui est très visible en lituanien. Ce mouvement est bien conservé en slave au pluriel, et l'on a : r. *kostí*, gén. sing. *kósti*, nom. plur. *kósti*, mais gén. plur. *kostéj*, et s. *kȏst*, gén.-dat. sing. *kòsti*, mais gén. plur. *kòstī* (à distinguer des déplacements secondaires indiqués § 458) ou, dans un polysyllabe, r. *nóvosti* (nom. plur.), gén. *novostéj*. Au singulier, dans les noms de nombre, le russe a même conservé nom.-acc. *dévjatʹ, désjatʹ*, gén.-dat. *devjatí, desjatí*.

482. — La finale *-ĭ* du masculin concordait avec la finale *-j-ĭ* des thèmes en *-je-*, et de bonne heure les masculins en *-ĭ* ont tendu à se rapprocher de ces thèmes. Le mot *ognĭ* « feu », qui est à rapprocher de skr. *agníḥ*, lat. *ignis*, lit. *ugnìs*, ne garde plus que dans peu de cas la flexion en *-ĭ-* ; presque toujours, on a *ognjĭ* dès les plus anciens textes, et r. *ogóń*, gén. *ognjá*, s. *ȍganj*, gén. *ȍgnja*, pol. *ogień*, gén. *ognia*. Des masculins comme *golǫbĭ* « pigeon » (ancien thème consonantique *golǫb-*), *gostĭ* « hôte » (cf. lat. *hostis*, got. *gasts*), *ǫglĭ* « charbon » (cf. lit. *anglìs*)

se sont mieux conservés ; mais ils ont aussi cédé à la longue, et l'on a : r. *gólub*, gén. *gólubja* ; pol. *gołąb*, gén. *gołębia*, etc. ; toutefois le serbe, qui a de bonne heure cessé de distinguer *ĭ* et *ŭ*, a fait en partie passer ces mots au type en *-o-* : *gȏst*, gén. *gȍsta* ; *gȍlūb*, gén. *gȍlūba* ; ailleurs il a le type en *-je-* : *ùgalj*, gén. *ùglja*. Le russe ne conserve qu'un masculin en *-ĭ-* : *put'*, gén.-loc.-dat. *putí*, instr. *putëm*, outre le pluriel tantum *ljúdi*, gén. *ljudéj*, instr. *ljudmí*, tandis que le serbe a *pût*, gén. *pûta* (mais instr. *pútem*). Le tchèque a *host*, gén. *hosti* à date ancienne, et, plus tard, gén. *hostě*, *hosta*.

Inversement, le type en *-ĭ-* a cédé des formes au type en *-je-* ; déjà, dans les manuscrits des textes vieux-slaves, on a quelques formes telles que nom. plur. *stražĭje* (de *stražĭ*, gén. *straža*). En russe, le type de génitif pluriel *konéj*, *caréj* est devenu normal dans tout un groupe de mots ; même au neutre on y a *poléj*.

Le mot *gospodĭ* « seigneur » est un ancien thème consonantique, qui a gardé souvent son accusatif propre *gospodĭ* ; cet accusatif a entraîné le passage du nom à la flexion en *-ĭ-*, comme il est arrivé aussi dans *zvěrĭ* « bête sauvage ». Mais, comme il s'agit d'un nom de personne, on a tendu à recourir au génitif-accusatif, ce qui a fait créer *gospoda* et la forme évidemment récente *gospodja*, et de là le datif, visiblement secondaire, *gospodevi*.

e. — *Thèmes consonantiques.*

483. — Les thèmes consonantiques sont en régression. Les formes des types vocaliques en *-ĭ-* et en *-o-* ont envahi les types consonantiques, dont il subsiste encore dans les plus anciens textes quelques formes caractéristiques. Puis, à leur tour, ces formes s'éliminent en général.

Dès une date ancienne, beaucoup de formes du type consonantique ont été éliminées par suite de l'addition de suffixes secondaires. Ainsi les noms d'agents en *-tel-* et les noms en *-ar-*, empruntés, ont au singulier un suffixe

secondaire, sans doute ancien **-yu-*, si bien que le type *dělatel-*, *mytar-* a une flexion consonantique au pluriel seulement, et que la flexion du singulier est celle de *dělatelji*, *mytarji*. Les noms en *-an-*, comme v. sl. *gražd*an- « citoyen », ont au singulier le suffixe singulatif *-ino-* (qui figure aussi dans *židovinŭ* « juif », en face du pluriel *židove*), d'où sing. *gražd*anin*ŭ*, en face du pluriel *gražd*ane. Le type russe *telënok*, en face du pluriel *teljáta*, est de même sorte.

484. — L'accusatif singulier masculin-féminin du type consonantique était un *-ĭ*, représentant l'ancienne nasale voyelle finale, cf. gr. *-α*, lat. *-em*, etc., ainsi *materĭ*, cf. gr. μητέρα. L'accusatif pluriel masculin-féminin des thèmes consonantiques était en *-i*, représentant **-ņs*, cf. gr. *-ας*, lat. *-ēs*, skr. *-aḥ*, got. *-uns*, etc., ainsi *materi*, cf. gr. μητέρας. Ces deux formes sont identiques à celles des thèmes en *-ĭ-* : *pǫtĭ*, *kostĭ*, acc. plur. *pǫti*, *kosti*. Le datif singulier du type *materi*, cf. skr. *mātré*, lat. *mātrī*, concorde aussi avec la forme des thèmes en *-ĭ-*, soit *pǫti*, *kosti* ; la concordance ici n'est pas limitée au masculin-féminin : les neutres, comme *slovesi*, *imeni*, *dětęti*, etc., ont la même forme ; cf. skr. *çrávase*, *nâmne*, lat. *generī*, *nōminī*. Ces trois formes casuelles ont fourni des amorces pour l'introduction de formes des thèmes en *-ĭ-* dans les types consonantiques.

Les génitifs pluriels de la forme *materŭ*, *slovesŭ*, cf gr. μητέρων, νεφέων, lat. *mātrum*, *generum*, concordaien avec ceux des thèmes en *-o-* et en *-ā-*, cf. *vlĭkŭ*, *ženŭ*. Le génitif-locatif duel en *-u*, de la forme *materu*, *slovesu*, cf. skr. *mātróḥ*, *çrávasoḥ*, donne lieu à la même remarque. Et surtout il y a concordance dans les neutres entre le type *slovesu*, *imenu*, *telętu* et le type *igu* ; la finale est la même depuis l'époque indo-européenne. Ceci a permis une action des thèmes en *-o-* sur les thèmes consonantiques.

Les désinences à initiale consonantique, c'est-à-dire toutes les désinences à initiale *-m-* : instr. sing. *-mĭ*, instr. plur. *-mi*, dat. plur. *-mŭ*, dat.-instr. duel *-ma*, et la désinence *-xŭ* du locatif pluriel ne se joignaient pas sans difficulté aux thèmes à finale consonantique. On a profité de la concor-

dance partielle avec les thèmes en *-i-* pour préposer *-i-* à toutes ces désinences ; on a eu ainsi, de *kamen-* « pierre », instr. sing. *kamenĭmĭ*, instr. plur. *kamenĭmi*, dat. plur. *kamenĭmŭ*, loc. plur. *kamenĭxŭ*, dat.-instr. duel *kamenĭma* ; et de même dans les neutres, de *sloves-* « parole », *slovesĭmĭ*, *slovesĭmŭ*, *slovesĭxŭ*, *slovesĭma*. Le lituanien procède de même, ainsi instr. sing. *akmenimì*, dat. plur. *akmenìms*, etc., du type *akmen-* ; et le latin a *ped-i-bus*, *nōmin-i-bus*, etc. Le type plus ancien (skr. *pad-bhíḥ*, *pat-sú*) n'a laissé en slave que des traces dialectales, hors du vieux slave, dans la flexion des noms en nom. plur. *-ane* : au datif : v. s. *Gomorěmĭ* (Év. de Miroslav, Mc VI, 11, pour v. sl. *Gomorěnemŭ* Mar. Zogr.), *gradamĭ*, slov. *Goričam*, v. r. *Vavilonjamŭ* ; à l'instrumental : v. s. *Dubrovčami*, moyen čak. *grajami* (écrit *graěmi*), slov. *Goričami*, v. r. *Poljami* ; au locatif : v. s. *gradaxĭ*, moyen čak. *Grižah*, slov. *Goričah*, v. r. *Poljaxŭ*, et v. tch. *Doljas* (voir §§ 32 et 460) ; le germanique offre un fait tout pareil dans la flexion des thèmes en *-n-* : got. *atta*, nom. plur. *attans*, dat. *attam*. Les désinences dat. *-(j)amŭ*, instr. *-(j)ami* peuvent dériver phonétiquement de **-(j)an-mŭ*, **-(j)an-mi*, cf. le traitement de **-en-n-* donnant **-ęn-* et *-ěn-* (§ 392) ; la désinence loc. **-(j)asŭ*, *-(j)axŭ* a un *-a-* qui pourrait être phonétique en vieux tchèque et en vieux russe, et aussi en čakavien (**-jan-sŭ* > **-jęsŭ*), mais qui est nécessairement analogique en vieux serbe et en slovène.

L'analogie du féminin en *-ĭ-* a eu pour conséquence que les thèmes consonantiques féminins ont à l'instrumental singulier la forme en *-ĭjǫ*, soit *materĭjǫ*, en face du datif pluriel *materĭmŭ*, etc.

L'instrumental pluriel en *-mi* n'est ajouté aux thèmes consonantiques, avec un *-ĭ-* préposé, qu'aux noms masculins et féminins, ainsi *kamenĭmi*, *materĭmi*. Pour les neutres, par suite de l'identité du nominatif-accusatif et du génitif pluriel des thèmes consonantiques et des thèmes en *-o-*, c'est l'analogie du type *igy* qui a prévalu, et l'on a *imeny*, *slovesy*, *telęty*. Au masculin, le type *kameny* est rare.

Le nominatif-accusatif duel, dont les formes, moins employées, sont moins stables que celles du pluriel, a reçu au masculin la forme des thèmes en *-ĭ-*, ainsi *kameni* (au féminin aussi, cf. slavon *materi*, v. tch. *dceři*), et il a tendu à recevoir au neutre la forme des thèmes en *-o-*, ainsi *slovesě*, *imenĕ*, etc. Toutefois il subsiste au duel neutre des traces de l'ancien type, *imeni*, *tělesi*, avec une désinence *-i* reposant sur i.-e. **-ī*.

Le féminin, qui, d'une manière générale, a une forme commune de nominatif-accusatif pluriel, a étendu au nominatif des thèmes consonantiques l'emploi de la forme en *-i* du nominatif-accusatif pluriel des thèmes en *-ĭ-*, ainsi nom.-acc. plur. *materi*, comme *kosti*. Dès lors, le pluriel et le duel d'un thème féminin comme *mater-* tendent à se fléchir entièrement comme le pluriel et le duel d'un thème *kostĭ-*.

Sauf au nominatif masculin, le pluriel et le duel des thèmes consonantiques masculins et neutres n'ont pas non plus de formes propres. Mais le caractère consonantique d'un thème masculin ou neutre se reconnaît à la coexistence de forme des thèmes en *-ĭ-* et de formes des thèmes en *-o-*, ainsi au neutre : *slovesa*, *slovesŭ*, *slovesy*, *slovesě*, mais *slovesĭmŭ*, *slovesĭxŭ*, *slovesĭma*, et, au masculin, *kamenŭ*, *kamenu* (quelquefois *kameny*), mais *kameni*, *kamenĭmŭ*, *kamenĭmi*, *kamenĭxŭ*, *kameni*, *kamenĭma*.

485. — Les formes propres au type consonantique sont les suivantes :

Au nominatif pluriel, les masculins conservent, sous la forme *-e*, l'ancienne désinence **-es*, qui s'est aussi conservée dans les masculins tels que *pǫtĭje*, *synove*. On a ainsi *dĭn-e* « jours », *gražđan-e*, *nesǫšt-e*, *nesŭš-e*, *dělatelj-e*, *mytarj-e*, et, sporadiquement, quelques formes comme *desęt-e*, *pečat-e*. — Dans les noms de choses, le pluriel est parfois remplacé par un collectif ; ainsi le pluriel **kamene* n'est pas attesté en vieux slave, parce que « les pierres » est exprimé au moyen du collectif *kamenĭje*.

Au génitif-ablatif singulier, masculin-neutre et féminin, l'ancienne désinence indo-européenne **-es/*-os/*-s*, fixée sous la forme sl. *-e*, est conservée. C'est la principale carac-

téristique propre des thèmes consonantiques : *kamen-e, sloves-e, mater-e, svekrŭv-e,* etc.

Au locatif singulier, les thèmes consonantiques ont hérité de la forme à désinence zéro ; mais il y a été ajouté la postposition *-e*, cf. v. perse *-ā*. On a eu ainsi : *kamen-e, sloves-e,* etc. La finale *-i* des thèmes en *-ĭ-* tend du reste à prévaloir peu à peu, d'où *kameni, slovesi.*

Le nominatif-accusatif singulier neutre a conservé des formes à part, sans désinence, comme *slovo* et *imę*.

La tendance générale de tous les thèmes slaves à n'avoir qu'une forme unique de nominatif et d'accusatif singuliers se manifeste par l'emploi de l'accusatif en *-ĭ* comme nominatif : la forme *kamenĭ* d'accusatif sert en vieux slave de nominatif et d'accusatif. Le nominatif a gardé par exception des formes propres au nominatif dans deux noms de personnes féminins : les nominatifs v. sl. *mati, dŭšti* s'opposent aux accusatifs *materĭ, dŭšterĭ* ; on sait en effet que les thèmes en *-a*, féminins pour la plupart, distinguent l'accusatif du nominatif. Au contraire, dans les noms de choses, l'ancien nominatif masculin *kamy*, qui a persisté, sert à la fois de nominatif et d'accusatif, comme *kamenĭ*. Dans les participes actifs, une forme ancienne du nominatif singulier masculin s'est conservée, type *nesy, nosę, nesŭ*, par suite de la prédominance du nominatif dans les participes, qui sont le plus souvent apposés au verbe.

486. — Les divers types appellent peu d'observations particulières.

487. — Dans les thèmes en *-n-*, le slave n'offre qu'une trace isolée d'alternance vocalique : la forme *kamy* « pierre » et *plamy* « flamme » du nominatif-accusatif, en face du thème *kamen-, plamen-* des autres formes. L'*-y* représente un ancien *-ō*, cf. le type lit. *akmuõ* et gr. ἄκμων, et la finale lat. *-ō* (*homō, hominis*), skr. *-ā* ; sur le traitement *-y* de l'ancien **-ō* final, on ne peut faire que des hypothèses ; sachant que **-ās* a donné *-y* dans les anciens thèmes en *-ā-*, on est amené à supposer que, en slave, l'ancien **-ō* final a reçu **-s* du nominatif, et que **-ōs* ainsi obtenu a passé à *-y*. A côté du nominatif-accusatif du type *kamy*, il a existé un nomi-

natif-accusatif en *-ę reposant sur nom. *-ēn, cf. le type gr. ποιμήν, lat. *liēn* ; il est conservé presque uniquement dans **korę* « racine », forme attestée dans des manuscrits slavons, pour *korenĭ* des manuscrits vieux-slaves. Les autres formes de ces mots n'ont que *-e-*, ainsi acc. sing. *kamenĭ*, *korenĭ* (qui servent aussi de nominatifs), gén. sing. *kamene*, *korene*, dat. *kameni*, etc. — Un seul mot offre le vocalisme prédésinentiel zéro, généralisé dans toute la flexion : c'est *dĭnĭ* « jour », gén. *dĭne*. Le type en *-ĭ-* tend à empiéter sur les anciennes formes consonantiques, et, par exemple, le nominatif pluriel *dĭnĭje* tend à remplacer *dĭne*. Plus tard, les masculins en *-ĭ-* ainsi obtenus ont été remplacés à leur tour : le russe fléchit *deń*, gén. *dnja*, et le serbe *dân*, gén. *dâna*.

Les neutres en *-n-* n'ont aussi d'autre vocalisme prédésinentiel que *-e-*, ainsi gén. sing. *imen-e*, *brĕmen-e*, etc., ce qui répond au type sanskrit en *-manaḥ*. Le nominatif-accusatif est *imę*, *brĕmę*, etc. ; l'indo-européen avait la finale **-mn̥*, à en juger par skr. *-ma*, lat. *-men*, etc. ; en slave, la finale *-mę* doit reposer sur **-mēn*, d'après l'accentuation s. *vrijème*, gén. *vrĕmena*, et cf. slov. *pléme*, p. r. *imjá* (les dialectes ont tendu à supprimer ce mouvement d'accent : r. *vrémja*, *ímja*, *plémja*. s. *ȉme*, *plȅme*). Comme l'existence d'une désinence neutre *-ēn est peu admissible, on peut se demander si le slave n'a pas substitué la désinence *-ę* issue de *-ēn-t* du type *agnę* (voir § 416) à quelque désinence antérieure qui continuait l'indo-européen *-n̥ (hors des thèmes en *-mę*, on a dans un cas spécial **sʷlnĭce* « soleil », avec passage aux thèmes en *-ĭ-*, cf. § 379). La désinence neutre *-ōn du germanique : got. *namo*, etc., résulte aussi d'innovations.

Les noms en *-an-* du type v. sl. *gražd*an-* n'ont pas de singulier du type consonantique : le singulier est obtenu au moyen du suffixe de singulatif *-ino-* : *gražd*aninŭ*.

488. — Les noms d'agents slaves sont en *-tel-* (voir § 387) ; au pluriel, la flexion est nom. *dĕlatele*, gén. *dĕlatelŭ*, instr. *dĕlately*, ce qui est de caractère nettement consonantique. Au singulier, il a été ajouté un élargis-

sement *-yu- (voir § 483), d'où *dělatelji*, avec un accusatif propre du type *dělatelji*, encore partiellement conservé en vieux slave, et un datif du type *dělateljevi*. Sous l'influence de *dělatelji*, les formes du pluriel ne sont pas empruntées au type en *-i-*, mais au type en *-je-*, d'où acc. plur. *dělatelję*, dat. plur. *dělateljemŭ*. L'ancien génitif pluriel *dělatelŭ* tend dès lors à être remplacé par *dělatelji*. — Les noms en *-arji* empruntés au type germanique en *-ārja- (lat. *-ārius*) suivent de tout point la flexion du type *-telji*, ainsi nom. sing. *mytarji*, *césarji* : nom. plur. *mytare*, instr. plur. *mytary*, mais acc. plur. *mytarję*, et par suite, gén. plur. *mytarji*, et même instr. plur. *mytarji*.

489. — Des thèmes en *-r-*, le slave ne garde que deux noms de parenté, tous deux féminins : v. sl. *mater-* « mère » et *dŭšter-* « fille ». Dans tous les deux, le vocalisme *-e-*, qui, en indo-européen, était propre à quelques cas seulement (accusatif singulier, nominatif pluriel), a été généralisé. D'après acc. *materi*, *dŭšteri* et nom. plur. *materi*, *dŭšteri* (remplaçant **matere*, **dŭštere* non conservés), on a le vocalisme prédésinentiel *e* dans gén. sing. *matere*, *dŭštere*, etc. Le nominatif slave, de la forme *-i* : *mati*, *dŭšti*, repose sur une forme indo-européenne à *-ē final ; cf. lit. *mótė*, *duktė*, skr. *mātā*, *duhitā*. Les raisons spéciales du traitement *-i* d'un ancien *-ē final ne sont pas connues (voir § 158).

En outre, il y a le nom de nombre *četyre* (nom. masc.), gén. *četyrŭ* ; pour la flexion, cf. att. τέτταρες, τεττάρων ; le nominatif féminin et neutre est *četyri* (la forme neutre, sans doute d'après *tri*) ; l'ancien féminin du type skr. *cátasraḥ* a été éliminé ; les autres formes : acc. *četyri*, dat. *četyrĭmŭ*, etc., sont pareilles à celles du type en *-i-*.

490. — Des thèmes en *-es-*, le slave n'a conservé que des neutres. Le vocalisme prédésinentiel *o* du nominatif-accusatif neutre singulier s'oppose au vocalisme *e* des autres formes, et l'on a : *nebo*, *nebese*, tout comme gr. νέφος, νέφεος ; cf. lat. *genus*, *generis*, etc. L'identité de la finale *-o* du nominatif-accusatif dans les thèmes en *-es-* et les thèmes en *-o-* a entraîné l'entrée de beaucoup de formes de la flexion en *-o-* dans les noms du type en *-es-* et l'élimina-

tion progressive de ce type. Les manuscrits des textes vieux-slaves ont déjà beaucoup de formes de ce genre. Des actions particulières ont favorisé parfois ces innovations ; ainsi l'on a souvent l'instrumental *slovomĭ* sous l'influence de *dĕlomĭ*, parce que l'on oppose volontiers la « parole », *slovo*, à l' « acte », *dĕlo*. L'action inverse se produit aussi, quoique plus rarement, et l'on trouve dans les textes vieux-slaves des formes telles que l'instrumental *dĕlesĭmĭ* d'après *slovesĭmĭ*. Il suit de là qu'il n'est pas toujours facile de déterminer si tel mot rarement employé est un ancien thème en **-o-* ou en **-es-*. Avec le temps, il n'est resté des thèmes en **-s-* que quelques survivances, et presque uniquement au pluriel : une flexion slov. *kolọ̑*, gén. *kolę́sa* (et *kọ́la*) est exceptionnelle au singulier. Sur le pluriel *kolesa*, le russe a fait même un singulier *kolesó* (au lieu de r. dial. *kólo*), et de même le sorabe, etc.

491. — Les thèmes neutres en *-ęt-* du type de *telę* « veau », gén. *telęte*, ne posent aucune question. Le nominatif-accusatif singulier ayant, comme partout, la désinence zéro, le *-t* final n'apparaît pas au nominatif, pas plus que l'*-s* des thèmes en **-es-* dans les formes comme *nebo*.

Les mots v. sl. *lakŭtĭ* « coude », *nogŭtĭ* « ongle » se dénoncent comme d'anciens thèmes en *-t-* par leur génitif pluriel *lakŭtŭ*, *nogŭtŭ* et leur instrumental pluriel *lakŭty*, *nogŭty* ; le nominatif pluriel *pečate* de *pečatĭ* « sceau » dénonce aussi un thème consonantique. Ce type masculin en *-t-* s'est surtout conservé en tchèque ; il y est représenté par un petit groupe de mots : v. tch. *paznohet* « sabot (du cheval) », *dehet* « goudron », etc., et il a encore la flexion *loket*, gén. sing. *lokte*, nom. plur. *lokte* (et *lokty*), gén. plur. *loket* (et *loktů*). — Le nom de nombre « dix », *desętĭ*, n'était pas comme *devętĭ* « neuf » un ancien thème féminin en *-tĭ* : c'était un thème masculin en *-t-*, *deset-* ; le locatif *desęte* est conservé dans le type *dŭva na desęte* « douze » ; au pluriel, *desęte* subsiste dans *četyre desęte* « quatre dizaines, quarante » ; on a aussi le génitif *desętŭ* et l'instrumental *desęty*. Mais l'analogie des noms de nombre précédents a conduit à étendre la flexion en *-ĭ-*.

492. — Les anciens thèmes en *-ū-*, tous féminins, du type de skr. *çvaçrûḥ* « mère du mari » n'ont conservé *ū* qu'au nominatif singulier dans les mots tels que *svekry* « mère du mari », *ljuby* « amour », *crŭky* « église », etc. Dans tous les autres cas, on a *-ŭv-*, cf. skr. *-uv-*, gr. *-ϝ-*. Ainsi l'accusatif singulier est *svekrŭvĭ*, c'est-à-dire du type de l'accusatif skr. *bhrúvam* (nom. *bhrûḥ* « sourcil ») et non du type de gr. ὀῤῥῦν ; l'accusatif pluriel est *svekrŭvi*, qui sert aussi de nominatif pluriel, le type étant féminin ; ceci a entraîné l'instrumental singulier *svekrŭvĭjǫ*. Les cas à forme proprement consonantique sont conservés dans gén. et loc. sing. *svekrŭve*, dat. sing. *svekrŭvi*, gén. plur. *svekrŭvŭ*, gén.-loc. duel *svekrŭvu*. L'originalité de cette déclinaison consiste en ceci que, devant les désinences à initiale consonantique, on y trouve *a* et non *ŭ* : *svekrŭvamŭ*, *svekrŭvami*, *svekrŭvaxŭ*, *svekrŭvama*. Il semble difficile qu'il y ait ici une innovation slave. Comme **-ū-* n'est que le degré zéro de **-wā-*, c'est-à-dire *u̯* + *ə*, on conçoit que **-uwā-* se soit conservé partiellement, bien qu'aucune langue n'offre de formes pareilles ; à côté de plur. *pelus* (dat. *pelūm̀*), le lette a *pelavas*, et, à ce thème baltique en *-ū-*, le slave répond par un mot en **-ŭwā-* : v. sl. *plěvy* (plur.) « menue paille », p. r. *polóva*, etc. — Le nominatif en *-y* s'est éliminé avec le temps ; le russe, les langues occidentales et le slovène ont plutôt généralisé la flexion en *-ĭ-*, ainsi r. *svekróv*, tandis que le bulgare et le serbo-croate faisaient dominer le type en *-a-* : s. *svěkrva*, etc.

Le nom du « sang », *kry-*, *krŭv-* (cf. zd *xrū-*, acc. *xrūm*), est à part ; le nominatif singulier ancien est encore conservé dans v. pol. *kry*, slovince *krå*, polabe *k(a)rói*, slov. et čak. *krî*. L'accusatif singulier *krŭvĭ* sert déjà aussi de nominatif en vieux slave ; le génitif singulier est *krŭve* ; au pluriel, il n'y a pas de forme en *-ŭva-* : on a donc *krŭvĭmŭ*, *krŭvĭmi*, etc. ; un génitif pluriel **krŭvŭ* est supposé par les formes divergentes des manuscrits du Psautier (voir A. Meillet, *Revue des Études slaves*, IX, pp. 119-120, B. von Arnim, *Studien zum altbulg. Psalt. Sin.*, pp. 253-254).

493. — Les participes actifs présents et passés étaient anciennement des thèmes en **-nt-* et en **-us-* (voir § 363 et § 276). Sous l'influence du féminin qui était en **-yā-*, le masculin a passé en slave au type en *-je-* à la plupart des cas. Ainsi, sous l'influence du féminin *nesǫšti, nesǫštę* et *nesŭši, nesŭšę*, le génitif masculin-neutre singulier est de la forme *nesǫšta, nesŭša*, et ainsi à tous les cas.

Il n'est demeuré trace de l'ancien type consonantique qu'au nominatif. Le nominatif des participes présents a gardé sa forme ancienne (cf. § 422) : *sy* « étant » repose sur **sonts* et répond à skr. *sán*, zd *hąs*, lat. *sōns* (devenu adjectif) ; *vezy* « menant en char » répond à lit. *vežą̃s*, skr. *váhan*, etc. Le nominatif singulier des participes des thèmes en *-je-*, type *znajǫ* (gén. *znajǫšta*), ne se distingue du type *nesy* que par l'action phonétique de *j* sur la finale **-on(t)s* ; le traitement est le même que dans les accusatifs pluriels tels que *konjǫ* (voir § 456). Au nominatif pluriel masculin, la désinence *-e* du type consonantique est conservée ; mais le *-j-* des autres cas s'y est étendu, si bien que, au type gr. φέροντες, skr. *bhárantaḥ*, le vieux slave répond par *berǫšte*. Ceci donne lieu de supposer qu'une forme comme *berǫštĭ* à l'accusatif singulier serait une adaptation de **berǫtĭ*, cf. gr. φέροντα, etc. Dans les participes présents du type thématique, le slave a généralisé le vocalisme *o* ; de même dans les anciens athématiques : v. sl. *sy, sǫšta*, en face de skr. *sán*, gén. *sátaḥ* ; la forme en *-ęt-* des présents en *-i-*, type *nosę, nosęšta*, pose la même question que la troisième personne du pluriel du type *nosętŭ* (voir § 346).

Les participes passés actifs, qui répondent au participe parfait indo-européen, ont généralisé le vocalisme à degré zéro et ont le représentant de **-us-* dans toute la flexion ; les cas où le type en *-je-* s'est répandu sont donc de la forme gén. *nesŭša*, dat. *nesŭšu*, etc. Le nominatif pluriel masculin est *nesŭše*. L'accusatif masculin *nesŭši* peut reposer sur une finale du type **-us-ṃ*, qui aboutissait phonétiquement à sl. *-ŭšĭ* (cf. ci-dessus le cas de *berǫštĭ*, où il est nécessaire de supposer une contamination).

La forme *nesŭ* du nominatif singulier masculin est ré-

cente ; le lituanien même a une forme tout autre, en *-ęs* ; on est en présence du vocalisme des autres cas étendu au nominatif ; la concordance avec quelques formes avestiques telles que gāth. *vīduš* « sachant » (en regard de la forme ancienne *-vå*, représentant **-vās*) résulte d'un développement parallèle et indépendant des deux langues. Au singulier neutre, l'accusatif est emprunté au type en *-je-*, soit *nesǫšte, nesŭše* en face des masculins *nesǫšti, nesŭšĭ* : une différence entre le nominatif et l'accusatif neutres ne peut être que secondaire et imitée du masculin ; c'est une preuve du rapprochement des deux formes du masculin et du neutre qui a eu lieu en slave commun. Mais le nominatif neutre est identique au nominatif masculin : *nesy, nosę, nesŭ*. La forme du participe passé neutre *nesŭ* s'explique à demi : **-us* se prêtait à servir de neutre comme de masculin ; le type *nosę* s'explique aussi directement à la rigueur en partant de **-īnt*, tout comme en partant de **-īnts*. Quant à *nesy* en qualité de neutre, cet emploi ne peut s'expliquer que par l'identité générale qui a existé durant un temps entre les formes du nominatif masculin et du nominatif-accusatif neutre au singulier (voir § 450).

Le comparatif, qui était un ancien type en **-yos-* : **-is-*, se comporte à peu près comme les participes actifs. Sous l'influence du féminin en **-is-yā-*, sl. *-iša-*, le masculin-neutre est passé au type en *-je-* à la plupart des cas : d'après *boljiši*, acc. *boljišǫ*, gén. *boljišę*, etc., on a acc. masc. *boljišĭ*, gén. *boljiša*, etc. (voir § 422). Mais le nominatif pluriel ancien *boljiše* a subsisté au masculin avec sa désinence *-e*. — A la différence de ce qui se passe dans le participe, le masculin du type v. sl. *nověi, bolʼĭi* est distinct du neutre du type *nověje, bolje*. Une forme **-yos*, qui donne *-je*, est ancienne au neutre ; au masculin, la graphie du vieux slave ne permet pas de distinguer si la finale était *-ji* ou *-jĭ* (voir § 422) : le traitement *-ei* de *-ĭi* dans v. sl. *bolʼei* atteste une finale *-ĭjĭ*, mais elle peut résulter d'un remaniement ; en posant **novějĭ* masc. en regard de *nǫvěje* neutre, on laisse sans explication *boljĭjĭ*, qui n'est pas parallèle à *bolje*. Il n'est donc pas exclu que l'on ait affaire à une finale

*-*ji* de masculin, normalisée ensuite en *-jьjь* dans le type *boljьjь*, qui représenterait phonétiquement *-*yōs*, cf. v. lat. *-iōr*, zd *-yá*. Il y a une autre différence avec les participes : le comparatif, ayant plus le caractère d'un adjectif, a des formes communes au nominatif et à l'accusatif, masc. *nověi*, neutre *nověje*. Des accusatifs tels que masc. *boljьši*, neutre *boljьše* sont exceptionnels à date ancienne.

Au nominatif-accusatif pluriel neutre des participes actifs et du comparatif, on rencontre la forme ordinaire en *-a* : *nesǫšta*, *nesŭša*, *boljьša*. Mais il y a aussi une forme archaïque en *-i*, rarement attestée : ainsi Ps. LVIII, 35 *dvižęšti-ja* (dans trois manuscrits : Sin., Bon., Pog.), L. XI, 26 *gorьši* Zogr. ; elle s'explique aisément : à côté du type en *-*yā*, le nominatif-accusatif pluriel neutre pouvait admettre une forme indo-européenne en *-*y-ə*, qui aboutit naturellement à sl. *-i* : c'est ainsi que, en face de gr. τρία, lat. *tria*, le védique a *trí* et le vieux slave *tri*. On a ici, dans une vieille contraction, un reste de la finale indo-européenne *-*ə* (cf. § 457).

494. — Outre les types précédemment indiqués, l'indo-européen avait des mots de type compliqué, avec variation de suffixe à l'intérieur de la flexion, type véd. *dā́ru* « bois », gén. *drúṇaḥ*, gr. δόρυ, gén. δόρ(*F*)ατος, par exemple. Ces types très compliqués ont été éliminés par le slave. A ce mot, le slave répond par un thème en *-o-*, v. sl. *drěvo*, r. *dérevo*, avec un collectif pourvu d'un autre vocalisme radical, à savoir *drŭva*. D'autres mots qui appartenaient à des types complexes ont été simplifiés, ainsi *pǫtь* « chemin » (voir § 479), ou éliminés : ainsi le slave n'a pas de mot correspondant à skr. *jā́nu*, gr. γόνυ, lat. *genu*, et nomme le « genou » autrement.

B. — Déclinaison des démonstratifs, etc.

495. — Les démonstratifs, les interrogatifs et indéfinis et certains adjectifs ont une flexion spéciale qui se distingue de celle de tous les autres noms.

496. — Le démonstratif qui permet d'illustrer le mieux cette flexion spéciale est *to-* et *ta-*, qui répond à lit. *ta-* et *to-*, skr. *ta-* et *tā-*, gr. το- et τᾱ-, got. *þa-* et *þo-*. Le slave et le baltique ont éliminé, dès avant l'époque historique, l'une des particularités les plus curieuses de ce démonstratif : le nominatif singulier du masculin et du féminin — mais non du neutre — appartenait à une racine autre que celle qui fournissait les autres cas : skr. *sá* et *sā́* en face de acc. *tám* et *tā́m* et de nom.-acc. neutre *tát*, gr. ὁ et ἁ (ἡ) en face de τόν, τᾱ́ν et de τό, got. *sa* et *so* en face de *þana*, *þo* et de *þata*. En slave, les nominatifs singuliers *tŭ* et *ta* ont été refaits sur les thèmes des autres cas, de même que lit. *tàs* et *tà* ; cette innovation a beaucoup contribué à diminuer la distinction entre le nominatif et l'accusatif dans le genre animé. A en juger par le fait qu'elle se retrouve en baltique, elle doit passer pour antérieure à l'altération de **-os* et **-on*, d'où est résultée dans le type **vĭlkŭ* la confusion des formes du nominatif et de l'accusatif singuliers (voir § 470). Les autres démonstratifs slaves ont aussi un nominatif singulier masculin et féminin appartenant au même thème que le reste de la flexion.

497. — Les formes identiques à celles des noms ordinaires sont celles du nominatif et de l'accusatif :

sing. nom.-acc. masc. *tŭ*, nom.-acc. neutre *to* (cf. skr. *tát*, got. *þat-a*, gr. τό) ; à propos de ces deux formes, on notera qu'il a dû y avoir, durant un temps, flottement entre *tŭ* et **to* issus de **tos*, **ton*, au masculin (voir § 470) et emploi constant de *to*, issu de **tot/tod*, au neutre ; c'est la constance du type *to* au neutre des démonstratifs qui seule a pu déterminer la fixation de *-o* dans le type *lěto* (gén. *lěta*) et dans le type *nebo* (gén. *nebese*), et, par opposition, la finale *-ŭ* au masculin dans *tŭ* et dans le type *vlĭkŭ* ;

nom. fém. *ta*, acc. fém. *tǫ* (cf. skr. *tā́m*, gr. τᾱ́ν, got. *þo*) ;

plur. nom. masc. *ti* (on a vu § 455 que cette forme en *-i* est celle des démonstratifs qui s'est étendue aux substantifs, cf. skr. *té*, hom. dor. τοί, got. *þai*), acc. masc. *ty* (cf. crét. τονς, got. *þans*), nom.-acc. fém. *ty* (cf. skr. *tā́ḥ* [nom.-acc.], crét. ταvς [acc.], lit. *tõs* et *tàs*, got. *þos* [nom.-acc.] ;

pour l'explication de sl. *-y*, voir § 164 et § 464), nom.-acc. neutre *ta* (cf. véd. *tá*) ;

nom.-acc. duel masc. *ta* (cf. lit. *tuõ-du*, véd. *tā*, gr. τώ), fém. et neutre *tě* (cf. lit. *tiẽ-dvi* au féminin, et fém. et neutre skr. *té*).

498. — Sauf l'instrumental singulier et le locatif pluriel du masculin-neutre, tous les autres cas des démonstratifs ont des formes propres.

499. — La forme la plus surprenante est celle du génitif-ablatif singulier masculin-neutre, *togo*, qui sert aussi de génitif-accusatif quand le démonstratif désigne une personne ou un être animé en général. En indo-iranien et en germanique, le génitif des démonstratifs masculins-neutres est de la même forme que celui du substantif : skr. *tásya* (cf. hom. τοῖο) et got. *þis* ; en latin et en arménien, le génitif a des formes particulières différentes entre elles et d'origine obscure. L'ablatif a dû avoir originairement une forme identique à celle des substantifs ; l'indo-iranien conserve cette forme à l'état d'adverbe : skr. *tát* ; le latin a *istō(d)* ; c'est l'ancien ablatif de la forme *tō* qui sert de génitif-ablatif en lituanien. On s'attendrait donc à trouver en slave **ta* au génitif-ablatif. L'élément *-go* ne peut être qu'une particule, qui est conservée en slave, notamment dans la particule complexe *ne-go* (après un comparatif, voir § 557), et qui répond à skr. *gha*, de même que *že* répond à skr. *ha* (voir § 556). Le génitif-ablatif serait donc un ancien **ta-go*, devenu *to-go* sous l'influence des autres formes de la flexion : dat. *tomu*, loc. *tomĭ*, peut-être aussi sous l'influence d'un ancien génitif **toso* conservé ; car la désinence **-so* s'est maintenue dans l'interrogatif-indéfini *česo* (voir § 507). Du reste, il est probable que *to-go* est ancien dans l'emploi de génitif-accusatif ; en effet, si, comme on l'a supposé § 470, un ancien **-on* final a eu deux traitements, d'où **to* et **tŭ* suivant l'insistance avec laquelle la finale était prononcée, un ancien accusatif **ton* a pu donner *to* là où l'on voulait insister sur le démonstratif, et l'accusatif *to-go* serait phonétique. Et en effet l'ancien **yon* donne d'une part l'anaphorique enclitique *jĭ*, qui a toujours cette forme à l'accusa-

tif, même quand il s'agit d'êtres animés, et, d'autre part, l'accusatif tonique du relatif *je-go*, pour les noms d'êtres animés (cf. § 502). Le fait que le type *togo* a été réservé aux noms de personnes et, en général, d'êtres animés s'explique bien dans l'interrogatif-indéfini *kogo*, qui s'oppose au génitif *česo*, réservé aux choses (voir § 507). Dès lors, la confusion du génitif-ablatif *togo* (remplaçant **tago*) et de l'accusatif *togo* est accidentelle. On rend ainsi compte de l'emploi d'une forme commune au génitif-ablatif et à l'accusatif singulier des noms masculins d'êtres animés.

500. — Les formes du datif, *tomu*, et du locatif, *tomĭ*, du singulier masculin-neutre sont comparables à skr. *tásmai*, *tásmin* et à got. *þamma* ; cf. aussi v. pruss. *stesmu*, *kasmu*, ombr. *esmei*, *pusme*. Suivant l'analogie des désinences en *-m-* qui tiennent en slave une si grande place, le slave n'a pas conservé l'*s* de ces formes ; le même fait s'est produit en lituanien : *tám* (v. lit. *tamuĩ*) et *tamè* (dial. *tamì*), et en germanique occidental : v. h. a. *demu*. Le traitement sl. *-u* de la diphtongue finale **-ōi* est le même que dans le datif *vlĭku*. Les formes *tomu*, *tomĭ* se distinguent de *vlĭku*, *vlĭcě* ou *igu*, *idzě* par le dissyllabisme de la finale. D'une manière générale, les caractéristiques du démonstratif sont dissyllabiques, et ceci a contribué à déterminer la fixation de la particule *-go* dans *togo*.

L'instrumental masc.-neutre sing. *tĕmĭ* a la même désinence que l'instrumental *vlĭkomĭ* ; le *ě* de *-ĕmĭ* est un ancien *oi*, comme on le voit par le cas où un *j* précède : on a alors *i* : *jimĭ*. La même diphtongue se retrouve dans des formes germaniques : v. isl. *þeim*, v. angl. *ðaém*. Ce *-oi-* se retrouve dans toutes les formes du pluriel, où, à en juger par l'indo-iranien, il est ancien.

501. — Au féminin, l'instrumental singulier *tojǫ*, dont le type se retrouve normalement dans le substantif, type *rǫkojǫ* (voir § 464), est ancien ; cf. skr. *táyā*. Mais le génitif *toję* et le datif-locatif *toji* sont propres au slave. Les formes indo-européennes sont conservées en indo-iranien : skr. gén.-abl. *tásyāḥ*, dat. *tásyai*, loc. *tásyām* ; cf. aussi v. pruss. gén. *stessias*, dat. *stessiei*, ou got. *þizos*, *þizai*. Les

formes slaves offrent les désinences du type *dušę, duši,* ajoutées à l'élément *toj-* qui figure dans l'instrumental de *tojǫ*. Le lituanien a donné ici aux démonstratifs la flexion des noms ordinaires : gén.-abl. *tõs,* dat. *taĩ,* loc. *tojè*.

Au pluriel, les formes de génitif, locatif, datif, instrumental sont les mêmes au masculin-neutre et au féminin. Au masculin-neutre, les formes s'expliquent immédiatement : elles répondent aux formes indo-iraniennes et germaniques, en tenant compte seulement des différences qu'on observe toujours dans la forme des désinences. Partout il y a *-ě-* issu de **-oi-*, comme le montre le fait qu'après *j* on a *-i-* :

gén. *těxъ* (après *j-* : *jixъ*), cf. skr. *téṣām* (et v. pruss. *stēison*) : le gotique a *þize* dans le démonstratif, mais *-aize* dans les adjectifs.

loc. *těxъ* (après *j-* : *jixъ*), cf. skr. *téṣu* et hom. τοῖσι. — On note que le génitif et le locatif pluriel sont devenus identiques.

dat. *těmъ* (après *j-* : *jimъ*), cf. skr. *tébhyaḥ* (et v. pruss. *stēimans*) ; et instr. *těmi* (après *j-* : *jimi*), cf. skr. *tébhiḥ*, got. *þaim*.

Au féminin, les mêmes formes sont en désaccord, non seulement avec lit. *tų̃, tosè* (v. lit. *tosu*), *tóms, tomìs,* mais aussi avec skr. *tắsām, tắsu, tắbhyaḥ, tắbhiḥ,* qui s'accordent à présenter le thème *tā-*. Au génitif, l'*ā* semble ancien ; car le grec (éolien) τάων et l'italique (lat. *istārum*) concordent exactement avec le sanskrit. Mais, au datif et à l'instrumental, sl. *těmъ, těmi* concordent avec la forme germanique, got. *þaim*, v. h. a. *dēm,* et la diphtongue y est ancienne (au datif, le vieux lituanien a de même des formes du type *tiemus* se rapportant à des féminins, voir M. Specht dans la *Zeitschrift* de Kuhn, LVI, pp. 264 et suiv.) ; car on ne voit pas ce qui aurait pu entraîner la confusion du masculin-neutre et du féminin, qui aurait été contraire à toutes les tendances de la langue ; malgré l'identité des finales d'accusatifs pluriels masculins et féminins, *vlьky* et *ženy*, et du génitif pluriel masculin-neutre et féminin, *vlьkъ, igъ* et *ženъ,* aucune confusion pareille n'a eu lieu

dans le nom. Une fois donnée l'identité de l'accusatif *ty*, du datif *těmŭ* et de l'instrumental *těmi* pour le féminin et pour le masculin-neutre, on s'explique que *těxŭ* ait été employé aussi pour le féminin. Bien entendu, la diphtongue *ě* du slave et *ai* du germanique peut représenter au féminin autre chose qu'au masculin-neutre, par exemple **-əi-*, et non **-oi-*. — De ces confusions, il résulte que, au pluriel des démonstratifs, le masculin et le féminin n'ont une forme distincte qu'à un seul cas, le nominatif. D'une manière générale, ceci a tendu à entraîner la disparition du sentiment du genre au pluriel ; il est résulté de là de nombreux rapprochements entre les flexions au pluriel, et, par exemple, l'extension de l'*a* du féminin au masculin et au neutre dans des formes telles que r. *stolám*, *delám*. Le russe élimine la distinction même au nominatif des substantifs en étendant largement l'emploi de l'*a* du nominatif-accusatif pluriel neutre (et de l'ancien duel) à des substantifs masculins.

Au duel, la forme *těma* est constituée comme le datif pluriel *těmŭ*, etc., et sert aussi pour tous les genres. — Le génitif-locatif *toju* répond à skr. *táyoḥ*, forme commune du masculin-neutre et du féminin.

Ainsi, dans les démonstratifs, le masculin-neutre et le féminin ne sont pas distingués, au pluriel et au duel, en dehors du nominatif et de l'accusatif. Cette innovation a eu de grandes conséquences pour la déclinaison slave au cours de l'époque historique.

502. — La flexion de *tŭ* se retrouve dans tous les démonstratifs. Là où un *j* précède, il exerce ses actions phonétiques ordinaires ; du thème *je-* on a donc *jego* au génitif-ablatif singulier, *jimĭ* à l'instrumental singulier, *ję*(*-že*) au nominatif-accusatif pluriel féminin et à l'accusatif pluriel masculin, *ji*(*-že*) au nominatif-accusatif duel féminin et neutre, etc.

Le thème *je-* a deux emplois qui indiquent deux origines : d'une part, il sert d'anaphorique enclitique ; de l'autre, avec addition de la particule *že* (voir § 561), il sert de relatif en vieux slave, usage qui a disparu ensuite sur

tout le domaine slave. Comme relatif, *je-* répond à indo-iran. *ya-*, gr. ὁ- et aussi lit. *ja-* (conservé seulement dans des conjonctions) ; c'est le vieux relatif indo-européen, fidèlement conservé par les plus anciens textes slaves. Comme anaphorique, *je-* répond à l'anaphorique lituanien *jìs*, gén. *jõ* ; c'est sans doute un mot originairement distinct du relatif et apparenté au groupe multiforme de skr. *ayám*, acc. *imám*, gén. *ásya* (*asyá*), lat. *is*, acc. *eum*, got. *is*, acc. *ina* ; comme d'habitude, le slave et le baltique ont normalisé les formes de ce démonstratif, dont la flexion n'est exactement conservée nulle part. — L'anaphorique slave *je-* n'a pas de nominatif (le vieux tchèque et le vieux polonais connaissent un nominatif *jen*, obtenu par addition de la particule *-n*, mais en fonction de relatif); la tendance nouvelle des langues slaves à exprimer le pronom sujet du verbe (cf. § 354) a amené à grouper avec l'anaphorique un démonstratif qui lui fournit les formes de nominatif ; ce démonstratif est généralement *onŭ* (sauf en bulgare : *toj*), et alors, en valeur de démonstratif, *onŭ* apparaît sous une forme renforcée (s.-cr. *ònāj*, tch. *onen*, etc.), ou bien il disparaît, ainsi en russe. L'accusatif *jĭ* était atone et enclitique ; il sert d'accusatif en vieux slave ; *jego*, en tant que forme de génitif-accusatif, a pris aussi dans les langues slaves la valeur de forme accentuée de l'anaphorique.

L'anaphorique *je-* a subi deux altérations graves dans le développement des dialectes slaves : l'une consiste en ce qu'il s'est adjoint l'*n* final de certaines prépositions comme *vŭ(n)*, et que, d'après des formes comme *vŭnjĭ*, *sŭnjego*, on a constitué un anaphorique de la forme *njĭ*, *njego* ; l'autre consiste en ce que les langues se sont créé, à côté des formes dissyllabiques accentuées *jego*, *jemu*, des formes réduites enclitiques (cf. § 550) : on a ainsi pol. *jego*, *jemu* et *go*, *mu*, s.-cr. *njèga*, *njèmu* et *ga*, *mu*, etc., et l'accusatif enclitique *jĭ*, supplanté par *go*, etc., ne s'est maintenu qu'après préposition sous des formes comme tch. *na-ň*. L'ancien anaphorique *je-* est donc souvent méconnaissable dans les langues slaves modernes.

503. — Le groupe des démonstratifs, caractérisé par la

sonante *n*, indiquant l'objet éloigné, qui est attesté notamment par v. h. a. *enēr* et par arm. *ayn* et *na*, est représenté en lituanien par *añs*, et en slave par *onŭ*.

Un autre groupe de démonstratifs, caractérisé par la sonante *w*, se trouve d'une manière particulièrement claire en ancien iranien : zd *hāu* au nominatif singulier, les autres cas ayant un thème *ava-* ; le slave l'a conservé dans *ovŭ* ; ce démonstratif a en vieux slave un emploi spécial, et sert dans l'opposition : *ovŭ...*, *ovŭ...* « celui-ci..., celui-là (l'un..., l'autre) » ; il en est à peu près de même en polonais (*ci...*, *owi...* « les uns..., les autres »), où *ów*, s'opposant à *ten* « celui-ci », tend à désigner l'objet éloigné, tandis que le serbo-croate et les parlers voisins en ont fait le démonstratif de l'objet rapproché, par substitution à *sĭ*.

Le slave commun possédait, comme le latin, trois démonstratifs, qui permettaient de distinguer, non seulement l'objet rapproché (« celui-ci ») et l'objet éloigné (« celui-là »), mais aussi l'objet en relation avec la personne qui parle (lat. *hic*), l'objet en relation avec la personne à qui l'on parle (lat. *iste*), et l'objet sans relation avec les personnes qui parlent (lat. *ille*). C'est le système du vieux slave : *sĭ*, *tŭ*, *onŭ*, et il est conservé en serbo-croate. Le détail des emplois de ces trois démonstratifs n'est pas simple, mais leur lien avec les pronoms personnels est illustré par la formule serbe : *evo meni, eto tebi, eno njemu* « voici pour moi, voilà pour toi, voilà pour lui », avec les trois adverbes démonstratifs *èvo, èto, èno*, en regard des trois pronoms démonstratifs *òvāj, tâj, ònāj*. Le fait se retrouve en arménien, où, en face de *s-* qui est le démonstratif de la 1re personne, et de *n-* qui est le démonstratif de la 3e personne, *d-* reposant sur un ancien **t-* sert pour la 2e personne ; le rôle de *t-* en slave et en arménien rappelle celui de *t-* dans lat. *is-te* et ombrien *es-tu*.

504. — Le démonstratif slave commun qui indique l'objet rapproché, et l'objet en relation avec la personne qui parle, est *sĭ*, qui répond à lit. *šìs*, gén. *šiõ*. L'élément radical **k-* de la série prépalatale pour indiquer l'objet rapproché se retrouve partout en indo-européen, sauf en indo-iranien ;

il est clair dans arm. *ays, sa,* dans got. *hi-* (*himma daga* « aujourd'hui »), dans les adverbes lat. *cis, citrā,* etc., dans le composé gr. σήμερον, att. τῆμερον (de **ky-āmeron*) « aujourd'hui », etc. Mais on ne peut restituer aucune forme indo-européenne commune. Les formes slaves appartiennent en partie à un thème **sje-*, en partie à un thème *sĭje-* ; **sje-* aurait dû passer à **še-* ; mais, d'après *sĭje-* et d'après la forme du nominatif sing. fém. et du nominatif-accusatif plur. neutre *si,* qui ont gardé *s-*, la chuintante de **sje-* n'a pas prévalu, et l'on opère, au point de vue slave, avec des thèmes : *se-, sĭje-*. Ceci posé, la flexion n'offre pas de difficultés : nom.-acc. sing. masc. *sĭ* (souvent inaccentué ; la forme accentuée est parfois du thème *sĭje-*, soit *sĭjĭ*), nom.-acc. sing. neutre *se* (et aussi *sĭje*), et, au singulier, la flexion du masculin-neutre repose sur *se-* : gén. *sego,* dat. *semu,* loc. *semĭ,* instr. *simĭ,* comme *jego,* etc. Au féminin, le nominatif sing. *si* a *-i* comme lit. *šì* et comme beaucoup de féminins en *-ja-* (type des participes tels que *beroštĭ,* etc. ; voir § 466) ; l'accusatif sing. fém. repose sur *sĭja-* : *sĭjǫ* ; le reste de la flexion du singulier est pareil au type *jeję* : gén. *seję,* dat.-loc. *seji,* instr. *sejǫ*. Le nominatif pluriel masculin est *sĭji,* acc. *sĭję* (une forme nom. *si* de certains manuscrits vieux-slaves peut n'être qu'une contraction de *sĭji, sii,* cf. dans les mêmes manuscrits les formes contractes *sǫdi, mlŭni,* § 466) ; le nominatif-accusatif pluriel féminin est *sĭję* ; le nominatif-accusatif pluriel neutre est en *-i* : *si* (cf. § 457 pour l'explication de cette forme) ; le reste de la flexion du pluriel, flexion commune au masculin-neutre et au féminin, est *sixŭ, simŭ, simi,* comme *jixŭ, jimŭ, jimi*. Les formes du duel sont parallèles à celles du pluriel : nom.-acc. masc. *sĭja* (fém. *sĭji* et *si,* peu attesté) ; gén.-loc. *seju* ; dat.-instr. *sima*.

505. — Certains adjectifs suivent la flexion des démonstratifs : tout d'abord les adjectifs possessifs, dérivés de pronoms personnels au moyen du suffixe i.-e. **-yo-*, sl. *-je-* : *mojĭ* « mon », *tvojĭ* « ton », *svojĭ* (réfléchi), *našĭ* « notre », *vašĭ* « votre », et de même un dérivé de l'interrogatif *kŭ-to,* à savoir *čijĭ* « de qui » ; et aussi les dérivés

des noms de nombre : neutre sing. *dŭvoje, oboje, troje,* plur. *dŭvoji, oboji, troji.* On a donc gén. sing. *mojego,* etc. Les nominatifs féminins sont de la forme *moja,* comme *ja-že,* et non de la forme de *si.* Cette manière de fléchir les adjectifs possessifs est particulière au slave. — De même ont la flexion de démonstratifs, mais cette fois suivant l'usage indo-européen, les adjectifs qui signifient « un, même, autre, tout », ainsi *jedinŭ* (gén. *jedinogo*) « seul, un » ; *dŭva* « deux », cf. véd. *duvâ,* hom. δύω (neutre et féminin *dŭvě,* cf. véd. *d(u)vé* ; gén.-loc. *dŭvoju,* dat.-instr. *dŭvěma*), et *oba* « les deux » (fléchi comme *dŭva*), cf. lit. *abù* et le type véd. *ubhâ,* gr. ἄμφω, etc. — *samŭ* « le même », cf. zd *hāma-* et la flexion démonstrative de skr. *samáḥ* — tous les dérivés en *-ko-* des démonstratifs et interrogatifs, ainsi *takŭ* « tel », *kakŭ* « quel », *jakŭ* « lequel », etc.

Du démonstratif *sĭ,* le dérivé en *-ko-* est obtenu en partant du thème *si-*, qui détermine la palatalisation de *k* en *c* ; la flexion est donc *sicĭ* « tel », gén. *sicego,* etc. ; à la différence de ce qui s'est passé dans le type des substantifs tels que *otĭcĭ* (voir § 108 et § 475), le modèle de la forme *je-*, *s(j)e-* n'a pas agi sur les formes à *-ě-* issu de **-oi-*, qui ont gardé leur aspect phonétique ; on a donc instr. sing. *sicěmĭ,* gén.-loc. plur. *sicěxŭ,* etc.

Cette observation éclaire le mot *vĭsĭ* « entier, tout » ; il s'agit d'un ancien thème **wiso-*, cf. lit. *vìsas* ; de là le slave a phonétiquement **vĭxŭ,* dont le *x* se palatalise sous l'influence du *ĭ* précédent (voir § 115), et ceci donne **vĭše-* en slave méridional et russe, **vĭše-* en slave occidental. La flexion de *vĭsĭ* est donc celle d'un thème *vĭše-,* où le *š* est dû à l'action d'un *ĭ* précédent, mais non celle d'un thème **vĭsje-* ; c'est ce qui fait que l'instrumental masculin-neutre sing. est *vĭšĕmĭ,* et les formes du pluriel : *vĭšĕxŭ, vĭšĕmŭ, vĭšĕmi.* Mais, après *š*, *ŭ* passe à *ĭ*, *o* à *e*, **-ons* à v. sl. *-ę*, d'où : nom.-acc. masc. sing. *vĭsĭ,* nom.-acc. sing. neutre *vĭse,* gén. masc.-neutre sing. *vĭsego,* gén. sing. fém. *vĭseję,* acc. plur. masc. et fém. *vĭsę,* etc. La forme molle de *s* est parfois notée devant *a* par le fait qu'on écrit v. sl. *vĭsja* (glagolitique *vĭsě*) au nominatif féminin singulier et au

nominatif-accusatif pluriel neutre, et *vĭsjǫ* à l'accusatif féminin singulier. — Les mots de même sens ont aussi ailleurs la flexion démonstrative, ainsi skr. *víçvaḥ*, lat. *tōtus*, etc.

506. — Quelques autres adjectifs n'ont la flexion démonstrative que partiellement. Les dérivés d'adverbes de quantité, *kolikŭ*, *tolikŭ*, *jelikŭ*, *selikŭ* admettent des formes *-ě-*, comme instr. sing. masc.-neutre *tolicěmi*, gén. plur. *tolicěxŭ*, etc. ; de même *mŭnogŭ* « beaucoup », offre instr. plur. *mŭnodzěmi* par exemple ; cette innovation tient évidemment à la concordance des locatifs pluriels *tolicěxŭ* dans le type *vlĭcěxŭ* et dans le type *sicěxŭ*. Le mot *štuždi*, *tuždĭ* « étranger » a subi l'influence des possessifs *svojĭ*, etc., auxquels il s'oppose couramment (*svojĭ* « à soi », *štuždĭ* « à autrui »).

507. — L'interrogatif et indéfini appelle des observations spéciales. La forme qui sert pour la personne, au sens de « qui », suit le type de *tŭ* : nom. sing. *kŭ-to* (avec addition du neutre *to* pour donner du corps à la forme), cf. skr. *káḥ*, lit. *kàs*, got. *hwas* ; gén. *kogo* (servant aussi de génitif-accusatif) ; dat. *komu*, loc. *komĭ* ; instr. *cěmi* (*c* représentant *k* devant *ě* issu de *oi*). Le fait que *kogo* est proprement réservé aux personnes est sans doute celui qui a été décisif pour la fixation du type *togo* dans l'emploi d'accusatif des noms de personnes et, en général, d'êtres animés (cf. § 499). — A côté de **k^{w}o-*, l'indo-européen avait des formes différentes qui, sans être proprement celles d'un thème en *-i-*, reposent sur **k^{w}i-*, type zd *čiš*, *čit*, gr. τίς, τί, lat. *quis*, *quid*. Entre les formes qui reposent sur **k^{w}o-* et celles qui reposent sur **k^{w}i-* il n'y avait pas de différence de sens appréciable : gr. τίς équivaut à skr. *káḥ* par exemple. Là où il y a répartition entre les deux séries, elle est secondaire ; c'est ce qui arrive en latin où *quis*, *quid* servent d'interrogatifs à l'état isolé et où *quoi* (*quī*), *quod* servent d'adjectifs interrogatifs et de relatifs.

Le slave a gardé *kŭ-to*, *kogo* pour désigner les personnes, et a utilisé *čĭ* (*čĭ-to*) pour les choses ; au temps où le nominatif-accusatif masculin avait la même flexion que le nominatif-accusatif neutre, l'utilisation de la différence *kŭ-* : *čĭ* a

été un moyen employé par la langue pour exprimer la distinction essentielle entre « qui » et « quoi » : *kŭ-(to)* a signifié « qui », et *čĭ* (*čĭ-to*) « quoi ». Un fait analogue a eu lieu en arménien, où le genre grammatical n'existe plus : *o* (*ov*) y signifie « qui », et *i-nč* « quoi ». Tandis que la forme qui désigne les personnes est toujours *kŭ-to*, la forme *čĭ-to* est à côté de *čĭ* : *čĭto* ne s'est imposé qu'en vieux slave et en bulgaro-macédonien, en serbo-croate štokavien et en russe ; mais le vieux slave atteste encore la forme simple *čĭ* au sens indéterminé dans *ni-čĭ-že* « rien » (pour l'usuel *ni-čĭto-že*), et le petit russe a *ny-č* « rien » ; dans le groupe occidental, *čĭto* ne se rencontre sûrement qu'en sorabe, à côté de *čĭ* dans b. sor. *ni-c*, etc. La forme *čĭ*, trop courte, et où ne se reconnaissait plus aucun indice du neutre, ne s'est bien maintenue qu'en serbo-croate čakavien : *čā*, après préposition *zá-č*, etc. ; ailleurs apparaissent des formes nouvelles : slov. *káj*, tch. *co*, etc. (de v. tch. *čso*, voir ci-dessous), mais *čĭ* subsiste après *ni-* : slov. *nìč*, v. tch. et slovaque *ničˊ*, ou après préposition dans des locutions semi-adverbiales : pol. *za-cz*, tch. *pro-č* (*proče-ž*), etc.

A l'instrumental, il peut y avoir eu en indo-européen une forme **k^{w}ī* que représenterait la forme adverbiale lat. *quī* et qui aboutirait à sl. **čĭ* ; la conjonction slov. et tch. *či*, pol. *czy*, etc. « si, ou (si) » la continue peut-être, et la forme v. sl. *čimĭ* peut représenter cet ancien **čĭ* élargi par la désinence ordinaire d'instrumental. Ainsi *č-* est devenu l'élément caractéristique de l'interrogatif et indéfini exprimant les choses.

L'ancien génitif **k^{w}eso*, attesté par hom. τέο (att. τοῦ) et v. h. a. *hwes* (cf. gāth. *čahyā*), présentant le même *č-*, a été groupé avec *čĭ* ; c'est ce qui a permis à cet ancien génitif singulier présentant la désinence **-so* de subsister en slave, seul de son espèce. La flexion thématique comportait au datif et au locatif des démonstratifs le vocalisme *e* à côté du vocalisme *o* : v. pruss. *stesmu*, v. h. a. *hwemu* ; dès lors, les formes slaves du datif *čemu* et du locatif *čemĭ* ont chance d'être anciennes (sauf l'emploi de *-m-* au lieu de

-sm-) ; il est possible que *čimĭ*, dont on a fourni une explication plausible ci-dessus, soit simplement fait sur *čemu*, *čemĭ* d'après l'analogie de *jemu*, *jemĭ*, instr. *jimĭ*. Ainsi le slave a eu toute une flexion à *č-* initial, qui a été affectée à l'expression des choses.

Cette flexion a subi deux altérations, l'une phonétique, l'autre grammaticale. L'altération phonétique a consisté en ce que l'*e* de *česo*, etc., se trouvant après *č* et dans un mot qui était souvent accessoire et prononcé d'une manière rapide et peu soignée, a tendu à devenir *ĭ*, d'où *čĭso* ; cette forme s'est fixée d'autant plus aisément qu'elle concordait avec *čĭto* et que rien dans le reste de la flexion slave ne défendait *česo* ; on trouve donc *čĭso* dès les plus anciens textes, et c'est sur *čĭso* que repose pol. et tch. *co*. L'altération grammaticale a consisté en ce que *česo*, étant isolé en slave, n'a plus été compris et qu'on s'en est servi comme de base pour faire dat. *česomu* (qui est la forme du vieux slave), loc. *česomĭ* et même gén. *česogo*. C'est parce que *čĭso* n'était plus compris que cette forme, qui servait de complément direct dans *ni-čĭso*, a été affectée au nominatif-accusatif en slave occidental : pol. et tch. *co*. Ailleurs, sur *čemu*, *čemĭ*, on a fait *čego*, et l'on a eu r. *čevó*, s.-cr. *čèga* ; la forme *česo* a persisté en slovène (*česa*) et largement en serbo-croate dialectal (*čẽsa*, čak. *česă*).

508. — Comme adjectif interrogatif, on a *kyjĭ* dont la flexion est énigmatique. Une partie des formes se comportent comme s'il s'agissait d'un thème *koje-* : gén. sing. masc.-neutre *kojego*, fém. *kojejẹ*, etc. D'autres se comportent comme des formes déterminées du thème *ko-* (voir § 509), ainsi nom. sing. masc. *kyjĭ*, fém. *kaja*, nom. plur. masc. *ciji*, fém. *kyjẹ*, neutre *kaja* ; gén.-loc. plur. *kyjixŭ*, etc. ; le nominatif-accusatif sing. neutre *koje* est ambigu. On ne s'explique aisément ni un thème *koje-*, ni une forme déterminée *kyjĭ*, *kaja*.

Le dérivé en **-tero-*, **-toro-* de *ko-*, avec le suffixe qui sert à marquer opposition entre deux choses ou deux personnes, et qui n'a gardé son sens ancien en slave que dans la forme non analysable en slave *vŭtorŭ* (équivalent, pour

le sens, de lat. *alter*, gr. ἕτερος), est *koterŭ, kotorŭ*, qui n'a pas la flexion des démonstratifs, non plus que *jeterŭ* « un » (au sens indéfini), cf. lat. *cēterī*.

Adjectif déterminé.

509. — Le slave commun n'avait pas d'article, déterminé ou indéterminé. Mais il y a une forme spéciale de l'adjectif qui sert quand l'adjectif est l'épithète d'un substantif déterminé, et qui permet par suite de marquer si un substantif est déterminé; un adjectif prédicat ou un adjectif épithète de substantif indéterminé n'ont jamais cette forme, à une exception près : le mot v. sl. *drugŭ* « compagnon », employé comme adjectif pour exprimer l'idée de « autre », a la forme déterminée là où il signifie non seulement « l'autre », mais aussi « un autre ».

Dans celles des langues slaves où la flexion simple et la flexion déterminée ont continué de coexister, au moins en quelque mesure, comme en serbe, on est en présence de deux flexions distinctes, l'une de type nominal ordinaire, l'autre analogue à celle des démonstratifs. Dans la plus grande partie des langues slaves, l'ancienne flexion déterminée, du type démonstratif, a prévalu, et les adjectifs n'ont plus la forme nominale que dans l'emploi prédicatif ou adverbial, comme en russe, ou même seulement à l'état de traces isolées, comme dans le groupe occidental. La distinction des formes déterminées et indéterminées a donc tendu à disparaître ou même a disparu, et il ne subsiste qu'une flexion, du type démonstratif, qui est propre à l'adjectif.

L'origine de la flexion déterminée ressort de la forme qu'elle a encore dans les textes vieux-slaves archaïques et dans le type lituanien correspondant. C'est un juxtaposé de la forme fléchie normalement et du relatif *je-*, employé comme enclitique et faisant par suite corps avec l'adjectif auquel il s'ajoute. En dehors du baltique et du slave, on observe un usage analogue du thème **yo-* dans un seul

dialecte indo-européen, à savoir l'iranien. Or, ce que l'on trouve en iranien, c'est un emploi spécial du relatif *ya-* pour lier un adjectif ou un complément nominal au nom dont il dépend ; en cet emploi, le relatif *ya-* se met au même cas que le substantif et que l'adjectif qu'il sert à relier, ainsi zd *stārəm yəm tištrīm* « l'étoile tištriya », ce qui est contraire à l'usage habituel du relatif. C'est précisément ainsi que se comportent sl. *je-*, lit. *ja-* dans l'adjectif déterminé, et il y a là entre l'iranien, le slave et le baltique une concordance remarquable. Ce qui fait la différence avec l'iranien, c'est que, au lieu de se mettre avant l'adjectif et de garder ainsi une indépendance, le relatif suit l'adjectif en qualité d'enclitique, ce qui a entraîné une fusion des deux éléments.

En vieux slave, il persiste encore un certain sens de l'autonomie du second élément des adjectifs déterminés, qui se marque par le trait suivant: si deux adjectifs sont coordonnés, l'élément *je-* peut ne figurer qu'après le premier des deux ; ainsi Suprasliensis *vŭpadŭšaago i prězirěna* « celui qui est tombé et qui est méprisé ».

510. — Les formes de l'adjectif déterminé sont transparentes dans les textes archaïques du vieux slave, là où la finale de l'adjectif simple est monosyllabique et où la flexion du relatif ne comporte pas deux *j*. En prenant pour exemple l'adjectif *bosŭ* « nu (-pieds) », qui répond à lit. *bāsas* (et à v. h. a. *bar*). on a les formes très claires qui suivent :

Singulier masculin-neutre.

Nom.-acc. masc. *bosŭ-jĭ*, cf. lit. *basàs-is*, *bāsą-jį*; *ŭ* se prononçant *y* devant *j*, on a ainsi *bosy-jĭ*, souvent noté *bosŭi*, *bosyi* ou même *bosoi* en vieux slave (le russe a *-ój* sous l'accent).

Nom.-acc. neutre *boso-je*.

Gén.-abl. *bosa-jego*, cf. lit. *bāso-jo*.

Dat. *bosu-jemu*.

Loc. *bosě-jemĭ*.

Singulier féminin.

Nom. *bosa-ja*, cf. lit. *basó-ji*.
Acc. *bosǫ-jǫ*, cf. lit. *bãsą-jąˀ*.

Pluriel.

Nom. masc. *bosi-ji*, cf. lit. *basíe-ji*.
Acc. masc. et nom.-acc. fém. *bosy-ję*, cf. lit. *basúos-ius*, *bãsos-ios*, *basą́s-es*.
Nom.-acc. neutre *bosa-ja*.
Gén. *bosŭ-jixŭ* (prononcé *bosy-jixŭ*), cf. lit. *basų̃-jų*.
Instr. *bosy-jimi*, cf. lit. *basaĩs-eis*.

Duel.

Nom.-acc. masc. *bosa-ja*, cf. lit. *basúo-ju*.
Nom.-acc. fém. et neutre *bosé-ji*, cf. lit. *basíe-ji*.

Les formes où le relatif comporte deux *j* sont tout aussi claires, à ceci près qu'elles ont perdu une syllabe par haplologie:
Gén. fém. sing. *bosy-ję*, au lieu de **bosy-jeję*.
Dat.-loc. fém. sing. *bosě-ji*, au lieu de **bosě-jeji*.
Instr. fém. sing. *bosǫ-jǫ*, au lieu de **bosǫ-jejǫ* (on notera que, ici, figure la forme simple *bosǫ* de l'instrumental, qui est très rare ailleurs ; voir § 464) ; cette forme, que la disparition de l'instrumental simple *bosǫ* rendait inanalysable, a tendu à être remplacée par *bosojǫ*.
Gén.-loc. duel (pour tous les genres) *bosu-ju*, au lieu de **bosu-jeju*.

511. — Les formes où l'adjectif avait une finale dissyllabique ont fait difficulté, d'autant plus que le relatif était aussi dissyllabique en pareil cas ; elles ont été éliminées, par emprunt de la forme monosyllabique *bosy-* qui figurait à l'instrumental pluriel *bosy-jimi*, et aussi, tout au plus avec une quantité différente, au génitif pluriel *bosy-jixŭ*.

Grâce à l'identité du génitif et du locatif dans *jixŭ*, la forme *bosyjixŭ* a pu servir de génitif-locatif dans l'adjectif déterminé, malgré le locatif *bosěxŭ*. D'autre part, l'instrumental pluriel *bosy-jimi* conduisait à employer *bosy-jimĭ* à l'instrumental singulier (au lieu de **bosomĭ-jimĭ*), *bosy-jima* à l'instrumental-datif duel. Dès lors un datif pluriel *bosy-jimŭ* se formait, au lieu de **bosomŭ-jimŭ*. Et, comme les formes du démonstratif pluriel *jixŭ, jimŭ,* etc. sont communes à tous les genres, *bosy-jixŭ, bosy-jimŭ,* etc. ont servi pour le féminin comme pour le masculin-neutre. Il y a eu ainsi une série de formes où la juxtaposition n'était plus sensible en slave.

Un accident phonétique a contribué à obscurcir des formes qui étaient claires d'abord : la contraction de v. sl. *bosajego* en *bosaago, bosago* ; de *bosujemu* en *bosuumu, bosumu* ; de *bosějemĭ* en *bosěěmĭ, bosěmĭ,* suivant la notation des manuscrits vieux-slaves. Cette contraction est déjà notée, au moins sporadiquement, dans les plus anciens manuscrits. Comme la contraction s'est produite indépendamment dans chacun des dialectes, le procès a différé de l'un à l'autre, et les formes résultant de la contraction ne concordent pas dans les diverses langues. Mais partout il y a eu des contractions.

Dès lors, l'adjectif déterminé a produit l'effet d'une flexion démonstrative de l'adjectif. Le rapprochement a été encore accru par des innovations analogiques, qui ont contribué à en affaiblir la valeur propre et à faire, comme il est arrivé en russe et surtout dans les dialectes occidentaux, que la flexion de l'adjectif composé soit devenue celle de l'adjectif purement et simplement. Ainsi s'est réalisée une innovation capitale: une flexion de l'adjectif distincte de celle du substantif.

512. — L'accentuation de l'adjectif déterminé fait de grandes difficultés. L'addition de l'enclitique a transformé l'intonation et la place de l'accent dans l'adjectif (voir § 185 et suiv.), et l'on observe des oppositions systématiques dans tous les parlers slaves où les choses peuvent se manifester. Voici, d'après les *Akcenatske studije* de M. Belić, les faits essentiels (le čakavien cité est en principe celui

de Kastav ; les formes štokaviennes sont en partie dialectales).

1° Adjectifs dissyllabiques accentués sur la 1re syllabe, ayant une voyelle brève :

čak.	*bôs,*	*bosȁ*[1],	*bȍso* :	*bosî,*	*bosâ*	*bosô*
	nôv,	*novȁ,*	*nȍvo* :	*novî,*	*novâ,*	*novô*
s.	*bôs,*	*bòsa,*	*bȍso* :	*bòsī,*	*bòsā,*	*bòsō*
	nȍv,	*nòva,*	*nȍvo* :	*nȍvī,*	*nȍvā,*	*nȍvō*
r.	*bos,*	*bosá,*	*bóso* :	*bosój,*	*bosája,*	*bosóje*
	nov,	*nová,*	*nóvo* :	*nóvyj,*	*nóvaja,*	*nóvoje,*

mais p. r. *novýj*.

2° Adjectifs dissyllabiques accentués sur la 2e syllabe, la première ayant une voyelle brève :

čak.	*dȍbār,*	*dobrȁ,*	*dobrȍ* :	*dȍbrī,*	*dȏbrā,*	*dȍbrō*
s.	*dȍbar,*	*dòbra,*	*dòbro* :	*dȍbrī,*	*dȍbrā,*	*dȍbrō*
r.			*dobró* :	*dóbryj,*	*dóbraja,*	*dóbroje*

3° Adjectifs dissyllabiques accentués sur la 1re syllabe ayant une longue intonée douce :

		ČAK.	S.		R.
indét.		*mlâd*	*mlâd*		*mólod*
		mlādȁ	*mláda*		*molodá*
		mlâdo	*mlâdo*		*mólodo*
dét.		*mládī*	*mlâdī*	(dial.)	*molódyj*
		mládā	*mlâdā*		*molódaja*
		mládō	*mlâdō*		*molódoje*

(et aussi r. *molodój*).

En face du représentant s.-cr. *pêt,* tch. *pět,* pol. *pięć* de sl. comm. *pętĭ,* avec *ę* intoné doux, on a la forme déterminée de l'ordinal : čak. *pétī,* s. *pêtī,* tch. *pátý,* pol. *piąty* (avec *ą* représentant une longue slave occidentale).

1. L'accent sur *-a* dans le féminin sl. *bosá, nová* (cf. skr. *návā*, gr. νέα) résulte d'un déplacement phonétique (voir § 182).

4° Adjectifs dissyllabiques accentués sur la 1re syllabe, ayant une voyelle longue intonée rude :

čak.	*dȕg*,	*dȕga*,	*dȕgo*	: *dûgī*,	*dûgā*,	*dûgō*
	sȉt,	*sȉta*,	*sȉto*	: *sîtī*,	*sîtā*,	*sîtō*
s.	*stȁr*,	*stȁra*,	*stȁro*	: *stârī*,	*stârā*,	*stârō*
r.	*star*,	*stará*[1],	*stáro*	: *stáryj*,	*stáraja*,	*stároje*
tch.	*stár*			: *staríj*		

5° Adjectifs dissyllabiques accentués sur la 2e syllabe, la première ayant une voyelle longue :

čak.	*bél*,	*bēlȁ*,	*bēlȍ*	: *bélī*,	*bélā*,	*bélō*
s.	*bȅo*,	*béla*,	*bélo*	: *bêlī*,	*bêlā*,	*bêlō*
	(*bȉo*,	*bijèla*,	*bijèlo*)	: (*bȉjelī*,	*bȉjelā*,	*bȉjelō*)
r.	*bel*,	*belá*,	*beló*	: *bélyj*,	*bélaja*,	*béloje*
tch.			*bílo*	: *bílý*		

Les adjectifs trisyllabiques offrent des oppositions analogues. En voici des exemples (limités au neutre, qui est la forme claire) :

Accentuation sur la 1re syllabe :

čak.	*vȅselo*	: *vesȅlō*
s.	*vȅselo*	: [*vȅselō*] (dial. *vèselō*)
r.	*véselo*	: *veséloje*

Accentuation sur la 2e syllabe (sans doute par suite de déplacement, suivant la règle du § 182) :

čak.	*bogȁto*	: *bogâtō*
s.	*bògato*	: [*bògatō*] (dial. *bogâtō*)
r.	*bogáto*	: *bogátoje*

Accentuation sur la 3e syllabe :

čak.	*visokȍ*	: *visȍkō*
s.	*visòko*	: *vìsokō*
r.	*vysokó*	: *vysókoje*

Les faits ont un aspect différent quand intervient un jer sujet à s'amuir, ainsi :

1. Forme analogique, d'après le type *bosá*, *nová*, etc.

Thème **orvĭnó-* :

čak.	*rāvnŏ*	:	*rávnō*
s.	*rávno*	:	*râvnō*
r.	*rovnó* (*ravnó*) [et *róvno*]	:	*róvnoje*

Thème **kořtŭkó-* :

čak.	*krātkŏ*	:	*krátkō*
s.	*krátko*	:	*krâtkō* (et *krȁtkō*)
r.	*korotkó*	:	*korótkoje*

Thème **golďno-* (avec **ol* accentué d'intonation douce) :

čak.	*glâdno*	:	*gládnō*
r.	*gólodno*	:	*golódnoje*

Ces faits ont occasionné un grand trouble par suite des actions analogiques que leur complexité a déterminées. Par exemple, une opposition *skup* : *skoupý* (= pol. *skąpy*) du tchèque a entraîné, d'une part *skoup*, de l'autre *skupý*. En conséquence la place du ton des adjectifs et l'intonation sont si troublées qu'on ne reconnaît presque plus rien. L'accent de r. *rëdryj* ne répond pas à celui de gr. ἐρυθρός, skr. *rudhiráḥ* ; le cas est celui du type *dobrŭ* cité ci-dessus, p. 449.

C. — Pronoms personnels.

513. — Le pronom de 1re personne avait en indo-européen une racine différente pour le nominatif, d'une part, pour les autres cas, de l'autre. La distinction entre le singulier, le pluriel et le duel n'a pas, dans le pronom personnel, la même valeur que dans les autres cas. Il y a des racines différentes suivant le nombre. Enfin les pronoms personnels n'ont pas eu en indo-européen une flexion casuelle pareille à celle des autres noms : les marques des cas varient d'une langue à l'autre ; tout se passe comme si le pronom personnel indo-européen n'avait pas eu de flexion casuelle et comme si la déclinaison y avait été introduite

après coup, par analogie des autres noms ; il résulte de là que le détail des formes de chaque langue ne se laisse pas expliquer d'une manière sûre.

Groupe du singulier et du réfléchi.

514. — Au nominatif, les formes sont :

**jazŭ* « moi » : v. sl. *azŭ*, bulg. *az* ; *jaz* dans les vieux textes des divers autres dialectes ; ce *jaz* s'est en général réduit à *ja*. Cette forme est énigmatique. Le *ja*- initial suppose une ancienne voyelle longue **ō* ou **ā*, alors que la forme correspondante de toutes les autres langues a un *e* bref : gr. ἐγώ, lat. *ego*, got. *ik*, arm. *es* ; le lituanien a *eš* et *aš*. — L'*ŭ* final peut répondre à *-am* du sanskrit *ahám*. La longue initiale, étant propre au slave, ne se laisse expliquer que par des hypothèses incertaines. — Le nominatif *azŭ* est le seul qui, en slave, appartienne à une racine autre que celle des autres cas.

ty « toi » ; cf. lat. *tū*, v. irl. *tú*, v. pruss. *toū* (et lit. *tù*), gr. τύ-νη, à côté de la forme à brève de gr. σύ, v. h. a. *du*, etc. — Le slave ne connaît que la forme *ty* reposant sur un ancien **tū*, avec *ū*, parce qu'il emploie toujours le nominatif du pronom personnel comme forme tonique, et jamais comme forme enclitique, à la différence du germanique par exemple : v. h. a. *dū* accentué, *du* inaccentué. C'est peut-être aussi pour cette raison que la forme **jazŭ* « moi » a une ancienne voyelle longue initiale.

515. — En dehors du nominatif, les formes des trois pronoms sont parallèles, surtout celles du pronom de seconde personne et du réfléchi.

Datif inaccentué : *mi*, *ti*, *si*, cf. gr. μοι, τοι, (*F*)οι, skr. *me*, *te*, prākr. *se* (anaphorique), v. perse *maiy*, *taiy*, et *šaiy* (anaphorique). — Le radical du pronom de 2e personne et du réfléchi est **tew-*, **sew-*, et, au degré zéro, **tu-*, **su-* (*tw-*, *sw-*) ; mais les formes sans *w* sont indo-européennes dans **toi*, **soi*, et aussi dans certains accusatifs, cf. sl. *tę*, *sę*.

Accusatif : *mę, tę, sę,* cf. v. pruss. *mien, tien, sien.* Ce sont les seules formes du vieux slave, et de la plupart des langues slaves. Mais on trouve dans certains textes vieux-polonais, en kachoube septentrional et en slovince, en polabe des formes sans nasale finale qui supposent **me, *te, *se* ; les formes de ce type s'emploient comme accusatifs inaccentués compléments de verbes, tandis que les formes du type *mę* s'emploient après préposition, ainsi : v. pol. (Ps. Flor.) *na mię,* mais *czemu mie męczysz,* slovince *(na-)mją* et *-mjä,* polabe *(no-)mang* et *-me.* Le slave commun connaissait donc des formes *mę,* etc., qui répondent aux formes sanskrites toniques *mâm, tvâm* ; et des formes **me,* etc., qui répondent aux formes atones gr. με, τ(*F*)ε (σε), '(*F*)ε, et avec voyelle longue skr. *mā, tvā* (cf. v. lat. *mēd, tēd, sēd*) ; comme le sanskrit (*mâm* et *mā*) et le grec (ἐμέ et με), il opposait primitivement une forme tonique *mę* à une forme atone **me*. La nasale finale des formes *mę,* etc. est sans doute une ancienne particule ; car l'accusatif des pronoms personnels était sans désinence. — Le vieux slave conserve encore *mę,* etc. comme forme accentuée. ainsi Ps. XL, 13 *mę že za nezŭlobǫ mojǫ prijętŭ* « ἐμοῦ δὲ διὰ τὴν ἀκακίαν μου ἀντελάβου » ; mais les accusatifs *mę, tę, sę* ont pris la place de **me, *te, *se* disparus et sont généralement inaccentués, et *sę,* en particulier, a tout à fait le caractère d'un mot accessoire (voir § 355). Comme accusatif accentué, à date postérieure, les langues slaves emploient uniquement la forme du génitif : dans l'exemple cité ci-dessus, le Psautier de Bologne substitue *mene* à *mę* du Psautier du Sinaï ; le fait est déjà connu du vieux slave, ainsi J. XVI, 27 *ěko vy mene vŭzljubiste* « ὅτι ὑμεῖς ἐμὲ πεφιλήκατε » (*mene* dans Mar., avec la variante *mę* dans Ass. et Sav.), mais il n'y est pas encore fréquent (voir O. Grünenthal, *Archiv für slav. Phil.,* XXXI, p. 358).

Datif-locatif : *mĭně, tebě, sebě* (r. *mne, tebé, sebé* ; s. *mèni, tèbi, sèbi*) ; cf. v. pruss. *mennei, tebbei, sebbei.* Le **-bh-* de *tebě* et *sebě* se retrouve en indo-iranien : gāth. *taibyā* et véd. *túbhya, túbhyam,* et en italique : lat. *tibī, sibī,* ombr. *tefe* et en pélignien *sefei.* — Le pronom de

1re personne se comportait autrement, comme on le voit par véd. *máhya, máhyam*, lat. *mihī*, ombr. *mehe*, et par arm. *inj* ; le baltique et le slave ont développé une formation nouvelle, sans doute influencée par le génitif : v. pruss. *mennei*, et, avec un autre vocalisme radical, lit. dial. *mùnei*, v. sl. *mĭně*. — La finale sl. *-ě*, sur l'origine de laquelle on ne peut faire que des hypothèses, concorde avec la finale du datif-locatif des thèmes en *-a-*, tels que *rọcě*.

Génitif-ablatif. — Les deux cas avaient en indo-européen des formes distinctes : skr. gén. *máma* (remplaçant **mana*), *táva*, abl. *mát, tvát* ; lat. gén. *meī, tuī, suī*, abl. *mē(d), tē(d), sē(d)*. Le slave n'a gardé que l'ancienne forme du génitif : *mene* (s. *mène*) répond exactement à zd *mana* (cf. lit. dial. *manè*) ; *tebe* et *sebe* sont des déformations de **teve*, **seve* (cf. les génitifs zd *tava* et lit. *tavè, savè*), d'après le *b* du datif-locatif : *tebě, sebě*. Le slave, qui ne distingue pas l'ablatif du génitif, n'a pas le correspondant des ablatifs skr. *mát, tvát*, lat. *mē(d), tē(d), sē(d)*.

Instrumental : *mŭnojọ, tobojọ, sobojọ* ; ces formes du type féminin sont comparables à skr. *máyā, tváyā*. La forme féminine est à rapprocher de celle du datif-locatif : *mĭně, tebě, sebě*.

Groupe du pluriel et du duel.

516. — Au nominatif, il y a eu deux formes différentes pour la 1re personne du pluriel, l'une **wei*, représentée par skr. *vayám* et par got. *weis*, l'autre **mes*, représentée par lit. *mẽs*, arm. *mekh* ; le slave a le représentant de la seconde, mais influencé par la forme *vy* de 2e personne et par le nominatif pluriel en *-y* du thème en *-a-*, d'où *my*. A la seconde personne, la forme ancienne est représentée par zd *yūš*, got. *jus*, lit. *jūs* ; mais le *y-* n'est pas essentiel (voir *Bull. Soc. ling.*, XXIII, p. 76 et suiv.) ; le slave *vy* répond peut-être à lat. *uōs*, mais peut aussi reposer sur un ancien **ūs*.

Au nominatif duel, on a de même sl. *vě* « nous (deux) » cf. lit. *vè-du*, got. *wi-t*, véd. *vám*, avec le radical *w-* du nominatif pluriel, skr. *vay-ám*, etc., qui n'est conservé en

slave qu'au duel. A la 2e personne, le slave a *va*, identique à la forme d'accusatif ; il n'a pas la forme **yū* de lit. *jù-du*, skr. *yuv-ám*.

517. — Toutes les formes slaves autres que celles du nominatif pluriel et duel ont pour radical *n-* à la 1re personne, *v-* à la seconde, ce qui est conforme à l'usage indo-européen.

Accusatif pluriel *ny*, *vy*, cf. lat. *nōs*, *uōs*, skr. *naḥ*, *vaḥ* (formes atones, avec voyelle brève), avest. *nə*, *və*, mais aussi *nō*, *vō* (avec voyelle longue). Ces formes peuvent reposer directement sur **nōs*, **wōs*, avec traitement **-y* de **-ōs* final ; mais on y peut voir aussi des formes où le **-ns* de l'accusatif a été introduit, comme dans v. pruss. *mans*, *vans*. — Comme skr. *naḥ*, *vaḥ*, les formes sl. *ny*, *vy* servent aussi en fonction de datifs atones, en vieux slave, en bulgaro-macédonien et en serbo-croate dialectal.

Accusatif duel *na*, *va*, cf. gr. νώ et gāth. *nā* (servant au génitif) ; skr. *nau*, et cf. *vām*. La forme *va* apparaît aussi en fonction de datif atone en vieux slave (Supr.), comme *vām* en sanskrit.

Sur l'élément radical **nō-*, **wō-*, sur lequel reposent les accusatifs *ny*, *vy* et *na*, *va*, le slave a fait, avec les désinences du type démonstratif, toute une flexion nouvelle de ces pronoms :

gén. et loc. plur. *nasŭ*, *vasŭ* (avec la désinence du génitif des démonstratifs ; la forme phonétique de i.-e. **s* est conservée après un ancien *ō*), cf. pour l'usage de cette désinence, lit. *músų*, *júsų* et v. pruss. *noūson*, *jouson*, au génitif.

dat. plur. *namŭ*, *vamŭ*.

instr. plur. *nami*, *vami*.

dat.-instr. duel *nama*, *vama*.

gén.-loc. duel *naju*, *vaju*.

Toutes ces formes sont nouvelles ; pour le type, on rapprochera lat. *nōbīs*, *uōbīs*, qui ne diffère de l'instrumental sl. *nami*, *vami* que par la consonne de la désinence. En somme, la flexion des pronoms personnels a été rapprochée de celle des thèmes en *-a-* : *mině*, *mŭnojǫ* sont pareils à

ženĕ, ženojǫ, et *namŭ, nami, nama*, etc. à *ženamŭ, ženami, ženama*, etc.

518. — Dans les pronoms personnels, le nominatif et l'accusatif sont bien distincts, même au duel, sauf à la 2e personne du pluriel et du duel *vy, va*. La distinction des deux cas est en effet nécessaire dans les mots qui désignent des personnes ; elle a été renforcée par l'emploi des génitifs *mene, nasŭ*, etc. en fonction d'accusatifs accentués : dès le vieux slave, l'opposition de *mene* tonique et de *mę* atone, sans être encore rigoureuse (voir § 515), est déjà marquée.

Emploi des formes de la flexion nominale.

519. — La flexion nominale slave a gardé de l'indo-européen les distinctions du genre, du nombre et du cas.

1° *Genre.*

L'indo-européen opposait un genre « animé », comportant distinction de cas sujet (nominatif) et de cas complément de verbe (accusatif) au singulier et au pluriel, à un genre « inanimé » (neutre), qui ne comportait jamais cette distinction. Le genre « animé » comprenait deux sous-genres, le genre masculin, pour les êtres mâles ou conçus comme tels, et le genre féminin (dont la forme était celle d'un thème dérivé du thème du masculin), pour les êtres femelles ou conçus comme tels (ainsi la « terre », les arbres, etc.). A la différence de l'opposition de animé : inanimé (neutre), qui s'exprimait par la différence de forme du nominatif et de l'accusatif, l'opposition du masculin et du féminin s'exprimait par des thèmes différents, et presque exclusivement dans l'adjectif ; elle existait par suite à tous les cas. Au fur et à mesure que les anciennes conceptions indo-européennes se sont perdues, le sens des genres « animé » (masculin-féminin) et « inanimé » (neutre) s'est effacé. Les formes ont subsisté, en perdant la plupart du temps leur signification. Le slave, exprimant d'une manière nouvelle

l'opposition d'animé : inanimé et fléchissant de manières différentes le masculin, le féminin et le neutre, a mis sur un même plan le masculin, le féminin et le neutre : il distingue donc trois genres.

520. — Dans les noms démonstratifs non accompagnés de substantifs ou dans les adjectifs pris substantivement, le masculin désigne un homme, le féminin, une femme, le neutre, des choses ; ainsi *tŭ* signifie « cet (homme) », *ta* « cette (femme) », *to* « cela », et *novyjĭ* signifie « l'(homme) nouveau », *novaja* « la (femme) nouvelle », *novoje* « la (chose) nouvelle ». Là où des êtres sont désignés expressément comme mâle ou comme femelle, ils sont masculins ou féminins, ainsi *ovĭnŭ* « bélier » et *ovĭca* « brebis ». Là où l'on n'insiste pas sur la qualité masculine ou féminine, le neutre peut s'employer même pour des noms d'animaux, ainsi *govędo* « bœuf », et ceci est courant pour les noms d'êtres jeunes du type *otročę* « enfant », *telę* « veau », etc.

Bien que le type en *-a-* soit devenu spécifiquement féminin, les noms slaves en *-a-* désignant des hommes sont masculins : *sluga tŭ* « ce serviteur » ; toutefois, comme le genre masculin ou féminin d'un mot indo-européen — et par suite d'un mot slave — n'est marqué que dans l'adjectif qui l'accompagne éventuellement, et que, dans le pluriel, les démonstratifs et l'adjectif déterminé distinguent le masculin et le féminin seulement au nominatif, il y a de bonne heure tendance à remplacer *slugy ti* « ces serviteurs » par *slugy ty*. En vieux slave, le pluriel *slugy* est traité en principe comme féminin, ainsi J. XVIII, 36 *slugy ubo moję podvidzaly sę byšę* « οἱ ὑπηρέται ἄν οἱ ἐμοὶ ἠγωνίζοντο », si ce n'est que le participe présent ou passé, qui constitue une phrase apposée, peut être au masculin d'après le sens : J. II, 9 *a slugy vědĕxǫ počrŭpŭšei vodǫ* « οἱ δὲ διάκονοι ᾔδεισαν οἱ ἠντληκότες τὸ ὕδωρ » (avec une variante *počrŭpŭšęję* dans Ass.) ; un contraste pareil entre le singulier et le pluriel est de règle en serbe.

En dehors des noms qui désignent expressément des êtres masculins ou féminins, le genre des substantifs ne résulte que de la tradition ; et il y a des noms d'objets ou des noms

abstraits masculins, féminins et neutres, suivant un usage ancien qui n'a plus en slave aucun sens reconnaissable.

Il se trouve ainsi qu'une distinction de forme qui domine toute la déclinaison (voir § 438) est le plus souvent dénuée de signification.

2° *Nombre.*

521. — Les trois nombres, singulier, pluriel et duel, sont conservés.

L'ancien collectif neutre qui, au nominatif-accusatif, jouait le rôle du pluriel neutre et qui figurait aussi près du masculin (voir § 474) apparaît en slave comme un véritable pluriel : v. sl. *iga* est un pluriel. Le slave n'a plus trace de la règle indo-européenne représentée par gr. τὰ ζῷα τρέχει.

En revanche, des collectifs, sentis comme collectifs en slave, tiennent la place de certains pluriels. Le collectif féminin *bratrĭja* (*bratĭja*) sert en slave commun de pluriel à *bratrŭ* (*bratŭ*) « frère », voir § 404. Les collectifs neutres du type *kamenĭje* sont courants au lieu du pluriel de *kamenĭ* « pierre » (voir § 401) ; de même *listŭ* « feuille » est accompagné du collectif *listvĭje* ; etc.

522. — Il y a des mots qui ne s'emploient qu'au pluriel. Le masculin *ljudĭje*, cf. v. h. a. *liuti* « gens », qui traduit en vieux slave le grec λαός « peuple », sert ordinairement dans les langues slaves, sur un modèle germanique, de pluriel à *člověkŭ* « homme » ; en face du féminin v. sl. *dĕti* « enfants » (qui d'ailleurs a pris la place d'un collectif *dĕtĭ* conservé dans le serbo-croate dialectal *dȉjet* et dans la forme élargie **dĕtĭca* du serbo-croate, du bulgare et du slovène), on n'a au singulier que des formes comme le dérivé *dĕtĭštĭ*. — Les noms qui désignent des objets composés de plusieurs parties n'ont souvent ainsi que le pluriel : au féminin, *kŭnjigy* « livre », *gǫsli* « cithare », *jasli* « crèche » ; au neutre : *vrata* « porte » (cf. lit. *vartai*), *usta* « bouche ». Le féminin *dvĭri* « porte » était ainsi *plurale tantum*, comme lit. *dùrys*, lat. *forēs*, arm. *durkh* ; la forme de sin-

gulier *dvĭrĭ*, qui apparait déjà dans des manuscrits des plus anciens textes, est secondaire.

523. — Le duel a gardé dans les plus anciens textes slaves un emploi rigoureux ; il en est de même en sorabe moderne, et des parlers slovènes le présentent encore presque dans sa rigueur. Il sert toutes les fois que le nom de nombre « deux », sous la forme *dŭva* ou sous la forme *oba*, est indiqué, et aussi toutes les fois qu'il est connu qu'il est question de deux objets, soit que ces objets soient naturellement pairs, comme *rọcě* « les (deux) mains », *oči* « les (deux) yeux », soit que le contexte ou la situation indique la dualité. En dehors du sorabe et du slovène, les vestiges du duel abondent dans les langues slaves et leurs parlers. Le polonais littéraire a des restes du duel dans les noms d'organes pairs, ainsi *ręce* « les mains », gén.-loc. *rękụ* (et gén. *rąk*), dat.-instr. *rękoma* (et dat. *rękom*, instr. *rękami*) ; le serbe a encore, de *nòga* « pied », *rúka* « main », les formes *nȍgū*, *rùkū*, qui servent de génitifs pluriels ; etc. ; mais ces formes sont senties comme des pluriels, non comme des duels, et, sur le modèle des génitifs *očíju*, *ušíju* de *oči* « yeux », *uši* « oreilles », le serbe a donné par exemple au pluriel *prsi* « poitrine » le génitif *pr̀sijū*.

Une circonstance spéciale a permis à certaines formes du duel slave de se maintenir, en perdant leur sens de duel. Tandis que les noms de nombre fléchis « un, deux, trois, quatre » sont restés des adjectifs normalement fléchis (et dont la flexion a été indiquée ci-dessus à propos des divers types), suivant l'usage indo-européen, les noms de nombre de « cinq » à « dix » qui, en indo-européen, étaient non fléchis, ont été remplacés par des substantifs abstraits *pętĭ* « cinquaine », *šestĭ* « sizaine », *sedmĭ* « septaine », *osmĭ* « huitaine », *devętĭ* « neuvaine », qui sont des thèmes en *-ĭ-*, et *desętĭ* « dizaine » (et par suite dans tous les noms de dizaines), qui est un thème consonantique ; le nom de nombre « cent », *sŭto*, est aussi un substantif ; le nom dont le nombre est indiqué se met alors au génitif pluriel. Quand le duel a commencé de sortir de l'usage, il a dû d'abord se maintenir mieux près du nom de nombre « deux »

qu'à l'état isolé ; dès lors l'*a* du nominatif-accusatif masculin duel *dŭva vlĭka* « deux loups », se trouvant à côté de *pętĭ vlĭkŭ* « cinq loups », a paru identique au génitif singulier ; on a eu l'impression d'une forme particulière du pluriel, pareille au génitif singulier, servant près du nom de nombre fléchi *dŭva*, et l'on a tendu à employer cette forme spéciale du pluriel après les deux noms de nombre fléchis au pluriel ; d'où, en russe et en serbo-croate, l'emploi des formes du type *vlĭka* près de « trois » et « quatre », et même, en bulgare, près de tous les nombres. C'est l'un des plus beaux exemples que l'on ait d'un développement parallèle indépendant dans les dialectes qui offraient les mêmes conditions. Les féminins, dont la forme de nominatif duel ne concordait pas avec celle du génitif singulier, ont été traités diversement en russe et en serbo-croate.

L'emploi d'anciennes formes du duel avec valeur de pluriel dans les conditions spéciales qui viennent d'être indiquées a eu pour conséquence que la désinence *-ma* du datif-instrumental duel est devenue usuelle au pluriel en serbo-croate.

Ainsi la catégorie du duel a disparu sur presque tout le domaine depuis le moyen âge ; mais des formes du duel ont partiellement subsisté.

3° *Cas.*

524. — Sauf celles du génitif et de l'ablatif, qui ont été confondues, le slave a gardé toutes les distinctions casuelles de l'indo-européen. Étant donné que la caractéristique des divers cas diffère suivant le nombre et très sensiblement suivant les types de déclinaison, les cas ne sont définis que par la parité d'emploi de certaines formes. Par exemple, *vlĭka, ženy, domu, vlĭkŭ, ženŭ, togo, těxŭ, mene* ont les mêmes emplois ; c'est cette unité d'emploi qui seule définit le génitif (ou plutôt le génitif-ablatif) slave. Et ainsi de tous les cas.

Dans l'ensemble, les formes casuelles ont conservé en slave la valeur qu'elles avaient en indo-européen. La princi-

pale innovation consiste, comme partout, en ce que les cas sont souvent unis à des prépositions qui en déterminent la valeur. Tous les noms qui indiquent le lieu où un procès a lieu, vers qui il est dirigé, d'où il provient, avec qui il se fait sont précédés de prépositions. En revanche, à côté de ces emplois « concrets » où une préposition est nécessaire, les sens abstraits ne comportent aucune préposition : l'instrumental sans préposition indique la manière dont un procès se réalise, tandis que l'instrumental avec *sŭ* indique l'accompagnement. Le rôle nouveau des prépositions étant une fois reconnu, il demeure que les cas slaves ont chacun une valeur propre, qu'ils s'emploient souvent sans préposition, et que la conservation claire de presque toutes les distinctions de cas indo-européennes permettant le maintien d'un ordre de mots libre commande la structure de la phrase slave.

L'emploi des cas ne se laisse pas ramener à des formules simples ; car les cas n'expriment pas des catégories logiques, comme le nombre par exemple, ni des catégories concrètes, comme le genre, dans la mesure du moins où les genres ont gardé une valeur définie. Les formes casuelles marquent le rôle des noms ou groupes de noms dans les phrases.

Souvent on ne peut définir le rôle du cas que par rapport à certains mots, et non d'une manière générale. On dit alors qu'il y a « rection » d'un mot par un autre ; l'introduction de la « rection » montre que, malgré leur remarquable persistance, les cas tendent à perdre beaucoup de leur valeur propre, même en slave. Le fait que *bojǫ sę* se construit avec le génitif est une simple survivance : un sens propre du génitif-ablatif n'y est plus perceptible. Le fait que le datif se construit avec *xotěti* de manière fréquente indique un affaiblissement de la valeur du datif. D'une manière générale, le développement de la « rection » atteste une dégradation déjà prononcée de la valeur de la flexion casuelle.

Au fur et à mesure que l'emploi des prépositions et la « rection » se développent, les formes casuelles deviennent moins utiles. Les parlers slaves du Sud, qui ont été en par-

tie propagés dans des populations balkaniques parlant auparavant d'autres langues, ont tendu ainsi à restreindre le nombre des formes casuelles. Cette tendance, sensible en serbe, a abouti en bulgare à une suppression presque totale de la flexion casuelle, et, par suite, à un changement du caractère de la langue.

La théorie de l'emploi des cas est l'une des parties les moins nettes de la théorie de l'emploi des formes, qui, elle-même, est l'une des parties les moins arrêtées de la grammaire des anciennes langues indo-européennes.

Nominatif.

525. — Le nominatif était en indo-européen, et il est demeuré en slave, le cas qui indique le sujet et tout ce qui se rapporte au sujet : apposition ou, dans les phrases nominales, prédicat, ou, dans les phrases verbales, prédicat nominal apposé au verbe, ainsi dans le tour *onŭ pade nicĭ* « celui-là est tombé le visage contre terre ».

Vocatif.

526. — Le vocatif est le cas auquel se mettent les noms qui servent à interpeller. Le vocatif n'est distinct du nominatif qu'au singulier ; une différence d'accentuation qui a existé au pluriel et au duel, d'après le témoignage du védique, se retrouve en serbe. D'autre part, l'adjectif déterminé ne se prêtait pas à avoir un vocatif, puisque les démonstratifs n'en ont pas. Il est résulté de là une tendance à éliminer le vocatif, qui, par suite du sens, ne figure guère du reste que dans la déclinaison des noms de personnes. Cette tendance a abouti en grand russe, où le vocatif ne subsiste plus à l'état de cas distinct.

Accusatif.

527. — L'accusatif, dont la forme se confond souvent avec celle du nominatif, à savoir au masculin singulier,

au féminin pluriel, au neutre singulier et pluriel, sert avant tout à exprimer le complément direct. Comme, au singulier, le nominatif et l'accusatif se sont confondus dans les masculins, on a vu que, pour les noms masculins de personnes où la distinction du « sujet » et de l' « objet » est importante, et particulièrement nécessaire dans une langue à ordre des mots libre comme le slave, on a recouru de bonne heure, pour exprimer l'accusatif, à la forme du génitif (voir §§ 439, 470, 499). Cet usage, surprenant au premier abord, n'est en aucune manière un emploi du génitif au lieu de l'accusatif: il s'agit de formes qui servent, au besoin, d'accusatifs. Limité d'abord aux cas où le nominatif et l'accusatif se confondaient, cet usage s'est étendu par la suite, notamment au pluriel. Il est résulté de là la distinction d'un genre animé et d'un genre inanimé qui n'ont d'expression distincte qu'à l'accusatif. — Un prédicat se rapportant à un complément direct est à l'accusatif: v. sl. *proroka iměaxǫ i* « ils le tenaient pour un prophète » (*proroka* au génitif-accusatif puisqu'il s'agit d'un nom de personne); *kŭto mę postavi sǫdijǫ* « qui m'a établi juge ? ».

L'accusatif servait à indiquer le but vers lequel se dirige un mouvement (question *quō*). En slave, les accusatifs de cette sorte n'existent pas à l'état isolé ; ils sont toujours précédés de prépositions, telles que v. sl. *vŭ* « dans », *na* et *nadŭ* « sur », *podŭ* « sous », *prědŭ* « devant », *o* (*obĭ*) « vers, autour », *za* « derrière ». Quand il s'agit d'un mouvement vers, toutes ces prépositions sont accompagnées de l'accusatif.

L'accusatif exprimait aussi en indo-européen l'extension dans l'espace et dans le temps. De là vient sans doute l'usage, propre au slave, d'indiquer au moyen de l'accusatif le moment où quelque chose se fait, ainsi v. sl. *dĭnĭ-sĭ* « ce jour-ci, aujourd'hui ». En ce sens, en dehors d'expressions fixées, l'accusatif est le plus souvent accompagné d'une préposition telle que v. sl. *vŭ* « dans », ou encore *po*.

En dehors de ces trois emplois, qui sont normaux, il n'y a que des survivances d'autres fonctions, du reste peu claires,

qu'a pu avoir l'accusatif indo-européen. On rencontre notamment des adjectifs neutres, comme *prŭvoje* « en premier lieu », *kako* « comment », *čĭto* « en quoi », etc.

Avec des prépositions de formation proprement slave et qui sont des formes casuelles fixées en slave même, comme v. sl. *mimo* « à travers », *črěsŭ* « au delà de », on emploie l'accusatif sans que le terme d'un mouvement soit indiqué.

Génitif-ablatif.

528. — Le départ entre les emplois de génitif et d'ablatif est encore possible presque partout, quoique les formes soient confondues en partie depuis l'indo-européen (cf. § 451).

En tant qu'il représente l'ancien ablatif, le génitif-ablatif slave indique le point de départ d'un mouvement. Au sens propre, il est toujours accompagné de prépositions telles que v. sl. *is, iz* (sl. commun **jĭs, jĭz*) « de », *otŭ* « de », *sŭ* « en partant de », *u* « d'auprès de ». Le génitif avec *do* « jusqu'à » tient à ce que les préverbes-prépositions signifiant « jusqu'à » en indo-européen étaient accompagnés de l'ablatif.

Dans certains groupements particuliers où le sens de point de départ n'est plus net, l'ancien ablatif s'est maintenu en slave sans être accompagné de prépositions. Ainsi, de même que skr. *bháyate* « il craint » est accompagné de l'ablatif, le slave *bojǫ sę* « je crains » se construit avec le génitif-ablatif. De même l'ablatif qui indiquait le terme de comparaison avec un comparatif est maintenu en slave : v. sl. *bolje poveľěnajego* « plus grand que ce qui est commandé ». Ce ne sont que des survivances ; le sens de « séparation » n'est plus nettement sensible en slave dans ces emplois spéciaux.

Les emplois du génitif indo-européen se groupent en deux séries : d'une part, le sens partitif, d'autre part, le complément du substantif.

Les anciens emplois du type partitif ont laissé beaucoup de traces en slave. Le sens partitif est encore sensible dans

quelques cas, ainsi près d'interrogatifs, comme v. sl. *kŭto těxŭ trĭjĭ* « qui de ces trois ? » ou près de verbes qui signifient « avoir, prendre », ainsi v. sl. *vŭkusi vina* « il a goûté du vin ». Beaucoup de verbes se construisent ainsi avec le génitif. Le plus souvent, il n'est pas possible en slave même de mettre en évidence le sens partitif, et il ne s'agit que de survivances d'usages indo-européens, ainsi avec les verbes signifiant « écouter », v. sl. *glasa mojego slušajǫtŭ* « ils écoutent ma voix ».

C'est au type partitif que se rattache l'usage fait du génitif dans les phrases négatives, où il joue le rôle de complément direct : v. sl. *ne vŭlivajǫtŭ vina nova vŭ mĕxy vetŭxy* « ils ne versent pas de vin nouveau dans de vieilles outres ». Un exemple comme celui-ci montre comment on a pu passer de l'emploi partitif à l'usage fixé à la fois en slave et en baltique qui consiste à se servir du génitif pour exprimer le complément direct dans les phrases négatives. Ce qui montre qu'il faut partir de la valeur partitive, c'est que *ničĭto(-že)* s'emploie encore couramment en vieux slave comme complément direct ; la règle générale a fini par entraîner l'emploi du génitif *ničeso(-že)*, *ničĭso(-že)*.

Le génitif des noms de temps accompagnés d'un adjectif employé pour indiquer qu'une action a lieu à un moment d'une certaine période de temps est aussi un ancien génitif partitif, ainsi v. sl. *togožde lĕta mĕsęca dekębrja* « cette même année, au mois de décembre ». On notera l'emploi adverbial de *večera* dans la forme accessoire, devenue adverbe : *vĭčera* « hier » (littéralement « à un moment du soir »).

Le génitif indo-européen était le cas auquel se mettait le complément des substantifs, le sens particulier dépendant du sens des noms groupés ensemble et par suite variant de groupe à groupe. Mais un complément nominal de cette sorte était souvent exprimé par un adjectif dérivé, ainsi par exemple en grec, dans le dialecte éolien, d'où vient le type des tours homériques tels que βίη Ἡρακληείη. En slave, ce procédé est de règle absolue pour tous les noms d'êtres animés ou d'objets qu'on peut considérer comme des êtres

individuels, ainsi le « ciel » ou la « terre » : la « maison de Pierre » se dira, non comme en latin, *domus Petri,* mais v. sl. *domŭ Petrovŭ* ; le « fils de Dieu » se dira *synŭ božiji* ; le « royaume des cieux » se dit *cěsarĭstvo nebesĭskoje* et des « oiseaux du ciel » *pŭticę nebesĭny*. En pareil cas, le vieux slave ne recourt au génitif que si le complément est accompagné d'une détermination, ainsi *synŭ boga vyšĭnjajego* « le fils du Dieu haut » ; on dit aussi *synŭ jego* « son fils ». Le génitif sert si bien à indiquer la possession qu'il est prédicat dans des cas tels que : *tacěxŭ jestŭ cěsarĭstvo božije* « à de tels (hommes) est le royaume de Dieu ». Et les noms de choses ou les noms abstraits admettent toujours d'être au génitif, même s'ils ne sont accompagnés d'aucune détermination, par exemple *žizni i sŭmrŭti vlastĭ* « droit de vie et de mort ». Mais les génitifs isolés de cette sorte ne sont pas fréquents.

C'est au génitif complément de nom que se rattache l'emploi du génitif avec des formes nominales fixées, comme *togo radi* « à cause de ceci », cf. v. perse *avahya-rādiy* « à cause de ceci ».

Il serait vain de vouloir classer tous les exemples ; beaucoup d'emplois sont isolés, et d'origine obscure. On ne sait pourquoi le complément du supin est au génitif. Le complément des noms de nombre abstraits est au génitif : *pętĭ xlěbŭ* « une cinquaine de pains = cinq pains » ; s'agit-il ici d'un simple complément de *pętĭ* ou d'un partitif ?

Datif.

529. — Le datif a conservé son usage ancien qui était d'indiquer la destination : v. sl. *damĭ jemu* « je lui donnerai » ; *byxŭ ponošenĭju* « ἐγενήθην ὄνειδος » ; etc.

L'indication de la destination est souvent renforcée par la préposition *kŭ* (*kŭn-* devant l'enclitique *jemu, jeji, jimŭ*) qui correspond à skr. *kám* : v. sl. *glagoljǫ jemu* et *glagoljǫ kŭ njemu* « je lui dis ».

L'usage du datif s'est fixé auprès de certains verbes dont le complément se met à ce cas, ainsi v. sl. *xotěti* « vouloir »,

pomošti « aider », *podobati* « ressembler » ; de même auprès de certains adjectifs comme *podobĭnŭ* « semblable ». Ainsi l'on a : v. sl. *milosti xošto a ne žrŭtvě* « je veux la bonté, et non le sacrifice ».

Le datif, indiquant la destination, se prête à marquer l'attribution, et, par suite, la possession. Dès l'indo-européen, les datifs atones représentés par skr. *me*, *te*, hom. μοι, τοι, οἱ avaient pris à peu près la valeur de génitifs indiquant la possession, et l'on peut les appeler des génitifs-datifs. Les représentants slaves *mi*, *ti*, *si* de ces pronoms expriment la possession. Aussi le slave, qui évite l'emploi du génitif indiquant la possession, recourt souvent au datif pour remplacer le génitif complément de nom : pour « le sel de la terre », on trouve v. sl. *solĭ zemli*, et pour « le roi de la gloire (ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης) », *cěsarjĭ slavě*.

Sauf avec *kŭ*, le datif ne s'emploie guère avec des prépositions. Toutefois, *po* suivi du datif marque le lieu le long duquel il se passe quelque chose : v. sl. *plavati po morju* « naviguer sur mer ».

Locatif.

530. — Le locatif indique le lieu (ou le temps) où se produit un mouvement. En vertu du principe posé § 524, il ne subsiste généralement pas à l'état isolé. Comme l'accusatif et le génitif-ablatif employés avec valeur locale, il est accompagné des prépositions : *vŭ* « dans », *na* « sur », *o* (*ob*) « autour », *pri* « auprès ». Si le verbe de la phrase est précédé d'un préverbe, le locatif peut n'avoir pas de préposition auprès de lui : v. sl. *naležati emĭ* « être couché près de lui ». On a vu § 527 que, en slave, l'accusatif avec préposition a pris dans une large mesure la place du locatif pour marquer le temps où se produit quelque chose ; le locatif ne subsiste alors qu'avec un démonstratif.

Le locatif sans préposition ne subsiste que dans quelques cas fixés : dans des formes adverbiales, comme v. sl. *vrŭxu* « en haut » (d'après quoi l'on a fait *dolu* « en bas », littéralement « dans la vallée », du thème en *-o- dolŭ* « vallée »),

gorě « en haut » (littéralement « sur la montagne »), *polu nošti* « à minuit » (« au milieu de la nuit »), *kromě* « en dehors » (littéralement « au bord »), *zimě* « en hiver », *utrě* « le matin », etc. La présence d'un démonstratif facilite le maintien du locatif sans préposition, ainsi v. sl. *semi městě* « en cet endroit-ci », *tomi časě* « en ce temps », slavon *onomi dĭne* (s. *onomádne*, r. *namédni*) « l'autre jour », etc.

Le locatif sans préposition se trouve isolément près de quelques verbes : v. sl. *viseti vyji* « être suspendu au cou », *kosnǫti sę jemi* « le toucher ». Il n'y a plus ici qu'un fait de « rection » (cf. § 524).

Instrumental.

531. — L'instrumental indique avec qui ou avec quoi se fait une action, donc accompagnement, instrument, moyen.

En tant qu'il indique l'accompagnement, il est presque toujours précédé d'une préposition, ainsi *sŭ tobojǫ* « avec toi » ; on trouve aussi l'instrumental avec *za* « derrière », et *prědŭ* « devant », *nadŭ* « au-dessus de », *podŭ* « au-dessous de ». Dans ces noms, l'instrumental se trouve parfois sans préposition s'il est groupé avec un adjectif : *vĭsěmi domomi* « avec toute la maison ».

L'instrumental seul indique le moyen ou l'instrument : v. sl. *nožemi udariti* « frapper avec un couteau » ; *rěkami tešti* « couler en ruisseaux », *straxomi velĭjemi bojati sę* « craindre avec une grande terreur », etc. Il sert notamment de complément à un verbe passif : *větromi dvižemŭ* « agité par le vent » (si le complément est un nom de personne, on le met souvent au génitif-ablatif précédé de *otŭ* ; cf. l' « ablatif » latin avec *ā*). C'est à ce groupe d'emplois que se rattache l'instrumental indiquant l'extension dans le temps, ainsi v. sl. *noštĭjǫ* « de nuit » (c'est-à-dire « par la nuit ») ; et le passage par un lieu (question *quā*), ainsi v. sl. *minǫti pǫtĭmi tĕmi* « παρελθεῖν διὰ τῆς ὁδοῦ ἐκείνης », *gorojǫ běžitŭ* « διὰ τοῦ ὄρους φεύγει ».

En russe et dans les dialectes occidentaux, il s'est déve-

loppé un usage original de l'instrumental, servant de prédicat pour indiquer une qualité, un état transitoire du sujet : r. *on byl soldatom* « il a été soldat », etc. Les dialectes du Sud, y compris le vieux slave, n'ont cet emploi que dans une faible mesure, ou l'ignorent.

Adverbes.

532. — Les adverbes continuent, pour une part, des adverbes indo-européens ; ils sont souvent des formes casuelles fixées à date plus ou moins ancienne.

Le type le plus sûrement ancien est celui des adverbes en *-de* indiquant le lieu où quelque chose se fait : v. sl. *kŭde* « où » répond à skr. *kúha* (de **kúdha*), gāth. *kudā* ; cet adverbe s'analyse en **kŭ-* répondant à véd. *kú*, gāth. *kū*, lit. *ku-r̃*, arm. *u-r*, lat. *u-bī* (cf. *nē-cubi*), etc., et un élément suffixal **-dhe*, qui se retrouve par exemple dans skr. *ihá*, prākr. *idha*, v. pers. *idā* « ici » et skr. *sahá*, v. perse *hadā* « ensemble ». Sur le modèle de *kŭde*, on a fait en slave *onŭde* « là », *sĭde* « ici » (*ĭ* issu de *ŭ* après *ś*, voir § 504), **ovŭde* « là » (pol. *ówdzie*, etc.), **jĭde* (*ide*) « où », etc.

Les adverbes qui indiquent d'où l'on vient et où l'on va sont moins clairs. On a d'une part *kǫdu* et *kǫdě* « par où, d'où », *tǫdu* et *tǫdě* « par là, de là », etc., et de l'autre *kamo* « où » (lat. *quō*), *tamo* « là » (lat. *eō*), etc. L'élément *kǫ-*, *tǫ-* de *kǫdǫ*, etc., et à rapprocher de la forme nasale de lat. *unde*, *inde*, etc., et la dentale se retrouve dans le type lat. *unde* et le type gr. πόθεν ; les finales *-ǫ* (et avec dissimilation *-u*) et *-ě* de *kǫdǫ* (*kǫdu*), *kǫdě* sont obscures. Quant au type *kamo*, *tamo*, on l'a souvent rapproché du type gr. τῆμος (τᾶμος) « autant que » ; mais le sens est différent ; aucun adverbe de la question *quō* n'est de cette forme, hors du slave.

533. — Les adverbes de temps forment un groupe net, mais dont la constitution est purement slave. En vieux slave, ces adverbes sont de la forme *kogda* et *kŭgda* « quand », *togda* et *tŭgda* « alors », etc. La forme à *o* est la plus ancienne des deux ; car du thème du relatif *je-*, on n'a que

jegda « quand ». Comme, en slave commun, le groupe de gutturale plus dentale ne subsiste pas (voir § 136), il est clair que le type *kogda* est secondaire. Dans le tour v. sl. *to goda* « à ce moment », *goda* est le génitif de *godŭ* ; comme les mots accessoires sont sujets à des abrègements particuliers, on coupera donc **ko-g(o)da*, **to-g(o)da*, etc. Quant au premier élément *ko-*, *to-*, etc., de ces juxtaposés, ce n'est pas le nominatif-accusatif singulier neutre : *ko-* ne sert pas de neutre en slave. L'indo-européen avait des adverbes de temps du type lat. *quom* (*cum*), *tum*, osque *pún*, *pon*, ombr. *enom* « alors », got. *hwan*, *þan* ; v. sl. *ko-*, *to-* représentent ce type ancien. Quant à la différence de *kogda* et de *kŭgda*, elle s'explique par les deux traitements de sl. *o* en syllabe finale (voir § 164) : *ko-* est la forme prise par l'ancien **kon* en prononciation lente et soignée, et *kŭ* la forme prise par ce même **kon* en prononciation rapide et négligée. Le russe a aussi le type *kogdá* ; il est probable qu'une forme comme s. *kàda* (ancien *kŭda*) est une simplification de **kŭgda* (**kŭgŭda*) ; *nikŭda(-že)* « jamais » se trouve déjà dans le Suprasliensis. Un vieux texte bulgare a le type *kod(ŭ)ga* (de *kogda*), d'où le type actuel *kogá*.

534. — Le nominatif-accusatif neutre des adjectifs fournit des adverbes à peu près librement : ainsi v. sl. *gorĭko* « amèrement », *drevlje* « plus anciennement », *mŭnogo* « beaucoup », etc. ; c'est ainsi qu'on obtient des adverbes tels que *kako* « comment », *tako* « ainsi », *sice* « de cette manière », etc. Mais ces mêmes adjectifs fournissent également des adverbes qui sont d'anciens instrumentaux ; il y a des instrumentaux pluriels clairs, comme v. sl. *maly* « peu », *pravy* « d'une manière droite, juste » ; ce type est courant, surtout dans les adjectifs en *-ĭskŭ*, ainsi *mǫžĭsky* « d'une manière mâle », *rumĭsky* « en romain » ; il y a aussi des adverbes en *-ĭmi*, comme *boljĭmi* « plus », *mĭnjĭšĭmi* « moins », *velĭmi* « beaucoup, très », *kolĭmi* « combien ». On trouve aussi un type en *-ĭma*, qui a l'aspect de l'instrumental duel, ainsi v. sl. *tolĭma* « tant », *jelĭma* « puisque » (conj.). L'opposition du type *pravy* et du type *tolĭmi*

(*tolĭma*) restitue une opposition entre une flexion en *-o-* et une flexion en *-ĭ-*, disparue dans les adjectifs (voir § 379) ; le flottement *-ĭmi* : *-ĭma*, tout à fait indépendant du nombre, atteste que la finale du type ancien en *-ĭ-* n'était plus qu'une caractéristique adverbiale. Les adverbes de manière en *-ě*, comme v. sl. *dobrě* « bien », *ljutě* « cruellement », qui sont la principale formation dans certaines langues, notamment en polonais, doivent être en partie d'anciens instrumentaux singuliers en **-ē*, comme les adverbes latins en *-ē*, tels que *uērē* (et *bene* avec abrègement de la finale) ; voir § 473. En un sens spécial, on trouve des instrumentaux féminins : *jedĭnojǫ* « une fois », *vŭtoricejǫ* « pour la seconde fois », *tŭčijǫ* « seulement » (à côté de *tŭkŭmo*, même sens), etc. Enfin il existe, en regard des adjectifs, un autre type d'adverbes dont l'origine est tout à fait obscure, les adverbes en *-ĭ*, tels que *prěmĭ* « droit » (à côté de *prěmo*), *pravĭ* « d'une manière droite, vraie » (à côté de *pravy*), *sugubĭ* « doublement » (de *sugubŭ* « double »), etc. La variété des formes d'adverbes ressort de cas tels que le type : *kolĭ, koli, kolě, kolĭmi* « combien » ; *tolĭ, toli, tolě, tolĭmi, tolĭma* « autant », etc.

535. — Beaucoup de locatifs sont employés adverbialement, ainsi *vŭně* « en dehors » (à côté de l'accusatif *vŭnŭ* « dehors » à la question *quō*), *vrŭxu* « en haut », *gorě* « en haut » (voir § 530) ; *lani* « l'année dernière » est un locatif de thème en *-ĭ-* et représente **ol-ni*, où *ol-* est un ancien démonstratif de l'objet éloigné, cf. v. lat. *olle*, et où *-ni* est le locatif d'un thème **en-* « année » ; *mežду* « entre » est le locatif duel de *mežda* « limite » (cf. skr. *mádhyaḥ*, lat. *medius*, gr. μέσος), cf. arc. μεσουν. Le locatif *doma* « à la maison » représente un type de locatif aboli en slave (voir § 477). — Le génitif-ablatif fournit aussi des adverbes, comme *vičera* « hier », génitif de *večerŭ* « soir » (avec une altération vocalique due au caractère accessoire du mot). — Il y a adverbe par exemple là où il y a des locatifs sans préposition, comme dans *gorě* « en haut » (*vŭ* étant nécessaire près du substantif signifiant « montagne » : *vŭ gorě* « dans la montagne »), ou bien là où un génitif est employé

d'une manière qui ne répond à aucun usage slave de l'époque historique, comme dans *vičera* « hier ».

536. — Certains adverbes sont obtenus par union d'une préposition et d'une forme casuelle, ainsi v. sl. *vyinǫ* « toujours » (littéralement « en un », *vŭ* + **jĭnǫ*), *sŭprosta* « absolument » (*sŭ* + le génitif de *prostŭ* « simple »), *po srědě* et *po srědu* « au milieu » (*srědě* loc. sing. ; *srědu* loc. duel), *bespręstani* « sans interruption », etc.

537. — La variété des adverbes est extrême, et il s'en fixe constamment de nouveaux. Il n'y a d'ailleurs pas de limite précise entre un adverbe et un cas de substantif qui tend à se fixer. On peut parler d'adverbe à coup sûr là où la forme casuelle n'existe plus, comme dans le type *dobrě, doma*, ou bien là où le mot prend un sens spécial, comme dans *vičera* « hier », ou enfin là où le nom n'existe plus isolément, comme dans *vŭn-ǫtrĭ* « à l'intérieur ».

LA PHRASE

538. — Rien n'est intervenu qui ait entraîné en slave une transformation essentielle du type de phrases indo-européen. Comme les mots indo-européens, les mots slaves sont des touts qui indiquent à la fois le sens et le rôle du mot dans la phrase. Sans conserver l'expression de toutes les nuances grammaticales que connaissait l'indo-européen, le slave a gardé en particulier tous les cas grammaticaux de la flexion nominale, si bien que le rôle des noms dans la phrase continue d'être marqué par les formes casuelles. Dès lors l'ordre des mots n'a jamais une valeur grammaticale, et il ne sert qu'à des fins expressives ; pour les mots principaux, il y a des ordres habituels, il n'y en a pas de nécessaires. Tandis que la phonétique et la morphologie ont subi des changements profonds, la structure de la phrase a donc peu varié entre l'indo-européen, le slave commun et la période ancienne et même la période moderne des diverses langues slaves. On pourra se borner à un petit nombre d'observations pour montrer combien peu le slave a innové de ce côté.

Sans doute, les outils de la phrase, relatif, conjonctions, ont été en grande partie renouvelés. Mais il n'y a là rien de surprenant : les autres langues indo-européennes, et même les plus anciennement attestées, ont procédé de même. Ce sont des innovations de vocabulaire, non des innovations de syntaxe.

Toutefois, il ne faut pas s'exagérer l'archaïsme du type slave. Le type appositionnel qui caractérisait éminemment la phrase indo-européenne devient moins constant, moins

net, et l'autonomie de chaque mot tend à s'atténuer. La réduction universelle des participes anciens à des gérondifs montre cette altération. La création de l'adjectif déterminé, qui porte une marque de détermination valable pour le groupe formé par le substantif et l'adjectif épithète, atteste une tendance à constituer des groupes nominaux à l'intérieur de la phrase.

I. — Phrase nominale et phrase verbale.

539. — La distinction tranchée du nom et du verbe est l'un des principes dominants du type indo-européen ; elle s'est maintenue en slave, à ceci près que nombre de formes verbales comportent un élément de caractère nominal (voir § 281 et suiv.) ; mais, comme les formes nominales en *-lŭ*, *-la*, *-lo* sont pleinement entrées dans la conjugaison et se construisent parallèlement à des présents, la distinction du nom et du verbe garde sa netteté. Il y a par suite deux sortes de phrases, celles dont le prédicat est un verbe à forme personnelle, et celles dont le prédicat est une forme de caractère nominal. Les phrases verbales n'appellent pas de remarques.

Quant aux phrases nominales, elles peuvent comporter ou non une copule pour relier le prédicat nominal au sujet. En indo-européen, la copule est une forme verbale, le verbe qu'on appelle verbe « être ». L'emploi de la copule était de rigueur là où le verbe « être » devait être à un temps et à un mode autre que le présent de l'indicatif; le verbe « être » peut aussi exprimer la 1re ou la 2e personne, le cas échéant, si l'on n'insiste pas sur la personne et que par suite on ne recoure pas à un pronom personnel. Là où la personne est autrement exprimée, et en particulier s'il s'agit d'une 3e personne du présent de l'indicatif, le verbe « être » est superflu, et, en fait, il ne figure souvent pas en indo-européen, à en juger notamment par l'indo-iranien ancien et le grec ancien ; la phrase nominale est alors *pure*.

La phrase nominale pure n'est plus usuelle dans la plu-

part des langues slaves. Le vieux slave la présente quelquefois pour traduire des phrases grecques sans verbe « être », ainsi Mt. VII, 13 *prostrana vrata i širokŭ pǫtĭ* « πλατεῖα ἡ πύλη καὶ εὐρύχωρος ἡ ὁδός » ; mais il arrive que, même là où le grec ne l'a pas, le verbe « être » est ajouté par le traducteur, ainsi Mt. XV, 28 *velĭe estŭ věra tvoě* « μεγάλη σου ἡ πίστις » ; et, dans les cas où le verbe « être » est inutile, il figure dans la phrase slave si le grec n'offre pas de modèle sans verbe « être » à calquer : Mt. VII, 3 τὴν ἐν τῷ σῷ ὀφθαλμῷ δοκὸν οὐ κατανοεῖς est traduit *brŭvĭna eže estŭ vŭ oče tvoemĭ ne čjueši*. Une seule langue a largement développé la phrase nominale pure, le russe, où, à l'indicatif présent, il n'y a pas de verbe « être », et où, dans la mesure où l'ancien *jestĭ* est conservé au présent, il sert seulement à indiquer l'existence.

II. — Phrases affirmatives, négatives et interrogatives.

540. — En indo-européen, la négation s'exprime par un mot autonome **ne* (skr. *ná*, got. *ni*, lat. *nĕ-*, etc.) qui s'est exactement conservé dans sl. *ne*. La négation prohibitive attestée par skr. *mā́*, iran. *mā*, arm. *mi*, gr. μή n'existe que dans une partie du domaine indo-européen ; elle est inconnue du slave, qui recourt simplement à *ne* ou à une forme renforcée de *ne*, à savoir *ni*.

Le slave offre deux innovations (voir *Revue des Études slaves*, VIII, pp. 171 et suiv.).

D'abord, la négation y est étroitement liée au mot sur lequel elle porte, et en particulier au verbe ; l'*e* final de *ne* s'est même contracté avec l'*e* initial de *jestŭ* « il est », pour donner v. sl. *nĕstŭ* « il n'est pas ». Dans les cas où il y a une particule qui se place normalement après le premier mot autonome de la phrase, elle ne peut tomber après la négation : une phrase où la négation porte sur *oba* « les deux », comme dans l'Évangile, L. VI, 39, peut commencer par *ne oba li*, mais non par *ne li oba*. Dans L. VI, 44 le grec οὐ γὰρ ἐξ ἀκανθῶν συλλέγουσιν est traduit par *ne otŭ*

trŭnič bo česǫtŭ, avec un ordre de mots autre, bien que le traducteur s'attache en principe à garder l'ordre des mots du texte grec. La négation est souvent devenue un élément proclitique, ce qu'elle n'était pas en indo-européen.

En second lieu, la phrase négative a ce caractère propre que le complément direct y est mis, non à l'accusatif, mais au génitif (voir § 528). Cet usage du génitif donne aux phrases négatives un aspect spécial. Le sentiment que le complément direct est un génitif dans une phrase négative est si fort en slave qu'il s'étend, par une sorte de contamination, à des phrases qui dépendent de phrases négatives, à des phrases infinitives par exemple, ainsi Mt. XV, 26 *nĕstŭ dobro otęti xlěba čędomŭ* « οὐκ ἔστιν καλὸν λαβεῖν τὸν ἄρτον τῶν τέκνων ».

La négation *ne* est faible. Elle a été élargie par une particule, peut-être identique au mot *i* « encore, et aussi », et le slave a *ni* qui équivaut à gr. οὐδέ; par exemple L. VII, 7 διὸ οὐδὲ ἐμαυτὸν ἠξίωσα est traduit par *těmi že ni sebe dostoina sŭtvorixŭ*; on a L. XXIII, 14 *ne obrětŭ ni edinoję že... viny* « οὐθὲν εὗρον... αἴτιον ». On est tenté de rapprocher lit. *neī* « pas même » et skr. *nét*, zd *nōiṭ*, lat. *nī*, got. *nei*. De même que, en lituanien, *neī* répété sert à rendre « ni », en slave *ni* a ce sens de « ni » : Mt. VI, 26 *ne sějǫtŭ ni žĭnjǫtŭ ni sŭbirajǫtŭ vŭ žitĭnicǫ* « οὐ σπείρουσιν οὐδὲ θερίζουσιν οὐδὲ συνάγουσιν εἰς ἀποθήκας ». C'est *ni*, renforcé par la particule *že* (voir § 556 ; cf. l'emploi de *-hun* dans got. *ni ains-hun*) qui s'unit aux indéfinis pour exprimer les notions de « personne » : *nikŭto-že*, et de « rien » : *ničĭto-že*, etc. (et de même *ni jedinŭ že* « aucun »), cf. lit. *niēkas* « personne », zd *naēčiš* « personne ». Ces expressions se suffisaient à elles-mêmes. Mais, comme la négation *ne* tend à faire corps avec le verbe sur lequel elle porte, on observe une tendance générale à mettre *ne* près du verbe, même à côté de *nikŭtože*, *ničĭtože*, etc. ; ainsi L. V, 5 *ne jęsomŭ ničesože* traduit οὐδὲν ἐλάβομεν.

541. — Pas plus que les phrases négatives, les phrases interrogatives ne semblent avoir eu en indo-européen de formes propres. L'interrogatif ancien, qui est représenté en

slave par *kŭto, čĭto,* ne se distingue en rien de l'indéfini, conformément à l'usage indo-européen. La plupart des langues indo-européennes n'ont pas de particule interrogative, et il n'existe pas de particule interrogative qui se retrouve identique dans deux langues indo-européennes. Le slave emploie la particule *li* (qui a des valeurs diverses, voir § 555), après le premier mot autonome de la phrase, pour marquer l'interrogation. Mais cette particule est d'origine obscure ; le lituanien n'en a pas le correspondant.

III. — Groupes de mots dans la phrase.

542. — La phrase ne comporte en principe qu'un élément essentiel, le prédicat, et, de plus, dans certains cas, le sujet.

Suivant l'usage indo-européen, les formes personnelles du verbe se suffisent ; une forme comme *pĭjǫ* « je bois » indique assez la 1re personne du singulier (voir § 354). Une phrase slave, comme une phrase indo-européenne, peut donc se composer uniquement d'un verbe, accompagné ou non de détermination.

Le prédicat et, dans la mesure où il a une expression propre, le sujet, peuvent être accompagnés d'une ou plusieurs déterminations, et, en outre, il peut y avoir des particules portant sur l'ensemble de la phrase.

543. — Les déterminants de noms sont ou bien des substantifs, presque toujours au génitif, ou bien des adjectifs. Comme on l'a noté, § 528, le slave recourt normalement aux adjectifs dérivés plutôt qu'aux génitifs, là où il s'agit d'un substantif non accompagné lui-même d'un complément ou d'un adjectif. Les démonstratifs précèdent s'ils ont un sens intense ; ils suivent s'ils ont un sens faible, et alors ils sont enclitiques : *sĭ rodŭ* signifie « cette race-ci », tandis que *rodŭ sĭ* (souvent écrit en vieux slave *rodosĭ*, parce que l'*ŭ* est rendu intense par l'addition d'un mot enclitique se terminant par un jer) signifie simplement « cette race ». Le démonstratif postposé a abouti à l'article

bulgare postposé ; mais les deux faits sont de dates différentes : Mc III, 25 *domŭ-tŭ* (*domo-tŭ* Mar.) signifie « cette maison » et traduit ἡ οἰκία ἐκείνη, tandis que bulg. *dóm-ăt* est « la maison ». Et ce développement était si peu conforme aux tendances propres du slave qu'il est limité au bulgaro-macédonien, au contact du roumain et de l'albanais qui ont également la particularité de présenter un article postposé. Malgré la date tardive où il est constitué, le slave commun, qui pourtant disposait de démonstratifs enclitiques (comme l'atteste la locution adverbiale *dĭnĭ-sĭ* « aujourd'hui »), n'a pas d'article ; le vieux slave n'a pas le moyen de rendre l'article du grec. Et la plupart des langues slaves n'en ont pas créé ; il n'y a un véritable article qu'en bulgaro-macédonien, où, à la différence des autres langues slaves, la déclinaison s'est presque éliminée. Le russe a tendu aussi à développer une sorte d'article postposé, dont le caractère diffère d'ailleurs des formes du type bulgare ; mais la tendance n'a pas abouti, surtout dans la langue littéraire. Ailleurs, en sorabe, en kachoube et slovince, dialectalement en tchèque et en slovène, le démonstratif *tŭ* a servi à calquer l'article de l'allemand et a fourni ainsi un article préposé d'emploi plus ou moins fréquent.

Les prépositions précèdent toujours le nom ou le groupe nominal (adjectif plus substantif) qu'elles déterminent ; il y a eu sans doute des prépositions postposées, et l'*e* des locatifs singuliers comme *vŭ nebes-e* « dans le ciel » en est un reste ; mais le slave n'a plus le sentiment que cet *e* soit une particule existant pour elle-même, et il n'y a en slave que des prépositions précédant immédiatement le groupe ; une exception apparente est *radi* « à cause de », avec ses synonymes développés en slave, *dĕlja* et *cĕšta* : le tour v. sl. *sego radi* a le même ordre de mots que le vieux perse *avahya-rādiy*, où la construction avec le génitif montre que **rādi* est une forme fixée de substantif. Les prépositions sont étroitement liées aux noms suivants, et c'est ce qui a permis le maintien de consonnes finales dans *is* (*iz*), *bes* (*bez*), *o*(*b*), *vŭ*(*n*), *sŭ*(*n*), *kŭ*(*n*) ; dans les mots principaux de la phrase, jamais il ne subsiste de consonnes en

pareille position : on voit bien ici la différence qu'il y a entre un mot constamment joint à un mot suivant dans la prononciation, comme l'est la préposition, et un mot autonome, susceptible d'être suivi d'une pause appréciable.

Toutefois les prépositions ne font pas corps avec le nom suivant comme les préverbes qui se sont soudés aux verbes (voir § 318). En indo-européen, et encore au cours de l'histoire ancienne de chaque langue, et jusqu'au début de l'époque historique en indo-iranien et en grec, les prépositions et les préverbes étaient des mots identiques entre eux et ayant une certaine autonomie ; le lituanien a encore des traces de l'autonomie des préverbes. En slave commun, la préposition et le préverbe se comportaient déjà de manières distinctes : les préverbes ne font plus qu'un mot avec les verbes suivants, tandis que les prépositions, tout en se liant dans la prononciation avec les noms suivants, ont gardé une valeur propre.

544. — Les verbes admettent des déterminations variées, compléments à tous les cas autres que le nominatif et le vocatif ou adverbes.

En outre des prédicats étaient apposés au verbe, sous la forme du nominatif : le type *pade nicĭ* est exactement comparable au type lat. *cecidit praeceps,* auquel il équivaut pour le sens ; ce genre d'expression, usuel en indo-européen, ne subsiste plus en slave qu'à l'état de traces. Mais le type *blagodateľe naricajǫtŭ sę* « εὐεργέται κκλοῦνται » s'est bien maintenu. Le type correspondant d'apposition existe aussi à l'accusatif : *jęže apostoly nareče* « οὓς ἀποστόλους ὠνόμασεν ». Les phrases de ce genre ont ainsi un double prédicat.

545. — Des mots de la phrase, les uns sont des mots *principaux* : ce sont ceux qui portent les notions pour l'expression desquelles est faite la phrase ; les autres sont *accessoires* et servent à la formation de la phrase ou à la détermination d'autres mots. Les adverbes sont en général accessoires. Les mots accessoires sont souvent groupés avec d'autres dans la prononciation : ainsi *i abĭje* « et aussitôt » (où *abĭje* est un mot accessoire) se prononçait *ijabĭje*, et l'on

trouve en vieux slave la graphie *i ěbĭe* (dans des manuscrits glagolitiques). Les mots accessoires sont prononcés avec moins de soin et souvent plus vite que les mots principaux, et ceci occasionne des réductions ; ainsi le *v* de v. sl. *skvozě* « à travers », qui avait tendance à s'assourdir par l'action de *sk* précédent, a fini par n'être pas prononcé, et *skvozě* a un doublet *skozě*. Ce ne sont là que deux manifestations d'un type de faits qui ne se traduit pas toujours par des changements aussi nets, mais qui joue un grand rôle dans la langue. Dans la suite de l'histoire des dialectes slaves, les réductions de mots accessoires abondent: r. *dlja*, de *dělja* « à cause de », s.-cr. *dȍklē* et *dȍk*, de *dokolě* « jusqu'à ce que, tant que », etc.

IV. — Ordre des mots.

546. — L'ordre des mots n'a pas de signification grammaticale.

Dans la phrase verbale, le groupe du verbe peut précéder celui du sujet, ou inversement. La position initiale du verbe domine particulièrement dans le récit. Elle s'est relativement bien maintenue dans le groupe méridional et le groupe russe, tandis qu'elle a tendu à s'éliminer dans le groupe occidental.

547. — A l'intérieur du groupe verbal, le verbe tend à se mettre le premier si le groupe du verbe est en tête de la phrase, et tout à la fin, si le groupe verbal occupe la seconde place de la phrase, de sorte que, en slave commun, le verbe n'occupait guère une position médiane dans les phrases. Au cours de l'histoire ultérieure des langues slaves, cette position médiane, qui est usuelle dans la plupart des langues modernes de l'Europe, a pris de plus en plus d'extension. Si, dans les textes vieux-slaves, on examine le traitement des locutions qui expriment l'idée de « suivre », locutions où l'ordre des mots est indépendant du grec puisque le grec a un mot simple, ἀκολουθῶ, on voit que le verbe tend à être à la fin du groupe si le sujet précède : L. IX, 11 *na-*

rodi... po ńemĭ idǫ « οἱ ὄχλοι... ἠκολούθησαν αὐτῷ », mais au début si aucun sujet n'est exprimé : Mt. VIII, 19 *idǫ po tebě* « ἀκολουθήσω σοι », ou Mt. VIII, 22 *grędi po mĭně* « ἀκολούθει μοι ». Cet usage est sans doute ancien ; la traduction gotique de l'Évangile oppose, de manière significative, l'impératif *wairþ hrains* « καθαρίσθητι » au prétérit *hrains warþ* « ἐκαθαρίσθη ».

548. — Les adjectifs peuvent se placer avant ou après le nom qu'ils servent à qualifier. Chaque langue slave a un ordre plus habituel que l'autre, et l'ordre non habituel est alors l'ordre expressif. L'ordre le plus souvent représenté est l'adjectif avant le substantif ; c'est notamment celui qui est le plus ordinaire dans les langues slaves méridionales, et c'est pour cela que le gr. κόσμος est traduit en vieux slave par *vĭsĭ mirŭ*, l'adjectif *vĭsĭ* « tout » précédant *mirŭ* ; mais ceci n'empêche pas de traduire gr. ἐξουσίαν ταύτην ἅπασαν par *vlastĭ sĭjǫ vĭsǫ* L. IV, 6 : c'est un ordre expressif.

Les noms de nombre précèdent toujours les noms qu'ils déterminent, et, par exemple, L. II, 46 μετὰ ἡμέρας τρεῖς est traduit en vieux slave *po trĭxŭ dĭnĭxŭ*.

549. — L'usage indo-européen de placer immédiatement après le premier mot autonome les mots accessoires de la phrase s'est conservé en slave. Des particules comme *že*, *bo*, *li*, se placent comme gr. δέ ou comme skr. *ha*, *hi*, etc. Les pronoms accessoires occupent cette même place, et, s'il y a une particule accessoire, viennent immédiatement après celle-ci, ainsi L. V, 6 *protrŭzaaxǫ že sę mrĕžę ixŭ* « διερρήσσετο δὲ τὰ δίκτυα αὐτῶν ». Parmi les pronoms, l'accusatif passe après le datif : L. V, 20 *otŭpuštajǫtŭ ti sę grĕsi tvoi* « ἀφίενταί σοι αἱ ἁμαρτίαι σου ». Le datif atone *ti* est un mot accessoire, et le datif tonique *tebě* un mot principal ; seul, *ti* est traité comme mot accessoire ; si l'on emploie *tebě*, on écrira donc *otŭpuštajǫtŭ sę tebě grĕsi tvoi*, ainsi Mc II, 5 (Sav., Ostr.). D'une manière générale du reste, le datif se place avant l'accusatif ; ainsi l'on dit en polonais *wziął mężowi żonę*.

Le pronom *sę*, qui sert de caractéristique au type réfléchi, est l'accusatif du pronom réfléchi, et c'est, comme ordi-

nairement *mę* et *tę*, une forme de mot accessoire. En tant que tel, il tend à se placer après le premier mot autonome de la phrase, suivant les règles indiquées, et l'on a par exemple Mt. XVII, 25 *čĭto ti sę mĭnitŭ* « τί σοι δοκεῖ », ou Mt. XVIII, 12 *čĭto sę vamŭ mĭnitŭ* « τί ὑμῖν δοκεῖ ». Mais *sę* est devenu peu à peu un simple appendice de la forme verbale ; comme, d'autre part, le verbe est souvent au début de la phrase et que *sę* suit alors immédiatement le verbe, cet ordre, qui s'accorde bien avec le rôle de *sę*, a tendu parfois à se généraliser : Mt. VI, 28, certains manuscrits de l'Évangile ont *o odežd̆i čĭto sę pečete* « περὶ ἐνδύματος τί μεριμνᾶτε » ; mais un autre a déjà *čĭto pečete sę*, et, en russe, *sę* s'est fixé après le verbe dans tous les cas.

550. — Les diverses formes du verbe « être » n'occupent pas cette place spéciale, bien que ce verbe tende à être un mot accessoire dès l'époque indo-européenne. En slave, le verbe « être », en tant qu'il est copule, suit immédiatement le prédicat : c'est le type latin *Petrus bonus est*. Mais, en tant qu'il sert d'auxiliaire dans les formes composées du verbe, le verbe « être » est souvent traité comme mot accessoire et placé après le premier mot autonome de la phrase. Ceci s'est produit dès le slave commun pour les formes qui servent d'auxiliaires du conditionnel, et, par exemple, l'ancien *by* placé après *jésli* en russe s'est réduit à *-b* en russe, d'où *jéslib* ; la place de l'auxiliaire *by, -b* se voit clairement dans une phrase telle que russe *ty by našël piśmo jeslib ty iskal xorošeńko*. Mais même le présent a fini par être mis à cette place ; ceci s'observe notamment en polonais : *ciebie-m dla tego chował* « je t'ai nourri pour cela ». Le serbo-croate, qui a conservé et développé le jeu des mots accessoires, a deux formes du présent du verbe « être », et de même du verbe « vouloir », qui lui sert d'auxiliaire du futur (voir § 310) : une forme accentuée *jèsam* « je suis », *hòću* « je veux », d'emploi libre dans la phrase, et une forme inaccentuée *sam, ću*, qui se place obligatoirement après le premier mot autonome de la phrase. — On notera que les mots accessoires traités comme enclitiques sont essentiellement monosyllabiques ; le

juxtaposé dissyllabique v. sl. *u-bo* « donc » peut figurer au début de la phrase comme mot accentué : Mt. XII, 28 *ubo postiže na vasŭ cěsarĭstvie božie* « ἄρα ἔφθασεν ἐφ' ὑμᾶς ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ » ; il fait ordinairement fonction de mot accessoire, mais il est placé après les enclitiques, ainsi Ps. LIV, 13 *ukrylŭ sę bimŭ ubo otŭ nego* « ἐκρύβην ἂν ἀπ' αὐτοῦ ».

V. — Liaison des phrases et des groupes de mots.

551. — Il arrive souvent que, dans le discours, les phrases ou, à l'intérieur des phrases, les groupes de mots soient simplement juxtaposés, sans que le lien soit expressément indiqué ; c'est ce que l'on nomme « asyndète ». Mais il est souvent nécessaire aussi d'exprimer ce lien. Le slave pratique peu l'asyndète, qui ne s'observe avec quelque fréquence qu'en russe (voir G.-S. Keller, *Das Asyndeton in den balto-slavischen Sprachen*).

Une forme casuelle de démonstratif placée au début de la phrase renvoie à ce qui précède. Le démonstratif *tŭ* joue couramment ce rôle, qui continue celui du démonstratif i.-e. **to-*.

552. — Certains mots spéciaux servent à coordonner les mots et les phrases. Le slave n'a pas conservé les deux particules enclitiques **k^{w}e* « et » et **wĕ* « ou » (lat. *que, ue,* etc.), qui jouaient un grand rôle en indo-européen. Les particules slaves n'ont pour la plupart pas de correspondants exacts hors du slave, ou elles n'en ont que dans les langues voisines, et en petit nombre.

553. — La particule *bo,* qui a en slave le sens de « car », et qui se place presque partout après le premier mot autonome de la phrase, mais qui se trouve aussi à l'initiale, notamment en polonais, répond à lit. *bà,* avestique *bā,* qui sont simplement des particules servant à insister sur quelque chose, à affirmer ; le sens de « car » résulte d'un développement propre au slave ; le sens étymologique est conservé dans la forme à voyelle longue ancienne *ba* « assurément », qui figure en tchèque, en polonais et en petit russe.

554. — Le mot qui signifie « et » est *i*, dont le sens initial est « aussi ». L'étymologie n'en est pas claire ; mais le développement de sens est le même que celui qu'on observe dans lat. *et*, cf. gr. ἔτι, et dans arm. *ew*, cf. skr. *ápi* « de plus, aussi ».

555. — Pour « ou », le vieux slave a *li*. Mais ce n'est qu'une des valeurs de la particule *li* entre beaucoup d'autres (sur la valeur interrogative, voir § 541). Par exemple *li* sert en vieux slave à introduire le second terme d'une comparaison : Mt. XXVI, 53 *vęšte li dŭva na desęte leγeona anγelŭ* d'après le Zographensis et le Marianus ; ce même *li* s'ajoute aussi à *neže* et à *nego* qui servent à ce même usage, d'où *neželi, negŭli*. Ailleurs, après *ašte, li* sert à marquer une opposition. Il est à peu près impossible de déterminer soit le sens originel, soit surtout l'étymologie de *li*.

556. — La particule *že*, toujours inaccentuée et toujours traitée comme mot accessoire, donc toujours placée après un mot autonome, marque soit l'insistance sur un mot, soit une opposition légère. Elle se rencontre très souvent. On la trouve notamment après le relatif *je-*, cf. skr. *yá-*, gr. ὅ-, qu'elle sert à élargir ; et en combinaison avec la négation renforcée *ni*, pour former des indéfinis de sens négatif comme *ni-kŭto-že* « personne » (voir § 540). On la trouve aussi au début des phrases, après le premier mot autonome, avec une valeur qui est souvent assez voisine de celle de gr. δέ. Le slave *že* répond à skr. *ha*, qui figure par exemple après le relatif, ainsi *yó ha*, et qui sert d'une manière générale à insister sur un mot précédent ; on peut aussi rapprocher gr. -θε dans εἴθε, dor. αἴθε. — A côté de *ha*, le sanskrit a *gha*, dont la valeur est à peu près identique, et dont le correspondant slave est *go* ; avec la particule de comparaison *ne*, la particule *go* joue le même rôle que *že* : *neže* et *nego* ont une même valeur. La particule *go* a servi à renforcer les génitifs-ablatifs des démonstratifs du type *togo* (voir § 499).

557. — La particule *ne*, élargie par *že* ou par *go*, et souvent de plus par *li*, donc sous les formes *neže*, *nego* et *neželi*, *negŭli*, introduit un terme de comparaison et équivaut ainsi

à lat. *quam*; on en rapprochera naturellement skr. *ná* « comme » et lit. *nè*, lette *ne* « comme », et avec des élargissements lit. *negì*, *neĩ*.

558. — Les particules qui marquent l'opposition sont *a* et *nŭ*. Une opposition faible est marquée en vieux slave par *a*, et une opposition forte par *nŭ*, ainsi dans la traduction de l'Évangile, Mt. IX, 13 *milostyńi xoštǫ a ne žrŭtvě. ne pridŭ bo pravĭdĭnikŭ prizŭvatŭ nŭ grěšĭniky na pokaanĭe* « ἔλεος θέλω καὶ οὐ θυσίαν. οὐ γὰρ ἦλθον καλέσαι δικαίους ἀλλὰ ἁμαρτωλοὺς εἰς μετάνοιαν ». La particule *a* répond à lit. *õ*, dont la valeur est à peu près la même, et qui signifie « et, mais » ; c'est sans doute un ancien ablatif du thème du démonstratif **o-*, qui subsiste clairement en indo-iranien ; et en effet, l'ancien ablatif *át* de *a-* sert en indo-iranien à indiquer une suite « et, et alors ». — Quant à *nŭ*, il y en a un doublet *no*, attesté notamment en russe et en serbe ; et aussi en bulgare ancien *nǫ*, à quoi répond vieux serbe *nu* (et cf. *nu* des Feuilles de Freising) ; tout ceci remonte sans doute à un ancien **nŏn* ; c'est un mot du type de lat. *quom*, *tum*, type qui paraît être aussi conservé dans v. sl. *ko-gda* « quand », *to-gda* « alors » (voir § 533), etc. Le lat. *num* répond pour la forme à sl. *nŭ* ; mais le sens qui s'est développé est tout autre. Il s'agit d'un mot du groupe représenté par lat. *nam* qui est à *num* ce que *tam*, *quam* sont à *tum*, *quom*.

559. — En somme, les principales particules qui, en slave, servent à lier les phrases et les groupes de mots sont d'origine ancienne. Elles ne s'expliquent pas à l'intérieur du slave, et c'est seulement l'emploi particulier qui en est fait qui est propre au slave. Les caractères généraux de l'emploi sont demeurés conformes à ce que l'on observe dans toutes les anciennes langues indo-européennes.

VI. — La subordination.

560. — Dans une langue parlée de caractère non savant, la subordination ne joue pas grand rôle en général. Le relatif et les conjonctions qui sont les outils principaux de la

subordination sont du reste sujets à se renouveler avec le temps, comme le montre l'histoire des diverses langues indo-européennes.

La syntaxe de la subordination est simple en slave, parce que les problèmes qui se rattachent à la distinction d'emploi de l'indicatif et du subjonctif ne se posent pas et que par suite toutes les complications d'emploi qui résultent de l'emploi varié des modes n'existent pas.

Le relatif.

561. — L'indo-européen avait un relatif, qui est représenté par skr. *yáḥ*, zd *yō*, gr. ὅς, et par des formes adverbiales en lituanien et de même en gotique, et peut-être par des traces obscures en celtique. Le slave l'a conservé dans ses plus anciens textes (cf. § 502). Le vieux slave offre encore par exemple le neutre *je* en fonction de conjonction, usuellement dans *zanje* « parce que ». D'ordinaire le thème du relatif *je-*, qui répond à skr. *yá-*, est élargi par la particule *že* : le relatif du vieux slave est *iže* (de **jь-že*), fém. *jaže*, etc. ; mais le vieux tchèque et le vieux polonais offrent encore *jen*, avec sens de « qui », à côté de la forme usuelle *jenž(e)*.

Pas plus en slave qu'ailleurs, ce relatif ne s'est conservé avec le temps : *jenž* du tchèque moderne est un archaïsme restauré dans la langue littéraire (la forme populaire est *ktery*) ; il ne s'est maintenu que dans des formes fixées devenues conjonctions au sens de « parce que, que » : s.-cr. *jȅr* (*jêr*), ancien *jere* (de *ježe*), pol. *że* et *iż*, ancien *iże*, etc. Comme en italique, en baltique, en iranien, le vieux relatif a été remplacé par des formes de l'interrogatif-indéfini. Les textes vieux-slaves, comme leurs modèles grecs, laissent voir au moins l'un des procédés par lesquels a pu se faire le passage du sens interrogatif au sens relatif. En français par exemple, on dira, avec un relatif : « Ils se demandaient entre eux ce qu'ils feraient » ; le texte grec de l'Évangile a en pareil cas : L. VI, 11 διελάλουν πρὸς ἀλλήλους τί ἄν ποιήσαιεν, et le texte vieux-slave : *glagolaaxǫ drugъ kъ drugu čьto ubo bišę sъtvorili.*

On voit comment, d'après des phrases de cette sorte, l'interrogatif peut remplacer le relatif. En serbe, on se sert de *kŏ, štŏ* (*štă*), *kòjĭ*, tous anciens interrogatifs ; en bulgare de *kójto, štóto,* etc. Les dialectes occidentaux et russes et la partie nord-ouest du groupe méridional recourent à l'ancien *kotoryjĭ, koteryjĭ* ; on sait que cette forme, qui répond à skr. *kataráḥ*, etc., signifie étymologiquement « lequel (par rapport à *un* autre) » ; ce sens est encore conservé, au moins en partie, dans lit. *katràs* ; mais le sens particulier de *kotoryjĭ, koteryjĭ* a tendu à s'effacer en slave, comme il l'a fait aussi partiellement en lituanien, et le mot a fini par signifier simplement « lequel » ; c'est le sens qu'on trouve en vieux slave ; de là est venu le sens relatif de r. *kotóryj*, et, avec réduction, p. r. *kotrýj* ; slov. *katéri, ktéri* ; et, presque partout avec réduction de la voyelle de première syllabe, dans le groupe occidental : pol. *który*, tch. *který*, mais h. sor. *kotry* ; ces réductions tiennent à ce que le relatif est prononcé rapidement et sans soin, comme un mot accessoire. Ainsi partout un nouveau relatif, issu de l'interrogatif, a remplacé en slave le vieux relatif indo-européen, seul connu encore du vieux slave.

Les conjonctions.

562. — Aucune conjonction de subordination ne se trouve en commun dans plusieurs anciennes langues indo-européennes. En slave même, les conjonctions varient notablement d'une langue à l'autre.

Celles des conjonctions qui se rattachent à l'ancien relatif sont claires. Ainsi v. sl. *jako* « comme » est une forme du nominatif-accusatif neutre de *jakŭ*, prise adverbialement, et *jakŭ* est un adjectif du groupe de *kakŭ* « qualis », *takŭ* « talis », etc. Les conjonctions de cette sorte sont nombreuses.

Celles qui sont indépendantes du relatif se laissent expliquer malaisément.

563. — L'une des plus remarquables est *da*. La particule *da*, dont l'origine étymologique n'est pas claire, paraît avoir signifié d'abord « ainsi », et c'est ce qui fait que, dans une

notable partie du groupe slave, notamment en russe et en bulgare, *da* a fourni le mot qui signifie « oui » ; cet usage n'est pas slave commun ; mais il est assez répandu pour que le sens originel « ainsi » de *da* passe pour bien assuré. C'est ce sens de « ainsi » qui explique comment *da* a été employé en bulgare, en serbe, en slovène. Le sens de « ainsi » permet aussi d'expliquer comment on est arrivé au sens de « et alors » qui se trouve parfois en vieux slave : J. XVIII, 6 *da ěko reče imŭ* « ὡς οὖν εἶπεν αὐτοῖς ». Renforcée par *že*, la particule *da*, devenue ainsi *daže*, signifie « et même ». Le principal emploi de *da* est d'introduire un verbe, à l'indicatif ou à l'impératif, qui exprime une action qu'on a le désir de voir se réaliser : Mt. VI, 9 *da svętitŭ sę imę tvoe*. 10 *da pridetŭ cěsarĭstvo tvoe* « ἁγιασθήτω τὸ ὄνομά σου. ἐλθέτω ἡ βασιλεία σου » ; cet emploi de *da* est slave commun. D'après des cas où des phrases étaient juxtaposées et où *da* était employé de cette manière, on a acquis le sentiment que *da* signifie « pour que », ainsi Mt. X, 1 *dastŭ imŭ vlastĭ na duševxŭ nečistyxŭ da izgonętŭ ję* « ἔδωκεν αὐτοῖς ἐξουσίαν πνευμάτων ἀκαθάρτων ὥστε ἐκβάλλειν αὐτά » ; on conçoit bien un sens initial : « il leur a donné le pouvoir : qu'ils les chassent » et le sentiment subséquent du sens : « il leur a donné le pouvoir pour qu'ils les chassent ». Déjà en vieux slave, *da* signifie purement et simplement « pour que » : Mt. XIII, 3 *izide sějęi da sětŭ* « ἐξῆλθεν ὁ σπείρων τοῦ σπείρειν » ; et *da* est, dès les plus anciens textes, une conjonction de subordination couramment employée. On voit bien ainsi comment, dans une grande partie du domaine slave, *da* est devenu conjonction de subordination. Tous les emplois qui viennent d'être énumérés sont de ceux où *da* figure en tête de phrase ; mais *da* peut aussi être traité comme particule accessoire, et être placé après un autre mot de la phrase ; c'est ainsi que le slovène a un tour *beži da* « cours donc » ; le vieux slave a *ašte da* « εἰ τοίνυν « (Supr. 324, 23 par exemple), et il s'est créé des particules complexes comme v. sl. *e-da*, qui traduit gr. μήτι « est-ce que, de peur que ».

564. — Les conjonctions qui introduisent les phrases

conditionnelles varient d'une langue slave à l'autre. Le serbe a d'ordinaire *ako,* dont le sens ancien est « comme » ; le polonais a *gdy*(*by*), dont le sens propre est « quand », et *jeśli* ; le russe a *jésli,* c'est-à-dire le verbe « être », avec la particule *li.* Le *ašte* vieux-slave, qui répond à v. serbe *aće,* v. russe *ače,* et sans doute aussi à pol. *jacy* (avec un *-i* final ajouté), n'a pas non plus par lui-même le sens de « si » : c'est un juxtaposé, dont la décomposition n'est pas évidente, et qui comprend visiblement comme premier terme *a* ; du reste le vieux slave offre *a* comme équivalent de *ašte* ; ainsi, là où le texte de l'Évangile a *ašte,* on trouve ailleurs *a* : J. XI, 32 *ašte bi bylŭ sĭde, ne bi moi bratrŭ umrŭlŭ* « εἰ ἦς ὧδε, οὐκ ἄν μου ἀπέθανεν ὁ ἀδελφός » ; le Suprasliensis, citant ce verset, a : 306, 19 *a by bylŭ sĭde, ne by umrŭlŭ mi bratŭ.* L'auxiliaire *bi, by* du conditionnel a tendu à faire corps avec la conjonction, cf. § 550, et même le vieux slave offre une forme simplifiée de *ašte bi, ašte by* en *ašti* (*aštišę* au pluriel).

Comme le slave n'a aucune forme modale proprement dite, la subordination n'est pas marquée par des formes verbales spéciales. Les formes accompagnées d'un auxiliaire du type de *by* fournissent en quelque mesure un substitut des formes modales. Mais, dans l'ensemble, la subordination s'est peu développée.

VII. — Participes et infinitifs.

565. — Les participes slaves sont tous faits sur le modèle des vieilles formes et ont conservé des types appositionnels d'emploi, comparables à ceux que l'on rencontre en indo-iranien et en grec. Ce n'est qu'au cours de la période historique du slave que ces vieux emplois se sont en partie éliminés. Au contraire, l'infinitif est une forme nouvelle et dont les emplois se sont fixés au cours du développement propre du slave.

Participes.

566. — Les participes, et surtout les participes actifs, s'apposent.

Le cas le plus fréquent est celui où le participe est apposé au sujet, exprimé ou non. Le vieux slave conserve cet usage ; mais il ne l'a pas développé comme le grec. Quand le grec a des sortes de périodes participiales, les traducteurs slaves tournent souvent autrement : là où le grec a L. V, 25 καὶ παραχρῆμα ἀναστὰς ἐνώπιον αὐτῶν ἆρας ἐφ' ᾧ κατέκειτο ἀπῆλθεν, le Zographensis a *i abĭe vŭsta prědŭ ĥimi, vŭzĭmŭ na ĥemĭže ležaaše ide,* et l'Assemanianus a *i abie vŭstavŭ prědŭ nimi vŭzętŭ na ĥemĭže ležaaše, ide.* Le slave n'admet pas la succession de participes comme le grec. Par la suite les participes actifs, présent et prétérit, se sont fixés sous l'une de leurs formes, qui sert de gérondif, et l'ancien usage s'est maintenu à travers cette fixation. On n'observe pas en slave commun un vaste développement de participes et de gérondifs comparable à celui qu'offre le lituanien.

Les autres types appositionnels ne se laissent observer qu'en vieux slave, à travers des influences grecques. Certains emplois anciens subsistaient, tout en tendant à s'éliminer (cf. § 366). L. VI, 3, le grec a αὐτὸς καὶ οἱ μετ' αὐτοῦ ὄντες ; le traducteur slave élimine le participe et écrit *samŭ i iže sŭ ĥimĭ bĕaxǫ* ; en revanche, L. VI, 4, où le grec a ἔδωκεν καὶ τοῖς μετ' αὐτοῦ, le traducteur a *dastŭ i sǫštiimŭ sŭ ĥimĭ,* montrant ainsi que le participe employé substantivement peut se trouver même sans l'influence d'un modèle étranger. — Il est plus malaisé de dire si un tour comme *bě učę* existait en slave hors de l'influence d'un modèle tel que ἦν διδάσκων (ainsi L. V, 17). Mais, si le tour indo-européen ἐπαύσατο λαλῶν n'avait pas subsisté en slave, le traducteur n'aurait sûrement pas osé traduire : L. V, 4 *prĕsta glagolę,* qui aurait été inintelligible. Et, de même, il est probable que le tour εἶδεν δύο πλοῖα ἑστῶτα παρὰ τὴν λίμνην (L. V, 2) se maintenait aussi en slave, puisque le traducteur a écrit *vidĕ dŭva korabica stojęšta pri ezerĕ.* Le parallélisme des

langues baltiques confirme le maintien du procédé en slave.

Infinitif et supin.

567. — L'infinitif que le slave s'est créé sert, avant tout, comme les formations parallèles des autres langues, à compléter des verbes signifiant « vouloir, désirer, pouvoir, avoir à, commencer à, prier de, commander de, etc. » (voir § 262). L'infinitif peut aussi servir à exprimer un commandement. Le supin, qui est déjà en voie de disparition en vieux slave, et qui ailleurs n'a subsisté qu'en slovène et en bas sorabe (voir § 255), sert après les verbes signifiant « aller » ; il est comme un accusatif de l'infinitif, à valeur « lative ».

Le vieux slave n'a pas l'équivalent des phrases infinitives du latin et du grec, qui jouent le rôle de véritables subordonnées. Il arrive souvent que des phrases infinitives sont traduites par de tout autres tours, ainsi L. VI, 12 ἐγένετο δὲ ἐν ταῖς ἡμέραις ταύταις ἐξελθεῖν αὐτὸν εἰς τὸ ὄρος προσεύξασθαι est traduit par ***bystŭ že vŭ dĭni ty izide vŭ gorǫ moliti sę***. Néanmoins le vieux slave n'ignore pas entièrement la phrase infinitive, et il a avec « sujet » au datif : L. XVI, 22 ***bystŭ že umrěti nĭštjumu,*** rendant ἐγένετο δὲ ἀποθανεῖν τὸν πτωχόν ; ce tour n'a pas eu de fortune dans les langues slaves.

LE VOCABULAIRE

568. — L'unité du vocabulaire n'est pas aussi étroite que celle du système grammatical ; si le vieux slave peut servir pour les faits de grammaire de substitut commode du slave commun, son lexique présente un caractère dialectal (voir § 4). Mais les divergences que l'on constate, par exemple, entre le vocabulaire des dialectes méridionaux et celui des dialectes occidentaux, qui sont d'autant plus sensibles que les dialectes occidentaux ne sont connus que plusieurs siècles après la rupture de l'unité slave, restent minimes en proportion de la masse des éléments communs à tous les dialectes. Ces divergences résultent ordinairement de ce qu'une même racine slave a reçu des formes différentes, ou de ce qu'un même mot slave a été affecté à des emplois différents ; il n'y a aucun rapport entre le russe *voprós* et le tchèque *otázka* « question », mais les verbes *prositi* et *tęgnǫti* sont également slaves communs et sont également représentés en russe et en tchèque. Ces différences lexicales n'intéressent donc pas la théorie du vocabulaire du slave commun.

569. — Les éléments du vocabulaire slave ont deux origines : les uns proviennent du fonds indo-européen, les autres d'emprunts à des langues étrangères, indo-européennes ou non. C'est un trait caractéristique du slave à date ancienne que la part des emprunts est réduite dans son vocabulaire, et que ces emprunts ont eu lieu généralement à des langues indo-européennes, et à celles qui étaient linguistiquement les plus proches du slave. Il n'y a pas eu de bouleversement dans le vocabulaire du slave, pas plus que

dans son système grammatical : il y a eu conservation et remaniement d'un fonds ancien, avec introduction en petite quantité de mots étrangers aisément assimilables.

Le grec, entrant très tôt en contact avec la civilisation méditerranéenne, a été soumis à l'action de langues d'un type tout différent du sien ; il leur a emprunté beaucoup de termes de culture, et il a perdu une bonne partie de son vocabulaire indo-européen. Il en est de même du latin et des dialectes italiques, qui ont subi également l'influence de langues méditerranéennes et ont vécu en communauté avec l'étrusque ; et le sanskrit a renouvelé assez largement son vocabulaire dans l'ambiance des langues non indo-européennes de l'Inde que l'indo-aryen venait supplanter. A date plus récente, l'albanais s'est tellement imprégné de civilisation romaine que son lexique est pour moitié roman.

Le slave n'a rien connu de tel avant l'époque historique. Il n'est venu au contact direct de la civilisation méditerranéenne, sous sa forme gréco-latine et chrétienne, que vers le VI^e^ siècle, à l'occasion des migrations qui ont rompu son unité. Antérieurement, les historiens admettent que les Slaves avaient leurs tribus derrière les Carpathes, au voisinage d'autres peuples indo-européens, les Scythes, les Baltes et les Germains. Ils étaient à l'écart des grandes routes commerciales qui menaient de l'Adriatique et de la vallée du Danube à l'Oder, à l'Elbe et au Rhin. Les éléments indo-européens avec lesquels ils ont été en contact ne possédaient qu'une civilisation de second rang, reflet des grandes civilisations de l'Asie, de la Méditerranée et de l'Europe occidentale : les Slaves n'ont eu de rapports avec le monde iranien et les colonies grecques du Pont-Euxin que par l'intermédiaire des Scythes nomades, puis des Sarmates, avec les Celtes et les Latins que par l'intermédiaire des tribus germaniques.

Il en résulte qu'il n'y a à peu près pas d'emprunts anciens en slave : les emprunts clairs n'apparaissent qu'à partir du moment où les tribus germaniques développent une civilisation originale et l'imposent aux peuples voisins, Slaves, Baltes et Finnois. Pour les périodes antérieures, si le slave

a fait des emprunts aux langues voisines, ils ne sont pas aisés à reconnaître, et l'origine n'en est pas discernable ; une communauté de civilisation réunissait des dialectes proches dans un même milieu indo-européen, et il y a eu pour le vocabulaire, comme pour la grammaire, accord dialectal tantôt entre le slave et l'iranien, tantôt entre le slave et le germanique, souvent entre le slave et le baltique, ou bien entre des groupes dialectaux plus larges.

Rien n'indique d'ailleurs que le slave ait joué un rôle actif dans ce groupe de dialectes indo-européens. Il ne paraît avoir eu aucun rayonnement. Le baltique, au contraire, a comme le germanique donné un grand nombre de mots au finnois. Cela s'explique par la position géographique des Baltes, qui se trouvaient au contact direct des Finnois alors largement étendus à l'Est, tandis que les Slaves devaient occuper un habitat plus méridional, entre les Baltes et les Iraniens avec lesquels ils ont eu plus de rapports que les Baltes ; mais cette position géographique même, jointe à l'unité étroite des parlers slaves qui fait contraste avec la division profonde du baltique en deux groupes dialectaux, le vieux prussien et le letto-lituanien, semble indiquer que les Slaves ont été longtemps un peuple de l'intérieur, éloigné de la Mer Baltique comme des autres voies de commerce, et d'une importance moindre que celle des Baltes et des Germains. Le nom slave de l' « île », *ostrovŭ*, c'est-à-dire « qui est entouré par un courant », ne s'applique proprement qu'à des îles fluviales, non à des îles maritimes.

570. — A l'abri des changements brusques de civilisation, le slave a largement conservé le vocabulaire indo-européen dont il héritait. On retrouve en slave la plupart des racines verbales indo-européennes de sens technique : *tesati* « travailler à la hache », *viti* « tordre », *plesti, pletǫ* « tresser », *šiti* « coudre », *ob-uti* « chausser », *pešti, pekǫ* « cuire », *trŭti, tirǫ* « frotter », **pĭxnǫti* « fouler », *pĭsati* « marquer de traits, peindre », d'où « écrire » (voir § 577), *orati* « labourer », *mlĕsti, *mĭlzǫ* « traire », *mlĕti, meljǫ* « moudre », *vesti, vezǫ* « charrier », *vesti, vedǫ* « mener »,

etc. Tous les termes de parenté un peu importants sont indo-européens, et la liste en est longue dans la famille de type patriarcal : *otĭcĭ* « père », *mati* « mère », *bratrŭ* « frère », *sestra* « sœur », *synŭ* « fils », *dŭšti* « fille », *svekŭrŭ, svekry* « père, mère du mari », *snŭxa* « femme du fils ou du frère », *dĕverĭ* « frère du mari », **zŭlŭva* « sœur du mari », **jętry* « femme du frère du mari », *zętĭ* « mari de la fille ou de la sœur », *netĭjĭ, nestera* « neveu, nièce », *stryjĭ* « frère du père » (lat. *patruus*), *ujĭ* « frère de la mère ».

Mais le degré de conservation du vocabulaire indo-européen n'est pas le même pour tous les groupes de mots. Parmi les noms d'animaux domestiques, le slave garde, dans des formes dérivées, le nom du « mouton », *ovĭ-ca, ovĭ-nŭ*, et un des deux noms de l' « agneau », *agnĭcĭ, agnę* ; il présente dans les mêmes conditions les deux noms du « porc », le nom indo-européen commun : *svinĭja* (dérivé de *svinŭ*, adj.), et le nom indo-européen occidental : *prasę* « goret » ; il maintient le nom de la « chèvre », sous deux formes différentes : d'une part dans *koza*, avec une gutturale préfixée, d'autre part dans le dérivé *azĭno* « peau, cuir ». Mais il a perdu le nom du « cheval », que le baltique conserve dans le dérivé désignant la femelle (lit. *ašvà*) : il l'a remplacé par un mot *konjĭ*, avec une variante *komonjĭ*, à côté d'un nom de la « jument », *kobyla*, tout aussi obscur (mais voir § 578) ; du nom indo-européen du « bœuf », que le lette connaît encore (*gùovs* « vache »), il ne garde qu'un vestige dans le dérivé *govędo* : le terme nouveau *volŭ* est isolé ; de même, du nom du « chien », qui est resté dans tous les dialectes baltiques (lit. *šuõ*, gén. *šunès*, etc.), il ne subsiste en slave qu'une trace douteuse dans r. *súka*, etc. : le mot a été remplacé par *pĭsŭ*, d'origine inconnue. Les noms du « bétail » sont nouveaux : au lieu du terme indo-européen : véd. *páçu*, etc., qui apparaît en baltique, mais avec une gutturale qui suggère l'idée d'un emprunt (v. pr. *pecku*, v. lit. *pekus*), on trouve deux mots parallèles : *govędo* « gros bétail » et *stado* « troupeau » (surtout de moutons), dont le premier est un dérivé du nom du « bœuf »

de fabrication slave et nettement secondaire, et le second un terme de la communauté germano-balto-slave (v. sax. *stód*, v. h. a. *stuot* « troupeau [de chevaux] », lit. žem. *stodas*); et en outre *skotŭ*, emprunt au germanique. Si l'on considère que des termes comme *myšĭ* « souris », **sĭršenĭ* « frelon » ou *muxa* « mouche » se maintiennent, et que même le nom de la « puce », *blŭxa*, représente une des variantes dialectales d'un mot indo-européen, on tirera de ces faits la conclusion que le vocabulaire slave reflète un état de civilisation indo-européenne appauvrie, où les noms du petit bétail et des petits animaux subsistent sous des formes familières plus ou moins remaniées, mais où se perdent les termes qui désignent les animaux nobles, richesse de l'aristocratie indo-européenne. Un parallèle est fourni à date historique par le russe, qui remplace les noms du « cheval » et du « chien » par des emprunts à la civilisation asiatique, *lóšad'*, d'origine turco-tatare, et *sobáka*, d'origine iranienne.

Il en est de même pour les noms relatifs à la vie sociale. Le slave conserve le nom de la « maison », *domŭ*, avec le nom de la « porte », *dvĭri*, et son dérivé thématique *dvorŭ* « cour » ; il a de même le nom indo-européen de l'agglomération familiale : *vĭsĭ* « village » ; mais il n'a pas le nom ancien du « champ ». Il maintient les noms de parenté, mais le nom du « père » qu'il conserve n'est pas le nom solennel et religieux du *pater familias*, mais un dérivé *otĭcĭ* du terme familier **atta* qui désignait plus généralement un « ancien ». Le nom du « maître », bien attesté en baltique (lit. *pàts* « époux » et « même », *viẽšpats*, fém. v. lit. *viešpatni*, etc.), ne subsiste que dans des composés, *gospodĭ*, de formation peu claire, et sans doute *potĭbĕga* « femme répudiée » (voir § 572). Le slave n'a pas de terme ancien pour désigner une agglomération plus importante que le groupe de famille : le mot occidental osque *touto* « cité », etc., que possède le baltique (lit. *tautà* « peuple », etc.), ne lui est parvenu que sous la forme d'un emprunt au germanique, **tjud-* dans l'adjectif v. sl. *štužděĭ* « étranger ». Le nom de la « tribu », *plemę*, est de fabrication slave ; le

collectif *bratrĭja* ne signifie pas « phratrie », mais simplement « frères », et les noms de la « phratrie », s.-cr. *brătstvo, brătšt̨ina,* sont des dérivés récents. Comme noms du « chef », on a des termes d'allure familière et plus ou moins dialectaux, *vladyka, starĕišina, starosta* ; les noms qui désignent de facon précise le chef de clan ou le chef militaire sont empruntés, **gŭpanŭ, županŭ* à une langue de civilisation inconnue, *kŭnędzĭ* au germanique, etc.

Les vieux mots indo-européens de la langue religieuse et politique : lat. *rēx, lēx, crēdō,* qui subsistent en indo-iranien et en italo-celtique, ont disparu en slave comme dans la plupart des dialectes.

Le vocabulaire slave indique la conservation d'une vie patriarcale sans prestige, et sans trace ancienne d'une organisation sociale plus large que l'agglomération familiale.

571. — Ainsi le slave garde beaucoup du vocabulaire indo-européen, amputé de quelques-uns des termes les plus caractéristiques de la civilisation aristocratique indo-européenne. Mais il présente les mots indo-européens qu'il conserve sous des formes en grande partie remaniées.

Cette adaptation morphologique, caractéristique du slave (voir § 188), est la marque d'une petite, mais longue activité de la langue, qui n'a pas cessé de développer selon des tendances nouvelles ses éléments indo-européens.

Les vieilles formes de type archaïque ne sont pas ordinairement conservées telles quelles : elles subsistent en entrant dans des catégories productives. Le nom du « cœur » se maintient, mais sous une forme élargie : **sʲrdĭ-ce,* et dans un dérivé : *srĕda.* Les vieux noms de la « lune » et du « soleil » sont gardés, mais moyennant l'addition d'un double suffixe : *mĕs-ę-cĭ, *sʷl-nĭ-ce.* Le nom de l' « homme », *mǫžĭ,* représente un vieux terme, mais pourvu d'un suffixe complexe **-gyu-.* Le nom du « chemin », *pǫtĭ,* est normalisé (voir § 479) ; celui du « nez » passe aux thèmes en *-o-* : *nosŭ.* Des noms indo-européens à flexion aussi anomale que ceux de la « femme » et de l' « eau » deviennent des féminins en *-ā* du type le plus régulier : *žena, voda* ; avec sa forme et son vocalisme de

postverbal, le slave *voda*, qui est à côté des dérivés *vědro* « seau » et *vydra* « loutre », semble marquer la productivité d'une racine verbale **wed-/ud-* (skr. *unátti*, 3e plur. *undánti* « il se répand de l'eau ») : cette racine verbale a permis le remaniement des formes nominales, et le résultat de ce remaniement est en slave un mot de la formation la plus normale, tandis que le baltique flotte entre des formes moins simples : v. pr. *wundan* (*unds*), lit. *vánduo* et žem. *unduo*, lette *ûdens*.

Les noms d'animaux domestiques se maintiennent en partie, mais sous des formes élargies : ainsi *ovĭ-ca* « brebis, mouton » et *ovĭ-nŭ* « bélier ». Si les noms de parenté sont bien conservés, certains d'entre eux subissent des modifications : le nom familier du « père » n'est plus **ot-* (cf. *otĭnjĭ*, adj.), mais *ot-ĭcĭ* ; le nom du « neveu » apparaît sous la forme fortement évoluée *netĭjĭ* (cf. gr. ἀνεψιός) ; fait singulier et significatif, les noms du « frère » et de la « sœur » ne sont pas des thèmes consonantiques, mais ont la forme de dérivés en *-o-* et en *-ā* : *bratrŭ*, *sestra*.

Les noms de nombre, qui sont parmi les éléments les plus stables dans les langues indo-européennes, sont conservés en slave, jusqu'au nombre « cent » (voir § 72) ; mais les transformations sont considérables. Non seulement les nombres « trois » et « quatre » perdent leur féminin anomal (voir § 479, § 489), mais tous les nombres à partir de « cinq » sont soumis à des modifications : le nombre « dix » d'une part, les nombres de « cinq » à « neuf » de l'autre, sont remplacés par des dérivés collectifs ; et les noms des dizaines sont normalisés : « vingt » est « deux dizaines », *dŭva deseti*, « quarante » est « quatre dizaines », *četyre desete*, etc., comme en celtique et en germanique, et rien ne subsiste des anciennes formes du type de zd *vīsaiti*, lat. *uīgintī*, *quadrāgintā*, etc.

En la mesure où les formes de type archaïque n'ont pas été adaptées, elles ont été éliminées en slave.

Il ne subsiste rien de la flexion complexe en *-r/n-* du type gr. ὕδωρ, ὕδατος, dont le hittite est venu confirmer l'importance ; si l'ancien nom de l' « eau » a été maintenu,

c'est avec une autre formation ; le nom du « foie », gr. ἧπαρ, ἥπατος, dont le baltique conserve une forme dérivée : lit. *jāknos* (fém. plur.), a été évincé par le nom des « entrailles », *jętra* (neutr. plur.), qui avait sur lui l'avantage d'appartenir à la flexion thématique en *-o-*. Le nom indo-européen du « pied » a disparu, remplacé par un mot nouveau, *noga* ; mais le fait ne saurait être ancien : il subsiste de la racine **ped-* un dérivé thématique *podŭ* « sol », cf. lit. *pādas*, de type régulier, d'ailleurs moins archaïque que le type neutre de gr. πέδον, arm. *het* « trace de pas » ; et un adjectif *pĕšĭ* « à pied », de formation plus obscure, avec le suffixe *-x-/-š-* dont la langue populaire se sert pour abréger les mots (cf. § 24). Le nom du « chien », dont les alternances vocaliques rendaient l'aspect peu clair (zd *spā*, gén. *sunō*), a cédé la place à un mot nouveau du type régulier en *-o-*, *pĭsŭ*.

Ainsi le slave, qui n'est attesté qu'à une date assez basse, conserve un fonds ancien qu'il remanie sans le renouveler : il se contente généralement de faire entrer les types archaïques dans des types normaux. Cette tendance à la normalisation morphologique a agi à des époques diverses, et pour une part à date récente, en raison des altérations phonétiques qui ont été plus graves en slave qu'en baltique et qui ont porté particulièrement sur la fin de mot. Une forme comme nom. **krūs* « sang » (cf. zd *xrū-* « chair saignante ») est parvenue jusqu'au slave commun (voir § 369), mais sous un aspect phonétique si altéré : *kry*, acc. *krŭvĭ*, gén. *krŭve*, qu'elle a tendu à abandonner le type morphologique des féminins en *-ū-, et qu'elle est passée dans la plupart des dialectes à nom.-acc. *krŭvĭ*, en devançant l'évolution du type *ljuby*. Au contraire, la création d'une flexion de singulier *oko, uxo*, gén. *očese, ušese*, doit être un fait relativement ancien : elle suppose la conservation, à côté des duels *oči, uši*, cf. lit. *akì, ausì*, gr. hom. ὄσσε et zd *uši*, d'une forme à élargissement *-s-* comme véd. *ákṣi* (gén.-abl. *akṣṇáḥ*), et l'incorporation de cette forme anomale au type slave en *-es-* qui a de bonne heure cessé d'être productif ; la forme de singulier du nom de

l' « oreille » doit avoir été faite sur le modèle de celle du nom de l' « œil ».

572. — Ces normalisations opérées par le slave, et qui ont assuré la conservation, sous une forme rajeunie, de beaucoup d'éléments du vocabulaire indo-européen, sont une des manifestations de l'activité de la langue, instrument d'une civilisation qui se continuait sous une forme diminuée. Les procédés de dérivation sont remaniés, mais ils restent variés et sont particulièrement souples. Le système des préverbes se fixe sous une des formes les plus riches et les plus nuancées qui soient. La composition nominale se restreint en slave comme dans les autres langues, mais elle demeure productive : le type des composés exprimant la possession se maintient (voir § 430), ainsi *ubogŭ*, r. *ubógij*, *trĭzǫbŭ*, r. *trezúb(ec)*, et, quand ces formations cessent d'être claires, elles sont aisément remaniées en v. sl. *nebogŭ* et slov. *trizòb*, s.-cr. *tròzūb(ac)*, tch. *trojzub(ec)* ; pour désigner le miraculé de l'Évangile dont le Christ guérit la main desséchée, le vieux slave n'a aucune peine à créer le composé *suxorǫkŭ* ; il y a des composés de verbe et de nom comme *ne-ję-vĕrŭ* « incrédule », tiré de la locution *vĕrǫ jęti* « croire » ; le type disparaît parce qu'il est exposé à des altérations phonétiques trop graves, mais il est continué par un type s.-cr. *pàlikuća* « brûle-maison, incendiaire » qui reste vivant dans les langues populaires (voir § 431). Le type des postverbaux sous sa forme moderne se développe en slave comme en germanique et plus qu'en roman (voir § 370, § 377). Tous ces procédés d'enrichissement de la langue sont d'origine indo-européenne, mais ils accusent des développements proprement slaves.

Ce qui marque le mieux l'existence d'un certain vocabulaire de civilisation créé en slave même, c'est le fait qu'on trouve à l'époque historique des composés ou des dérivés d'allure entièrement slave, mais qui ne sont plus analysables ou dont la formation n'explique plus le sens : ainsi *člověkŭ* « homme », *nevěsta* « jeune mariée », *otrokŭ* « enfant, esclave », *srŭdobolja* « parent ». Certains de ces composés

maintiennent des formes disparues par ailleurs, comme la forme **net-* ou **not-* du nom de la « nuit » dans **netopirĭ* « chauve-souris, papillon de nuit » (voir § 136); si *potŭbĕga* « femme répudiée » doit s'expliquer, comme il paraît évident, par « femme qui fuit son mari », le premier terme *potĭ-* (cf. lit. *pàts* « époux ») n'a plus de sens en slave (voir § 570), d'où l'altération du mot en *potŭpĕga, podŭbĕga* dans les manuscrits vieux-slaves. Ainsi le slave a développé, par ses propres moyens, un vocabulaire de civilisation qui est celui des usages populaires, de la vie familiale, du droit coutumier, etc.

Un composé éclaire sur tout un ordre de croyances et de pratiques chez les Slaves. Le nom ancien de l' « ours », conservé dans la plupart des langues indo-européennes, n'apparaît pas en slave, non plus qu'en baltique, en germanique et dans une partie du celtique; il a été remplacé dans ces dialectes par des mots divers, et en slave par *medv-ĕdĭ* qui signifie « mangeur de miel ». Il s'agit ici d'une interdiction de vocabulaire: suivant un usage bien connu chez les demi-civilisés, les chasseurs évitent de nommer par leur nom les bêtes qu'ils poursuivent; les peuples du Nord de l'Europe, les Finnois comme les tribus indo-européennes, ont désigné l'ours par divers qualificatifs. On peut penser également que si le nom du « lièvre », animal de mauvais augure, apparaît en slave sous la forme obscure *zajęcĭ*, c'est que son nom ancien a été changé ou déformé volontairement.

573. — Le vocabulaire du slave présente des rapports avec celui d'autres dialectes ou groupes de dialectes indo-européens: avant tout avec celui du baltique, puis avec celui des dialectes orientaux, et particulièrement de l'iranien, d'une part, et avec celui des dialectes occidentaux, et particulièrement du germanique, d'autre part. Comme l'iranien est resté longtemps et que le baltique et le germanique n'ont pas cessé de rester au contact direct du slave, un accord de vocabulaire entre le slave et l'une de ces langues peut résulter, soit de la conservation commune d'un mot indo-européen, soit de la création commune d'un mot nou-

veau, soit d'un emprunt. Il n'est pas toujours aisé de distinguer ces trois ordres de faits.

574. — Entre le slave et le baltique, les concordances de vocabulaire sont abondantes: M. Trautmann a pu composer tout un dictionnaire étymologique balto-slave (voir p. xv); ce dictionnaire témoigne de la masse des éléments de vocabulaire communs aux deux groupes de dialectes, mais il accuse aussi des divergences graves.

Le slave et le letto-lituanien présentent un même verbe « porter », avec les mêmes types d'infinitif et de présent: sl. *nesti, nesǫ*, lit. *nèšti, nešù*, lette *nest, nesu*. L'accord est remarquable ; mais il faut l'interpréter. La racine indo-européenne **bher-* ne fournissait qu'un présent, et les dialectes ont recouru à des racines diverses pour constituer un aoriste ou un parfait en regard du présent: le latin a *ferō, tulī*, le grec a φέρω, ἤνεγκον. Le slave et le letto-lituanien se sont servis pour cet usage, comme le grec, de la racine de skr. *náçati* « il atteint », etc. ; puis, après avoir associé les deux thèmes verbaux *ber-* et *neš-, nes-*, ils les ont séparés en les affectant à des emplois différents : l'aoriste *neš-, nes-* est resté au sens de « porter », en recevant une flexion complète qui est de même type en slave et en letto-lituanien, tandis que le présent *ber-* donnait un verbe d'autre sens, mais ici sans accord entre le slave et les dialectes baltiques ; le slave, qui est seul à conserver des traces du sens ancien de la racine **bher-* dans les substantifs **bermę* « fardeau » et **berdja* « (femme) grosse, (bête) pleine », a un verbe *berǫ, bĭrati* qui, rarement attesté sans préverbe à date ancienne, signifie « prendre », « rassembler », « cueillir » selon les dialectes et d'après ses formes à préverbe usuelles (*sŭ-bĭrati*, etc. ; voir § 318). Il s'agit d'un même développement qui s'est opéré en slave et en letto-lituanien sous des formes en partie semblables, en partie différentes, en partant d'un même état indo-européen ; le point de départ indo-européen n'était pas spécial au slave et aux parlers baltiques et ne constitue pas un trait dialectal balto-slave ; et on ne peut pas même parler d'un développement commun à l'ensemble du baltique et du slave, puisque le vieux

prussien se comporte autrement que le letto-lituanien : il a pour « porter » un autre verbe, *pijst*, prés. *pīdai* (3e pers.).

575. — On voit par cet exemple que les concordances de vocabulaire entre le slave et le baltique n'impliquent pas nécessairement l'existence d'une unité balto-slave qui aurait persisté après la séparation des dialectes indo-européens : les plus frappantes de ces concordances sont le produit de développements secondaires. Il n'en convient pas moins d'en souligner le nombre et l'importance.

Un même verbe « jeter » est commun au slave et à tous les dialectes baltiques : sl. *mesti*, *metǫ*, lit. *mèsti*, *metù*, v. pr. *po-mests*, etc. ; il ne se retrouve pas ailleurs ; il en est de même pour le verbe v. sl. *al(ŭ)kati*, *al(ŭ)čǫ* « être affamé », lit. *álkti*, *álkstu*, etc. Ces racines verbales apparaissent isolées en slave et en baltique ; il en était ainsi de la racine des verbes sl. *modliti* « prier » et lit. *melsti*, *meldžiù*, *maldýti*, *maldaũ*, dont l'unité était évidente malgré la différence des formes, jusqu'à la découverte du hittite *mald-* « prier » (voir E. Benveniste, *Bull. Soc. Ling.*, XXXIII, 2, 1932, pp. 133-135). On a un verbe v. sl. *vlěšti*, *vlěkǫ* « tirer », lit. *vilkti*, *velkù*, etc. ; le slave et le baltique sont seuls à l'attester de façon sûre (voir § 220), et dans un même type flexionnel ; l'alternance vocalique du letto-lituanien, bien que ne se présentant pas dans les mêmes conditions qu'en slave, est non seulement celle qui apparaît dans la flexion v. sl. *vlěkǫ*, part. passé actif *-vlŭkŭ* (et *-vlěkŭ*), mais celle que suppose l'opposition de vocalisme entre v. sl. *vlěšti*, *vlěkǫ* et s.-cr. *vúći*, *vúčēm*.

Dans les noms des parties du corps, les concordances sont nombreuses : ainsi pour les noms de la « tête », v. sl. *glava*, lit. *galvà*, etc., et du « doigt », v. sl. *prŭstŭ*, lit. *pirštas*, etc., qui ne se rencontrent qu'en slave et en baltique. Ce ne sont sans doute pas des mots bien anciens : les noms de cette sorte se renouvellent aisément, et volontiers par substitution au terme traditionnel d'un terme vulgaire (fr. *tête*, *bouche*), par extension à l'homme d'un terme qui s'appliquait aux animaux (fr. *jambe*). Le slave et les dialectes baltiques ont abandonné le nom indo-européen

du « pied », dont ils ne gardent que des dérivés, et ils l'ont remplacé par des mots nouveaux : sl. *noga*, v. pr. *nage*, mais le terme letto-lituanien est autre : lit. *kója*, et le terme commun au slave et au vieux prussien se retrouve dans le lituanien *nagà* au sens de « sabot » (de cheval) ; c'est un dérivé en *-ā* du nom indo-européen de l' « ongle », que le slave et le baltique conservent sous deux formes, sl. *nogŭtĭ*, v. pr. *nagutis*, et lit. *nãgas*, lette *nags* ; l'accord du slave et du baltique se ramène à la formation d'un même dérivé au sens de « sabot » ; la substitution du nom du sabot d'animal à celui du pied ne s'est effectuée qu'en slave et en vieux prussien, et encore faut-il considérer que le vieux prussien abonde en emprunts récents et en calques du slave. Pour le nom de la « main », l'unité du slave et du baltique est parfaite : sl. *rǫka*, et lit. *rankà*, lette *rùoka*, v. pr. *rancko* ; mais il s'agit d'une même création des deux groupes de dialectes, d'un dérivé postverbal du verbe lit. *riñkti*, *renkù* « rassembler, cueillir », v. pr. *sen-rīnka* « il rassemble », que le slave n'atteste pas, mais a sûrement connu.

Ainsi les concordances entre le slave et le baltique sont nettes surtout dans des innovations communes, mais très postérieures à l'époque indo-européenne ; dans la façon de traiter les mots du fonds indo-européen, l'accord est moins complet. Le duel du nom de l' « œil » a dans sl. *oči*, lit. *akì* une forme identique, mais qui se retrouve ailleurs, dans le grec homérique ὄσσε et l'arménien *aṙk'*, à la désinence de duel près qui, de son côté, n'est pas particulière au balto-slave (voir § 480) ; mais le singulier des dialectes baltiques du type lit. *akìs* est différent du singulier du slave *oko*, gén. *očese*, dont l'origine est ancienne (voir § 571). Le nom slave de la « bouche », *usta*, se retrouve dans le vieux prussien *austo*, mais le lituanien et le lette ont des mots différents au sens de « bouche », et ils présentent au sens d' « embouchure » une autre forme de la racine indo-européenne, non celle de skr. *óṣṭhaḥ*, mais celle de lat. *ōs* : lit. *uostà*, lette *uosts*.

La concordance entre le slave et le baltique apparaît dans

tout le vocabulaire : ainsi dans une formation d'adjectif comme v. sl. *sladŭ-kŭ* « doux » et lit. *saldùs*, etc. ; ce n'est que le dérivé en *-u-* d'une forme verbale en *-d-* connue par got. *saltan* et lat. *sallō*. Le système des prépositions et préverbes est très proche dans les deux groupes : les formes sl. *jĭs/jĭz* et lit. *iš*, lette *iz*, v. pr. *is* s'opposent par leur vocalisme réduit à lat. *ex*, gr. ἐξ, mais cf. v. irl. *ass* (prépos.) à côté de *ess-* (préverbe) ; le slave *vŭs/vŭz* n'a de correspondant exact que dans lit. *už*, lette *uz*, et de même le slave *na* dans lit. *-nà* et *nuō*, etc. Le slave *po* (préposition et préverbe), *pa-* (dans des composés), et le baltique lit. *pa-* (préverbe), *pó-*, *pō* (préposition) ont même forme et même alternance vocalique, mais le hittite présente également *pa-*, et le latin a au moins une trace de *po-* dans *pōnō*, part. passif *po-situs*. Le slave *u* se retrouve en baltique dans deux de ses emplois, d'une part comme préverbe dans v. pr. *au-*, de l'autre comme premier terme de composé de sens privatif dans lette *au-manis* « insensé », cf. sl. *u-bogŭ* ; mais la particule est largement attestée dans les dialectes indo-européens, sous les deux formes lat. *au-* et skr. *áva*. Cette identité de forme dans des petits mots accuse évidemment la proximité originelle du slave et du baltique ; mais les concordances portent surtout sur l'emploi de ces petits mots, c'est-à-dire sur des faits du développement parallèle du slave et du baltique : la correspondance est frappante entre les types sl. *u-myti* « laver » et v. pr. *au-mūsnan* « lavage » (acc. sing. fém.), sl. *pa-dŭšti* et lit. *pó-dukrė* « belle-fille » (cf. § 434), mais les préfixes *au-* et *pŏ-* n'ont rien de spécifiquement balto-slave.

576. — Proches l'un de l'autre dès le début, le slave et le baltique possédaient sensiblement le même vocabulaire indo-européen, avec les mêmes particularités dialectales : par exemple une même forme du nom de la « puce », sl. *blŭxa*, lit. *blusà*, mot vulgaire dont les formes divergent d'une langue indo-européenne à l'autre. Mais l'unité de vocabulaire n'était pas complète : l'adjectif « premier » a en slave la forme *prŭvŭ* du type oriental de skr. *pŕvaḥ*, zd *paurvō*, et en baltique la forme lit. *pìrmas* du type occi-

dental de got. *fruma*, et cf. pour le suffixe lat. *prīmus* (de **pris-mo-*) ; le nom de la « lune » est transformé en sl. *měsęcĭ* et en lit. *mėnuo*, *mėnesis*, et la différence de traitement est trop profonde pour ne pas remonter à l'indo-européen dialectal : la forme slave dérive du thème **mē(n)s-* de skr. *mā́ḥ*, zd *mā*, et les formes baltiques du thème **mēn-* de got. *mena*, *menoþs*.

Les deux groupes de dialectes n'ont pas cessé ensuite de se développer au contact l'un de l'autre, et ainsi ils ont acquis en commun un grand nombre de mots nouveaux : sl. *rogŭ*, lit. *rāgas* « corne », sl. *lipa*, lit. *líepa* « tilleul », sl. **gvězda*, lit. *žvaigždė* « étoile », etc. ; dans une partie des cas, on voit comment ces mots ont été créés. Mais les mots anciens ont été traités d'une façon assez indépendante dans les deux langues : le nom de l' « eau » aboutit à des formes différentes en slave et dans les dialectes baltiques (voir § 571) ; le nom du « nez » est conservé sous les formes sl. *nosŭ* et lit. *nósis*, v. pr. *nozy*, qui divergent à la fois par le vocalisme, par le type flexionnel et par le genre.

Le slave et le baltique ont formé d'autre part une communauté avec le germanique, et les trois langues ont développé parallèlement un même vocabulaire. A date plus récente, les tribus baltiques païennes ont reçu la civilisation chrétienne en grande partie par l'intermédiaire des Slaves, et ont constitué des unions politiques avec les peuples slaves : des emprunts abondants des dialectes baltiques au slave ont contribué à rapprocher les vocabulaires des deux groupes de langues, et il est souvent impossible de distinguer ces éléments nouveaux des éléments de l'ancienne communauté lexicale. Un exemple suffira pour montrer à quel point les mots slaves ont pu être assimilés au fonds baltique : le verbe lit. *kūsti*, *kūstù* « maigrir » est dérivé de l'adjectif *kūdas* « maigre », emprunt au polonais *chudy*.

577. — Le vocabulaire indo-européen du slave accuse, et de façon plus marquée que celui du baltique, une parenté avec le vocabulaire des dialectes orientaux.

L' « or » n'est pas désigné par le nom conservé dans lat. *aurum*, v. pr. *ausis*, lit. *áuksas*, mais par un dérivé d'une

racine signifiant « jaune », comme en indo-iranien, en lette, et aussi en germanique; il y a deux groupes de formes: d'une part got. *gulþ*, lette *zèlts* et sl. **zolto*, avec des vocalismes différents, de l'autre zd *zaranyąm*, skr. *híraṇyam*; le slave appartient au premier groupe par son nom de l' « or », mais se rattache au second par son adjectif *zelenŭ* « vert ». Le verbe *ja(xa)ti, jadǫ* « aller (en véhicule) » apparaît dans une aire limitée à l'indo-iranien, au slave et au baltique : skr. *játi*, lit. *jóti, jóju*. Le verbe v. sl. *rešti, rekǫ* « dire », avec son abstrait *rěčĭ* « parole », a un type bien indo-européen ; il était jusqu'ici isolé en slave, mais on a retrouvé le mot dans une langue de l'extrême est de l'indo-européen : tokh. A *rake*, B *reki* « parole ». Le mot sl. *radi* « à cause de » n'apparaît ailleurs que dans le vieux perse *rādiy*, qui se construit exactement de la même manière (voir § 543).

Il y a une série assez étendue de concordances de vocabulaire entre le slave et l'indo-iranien (voir A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*, pp. 127-128) : ainsi sl. *avě* « en évidence », *aviti* « manifester », et skr. *āvíḥ*, gāth. *āvīšya-* ; sl. *zŭvati, zovǫ* « appeler » et skr. *hávate*, zd *zbayeiti* ; sl. *šujĭ* « gauche » et skr. *savyáḥ*, zd *haoyō*. Les cas d'accord spécial entre le slave et l'iranien ne sont pas nombreux, mais ils sont frappants (voir A. Meillet, *Revue des Études slaves*, VI, pp. 165-174) : v. sl. *vlasŭ* « cheveu » et zd *varəsō*, sl. *tęgnǫti* « tirer » et zd *θanǰayeiti* « il tend » ; la forme de sl. *samŭ* « même » ne se retrouve exactement que dans zd *hāmō*, et le sens de v. sl. *sŭ-dravŭ* « bien portant » dans zd *dr(u)vō*, v. perse *duruva* ; parmi les nombreux dérivés de la racine **kleu-*, le slave *slovo* « parole » (gén. *slovese*) ne coïncide pour le sens et pour la forme qu'avec zd *sravō* (thème *sravah-*).

Ces concordances de vocabulaire entre le slave et l'iranien indiquent une proximité des deux dialectes dans l'unité indo-européenne. Mais les rapports entre les tribus slaves et les tribus du nord-ouest du domaine iranien ont persisté longtemps, et les données sur la préhistoire des Slaves attestent un contact et même un certain mélange de population avec les Scythes : le nom d'une des plus puissantes

tribus slaves, celle des « Croates », **Xᵘrvati,* est tellement proche du nom sarmate Χωρσάχθος que Sobolevskij (*Izvestija,* XXVI, 1923) admet qu'il est d'origine iranienne. On s'attend ainsi à des emprunts du slave à l'iranien, mais on n'en trouve guère : le seul emprunt sûr est *toporŭ* « hache », mot voyageur qui s'est étendu jusqu'au finnois.

Le fait ne doit pas surprendre : une civilisation de tribus guerrières et en partie nomades comme celles des Scythes et des Sarmates n'a pu exercer qu'une influence superficielle sur la civilisation patriarcale des Slaves, et l'histoire des emprunts du russe au turco-tatare et, plus récemment, des dialectes des Balkans au turc montre combien instables sont de tels emprunts : ils sont rapidement remplacés par des emprunts à une autre civilisation ; d'ailleurs on n'a presque pas de données sur le vocabulaire des Scythes. Mais à défaut d'emprunts, il y a des traces de contacts entre les Slaves et la civilisation iranienne.

Le slave a eu en commun avec l'indo-iranien un mot *bogŭ,* skr. *bhágaḥ,* zd *bagō,* signifiant « lot, prospérité » ; il en a conservé le sens dans le dérivé *bogatŭ* « riche » et dans le composé *u-bogŭ* « pauvre », sans doute aussi dans le nom de dieu v. r. *Dažь-bogŭ* « donne la richesse ». Ce mot, qui désigne également en sanskrit la Prospérité divinisée, est en vieux perse le nom général du « dieu » : *baga* ; ce sens a existé dans l'iranien du nord-ouest, chez les Mèdes, et il se retrouve dans l'iranien septentrional (sogdien βαγ-) ; le slave, à la différence du baltique qui garde **deiwo-* : v. pr. *deiwas,* lit. *dìẽvas,* lette *dìevs,* présente comme l'iranien *bogŭ* au sens de « dieu », et les traces de **divŭ* y sont douteuses. Une influence religieuse de la civilisation iranienne sur les Slaves est donc visible, mais il ne faut pas l'exagérer : le slave atteste le fait iranien du développement sémantique de *bogŭ* du sens de « richesse » à celui de « dieu », non une opposition de *bogŭ* et de **divŭ* dans l'esprit du mazdéisme ; les noms indo-européens de l' « œil » et de l' « oreille », que l'iranien a fait disparaître en les affectant au vocabulaire ahrimanien, se sont maintenus en slave, et inversement le slave a éliminé le nom du

« pied », conservé en iranien comme appartenant au vocabulaire des êtres bons (voir A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, pp. 289-290).

Un autre terme religieux établit le contact du slave et de l'iranien, dans des conditions moins claires : le mot qui signifie « saint » est sl. *svętŭ*, répondant à zd *spəntō* ; il se retrouve en baltique : lit. *šveñtas*, mais les formes v. p. *swints* et lette *svèts* trahissent un emprunt chrétien au slave.

Dans le cas suivant, l'accord entre le slave et l'iranien peut remonter à l'indo-européen dialectal. mais il pourrait aussi résulter d'une influence plus récente de la civilisation iranienne. La racine indo-européenne **peik-* avait le sens de « tracer des traits, peindre » ; elle a conservé ce sens en lituanien : *piẽšti, piešiù* « dessiner au charbon », et en slave dans le dérivé *pĭstrŭ* « bigarré » et dans divers emplois dialectaux du verbe *pĭsati, pišǫ*, ainsi slov. *pisana jajca* « les œufs décorés (de Pâques) ». Elle a pris, de la même façon que gr. γράφω et lat. *scrībō*, le sens technique d' « écrire », mais ce sens spécial n'apparaît que dans une aire limitée, en iranien : v. perse *niyapaišam* « j'ai écrit », etc., en tokharien : tokh. B *pinkaṃ* « il écrit », en slave ; le vieux prussien a de même *peisāi* « ils écrivent », mais le letto-lituanien utilise un autre verbe : lit. *rašýti, rašaũ* « écrire » (et « broder »).

Ainsi le slave présente dès l'époque indo-européenne une certaine communauté de vocabulaire avec l'iranien, et ce fonds commun s'est enrichi d'emprunts notables, mais peu nombreux, à la civilisation iranienne.

578. — D'autres traits du vocabulaire slave l'unissent au vocabulaire des dialectes de l'indo-européen occidental.

La racine verbale **sē-* « semer » de v. sl. *sějǫ* apparaît en baltique, en germanique et en italo-celtique, mais elle est inconnue de l'indo-iranien, de l'arménien et du grec. Le nom de la « mer », sl. *morje*, appartient à la même aire, et de même le nom de la « pomme », sl. **ablŭko*. Le terme v. sl. *brašĭno* « nourriture » (et « farine » dans d'autres dialectes) n'a de correspondants qu'en germanique et en italique ; sl. *bobŭ* « fève » ne se retrouve qu'en vieux

prussien et en latin : le germanique a un mot semblable, mais non identique. Le nom slave de la « jument », *kobyla*, rappelle de près lat. *caballus*, qui paraît être d'origine gauloise.

Dans l'organisation sociale, les deux mots parallèles du latin *cīuis* et *hostis* sont représentés en slave : *hostis* par *gostĭ* « hôte », comme en germanique ; *cīuis* (v. h. a. *hīwo* « mari », lette *siẽva* « femme ») par un dérivé en *-m-* commun au germanique : got. *haims* « village », et, sous des formes plus proches, au slave et au baltique : v. r. *sĕmĭja* « famille », lette *sàime*, etc.

La racine verbale **dhē-* maintient en slave son sens de « poser » dans des formes à préverbe, mais elle prend en partie le sens de « faire » : *dĕjati*, *dĕlo* « œuvre », *blagodĕtĭ* « bienfait, grâce » ; ce développement sémantique n'apparaît avec une ampleur comparable qu'en latin : *faciō*, et surtout en germanique : v. h. a. *tuon* « faire », *tāt* « le fait », got. *ga-deþs* « action ».

Pour la technique des métaux, le slave présente un verbe *kovǫ* « je forge » en commun avec le baltique (lit. *káuti*, *káuju*), le germanique (v. h. a. *houwan* « battre »), et, avec un élargissement en **-de-*, le latin (*cūdō*) et le celtique ; le sens spécial de « forger » est attesté en slave (où il n'est pas primitif : cf. *kyjĭ* « massue, bâton »), en baltique et en latin. Le slave a perdu le premier nom indo-européen du « cuivre » ou du « bronze » : lat. *aes*, skr. *áyaḥ*, etc., qu'il a remplacé par un mot isolé, *mĕdĭ* ; si le nom de l' « or » est du type oriental (voir § 577), celui de l' « argent », substitué à la désignation indo-européenne du type de lat. *argentum*, se rencontre dans l'aire restreinte du slave, du baltique et du germanique, et sous des formes qui accusent un emprunt à une langue inconnue : sl. *sĭrebro* ; v. pr. *siraplis* et *sirablan* (acc. sing.), lit. *sidābras*, lette *sudrabs* ; got. *silubr*, etc. Pour le nom du « fer », caractéristique de la civilisation celtique, mais pour lequel il y a divergence entre le latin et le groupe du celtique et du germanique, le slave ne s'accorde qu'avec le baltique, et seulement de façon approchée : sl. *želězo*, lit. *geležìs* et dial. *gelžìs*, v. pr.

gelso ; ici aussi, le terme doit être emprunté, mais on ne sait à quelle langue.

579. — A côté des concordances générales avec le vocabulaire de l'indo-européen occidental, il y a un accord plus étroit entre le slave et le germanique, auxquels se joint ordinairement le baltique.

La racine verbale **wel-* apparaît avec un même élargissement **-dh-* et au même sens de « dominer » dans sl. *vlasti, vladǫ,* lit. *veldėti, veldu* (*veldžiu*) « posséder » et *valdýti, valdaũ,* got. *waldan,* etc. ; ces formes verbales n'ont en commun que la racine élargie ; le présent lit. *veldu, veldžiu,* qui a un autre vocalisme que les présents du slave et du germanique, a connu une flexion de présent athématique : v. lit. *velst,* 3e pers.

Le nombre « mille » n'avait pas de forme indo-européenne fixée, et c'est un mot qui se renouvelle volontiers : à date historique, le sorabe prend *tawzynt, towzynt* à l'allemand, le bulgare et le serbo-croate štokavien prennent *hiljada* au grec, le serbo-croate kajkavien prend *jezero* au hongrois *ezer,* lui-même emprunté, par voie indirecte, de l'iranien. On trouve un même terme en slave : v. sl. *tysęšti, tysǫšti,* en baltique : v. pr. *tūsimtons* (acc. plur.), lit. *tūkstantis,* lette *tūkstuôts,* et en germanique : got. *þūsundi,* etc. ; les formes divergent dans le détail.

Des termes de cette sorte, auxquels il faut joindre le nom de l' « argent » (§ 578), indiquent l'existence d'une communauté de civilisation germano-slave et germano-balto-slave ; ils n'impliquent pas une prépondérance de l'élément germanique.

580. — Au contraire, dans un cas comme celui de la correspondance sl. *(vŭ-)kusiti* : got. *kausjan* « goûter », il y a emprunt du slave commun à un dialecte germanique ; le même verbe a été emprunté à l'ouest par des parlers romans : fr. *choisir,* etc.

Ces emprunts au germanique sont nombreux ; ils ont été faits, à des dates variées, à des parlers germaniques différents. A défaut de données directes sur la préhistoire des Slaves, on connaît les principales tribus des Germains

qui ont occupé la Germanie orientale et la région de la Baltique, qui se sont par conséquent trouvées au contact des Slaves, et, comme il s'agissait de tribus conquérantes, qui ont dû les dominer : les Bastarnes avant l'ère chrétienne, puis, jusqu'aux IIe-IIIe siècles, les Gots. Plus tard, vers le VIe siècle, les migrations des Slaves les ont portés au contact des tribus occidentales et de la civilisation germano-latine des Francs. Plus tard encore, aux VIIIe-IXe siècles, les Scandinaves se sont installés parmi les Slaves orientaux.

On distingue, assez mal, une couche d'emprunts anciens, où la gutturale du germanique subit la palatalisation de première période : ainsi sl. comm. *čędo* « enfant », en regard de v. h. a. *kind*, etc. ; les emprunts plus récents présentent la seconde palatalisation, ainsi v. sl. *cęta* « pièce de monnaie », en regard de got. *kintus*, qui est lui-même un emprunt au latin (voir § 107). D'autre part, on reconnaît qu'une partie des emprunts ont été faits au gotique, donc dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, tandis que d'autres, également représentés dans tous les dialectes slaves, ont été faits au germanique occidental, à la civilisation des Francs. Des mots comme v. sl. *gobino* « abondance », *gobĭdzĭ* « riche » doivent être d'origine gotique : *gabei* (gén. *gabeins*), adj. *gabigs*. Certains d'entre eux ont subi des remaniements slaves : le verbe *gotoviti* « préparer », de got. *gataujan*, a développé un adjectif postverbal *gotovŭ* « prêt », ce qui lui a donné l'aspect d'un dénominatif slave en *-iti* ; le rapport du verbe **gonĭznǫti* (et *gonesti*) « être sauvé » (voir § 239) et de son factitif *gonoziti* « sauver » reproduit le rapport de got. *ganisan* et *ganasjan*, mais sous une forme slavisée, qui est la même qu'avec la racine slave de *vŭ-nĭznǫti, vŭ-noziti* (voir § 223).

Entre ces emprunts au gotique et les emprunts postérieurs à la civilisation franque, qui peuvent être tardifs (ainsi sl. comm. **korljĭ*, de *Karl*, nom de Charlemagne), il est souvent difficile d'établir une distinction. Le cas n'est pas fréquent où des indices phonétiques permettent d'exclure l'hypothèse d'un emprunt au gotique : le mot *likŭ* « chœur »

est pris au germanique, mais son vocalisme est celui de v. h. a. *leich* « jeu, chant », et non celui de got. *laiks* « danse » (voir § 108) ; et il doit s'agir d'un terme nouveau en slave et mal assimilé, puisque le vieux slave (Supr.) en tire un verbe dérivé *likŭstvovati* sans forme alternante de la gutturale.

Les mêmes termes de civilisation ont pu être empruntés à des dates diverses et sous des formes différentes. Le nom de l' « épée », tiré directement ou indirectement d'un mot germanique comme got. *mekeis*, apparaît sous deux formes : *meči* et **mičĭ* (s.-cr. *mâč*), dont aucune ne concorde pour le vocalisme avec la forme gotique. Du nom de l' « empereur », il y a une forme *cěsarjĭ* qui reproduit le gotique *kaisar*, et une forme *cĭsarjĭ* qui a triomphé dialectalement ; or il s'agit d'un mot germano-latin et d'un terme savant que les langues slaves n'ont pas cessé d'emprunter sous des formes variées et avec des valeurs diverses : v. sl. *ĭesarjĭ*, s.-cr. *cȅsār* et *cȅsar*.

Faute de pouvoir suivre l'histoire de chacun des emprunts du slave au germanique, on est forcé de considérer ces emprunts en bloc, et de confondre des influences de civilisation qui se sont exercées à plusieurs siècles de distance et sur des domaines aussi différents que celui des Gots à l'Est et des Francs à l'Ouest.

581. — Le germanique a fourni en particulier au slave des noms de chefs militaires et politiques : *cěsarjĭ* (*cĭsarjĭ*), *kraljĭ*, *kŭnędzĭ* ; des mots du vocabulaire militaire, comme *plŭkŭ* « troupe », cf. v. h. a. *folc*, *brŭnja* « cuirasse », cf. got. *brunjo*, *šlěmŭ* « casque », cf. got. *hilms*, *mečĭ* (*mičĭ*) « épée », cf. got. *mekeis* ; des noms de monnaies : *stŭlędzĭ*, avec la forme plus récente *skŭlędzĭ*, cf. got. *skillings*, *pěnędzĭ*, cf. v. h. a. *phenning*, *cęta*, cf. got. *kintus* ; des noms d'objets de ménage : *kotĭlŭ* « chaudron » cf. got. *katil-* (emprunt au latin), *bljudo* « plat », cf. got. *biups*, **dĭska* « plateau, planche », cf. v. sax. *disc*, v. h. a. *tisc* (mot gréco-latin), *misa* « plateau », cf. got. *mes*, v. h. a. *mias* (mot latin).

Une bonne partie des termes que les Germains ont donnés

aux Slaves ont été pris par eux à la civilisation latine. C'est le cas en particulier pour les noms de plantes et d'arbres cultivés : *lukŭ* « ail » est un mot germanique : v. h. a. *louh*, etc., mais le nom de la « pêche », **bersky* (s.-cr. *brȅskva*, etc.), est le latin *persica* par l'intermédiaire d'une forme allemande (cf. m. h. a. *pfersich*). Le nom de l'animal de somme de la civilisation méditerranéenne, l'âne, est passé du latin populaire au germanique et de là au slave : *osĭlŭ*, cf. got. *asilus*, v. h. a. *esil*, de lat. *asellus*. Le suffixe *-arjĭ* des noms de profession est germano-latin, voir § 423.

D'autres termes pris par le slave au germanique répondent à des emprunts du germanique à la civilisation celtique antérieure. Les formes slaves *lěkarjĭ* « médecin », *lěčiti* « soigner », d'où secondairement *lěkŭ* « remède », dérivent du nom du « médecin » got. *lekeis*, avec une forme verbale *lekinon*, qui a été pris à date ancienne par le germanique au celtique (v. irl. *liaig*). Le slave emploie comme noms de personnes des composés d'un type solennel comme **Milo-slavŭ*, usuellement abrégés en hypocoristiques : ainsi s.-cr. *Mȉlo*, *Mȉlan*, *Mȉloš*, etc. ; il continue un usage indo-européen, mais sous des influences germaniques : les nombreux noms en *-měrŭ* ou *-mirŭ* comme **T*ʳ*rpiměrŭ*, **T*ʳ*rpimirŭ* ont pris leur finale au germanique, cf. v. h. a. *-mār*, où elle est d'origine celtique : gaulois *-maros*.

A côté des emprunts, il y a en slave des calques du germanique : le terme militaire *voje-voda* est transposé de v. h. a. *heri-zogo* ; et cf. *milo-srŭdŭ*, § 582. L' « arc » est désigné par l'idée de « courbé » en slave : *lǫkŭ*, comme en germanique : v. h. a. *bogo*, v. sax. *boga* ; pour le nom de la « flèche », *strěla*, cf. v. h. a. *strāla*, qui apparaît seulement en germanique occidental.

582. — Le christianisme a atteint les Slaves sous une double forme, latine et germanique, et il est à peu près impossible de séparer ces deux influences. L'opposition est nette au contraire entre l'action de la civilisation germano-latine et celle de la civilisation grecque : la dernière a agi tardivement sur les Slaves. Les premiers emprunts du slave

au grec, comme *korablji* qui est slave commun (voir § 61), sont relativement récents. L'œuvre de christianisation de Cyrille et Méthode, dans la seconde moitié du IX^e^ siècle, a un moment largement étendu l'influence grecque chez les Slaves, en les dotant d'une langue sacrée qui prenait le grec pour modèle. Mais le schisme est venu presque aussitôt créer une coupure entre le monde catholique romain et le monde orthodoxe, et l'action religieuse, littéraire et culturelle du grec n'a persisté que chez les Slaves de Bulgarie, de Russie et de Serbie, où elle a été profonde et durable. Le domaine slave occidental est revenu à l'influence latine, à la première forme du christianisme slave.

Le vocabulaire chrétien indique que la christianisation des Slaves avait commencé bien avant la mission de Cyrille et Méthode. Le nom slave de l' « église », sous ses formes diverses : v. sl. *crŭky*, etc. (voir § 92), est indépendant du grec savant, comme aussi du latin : il représente un terme populaire gréco-roman, qui ne s'est imposé qu'en germanique et en slave. Le verbe qui signifie « baptiser », *krĭstiti*, ne peut être qu'un dérivé slave de *Krĭstŭ* « Christ » au sens de « christianiser », parallèle à m. h. a. *kristen*. Il y a deux formes du nom du « Christ », une forme occidentale *Krĭstŭ* de type latin, et une forme orientale *Xrĭstŭ*, à côté de *Xristosŭ*, prise au grec ou influencée par lui ; il y a deux noms de la « croix », *križĭ* à l'Ouest (voir § 107) et *krĭstŭ* à l'Est. Pour « communier », on a dit d'abord *komŭkati*, emprunt au roman vulgaire : *pričęstiti* (*sę*) est un calque savant. Pour nommer le « paradis », le vieux slave présente deux mots d'origine également populaire : d'une part *rajĭ*, conservé du paganisme slave ; de l'autre *poroda*, qui ne peut être qu'une déformation du terme gréco-latin. Le mot qui désigne le « païen » est latin : *poganŭ* ; lorsque les premiers traducteurs ont eu à rendre gr. τὰ ἔθνη, lat. *gentes* « les gentils », ils ont eu recours à un terme proprement slave qui signifie « peuple », mais seulement dans cette acception religieuse, *językŭ* : c'est un calque du latin administratif *lingua*, usuel au Moyen Age, et conservé jusqu'au français moderne dans *Languedoc* ; de même la tra-

duction de κόσμος « monde » par (*vĭsĭ*) *mirŭ* est indépendante du grec et du latin de l'Église, et paraît représenter un emploi du latin *pāx* dans le sens de la *pax romana*.

Le composé sl. *milosrŭdŭ* peut être considéré comme un calque aussi bien de got. *armahairts*, v. h. a. *armherz*, que directement de lat. *misericors* ; de toute façon, ce mot de la langue chrétienne est de type germano-latin, et non grec.

Il y avait donc chez les Slaves, avant le IXe siècle, un vocabulaire chrétien de caractère populaire et d'inspiration latine. Ces divers emprunts résultent des plus anciennes actions des civilisations occidentales sur le monde slave.

583. — Le vocabulaire slave s'est enrichi d'emprunts au turco-tatare, mais après la rupture de l'unité slave. Il peut arriver, et il n'est pas rare, que tel de ces emprunts se soit étendu à peu près à tous les dialectes ; dans le cas de **tlmačĭ* « interprète », qui apparaît sous des formes variées et qui ne sont pas de même date, le fait est du même ordre que l'extension des mots *truchement* et *drogman* dans les langues occidentales. Pour le mot *kŭnigy* « écrit, livre », qui est slave commun, on entrevoit qu'il est d'origine orientale, mais on ignore par quel intermédiaire il est parvenu au slave.

Un mot *kapĭ* « idole » n'est que vieux-slave ; le mot *bĕlĕgŭ* « marque » n'apparaît qu'en vieux russe, en bulgare et en serbo-croate, d'où il s'est étendu au slovène. Un suffixe *-čii*, qui est le turco-tatare *-či*, se rencontre en vieux slave non seulement dans des mots étrangers comme *samičii* « préfet », nom protobulgare d'un fonctionnaire spécial, mais ajouté à des noms qui existaient en slave, ainsi dans *kŭnigŭ-čii*, dérivé qui n'a pas une allure slave, pour l'usuel *kŭnižĭnikŭ*. Ces faits et les faits analogues, comme les emprunts du vieux slave au grec byzantin, ou du russe au scandinave, n'intéressent plus que les vocabulaires particuliers des dialectes slaves.

584. — Dans la suite, les langues slaves ont fait des emprunts abondants aux langues dominantes des différentes aires de civilisation entre lesquelles elles se sont trouvées

partagées : les dialectes occidentaux au latin et à l'allemand, les parlers de l'Adriatique à l'italien, les dialectes balkaniques au grec et au turc. Elles ont également joué elles-mêmes le rôle de langues de civilisation par rapport à des langues de niveau inférieur : les dialectes baltiques, le hongrois, le roumain, l'albanais, etc. Les rôles ont pu se renverser, et par exemple le hongrois, après avoir été largement tributaire du slave, est devenu langue dominante par rapport au slovaque et aux dialectes méridionaux ; on trouve alors des réemprunts, comme s.-cr. *àstāl* à côté de *stô* « table », du hongrois *asztal* pris au slave *stolŭ* ; slovaque, slovène et s.-cr. *gazda* « maître, patron », du hongrois *gazda* tiré de sl. *gospoda*. Au XIX^e^ siècle, le panslavisme est venu recréer, artificiellement, une certaine conscience de l'unité slave, ce qui a eu comme effet de remettre en faveur, à la place des mots d'emprunt, de vieux mots slaves (parfois même d'en forger, comme dans le cas de tch. *neť* « nièce »), et d'étendre à plusieurs langues des mots imités du russe ou, dans le domaine occidental, du tchèque.

Les grandes langues occidentales, surtout l'allemand et le français, ont fourni aux langues slaves le vocabulaire de la civilisation moderne, par voie d'emprunt ou de calque (voir pour les calques B. Unbegaun, *Revue des Études slaves*, XII, pp. 19-48). A date récente, le développement du russe en grande langue littéraire et l'importance politique mondiale de la Russie ont placé le russe dans une situation nouvelle : des mots russes ont commencé de pénétrer dans les langues occidentales, mais en petite quantité, et surtout dans des vocabulaires techniques : de l'art (*icone*), du commerce (*vodka*, *susliki*), de la géographie (*steppe*, *toundra*, *izba*, *moujik*), de l'histoire et de la politique (*oukase*, *soviet*), etc.

INDEX DES MOTS ÉTUDIÉS[1]

a, 485.
ablanĭ, 198.
ablŭko, 77, 84, 198, 509.
agnę, 367, 495.
agnĭcĭ, 84, 361, 495.
agoda, 84, 105, 354.
ajĭce, 84.
s. *ako*, 489.
al(ŭ)dii, 72.
al(ŭ)kati, 72, 209, 503.
al(ŭ)nĭji, 72.
al(ŭ)tarĭ, 73.
s. *astal*, 517.
ašte, 95, 484, 489.
avĕ, *aviti*, 84, 507.
azĭno, 495.
azŭ, 84, 105, 452.

ba, 483.
bajati, 226.
s. *ban*, 43.
banja, 163.
r. *begu*, 220, 235, 244.
macéd. *Ber*, 38.
r. *bĕrdo*, 75.
berǫ, *bĭrati*, 21, 36, 197, 206, 210, 218, 245, 287, 502.
bes, *bez*, 155, 478.
beštędŭ, 377.
bezdŭna, *bezdĭnĭje*, 115.
bezumĭljĭ, *bezumĭlivŭ*, 369.
bĕgnǫti, 21, 220, 244, 248.
bĕgŭ, 340.
bĕlĕgŭ, 516.
bĭstvo, 369.
bĕxŭ, 207, 274.
bĕžati, 220, 235, 244, 248, 278.
bičĭ, 364.
bimĭ, 207, 265, 309.
s. *biskati*, 293.
tch. *biskup*, 44.
bĭjǫ, *biti*, 113, 197, 218, 295.
blagodatĭ, *blagodĕtĭ*, 349, 510.
blagynji, 359.
blĭskŭ, 133.
blędǫ, *blęsti*, 138, 195.
bliscati sę, 92, 133.
bliskŭ, 133.
blĭsnǫti, *blĭštati*, 133, 215, 236.
bljudo, 58, 96, 513.
bljudǫ, *bljusti*, 58, 96, 195, 203, 217, 329.
blǫditi, 195.
blŭxa, 31, 77, 346, 496, 505.
bo, 481, 483.
bobŭ, 509.
bodǫ, *bosti*, 220.
bogatŭ, *bogŭ*, 353, 508.
bojati sę, 236, 329, 461, 464.
pol. *Bolech*, 23.
bolĕznĭ, 367.
boljĭjĭ, 21.
boljĭmi, 470.
r. *bor*, 78.
borĭba, 355.
borjǫ, *brati*, 224, 278.
bǫdǫ, 207, 213, 285.
tch. *brach*, 23.

1. Les chiffres de cet index renvoient aux pages.
Sauf indication contraire, les mots de cet index sont vieux-slaves (ou slavons). Il n'est renvoyé en général à d'autres langues slaves que là où manque le mot vieux-slave.
On n'a pas mentionné tous les mots cités, mais seulement ceux sur lesquels il est enseigné quelque particularité.

brada, 346.
bradatŭ, 268, 353.
brady, 66.
branĭ, 366.
brašĭno, 32, 509.
bratrŭ, 373, 495, 498.
bratrĭja, 113, 360, 458, 497.
bratrĭnjĭ, 357.
s. *breskva*, 514.
brěgǫ, *brěšti*, 218, 261.
brčmę, 163, 349, 502.
brčza, 27, 68, 163, 344.
brčžda, 502.
brĭnĭje, 113.
brünja, 513.
brŭvĭ, 136, 339.
buditi, 57, 195, 203, 233, 237.
bukarjĭ, 372.
buky, 54.
büdĕti, 115, 195, 203, 234.
-bŭnǫti, 141, 195, 203, 231.
bŭždrjĭ, 357.
byšęšteje, *byšǫšteje*, 240, 334.
byti, 162, 207.
byxŭ, *by*, 289, 482.
bytĭje, 270.
byvati, 229, 303, 335.
byvolŭ, 54.

cěliti, 239.
cělĭba, 355.
cělŭ, 351.
cĭna, 58, 89, 352.
cĭsarjĭ, 58, 513.
cĭstiti, 195, 237.
cĭšta, 478.
cęta, 61, 90, 512, 513.
crüky, 78, 90, 348, 429, 515.
cvĭtŭ, 143, 195.
cvĭtǫ, *cvisti*, 143, 195, 222.

r. *čan*, 144.
časŭ, 89, 121.
četvoro, *četvori*, 198, 342.
četvrĕgubŭ, 375.
četvrčnogŭ, 198, 375, 376.
četvrütŭ, 198.
četyre, 89, 198, 427.
čędo, 512.
čęstŭ, 269, 353.
slov. *či*, 443.
činŭ, 348, 413.
čislo, 141, 351.
čismę, 141, 349.
čistŭ, 195, 353.
čĭ, 442, 443.
čĭjĭ, 440.
-činǫ, *-čęti*, 222, 268, 278.
čistiti, 239.
čistŭ, 342.
čito, 442, 443, 477.
čitǫ, *čisti*, 222.
člčnŭ, *članŭ*, 69, 123.
človĕkŭ, 73, 458, 500.
črčšŭ, 464.
slov. *črešnja*, 90.
črünŭ, 74, 89, 140.
črŭpǫ, *črĕti*, 222.
črŭtǫ, *črĕsti*, 88, 195, 198, 222.
tch. *čtyři*, 49.

da, 487.
dajati, 208, 223, 225, 278, 290, 296.
damĭ. *dati*, 51, 104, 141, 162, 207, 289, 321.
darŭ. *darovati*, 51, 413.
dateljĭ, 349.
davĭčĭ, 362.
daže, 488.
v. r. *Dažĭbogŭ*, 376, 508.
tch. *dehet*, 428.
derǫ, *dĭrati*, 137, 218, 219.
desętĭ, 27, 36, 48, 62, 428.
desnica, 363.
devętĭ, 35, 48.
dějati, 510.
dělati, 227, 279.
dělja, 478.
dělo, 21, 162, 351, 428, 510.
dětę, 368.
dĕti, *deždǫ*, 21, 226, 293, 295.
dĕti (*dětĭ*), 458.
dětištĭ, 368.
děverĭ, 58, 495.
dira, 194, 345.
divŭ, 508.
dĭnĭ, 49, 110, 348, 426.
dĭnĭšĭ, 154, 463, 478.
dlato, 128, 353.
dlĭgostĭ, 368.
dlĭgŭ « long », 77, 100, 164, 341.

r. *dlja*, 480.
dlъbǫ, 127, 222, 353.
dlъgъ « dette », 77, 100.
do, 464.
dobrě, 391, 408, 471.
dobrъ, 350.
s. *dok(le)*, 480.
dolu, 467.
doma, 357, 414, 471, 472.
domašьnjь, *domašьnjь*, 357.
domъ, 21, 35, 51, 347, 412, 496.
dostojьnъ, 112.
dověrěti, 332.
drevьnjь, 48.
drěvěnъ, 352.
drěvo, 65, 162, 432.
drěvodělja, 360.
dręselь, *dręxlь*, 138.
dręzga, 132.
drobiti, 136.
drugъ, 341, 445.
drъva, 432.
drъznovenъ, 231, 270.
drъžati, 234, 297.
duša, 98, 360.
duxati, 227.
duxovьnъ, 365.
duxъ, 98, 162.
dъmǫ, *dǫti*, 63, 64, 104, 164.
dъno, 115, 142.
dъska, 115, 144, 513.
dъšti, 52, 95, 149, 425, 427, 495.
dъštica, 363.
dъva, 115, 441.
dъvogubъ, 375.
dъvoje, *dъvoji*, 441.
dъxnǫti, 289.
dъždь, 110, 132.
dvidzati, 90, 93, 278.
dvignǫti, 231, 249, 262.
dvьri, 142, 346, 458, 496.
dvorъ, 142, 496.
dymъ, 54, 354.
dzělo, 21, 89.
dzvězda, 28, 143, 506.

eda, 82, 488.
ese, 82.

ědǫ, voir *jadǫ*.
ědra, 156.
ědъ, 83.
ěmь, *ěsti*, 21, 83, 119, 207, 250, 252, 321.
ězva, *ězvina*, 85.

-ganjati, 298.
gasiti, 99, 238.
s. *gazda*, 517.
γeona, 123.
gladъkъ, 138.
glagolati, 31, 227.
glagolь, 373.
glasъ, 31.
glava, 183, 386, 403, 503.
glǫbina, 366.
-glъtiti, 37.
gnetǫ, *gnesti*, 140, 216.
gnida, 64.
gnilъ, 263, 351.
gnǫsьnъ, *gnusьnъ*, 61.
gnǫšati sę, *gnušati sę*, 61.
-go, 484.
gobino, 512.
gobьdzь, 91, 512.
s. *goj*, 21.
golǫbь, 420.
goniti, 21, 237, 298.
gonьznǫ, 232, 512.
gonoziti, 512.
gorš, 468, 471.
gorěti, 21, 198, 209, 235.
gospoda, 517.
gospodinъ, 366.
gospodь, 131, 421, 496.
gospožda, 359.
gostiti, 239.
gostь, 30, 89, 346, 420, 510.
gotoviti, *gotovъ*, 512.
govędo, 21, 495.
govьno, 352.
gǫba, 64.
gǫsěnica, 82.
gǫsь, 28, 346.
gǫsli, 351, 458.
grabiti, 238.
gradъ « grêle », 68.
gradъ « ville », 65, 67, 163.
slov. *grajski*, 95.
graždaninъ, 95, 366.
grebenь, 348.

greblo, 138, 351.
grędǫ, 293.
griva, 49, 136, 162.
grivĭna, 49, 353.
grĭmĕti, 63.
grŭlica, 363.
grŭlo, 9, 37, 75, 164, 356.
grŭnĭčarjĭ, 75, 372.
grŭnŭ, 75, 198, 352.
grŭtanĭ, 74, 75.
gryzǫ, *grysti*, 222.
s. *guž*, 82.
v. r. *gŭbežĭ*, 142.
gŭnati, voir *ženǫ*.
-gŭnǫti, 142.
**gŭpanŭ*, 497.
gvozdĭ, 143.
gybělĭ, 351.
gybnǫti, 142, 196, 231.

i, 476, 484.
ide, 469.
idǫ, *iti*, 80, 85, 205, 213, 248, 261, 277, 283, 293.
igo, 42, 118, 150, 342.
igrĭ, *igra*, 81.
igŭlinŭ, *ig(ŭ)la*, 81, 112.
imamĭ, *imĕti*, 80, 203, 209, 243, 290, 302.
imenitŭ, 353.
imę, 112, 149, 426.
imǫ, *jęti*, 80, 82, 203, 211, 221, 250, 287.
inoćędŭ, 376.
inogŭ, 114.
inorogŭ, *inorožĭ*, 89.
is, *iz*, 80, 155, 464, 478, 505.
iskǫ, *iskati*, 30, 85, 92, 131, 215, 245.
istina, 366.
izbaviti, 238.
r. *izbegat'*, 303.
Izdrailĭ, 68, 137.
izdrešti, 136.
izgaga, 217.
iznemošti, 292.
s. *izraz*, 341.
izvĕstŭ, 269.
iždegǫ, *iždešti*, 132.
iždenǫ, *izgŭnati*, 132.
ižditi, 132.
iže, 437, 486.

r. *jabloko*, 77, 84.
jadǫ, *jaxati* (*jati*), 34, 119, 205, 213, 277, 507.
jadŭ, 83.
jagnĭčĭ, 84.
jagoda, 84, 105.
jaje, *jajĭce*, 84.
jako, 487.
jakŭ, 90, 441, 487.
v. r. *jara*, 122.
jarę, 367.
jarębĭ, 367.
r. *jasen'*, 84.
jasli, 83, 458.
javĕ, *javiti*, 84.
jazva, *jazvina*, 85.
r. *jebu*, 216.
jedinŭ, 114, 441.
jedĭnojǫ, 471.
jedva, 123.
jegda, 129, 470.
jela, 139.
jelenĭ, 348.
jelikŭ, 442.
jelĭma, 470.
jemljǫ, *imati*, 203, 224, 290, 296.
v. tch. *jen*, 438, 486.
Jerdanŭ, 118, 123.
jeresĭ, 417.
jesmĭ, 31, 81, 131, 134, 140, 196, 206, 482.
v. pol. *jeść*, 319.
r. *jeśli*, 489.
ješte, 123, 131.
jeterŭ, 351, 445.
r. *jezdit'*, 119.
jęti, voir *imǫ*.
jętra, 136, 499.
jętry, 62, 495.
językŭ, 360, 515.
tch. *jil*, *jíní*, 81.
jĭ, 437.
s. *jošte*, 124.
ju, 42.
jugŭ, 42.
junĭčĭ, 361.
junŭ, 39, 120, 135.

jutro, juxa, juže, 42.

kajaznĭ, 367.
kako, 470.
kakŭ, 90, 441.
kamenĭ, kamy, 25, 349, 385, 425.
kamenĭje, 358, 424, 458.
kamĭnŭ, 352.
kamo, 469.
kamykŭ, 360.
s. *kanuti*, 142.
kapĭ, 516.
r. *kašel'*, 88.
kaziti, 238.
k'esarjĭ, 513.
klakolŭ, 373.
kliknǫti, 138.
klĭnǫ, klęti, 268.
kljevetati, 227.
kobyla, 495, 510.
kogda, 51, 129, 469, 485.
kolikŭ, 442.
kolĭ, koli, kolě, kolĭmi, 470, 471.
koljǫ, klati, 224.
kolo, 22, 89, 341.
komŭkati, 515.
**konĭ, konĭčĭ*, 347, 362.
konjĭ, komonjĭ, 359, 407, 495.
kopati, 24.
kora, 184, 345.
korabljĭ, 38, 53, 97, 515.
*korenĭ, *korę*, 149, 426.
kosa, 28.
kosnǫti sę, -kosnovenŭ, 231, 468.
kotĭlŭ, 513.
kotoričĭ, 364.
kotoryjĭ, koteryjĭ, 175, 351, 445, 487.
kovačĭ, 364.
kovǫ, kovati, 24, 220, 510.
koza, 495.
kozĭlę, kozĭlištĭ, 368.
koźa, 184.
kǫdě, kǫdǫ, kǫdu, 469.
**kǫsati*, 24, 35.
kradǫ, krasti, 212, 220.
s. *kraljević*, 368.
kraljĭ, 3, 66, 171, 359, 512.
kratŭkŭ, 88, 195, 198, 360.
krilo, 139.
krivŭ, 57, 350.
križĭ, 90, 102, 515.
Křistŭ, křstiti, 515.
kromě, 468.
kroměš(t)ĭnjĭ, 357.
r. *krovat'*, 53.
krŭma, 75.
krŭvĭ, kry, 74, 135, 339, 429, 499.
kryjǫ, kryti, 225.
kupiti, 201, 229, 279, 288, 290.
kuplja, kupŭ, 97, 228, 339.
kupovati, 201, 228, 229, 279, 290.
-kusiti, -kusŭ, 339, 511.
kŭ, 156, 466, 478.
kŭde, 469.
kŭgda, voir *kogda*.
kŭnędzĭ, 55, 62, 91, 93, 497, 513.
kŭnęgynji, 92.
kŭnjigy, 101, 458, 516.
kŭnjigŭdii, 516.
kŭto, 442, 477.
kvasŭ, 143.
kyjĭ « quel », 444, 487.
kyjĭ « massue », 510.

s. *labud*, 72.
ladĭji, 72.
-lagati, 204, 304.
lajati, 39, 43, 226.
lakomŭ, 72, 209, 335, 336.
lakŭtĭ, 72, 428.
-lamati, 305.
lani, 72, 471.
lanĭji, 72.
s. *-laziti*, 299.
Lazorŭ, Lazarĭ, 53.
r. *lebed'*, 73.
ledŭ, 413.
r. *lět*, 128.
letěti, 128, 214, 235.
ležati, 36, 204, 236, 297.
lěčiti, lěkŭ, 514.
-lěkŭ, 32.
lěnŭ, 177.
lěpiti, lěpŭ, 196, 204.
lěvŭ, 350.
lěxa, 31.
lězǫ, lězti, 212, 220.
lędvĭję, 143.
lęgǫ, lešti, 196, 204, 213, 230, 248.

r. *l'ga*, 92.
li, 477, 481, 484.
lice, 92.
likŭ, 92, 512.
likŭstvovati, 513.
lipa, 162, 506.
listŭ, *listvĭje*, 358, 458.
lixŭ, 32, 92.
ližǫ, *lizati*, 205, 223, 281.
lĭdzĕ, 92.
lĭgŭkŭ, 92.
-lĭnǫti, 196, 204, 210.
-lĭpĕti, 196, 204, 233.
lĭstivŭ, 369.
lĭstŭ, 49.
ljubiti, *ljubimŭ*, 195, 239, 335.
ljubŭ, 58, 195, 341.
ljuby, 429.
ljudinŭ, *ljudĭje*, 366, 421, 458.
ljutĕ, 471.
s. *loćika*, 95.
r. *lošad'*, 496.
loże, 359.
ložiti, 89, 196, 204.
lǫkavŭ, 369.
lǫkŭ, 514.
lukŭ, 514.
luna, 140, 352.
lŭgati, 21, 225.
lŭža, 360.
lŭžĭ, 358.
lyko, 64.

-majati, *-mavati*, 34.
malověrŭ, 376.
manǫti, 34, 232.
maslo, 351.
mastitŭ, 353.
mati, 51, 149, 162, 423, 427, 495.
maxati, 34.
međĭ, 90, 513.
medŭ, 21, 347, 412.
medvĕdĭ, 375, 501.
meljǫ, *mlĕti*, 69, 224, 494.
metǫ, *metati* (*mesti*), 295, 503.
meža, 95.
meždu, 397, 471.
mĕdĭ, 510.
mĕna, 352.
mĕra, 350.
mĕsęcĭ, 30, 360, 497, 506.
mĕxŭ, 31.
mękŭkŭ, 92.
męso, 31, 137.
mętǫ, *męsti*, 23, 196.
**męzdra*, 137.
pol. *miano*, 112.
milosrŭdŭ, 376, 514, 516.
s. *Miloš*, 23, 514.
milŭ, 351.
mimo, 464.
minovati, *minǫti*, 232.
mirŭ, 350, 413, 516.
misa, 47, 513.
slov. *mišića*, 363.
mĭgla, 138.
mĭnĕti, 63, 233, 244, 297.
mĭnjĭšĭmi, 470.
mĭrǫ, *mrĕti*, 35, 197, 221, 287.
mĭstĭ, 348.
mĭzda, 30, 34, 131, 345.
mladeńčĕ, *mladěńčĕ*, 361, 367.
mladę, *mladętĭce*, 367.
mlĕko, 69.
mlĭćalĭ, *mlĭćalivŭ*, 351, 369.
-mlĭcati, 91.
mlĭćati, 77, 89, 234, 297.
mlĭknǫti, 89, 140, 231, 249.
mlĭzǫ, *mlĕsti*, 211, 221, 494.
mlünĭji, 360.
mogǫ, *mošti*, 95, 182, 213, 334.
mojĭ, 42, 440.
moliti (*sę*), 139, 329, 503.
moriti, 194, 197, 237.
morje, 509.
r. *moška*, 363.
moštĭ, 349.
mozgŭ, 30, 131.
mǫdili, *muditi*, 61.
mǫdĭnŭ, *mudĭnŭ*, 61.
mǫžĭ, 358, 415, 497.
mraćiti, *mrakŭ*, 196, 204.
mrŭcati, *mrŭknǫti*, 90, 204.
mrŭtvŭ, 74, 197, 350.
muxa, 98, 496.
mŭnogŭ, 111, 442.
mŭšica, 363.
mŭxŭ, 31, 55.
my, 434.
myšĭ, 31, 54, 339, 496.

myšica, r. *myška*, 90, 363.
mytarjь, 372.

na, 463, 467, 505.
nadętŭkŭ, 348, 360.
nadeźda, 360.
nadŭ, 463, 468.
nagŭ, 35, 341.
nai-, *naj-*, 378.
nasmisati sę, 98.
našь, 440.
r. *nazem'*, 169.
ne, 475.
nebo, 21, 159, 349.
nebogŭ, 375, 500.
nego, *negŭli*, 484.
nejęsytь, 376.
nejęvěrŭ, 376, 500.
nemoštь, 377.
neplody, 353.
nesǫ, *nesti*, 131, 211, 216, 502.
nestera, 495.
tch. *net'*, 517.
netĭjь, 128, 495, 498.
r. *netopyr'*, 129, 501.
nevěglasŭ, 376.
nevěsta, 500.
neže, *neželi*, 484.
nědra, 156.
něstŭ, 48, 475.
ni, 476, 484.
ničь, 90, 92.
n°iva, 101.
nĭro, *nrěti*, 222.
-nĭzǫ, *-nĭznǫti*, 222, 512.
noga, 499, 504.
nogŭtŭ, 428.
nositi, 233, 283, 295.
nosŭ, 30, 497, 506.
nošti, 95, 129.
novŭ, 38, 48.
nozdri, 137.
-nozi°i, 512.
nožь, 222, 359.
nǫditi, *nuditi*, *nudĭma*, 61.
nǫ́da, *nuźda*, 61.
nŭ, 485.

o, *ob(ъ)*, 155, 463, 467, 478.
oba, 441.
v. r. *obi-*, 155.
obĭdo, 155.
obĭštĭ, 155, 357.
oblĕklo, 138.
oboje, *oboji*, 441.
obujǫ, *obuti*, 494.
očĕlь, 47.
odeźda, 360.
pol. *ognisko*, s. *ognjište*, 365.
ognь, 140, 420.
oko, *oči*, 420, 499, 504.
okovь, 347.
okrĭstĭ, 169.
okryti, 129.
olĕi, 123.
ol(ŭ)tarь, 73.
s. *onomadne*, 468.
onŭ, 439.
onŭde, 469.
orati, 225, 245, 494.
osa, 38, 83, 130.
osь, 51, 134, 346.
osĭlŭ, 52, 514.
osla, 138.
osmь, *osmĭ*, 82, 141.
ostǫpiti, 130.
ostrĭje, 358.
ostrŭ, 83, 136, 350.
otĭcь, 133, 362, 496, 498.
otĭnjь, 133, 362.
otrokŭ, 375, 500.
otŭ, 464.
otŭlĕkŭ, 32.
aor. *otŭvĕ*, 252.
otvrŭnŭ, 141, 269, 352.
ovĭca, 90, 360, 495, 498.
ovĭnŭ, 361, 495, 498.
ovŭ, 439.
**ovŭde*, 469.
oxoditi, 130.
r. *ozem'*, 169.

ǫdolь, 156.
ǫglь, 82, 420.
ǫrodŭ, 377.
ǫsěnica, 82.
ǫtĭlŭ, 78.
ǫtrь, 80.
ǫtroba, 355.
**ǫty*, 60, 163.
ǫzŭkŭ, 60, 82, 347.

ǫže, 83, 359.

pa-, 165, 169, 194, 377, 505.
padati, 229, 290.
padǫ, pasti, 219, 248.
padǔšti, 505.
r. *paguba*, 169.
palica, pol. *pała*, 363.
paliti, 238.
pamętĭ, 62, 165, 194, 343, 348, 377.
tch. *pás*, 42, 107, 170.
pasǫ, pasti, 211.
bulg. *pastorok*, 128.
patoka, 345.
paznogŭtĭ, 428.
pečatĭ, 428.
pekǫ, pešti, 22, 48, 217, 242, 494.
r. *pepel*, 373.
perǫ, pĭrati, 218, 221.
tch. *pěchovati*, 31.
pěna, 22.
pěnędzĭ, 91, 513.
pěsnĭ, 366.
pěšĭ, 499.
pěvĭcĭ, 362.
pętĭno, 353.
pętĭ, pętĭ, 129.
pol. *pisywać*, 299.
pišǫ, pĭsati, 111, 224, 245, 281, 494, 509.
pitomŭ, 336.
pĭjanŭ, 336.
pĭjǫ, pĭti, 49, 113.
-pĭnǫ, -pęti, 268.
pĭrǫ, pręti, 221.
pĭstrŭ, 509.
pĭsŭ, 495, 499.
pĭšenica, 31, 363.
pĭxati, pĭxnǫti, 31, 494.
plakati sę, 329.
plamenĭ, plamy, 349, 425.
tch. *plápol*, 373.
plaviti, 238.
plavŭ, 22, 350.
tch. *plchý*, 24.
plemę, 496.
plešte, 359.
pletǫ, plesti, 128, 214, 494.
plěnŭ, 69.
plěvy, plěvǫ, plěti, 216, 429.

plinǫti, pljunǫti, 232.
pljujǫ, pljĭvati, 96, 224, 232.
plodŭ, plodovitŭ, 353.
plotŭ, 214.
plovǫ, pluti, 48, 59, 138, 195, 218.
plugŭ, 163.
plŭkŭ, 376, 513.
plŭnŭ, 77, 268, 352.
po, po-, 294, 463, 467, 505.
podobati, podobĭnŭ, 467.
podŭ, subst., 499.
podŭ, prép., 463, 468.
podŭmetŭ, 340.
podvigŭ, 92.
poganinŭ, poganŭ, 366, 515.
pojasati, 122, 167.
pojasŭ, 30, 42, 107, 122, 170, 377.
pojiti, 194.
pojǫ, pěti, 220.
polĭdza, 92.
polŭ, 347, 413, 468.
pomošti, 467.
popelŭ, 373.
r. *porju, porot'*, 224.
poroda, 515.
potĭbĕga, 496.
s. *potres*, 195.
potŭ, 129.
pozorište, 365.
požarŭ, 21, 198.
pǫtĭ, 23, 346, 418, 497.
pǫto, 354.
pra-, 194, 377.
prasę, 67, 367, 495.
pravĭ, pravy, 471.
pravĭda, 115, 354.
praxŭ, 34.
prědĭnjĭ, 357.
prědŭ, 463, 468.
prěmĭ, prěmo, 471.
prěprostĭ, 169.
pri, 467.
pričęstiti sę, 515.
pridǫ, priti, 43.
prijati, 227.
prijętĭnŭ, 270, 365.
pro-, 136.
prorocĭ, proročĭskŭ, 89, 357, 364.
prorokŭ, 376.
prositi, 237, 243.

s. *prosvjeta*, 345.
protivŭ, 22.
průstenĭ, 348.
průstĭ, 34.
průstŭ, 354, 503.
průvŭ, 177, 350, 505.
tch. *psávati*, 299.
s. *puhati*, 22.
pustiti, 288.
pŭta, pŭtica, 115, 363.

raba, 344.
rabota, rabotati, 227.
rabŭ, 407.
rabynji, 359.
radi, 466, 478, 507.
rajĭ, 515.
raka, 71.
ralĭja, 71.
ralo, 71, 139, 356.
ramo, 71, 354.
ras-, raz-, 71, 155.
rastǫ, rasti, 215.
rastŭ, 71, 215.
ratajĭ, 358.
ravĭnŭ, 71.
razga, raždĭje, 131, 132.
razŭ, 196, 340.
rekǫ, rešti, 217, 507.
revǫ, rjuti, 59, 218.
rěděti, 165, 347, 507.
rědŭkŭ, 73.
rěpa, 47.
rězati, 135, 196.
-rěšťǫ, -rěsti, 213, 249.
rikati, 101.
Rimŭ, 75, 102.
rogŭ, 506.
rosa, 30.
rota, 135.
rovǫ, ruti, 59, 218.
rozga, roždĭje, 131, 132.
rǫka, 345, 504.
rudŭ, 36, 141.
ruměnŭ, 141.
rŭděti sę, 234.
rŭdrŭ, 36, 136, 350.
rŭvatva, 369.
rŭvǫ, rŭvati, 222.
ryba, 101, 162.
ryjǫ, ryti, 225.
rykati, 101.

saditi, 196, 204, 237.
sadŭ, 413.
samĭčii, 516.
samŭ, 29, 441, 507.
scěglŭ, 132.
s. *sedlo*, 194.
sedmŭ, 129, 141.
sekyra, 194, 220.
selikŭ, 442.
selo, seliti, 139, 194.
r. *seren*, 36.
tch. *seru, sráti*, 218.
sestra, 136, 373, 495, 498.
sěčĭca, 362.
sědalište, 365.
sědĕti, 33, 120, 194, 204, 234, 236, 297.
sějǫ, sějati (sěti), 29, 48, 226, 509.
sěkǫ, sěšti, 194, 220, 232.
sěmę, 48, 349.
v. r. *sěmĭja*, 510.
sěmo, 47, 119.
sěrŭ, 98.
sędǫ, sěsti, 134, 196, 204, 213, 230, 248.
sętŭ, 209.
sičĭ, 90, 92, 441.
s. *silo*, 164.
sivŭ, 177.
sĭ, 100, 439, 477.
sĭcati, 29, 235.
sĭde, 469.
sĭrebro, 510.
r. *skaterl'*, 115, 144.
skora, 29, 131, 345.
skotŭ, 496.
skrŭbĭ, 347.
skubǫ, 220.
skŭlędzĭ, 513.
sk(v)ozĕ, 480.
sladŭkŭ, 347, 505.
slama, 68, 163, 354.
slana, 36.
slanŭ, 267, 352.
slava, 138, 346.
slaviti, 138, 238, 346.
sliny, 29.

slĭza, 346.
slovo, 138, 349, 428, 507.
slovǫ, sluti, 218.
sluga, 344, 457.
slušati, 164, 241, 298.
slŭnĭce, 497.
slyšati, 240.
smějǫ sę, smijati sę, 29, 140.
směxŭ, -smisati sę, 98.
smrŭděti, smradŭ, 196, 228, 233, 340.
snĕgŭ, 29, 58, 140, 163, 340.
snŭxa, 344, 495.
r. *sobaka*, 52, 496.
s. *Solin*, 54.
solĭ, 346.
soxa, 23.
sǫ-, 377.
sǫdĭji, 360.
sǫpĭrjĭ, 377.
sǫsĕdŭ, 156, 375.
spějǫ, spěti, 29, 34, 130.
spěxŭ, 34, 130.
sramŭ, 68, 137.
srěda, 27, 66, 137, 339, 346, 472, 497.
srŭdĭce, 27, 137, 339, 362, 497.
srŭdobolja, 500.
srŭšenĭ, 496.
stado, 495.
stajati, 204, 226, 290, 296.
stanǫ, stati, 23, 29, 131, 197, 204, 231, 232, 289.
stanŭ, stanŭkŭ, 360, 413.
starčišina, starosta, 497.
staviti, 204.
steljǫ, stĭlati, 37, 197, 224.
stenati, 225.
stignǫti, 25.
stĭlędzĭ, 513.
stĭrǫ, strěti, 222.
stojati, 52, 120, 197, 204, 236, 297.
stolŭ, 517.
strana, 37.
straža, straží, 358, 360.
strěgǫ, strěšti, 218.
strěla, 514.
strigǫ, strišti (*strěšti*), 219.
struja, 136.
v. r. *strumenĭ*, 136, 349.
struźǫ, 195.
stryjĭ, 128, 495.
sugubĭ, 471.
sugubŭ, 142, 375.
r. *suka*, 495.
s. *su(t)-*, 61.
suxorǫkŭ, 376, 500.
suxŭ, 196, 341.
sŭ-, 156, 464, 468, 478.
sŭbyti sę, 329.
sŭdravŭ, 507.
sŭlati, 227.
sŭmrŭtĭ, 74, 343.
sŭnĭje, 357.
sŭnĭmŭ, 110, 340.
sŭnŭ, 55, 142, 352, 357.
sŭpati, 235.
sŭpǫ, suti, 222.
sŭprosta, 472.
sŭsati, 28, 222.
sŭto, 55, 63.
sŭxnǫti, 140, 196, 249.
svekry, 28, 136, 347, 429, 495.
svěšta, 94.
světiti, 237.
světŭ, 141, 340.
Svętoplŭkŭ, 376.
svętŭ, 60, 353, 509.
svinĭja, 495.
svĭnǫti, svĭtĕti sę, 141, 234.
svojĭ, 29, 142, 440.
synovičĭ, 361.
synŭ, 29, 163, 177, 348, 386, 412, 495.
pol. *szczepać*, 133, 293.

šijǫ, šiti, 100, 118, 225, 494.
šidŭ, šilŭ, 33, 98, 261, 263, 277, 295.
šlěmŭ, 70, 513.
štedrŭ, štędĕti, 131.
štužditĭ, 94, 442, 496.
šujĭ, 58, 356, 507.

-takati, 305.
takŭ, 90, 441.
tamo, 469.
tatĭba, 355.
tekǫ, tešti, 217, 295.
teplŭ, toplŭ, 22, 138, 351.
tepǫ, 217.

tesati, 134, 494.
těšiti, 92.
tęgnǫti, *-tędzati*, 90, 507.
tęgostĭ, 368.
tętiva, 60, 105.
tixŭ, 92.
tĭla, 78.
tĭlěnĭnŭ, 365.
tĭma, 64, 346.
tĭnŭkŭ, *tĭniti*, 111, 115, 116, 239.
tĭrǫ, *trŭti*, 221, 249, 494.
tlŭcati, 91.
tlŭkǫ, *tlěšti*, 222.
tlŭmačĭ, 516.
togda, 51, 129, 469, 485.
tolikŭ, 442.
tolĭ, *toli*, *tolě*, *tolĭmi*, *tolĭma*, 470, 471.
tonǫti, *topnǫti*, 142, 231.
topiti, 22.
toplŭ, voir *teplŭ*.
toporište, pol. *toporzysko*, 365.
toporŭ, 52, 508.
tǫdo, *tǫdu*, *tǫdě*, 469.
trava, *trěva*, 47, 101.
tretĭjĭ, 356.
trěbljĭjĭ, 371.
trěskati, 215.
trěva, voir *trava*.
tręsǫ, *tręsti*, 34, 105, 215.
trĭje, 42, 48, 136, 419.
trĭzqbŭ, 375, 376, 500.
troje, *troji*, 42, 342, 441.
r. *trus*, 195.
-trŭdzati, *-trŭgati*, 91.
trŭpěti, 234.
turŭ, 57.
tužděĭ, 95, 442.
tŭ, 433, 439, 478, 483.
tŭčĭjǫ, *tŭkŭmo*, 471.
tŭgda, voir *togda*.
tŭkǫ, *tŭkati*, 222.
tŭštĭ, 356.
tvarĭ, 194, 347.
tvojĭ, 142, 440.
tvoritĭje, 270.
tvrŭdŭ, 354.
ty, 452.
tysęšti, *tysǫšti*, 511.

u, 85, 464, 505.
(*ne*) *u*, 42.
ubo, 483.
ubogŭ, 353, 375, 377, 500, 505, 508.
učiti, 80, 232.
r. *ugor'*, 82.
ujĭ, 495.
pol. *ulga*, *ulżyć*, 92.
uměti, 228.
umyti, 505.
upostasĭ, 417.
usta, 458, 504.
utro, *utrě*, 42, 468.
uvęstŭ, 269.
r. *uxa*, 42.
uxo, *uši*, 31, 98, 420, 499.
r. *uź*, 82.
uže, 42.
r. *užina*, 42.

vaditi, 293.
v. tch. *vajce*, 84.
valiti, 238.
variti, 238.
vašĭ, 440.
s. *vatra*, 85.
večerja, 101, 360.
vedǫ, *vesti*, 216, 494.
velěti, 36, 235.
velĭjĭ, *velikŭ*, 92.
velĭmi, 470.
r. *vereščat'*, 215.
vesna, 31, 140.
vezǫ, *vesti*, 27, 38, 216, 494.
vědě (*vĕmĭ*), *vědĕti*, 134, 152, 208, 260, 310.
vědomŭ, 335.
vědro, 498.
vějati, 226.
věničĭ, 90.
věstĭ, 349.
-věstŭ, 269.
větrŭ, 356.
věverica, 373.
vęzati, 38, 83.
-vęznǫti (*-vęsti*), 269.
viděti, 206, 209, 235, 336.
viséti, *visimŭ*, 335, 468.
tch. *viskati*, 293.
vičera, 465, 471, 472.
vijǫ, *viti*, 218, 494.

-vĭrǫ, -vrěti, 222.
vĭsĕkŭ, 47.
vĭsĭ « village », 49, 346, 496.
vĭsĭ « tout », 32, 98, 111, 441.
vlačiti, 69, 195.
vladǫ, vlasti, 220, 511.
vladyka, 497.
vlaga, 345.
vlastĭ, 349.
vlasŭ, 65, 507.
vlasvimĭč, 45.
Vlaxŭ, 66.
vlěkǫ, vlěšti, 69, 195, 210, 217, 261, 503.
tch. *vlhký*, 345.
vlĭčica, 362.
vlĭkŭ, 76, 164, 342.
vlĭxvŭ, 143.
vlŭna « vague », 76.
vlŭna « laine », 77.
voda, 346, 497.
vojevati, 228.
vojevoda, 344, 375, 514.
volja, 184, 360.
volovĭnŭ, volujĭ, 365, 413.
volŭ, 347, 413, 495.
voziti, 237.
-vragŭ, 195.
s. *vran*, 68, 162, 167.
s. *vrana*, 68, 162, 164, 167.
vrata, 458.
vrěmę, 141.
vrŭčĭ, 80.
vrŭgǫ, vrěšti, 195, 222, 295.
vrŭtŭ, vrŭtogradŭ, 75.
vrŭxǫ, vrěšti, 222.
vrŭxŭ, vrŭxu, 32, 347, 412, 467, 471.
-vrŭzǫ, -vrěsti, 222.
vŭ, 80, 156, 463, 467, 478.
vŭdova, vŭdovica, vŭdovičĭ, 115, 362.
vŭně, vŭnŭ, 471.
vŭnǫtrĭ, 472.
vŭpiti, 79.
vŭs-, vŭz-, 155, 295, 505.
vŭtoricejǫ, 471.
vŭtorŭ, 63, 350, 444.
vŭtrĭ, 85.
vŭzĭmǫ, vŭzęti, 80.
vŭzŭpiti, 79.
vy, 454.
vy-, 80, 156.
vydra, 498.
tch. *vyheň*, 85.
vyinǫ, 472.
vyknǫti, 64, 79, 232.
r. *vymja*, 141.
vysiti, 239.
vyšĭnjĭ, 357.
pol. *wyraz*, 341.
xlŭmŭ, 77.
xoditi, xodŭ, 33, 98, 238, 293.
r. *xorošij*, 23.
xotěti (*xŭtěti*), 51, 213, 285, 331, 332, 461, 466, 482.
xoxotati, 23.
xǫdogŭ, 61.
xramina, 366.
Xrĭst(os)ŭ, 515.
xromŭ, 24, 136.
Xrŭvati, 508.
xvala, 143, 345.
r. *xvistet'*, 143.
xvorŭ, 24.
xyzŭ, 54.
za, 463, 468.
zajęčĭ, 501.
zanje, 486.
zavidĭlivŭ, 369.
r. *zaviset', zavisimyj*, 297, 335.
zelenŭ, 77, 507.
zemĭnŭ, 365.
zemlja, 97, 339, 360.
s. *zemljotres*, 195.
zętĭ, 60, 62, 495.
zima, zimě, 27, 57, 468.
zižďǫ, zĭdati, 224.
zĭrělŭ, 351.
zĭrěti, zĭrjǫ, 234, 297.
zlatikŭ, 361.
zlato, 353, 507.
zlĭčĭ, 77.
zmĭjĭ, zmĭja, 140, 344, 359.
znajǫ, znati, 140, 225.
znamenati, 227.
znamę, znamenĭje, 227, 358.
zovǫ, zŭvati, 197, 218, 245, 507.
zǫbŭ, 27, 60, 163, 341.
zrakŭ, 68, 137.

zrĭcalo, -zrĭcati, 91.
zrŭno, 75, 137.
zŭloba, 355.
zŭlolikŭ, 93.
**zŭlĭva*, 78, 495.
zvěrinŭ, 365.
zvěrĭ, 142, 177, 339, 421.
zvizdati, 28, 143.
zvĭnĕti, zvonŭ, 29.

žaliti, 89, 239.
žalĭ, 89, 121, 346.
že, 481, 484.
žegǫ (*žĭgǫ*), *žešti*, 49, 217.
želĕznŭ, 352.
želězo, 510.
žena, 344, 401, 497.
ženiti, 239.
ženǫ, gŭnati, 21, 35, 64, 197, 206, 218, 219, 245.
žeravĭ, 25.
žeravŭ, 21, 198.
žestostĭ, 368.
žica, 138.
Židove, Židovinŭ, 118, 366, 422.
židǫ (*žĭdǫ*), *žĭdati*, 219.
židŭkŭ, 138.
žila, 138.
životŭ, 354.
živǫ, žiti, 216, 249.
živŭ, 21, 89, 177, 216, 350.
žizně, 366.
žĭnjǫ, žęti, 225, 268.
žĭrǫ, žrĕti, 9, 37, 78, 211, 220, 255
žĭrǫ, žrŭti, 221, 255.
žĭvǫ, žĭvati, voir *žujǫ*.
žĭzlŭ, 138.
tch. *žlab*, slov. *žleb*, 70.
žladǫ, žlědǫ, 70, 123, 218.
tch. *žláza*, slov. *žleza*, 70.
žlědĭba, 355.
r. *žolé*, 77.
r. *žoltyj*, 76, 353.
žrŭnŭvi, žrŭnovŭ, 75, 348.
žujǫ (*žĭvǫ*), *žĭvati*, 100, 222.
županŭ, 497.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS. VII

Avant-propos de la 2e édition. XI

BIBLIOGRAPHIE. XIII

INTRODUCTION (§§ 1-12). 1

PHONÉTIQUE

LE SYSTÈME PHONIQUE (§§ 13-19). 15

I. LES CONSONNES (§§ 20-50). 20

A. Les occlusives et mi-occlusives (§§ 20-26). . . . 20

B. Les sifflantes (§§ 27-35). 26

a. Anciennes prépalatales (§§ 28-29). 26

b. Anciennes sifflantes (§§ 30-35). 28

C. Les anciennes sonantes consonnes (§§ 36-45). . . 35

a. Nasales *n* et *m* (§ 37). 35

b. Liquides *r* et *l* (§ 38). 36

c. Sonantes *y* et *w* (§§ 39-45). 37

D. Observations sur les spirantes (§§ 46-49). . . . 44

Observation générale (§ 50). 45

II. LES VOYELLES (§§ 51-101) 46

A. Anciennes voyelles simples (§§ 52-64). 46

a. Voyelles prépalatales (§§ 52-56). 46

b. Voyelles postpalatales (§§ 57-64). 50

B. Anciennes diphtongues (§§ 65-92). 55

a. Diphtongues en *i* et *u* (§§ 66-67) 57

b. Diphtongues en *n* et *m* (§§ 68-74). 59

c. Diphtongues en *r* et *l* (§§ 74-92). 65

C. Remarques sur les voyelles initiales (§§ 93-101). . 79

III. ACTION DES VOYELLES ET DE *j* SUR LES CONSONNES (§§ 102-119) 86

1° Occlusives gutturales (§§ 105-109). 88

2° Occlusives dentales (§§ 110-112) 93

3° Occlusives labiales (§ 113). 96

La spirante *x* (§§ 114-115). 97

Sifflantes *s* et *z* (§ 116). 99

Liquide *l* (§ 117). 100
Nasale *n* (§ 118). 100
Liquide *r* (§ 119). 101

IV. La quantité des voyelles (§§ 120-126). 103
Théorie des jers (§ 122-126). 107

V. Action de *j* et des chuintantes sur les voyelles suivantes (§§ 127-134). 117
1° Période ancienne (§§ 127-130). 117
2° Période récente (§§ 131-134). 120

VI. Les groupes de consonnes (§§ 135-152). 126
A. Occlusive plus consonne (§§ 136-138) 127
a. Occlusive plus occlusive (§ 136) 127
b. Occlusive plus spirante (§ 137). 129
c. Occlusive plus *s* (§ 138). 130
B. Sifflante plus occlusive (§§ 139-140). 130
C. Consonnes géminées (§ 141) 133
D. Consonne plus sonante (§§ 142-151). 135
a. Consonne plus *r* (§ 143). 135
b. Consonne plus *l* (§§ 144-145) 138
c. Consonne plus *n*, *m* (§§ 146-148). 139
d. Consonne plus *v* (§§ 149-151). 142
Restauration des groupes (§ 152). 144

VII. La fin de mot (§§ 153-173). 146
Fin des mots accessoires (§§ 171-173) 154

VIII. Accentuation (§§ 174-186 *bis*) 158
Intonation douce et intonation rude (§§ 178-181) . . 160
Avancée et recul de l'accent (§§ 182-184) 166
Intonations nouvelles (§§ 185-186 *bis*) 169

MORPHOLOGIE

Généralités (§§ 187-189). 185

Les alternances (§§ 190-198) 189
1° Alternances consonantiques (§§ 191-192). . . . 189
2° Alternances vocaliques (§§ 193-198). 191
a. Alternances d'origine slave (§ 193). . . . 191
b. Alternances d'origine indo-européenne (§§ 194-197) 192
Alternances quantitatives (§ 195) 193
Alternances du type *e/o* (§ 196). 194
Alternances *e*, *o*/zéro (§ 197). 196

Le verbe (§§ 199-366). 201
I. Structure du verbe (§§ 200-305). 202
A. Thèmes du présent (§§ 201-251) 202
1° Présents radicaux athématiques (§§ 204-210). 205

2° Présents thématiques (§§ 211-239) 209
a. Présents radicaux (§§ 211-223). . . . 209
b. Présents en *-je-* (§§ 224-235). 222
Présents de type radical (§§ 225-230). . 223
Dénominatifs (§§ 231-234). 226
Déverbatifs (§ 235). 229
c. Présents en *-ne-* (§§ 236-239). 229
3° Présents en *-i-* (§§ 240-250). 232
a. Présents en *-i-* indiquant l'état (§§ 241-244). 233
b. Présents itératifs et causatifs en *-i-* (§§ 245-250). 236
Restes des désidératifs (§ 251). 240
B. Thèmes de l'infinitif, de l'aoriste et des participes passés (§§ 252-299). 241
1° Infinitif et supin (§§ 253-262). 241
2° Aoriste (§§ 263-274) 247
α. Aoriste thématique radical (§§ 264-266). 247
β. Aoriste en *-s-* (§§ 267-271). 249
Les aoristes en *-oxŭ*, **-exŭ* (§§ 272-273). . . 255
Emploi de l'aoriste (§ 274). 257
3° Participe passé actif (§§ 275-280). 259
4° Participe en *-lŭ* (temps composés) (§§ 281-284). 262
5° Participe passé passif en *-tŭ* ou *-nŭ* (§§ 285-292). 267
6° Imparfait (§§ 293-298). 271
Observation générale (§ 299) 275
C. Groupement du présent et de l'infinitif (§§ 300-305). 277
a. Présent radical (§ 301). 277
b. Présent en *-je-* (§ 302). 278
c. Présent en *-ne-* (§ 303). 279
d. Présent en *-i-* (§ 304). 279

II. L'Aspect (§§ 306-328). 282
Perfectif et imperfectif (§§ 306-312) 282
Origine des aspects (§§ 313-316) 287
Les dérivés imperfectifs (§ 317). 290
Les préverbes et leur rôle « perfectivant » (§§ 318-321). 294
Formation des imperfectifs dérivés (§§ 322-328). . . 298

III. Flexion (§§ 329-366). 307
a. Flexion de l'indicatif présent (§§ 333-346). . . . 309
1re personne sing. (§§ 334-338). 309
1re personne plur. (§§ 339-341). 313
2e personne sing. (§§ 342-343). 316
2e personne plur. (§ 344). 318
3e personne sing. (§ 345). 319
3e personne plur. (§ 346). 320
b. Flexion des prétérits et de l'impératif (§§ 347-350) . 322
c. Désinences du duel (§§ 351-353) 324

d. Valeur des formes personnelles (§ 354). 327
Formes réfléchies (§§ 355-356). 328
Les temps et les participes du verbe slave (§§ 357-366). 329
α. Présent (§ 357) 329
β. Impératif (§§ 358-362). 329
γ. Participes (§§ 363-366). 333

LE NOM (§§ 367-537). 338

I. FORMATION DES NOMS (§§ 368-435). 338
A. Conservation partielle et élimination des anciens procédés de formation (§§ 376-396). 343
a. Le suffixe **-ā-* (formation du féminin) (§ 377) . 343
b. Formations de type athématique (§§ 378-387). 346
Thèmes en *-ĭ-* (§ 379). 346
Thèmes en *-ŭ-* (§ 380) 347
Thèmes en *-ū-* (§ 381). 347
Thèmes en **-en-* (§ 382). 348
Thèmes en **-tŭ-* et *-nŭ-* (§ 383). 348
Thèmes en *-tĭ-* (§ 384) 348
Thèmes en **-men-* (§ 385) 349
Thèmes en **-es-* (§ 386). 349
Thèmes en **-tel-* (§ 387). 349
c. Formations de type thématique (§§ 388-395). 350
Suffixe **-wo-* (§ 389). 350
Suffixe **-ro-* (§ 390) 350
Suffixe **-lo-* (§ 391) 351
Suffixe **-no-* (§ 392). 351
Suffixe **-to-* (§ 393) 353
Suffixe **-mo-* (§ 394). 354
Suffixe **-do-* (§ 395). 354
B. Formations productives (§§ 397-425). 355
Suffixes *-ba*, *-ĭba* (noms abstraits) (§ 398). . . . 355
Suffixe *-dlo* (noms d'instruments) (§ 399) . . . 356
Suffixes caractérisés par *-j-* (§§ 400-404). . . . 356
1° Adjectifs (§ 400). 356
2° Substantifs (§§ 401-402). 357
3° Formation du féminin en *-ja-* (§ 403). . . 359
4° Substantifs divers en *-ja-* (§ 404) 359
Suffixes caractérisés par *-k-* (§§ 405-411). . . . 360
1° *-ikŭ*, *-inikŭ* (§ 407) 361
2° *-ĭcĭ*, *-ĭce* (§ 408) 361
3° *-ica* (§ 409). 362
-čĭ, *-ačĭ*, *-ičĭ* (§ 410) 363
-ĭskŭ, *-isko*, *-iśće* (§ 411) 364
Suffixes caractérisés par *-n-* (§§ 412-416). . . . 365
1° *-ĭnŭ* (§ 412) 365
2° *-inŭ* (§ 413) 366
3° *-ina* (§ 414). 366
4° *-nĭ*, *-snĭ*, *-znĭ* (§ 415). 366
5° *-ęt-*, *-ęb-* (§ 416) 367

Suffixes caractérisés par *-t-* (§§ 417-420). . . . 368
1° **-itje-* (§ 418) 368
2° *-osti* (§ 419). 368
3° *-tvo (-tva)*, *-ĭstvo* (§ 420) 369
Suffixes caractérisés par *-v-* (§ 421) 369
Suffixe du comparatif (§ 422) 370
Suffixe d'origine étrangère *-arjĭ* (§ 423). . . . 371
Redoublement (§ 426). 373
Composition (§§ 427-435). 374

II. Flexion des noms (§§ 436-537). 379

A. Déclinaison des substantifs et des adjectifs ordinaires (§§ 447 494). 387
Singulier (§§ 448-454). 387
Pluriel (§§ 455-460). 391
Duel (§§ 461-462) 396
a. Thèmes en *-a-* (§§ 464-468) 397
Type en *-ja* (§§ 465-466) 399
Accentuation (§ 468) 401
b. Thèmes en *-o-* (§§ 469-475). 403
c. Thèmes en *-ŭ-* et leur action sur les thèmes en *-o-* (§§ 476-478) 411
d. Thèmes en *-ĭ-* (§§ 479-482) 417
e. Thèmes consonantiques (§§ 483-494). . . . 421
B. Déclinaison des démonstratifs, etc. (§§ 495-512). . 432
Adjectif déterminé (§§ 509-512). 445
C. Pronoms personnels (§§ 513-518). 451
Emploi des formes de la flexion nominale (§§ 519-531). 456
1° Genre (§§ 519-520). 456
2° Nombre (§§ 521-523) 458
3° Cas (§§ 524-531). 460
Nominatif (§ 525). 462
Vocatif (§ 526). 462
Accusatif (§ 527). 462
Génitif-ablatif (§ 528). 464
Datif (§ 529). 466
Locatif (§ 530). 467
Instrumental (§ 531). 468
Adverbes (§§ 532-537). 469

La phrase (§§ 538-567) 473

I. Phrase nominale et phrase verbale (§ 539) 474
II. Phrases affirmatives, négatives et interrogatives (§§ 540-541). 475
III. Groupes de mots dans la phrase (§§ 542-545). 477
IV. Ordre des mots (§§ 546-550) 480
V. Liaison des phrases et des groupes de mots (§§ 551-559). 483
VI. La subordination (§§ 560-564) 485
Le relatif (§ 561). 486
Les conjonctions (§§ 562-564). 487

VII. Participes et infinitifs (§§ 565-567). 489
Participes (§ 566). 490
Infinitif et supin (§ 567). 491

LE VOCABULAIRE (§§ 568-584). 492

Le vocabulaire indo-européen (§§ 569-572). 492
Le baltique et le slave (§§ 573-576). 501
L'indo-iranien et le slave (§ 577) 506
Éléments occidentaux (§§ 578-579). 509
Emprunts au germanique (§§ 580-581) 511
Vocabulaire chrétien (§ 582). 514
Emprunts postérieurs (§§ 583-584). 516

INDEX 519

TABLE DES MATIÈRES 533

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 7 JUILLET 1965
PAR JOSEPH FLOCH
MAITRE-IMPRIMEUR
A MAYENNE
n° 2381